GEORGE T. JUCKES & Co.,
Book Merchants & Exporters,
85 Aston Street, Corporation Street,
BIRMINGHAM.

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mmoires05casa

Fr. Lit.
S. 3

MÉMOIRES

DE

J. CASANOVA

DE SEINGALT

ÉCRITS PAR LUI-MÊME

SUIVIS DE

FRAGMENTS DES MÉMOIRES DU PRINCE DE LIGNE

Nequidquam sapit qui sibi non sapit.
CIC. AD TREB.

NOUVELLE ÉDITION
COLLATIONNÉE SUR L'ÉDITION ORIGINALE DE LEIPSICK

TOME CINQUIÈME

7/8/06
80057

PARIS
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

UNIVERSITY OF TORONTO

MÉMOIRES

DE

JACQUES CASANOVA

DE SEINGALT

CHAPITRE PREMIER

Fin de mon aventure avec la religieuse de Chambéry. — Ma fuite d'Aix.

Ayant déposé mon argent chez moi et prévenu mon fidèle Espagnol que je ne rentrerais pas, je me rendis chez mon idole, où j'arrivai transpercé par une bourrasque qui me surprit en chemin, et qui m'obligea à me déshabiller dès que je fus arrivé. La bonne paysanne eut soin de faire sécher mes vêtements.

Je trouvai ma belle nonne en habit de religieuse, étendue sur le lit à la romaine.

« Pourquoi, mon ange, ne m'as-tu pas attendu dans ton lit ?

— Mon cœur, parce que je ne me suis jamais mieux portée qu'à présent, et que j'ai voulu me procurer le

bonheur de souper à table avec toi. Nous irons nous coucher ensuite, si cela te fait plaisir.

— Cela m'en fera beaucoup, si cela t'en fait aussi.

— Hélas ! je suis perdue, et je mourrai sans doute quand il faudra que je te quitte.

— Ne me quitte pas, mon cœur ; suis-moi a Rome, et laisse-moi faire. Tu deviendras ma femme, et nous vivrons heureux sans jamais nous quitter.

— Hélas ! ce sort serait trop heureux, mais je ne saurais jamais m'y déterminer : ne m'en parle plus. »

Certain de passer une nuit délicieuse dans la possession de tous ses charmes, nous restâmes une heure à table, assaisonnant nos mets de propos agréables. A la fin, la paysanne monta, lui remit un paquet et s'en alla en nous souhaitant une bonne nuit.

« Que contient ce paquet, ma chère amie ?

— C'est le présent que je te destine, mon portrait ; mais tu ne dois le voir que lorsque je serai couchée.

— C'est un caprice que je dois te passer, malgré le désir que j'ai de satisfaire ma curiosité.

— Oui, mais c'est un caprice que tu approuveras. »

Je voulus la déshabiller moi-même, et elle me laissa faire avec la douceur d'un agneau. Quand elle fut couchée, elle ouvrit le paquet et me donna un portrait où elle était représentée nue, très ressemblante et dans la posture du portrait de ma première M. M. J'applaudis à l'habileté du peintre qui l'avait si bien copiée, n'ayant changé que la couleur des yeux et des cheveux.

« Il n'a rien copié, me dit-elle, car il n'en aurait pas eu le temps. Il lui a seulement fait les yeux noirs, les cheveux comme les miens et une toison plus riche. De façon que tu peux dire posséder dans un même portrait l'image de ta première et de ta seconde M. M., qui, à juste titre, doit te faire oublier la première. Elle a aussi

disparu dans le portrait décent, car la voilà en religieuse avec des yeux noirs. Représentée ainsi, je puis montrer mon portrait à tout le monde.

— Tu ne saurais te figurer combien ce présent m'est précieux ! Dis-moi, mon cœur, comment tu as pu si bien faire exécuter ce projet.

— Je le communiquai hier matin à la paysanne, qui me dit qu'elle avait un fils de lait à Annecy qui peint en miniature, mais qu'elle ne se servirait de lui que pour envoyer les deux miniatures à Genève au plus habile peintre de portraits qui, pour quatre ou cinq louis, opérerait la métamorphose sans perte de temps, ce qui pourrait être fait en deux ou trois heures. Je lui ai confié ces deux bijoux, et les voilà parfaitement arrangés. Sans doute qu'elle vient de les recevoir, et demain tu pourras en savoir davantage d'elle-même sur cette jolie histoire.

— Cette bonne paysanne est une femme essentielle. Je l'indemniserai de ses frais. Mais dis-moi maintenant pourquoi tu n'as pas voulu me donner le portrait avant d'être couchée ?

— Devine.

— C'est pour que je puisse te mettre de suite dans la même posture où tu es représentée ?

— Précisément.

— Excellente idée que l'amour seul a pu t'inspirer. Mais, à ton tour, tu dois attendre que je me mette à l'unisson. »

Quand nous fûmes l'un et l'autre dans l'état de simple nature, et tels qu'étaient Adam et Ève avant d'avoir mordu la fatale pomme, je la plaçai comme elle était représentée et, à mon aspect, devinant ce que j'allais faire, elle ouvrit ses bras pour me recevoir ; mais je lui dis d'attendre un moment, car j'avais aussi dans un petit paquet quelque chose qui lui ferait plaisir.

Je tire alors de mon portefeuille un petit habit d'une pellicule transparente d'environ huit pouces, sans issue et orné à son entrée d'une faveur rose passée dans une coulisse. Je lui présente cette bourse préventive, elle la contemple, l'admire, rit de tout cœur, et me demande si je m'étais servi de pareils vêtements avec sa sœur de Venise.

« Je veux te costumer moi-même, mon ami, et tu ne saurais croire combien cela me rend heureuse. Dis-moi pourquoi tu ne t'en es pas servi la nuit passée? Il me paraît impossible de n'avoir pas conçu. Eh! que je serai malheureuse si cela est! Que ferai-je dans quatre ou cinq mois, quand je ne pourrai plus douter de mon état?

— Ma chère amie, le seul parti à prendre est de ne pas y penser, car si le mal est fait, il est sans remède; mais, ce que je puis te dire, c'est que l'expérience et un raisonnement conforme aux lois connues de la nature peuvent nous faire espérer que nos doux ébats d'hier n'auront aucune conséquence fâcheuse. On dit et on a écrit qu'après les couches la femme ne peut pas concevoir avant d'avoir revu certaine apparition que tu n'as pas encore vue, je crois.

— Non, Dieu merci.

— Eh bien! éloignons toute pensée de trouble et d'avenir funeste qui ne pourrait que nuire à notre félicité actuelle.

— Je me console entièrement; mais je ne comprends pas comment tu crains aujourd'hui ce que tu ne craignais pas hier; car je ne suis pas différente aujourd'hui.

— L'événement, ma chère, a quelquefois donné un cruel démenti aux plus grands physiciens. La nature, plus savante qu'eux, a ses règles et ses exceptions; gardons-nous de la défier et pardonnons-nous si nous l'avons défiée hier.

— J'aime à t'entendre parler en sage. Oui, soyons prudents · quoi qu'il m'en coûte. Allons ! te voila coiffé comme une mère abbesse ; mais, malgré la finesse de l'enveloppe, le petit personnage me plaisait beaucoup plus tout nu. Il me semble que cette métamorphose te dégrade, toi ou moi.

— Tu as raison, mon ange, cela nous dégrade tous deux. Mais dissimulons-nous pour le moment certaines idées spéculatives qui ne peuvent que nous faire perdre du plaisir.

— Nous le rattraperons bientôt ; laisse-moi jouir à présent de ma raison, car je n'ai jamais jusqu'ici osé lui lâcher la bride sur cette matière. C'est l'amour qui a inventé ces petits fourreaux, mais il a dû écouter la voix de la précaution, et il me semble que cette alliance a dû l'ennuyer, car elle n'est fille que de la politique.

— Tu me surprends par la justesse de tes aperçus ; mais, ma chère, nous philosopherons après.

— Attends encore un moment, car je n'ai jamais vu un homme et je ne m'en suis jamais senti autant d'envie qu'à présent. Il y a dix mois que j'aurais appelé cela une invention du diable, mais actuellement je trouve que l'inventeur a dû être un homme bienveillant, car si mon vilain bossu se fût affublé d'une bourse comme celle-ci, il ne m'aurait pas exposée à perdre l'honneur et la vie. Mais dis-moi, je t'en prie, comment laisse-t-on exister en paix les tailleurs qui les font, car enfin ils doivent être connus et cent fois excommuniés ou soumis à de grosses amendes, peut-être même à des peines corporelles, s'ils sont juifs, comme je le crois. Tiens, celui qui t'a fait celui-ci t'a mal pris la mesure. Regarde, ici il est trop large, ici trop étroit ; c'est presqu'un cintre tout arqué. Quel sot ignorant de son métier ! Mais qu'est-ce que je vois !

— Tu me fais rire. C'est ta faute. Tu es là à toucher, à caresser : voilà ce qui devait arriver. Je l'avais bien prévu.

— Et tu n'as pas pu attendre encore un moment ? Mais tu continues. J'en suis fâchée, mon cher ami ; mais tu as raison. Oh mon Dieu ! quel dommage !

— Le dommage n'est pas grand, console-toi.

— Comment me consoler ? Malheureuse ! vois, il est mort. Tu ris ?

— Oui, de ta charmante naïveté. Tu verras dans un moment que tes charmes lui rendront une nouvelle existence qu'il ne perdra plus aussi facilement.

— C'est merveilleux ! c'est incroyable ! »

J'ôte le fourreau et je lui en présente un autre qui lui plaît davantage, parce qu'elle le trouve plus fait à ma taille, et elle éclate de rire quand elle voit qu'elle peut l'adapter. Elle ne connaissait pas ces miracles de la nature. Son esprit, étroitement serré, était dans l'impossibilité de découvrir la vérité avant de m'avoir connu ; mais, à peine émancipé, il avait étendu ses bornes avec toute la rapidité que donnent la nature et une avide curiosité. « Mais si le bonnet vient à se déchirer par le frottement, la précaution ne devient-elle pas inutile ? » me dit-elle. Je lui expliquai la difficulté d'un pareil accident, ainsi que la matière dont les Anglais se servent pour les confectionner.

Après tous ces discours dont mon ardeur commençait à se lasser, nous nous livrâmes à l'amour, puis au sommeil, et ainsi successivement jusqu'au point du jour. En sortant, la paysanne me dit que le peintre avait demandé quatre louis et qu'elle en avait donné deux de récompense à son fils de lait. Je lui en remis douze, et je rentrai chez moi, où je dormis jusqu'à midi, sans égard au déjeuner du marquis de Prié ; mais je crus de mon

devoir de l'en faire prévenir. Sa maîtresse me bouda pendant tout le dîner, mais elle s'adoucit quand je me laissai persuader d'aller faire une banque. Cependant, voyant qu'elle jouait gros jeu, je la fis corriger deux ou trois fois, ce qui la fit bouder de manière qu'elle alla cacher sa mauvaise humeur dans un coin de la salle. Cependant son ami gagnait, et j'étais en perte lorsque le silencieux duc de Rosburi arriva de Genève, avec Smith, son gouverneur, et deux de ses compatriotes. Il s'approche de moi en me disant : *How do you do?* et sans ajouter une syllabe de plus, il se mit à jouer en invitant ses amis à l'imiter.

Après la taille, voyant ma banque à l'agonie, j'envoyai Le Duc dans ma chambre pour m'apporter ma cassette, d'où je tirai cinq rouleaux de cent louis. Le marquis de Prié me dit froidement qu'il était de moitié, et du même temps je le priai de me dispenser d'accepter l'offre. Il continua à ponter sans paraître offensé de mon refus, et, quand je mis bas les cartes pour quitter, il se trouva avoir gagné deux cents louis ; mais tous les autres avaient perdu, et principalement l'un des Anglais, de sorte que je me retirai avec plus de mille louis de bénéfice. Le marquis m'ayant demandé du chocolat dans ma chambre pour le lendemain, je lui répondis que j'aurais l'honneur de l'attendre. Ayant ensuite fait reporter ma cassette chez moi, je me rendis à la chaumière, très content de ma journée et bien disposé à couronner l'œuvre par une nuit d'amour.

Je trouvai que ma belle amie avait une teinte de tristesse répandue sur ses traits. Je lui en demandai la raison ; elle me dit qu'un neveu de l'hôtesse qui était arrivé le matin de Chambéry lui avait dit avoir appris d'une sœur converse qu'il connaissait au même couvent, que deux converses devaient partir le surlendemain à la pointe

du jour pour venir la prendre, et que cette triste nouvelle lui avait fait répandre bien des larmes.

Mais l'abbesse ne devait les envoyer que dans une dizaine de jours.

« Elle s'est ravisée sans doute.

— Nous sommes malheureux même dans le bonheur. Détermine-toi, sois ma femme, suis-moi à Rome, où je te ferai relever de tes vœux, et tu peux compter que j'aurai soin de ton bonheur.

— Non, mon ami, j'ai assez vécu; laisse-moi retourner dans le tombeau. »

Après souper, je dis à la paysanne que, si elle pouvait se fier sur la discrétion de son neveu, elle devait le faire partir de suite pour Chambéry, avec ordre de revenir à l'instant même où il saurait que les converses en seraient parties, et de tâcher d'être de retour deux heures avant leur arrivée. La bonne femme me dit que je pouvais compter sur la discrétion du jeune homme et sur l'exécution de mes ordres. Ayant ainsi tranquillisé ma charmante nonne, je me couchai auprès d'elle, amoureux, mais triste, et, sous prétexte de lui laisser prendre du repos, je la quittai à minuit, ayant besoin de me trouver chez moi le matin, puisque je m'étais engagé à donner à déjeuner au marquis, qui vint avec sa maîtresse, deux autres dames et leurs maris ou amants.

Je ne me bornai pas à leur faire servir du chocolat, car mon déjeuner se composait de tout ce qu'offrait de mieux la contrée. Quand je fus débarrassé de cette importune société, je dis à Le Duc de fermer ma chambre et de dire à tout le monde que j'étais au lit indisposé et que je ne voulais recevoir personne. Je le prévins aussi que je serais deux jours absent et qu'il ne devait pas quitter un moment la chambre jusqu'à mon retour. Tout étant arrangé, je sortis sans être vu et je me ren-

dis chez ma belle amante, décidé à ne la quitter qu'une demi-heure avant l'arrivée des deux converses.

Quand elle me vit et qu'elle sut que je ne la quitterais plus jusqu'à son départ, elle tressaillit de joie, et nous enfantâmes le projet de nous passer de dîner pour ne nous occuper que du plaisir et d'attendre un souper délicat. « Nous nous coucherons après souper, me dit-elle, et nous ne nous lèverons que quand le jeune messager nous aura apporté la fatale nouvelle du départ des converses. » Je trouvai l'idée sublime, et, ayant appelé la paysanne pour la prévenir de nos arrangements, elle nous loua et nous promit que nous pouvions être heureux en toute assurance, car elle veillerait sur notre repos.

Nous ne trouvâmes pas les heures longues, car la matière ne manque pas à deux amants passionnés, puis qu'ils sont le sujet de leurs discours. D'ailleurs, outre les intermèdes des caresses, il y avait dans notre situation quelque chose de si mystérieux et de si solennel, que nos âmes et nos sens étaient constamment en action.

Après un souper digne de la table d'un Lucullus, nous passâmes douze heures à nous donner des preuves réciproques d'amour et d'abandon, nous endormant après nos luttes amoureuses et ne nous réveillant que pour nous donner de nouveaux assauts d'amour. Le lendemain nous nous levâmes pour nous rafraîchir, et après un bon dîner humecté d'un bourgogne délicieux, nous nous recouchâmes ; mais à quatre heures la paysanne vint nous dire que les converses arriveraient vers les six heures. Nous n'avions plus à nous occuper de l'avenir, le sort était fixé, et nous nous livrâmes d'un commun accord aux caresses d'adieu ; je scellai la dernière de mon sang. Ma première M. M. l'avait vu, ma seconde devait le voir aussi. Elle en fut alarmée, mais je la calmai. Je me levai ensuite, et prenant un rouleau

de cinquante louis, je la suppliai de me les garder, lui promettant d'aller les reprendre avant deux ans à la grille de sa fatale prison. Elle me comprit et accepta. Elle employa le dernier quart d'heure à verser des larmes, et je ne retins les miennes que pour ne pas ajouter à ses douleurs. Je coupai une touffe de sa toison et une mèche de ses beaux cheveux, lui promettant de les porter toute ma vie sur mon cœur.

Je sortis après avoir annoncé à la paysanne qu'elle me reverrait le lendemain, et je me couchai dès que je fus rentré chez moi. Le lendemain au point du jour j'étais sur le chemin de Chambéry. A un quart de lieue d'Aix, j'aperçus mon ange qui marchait à pas lents. Dès que les deux béguines furent à ma portée, elles me demandèrent l'aumône au nom de Dieu ; je leur donnai un louis, mais ma sainte ne me regarda pas.

Le cœur navré, je me rendis chez la bonne paysanne, qui me dit que M. M. était partie au point du jour en lui recommandant de me dire qu'elle m'attendrait à la grille. J'embrassai cette bonne femme et je donnai à son neveu tout l'argent blanc que j'avais sur moi ; puis je me retirai, et, ayant fait charger mes effets sur ma voiture, je serais parti à l'instant même si j'avais eu des chevaux. Mais, ne pouvant en avoir qu'à deux heures, j'allai faire une visite au marquis pour prendre congé. Il était sorti, mais sa maîtresse était seule. Lui ayant annoncé l'heure de mon départ :

« Vous ne partirez pas, me dit-elle, car j'espère que vous ne me refuserez pas un couple de jours.

— Je suis sensible à cet honneur, mais une affaire de la plus grande importance me force à partir sans délai.

— C'est impossible, » ajouta la belle.

Et en disant cela elle s'approche d'une glace pour

mieux se lacer, ce qui lui donnait occasion de me laisser voir une gorge superbe. Je devinai ses projets, mais je pris la résolution de les déjouer. La voilà un pied sur le canapé, rattachant sa jarretière et me montrant une jambe parfaitement bien faite; puis, sautant sur l'autre pied, elle me laisse entrevoir des beautés plus tentatrices que la pomme d'Eve. J'allais succomber quand le marquis entra. Il me proposa un quinze à petit jeu, madame voulut être de moitié avec moi; comment l'esquiver? Elle s'assied près de moi, et je perdais quarante louis quand on vint annoncer que le dîner était servi. « Je vous en dois vingt, » me dit madame. Nous descendons. Au dessert, Le Duc étant venu m'annoncer que ma voiture était à la porte, je me lève; mais madame, sous prétexte de me payer mes vingt louis, m'oblige à l'accompagner dans sa chambre.

Quand nous y fûmes, elle me dit d'un air sérieux et suppliant que si je partais, elle serait déshonorée, car toute la compagnie savait qu'elle s'était engagée à me faire rester. « Suis-je donc faite pour être méprisée, me dit-elle en me faisant asseoir sur le canapé. » Puis, recommençant le manège du matin, elle me met à portée de tout voir. Irrité par l'aspect de ses charmes, je loue, je touche, je baise; elle se laisse tomber sur moi, colle sa bouche sur la mienne et se montre radieuse quand sa main égarée reconnaît le signe palpable du pouvoir de ses attraits. « Je te promets d'être à toi demain; reste. » Ne sachant plus comment refuser, je la somme de tenir sa parole et que j'allais faire dételer. Dans cet instant le marquis entre en disant qu'il allait me donner ma revanche; je descends comme si j'allais remonter, sans répondre; je sors de l'auberge, je monte en voiture et je pars, promettant un bon pourboire au postillon pour mettre ses chevaux au galop.

CHAPITRE II

Les filles du concierge. — Les horoscopes. — Mlle Roman.

L'idée de la triste figure qu'avaient dû faire la maîtresse du marquis de Prié, le marquis lui-même, et peut-être la compagnie tout entière, qui, sans aucun doute, avaient jeté un dévolu sur ma cassette, m'amusa jusqu'à Chambéry où je ne m'arrêtai que pour changer de chevaux. Arrivé à Grenoble, où j'avais l'intention de m'arrêter une huitaine de jours, m'étant trouvé mal logé, je ne fis point décharger ma voiture et je me rendis à la poste, où je trouvai plusieurs lettres, entre autres une de Mme d'Urfé qui en contenait une autre pour un officier nommé Valenglard, qu'elle m'annonçait comme un savant, en me disant qu'il me présenterait à toutes les bonnes maisons de la ville.

J'allai trouver cet officier qui me reçut bien et qui, après avoir lu la lettre, me dit qu'il était à mon service pour tout ce qui pourrait m'être agréable.

C'était un homme aimable, d'un certain âge, qui, quinze ans auparavant, avait été l'ami de Mme d'Urfé, et beaucoup plus encore, de la princesse de Toudeville, sa fille. Je lui dis que j'étais mal à l'auberge et que le premier service que j'osais attendre de lui était un gîte convenable, s'il en connaissait. Il se frotta le front, puis il me dit :

« Je crois que je pourrai vous loger dans une maison magnifique, mais elle est hors de la ville. Le concierge

est un excellent cuisinier, et, pour avoir l'avantage de faire votre cuisine, je suis sûr qu'il vous logera par-dessus le marché.

— C'est ce que je ne voudrais pas, lui dis-je.

— Soyez tranquille, me répliqua le baron, il se dédommagera sur ses entrées; et puis c'est une maison à vendre qui ne lui coûte rien. Allons-y. »

Je pris un appartement de trois pièces et je commandai à souper pour deux, en prévenant que j'étais friand et gourmet, et nullement avare. Je priai en même temps M. de Valenglard de vouloir bien souper avec moi. Le concierge me dit que si je n'étais pas content de lui je le lui dirais et qu'alors je n'aurais qu'à ne pas le payer. J'envoyai chercher ma voiture, et me voilà établi. Je trouvai au rez-de-chaussée trois jeunes filles charmantes et la femme du concierge, qui toutes me firent de grandes révérences. M. de Valenglard me mena au concert dans l'intention de me présenter à tout le monde ; mais je le priai de ne me présenter à personne, me réservant de lui dire, quand j'aurais vu les dames, quelles seraient celles qui m'inspireraient le désir de les connaître.

La société était nombreuse, et surtout en femmes; mais la seule qui fixa mes regards fut une belle brune, à l'air modeste, très bien faite et mise très simplement. Cette charmante tête, après avoir modestement glissé ses yeux sur moi une seule fois, s'obstina à ne plus me regarder. Ma vanité me fit d'abord penser que ce n'était là qu'une ruse de coquetterie pour mieux exciter mon désir de la connaître et me laisser le temps de mieux examiner les belles proportions de son profil et des formes que son modeste vêtement ne dissimulait pas. Les succès donnent toujours de l'assurance, et la présomption est toujours d'accord avec nos désirs. Ce fut sur cette demoiselle que je jetai à l'instant mon dévolu, comme si toutes les fem-

mes de l'Europe n'eussent formé qu'un sérail destiné à mes plaisirs. Je dis au baron que je désirais faire sa connaissance.

« Elle est sage, me dit-il, elle ne reçoit personne et pourtant elle est pauvre.

— Voilà trois raisons qui augmentent mon envie.

— Pourtant il n'y a positivement rien à faire.

— C'est ce que je désire.

— Voilà sa tante ; en sortant du concert, je vous présenterai. »

Après m'avoir fait cet honneur, il vint souper avec moi. Le concierge-cuisinier me parut le pendant de Lebel. Il me fit servir à table par ses deux filles, qui étaient jolies comme des cœurs, et je vis Valenglard enchanté de m'avoir colloqué à ma satisfaction : mais il gronda quand il vit en cinq fois quinze entrées.

« Cet homme, me dit-il, se moque de vous et de moi.

— Cet homme, au contraire, a deviné mon goût. N'avez-vous pas trouvé tous les mets excellents?

— Je ne saurais le nier, mais.....

— Ne craignez rien, j'aime la dépense.

— Pardon. Je désire que vous soyez content. »

Nous eûmes des vins exquis et au dessert du ratafia supérieur au visnat des Turcs que, dix-sept ans auparavant, j'avais bu chez Jusouf-Ali. Quand mon hôte monta à la fin du souper, je lui dis en présence de ses filles qu'il méritait d'être le premier cuisinier de Louis XV.

« Continuez comme vous avez commencé et faites mieux si vous pouvez ; mais envoyez-moi chaque matin la carte de la veille.

— C'est juste, car alors chacun sait où en sont ses affaires.

— Je voudrais aussi que vous me donnassiez toujours

des glaces, et vous ferez mettre sur ma table deux flambeaux de plus. Mais je vois là des chandelles, si je ne me trompe. Je suis Vénitien, monsieur, et accoutumé à la bougie.

— C'est la faute à votre domestique, monsieur.

— Comment?

— Après s'être fait servir un bon souper, il est allé se coucher, se disant malade. Je n'ai rien pu savoir de lui sur vos habitudes.

— Bon! vous le saurez de moi.

— Il a prié ma femme de vous faire pour demain matin du chocolat qu'il lui a donné. Je le ferai moi-même. »

Quand il fut sorti, M. de Valenglard me dit d'un air à la fois étonné et content qu'apparemment Mme d'Urfé s'était moqué de lui en lui recommandant mon économie.

« C'est par bonté de cœur; il faut lui en savoir gré. C'est une excellente femme. »

Nous restâmes à table jusqu'à onze heures, causant de mille choses agréables et animant nos discours par la divine liqueur de Grenoble dont nous vidâmes une bouteille. Cette excellente liqueur est composée de jus de cerises, d'eau-de-vie, de sucre et de cannelle, et il est impossible que le nectar des dieux de l'Olympe ait pu la surpasser en délicatesse

Je fis reconduire M. le baron chez lui dans ma voiture après l'avoir remercié, le priant de vouloir bien être mon commensal soir et matin pendant mon séjour à Grenoble, ce qu'il me promit, excepté les jours où il serait de garde. En soupant, je lui donnai ma lettre de change sur Zappata, que j'endossai du nom de Seingalt sous lequel Mme d'Urfé m'avait annoncé. Il me la fit escompter le lendemain. Un banquier m'apporta quatre cents louis, j'en avais treize cents dans ma cassette. J'avais toujours

peur d'épargner, et j'éprouvais le plus grand plaisir en songeant que M. de Valenglard écrirait tout ce qu'il avait vu à Mme d'Urfé, qui avait la rage de toujours me prêcher l'économie.

J'avais été conduire mon convive jusqu'à la voiture, et je fus agréablement surpris, en rentrant dans ma chambre, d'y trouver les deux charmantes filles du concierge.

Le Duc n'avait pas attendu que je lui disse de trouver un prétexte pour se dispenser de me servir. Il connaissait mes goûts; il savait que, lorsque dans mes logements il y avait de jolies filles, je ne le voyais pas volontiers en ma présence.

L'air de candeur avec lequel ces deux jeunes personnes se montraient empressées à me servir, sans témoigner la moindre méfiance et sans laisser soupçonner la moindre envie de me paraître jolies, m'inspira l'idée de les convaincre que je méritais leur confiance. Elles me déchaussèrent, me coiffèrent et me passèrent ma chemise de nuit en tout honneur. Quand je fus couché, je leur souhaitai la bonne nuit, leur disant de m'enfermer et de m'apporter mon chocolat à huit heures.

Je ne pouvais m'empêcher, en réfléchissant sur mon état actuel, de m'avouer parfaitement heureux. Je jouissais d'une santé parfaite, j'étais à la fleur de l'âge, sans devoirs, sans aucune dépendance, riche d'expérience, muni de beaucoup d'or, heureux au jeu, bien accueilli des femmes qui m'intéressaient; je n'avais pas tort de me dire : *Saute, marquis!* Le souvenir des peines, des embarras que j'avais éprouvés par moments dans ma vie avaient été suivis par tant de jours de jouissances et de bonheur, que tout me portait à me féliciter de ma destinée. Je m'endormis dans ces agréables pensées, et je ne rêvai toute la nuit que de mon bonheur et de la belle brune qui m'avait intrigué au concert.

Je m'éveillai en pensant à elle et, certain de faire sa connaissance, j'étais curieux de voir quels seraient mes succès auprès d'elle. Elle était sage et pauvre, et moi sage à ma manière, elle ne devait donc pas mépriser mon amitié.

A huit heures l'une des filles du concierge vint m'apporter mon chocolat et me dire que Le Duc avait eu la fièvre.

« Il faudra avoir soin de ce pauvre garçon.

— Ma cousine est allée lui porter un bouillon.

— Comment vous appelez-vous, mademoiselle?

— Je m'appelle Rose, monsieur, et ma sœur, Manon. »

Manon entra dans cet instant avec ma chemise dont elle avait repassé les dentelles. Je la remerciai et elle me dit en rougissant qu'elle coiffait très bien son père.

« J'en suis bien aise, mademoiselle, et je serais bien aise que vous voulussiez avoir cette complaisance pour moi, jusqu'au rétablissement de mon domestique.

— Bien volontiers, monsieur.

— Et moi, dit Rose en riant, je vous raserai.

— J'en suis curieux. Allez chercher de l'eau. »

Je me lève à la hâte pendant que Manon préparait tout pour me coiffer. Rose revient et me rase à merveille. Dès que je fus lavé : « Mademoiselle, lui dis-je, il faut que vous ayez l'étrenne de ma barbe, et je lui présente ma joue. » Elle fit semblant de ne pas comprendre. « Vous me mortifieriez, lui dis-je d'un air doux et sérieux, si vous refusiez de m'embrasser. » Elle s'excuse avec un petit sourire gracieux, en disant que ce n'était pas la mode à Grenoble. « Eh bien ! si vous ne m'embrassez pas, vous ne me raserez plus. » Le père entra comme j'achevais ces mots; il m'apportait ma carte.

« Votre fille, lui dis-je, m'a rasé à merveille, et elle ne

veut pas prendre l'étrenne de ma barbe parce que ce n'est pas la mode à Grenoble.

— Eh! petite sotte, dit-il, c'est la mode à Paris. Tu m'embrasses bien quand tu m'as rasé; pourquoi serais-tu moins polie avec monsieur? »

Elle m'embrassa avec un petit air de soumission qui fit rire Manon. « C'est bon, dit le père, ton tour viendra quand monsieur sera coiffé. »

C'était un fin matois qui devinait le vrai moyen de m'empêcher de marchander son mémoire, mais il n'en aurait pas eu besoin, car je le trouvai raisonnable, et, comme je ne rabattis rien, il partit tout joyeux.

Manon me coiffa aussi bien que ma chère Dubois, dont je me souviens encore avec plaisir, et m'embrassa quand elle eut fini, sans faire autant de façons que Rose. J'augurai bien de toutes deux. Elles descendirent quand on m'annonça le banquier.

C'était un jeune homme qui, après m'avoir compté quatre cents louis, me dit que je devais me trouver très heureux dans cette maison.

« Certainement, lui dis-je, car les deux sœurs sont charmantes.

— Leur cousine l'est bien davantage. Elles sont sages. Et je les crois à leur aise.

— Le père a deux mille francs de rente. Elles pourront choisir un époux dans le commerce. »

Curieux de voir cette cousine qu'on disait plus belle que les deux sœurs, dès que le banquier fut parti je descendis pour chercher à me satisfaire. Ayant rencontré le concierge, je lui demandai où était la chambre de Le Duc, et j'allai voir mon gaillard. Je le trouvai assis dans un beau lit, en robe de chambre, et avec une figure rubiconde qui n'annonçait pas une maladie dangereuse.

« Qu'as-tu donc?

— Rien, monsieur. Je me donne du bon temps. Hier l'envie me vint tout à coup d'être malade.

— Et qui t'a donné cette envie?

— La vue de ces trois jolies Grâces qui valent mieux que votre belle gouvernante, qui ne voulut pas que je l'embrassasse. On me fait cependant un peu trop attendre un bouillon; il faudra que je me fâche.

— Monsieur Le Duc, vous êtes un faquin.

— Monsieur, voulez-vous que je guérisse?

— Je veux que cette comédie cesse, parce qu'elle m'ennuie. »

Dans cet instant la porte s'ouvre et la cousine entre avec le bouillon. Je la trouve ravissante, et je remarquai qu'en servant Le Duc elle avait un petit ton de maîtresse qui lui allait fort bien.

— Je dînerai dans mon lit, dit l'Espagnol

— Vous serez servi, » dit la jolie fille.

Et elle s'en alla.

« Cette fille fait la princesse, dit Le Duc, mais elle ne m'impose pas. N'est-ce pas, monsieur, que vous la trouvez jolie?

— Je te trouve insolent. Tu fais le singe, et cela me déplaît. Lève-toi. Tu me serviras à table; ensuite tu mangeras seul, et cela te vaudra les égards qu'un honnête homme mérite dans tous les états lorsqu'il ne se méconnaît pas. Tu ne logeras plus dans cette chambre ; le concierge t'en donnera une autre. »

En sortant, ayant rencontré la belle cousine, je lui dis que j'étais jaloux de l'honneur qu'elle faisait à mon valet, et qu'ainsi je la priais de ne plus se donner la peine de le servir.

« Oh! mon Dieu, j'en suis bien aise. »

Le concierge étant survenu, je lui donnai mes ordres et je rentrai pour écrire.

Avant dîner, le baron vint et me dit qu'il sortait de chez la dame à laquelle il m'avait présenté. C'était la femme d'un avocat nommé Morin, et tante de la demoiselle qui m'avait intéressé. « Je lui ai parlé de vous, me dit-il, et de l'impression que vous a faite sa nièce. Elle m'a promis de l'envoyer chercher et de la faire rester avec elle toute la journée. »

Après avoir fait un dîner pareil au souper de la veille, mais varié de manière à relever l'appétit d'un mort, nous allâmes chez Mme Morin, qui me reçut avec toute l'aisance d'une Parisienne. Elle me présenta sept enfants dont elle était la mère. Sa fille aînée, ni jolie ni laide, avait douze ans et paraissait en avoir quatorze ; je le lui dis. Pour me convaincre qu'elle ne m'en imposait pas, la mère alla chercher un registre sur lequel elle me fit voir l'année, le mois, le jour et jusqu'à la minute de sa naissance. Émerveillé de cette minutieuse exactitude, il me vint à l'idée de lui demander si on lui avait tiré l'horoscope.

« Non, me dit-elle, car je n'ai encore trouvé personne pour me faire ce plaisir.

— On est toujours à temps, lui répliquai-je, et sans doute Dieu a voulu que ce bonheur me fût réservé. »

M. Morin étant entré dans cet instant, sa femme me le présenta, et après les compliments d'usage elle revint à l'horoscope. L'avocat me dit avec beaucoup de sens que l'astrologie judiciaire est une science, sinon entièrement fausse, au moins extrêmement suspecte, qu'il avait eu la faiblesse de s'*en occuper* pendant quelque temps, mais qu'ayant enfin connu le néant de l'homme pour lire dans l'avenir, il l'avait abandonnée, se contentant des vérités non douteuses que lui enseignait l'astronomie. Je vis que j'avais affaire à un homme raisonnable et instruit, et j'en fus bien aise ; mais Valenglard, qui croyait

à l'astrologie, l'attaqua. Pendant leur discussion, je copiai sur mes tablettes à la dérobée le moment de la naissance de Mlle Morin. Mais M. Morin, devinant ce que je faisais, sourit en baissant la tête. Je devinai sa pensée ; mais, loin de me déconcerter, je poursuivis, déterminé que j'étais depuis cinq minutes à devenir astrologue.

Enfin la belle nièce arriva. Sa tante me la présenta sous le nom de Mlle Roman-Coupier, fille de sa sœur ; puis, se tournant vers elle, elle l'informa de l'ardent désir que j'avais de la connaître depuis que je l'avais vue au concert.

Cette jeune et belle personne avait alors dix-sept ans. Sa peau de satin était d'une blancheur éblouissante que relevait encore une magnifique chevelure noire. Les traits de son visage étaient d'une régularité parfaite, son teint était légèrement coloré ; ses yeux noirs bien fendus avaient à la fois le plus vif éclat et la plus grande douceur ; elle avait les sourcils bien arqués, la bouche petite, les dents régulières et bien placées, avec un émail de perle, et les lèvres d'un rose tendre sur lesquelles reposait le sourire de la grâce et de la pudeur.

Après un entretien de quelques instants, M. Morin ayant été obligé de sortir pour affaires, on me proposa un quadrille, et on trouva mon malheur extrême, parce que j'avais perdu un louis. Je trouvai dans Mlle Roman un esprit sage, judicieux, sans fard, agréable sans brillant et, ce qui valait mieux encore, sans aucune prétention. Elle avait de la gaieté, beaucoup d'égalité d'humeur et une finesse naturelle à faire semblant de ne pas comprendre un compliment trop flatteur, ou un bon mot qu'elle n'aurait pu relever sans se montrer plus instruite qu'elle ne devait le paraître. Vêtue très proprement, elle n'avait sur elle rien de superflu, rien de ce qui indique l'aisance,

ni boucles d'oreilles, ni bagues, ni montre. On peut dire à la rigueur qu'elle n'était parée que de sa seule beauté, n'ayant d'autre ornement qu'un collier de ruban noir auquel pendait une petite croix d'or. Sa gorge était bien formée et n'excédait en rien les belles proportions. La mode et l'éducation l'avaient habituée à la laisser voir à moitié avec la même innocence qu'elle laissait voir à tout le monde sa main blanche et potelée, ou ses joues où l'incarnat de la rose se mariait à la blancheur des lis.

Examinant son maintien pour tâcher de deviner si je pouvais concevoir quelque espérance, j'y perdis mon latin, et ne pus rien conclure. Elle ne fit aucun mouvement, ne me donna aucune réponse qui pussent éveiller en moi le moindre espoir de succès, mais elle ne me donna pas non plus des motifs contraires. Sa conduite était si naturelle et si réservée qu'elle mettait en défaut ma perspicacité. Cependant une liberté que je pris pendant le souper me donna une lueur d'espérance. Sa serviette étant tombée, je me hâtai de la lui ramasser, et en la replaçant sur ses genoux, je lui pressai amoureusement la cuisse, sans apercevoir sur ses traits aucun signe désapprobateur. Content de cet augure, je priai toute la société à dîner et à souper pour le lendemain, avertissant Mme Morin que je ne sortirais pas, et que par conséquent elle me ferait plaisir de se servir de ma voiture qui serait à ses ordres.

Après avoir reconduit Valenglard chez lui, je me retirai, faisant des châteaux en Espagne sur la conquête que je méditais de Mlle Roman.

Je prévins le cuisinier-concierge que nous serions six à dîner et à souper le lendemain; puis je me couchai. En me déshabillant, Le Duc me dit :

« Monsieur, vous me punissez; mais ce qui me fâche,

c'est que vous vous punissez vous-même, en vous privant du service de ces jolies demoiselles.

— Tu es un drôle.

— Je le sais, mais je vous sers de cœur et j'aime autant votre plaisir que le mien.

— Tu deviens bon avocat dans ta propre cause; je t'ai gâté.

— Faudra-t-il que je vous coiffe demain?

— Non, tu peux tous les jours t'aller promener en ville jusqu'à l'heure des repas.

— J'irai gagner la mignonne.

— Je t'enverrai à l'hôpital.

— Belle perspective, *por Dios!* »

Hardi, insolent, malin, libertin, mauvais sujet, mais obéissant, dévoué, discret et fidèle, ses bonnes qualités me forçaient à passer sur ses défauts.

Le lendemain, Rose, en m'apportant mon chocolat, me dit, en riant, que mon valet avait envoyé chercher une voiture, et qu'après s'être habillé en grand seigneur, l'épée au côté, il était allé, comme il l'avait dit, faire des visites.

« Nous avons bien ri.

— Et vous avez eu raison, aimable Rose. »

Comme j'achevais ces mots, Manon entra sous je ne sais quel prétexte. Je vis que ces deux belles s'entendaient pour ne jamais se trouver seules en tête-à-tête avec moi; cela me déplut, mais je ne fis semblant de rien. Je me levai, et j'avais à peine passé ma robe de chambre que la cousine entra, portant un paquet sous le bras.

« Je suis charmé de vous voir, mademoiselle, et surtout de vous voir cette jolie mine riante, car hier vous étiez trop sérieuse pour moi.

— C'est que M. Le Duc est apparemment plus grand seigneur que vous, je n'aurais pas osé rire en sa pré-

sence, mais je m'en suis dédommagée en le voyant ce matin monter en voiture tout doré.

— Vous a-t-il vue rire ?

— Oui, à moins qu'il ne soit aveugle.

— Il en sera piqué.

— J'en serai bien aise.

— Vous êtes charmante. Qu'avez-vous dans ce paquet?

— Des plats de notre métier. Voyez. Ce sont des gants brodés.

— Ils sont beaux et parfaitement brodés. Combien coûte donc toute cette pacotille ?

— Marchandez-vous ?

— Toujours et beaucoup.

— C'est bon à savoir. »

Après s'être un peu concertées à voix basse, la cousine prit la plume, compta les douzaines, et après avoir additionné :

« Monsieur, me dit-elle, tout cela coûte deux cent dix livres.

— Voilà neuf louis, rendez-moi six francs.

— Mais vous m'aviez dit que vous marchandiez.

— Vous avez eu tort de le croire. »

Elle rougit et me rendit les six francs. Rose et Manon m'ayant rasé et coiffé, elles reçurent le baiser d'étrenne de la meilleure grâce, et quand je l'offris à la cousine, elle me le donna sur la bouche avec une pression qui me fit deviner qu'à la première occasion elle serait à moi.

« Monsieur, me dit Rose, aurons-nous le plaisir de vous servir à table ?

— Je vous en prie.

— Mais nous voudrions bien savoir à qui vous donnez à dîner, car si c'est à des officiers de la garnison, ils sont si libertins que nous n'oserions pas venir.

— Mes convives sont Mme Morin, son mari et sa nièce.

— Oh! tant mieux. »

La cousine me dit :

« Mlle Roman est la plus sage et la plus belle personne de Grenoble, mais elle trouvera difficilement à s'établir, parce qu'elle n'a rien.

— Elle pourra trouver un homme riche qui évaluera à un million sa sagesse et sa beauté.

— Ces hommes ne sont pas communs.

— C'est vrai, mais il y en a. »

Manon étant sortie avec la cousine, je me trouvai seul avec Rose qui était restée pour m'habiller. Je l'attaquai ; mais, trouvant sa défense trop résolue, je lui demandai pardon, en lui promettant que cela n'arriverait plus. Quand ma toilette fut achevée, je lui fis présent d'un louis, et je la renvoyai en la remerciant.

Me trouvant seul, je m'enfermai et je me mis à composer l'horoscope que j'avais promis à Mme Morin. Je remplis facilement huit pages de la savante charlatanerie, et je m'attachai particulièrement à dire ce qui était arrivé à la jeune fille jusqu'à son âge actuel. J'avais adroitement soutiré quelques notions pendant la conversation de la veille, et ayant arrangé le reste selon la probabilité, en revêtant mes assertions d'un sens pythique, il se trouva que j'avais deviné, et dès lors on ne douta plus de mes prédictions. D'ailleurs, je ne risquais rien, car elles étaient toutes étayées d'un *si*, et les *si* firent toujours toute la science des astrologues fous ou fripons.

Je relus avec soin mon horoscope et je le trouvai éblouissant ; j'étais en veine, et l'habitude que j'avais de la cabale me donnait de la facilité.

Un instant après midi, tous mes convives arrivèrent, et à une heure nous nous mîmes à table Jamais je n'ai

vu de dîner plus somptueux, plus délicat. Je compris que le concierge était un homme dont il fallait plutôt retenir l'élan que l'aiguillonner. Mme Morin fut très gracieuse envers les trois filles qu'elle connaissait bien et Le Duc se tint constamment derrière sa chaise, attentif à la servir, et vêtu aussi richement qu'un chambellan du roi. A la fin du dîner, Mlle Roman m'ayant fait compliment sur les trois beautés que j'avais à mon service dans cette jolie demeure, cela me donna occasion de parler de leur talent, et, comme pour le justifier, je me levai et j'allai chercher les gants que je leur avais achetés. Mlle Roman en loua la qualité et le travail. Habile à saisir l'occasion par les cheveux, je demandai à sa tante la permission de leur en offrir une douzaine à chacune. Après avoir obtenu cette faveur, je présentai mon horoscope à Mme Morin. Son mari le fut, et quoiqu'il n'y crût pas, il fut forcé de l'admirer, car il était tout basé sur l'influence des planètes qui faisaient l'état du ciel à l'instant de la naissance de sa fille. Nous passâmes une couple d'heures à parler astrologie, et puis un autre à jouer un quadrille ; ensuite nous descendîmes pour nous promener dans le jardin, où chacun eut la politesse de me laisser causer en toute liberté avec la belle Roman.

Notre conversation, ou à peu près mon monologue, ne roula que sur l'impression profonde qu'elle m'avait faite, sur la vive passion qu'elle m'avait inspirée, sur sa beauté, sur sa sagesse, sur la pureté de mes intentions, et sur le besoin que j'avais d'être aimé pour ne pas être jusqu'au tombeau le plus malheureux des hommes. « Monsieur, me dit-elle à la fin, si le ciel a décidé que je me marie, je ne vous cacherai pas que je serais heureuse que mon époux vous ressemblât. » Enhardi par cette déclaration candide, je saisis sa main que je couvris de baisers de feu, et je lui dis avec l'accent de la

passion que j'espérais qu'elle ne me ferait pas languir. Elle se retourna en cherchant des yeux sa tante. Il commençait à faire obscur, et elle paraissait craindre ce qui pouvait fort bien lui arriver. Elle m'attira doucement, et, ayant bientôt rejoint la compagnie, nous remontâmes dans le salon, où, pour les amuser, je leur fis une petite banque de pharaon. Mme Morin donna de l'argent à sa fille et à sa nièce qui n'avaient pas le sou, et Valenglard fit si bien leur jeu, que lorsque nous nous quittâmes pour aller souper, j'eus le plaisir de voir que chacune des trois dames avait gagné deux à trois louis.

Nous tînmes table jusqu'à minuit. Un vent froid des Alpes m'empêcha d'insister sur une promenade nocturne que j'avais projetée dans le jardin. Mme Morin me fit mille remerciements, et j'embrassai mes convives féminines avec une respectueuse décence.

Entendant chanter à la cuisine, la curiosité m'y attira, et j'y trouvai Le Duc en gala et ivre outre mesure. En m'apercevant, il voulut se lever; mais, perdant le centre de gravité, il alla tomber sous la table de cuisine, où il déposa le trop-plein de son incontinence. On le porta dans son lit.

Je crus cet accident favorable à l'envie que j'avais de rire, et cela aurait pu avoir lieu, si les trois Grâces ne se fussent présentées en groupe. L'amour ne rit bien que tête à tête, et voilà pourquoi l'antiquité n'a prêté aucune intrigue aux trois Grâces, qui étaient inséparables. N'ayant pas encore trouvé l'occasion d'avoir mes trois jeunes assistantes l'une après l'autre, je ne devais pas m'exposer à hasarder une attaque générale qui m'aurait fait perdre l'espoir de les prendre une à une. Je voyais Rose ouvertement jalouse de sa belle cousine, car elle espionnait nos regards. Je n'en étais pas fâché, car la jalousie fait naître le dépit, et le dépit mène loin. Quand je fus cou-

ché, je les congédiai, en leur souhaitant modestement la bonne nuit.

Le lendemain Rose vint seule me demander une tablette de chocolat, en me disant que Le Duc était malade tout de bon. Elle m'apporta ma cassette, et, en lui donnant la tablette, je lui pris la main et je lui fis sentir que je l'aimais. Se croyant offensée, elle la retire brusquement et s'en va. Une minute après, Manon vint sous prétexte de me montrer une manchette de dentelle que j'avais déchirée dans mes tentatives du soir, et me demanda si je voulais qu'elle la raccommodât. Je lui prends la main pour la lui baiser, mais elle ne m'en laissa pas le temps, et me présenta ses lèvres brûlantes de désir. Je reprends sa main, et déjà elle était en besogne, quand la cousine entra. Manon, tenant la manchette, eut l'air d'attendre ma réponse. Je lui dis d'un air distrait qu'elle m'obligerait de la raccommoder quand elle en aurait le temps, et elle partit.

Poussé à bout par ce double contre-temps, je pensai que la cousine ne me ferait pas faux bond, car j'en avais reçu des arrhes la veille dans son premier baiser. Je la prie de me donner mon mouchoir et je lui prends la main en l'attirant doucement sur moi. Sa bouche tomba sur la mienne, et sa main, qu'elle m'abandonna avec la douceur d'un agneau, était déjà en mouvement lorsque la malencontreuse Rose entra avec mon chocolat. Nous prîmes bonne contenance dans l'instant, mais ce contre-temps me mit en fureur. Je boudai Rose, et j'en avais le droit à cause de la façon dont elle m'avait rebuté un quart d'heure auparavant. Le chocolat me parut mal fait, quoiqu'il fût excellent ; je la trouvai gauche à me servir et je la rebutai sans ménagement. M'étant levé, je ne voulus pas qu'elle me rasât; je me rasai moi-même, ce qui parut l'humilier; puis Manon me coiffa. Rose et la cou-

sine s'en allèrent comme pour annoncer qu'elles faisaient cause ensemble; mais il était facile de deviner que Rose en voulait moins à sa sœur qu'à sa cousine.

M. de Valenglard entra comme Manon achevait de m'habiller. Dès que nous fûmes seuls, cet officier, qui avait beaucoup d'honneur et de bon sens, quoiqu'il crût à l'astrologie et aux sciences abstraites, me dit qu'il me trouvait un peu triste, et que si cela provenait de quelque idée que je pouvais avoir conçu sur la jeune Roman, il me conseillait de ne pas y penser, à moins que je ne me déterminasse à la demander en mariage. Je lui répondis que, pour couper court, j'étais décidé à quitter Grenoble sous peu de jours. Nous dînâmes ensemble, ensuite nous allâmes chez Mme Morin, où nous trouvâmes sa belle nièce.

Mme Morin me reçut avec une amitié qui me flatta, et Mlle Roman me fit l'accueil le plus gracieux, ce qui m'enhardit à l'embrasser en la faisant asseoir sur mon genou.

La tante rit, la nièce rougit, et puis elle me donna un petit papier et se sauva. Je lis l'an, le jour, l'heure et la minute de sa naissance; je devine. Cela voulait dire, selon moi, que je ne pouvais rien espérer qu'en lui faisant son horoscope. Bien résolu de suite à tirer parti de ce moyen, je lui dis que je verrais si je pouvais ou non lui faire ce plaisir le jour suivant, chez moi et la nuit en dansant. Elle regarda sa tante, et ma proposition fut acceptée.

On annonce le *Russe*. Je vois entrer un homme de mon âge, très bien fait, un peu grêle et costumé en voyageur. Il aborde Mme Morin d'un air aisé et noble, il est bien accueilli, parle bien, me regarde à peine et ne dit pas le mot à la nièce. Vers le soir M. Morin arrive, le Russe lui donne une petite fiole remplie d'une liqueur

blanchâtre : puis il fit mine de partir, mais on le retient à souper.

A table on parla de son eau merveilleuse. M. Morin me dit qu'en trois minutes il avait fait disparaître une contusion au front à un jeune homme frappé par une bille de billard qui l'avait renversé sur le coup. M. le Russe n'avait fait que le frotter avec son eau. Il dit modestement que c'était une bagatelle de sa composition, et il parla beaucoup chimie avec Valenglard. Je ne pus prendre part à leur conversation, ne m'occupant que de la belle Roman, tant l'espoir du lendemain m'avait ôté toute autre pensée. En reconduisant Valenglard, il me dit que personne ne connaissait ce Russe, et que malgré cela on le recevait bien dans toutes les maisons.

« A-t-il un équipage ?

— Il n'a rien, ni domestique, ni argent.

— Comment est-il venu ?

— Il est tombé du ciel.

— Belle origine, certes ; et y a-t-il longtemps qu'il est ici ?

— Depuis une quinzaine de jours. Il fait des visites, mais il ne demande rien à personne.

— Mais comment vit-il ?

— On lui fait crédit à l'auberge, on suppose qu'il attend de quelque part ses domestiques et son équipage.

— Il serait plus facile de le supposer vagabond.

— Il n'en a pas l'air, comme vous avez vu ; d'ailleurs ses boucles en pierreries ne permettent guère cette supposition.

— C'est vrai, si les pierreries ne sont pas fausses, car il me semble qu'il les vendrait. »

De retour chez moi, Rose vint seule me servir ; mais elle continuait à bouder. Je voulus l'exciter à être gaie et aimable ; mais, trouvant de la résistance, je lui dis de

s'en aller et de prévenir son père que je voulais donner le jour suivant un bal dans la salle attenante au jardin, et un souper pour vingt personnes. Le lendemain, le concierge étant venu prendre mes ordres, je lui dis que je désirais que ses demoiselles dansassent, si cela leur était agréable. Cela dérida Rose, et j'en tirai bon augure. Au moment où elle sortit avec son père, Manon entra sous prétexte de me demander quelles dentelles je voulais pour ce jour-là. Je la trouvai douce comme un agneau et amoureuse comme un pigeon. L'affaire fut heureusement consommée, mais nous faillîmes être pris par Rose, qui entra avec Le Duc, me demandant pour lui la permission de danser avec promesse qu'il serait sage. N'étant pas fâché que tout le monde eût du plaisir, j'y consentis, en lui disant de remercier Rose qui lui valait cette faveur.

Mme Morin m'écrivit un billet pour me demander la permission d'inviter à mon bal deux dames de sa connaissance avec leurs demoiselles. Je lui répondis que non seulement elle me ferait plaisir d'amener des dames, mais encore des cavaliers qui lui convinssent, ayant commandé un souper pour vingt personnes. Elle vint dîner avec sa nièce et Valenglard, sa fille ayant à soigner sa toilette et son mari ayant des affaires jusqu'à la nuit. Elle m'assura que nous aurions nombreuse compagnie.

La belle Roman avait la même robe que les autres jours, mais elle n'avait pas besoin de toilette pour être éblouissante. Debout tout près de moi qui étais assis, elle me demanda si j'avais pensé à son horoscope. La prenant par la main et la faisant asseoir sur mes genoux, je lui promis qu'elle l'aurait le lendemain. Dans cette position pressant sa taille divine de mon bras gauche, je pris dix baisers de feu sur ses lèvres délicieuses, qu'elle ne desserra que pour me prier de me modérer.

Elle était plus étonnée qu'effrayée de me voir tremblant, et quoiqu'elle se défendit avec succès, elle ne perdit pas un instant contenance; sa sérénité était toujours la même, et malgré l'ardeur de mes regards, elle ne détourna pas un moment les siens de dessus mon visage. Me rendant à sa prière, je me fis effort; et, lorsqu'elle me vit calme, ses yeux exprimèrent cette satisfaction que donne le sentiment d'une victoire remportée par la raison sur un ennemi généreux. Mon silence applaudissait à la vertu d'un être céleste dont j'étais né pour faire la destinée par un de ces jeux bizarres du hasard que la philosophie chercherait vainement à expliquer.

Mme Morin vint s'asseoir auprès de nous et me demanda quelques explications sur l'horoscope de sa fille. Puis elle me dit que, pour s'assurer que j'aurais au bal quatre beautés, elle n'avait eu besoin que d'écrire deux billets.

« Je n'en verrai qu'une, lui dis-je en regardant sa nièce.

— Dieu sait, ajouta Valenglard, toutes les spéculations que l'on fera demain à Grenoble.

— On dira, dit Mme Morin en s'adressant à sa nièce, qu'on a été à tes noces.

— Oui, et sans doute on parlera de ma superbe robe, de mes dentelles, de mes diamants, dit la nièce d'un air gracieux et significatif.

— On parlera de votre beauté, lui répliquai-je avec sentiment, de votre esprit et de votre sagesse, qui feront le bonheur de l'homme qui vous possédera. »

On se tut, parce que chacun crut que je parlais de moi. Je n'y pensais pas. Si j'avais su comment m'y prendre, je lui aurais bien offert cinq cents louis; mais la difficulté aurait été de fixer les conventions du

contrat, et je n'aurais pas voulu les donner pour bagatelle.

Nous passâmes dans ma chambre à coucher, et pendant que Mlle Roman s'amusait à regarder les beaux bijoux que j'avais sur ma toilette, sa tante et Valenglard examinaient les brochures que j'avais sur ma table de nuit. Je vois Mme Morin qui s'approcha de la fenêtre examinant attentivement un objet qu'elle tenait à la main. Je me souviens d'avoir laissé là le portrait de ma belle religieuse. Je cours à elle et la supplie de me remettre ce portrait indécent que j'ai imprudemment laissé à l'abandon.

« L'indécence n'est rien, me dit-elle, mais ce qui m'a frappée, c'est la parfaite ressemblance. »

Je compris tout, et je frémis de mon indiscrétion involontaire.

« Madame, lui dis-je, c'est le portrait d'une Vénitienne que j'ai beaucoup aimée.

— Je le crois, mais c'est particulier. Ces deux *M.*, ces dépouilles de la religion sacrifiées à l'amour, tout concourt à augmenter ma surprise.

— Elle est religieuse et elle s'appelle M. M.

— Et une nièce à la mode de Bretagne que j'ai à Chambéry s'appelle aussi M. M., et elle est religieuse du même ordre que la vôtre. Je vous dirai bien plus, elle a été à Aix d'où vous venez, pour y guérir d'une maladie.

— Et le portrait lui ressemble?

— Comme deux gouttes d'eau.

— C'est effectivement singulier! et j'aurais été bien aise de la voir.

— Si vous retournez à Chambéry, allez lui faire une visite de ma part; vous serez bien venu, et votre surprise égalera la mienne.

— Madame, je vous promets d'y aller, mais à mon retour d'Italie. Cependant je ne lui montrerai pas ce portrait qui la scandaliserait, et que je vais enfermer avec soin.

— Je vous prie de ne le laisser voir à personne.

— Vous pouvez y compter. »

Je bondissais d'aise d'avoir si bien donné le change.

A huit heures tous les convives se trouvèrent réunis, et je vis tout ce que Grenoble avait de mieux en jolies femmes et en cavaliers du bon ton. La seule chose qui me déplut, ce fut les compliments dont on m'accabla et dont on est si prodigue dans la province.

J'ouvris le bal avec la dame que M. Valenglard m'indiqua, puis je dansai à tour de rôle avec toutes les dames : mais je dansai toutes les contredanses avec la belle Roman qui, précisément à cause de la simplicité de sa mise, brillait plus que toutes les autres, au moins à mes yeux.

Après une forte contredanse, me sentant fort échauffé, je montai dans ma chambre pour y prendre un habit plus léger, et comme je l'endossais, voilà la jolie cousine qui vient me demander si j'avais besoin de quelque chose.

« J'ai besoin de vous, belle enfant, lui dis-je en courant vers elle ; et, la prenant dans mes bras :

« Vous a-t-on vue entrer ici?

— Non, je viens d'en haut, et mes cousines sont dans la salle.

— A merveille, ma chère. Vous êtes belle comme l'Amour et voici le moment le plus favorable pour vous prouver ma tendresse.

— Grand Dieu! que faites-vous? Non, laissez-moi, quelqu'un peut venir. Éteignez la bougie. »

Je l'éteins, je ferme ma porte, et tout plein de la belle

Roman, la cousine me trouva tel que j'aurais été avec cette délicieuse personne. Je dois confesser au reste que la nièce du concierge n'avait besoin de personne pour faire naître un tendre désir. Je la trouvai parfaite et mieux peut-être que la novice Roman. Malgré mon ardeur, satisfaite avant moi et se possédant, elle me pria de l'épargner, et je le fis ; mais il était temps. Je voulus recommencer, mais elle eut peur que notre absence fût remarquée par ses deux Argus, et après m'avoir embrassé, elle s'en alla.

De retour au bal, nous dansâmes jusqu'à l'instant où le roi des concierges vint me dire que le souper était servi.

Un ambigu composé de tout ce que le pays et la saison offraient de plus délicat, couvrait toute la table ; mais ce qui plut beaucoup et surtout aux dames, ce fut l'énorme quantité de bougies disposées avec art, dont la salle à manger était décorée. Je m'assis à une petite table séparée avec tous les vétérans de la fête, et j'y reçus de toutes les plus pressantes invitations de passer l'automne dans leur ville. Je suis sûr que si j'avais accepté, j'aurais été bien fêté, car la noblesse de cette cité est des plus accomplies. Je leur dis que si je pouvais me rendre à leurs instances, je le ferais avec grand plaisir, et qu'alors je serais enchanté de faire la connaissance de la famille d'un homme illustre qui avait été grand ami de mon père.

« Quelle est donc cette famille? me demandèrent-ils tous à la fois.

— Celle de Bouchenu de Valbonnais.

— C'était mon oncle. Ah ! monsieur, venez chez nous. Vous avez dansé avec ma fille. Dites-moi, de grâce, comment s'appelait M. votre père ? »

Cette fable, que je débitai sans préméditation et par

cette manie de mon esprit qui se servait souvent à mon insu du ministère de ma langue, et qu'ensuite, pour son honneur, j'étais obligé d'appuyer de ma logique, me transforma en une espèce de merveille aux yeux de tous ces braves gens que je mystifiais sans le vouloir.

Après avoir ri, plaisanté, bu et mangé, nous nous levâmes pour recommencer le bal.

Bientôt, voyant Mme Morin, sa nièce et Valenglard sortir pour aller au jardin, je les suivis, et en nous promenant au clair de la lune, je conduisis la belle Roman sous une allée couverte ; mais j'eus beau lui dire les choses les plus séduisantes, j'y perdis mon latin. Je la tenais enlacée dans mes bras, je la couvrais des plus ardents baisers ; mais sa bouche ne m'en rendit pas un seul, et ses belles mains, plus fortes que les miennes, opposèrent à mes entreprises téméraires des obstacles insurmontables. Arrivé cependant par un dernier effort et par surprise jusqu'au péristyle du temple, et dans une position où toute résistance aurait été inutile, elle me pétrifia par ces paroles qu'elle prononça avec ce ton angélique auquel l'homme délicat n'a jamais résisté :

« Ah ! monsieur, soyez mon ami, et ne me perdez pas. »

Je mis un genou à terre, et, prenant sa main, je lui demandai pardon, lui jurant de ne plus renouveler mes tentatives. Je me relevai et lui demandai un baiser en signe de pardon. Ce fut le premier et le seul que son âme pure m'accorda à l'instant. Nous rejoignîmes sa tante, et puis nous remontâmes ; mais quoi que je fisse pour me calmer, je sentais que je ne pouvais pas dominer ma fureur.

J'allai m'asseoir dans un coin de la salle, et, Rose venant à passer près de moi, je la priai d'aller me chercher une limonade. Quand elle revint, elle me reprocha

doucement de n'avoir dansé ni avec elle, ni avec sa sœur, non plus qu'avec sa cousine.

« On n'aura pas une grande idée de nous dans la ville.

« Je suis fatigué, lui dis-je; mais, si tu veux me promettre d'être bonne, je danserai un menuet avec toi seulement.

— Que faut-il que je fasse?

— Va m'attendre sans lumière dans ma chambre à coucher quand ta sœur et ta cousine seront occupées à la contredanse.

— Et vous ne danserez qu'avec moi?

— Je le jure.

— J'y serai. »

Je la trouvai ardente, et je fus pleinement satisfait. J'attendis, pour lui tenir parole, le menuet de clôture; car, décemment, après avoir dansé avec Rose, il m'aurait été impossible de ne pas danser avec les autres, puisque je leur avais les mêmes obligations.

Au point du jour, les dames commencèrent à s'éclipser, et, mettant les dames Morin dans ma voiture, je leur dis que je n'aurais pas l'honneur de les voir de la journée, mais que, si elles voulaient me faire l'honneur de venir passer tout le jour suivant chez moi, je leur donnerais l'horoscope qu'elles désiraient.

Je passai à l'office pour remercier le brave concierge de m'avoir fait briller, et je trouvai les trois nymphes qui remplissaient leurs poches de sucreries. Il leur dit en riant qu'en présence du maître elles pouvaient voler en toute conscience, et je les encourageai à faire ample provision. Je lui dis que je ne dînerais qu'à six heures, et puis j'allai me coucher.

M'étant réveillé à midi et me sentant frais et dispos, je me mis à travailler à l'horoscope, et me déterminai à dire à la belle Roman que la fortune l'attendait à

Paris, où elle deviendrait maîtresse de son maître, mais qu'il fallait que le monarque la vît avant qu'elle eût atteint sa dix-huitième année, car après cet âge sa destinée prendrait une tournure différente. Pour donner à ma prédiction un grand caractère de vérité, je dis des choses étonnantes qui lui étaient arrivées jusqu'à l'âge de dix-sept ans qu'elle avait alors, et que j'avais apprises ou d'elle-même ou de sa tante, à bâtons rompus et sans faire semblant d'entendre ce qu'elles disaient.

Moyennant un livre d'éphémérides et un autre bouquin qui ne traitait que d'astrologie, je fis et copiai en six heures l'horoscope de Mlle Roman, et je l'avais si bien arrangé qu'il frappa Valenglard et M. Morin lui-même, et qu'il rendit enthousiastes les deux dames.

J'espérais que l'on me supplierait de conduire moi-même le beau joyau à Paris, et j'étais tout disposé à leur accorder cette faveur. Je me flattai qu'on me trouverait nécessaire au manège, et que, sinon par amour, au moins par reconnaissance, on m'accorderait ce que je désirais; que sais-je même si je ne pensais pas à quelque grande fortune qui devait me revenir de ma sublime entreprise! Le monarque devait être épris à la première vue; je ne doutais pas de ce résultat; car quel est l'homme amoureux qui ne s'imagine pas que l'objet qu'il chérit doit enflammer tous les hommes? Dans ce moment j'en étais jaloux, mais la parfaite connaissance que j'avais de mon inconstance me rendait sûr que je cesserais de l'être dès que j'aurais joui du bien que je convoitais, et je savais que, sur cet article, Louis XV ne pensait pas tout à fait comme un Turc. Ce qui donnait à ma prophétie une apparence presque divine, c'était la circonstance d'un fils qui devait faire le bonheur de la France et qui ne pouvait provenir que du sang royal et d'un vase d'élection qui ne devait rien produire qu'au-

tant que des combinaisons purement humaines ne le transporteraient dans la capitale.

Une singularité ridicule me comblait de joie : c'était l'idée de paraître célèbre en astrologie dans un siècle où la raison et la philosophie avaient si justement décrié cette science. Je jouissais en imagination de me voir recherché par les têtes couronnées, les plus accessibles aux idées creuses et superstitieuses, et de devenir inaccessible dans ma vieillesse. Qui ne fait ses châteaux en Espagne? Si la Roman avait mis au monde une fille au lieu d'un garçon, j'en aurais ri, et tout n'aurait pas été perdu, puisqu'un fils pouvait venir à la suite.

Mon horoscope ne devait être connu que de la demoiselle et de sa famille, qui devait être jalouse du secret. Après l'avoir achevé, lu et relu, je me persuadai que j'avais fait un petit chef-d'œuvre, et je dînai dans mon lit avec mes trois nymphes. Poli, aimable, gracieux et caressant avec toutes trois, elles se montrèrent heureuses, et moi aussi; mais je l'étais plus qu'elles, et pour ce jour-là j'avais besoin de repos. M. Valenglard vint me voir de bonne heure le lendemain et m'annonça que personne ne s'était avisé de croire que je fusse amoureux de la belle Roman, mais qu'on me soupçonnait d'aimer les trois filles de mon hôte.

« Il n'y a pas de mal à le laisser croire, lui dis-je, car elles en valent la peine, sans pouvoir être mises en parallèle avec une personne qui n'a pas d'égale, mais qui est faite pour désespérer.

— Me permettez-vous de faire à Mme d'Urfé un petit roman de tout cela?

— Vous me ferez grand plaisir. »

M. et Mme Morin vinrent avec leur nièce à midi, et nous passâmes une heure avant dîner à lire l'horoscope. Il serait impossible de décrire l'espèce d'effervescence

des quatre surprises diverses qui s'offrirent à mes regards. L'intéressante Roman était très sérieuse et, ne sachant pas si elle avait une volonté à elle, écoutait et ne disait mot. M. Morin, qui me regardait de temps en temps, me voyant sérieux, n'osait pas éclater de rire. Tous les traits de Valenglard peignaient le fanatisme et l'exaltation. Mme Morin paraissait frappée comme d'une merveille surnaturelle, et loin de trouver la prédiction exagérée, elle se prit à dire qu'en effet sa nièce méritait mieux que la fanatique Maintenon de devenir l'épouse ou la maîtresse de son souverain.

« Celle-ci, disait-elle, n'aurait jamais été rien si, quittant l'Amérique, elle n'était pas allée en France ; et si ma nièce ne va pas à Paris, l'horoscope ne pourra pas être taxé de mensonge. Il s'agit donc d'y aller ; mais comment faire ? Ce voyage touche à l'impossible. La prédiction de la naissance d'un fils a quelque chose de divin et d'entraînant. Sans doute je ne puis rien préjuger, mais ma nièce a plus de titres que la Maintenon pour être chère au roi : elle est jeune et sage ; la Maintenon était sur son retour et, avant de devenir dévote, elle avait rôti le balai. Mais ce voyage s'en ira en fumée.

— Non, dit Valenglard d'un air grave et vraiment comique, ce voyage se fera, car la destinée doit s'accomplir. »

La belle Roman était tout ébahie. Je les laissai parler, et nous nous mîmes à table.

D'abord nous fûmes silencieux ; puis on parla de mille riens, comme on fait dans toutes les sociétés ; puis enfin, ainsi que je le prévoyais, la conversation retomba sur le sujet dont tous les esprits étaient occupés.

« D'après l'horoscope, dit la tante, le roi doit devenir amoureux de ma nièce à sa dix-huitième année, elle touche à cet âge. Comment nous y prendre ? Où sont

cent louis dont il faut pouvoir disposer pour un tel voyage? Et, en arrivant à Paris, ira-t-elle dire au roi : *Me voilà, sire!* Et puis avec qui fera-t elle ce trajet? Ce n'est pas avec moi.

— Avec ma tante Roman, dit la demoiselle rougissant jusqu'au blanc des yeux d'un éclat de rire spontané que personne ne put retenir.

— Cela cependant, reprit Mme Morin, pourrait arriver tout naturellement, car Mme Varnier, qui demeure rue de Richelieu, est ta tante. Elle tient une bonne maison et connaît tout Paris.

— Vous voyez, dit Valenglard, les voies de la destinée. Vous parlez de cent louis; il ne vous en faut que douze pour aller faire une visite à Mme Varnier, qui logera mademoiselle. Quand elle sera là, laissez faire le reste aux combinaisons qui ne manqueront pas d'être favorables.

— Si vous allez à Paris, dis-je à la demoiselle, il ne faut parler de votre horoscope ni à votre tante d'ici, ni à Mme Varnier.

— Je n'en parlerai à personne; mais, croyez-moi, tout ceci ne sera qu'un joli rêve. Je ne verrai jamais Paris, et moins encore Louis XV. »

Je me lève, je prends dans ma cassette un rouleau de cent cinquante louis et je le lui mets dans la main en lui disant que c'étaient des bonbons. Trouvant le rouleau trop pesant, elle le décachète et voit cinquante doublons da ocho qu'elle prit pour des médailles.

« Elles sont d'or, lui dit Valenglard.

— Et l'orfèvre t'en donnera cent cinquante louis, ajouta M. Morin.

— Je vous prie de les garder, mademoiselle, vous n'avez qu'à me faire un billet payable à Paris à l'époque où vous serez riche. »

J'étais sûr qu'elle refuserait ce présent, quoiqu'elle m'eût fait plaisir en l'acceptant. Mais j'admirai la force qu'elle eut de retenir ses larmes, sans cependant déranger en rien l'harmonie riante de sa belle figure.

Nous sortîmes pour faire un tour de jardin. Valenglard et Mme Morin s'étant remis sur le propos de l'horoscope, je me séparai d'eux avec Mlle Roman.

« Dites-moi, je vous prie, me dit-elle quand nous fûmes hors de portée, si tout ceci n'est pas un simple badinage.

— Non, c'est du sérieux, mais tout dépend d'un *si*. Si vous n'allez pas à Paris, tout aboutira à rien.

— Il faut bien que vous en soyez persuadé, car sans cela vous n'auriez pas exposé les cinquante médailles.

— Ne croyez pas cela, mademoiselle, et rendez-moi heureux en les acceptant ici en secret.

— Non, je vous remercie ; mais pourquoi me donneriez-vous une si grosse somme ?

— Pour le plaisir de contribuer à votre bonheur et dans l'espoir que vous me permettrez de vous aimer.

— S'il est vrai que vous m'aimiez, pourquoi m'y opposerais-je ? Vous n'avez pas besoin d'acheter mon consentement, et je pense que, pour faire mon bonheur, je n'ai pas besoin d'un roi de France, si vous saviez à quoi se bornent mes désirs !

— Dites. A quoi ?

— A trouver un mari doux et assez riche pour ne pas manquer du nécessaire.

— Et si vous ne l'aimiez pas ?

— Honnête et doux, comment pourrai-je ne pas l'aimer ?

— Je vois que vous ne connaissez pas l'amour.

— C'est vrai. Je ne connais pas cet amour qui fait tourner la tête, et j'en remercie Dieu.

— Vous avez raison. Que Dieu vous en préserve !

— Vous prétendez qu'en me voyant le roi s'enflammera pour moi ; mais voilà, à vous dire vrai, ce que je trouve de chimérique dans mon horoscope ; car il se peut bien qu'il ne me trouve pas laide, peut-être même qu'il me trouvera jolie ; mais je ne crois pas à cet excès.

— Vous ne le croyez pas? Asseyons-nous. Imaginez-vous que le roi vous rend la même justice que moi, et l'affaire est faite.

— Mais que trouvez-vous en moi que vous ne trouviez aussi dans une foule de jeunes personnes de mon âge? Il se peut cependant que je vous aie frappé, mais cela prouve que j'étais née pour exercer cet empire sur vous, et nullement que je doive en exercer un semblable sur le roi. Qu'allez-vous chercher le roi de France, si vous m'aimez vous-même?

— C'est que je ne puis pas vous offrir le sort que vous méritez.

— C'est contre l'apparence.

— C'est aussi parce que vous ne m'aimez pas.

— Je vous aimerais tendrement et uniquement si j'étais votre femme. Je pourrais alors vous rendre ces baisers, tandis que le devoir m'empêche de le faire actuellement.

— Que je vous sais gré de n'être pas fâchée de ce que je me trouve si heureux auprès de vous !

— Je suis, au contraire, bien aise de vous plaire.

— Permettez-moi donc d'aller vous voir demain de très bonne heure dans votre chambre, et de prendre avec vous du café sur votre lit.

— Ah ! monsieur, n'y pensez pas. Si je le voulais, je ne le pourrais pas. Je couche avec ma tante, et je me lève toujours avant elle. Mais retirez donc votre main. Vous m'avez promis de ne plus recommencer. Au nom de Dieu, monsieur, restez tranquille ! »

Hélas! il fallut bien que je finisse, car sa résistance était invincible. Ce qui pourtant me fit grand plaisir, c'est que, malgré mes persécutions amoureuses, elle n'avait rien perdu de sa douceur, et que ce calme riant qui la caractérisait embellissait sa divine figure comme si nous avions été dans une complète inaction. Quant à moi, j'avais l'air de mériter le pardon que je demandais à genoux, et je lisais dans ses yeux qu'elle était fâchée de ne pouvoir pas m'accorder ce que je désirais.

Je ne pouvais plus rester auprès de cette beauté, tant l'irritation de mes sens était grande. Je la quittai, et ayant trouvé dans ma chambre la complaisante Manon, occupée à débâtir des manchettes, elle me rafraîchit en un instant, et quand nous fûmes également satisfaits l'un de l'autre, elle se sauva. Je réfléchis que je n'obtiendrais jamais de la jeune Roman plus que je n'avais obtenu jusqu'à cette heure, à moins de faire mentir l'horoscope en l'épousant, et je pris la résolution de ne pas pousser l'affaire plus loin.

Je redescendis au jardin, où ayant rejoint la tante, je la priai de se promener un instant avec moi. Ce fut en vain que je m'évertuai pour persuader cette honnête femme d'accepter cent louis pour faire faire à sa nièce le voyage de Paris. Je lui jurai par tout ce que l'homme a de sacré que personne n'en saurait jamais rien ; toute mon éloquence, toutes mes supplications furent inutiles. Elle me dit que, si la destinée de sa nièce ne tenait qu'à ce voyage, elle pourrait s'accomplir, car elle avait déjà pensé au moyen de le lui faire faire, si son mari y consentait. Elle me rendit, au reste, les grâces les plus sincères, et me dit que sa nièce était bien heureuse de m'avoir plu.

« Elle me plaît tant, madame, lui répliquai-je, que pour n'être pas forcé de vous faire des propositions qui

détruiraient la grande fortune qui l'attend, je suis résolu à partir demain. Sans le destin qui lui est réservé, je me croirais heureux de vous demander sa main.

— Hélas! son bonheur serait sans doute bien plus solide. Expliquez-vous.

— Je n'ose pas faire la guerre à la destinée.

— Mais vous ne partirez pas demain?

— Je vous demande pardon, madame. Je passerai chez vous à deux heures pour prendre congé. »

L'annonce de mon départ rendit notre souper un peu triste. Mme Morin, qui vit peut-être encore, était une femme du plus aimable caractère. Elle décida à table que, puisque mon départ était certain, et que je ne sortirais que pour aller chez elle, l'honneur que je voulais lui faire devenant une cérémonie qui m'incommoderait, le congé serait pris dans l'instant même.

« J'aurai au moins, lui dis-je, l'honneur de vous accompagner jusqu'à votre porte, si vous me le permettez.

— Ce sera ajouter quelques minutes à notre bonheur. »

Valenglard partit à pied, et la belle Roman fut assise sur mes genoux. J'osai me montrer téméraire, et, contre mon attente, elle fut douce et tendre au point de me faire repentir d'avoir pris congé ; mais c'était fait.

Une voiture renversée sur notre route à la porte d'une auberge obligea mon cocher à s'arrêter pendant quelques minutes, et cet accident qui faisait maugréer le pauvre homme me comblait de joie, car j'obtins pendant ces trop courts instants toutes les faveurs que je pouvais me procurer en pareille circonstance.

Le bonheur n'est jamais complet quand on le goûte seul. J'avais besoin de m'assurer par l'inspection des traits de ma belle amie qu'elle n'avait pas été purement passive dans ses complaisances, et je conduisis ces dames dans leur appartement. Là je pus m'assurer, sans la plus

petite fatuité de ma part, que la tristesse et l'amour étaient peints sur la physionomie de cette belle créature. Je puis juger qu'elle n'était ni froide ni insensible, et que je n'avais trouvé en elle que l'obstacle de la crainte et de la vertu. Ayant donné à Mme Morin un baiser d'adieu, elle eut la complaisance d'engager sa nièce à m'accorder la même marque d'amitié, ce qu'elle fit de manière à me prouver toute l'ardeur que je venais de lui communiquer.

Je les quittai plein d'amour et de désespoir de m'être engagé irrévocablement à partir. En rentrant dans ma chambre, j'y trouvai les trois nymphes réunies ; j'en fus fâché, il ne m'en fallait qu'une. Rose, en arrangeant mes cheveux, entendit tout bas ma requête ; mais elle me dit qu'il lui était impossible de s'évader, parce qu'elles couchaient toutes trois dans la même chambre. Je pris alors le parti de leur dire que je partais le lendemain, et que si elles voulaient passer la nuit dans ma chambre, je leur donnerais six louis à chacune pour leurs étrennes. Elles se mirent à rire de ma proposition et me dirent positivement que la chose était impossible. Cela me convainquit qu'elles avaient été discrètes ; ce qui, en pareil cas, est commun aux jeunes filles ; mais je vis aussi qu'elles étaient mutuellement jalouses. Je leur souhaite la bonne nuit et, m'étant couché, Morphée me fit passer la nuit la plus délicieuse entre les bras de mon adorable Roman.

Le matin, ayant sonné un peu tard, la cousine entra, mais en me disant que Rose la suivait avec mon chocolat, et m'annonçant M. Charles Iwanoff, qui désirait me parler. Je devinai que c'était le Russe ; mais, personne ne me l'ayant présenté, je crus pouvoir me dispenser de le recevoir.

« Dites-lui que son nom m'est inconnu. »

Rose, ayant fait ma commission, rentre en me disant que c'était le monsieur qui avait eu l'honneur de souper avec moi chez Mme Morin.

« Faites-le entrer.

— Monsieur, me dit-il, je désirerais pouvoir vous dire deux mots tête à tête.

— Monsieur, je ne saurais ordonner à ces demoiselles de sortir de ma chambre. Veuillez attendre dehors que j'aie passé ma robe de chambre, et j'irai prendre vos ordres.

— Si je vous incommode, je repasserai demain.

— Vous ne me trouveriez pas, je pars aujourd'hui.

— Dans ce cas, je vais attendre. »

Je me lève à la hâte et je sors.

« Monsieur, me dit-il, il faut que je parte, et je suis sans le sou pour payer mon hôte; je viens vous supplier de venir à mon secours. Je n'ose recourir à personne dans cette ville, ne voulant pas m'exposer à l'affront d'un refus.

— Je devrais, peut-être, me trouver flatté de la préférence; mais, sans avoir en aucune manière l'intention de vous faire un affront, je me vois dans le cas de vous refuser.

— Si vous saviez qui je suis, monsieur, je suis certain que vous ne me refuseriez pas un petit secours.

— Si vous le croyez, monsieur, faites-vous connaître et comptez sur ma discrétion.

— Je suis Charles, second fils d'Iwan, duc de Courlande, qui est dans l'exil en Sibérie. Je me suis sauvé.

— Si vous allez à Gènes, vous cesserez de vous trouver dans le besoin; car le frère de la duchesse votre mère ne vous abandonnera sans doute pas.

— Il est mort en Silésie.

— Depuis quand?

— Il y a, je crois, deux ans.

— On vous a trompé, car je l'ai vu à Stuttgardt il n'y a guère que six mois. C'est le baron de Treiden. »

Il ne me fut pas difficile d'éventer l'imposteur, mais je me sentais piqué qu'il eût la hardiesse de vouloir me faire sa dupe. Sans cela, je lui aurais volontiers fait présent de six louis, car j'aurais eu mauvaise grâce à me déclarer l'ennemi des aventuriers, sentant que je l'étais passablement moi-même, et je devais lui passer ses mensonges, puisque, du plus au moins, tous les aventuriers sont imposteurs.

Je jette un coup d'œil sur ses boucles que l'on croyait fines, et je reconnais de suite que ce n'étaient que des pierres étamées comme on en fabrique tant à Venise, et qui contrefont à merveille les rosettes de diamant aux yeux des personnes qui n'en ont pas une connaissance parfaite.

« Vous avez, lui dis-je, des boucles en brillants; pourquoi ne les vendez-vous pas?

— C'est le dernier bijou que je tienne de ma mère, et je lui ai promis de ne jamais m'en défaire.

— Ces boucles, monsieur, vous font du tort, et vous pourriez les porter dans votre poche. Je vous dirai franchement que je les crois fausses, et que le mensonge m'indispose.

— Monsieur, je ne mens pas.

— A la bonne heure. Prouvez-moi qu'elles sont fines, et je vous promets de vous faire présent de six louis. Vous aurez d'ailleurs le plaisir de me prouver que je me trompe. Adieu. »

Voyant M. de Valenglard qui montait, il me pria de ne rien lui dire de notre conversation. Je lui promis de n'en parler à personne.

Valenglard venait me souhaiter un bon voyage, étant

obligé de partir lui-même avec M. de Monteinard. Il me supplia d'entretenir avec lui une correspondance active J'allais l'en prier, car le sort de la belle Roman me tenait trop à cœur pour ne pas désirer vivement d'en être instruit, et la correspondance que ce brave officier me demandait était le meilleur moyen d'arriver à mes fins. Je n'eus donc pas de peine à lui promettre ce qu'il désirait. Il m'embrassa en versant des larmes, et je lui promis mon amitié.

CHAPITRE III

Mon départ de Grenoble. — Avignon. — La fontaine de Vaucluse. — La fausse Astrodi et la bossue. — Gaëtan Costa. — Mon arrivée à Marseille.

Tandis que les trois filles du concierge aidaient Le Duc à faire mes malles, mon hôte entra, me remit son mémoire, et, l'ayant trouvé juste, je le payai et il me témoigna son contentement. Je lui devais aussi un compliment de satisfaction qui parut lui être très agréable.

« Monsieur, lui dis-je, je ne veux pas quitter votre maison sans avoir le plaisir de dîner tête-à-tête avec vos aimables demoiselles, pour leur montrer combien je sais apprécier les soins délicats qu'elles m'ont témoignés depuis que je suis ici. Faites-moi donc, je vous prie, un dîner délicat pour quatre, et faites aussi commander des chevaux de poste, pour que je puisse partir à l'entrée de la nuit.

— Monsieur, lui dit alors Le Duc, je vous prie de me commander aussi un cheval de selle, car je ne suis pas fait pour monter derrière la voiture. »

La cousine lui rit au nez pour se moquer de sa jactance, et le drôle, pour s'en venger, lui dit qu'il valait mieux qu'elle.

« Cependant, monsieur Le Duc, vous la servirez à table.

— Oui, comme elle vous sert au lit. »

Je cours à ma canne ; mais le drôle, sachant ce qu'il lui en revenait, monte sur la fenêtre et saute dans la cour. Les filles et le concierge jettent un cri d'effroi ; mais, nous étant approchés de la fenêtre, le nous voyons gambader en faisant mille singeries.

Charmé qu'il ne se fût point estropié :

« Viens, lui dis-je, je te pardonne. »

Les demoiselles m'en exprimèrent la plus grande satisfaction, ainsi que le brave homme, auquel il n'était pas aisé de mettre la puce à l'oreille.

Le Duc remonte tout joyeux en disant :

« Je ne me croyais pas si bon sauteur.

— C'est fort bien : mais une autre fois sois moins insolent. Tiens, prends cette montre. »

C'était une très belle montre d'or qu'il reçut en disant :

« Je ressauterais pour une autre pareille ! »

Tel était cet Espagnol, que je dus chasser deux ans après et que j'ai souvent regretté.

Assis à table avec ces trois jeunes filles, que je tâchai vainement de griser, les heures se passèrent si vite que je me décidai à ne partir que le lendemain. Las du mystère, je voulais les posséder ensemble, et la nuit me paraissait favorable pour faire réussir mon orgie. Je leur dis que si elles voulaient passer la nuit entière dans ma chambre, je ne partirais que le lendemain. Sur cela, de se récrier, de rire comme d'une plaisanterie impossible à réaliser, et moi de les railler en les excitant. Sur ces

entrefaites arrive le concierge pour me conseiller de ne point partir de nuit et de m'en aller à Avignon sur un bateau commode où je pourrais placer ma voiture.

« Il y aura, me dit-il, économie de fatigue et d'argent.

— Je le veux bien, dis-je, pourvu que vos demoiselles consentent à me tenir compagnie toute la nuit, car j'ai résolu de ne pas me coucher.

— Ma foi! répondit-il en riant, c'est leur affaire. »

Cette sentence fut décisive, elles y consentirent. Le concierge envoya commander le bateau, et me promit un souper délicat pour minuit.

Les heures jusqu'au souper se passèrent en plaisanteries, et quand nous fûmes à table, je fis sabler le champagne de manière à mettre mes belles un peu en gaieté. Un peu échauffé moi-même et dépositaire du secret mignon de chacune d'elles, j'eus la hardiesse de leur dire que leurs scrupules étaient ridicules, puisque chacune avait eu pour moi des bontés sans réserve.

A ces mots, elles s'entre-regardèrent avec une sorte d'étonnement et comme indignées de ce que j'osais leur dire. Prévoyant que l'orgueil féminin aurait pu leur inspirer l'assurance de traiter ma déclaration de calomnieuse, je ne voulus pas leur en laisser le temps, et, ayant attiré Manon sur mes genoux, je l'embrassai avec tant d'ardeur, qu'elle convint de sa défaite et s'abandonna à mon ardeur. Les autres, vaincues par l'exemple, firent chorus, et nous passâmes cinq heures à nous prodiguer toutes les jouissances de la volupté. Nous avions besoin de repos, mais je voulais partir. Je voulus leur faire des présents en bijoux, mais elles me dirent qu'elles préféreraient que je leur commandasse des gants pour trente louis, que je leur payai d'avance, et que je ne suis jamais allé leur demander.

Je m'endormis dans le bateau, et ne m'éveillai qu'à

Avignon. On me conduisit à l'auberge de Saint-Homère, et je soupai dans ma chambre, malgré toutes les merveilles que Le Duc me conta d'une jeune beauté qui mangeait à la table d'hôte.

Le lendemain, mon Espagnol m'apprit que la beauté logeait avec son mari dans la chambre contiguë à la mienne. Il me remit en même temps l'affiche du théâtre, et je vois : « *Un détachement de la troupe de Paris*, » avec Mlle Astrodi qui devait chanter et danser. Je jette un cri de surprise. « Comment la charmante Astrodi, fameuse scélérate, peut-elle être à Avignon ? Elle sera bien étonnée de m'y voir ! »

N'ayant pas envie de vivre en ermite, je descendis pour dîner avec tout le monde, et je trouvai une vingtaine de personnes autour d'une table si bien garnie, qu'il me parut impossible que tout cela ne coûtât que quarante sous par tête. La jolie étrangère occupait l'attention de tout le monde et captiva particulièrement la mienne. C'était une beauté parfaite, très jeune, ne parlant jamais, le regard fixé sur son assiette, ne répondant à ceux qui lui adressaient la parole que par monosyllabes, en laissant glisser sur l'interlocuteur deux grands yeux bleus d'une beauté difficile à décrire. Son mari était assis à l'autre bout de la table.

C'était une de ces figures communes qui, de prime abord, inspirent le mépris. Il était jeune, grêlé, gourmand, bavard, riait et parlait à tort et à travers, et, sous tous les rapports, il me parut à ses manières un domestique déguisé. Certain qu'un pareil individu n'avait pas appris à refuser, je lui envoie un verre de champagne, qu'il vid incontinent à ma santé. « Permettez-vous que j'en offre un verre à madame ? » Il me répond, en éclatant de rire, de m'adresser à elle, et madame, faisant une petite inclination de tête, me dit qu'elle n'en buvait

jamais. Au dessert, elle se leva, et son mari la suivit dans leur chambre.

Un étranger, qui, comme moi, la voyait pour la première fois, me demanda qui elle était. Ayant répondu que j'étais nouveau venu, un autre dit que son mari se faisait appeler le chevalier Stuard, qu'il venait de Lyon, qu'il allait à Marseille, et qu'il était à Avignon depuis huit jours, sans domestiques et avec un très mince équipage.

N'ayant eu l'intention de m'arrêter à Avignon que le temps nécessaire pour aller voir la fontaine de Vaucluse, qu'on appelle la cascade, je n'avais pas pris la précaution de me munir de lettres; je ne pouvais donc pas penser à faire des connaissances pour avoir un prétexte de rester pour les beaux yeux de cette belle. Mais un Italien qui a lu et goûté le divin Pétrarque doit être curieux de connaître les lieux qu'il a rendus célèbres par son amour pour la belle Laure de Sade.

J'allai à la Comédie, où je vis le vice-légat Salviati, des femmes de qualité, ni belles, ni laides, et un misérable opéra-comique; mais je n'y découvris ni l'Astrodi, ni aucun acteur de la Comédie-Italienne de Paris.

« Où est donc la fameuse Astrodi? dis-je à la fin du spectacle à un jeune homme près de moi. Je ne l'ai point vue.

— Pardonnez-moi, elle a chanté et dansé devant vous.

— Parbleu! c'est impossible. Je la connais assez particulièrement, et si, par impossible, elle a changé au point d'être méconnaissable, ce n'est plus elle. »

Je pars, et, deux minutes après, le même jeune homme me rejoint en me priant de retourner sur mes pas, qu'il allait me mener dans la loge de l'Astrodi, qui m'avait reconnu. Je le suis sans mot dire, et me voilà en

face d'une fille laide, qui me saute au cou en m'appelant par mon nom, et que je pouvais jurer de n'avoir jamais vue; mais elle ne me laisse pas le temps de le lui dire. Tout près j'aperçois un homme qui passait pour le père de la belle Astrodi que tout Paris connaissait et qui avait causé la mort du comte d'Egmont, l'un des plus aimables seigneurs de la cour de Louis XV. M'imaginant que la laideron pouvait être sa sœur, j'accepte un siège et je lui fais compliment sur ses talents. Elle me demande la permission de se débarrasser de son accoutrement de théâtre, et la voilà courant, riant, se déchaussant avec une générosité qu'elle n'aurait pas eue peut-être si ce qu'elle montrait avait valu la peine d'être vu.

Je riais en moi-même de son manège; car, tout frais de Grenoble, elle aurait eu de la peine à me tenter, quand bien même elle aurait été aussi belle qu'elle était laide. Sa maigreur et sa peau basanée n'étaient pas alors d'assez puissants moyens pour me faire passer sur ce que sa figure avait de peu ragoûtant. J'admirais la confiance qu'elle avait dans ces misères, et elle devait me supposer un appétit diabolique; mais ces sortes de créatures trouvent souvent dans le jeu de la dépravation des ressources qu'elles ne pourraient pas attendre de la délicatesse. Elle me conjura d'aller souper avec elle, et, comme elle insistait, je fus obligé de lui refuser d'une façon que je ne me serais jamais permise avec une autre femme. Alors elle me prie de lui prendre quatre billets pour l'opéra du lendemain qui devait avoir lieu à son bénéfice. Je vis qu'il s'agissait de douze francs, et charmé d'en être quitte à ce prix, je lui dis de m'en donner seize. Je crus qu'elle allait devenir folle de joie quand je lui remis un double louis. Ce n'était pas là la vraie Astrodi. Je retournai à mon auberge, et je soupai délicieusement dans ma chambre.

Le Duc, en me coiffant de nuit, me dit que l'hôte, avant souper, avait fait une visite à la belle étrangère en présence de son mari, et qu'il lui avait dit très clairement qu'il voulait absolument être payé le lendemain matin, sans quoi le couvert ne serait pas mis pour eux, et que leurs nippes ne sortiraient pas de l'auberge.

« Qui t'a dit cela?

— Je l'ai entendu d'ici, car leur chambre n'est séparée que par une cloison en planches. Je suis sûr que s'ils y étaient maintenant, ils entendraient tout ce que nous disons.

— Où sont-ils?

— A table, où ils mangent pour demain; mais la dame pleure. Vous êtes en belle passe, monsieur.

— Tais-toi; je ne veux pas m'en mêler. C'est un leurre, car une femme comme il faut mourrait plutôt de faim que d'aller ainsi pleurer à une table d'hôte.

— Ah! si vous voyiez combien ses larmes la rendent plus belle! Je ne suis qu'un pauvre diable, mais je lui donnerais bien deux louis, si elle voulait les gagner.

— Va les lui offrir. »

Un instant après, monsieur et madame rentrèrent, et j'entendis les pleurs de l'une et la voix emportée de l'autre; mais, comme il parlait wallon, je ne pus comprendre ce qu'il disait. « Va te coucher, dis-je à Le Duc, et dis à l'hôte que je veux une autre chambre demain matin, car une cloison offre trop peu de résistance pour des gens que le désespoir pousse à bout. » Je me couchai, et les pleurs et les murmures ne finirent qu'après minuit.

Le lendemain, je me rasais lorsque Le Duc vint m'annoncer le chevalier Stuard.

« Dis-lui que je ne connais personne de ce nom. »

Ayant fait sa commission, il revient me dire qu'en

entendant mon refus, le chevalier avait frappé du pied avec un accent de rage en regardant le plafond, qu'ensuite il était rentré dans sa chambre d'où il était ressorti à l'instant l'épée au côté.

« Je vais toujours voir, ajouta-t-il, si vos pistolets sont bien amorcés. »

J'avais envie de rire, mais je n'en admirais pas moins la prévoyance de mon Espagnol, car un homme au désespoir est capable de tout.

« Va, lui dis-je, solliciter l'hôte de me donner une autre chambre. »

Il vint en personne m'annoncer qu'il ne pourrait me servir que le lendemain.

« Si je n'ai pas une autre chambre, je sors à l'instant de chez vous, parce que je n'aime pas à passer les nuits à entendre des pleurs et des reproches.

— Les entendez-vous, monsieur?

— Mais vous pouvez les entendre vous-même dans cet instant. Dites-moi si c'est amusant. Cette femme se tuera, et vous en serez la cause.

— Moi, monsieur? Je n'ai fait que demander ce qui m'est dû.

— Tenez, écoutez le mari; je suis sûr que dans son baragouin, il dit à sa femme que vous êtes un monstre.

— Qu'il dise tout ce qui lui plaira, pourvu qu'il me paye.

— Vous les avez condamnés à mourir de faim. Combien vous doivent-ils?

— Cinquante francs.

— Et vous n'êtes pas honteux de faire tant de tapage pour cette misère?

— Monsieur, je ne serais honteux que de mal faire, et je ne fais pas mal en demandant ce qu'on me doit.

— Voilà votre argent. Allez leur dire que vous êtes

payé et qu'ils continuent à manger, mais ne leur dites point qui vous a payé.

— C'est une bonne action, » dit le rustre en sortant.

Et il va leur dire qu'ils ne lui devaient plus rien, mais qu'ils ne sauraient jamais qui avait payé pour eux. « Vous êtes les maîtres de descendre à dîner et à souper, mais vous me payerez jour par jour. » Après avoir débité ce monologue à haute voix, de manière que je pusse l'entendre comme si j'avais été présent, il rentre chez moi.

« Grosse bête, lui dis-je en le poussant dehors, ils savent tout. »

Et je refermai ma porte.

Le Duc se tenait devant moi avec un air hébété.

« Qu'as-tu, imbécile? lui dis-je.

— Cela est beau. J'apprends. Je veux devenir acteur Vous ne vous y prenez pas mal

— Tu es un sot.

— Pas tant que vous pensez.

— Je vais me promener, et garde-toi de quitter un instant la chambre. »

A peine sorti, le chevalier m'aborde et se confond en remercîments.

« Monsieur, j'ignore de quoi vous me parlez. »

Il me laisse, en me remerciant de nouveau, et, me trouvant sur les bords du Rhône, je m'amuse à considérer l'ancien pont et la rivière que les géographes disent être la plus rapide de l'Europe. A l'heure du dîner, je rentrai à l'auberge, où l'hôte, sachant que je payais six francs par repas, me fit faire chère exquise. Je me rappelle que c'est là que j'ai bu le meilleur vin de l'Hermitage. Je n'en bus point d'autre, tant je le trouvais délicieux. Voulant faire mon pèlerinage à Vaucluse, je le priai de me procurer un bon cicerone, et après avoir fait toilette, je me rendis au théâtre.

Je trouvai l'Astrodi à la porte, je lui remis les seize billets, et j'allai me placer à côté de la loge du vice-légat, prince Salviati, qui vint bientôt après avec un nombreux cortège de dames et de messieurs chamarés d'ordres et de broderies.

Le soi-disant père de la fausse Astrodi vint me dire à l'oreille que sa fille me priait de dire qu'elle était la célèbre Astrodi que j'avais connue à Paris. Je lui répondis aussi à l'oreille que je ne m'exposerais pas à un démenti en accréditant une imposture. La facilité avec laquelle un fripon invite un homme d'honneur à être de moitié dans une friponnerie est incroyable; mais il doit s'imaginer qu'il lui fait honneur en se confiant à lui.

A la fin du premier acte, une vingtaine de laquais à la livrée du prince distribuèrent des glaces aux premières loges. Je crus devoir refuser. Un jeune homme, beau comme l'Amour, s'approche d'un air noble et aisé, en me demandant pourquoi je n'avais pas accepté une glace?

« N'ayant l'honneur d'être connu de personne, je n'ai pas voulu que personne puisse dire avoir régalé un inconnu.

— Monsieur, un homme comme vous n'a pas besoin d'être recommandé.

— Vous me faites beaucoup d'honneur.

— Vous logez à l'auberge de Saint-Homère, monsieur?

— Oui, monsieur. Je ne me suis arrêté que pour voir Vaucluse, où je compte aller demain si je puis trouver un bon cicerone.

— Si vous voulez bien m'accorder cet honneur, je vous en servirai de bon cœur. Je me nomme Dolci, et je suis le fils du capitaine de la garde du vice-légat.

— Je suis sensible à l'honneur que vous voulez me faire, et j'accepte avec plaisir votre offre obligeante. Je différerai mon départ jusqu'à votre arrivée.

— Je serai chez vous à sept heures. »

J'étais ébahi de la noble aisance de cet Adonis, qu'on aurait pu supposer une belle fille sans un timbre de voix qui annonçait la virilité. Je riais de la prétendue Astrodi, qui était aussi mauvaise actrice que laide et qui pendant toute la pièce ne détacha pas un moment ses yeux blancs de dessus ma brune figure. Lorsqu'elle chantait, elle me regardait en riant et me faisant de petits signes d'intelligence qui durent me faire remarquer de l'assemblée qui, sans doute, déplora le mauvais goût qu'elle dut me supposer. Une actrice dont la voix et les yeux me plurent était une jeune et grande personne, bossue comme je n'en avais jamais vu. Quoique ses bosses par devant et par derrière fussent des plus prononcées, elle était très grande, et sans la défectuosité qui l'avait rapetissée, elle n'aurait pas eu moins de six pieds. Outre ses yeux fort beaux et sa voix passable, je m'imaginais qu'elle devait avoir de l'esprit comme tous les bossus. Je la trouvai à la porte avec la laide Astrodi quand je sortis du théâtre. Celle-ci m'attendait pour me remercier, l'autre distribuait des billets pour son jour de bénéfice.

Après que l'Astrodi m'eut remercié, la bossue se tourna vers moi, et d'une bouche riante qui communiquait aux deux oreilles et qui laissait voir au moins vingt-quatre superbes dents, elle me dit qu'elle espérait que je lui ferais l'honneur d'assister à son bénéfice.

« Pourvu que je ne parte pas avant, » lui répondis-je.

A ces mots, l'impudente Astrodi se met à rire, en me disant en présence de plusieurs dames qui attendaient leurs voitures, qu'elle pouvait être sûre que j'irais, et elle ne me laisserait pas partir.

« Donne-lui seize billets. »

Honteux de refuser, je lui donne deux louis. Ensuite l'Astrodi me dit un peu plus bas :

« Après la pièce nous irons souper chez vous, mais à condition que nous serons seuls, car nous voulons nous griser. »

Malgré une sorte de dépit, je trouvai que cette réunion devait être comique, et n'étant point connu dans cette ville, je me résolus à rester, dans l'espoir de rire.

J'étais à table seul quand Stuard et sa femme entrèrent dans leur chambre. Je n'entendis ce soir-là ni pleurs, ni reproches ; mais au point du jour, je fus très surpris de voir le chevalier qui me dit, comme si nous avions été de bonnes connaissances, qu'ayant appris que j'allais à Vaucluse et sachant que j'avais une voiture à quatre places, il me priait, si j'étais seul, de lui permettre de m'accompagner avec sa femme, qui était très curieuse de voir la fontaine. J'y consentis.

Le Duc me pria de lui permettre de m'accompagner à cheval, et me dit qu'il avait été prophète. En effet, il paraissait évident que le couple s'était concerté pour me payer de mes débours sur nouvelles espérances. L'aventure ne me déplaisait pas, et elle était toute à mon avantage, car je n'avais fait aucune démarche pour obtenir ce qu'on semblait vouloir m'accorder.

Dolci arrive beau comme un ange ; mes voisins sont prêts, la voiture chargée de tout ce qui était nécessaire pour bien manger et boire mieux ; nous partons, la dame et Dolci dans le fond de la voiture, le chevalier et moi sur le devant.

Je me figurais que la belle éclaircirait sa figure et que la tristesse ferait place, sinon à la gaieté, au moins à l'aisance ; mais je m'étais trompé, car à tous mes propos sérieux ou badins elle ne répondait que par monosyllabes ou n'y faisait que des réponses du plus sévère laconisme. Le pauvre Dolci, plein d'esprit, était stupéfait.

Il croyait être la cause de la tristesse de cette femme, et il s'en voulait d'avoir innocemment jeté du sombre sur notre partie qui devait être toute de plaisir. Je le tirai d'embarras en lui disant que, lorsqu'il m'avait fait le plaisir de m'offrir son agréable société, j'ignorais que j'aurais l'honneur de servir cette belle dame. J'ajoutai que, lorsque j'en avais été informé au point du jour, je m'étais réjoui du hasard qui lui offrait une aussi belle compagne. La dame ne dit pas un mot. Toujours silencieuse et sombre, elle regardait à droite et à gauche, comme quelqu'un qui ne voit pas ce qu'il a sous les yeux.

Mon explication ayant mis Dolci à son aise, cet aimable jeune homme commença à lui adresser des propos faits pour émouvoir les ressorts de son âme ; mais ce fut sans succès. Il dialogua longtemps avec le mari sur cent matières, allant toujours de bricole à la dame ; mais sa belle bouche ne fit pas le moindre mouvement. Elle avait l'air de la statue de Pandore avant d'être animée par le feu divin.

La beauté de sa figure était parfaite, des yeux d'un bleu brillant et parfaitement bien fendus, un teint légèrement coloré et d'une blancheur très pure, des bras arrondis par les Grâces, des mains potelées et délicates, une taille de nymphe qui laissait deviner une gorge superbe et les plus beaux cheveux châtain clair qu'il soit possible de voir, un pied mignon, tout ce qui constitue une belle femme, moins cette vie de l'esprit qui embellit la beauté et qui donne du charme à la laideur même. Mon imagination ardente et vagabonde me montrait à nu tout ce que je ne pouvais voir ; je trouvais tout ravissant, et pourtant je réfléchissais qu'avec sa tristesse cette femme pouvait inspirer de l'amour, mais non pas un sentiment durable, car il était impossible qu'en donnant du plaisir elle pût donner le bonheur.

J'arrivai à l'Isle déterminé à ne plus me trouver avec elle nulle part ; car il se pouvait qu'elle fût folle, ou au désespoir de se trouver en la puissance d'un homme qu'il était difficile qu'elle aimât. Elle me faisait pitié, et cependant je ne pouvais pas lui pardonner quand je songeais qu'étant honnête et ne manquant pas d'éducation, elle avait consenti à être de la partie, devant être certaine qu'avec sa morosité elle devait détruire tout le plaisir que j'avais dû me promettre de mon excursion.

Quant au soi-disant chevalier Stuard, qu'il fût son mari ou son amant, je n'avais pas besoin de me creuser la cervelle pour le deviner. Il était jeune, ni beau ni laid : sa personne n'annonçait rien, son ton était forcé, ses manières communes, et ses propos décélaient à la fois l'ignorance et la sottise. Du reste, gueux, sans le sou et sans talent, qu'allait-il traîner par l'Europe une beauté qui sans complaisance ne pouvait le faire vivre qu'aux dépens des sots? Peut-être, quoique ignorant, avait-il su observer que le monde en est plein ; malgré cela, l'expérience lui faisait connaître qu'ils ne sont pas une ressource sûre.

Arrivé à Vaucluse, je m'abandonnai à Dolci, qui avait visité cent fois ces lieux célèbres et qui, à mes yeux, avait l'immense mérite d'aimer l'amant de Laure. Nous laissâmes la voiture à Apt, et puis nous prîmes le chemin de la fontaine, qui, ce jour-là, fut honorée par une grande affluence de curieux. Elle sort d'une caverne immense, ouvrage de la nature que l'art des humains ne saurait imiter. Elle est à la base d'un rocher taillé à pic de plus de cent pieds de hauteur sur autant de largeur. La caverne n'a guère que la moitié de cette hauteur, et l'eau en sort en si grande abondance qu'à sa source elle mérite déjà le nom de rivière. C'est la Sorgue, qui va se perdre dans le Rhône auprès d'Avignon. Il est impossible

de trouver une eau plus pure et plus limpide, car nulle part les rochers qui la bordent n'offrent aucune teinte de dépôt. Ceux à qui cette eau fait horreur parce qu'elle leur paraît noire, ne songent pas que l'antre, étant extrêmement obscur, lui communique cette teinte terrible.

Chiare fresche e dolci aque
Ove le belle membra
Pose colei che sola a me par donna[1].

Je voulus monter jusqu'à la pointe du rocher, où Pétrarque avait sa maison. Les larmes aux yeux, j'en contemplai les vestiges, comme Leo Alatius en voyant le tombeau d'Homère. Seize ans plus tard je pleurai de nouveau à Arqua, lieu où Pétrarque est mort et où la maison qu'il habitait existait encore. La ressemblance était étonnante, car de la chambre où Pétrarque écrivait à Arqua, on voit la pointe d'un rocher qui ressemble à celui que l'on voit à Vaucluse, et où demeurait madonna Laura. « Allons-y, dis-je, ce n'est pas loin. »

Je ne chercherai pas à rendre les sentiments que j'éprouvai quand je vis les restes de la maison de cette femme que l'amoureux Pétrarque a immortalisée dans ce vers, fait pour attendrir un cœur de marbre :

Morte bella parea nel suo bel viso[2].

Je me jetai sur ces ruines, les bras étendus comme pour les embrasser; je les baisai, je les mouillai de mes larmes; je cherchai à respirer le souffle divin qui les avait

1. Eaux claires, fraîches et douces
Où posa ses beaux membres
Celle qui seule me semble femme.

2. Morte, elle paraissait belle sur son beau visage.

animées. Je demandai pardon à Mme Stuard d'avoir quitté son bras pour rendre hommage aux mânes d'une femme qu'avait aimée l'esprit le plus profond que la nature ait produit.

J'ai dit l'esprit, car le corps, quoi qu'on en dise, ne s'en est point mêlé. « Il y a quatre cent cinquante ans, madame, dis-je à la froide statue qui me regardait d'un air ébahi, qu'à l'endroit où vous êtes actuellement se promenait Laure de Sade, qui peut-être n'était pas aussi belle que vous, mais qui était gaie, polie, douce, riante et sage. Puisse cet air qu'elle a respiré et que vous respirez en ce moment vous animer du feu divin qui circulait dans ses veines, qui faisait battre son cœur et palpiter son sein. Alors vous captiverez l'hommage de tous les hommes sensibles, et vous n'en trouverez aucun qui ose vous causer le moindre chagrin. La gaieté, madame, est le partage des bienheureux, et la tristesse est l'image affreuse des esprits condamnés aux peines éternelles. Soyez donc gaie, et méritez ainsi d'être belle. »

Mon enthousiasme inspira l'aimable Dolci, qui se jeta à mon cou et m'embrassa à plusieurs reprises ; le sot Stuard riait, et sa femme, qui peut-être me crut fou, ne donna pas le moindre signe d'émotion. Elle prit mon bras, et nous retournâmes tout doucement à la maison de messer Francesco d'Arezzo, où je mis un quart d'heure à sculpter mon nom. De là, nous allâmes dîner.

Dolci eut encore plus que moi des attentions pour cette femme extraordinaire. Stuard ne fit que manger et boire, méprisant l'eau de la Sorgue, qui, disait-il, ne pouvait que gâter le vin de l'Hermitage. Il se peut que Pétrarque n'ait pas pensé, sur ce point, différemment que lui. Nous fîmes d'amples libations, sans que notre raison en souffrît ; mais la dame fut très sobre. De retour à Avignon, nous lui tirâmes notre révérence, nous dis-

pensant de l'invitation du sot Stuard, qui voulait que nous allassions nous reposer chez lui.

Je pris Dolci sous le bras et j'allai passer avec lui la dernière heure du jour sur les bords du Rhône. Là dans un entretien plein de variété et pétillant d'esprit, ce charmant jeune homme me dit :

« Cette femme est une rouée parfaite, infatuée de son mérite. Je gagerais qu'elle n'est sortie de son pays que parce que, s'étant trop prodiguée à son commencement, personne n'aura plus fait cas de ses charmes. Elle doit être persuadée de faire fortune partout où on la prendra pour neuve. Je crois que le drôle qui passe pour son mari est un escroc, et que sa tristesse, toute de commande, est calculée pour rendre fou l'homme qui voudra s'obstiner à la conquérir. Elle n'a pas encore trouvé sa dupe ; mais, comme elle doit viser à subjuguer un homme riche, il n'est pas improbable qu'elle ait jeté son dévolu sur vous. »

Quand un jeune homme à l'âge de Dolci raisonne comme il faisait, il devient indubitablement un grand maître. Je l'embrassai en le quittant, je le remerciai de sa complaisance, et nous nous promîmes de nous revoir.

En rentrant à mon auberge, je trouvai un homme de bonne mine, déjà sur l'âge, qui, me saluant par mon nom, me demanda du meilleur ton si j'avais trouvé Vaucluse digne de ma curiosité. Je reconnus avec grand plaisir le marquis de Grimaldi, Génois, homme d'esprit, aimable et riche, qui vivait presque toujours à Venise, parce qu'il pouvait y jouir des plaisirs de la vie avec plus de liberté que dans sa patrie : preuve que Venise n'était pas l'endroit le moins libre du monde.

Après lui avoir répondu à l'unisson de sa demande, je le suivis dans son appartement, où, n'ayant plus rien à dire sur la fontaine, il me demanda si j'avais été con-

tent de la belle compagnie que j'avais eue. « Je ne puis, lui dis-je, en être que très satisfait. » Mais, s'apercevant de ma réserve, il essaya de la détruire en me parlant ainsi :

« Nous avons à Gênes des femmes très belles, mais nous n'en avons aucune qui pût soutenir le parallèle avec celle que vous avez conduite aujourd'hui à l'Isle. J'étais à table hier soir en face d'elle, et je fus frappé de ses perfections. Lui ayant offert mon bras pour monter l'escalier, je lui dis que j'étais fâché de la voir triste et que, si elle me croyait capable de la consoler, elle n'avait qu'à parler. Notez que je savais qu'elle n'avait point d'argent. Son mari, vrai ou prétendu, me remercia de mon offre, et leur ayant souhaité la bonne nuit, je les quittai.

« Il y a une heure qu'après l'avoir conduite jusqu'à la porte de sa chambre, vous l'avez laissée avec son mari : j'ai aussitôt pris la liberté de lui faire ma visite. Elle m'a reçu par une belle révérence, et son mari est sorti au même instant, en me priant de lui tenir compagnie jusqu'à son retour. La belle n'a point fait difficulté de s'asseoir avec moi sur le canapé, ce qui m'a paru d'un heureux augure ; mais, lui ayant pris la main, elle l'a retirée, mais avec douceur. J'ai cru devoir lui dire alors en peu de mots que sa beauté m'avait rendu amoureux, et que si elle avait besoin de cent louis, je les avais à son service, pourvu qu'elle consentît vis-à-vis de moi à quitter son air sérieux et à prendre un ton de gaieté analogue aux sentiments qu'elle m'avait inspirés. Elle ne m'a répondu que par un mouvement de tête qui indiquait de la reconnaissance, mais aussi un refus absolu de mon offre. « Je pars demain, madame. » Point de réponse. Alors, lui ayant pris de nouveau la main, elle l'a retirée avec un air de dédain qui m'a blessé. Je lui ai fait mes excuses et je suis sorti sans plus attendre.

« Voilà ce qui m'est arrivé il y a une demi-heure. Je ne suis pas amoureux de cette femme; ce n'est qu'une lubie de désir, et vous voyez que j'en ris ; mais, la sachant sans le sou, sa manière m'étonne. J'ai pensé qu'il se pouvait que vous l'eussiez mise aujourd'hui dans le cas de pouvoir mépriser mon offre, ce qui me ferait comprendre quelque chose à sa conduite; car, sans cela, c'est un phénomène que je ne saurais m'expliquer. Oserais-je vous prier franchement de me dire si vous êtes plus heureux que moi? »

Enchanté de la noble franchise d'un personnage si respectable, je n'hésitai pas à lui tout dire, et après quelques raisonnements hasardés, nous rîmes de notre malencontre. Je dus lui promettre d'aller lui faire savoir à Gênes ce qui se serait passé entre elle et moi pendant les deux jours que j'avais décidé de rester encore à Avignon. Il m'engagea ensuite pour souper et admirer la contenance de la belle boudeuse.

« Elle a très bien dîné, lui dis-je, et il est probable qu'elle ne soupera pas.

— Je parie bien que si, » répliqua le marquis en riant.

Et il avait bien jugé, ce qui me fit voir clairement que cette femme jouait un rôle de commande. On avait placé auprès d'elle un nommé comte de Bussi qui venait d'arriver. Jeune, joli garçon, étourdi et fat, voici la scène qu'il nous donna.

Plaisant, aimable, bouffon même, hardi avec les femmes jusqu'à l'insolence, et voulant partir à minuit, il se mit de prime abord à conter fleurette à sa belle voisine et à l'agacer de mille manières; mais il ne trouvait qu'une muette statue, il parlait et riait tout seul, ne croyant pas dans les choses possibles qu'elle pût se moquer de lui.

Je regardais M. de Grimaldi, qui, comme moi, avait

peine à garder son sérieux. Le jeune roué, piqué, continuait ses agaceries, et lui donnait à manger les meilleurs morceaux, qu'il goûtait auparavant. Comme la belle refusait de les prendre, il tâchait de les lui mettre dans la bouche, ce qui enflammait la belle, qui le repoussait avec colère. Voyant que personne ne montrait de disposition sérieuse à prendre la défense de la place, le jeune étourdi se détermine à lui donner l'assaut. Prenant de force la main de la belle, il la lui baise à plusieurs reprises. Elle veut se débarrasser, et s'étant levée, il la saisit par la ceinture et la fait asseoir sur ses genoux; mais le mari, se levant, la prit par le bras et l'emmena hors de la salle. L'agresseur, un peu déconcerté, la suit un moment des yeux, puis se remet à table, continuant à manger et à rire, tandis que tout le reste gardait un profond silence. Se tournant vers son coureur, qui était derrière sa chaise, il lui demanda si son épée était là-haut. Le coureur lui ayant répondu que non, l'étourdi se tourna vers un abbé, son voisin, et lui demanda qui était celui qui lui avait enlevé sa dame.

« C'est son mari.

— Son mari ! oh ! c'est autre chose ; les maris ne se battent pas, mais un homme d'honneur leur doit des excuses. »

Il se lève, monte et redescend l'instant d'après en disant : « Voilà un sot mari. Il m'a fermé la porte au nez, m'envoyant en d'autres lieux pour satisfaire mes désirs. Il ne vaut pas la peine que je reste ici, et pourtant je suis fâché de ne pouvoir achever cette affaire. » Il fit alors venir du champagne, en offrit inutilement à tout le monde, salua noblement la société et partit.

M. Grimaldi, en me conduisant dans ma chambre, me demanda quelle sensation m'avait fait éprouver la scène dont nous venions d'être témoins. Je lui dis que je

n'aurais pas bougé quand bien même il l'aurait retroussée.

« Ni moi non plus, dit-il à son tour ; mais, si elle avait accepté mes cent louis, ç'aurait été autre chose. Dans tous les cas, je suis curieux de savoir comment cette sirène se tirera d'ici, et je compte sur vous à votre passage à Gênes. »

Il partit au point du jour.

A mon lever, je reçus un billet de la fausse Astrodi, qui me demandait si je l'attendais à souper avec sa grande camarade. J'avais à peine répondu que oui, que le faux duc de Courlande, que j'avais laissé à Grenoble, s'offrit à mes regards. Il me dit d'un ton très soumis qu'il était fils d'un horloger de Narva, que ses boucles ne valaient rien et qu'il venait me demander l'aumône. Je lui donnai quatre louis ; puis il me supplia de garder le secret. Je lui dis que si quelqu'un m'interrogeait sur son compte, je dirais la vérité en disant que j'ignorais absolument qui il était.

« Je pars pour Marseille en vous remerciant.

— Bon voyage. »

J'apprendrai plus tard à mes lecteurs dans quel état je l'ai trouvé à Gênes, car il est bon de faire connaître ces sortes de gens qui ne sont que trop répandus dans le monde.

Je fis monter l'hôte et je lui dis que je voulais un souper friand pour trois personnes. Je lui ordonnai en même temps de faire mettre le couvert dans ma chambre.

Après m'avoir dit que je serais servi :

« Je viens, me dit-il, de faire du tapage chez le chevalier Stuard.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'a pas de quoi me payer la journée, et je vais les mettre à la porte sur-le-champ, quoique la

belle dame soit dans le lit avec des convulsions qui l'étranglent.

— Payez-vous de ses charmes, et faites-lui grâce.

— Moi, je me soucie fort peu de cela, mon temps est passé, et je ne veux plus de scènes, cela fait du tort à ma maison.

— Allez lui dire que dorénavant elle mangera dans sa chambre soir et matin avec son mari, et que c'est moi qui payerai aussi longtemps que je resterai ici.

— C'est bien généreux ; mais vous savez, monsieur, que l'on paye double dans sa chambre.

— Je le sais.

— Cela suffit. »

J'éprouvais une certaine horreur en me représentant cette belle femme à la porte, sans ressources que sa propre personne dont elle refusait de tirer parti. D'un autre côté, je ne pouvais pas condamner l'aubergiste, classe d'hommes ordinairement peu galants. J'avais cédé à un mouvement de pitié sans aucune vue d'intérêt. J'étais dans ces pensées, lorsque Stuard vint me remercier, me priant d'aller voir sa femme et de lui persuader de se comporter autrement.

« Elle ne me répondra pas, et vous savez que cela n'est pas agréable.

— Venez, elle sait ce que vous venez de faire ; elle parlera, car enfin le sentiment...

— Que me parlez-vous de sentiment après ce que j'ai vu hier au soir ?

— Ce monsieur est parti à minuit, et il a bien fait, car sans cela je l'aurais tué ce matin.

— Vous faites le fanfaron, mon cher monsieur, permettez-moi de vous le dire. C'est hier, et non ce matin, que vous auriez dû le tuer, ou au moins lui jeter votre assiette au visage. Allons voir votre femme. »

Je la trouvai dans son lit, le dos tourné, couverte jusqu'au cou et sanglotant. Je me mis à lui parler raison, mais, selon son ordinaire, sans un mot de réponse. Stuard voulut me laisser seul ; mais je lui dis que s'il sortait, j'allais m'en aller, car il était impossible que je pusse rien faire pour la consoler, et qu'il devait en être convaincu après le refus qu'elle avait fait de cent louis que M. le marquis de Grimaldi voulait lui donner, ne demandant que le plaisir de lui baiser la main et de la voir sourire.

« Cent louis ! s'écria le rustre en proférant un juron de corps de garde ; quelle conduite ! Nous aurions pu partir pour Liège, où nous avons notre maison. Une princesse se laisse baiser la main pour rien, à plus forte raison... Cent louis ! c'est horrible ! »

Ses exclamations, bien naturelles dans leur position, me donnaient envie de rire. Le pauvre diable pestait sur tous les tons, et j'allais les quitter, lorsque tout à coup les convulsions, vraies ou fausses, survinrent à cette pauvre malheureuse. Elle étend un bras, rencontre une carafe qu'elle fait voler au milieu de la chambre, étend l'autre et découvre sa gorge. Stuard accourt pour la tenir, mais les crispations augmentent, la couverture se dérange à tel point qu'elle laisse à nu les formes les plus délicates et les plus parfaites. Enfin elle se calme, et, les yeux fermés, comme abattue par l'épuisement, elle demeure dans la position la plus voluptueuse que le désir personnifié puisse jamais inventer. J'étais dans une irritation extrême, car comment contempler tant d'appas sans éprouver un violent désir de les posséder ? Dans ce moment le lâche mari la quitte et sort en me disant qu'il allait chercher de l'eau. Je vis le piège, et mon amour-propre m'empêcha d'y tomber. Je crus m'apercevoir que toute cette scène n'était qu'un jeu concerté pour me

livrer une jouissance brutale, en laissant à la sotte orgueilleuse la faculté de désavouer sa participation. Je me fis violence, et prenant doucement la couverture, je cachais ce que j'aurais tant voulu découvrir. Je condamnai aux ténèbres des charmes ravissants que le monstre ne voulait me livrer que pour m'avilir.

Stuard fut assez longtemps absent. Quand il rentra avec la carafe pleine d'eau, il me trouva autrement sans doute qu'il ne croyait, l'air calme, sans aucun désordre, et quelques instants après je sortis pour aller reprendre mon équilibre sur les bords du Rhône.

Je me mis à me promener à grands pas, fâché contre moi-même, et me sentant ensorcelé par cette coquine. Je me raisonnais vainement ; mon irritation me paraissait s'accroître par le mouvement, et je trouvais que la jouissance, brutale ou sentimentale, de tout ce que j'avais vu, était nécessaire au recouvrement de ma raison égarée. Je voyais que je devais l'acheter, non par des soins, mais à force d'argent et en me soumettant à tous les sacrifices. Je regrettais ce qui me semblait alors une fausse délicatesse, car dans tous les cas, après avoir été satisfait, si elle avait fait la bégueule, j'aurais pu la mépriser et le lui faire sentir. Dans ma perplexité, je me décide à dire au mari que je lui donnerais vingt-cinq louis, s'il me ménageait une entrevue dans laquelle je pusse me satisfaire.

Plein de cette idée, je rentrai, et sans m'informer comment elle se portait, je me fis servir à dîner seul. Le duc me dit que la belle dînait aussi dans sa chambre et que l'hôte avait annoncé qu'elle ne descendrait plus. C'était ce que je savais.

Après dîner, j'allai rendre ma visite à l'aimable Dolci, qui me présenta à son père, homme fort aimable, mais qui n'était pas assez riche pour seconder l'envie que son

fils avait de voyager. Ce jeune homme était d'une adresse admirable, et faisait avec beaucoup de dextérité une foule de tours de passe-passe. Il était d'un naturel très doux, et, me voyant curieux de connaître l'état de son cœur, il me conta diverses petites historiettes qui me firent connaître qu'il était dans cet âge fortuné où l'on n'est malheureux que par la seule inexpérience. Il ne voulait pas d'une femme riche, parce qu'elle exigeait de lui ce qu'il croyait honteux d'accorder sans amour, et il languissait pour une jeune fille qui exigeait du respect. Je crus lui devoir un bon conseil. Je lui dis d'accorder des faveurs à la riche généreuse, et, avec beaucoup de politesse, manquer de temps en temps de respect à la jeune fille, qui, après l'avoir grondé, ne manquerait pas de lui pardonner. Il n'était pas libertin, et pliait un tant soit peu au non-conformisme. Il se divertissait innocemment avec des amis de son âge dans un jardin près d'Avignon, où une sœur de la jardinière l'amusait quand il se trouvait seul avec elle.

A l'entrée de la nuit, je me rendis chez moi, et l'Astrodi avec la Lepi (c'était le nom de la bossue) ne se firent pas attendre ; mais, en voyant devant moi ces deux caricatures, je me sentis dans une espèce de stupéfaction. Je m'y étais cependant attendu, mais la réalité me confondait. L'Astrodi laide et se rendant justice, cherchait à suppléer à tous ses défauts par un libertinage outré. La Lepi, bossue régulière, mais remplie de talent et de l'esprit de son métier, était sûre d'exciter des désirs par la rare beauté de ses yeux et de ses dents, qui paraissaient s'échapper de son énorme bouche pour faire admirer leur régularité et la fraîcheur de leur émail. L'Astrodi courut m'embrasser à la florentine, et de gré ou de force je dus me laisser faire. La Lepi, plus timide, m'offrit sa joue, que je fis semblant de baiser. Voyant

l'Astrodi en train de commencer ses folies, je la priai de se modérer, parce qu'étant novice dans ces sortes de parties, j'avais besoin d'être animé par degré pour pouvoir les goûter. Elle me promit d'être sage.

En attendant le souper, ne sachant que lui dire, je lui demandai si elle avait fait un amoureux à Avignon.

« Je n'ai, me répondit-elle, que l'auditeur du vice-légat qui, quoique antiphysique, est aimable et généreux. Je me suis accommodée à son goût avec assez de facilité, ce que j'aurais cru impossible l'année passée, car je me figurais que cela devait faire beaucoup de mal ; mais je me trompais.

— Ainsi l'auditeur te traite en garçon?

— Oui. Ma sœur l'aurait adoré, car c'est sa passion.

— Mais ta sœur est riche en hanches.

— Et moi donc! tiens regarde, touche.

— Tu es bien ; mais attends, il est trop tôt encore.

— Nous ferons les fous après souper.

— Sais-tu, lui dit la Lepi, que tu es folle?

— Pourquoi folle?

— Fi donc! est-il permis de se montrer ainsi?

— Ma chère amie, tu en feras tout autant. Quand on est en bonne compagnie, on se trouve dans l'âge d'or.

Je m'étonne, lui dis-je, que tu révèles ainsi à tout le monde l'espèce de liaison que tu as avec l'auditeur.

— Bon! Ce n'est pas moi qui révèle le fait, car tout le monde me le révèle, et chacun m'en fait compliment. On sait que le cher homme n'a jamais aimé les femmes, et je me rendrais ridicule de nier ce que chacun devine. Je m'étonnais de ma sœur, mais dans ce monde, il ne faut s'étonner de rien. Mais toi, est-ce que tu n'aimes pas cela?

— Non, je n'aime que ceci. »

En disant ce mot, je portai ma main sur la Lepi,

à la hauteur où l'habitude nous fait savoir que l'on trouve ce que j'entendais par *ceci;* mais, s'apercevant que je ne trouvais rien, l'Astrodi partit d'un grand éclat de rire, et me prenant la main, elle me la plaça aux deux tiers du corps, immédiatement au-dessous de la bosse, où enfin je trouvai prise. Que le lecteur juge de ma surprise! La pauvre diablesse, ayant honte de faire la bégueule, se mit à rire à l'unisson. Je me mis aussi en gaieté, en songeant au plaisir que me procurerait après souper une découverte aussi neuve pour moi.

« Est-ce que vous n'avez jamais eu d'amant? ma chère Lepi, lui dis-je.

— Non, dit l'Astrodi, elle est encore pucelle.

— Ce n'est pas vrai, reprit la Lepi d'un ton à demi confus; car j'ai eu un amant à Bordeaux et un autre à Montpellier.

— Oui, c'est vrai; mais tu n'en es pas moins comme tu es venue au monde.

— Je ne saurais le nier.

— Comment? deux amants et pucelle! Je ne comprends point; contez-moi cela, je vous prie; car le fait est unique.

— Avant que mon premier amant fût satisfait, j'étais la même qu'à présent, et je n'avais que douze ans.

— C'est une merveille. Et que dit-il en vous trouvant comme vous êtes?

— Je lui jurai qu'il était le premier, et il me crut, attribuant cet état à ma conformation.

— C'était un homme d'esprit; mais ne vous fit-il point de mal?

— Pas le moindre, mais il est vrai qu'il me traita avec douceur.

— Il faut, me dit l'Astrodi, que tu essayes après souper; cela sera drôle.

— Oh ! pour cela, non, dit la Leoi, car monsieur est trop grand.

— Belle raison ! As-tu peur que tout son corps soit de la partie ? Tiens, je vais te montrer. »

En disant ces mots, l'effrontée se mit en devoir de me mettre en parfaite évidence, et je la laissai faire.

« Je me l'étais bien imaginé, s'écria la Lepi ; jamais cela n'entrera.

— Il est certain, dit l'Astrodi, que le bijou est de forte taille ; mais il y a remède à tout, et monsieur se contentera de loger à moitié.

— Oh ! ma chère, ce n'est pas la longueur, mais le volume qui me fait trembler, car la porte est trop étroite.

— Dans ce cas-là, te voilà heureuse, car tu peux vendre tes prémices après avoir eu deux amants. Il est vrai que cela ne serait pas nouveau, mais à d'autres enseignes. »

Leur dialogue, qui ne manquait pas de saillie, et surtout la naïveté de la bossue m'avaient déjà fait prendre la résolution de vérifier le fait par moi-même.

Le souper étant servi, j'eus le plaisir de voir ces deux nymphes manger comme deux affamées et boire encore mieux. Le vin de l'Hermitage ayant produit son effet inévitable, l'Astrodi proposa de renouveler la coutume de nos premiers pères en nous débarrassant de tout l'attirail qui défigure la nature. « Volontiers, lui dis-je, et je vais vous en laisser le loisir. » Je me mis derrière les rideaux, et m'étant déshabillé, je me couchai, leur tournant le dos, jusqu'à ce que leur toilette fût complète. L'Astrodi me prévint, et la Lepi attira toute mon attention. Cette fille, malgré sa double difformité, était belle. Mes regards l'intimidaient, car c'était sans doute la première fois qu'elle se voyait actrice dans une pareille orgie. Je lui donnai du courage à force de vanter les

détails que ses mains fort blanches et très jolies ne pouvaient me céler, et je finis par lui persuader de venir se placer à côté de moi. Sa bosse l'empêchait de se coucher sur le dos, si l'on peut appeler ainsi la place qu'occupait sa bosse ; mais l'Astrodi, aussi ingénieuse qu'officieuse, doubla des traversins et finit par la caler comme un navire que l'on va lancer à l'eau. Ce fut encore par le secours officieux de l'Astrodi que l'introduction se fit au grand contentement du sacrificateur et de la victime. Après l'opération, elle vint m'embrasser, ce qu'elle n'avait pu auparavant; car sa bouche reposait au milieu de ma poitrine, tandis que mes pieds atteignaient à peine à la moitié de ses jambes. J'aurais donné dix louis pour avoir pu régaler mes yeux de la singulière figure que nous devions faire pendant l'action.

« Maintenant c'est mon tour, me dit l'Astrodi, mais je ne veux pas que tu empiètes sur les droits de mon auditeur, viens visiter le pays, pour que tu saches par où passer. Tiens.

— Que veux-tu que je fasse de cette moitié de citron?

— Je veux que tu t'assures que la place est pure et que tu peux la visiter sans danger.

— Est-ce un moyen sûr?

— Infaillible, car si la voie n'était pas sûre, je ne pourrais pas supporter la cuisson.

— Voilà qui est fait. Es-tu contente?

— Très bien, mais ne me triche pas; tout ou rien. Ma réputation serait faite si je devais élargir ma ceinture. »

Je demande à mes lecteurs la permission de tirer le voile sur quelques circonstances de cette orgie vraiment scandaleuse dans laquelle cette laideron m'en apprit plus que je n'en savais. A la fin, fatigué plutôt qu'épuisé, je leur dis de s'en aller ; mais l'Astrodi insista pour finir

par un punch. J'y consentis, mais ne voulant plus ni de l'une ni de l'autre, je me rhabillai. Cependant le punch au vin de champagne les irrita si fort qu'elles finirent par me faire partager leur fureur. L'Astrodi plaça si singulièrement sa compagne que les bosses disparurent ; et m'imaginant avoir devant moi la grande prêtresse de Jupiter, je lui fis encore un long sacrifice, pendant lequel la mort et la vie se succédèrent en elle à plusieurs reprises. Mais, dégoûté de moi-même, je m'arrachai à leurs lubriques fureurs, et pour m'en défaire, je leur donnai dix louis qui faillirent les rendre folles de bonheur. L'Astrodi se jeta à genoux, me bénit, me remercia, m'appela son dieu, et la Lepi pleurait et riait de joie, ce qui me procura pendant un quart d'heure une scène d'un genre tout particulier.

Je les fis reconduire chez elles dans ma voiture, et après avoir dormi jusqu'à dix heures, j'allais sortir pour me promener, lorsque Stuard entra chez moi d'un air de désespoir, en me disant que si je ne le faisais pas partir avant moi, il allait se jeter dans le Rhône.

« Voilà du tragique, lui dis-je ; mais il y a du remède. Je consens à débourser vingt-cinq louis, mais ce n'est qu'à madame que je veux les donner, et pour cela j'exige qu'elle soit seule avec moi pendant une heure, et douce comme un agneau.

— Monsieur, c'est la somme dont nous avons besoin; elle est disposée à vous recevoir, allez lui parler. Je ne rentrerai qu'à midi. »

Je mets vingt-cinq louis dans une jolie petite bourse et je sors, croyant voler à la victoire. J'entre dans la chambre, et je m'approche du lit avec beaucoup d'égards. A mon approche, elle se met sur son séant, sans se soucier de couvrir sa gorge, et avant que je pusse lui souhaiter le bonjour, voici les propos qu'elle m'adressa :

« Me voilà, monsieur, prête à payer de ma personne les vingt-cinq misérables louis dont mon mari a besoin. Vous pouvez faire de moi tout ce que vous voudrez; je n'opposerai aucune résistance; mais souvenez-vous qu'en profitant de ma situation pour assouvir votre brutalité, vous devez vous sentir beaucoup plus humilié que moi, qui ne me vends à si vil prix que parce que j'y suis forcée par la nécessité. Votre bassesse est plus honteuse que la mienne. Venez, me voilà. »

En achevant cette allocution flatteuse, elle repousse vivement la couverture et m'étale toute sa personne, que j'avais pu contempler déjà avec d'autres sentiments que ceux qu'elle venait de m'inspirer. Je reste une minute stupéfait et plein d'indignation. Le sentiment était éteint; je ne voyais dans ces formes voluptueuses que des appas, ravissants sans doute, mais qui ne servaient qu'à masquer une âme abjecte ou féroce. Je ramasse la couverture avec le plus grand sang-froid, et, l'ayant recouverte, je lui adressai ces paroles avec le ton d'un froid mépris :

« Non, madame, il ne sera pas vrai que je sorte de cette chambre humilié par ce que vous venez de me dire; mais j'en sortirai après vous avoir accablée des plus humiliantes vérités, et que vous ne pourriez pas ignorer, si réellement vous étiez une femme digne encore de quelque estime. Je ne suis pas brutal, et pour vous en convaincre, je vais vous quitter sans me mettre en possession de vos charmes que je méprise après votre conduite, autant que je les aurais estimés si vous étiez digne de les posséder. Voilà vingt-cinq louis, bien misérable somme pour payer les faveurs d'une honnête femme, mais bien au-dessus de ce que vous pourriez accorder quand on vous connaît. Je ne vous les donne que par un sentiment de pitié que je ne puis vaincre

et qui est le seul que vous puissiez m'inspirer encore. Apprenez cependant que dès que vous vous donnez pour de l'argent, cent millions ou vingt-cinq louis ne vous constituent pas moins les uns que les autres une femme perdue, à moins que vous ne partagiez le sentiment de l'homme auquel vous vous donnez, ou que vous n'en fassiez le semblant, afin de vous réserver le droit fictif de vous estimer vous-même. Adieu. »

Quelque temps après être rentré dans ma chambre, Stuard vint me remercier. « Monsieur, lui dis-je, je vous prie de ne plus me parler de votre femme et de me laisser tranquille. »

Il partit avec elle le lendemain pour Lyon, et mes lecteurs verront comment je les retrouvai à Liège.

Dolci vint me prendre l'après-dîner pour me mener à son jardin et me faire voir la sœur de la jardinière. Elle était jolie, mais moins que lui. Elle fut bientôt en bonne humeur, et après quelques velléités, elle consentit à être tendre avec lui en ma présence. Je vis que cet Adonis avait été richement doté par la nature, et je lui dis qu'ainsi fait, il n'avait pas besoin de vider la bourse de son père pour voyager, et bientôt après il profita de mes conseils. Ce beau Ganimède, dans son début avec la jardinière, aurait pu facilement me transformer en Jupiter.

En retournant chez moi, je vis sortir d'un bateau un jeune homme de vingt à vingt-cinq ans, ayant la tristesse peinte sur une physionomie qui paraissait honnête. Voyant que je le regardais, il m'aborda, et me demanda modestement l'aumône, en me présentant une pancarte qui l'y autorisait et un passeport qui constatait qu'il avait quitté Madrid six semaines auparavant. Il était de Parme et s'appelait Costa. En voyant Parme, le préjugé national me parla en sa faveur, et je lui demandai quel malheur l'avait réduit à mendier.

« Nul autre, me dit-il, que le défaut d'argent nécessaire pour retourner dans ma patrie.

— Que faisiez-vous à Madrid, et pourquoi y étiez-vous allé?

— J'y allai il y a quatre ans en qualité de valet de chambre du docteur Pistoria, médecin du roi d'Espagne; mais, ne me trouvant pas bien, je l'ai quitté. Voici un certificat qui constate que je l'ai bien servi.

— Que savez-vous faire?

— J'ai une belle écriture; je puis servir de secrétaire et je compte faire le métier d'écrivain dans mon pays. Voici des vers que j'ai copiés hier.

— Votre écriture est belle, mais êtes-vous en état d'écrire correctement de tête?

— Sous la dictée, je puis écrire en français, en latin et en espagnol

— Mais correctement?

— Oui, monsieur, quand on me dicte bien, car c'est à celui qui dicte à veiller à la correction. »

Je vis que Gaëtan Costa n'était qu'un ignorant; malgré cela je le menai dans ma chambre, et je dis à Le Duc de lui parler en espagnol. Il répondit assez bien, mais quand je lui dictai en italien et en français, il se trouva qu'il n'avait pas les moindres notions d'orthographe.

« Mais, lui dis-je, vous ne savez pas écrire. »

Le voyant mortifié, je le consolai en lui disant que je le conduirais à mes frais dans sa patrie. Il me baisa la main, et m'assura que je trouverais en lui un fidèle domestique.

Ce jeune homme me plut par sa manière originale de raisonner; comme il avait su en tirer parti pour se distinguer des sots avec lesquels il avait vécu jusqu'alors, il s'en servait de bonne foi avec tout le monde. Il croyait que la science d'un écrivain ne consistait qu'en une

belle main, et que celui qui avait la plus belle écriture l'emportait sur tout le monde. Il me disait cela pendant qu'il examinait un papier que j'avais écrit, et de bonne foi, mon écriture étant moins lisible que la sienne, il me disait tacitement que je lui étais inférieur, et qu'en raison de sa supériorité, je ne pouvais me dispenser de lui accorder une certaine considération. Je ris de sa marotte, et, ne le croyant pas incorrigible, je le gardai. Sans cette extravagance, je lui aurais fait l'aumône et le caprice de le garder ne me serait point venu. Il disait que l'orthographe était inutile, puisque ceux qui la savaient devinaient facilement le sens des mots, et que ceux qui ne la savaient pas n'étaient pas en état de reconnaître les fautes. Je riais, mais, comme je ne discutais pas, il prenait mon rire pour une approbation. Dans ce qu'il me vint en tête de lui dicter se trouva « le concile de *Trente*. » Lui, d'après son système, écrivit ce nom par un trois et un zéro. Je pouffais : mais cela ne le déconcertait pas, disant que, la prononciation étant la même, l'acception recevait sa modification de l'idée et non des lettres qui composaient le mot. Le fait est que ce garçon n'était bête que parce qu'il avait de l'esprit, de l'ignorance et de la présomption. Enfin, trouvant tout cet ensemble original, je le gardai, ce qui me constitua plus bête que lui, comme le lecteur s'en convaincra plus tard.

Je quittai Avignon le lendemain et me rendis directement à Marseille, ne me souciant pas de m'arrêter à Aix, où siège le parlement. Je descendis aux Treize-Cantons, voulant passer au moins une huitaine de jours dans cette ancienne colonie de Phocéens et y jouir de toute ma liberté. Dans cette vue, je ne m'étais muni d'aucune lettre de recommandation ; bien pourvu d'argent comptant, je n'avais besoin de personne. J'ordonnai à mon hôte de me faire servir dans ma chambre et de me faire faire

bonne chère en maigre, sachant que le poisson y est plus délicat que partout ailleurs.

Je sortis le lendemain, suivi d'un domestique de place, pour me faire reconduire à l'auberge quand je me trouverais las de me promener. Me dirigeant au hasard, j'arrivai sur un beau quai très long et très large; je me crus à Venise et je sentis mon sein se gonfler de bonheur, tant le sentiment de la patrie se grave profondément dans le cœur de tout homme bien né. Je vis nombre de boutiques fournies de vins du Levant et d'Espagne où nombre d'amateurs se régalaient. La foule des gens d'affaires allait dans tous les sens, se heurtant, se croisant, chacun occupé de soi et peu soucieux d'incommoder les autres. Des marchands ambulants, des filles bien ou mal mises, plus ou moins belles; des femmes à mine effrontée qui défiaient du regard tous ceux qui s'en occupaient. J'en voyais aussi de parées au maintien modeste, qui passaient sans détourner les yeux et qui faisaient le parfait contraste avec les autres, quoique beaucoup tendissent au même but.

Là, le mélange de tous les costumes, l'allure du Turc grave à côté de l'Andalous sémillant, du petit-maître français, de l'Africain stupide, du Grec astucieux, du pesant Hollandais : tout me rappelait mon pays natal, et je jouissais.

Je m'arrêtai un moment au coin d'une rue pour lire l'affiche du théâtre; puis, bien fatigué, je rentrai pour savourer un dîner délicieux que j'arrosai copieusement de bon vin de Syracuse. Après le dîner, je fis toilette et j'allai me placer à l'amphithéâtre de la comédie.

CHAPITRE IV

Rosalie. — Toulon. — Nice. — Mon arrivée à Gênes. — M. Grimaldi. — Véronique et sa sœur.

Je remarquai que les quatre premières loges des deux côtés étaient garnies de jolies femmes, bien mises, et sans un seul cavalier. Pendant le premier entr'acte, je vis des messieurs de toutes les classes s'approcher cavalièrement de ces loges, et adresser des propos galants aux premières venues. Tout à coup j'entends un chevalier de Malte dire à celle qui était assise seule dans une loge à côté de moi :

« J'irai déjeuner demain avec toi. »

Il ne m'en fallut pas davantage pour connaître le terrain. Je l'examine de plus près, et la trouvant ragoûtante, dès que le chevalier se fut éloigné, je lui dis :

« Voulez-vous me donner à souper?

— Avec plaisir, mon bon ami, mais on m'a tant attrapée, qu'à moins d'arrhes je ne t'attendrai pas.

— Comment vous donner des arrhes? je ne comprends pas

— Tu es apparemment un nouveau débarqué.

— Tout nouveau. »

Elle se mit à rire, et appelant le chevalier, elle lui dit :

« Fais-moi le plaisir d'expliquer à cet étranger, qui me demande à souper ce soir, ce que signifie le mot arrhes. »

Le chevalier, fort aimable, me dit en souriant que,

pour s'assurer que je n'oublierais pas de lui faire cet honneur, mademoiselle désirait que je lui payasse le souper d'avance. Je le remerciai, et ayant demandé à la demoiselle si un louis suffisait, sur sa réponse affirmative, je le lui remis en lui demandant son adresse. Le chevalier me dit du ton le plus poli qu'en sortant il m'y conduirait lui-même; puis il ajouta : « C'est la fille la plus folle de Marseille. » Il me demanda ensuite si je connaissais la ville, et comme je lui répondis que j'étais arrivé ce jour-là, il se félicita d'être des premiers à faire ma connaissance. Nous passâmes au milieu de l'amphithéâtre, où il me nomma une quinzaine de filles que nous voyions à droite et à gauche, et toutes prêtes à donner à souper au premier venu. Elles ont toutes leur entrée franche, et l'entrepreneur du théâtre y trouve son compte, car les femmes comme il faut ne veulent pas aller dans ces loges, et ces nymphes attirent du monde. J'en remarquai cinq ou six qui valaient mieux que celle que j'avais engagée, mais je m'en tins à celle-là pour la soirée, comptant sur les jours suivants pour faire la connaissance des autres.

« Votre favorite, dis-je au chevalier, est-elle parmi ces belles?

— Non, j'aime une danseuse que j'entretiens, et je vous la ferai connaître, car j'ai le bonheur de n'être pas jaloux. »

A la fin de la pièce, il me mena à la porte de ma belle, et nous nous quittâmes, en nous promettant de nous revoir.

Je trouvai la nymphe en négligé, circonstance qui ne lui fut point favorable, car elle ne me plut pas. Elle me donna un bon souper qu'elle égaya par des folies assez spirituelles, ce qui la réconcilia un peu dans mon esprit. Quand nous eûmes soupé, elle se mit au lit et m'engagea

à l'imiter. « Je ne découche jamais. » Elle m'offrit alors le vêtement anglais qui met l'âme en repos ; mais je n'en voulus pas, parce qu'il était d'une qualité trop ordinaire.

« J'en ai de plus fins, mais ils coûtent trois francs la pièce et la marchande ne les vend qu'à la douzaine.

— Je prendrai la douzaine s'ils sont beaux, » lui dis-je.

Elle sonne, et voilà un charmante personne, jeune et à l'air modeste. J'en suis frappé.

« Tu as là une gentille chambrière, lui dis-je lorsque la jeune fille fut sortie pour aller chercher les étuis préservatifs.

— Elle n'a que quinze ans, me dit-elle, et c'est une sotte qui ne veut rien faire, parce qu'elle est toute neuve.

— Permets-tu que je m'en assure?

— Tu peux le lui proposer, mais je doute qu'elle y consente. »

La fille rentre avec le paquet, et me mettant en posture, je lui ordonne de m'en essayer un. Elle se met en besogne d'un air boudeur et avec une sorte de répugnance qui me la rendait intéressante. Le premier n'allant pas, il faut qu'elle en essaye un second : je l'éclabousse abondamment. Sa maîtresse se met à rire, mais elle est indignée de mon procédé, me jette tout le paquet au visage et s'enfuit en colère. N'ayant plus envie de rien, je mets le paquet dans ma poche, je donne deux louis à la maîtresse et je pars. La fille que j'avais traitée si cavalièrement vint m'éclairer ; je crus devoir réparer mon outrage et je lui donnai un louis en lui demandant pardon. La pauvre fille, tout ébahie, me baisa la main, en me priant de n'en rien dire à madame.

« Je te le promets, ma chère, mais dis-moi s'il est bien vrai que tu sois encore intacte.

— C'est très vrai, monsieur.

— Eh! c'est merveilleux; mais dis-moi pourquoi tu m'as refusé de m'en assurer?

— Parce que cela me révolte.

— Il faudra bien cependant que tu t'y résolves, car autrement, quoique tu sois fort jolie, on ne saurait que faire de toi. Veux-tu de moi?

— Oui, mais non pas dans cette affreuse maison.

— Mais où donc?

— Faites-vous conduire demain chez ma mère; je m'y trouverai. Votre domestique de place sait où elle demeure. »

Quand je fus dans la rue, je demandai au laquais s'il connaissait cette fille. Il me dit que oui, et qu'il la croyait honnête.

« Vous me conduirez demain matin chez sa mère », lui dis-je.

Le lendemain matin, il me mène au bout de la ville, dans une pauvre maison au rez-de-chaussée, où je trouvai une pauvre femme avec de pauvres enfants qui mangeaient du pain dur et noir.

« Que voulez-vous? me dit-elle.

— Votre fille est-elle ici?

— Non, et quand même elle y serait? me prenez-vous pour sa pourvoyeuse?

— Non, certainement, bonne femme. »

La fille arrive sur ces entrefaites, et la mère furieuse lui lance à la tête une vieille cruche qui se trouva sous sa main. Heureusement qu'elle esquiva le coup, mais elle n'aurait pas évité ses griffes, si je ne m'étais mis entre elles. Cependant elle hurle, les enfants l'imitent et la pauvre fille pleure. Ce tintamarre fit entrer mon valet. « Coquine, disait la mère, tu me déshonores, sors de chez moi; je ne suis plus ta mère. » J'étais fort embar-

rassé. Mon valet la priait de ne pas tant crier, pour ne pas attirer les voisins ; mais cette furieuse ne répondait à ses exhortations qu'en l'appelant des noms les plus outrageants. Je tire six francs de ma poche, elle me les lance à la tête. Prenant mon parti, je sors avec la fille qu'elle était parvenue à saisir par les cheveux, et que mon valet avait arrachée de ses mains ; mais, dès que je fus dans la rue, la canaille, attirée par le bruit, me hue, me suit, et sans doute j'aurais été écharpé si je ne m'étais sauvé dans une église d'où je sortis un quart d'heure après par une autre porte. La peur me sauva, car je connaissais la férocité des Provençaux, et je me donnai bien garde de répondre un mot aux invectives qui pleuvaient sur moi de toutes parts. Je crois ne m'être jamais trouvé plus en danger que ce jour-là.

Avant d'arriver à mon auberge, je fus rejoint par mon valet, suivi de la jeune fille.

« Comment, lui dis-je, avez-vous pu me mettre dans une position si affreuse, connaissant la férocité de votre mère?

— J'espérais qu'elle vous respecterait.

— Calmez-vous, ne pleurez pas ; mais dites-moi comment je pourrais vous être utile.

— Je suis sur la rue, et bien certainement plutôt que de retourner dans l'horrible maison où j'étais hier, j'irai me jeter dans la mer.

— Connaissez-vous, dis-je à mon valet, quelque maison honnête où je puisse l'entretenir ? »

Il me dit qu'il connaissait un honnête homme qui louait en garni. « Allez devant, je vais vous suivre. » Je trouve un vieillard qui me fait voir des chambres à tous les étages. « Il ne me faut qu'un petit recoin », dit la jeune fille, et le vieillard, nous ayant menés au grenier, ouvrit un galetas et nous dit :

« Voilà un cabinet qui coûte six francs par mois, mais il faut payer le mois d'avance, et je vous avertis qu'à dix heures ma porte est toujours fermée et que personne ne doit passer la nuit chez vous. »

Cette chambre contenait un lit avec des draps grossiers, deux sièges, une petite table et une commode. « Combien, lui dis-je, demandez-vous par jour pour nourrir cette jeune personne ? »

Il me demanda vingt sous et deux sous pour la servante qui lui porterait son manger et lui ferait sa chambre. « Cela me suffit », dit la jeune fille. Et elle paya le mois et la dépense pour ce jour-là. Je la quittai en lui disant que je reviendrais.

En descendant, je demandai au vieillard une chambre pour moi. Il m'en montra une très propre qui coûtait un louis, et je le payai d'avance. Il me donna un passe-partout pour entrer et sortir à volonté. « Monsieur, me dit-il, si vous voulez manger, je vous servirai selon vos goûts. »

Après avoir fait cette bonne œuvre, j'allai dîner seul, ensuite j'entrai dans un café où je trouvai l'aimable chevalier de Malte qui jouait à la marseillaise. Dès qu'il m'aperçut, il quitta le jeu, mettant dans sa poche une poignée d'or qu'il venait de gagner, et dès qu'il m'eut salué avec cette politesse exquise qui semble naturelle aux Français, il me demanda si j'avais été content de la belle chez laquelle j'avais soupé. Je lui dis ce qui s'était passé, il en rit, et puis il me proposa de me mener chez sa danseuse. Nous la trouvâmes sous le peigne du coiffeur, et elle me reçut en badinant comme on reçoit une bonne connaissance. Elle ne m'intéressa pas, mais pour faire ma cour au complaisant chevalier, je fis semblant de la trouver fort bien.

Quand le coiffeur l'eut quittée, devant paraître sur la

scène, elle s'habilla sans se gêner. Le chevalier l'aida à changer de chemise; ce qu'elle fit sans le moindre compliment, cependant après m'avoir demandé pardon.

Comme je lui devais un compliment, je ne trouvai rien de mieux que de lui dire qu'elle ne m'avait pas offensé, mais bien incommodé.

« Je n'en crois rien, dit-elle.

— C'est pourtant vrai, » répliquai-je.

Elle vient à moi pour s'en assurer, et voyant que je l'avais trompée, elle me dit avec un air à moitié boudeur :

« Vous êtes un vaurien. »

Il n'y a pas de ville en France où le libertinage des filles soit poussé plus loin qu'à Marseille. Non seulement elles se piquent de ne rien refuser, mais encore elles sont les premières à tout offrir. Cette fille me montra une montre à répétition dont elle avait fait une loterie à douze francs le billet. Elle en avait encore dix; je les lui pris et dans la joie que mes cinq louis lui causèrent, elle vint m'embrasser en disant au chevalier qu'elle lui serait infidèle dès que je voudrais. « J'en suis ravi, » dit le Maltais. Il me pria à souper avec elle, j'acceptai; mais le seul plaisir que je me procurai fut de voir le chevalier lui rendre ses devoirs. Il était bien inférieur à Dolci!

Après leur avoir souhaité une bonne nuit, je les quittai, et j'allai à la chambre garnie où j'avais mis la pauvre fille. La servante m'ayant conduit jusqu'à ma chambre, je lui demandai si je pourrais aller au galetas. Elle prend la lumière, je la suis, et Rosalie, c'était le nom de la jeune fille, ayant reconnu ma voix, vint m'ouvrir. Je dis à la servante d'aller m'attendre dans ma chambre, et je m'assis sur le lit.

« Es-tu contente, ma chère? lui dis-je.

— Je me trouve heureuse.

— J'espère donc que tu seras complaisante et que tu me feras place à ton côté.

— Vous en êtes le maître, mais je dois vous avouer que vous ne me trouverez pas telle que je vous l'ai dit, car je me suis donnée une seule fois.

— Tu m'as donc fait un mensonge?

— Pardonnez-moi ; je ne pouvais pas deviner que vous m'aimeriez.

— Je te pardonne volontiers, d'autant plus que je ne tiens pas à cela. »

Douce comme un agneau, elle me laissa contempler toutes ses beautés que mes mains et ma bouche se disputaient, et l'idée que j'allais me mettre en possession de ces trésors portait le feu dans tout mon être; mais son air d'obéissance m'affligeait.

« Pourquoi, charmante Rosalie, ne viens-tu pas au-devant de mes désirs? lui dis-je.

— Je n'ose pas, parce que je crains que vous ne me soupçonniez d'être fausse. »

L'artifice, la feinte et une coquetterie étudiée peuvent bien faire une pareille réponse ; mais ce que le calcul et l'étude ne peuvent produire, c'est ce ton de candeur et de vérité timide avec lequel cette superbe personne prononça ces mots. Impatient de la posséder, je me débarrasse de mes vêtements et bientôt je demeure tout surpris de la trouver parfaitement pucelle.

« Pourquoi, lui dis-je, m'as-tu dit que tu as eu un amant? Jamais jeune fille n'a commis pareil mensonge.

— Et pourtant je n'ai pas menti, mais je suis bien aise que cela vous paraisse ainsi.

— Conte-moi cela.

— Volontiers, car je désire mériter votre confiance ; le voici :

« Il y a deux ans que ma mère, quoique brusque et colère, m'aimait encore. Je travaillais à l'aiguille et je gagnais vingt ou trente sous par jour. Je donnais tout à ma mère. Je n'avais jamais eu d'amoureux et je n'y pensais pas, car je riais lorsqu'on faisait l'éloge de ma sagesse. On m'avait accoutumée dès l'enfance à ne regarder jamais en face les jeunes gens que je rencontrais dans la rue, et à ne point leur répondre quand ils m'adressaient quelques fadaises.

« Il y a deux mois qu'un assez joli jeune homme, natif de Gênes et petit marchand, vint chez ma mère pour lui faire laver des bas de coton très fins que la mer avait un peu gâtés. Quand il me vit, il me loua beaucoup, mais de la manière la plus honnête. Il me plut, et s'en étant aperçu sans doute, il revint tous les soirs. Ma mère était toujours présente; il causait, me regardait, mais il ne me prenait pas même la main pour me la baiser. Ma mère, bien aise de voir que ce jeune homme m'aimait, me grondait souvent de ce que je ne lui faisais pas assez de politesses. Il devait partir pour Gênes sur un petit bâtiment qui lui appartenait et qui était chargé de marchandises. Il nous avait assurées qu'il reviendrait au printemps de l'année prochaine, et qu'alors il nous déclarerait ses intentions. Il espérait me trouver toujours sage et surtout sans amant. C'était tout dire. Le regardant donc comme l'homme auquel je devais appartenir, ma mère me laissait causer avec lui sur le seuil de la porte jusqu'à minuit. Quand il s'en allait, je fermais la porte et j'allais me coucher près de ma mère, que je trouvais toujours endormie.

« Quatre ou cinq jours avant son départ, il me prit sous le bras et m'engagea à l'accompagner à une cinquantaine de pas de la maison pour aller boire un verre de muscat chez un Grec qui tenait sa boutique ouverte

toute la nuit. Nous ne demeurâmes ensemble qu'une demi-heure, et là il me donna les premiers baisers. En rentrant, trouvant ma mère éveillée, je lui contai tout, tant je trouvais la chose innocente.

« Le lendemain, excitée par le souvenir de la veille, je consentis à le suivre de nouveau, et l'amour gagna du terrain. Dans les caresses que nous nous fîmes, nous ne nous trouvâmes pas innocents, parce que nous savions bien que nous étions allés plus loin que le devoir. Cependant nous nous pardonnâmes, car nous nous étions abstenus de l'essentiel.

« Le surlendemain, mon amant, devant partir pendant la nuit, prit congé de ma mère, et dès qu'elle fut couchée, je ne tardai pas à lui accorder un plaisir que je désirais autant que lui. Nous allâmes chez le Grec, nous mangeâmes, nous bûmes, et nos sens échauffés donnèrent gain de cause à l'amour : nous oublions nos devoirs et nous croyons triompher.

« Après notre défaite, nous nous endormîmes, et en nous réveillant, nous reconnûmes à la clarté du jour la faute que nous avions commise. Nous nous séparâmes plus tristes que contents, et ma mère me reçut à peu près comme vous l'avez vu ce matin. Je lui assurai que le mariage effacerait la honte de mon crime, et, à cet aveu, elle prit un bâton avec lequel elle m'aurait assommée si je ne m'étais enfuie, plus par instinct que par calcul.

« Une fois dans la rue et ne sachant où aller, j'entrai dans une église et j'y restai comme étourdie jusqu'à midi. Jugez de ma situation : j'avais faim, et je me trouvais sans asile, sans autres vêtements que ceux que je portais sur moi, et sans le moindre moyen de me procurer un morceau de pain. Une femme m'accoste dans la rue. Je la connaissais et je savais qu'elle gagnait sa vie à procurer

des servantes aux familles qui en avaient besoin. Je lui demandai de suite si elle pouvait me procurer un service.

« On m'a demandé une fille ce matin, mais c'est une femme de mauvaise vie, et si vous prenez cette place, vous êtes jolie, il vous sera difficile de rester sage.

— Je saurai me défendre de la contagion, lui dis-je, et je me trouve dans une position à devoir tout accepter. »

Elle me conduisit chez la demoiselle, qui me reçut avec plaisir et qui se montra joyeuse quand, répondant à ses interrogations, je lui dis que je n'avais jamais eu rien à faire avec les hommes. Je me suis bien repentie depuis de lui avoir fait ce mensonge, car en huit jours que j'ai passés chez cette libertine, j'ai eu à essuyer les affronts les plus humiliants qu'une honnête fille ait jamais éprouvés. A peine les hommes qui venaient la voir m'avaient-ils aperçue que, dès qu'ils entendaient que j'étais novice, ils voulaient satisfaire avec moi leur brutalité, m'offrant de l'or, mais à condition que je me laissasse visiter. Comme je refusais, on me bafouait. Ce n'était pas tout. Je me voyais cinq ou six fois par jour obligée de rester présente aux brutalités que les chalands exerçaient sur ma maîtresse, et la nuit, quand j'étais forcée d'aller les éclairer, ils m'accablaient d'injures, parce que je refusais de leur rendre un service horrible pour une misérable pièce de douze sous. Il m'était impossible de résister plus longtemps à ce genre de vie et je pensais à m'aller noyer quand vous vîntes hier. Vous me traitâtes d'une façon si ignominieuse que je me confirmais dans ma résolution ; mais, lorsque vous sortîtes, vous vous montrâtes si poli et si généreux, que je vous aimai dans l'instant, pensant que vous deviez être l'homme que la Providence destinait à m'arracher des bords de l'abîme. Je crus que votre belle prestance pourrait calmer ma mère et que vous la persuaderiez de me reprendre, jusqu'à ce que mon amant

vînt m'épouser. Je suis désabusée, je vois qu'elle me croit prostituée. Maintenant je suis toute à vous, si vous me voulez et je renonce à mon amant, dont je sens que je suis devenue indigne. Prenez-moi pour votre servante ; je vous aimerai constamment et uniquement ; je vous serai soumise et vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi. »

Soit vertu, soit faiblesse, le récit de cette intéressante victime d'un égarement et de la trop grande sévérité de sa mère m'arracha des larmes, et quand elle me vit ému elle en répandit un torrent, et certes son cœur avait besoin de se soulager.

« Je crois, ma pauvre Rosalie, que tu n'as qu'une chemise.

— Hélas ! c'est vrai.

— Sois tranquille, ma chère, tu auras demain tout ce qui t'est nécessaire, et tu souperas demain soir au second. J'aurai soin de toi.

— Vous avez donc pitié de moi?

— Je crois, ma chère enfant, que c'est plutôt amour que pitié.

— Plût à Dieu ! »

Ce plût à Dieu ! sorti de l'âme, me fit partir en riant. La servante, qui m'attendait depuis deux heures, se dérida quand elle vit un écu de six francs que je lui donnai pour la dédommager. « Dis à ton maître que je souperai demain en maigre avec Rosalie, et que j'aime la bonne chère. »

Je rentrai à mon hôtel vraiment amoureux de cette fille, et je me trouvais satisfait d'avoir enfin entendu une histoire véritable racontée par une belle bouche. Je la voyais si sage dans ses sentiments, que sa petite tache me semblait lui donner un brillant de plus. Je pris la résolution de ne jamais l'abandonner, et cette résolution était sincère, car j'étais amoureux.

Le lendemain, après avoir pris mon chocolat, je sortis avec le domestique de place, et je me fis conduire chez des marchands où je pouvais me procurer tout ce qui lui était nécessaire, sans luxe, mais aussi sans apparence de misère. Rosalie n'avait que quinze ans, mais à sa taille svelte, à sa gorge bien formée, à son bras potelé et arrondi par les grâces, on lui aurait donné quatre lustres. J'avais si bien ses formes dans ma tête que tout ce que je lui achetai se trouva aussi juste que si on lui avait pris la mesure. J'employai à cela toute la matinée, et le valet lui porta dans une petite malle deux robes, des chemises, des jupons, des mouchoirs, des bas, des gants, des bonnets, une paire de pantoufles, un éventail, un sac à ouvrage et un mantelet. Charmé d'avoir ainsi préparé à cette charmante personne une surprise délicieuse, il me tardait de voir arriver l'heure du souper pour jouir de son contentement.

Le chevalier de Malte vint sans façon me demander à dîner, et je le reçus avec plaisir. Après le repas, il me persuada d'aller au théâtre, parce que, l'abonnement étant suspendu, les loges seraient garnies de tout ce qu'il y avait de mieux à Marseille. « Il n'y aura point de filles à l'amphithéâtre, car elles ne pourraient y entrer qu'en payant. » Cela me détermina. Il me présenta à une dame qui recevait bonne compagnie chez elle et qui m'invita à l'aller voir. Je m'excusai en prétextant un départ très prochain. Néanmoins c'était une excellente connaissance pour ce qui devait m'arriver à ma seconde visite à Marseille. Cette dame se nommait Mme Audibert.

Je n'attendis pas la fin de la pièce pour me rendre où l'amour m'appelait. Ma surprise fut des plus agréables! Je crus ne pas reconnaître Rosalie quand je la vis paraître. Mais ici je ne puis me refuser le plaisir d'en retracer le portrait tel qu'il est resté dans ma mémoire, mal-

gré les années qui se sont écoulées depuis l'heureux instant où me reportent mes souvenirs.

Rosalie était une brune piquante d'une taille bien au-dessus de la moyenne. Son visage, d'un ovale parfait, avait les plus belles proportions. Deux grands yeux noirs bien fendus et à fleur de tête lançaient des feux modérés par un ton de douceur ravissante. Des sourcils bien arqués et une chevelure immense, de l'ébène le plus poli, relevaient l'éclatante blancheur de son teint légèrement coloré. Son joli menton était terminé par une fossette qui formait un triangle avec deux fossettes pareilles que le moindre sourire dessinait sur ses joues. Elle avait la bouche petite, ornée de deux rangées de perles du plus bel émail, et ses lèvres du plus pur incarnat avaient quelque chose d'indéfinissable. Sa lèvre inférieure dépassait un tant soit peu celle de dessus, et semblait disposée ainsi comme pour retenir le baiser. J'ai parlé de ses bras, de sa gorge et de sa taille, qui ne laissaient rien à désirer ; mais je dois dire encore qu'elle avait la main divine et le pied le plus mignon qu'il soit possible de se figurer. Quant aux autres perfections, je me contenterai de dire qu'elles étaient à l'unisson de celles que j'ai dépeintes.

Pour bien voir la beauté de Rosalie, il fallait la voir riante, et jusqu'à ce moment je ne l'avais vue que triste ou fâchée, dispositions qui, en général, loin d'être favorables aux femmes, leur font beaucoup perdre de leur mérite. Mais alors la tristesse avait disparu pour faire place à l'expression de la reconnaissance et du plaisir. Sa belle figure fixait l'attention, parce qu'elle parlait et qu'elle donnait envie d'entendre ce qu'elle disait. J'étais attentif à l'examiner, je me sentais glorieux de la métamorphose qui était mon ouvrage ; mais je m'aperçus que je devais dissimuler ma surprise, de crainte qu'elle ne s'imaginât

que je portais sur elle un jugement désavantageux. Je me hâtai donc de lui rendre compte de mes pensées en l'assurant que, telle que Dieu l'avait faite, je croirais m'imposer un ridicule ineffaçable si je pouvais concevoir l'idée de la garder à titre de servante. « Tu seras ma maîtresse, ma chère Rosalie, lui dis-je, et mes domestiques auront pour toi autant de respect que si tu étais ma femme. »

A ces mots, Rosalie, comme si je venais de lui donner un autre être, m'exprima tout ce que lui faisaient éprouver mes bienfaits. Ses expressions, confuses à force de sentiment, me faisaient nager dans la joie, car je ne pouvais méconnaître le naturel ; l'art ne défigurait pas son esprit par ses faux prestiges.

N'ayant pas de miroir dans son galetas, elle s'était habillée à tâtons, et je voyais qu'elle n'osait pas se regarder debout devant la glace qui ornait ma chambre. Connaissant le faible de toutes les femmes, faible que les hommes ont grand tort de leur reprocher, je l'encourageai à se mirer et elle ne put retenir un sourire de satisfaction.

« Je suis tentée de me croire en masque, dit-elle, car je ne me suis jamais vue si parée. »

Elle loua le goût et la simplicité de sa robe, et elle se fâcha en songeant que sa mère trouverait tout cela mauvais.

« Tu dois oublier ta mère, mon cœur. Tu as tout l'air d'une personne de condition, et je serai tout fier à Gênes quand on me demandera si tu es ma fille.

— A Gênes?

— Oui, à Gênes. Tu changes de couleur?

— C'est de surprise, car j'y verrai peut-être un homme que je n'ai pas encore oublié.

— Veux-tu rester ici?

— Non, non. Aimez moi, et soyez sûr que je vous pré-

fère à tout et que c'est par affection, non par intérêt.

— Tu t'attendris, mon ange ; viens, que j'essuie tes larmes par mes baisers. »

Elle se jeta dans mes bras, et suffoquée par les sentiments divers dont son cœur était plein, elle pleura longtemps. Je ne cherchai pas à la consoler, car elle n'avait pas de chagrin ; mais elle pleurait de ce besoin si naturel aux cœurs tendres et que les femmes éprouvent plus souvent et plus vivement que les hommes. Elle pleurait encore quand nous nous mîmes à table. Nous eûmes un souper délicieux, auquel je fis honneur pour elle et pour moi, car elle ne mangea rien, ce qui me fit lui demander si elle avait le défaut de n'être pas friande.

« Personne, me répondit-elle, n'a meilleur appétit que moi, et j'ai un estomac excellent. Vous en jugerez quand mon cœur et mon âme se seront un peu faits à la joie qui m'obsède.

— Mais au moins tu pourrais boire, et ce vin est excellent. Si tu préfères le muscat du Grec, j'en enverrai chercher. Il te rappellera ton amant.

— Si vous voulez avoir quelques égards pour moi, je vous demande en grâce de m'épargner la plus grande mortification que vous puissiez me faire.

— Je te promets que tu n'auras jamais de mortification de ma part. C'était une plaisanterie, je t'en demande pardon. Cela n'arrivera plus.

— Quand je vous vois, je me sens au désespoir de ne vous avoir pas connu avant lui.

— Ce sentiment me suffit, chère Rosalie. Il est sublime, parce que tu ne l'as puisé que dans ton âme candide. Tu es belle et sage, car tu n'as cédé qu'à l'amour, avec la perspective de devenir sa femme ; et, quand je pense que tu es à moi, je suis au désespoir de n'être pas sûr que tu m'aimes, car un génie ennemi me porte à

croire que tu ne me souffres que parce que j'ai eu le bonheur de te secourir.

— C'est un bien mauvais génie, mon ami. Il est certain que si je vous avais rencontré dans la rue, je ne serais pas devenue amoureuse de vous comme une folle; mais certainement vous m'auriez plu. Je sens que je vous aime, et que ce n'est pas en vertu de vos bienfaits, car si j'étais riche et que vous fussiez pauvre, je sens que je ferais tout pour vous. Mais je ne désire point cela, car j'aime mieux vous devoir que de vous savoir mon débiteur. Voilà mes sentiments bien sincères. Devinez le reste. »

Il était minuit, et nous étions encore à causer sur le même ton, quand mon vieux hôte vint me demander si j'étais content.

« Je vous dois des remerciements, lui dis-je ; je suis très satisfait. Mais qui a fait ce délicieux souper?

— Ma fille.

— Elle s'y entend. Dites-lui que je l'ai trouvé excellent.

— Oui, monsieur, mais il est cher.

— Jamais cher, mon ami; vous serez content de moi comme je le suis de vous, et demain soir ayez soin de me faire traiter aussi bien, car j'espère que mademoiselle se portera mieux et qu'elle m'aidera à faire honneur aux productions culinaires de votre fille.

— Elle aura bon appétit au lit. Il y a soixante ans qu'il m'en est arrivé autant. Vous riez, mademoiselle?

— Je ris du plaisir que vous devez avoir à vous en souvenir.

— Vous ne vous trompez pas, et c'est pourquoi je pardonne aux jeunes gens les peccadilles que l'amour leur fait commettre.

— Vous êtes un sage bon vieillard, lui dis-je, car il faut savoir compatir à la plus douce des faiblesses.

— Si ce vieillard est sage, me dit Rosalie quand notre hôte fut sorti, ma mère est une grande folle.

— Veux-tu que je te mène demain à la comédie?

— Non, je vous en prie. Je vous obéirai, si vous le voulez : mais cela me fera du chagrin. Ici ni comédie, ni promenade. Ciel! que dirait-on? Non, rien à Marseille ; mais ailleurs, tout ce que vous voudrez, et de bon cœur.

— Bien, ma chère, ce sera comme tu voudras ; mais voici ta chambre ; plus de galetas pour toi, et dans trois jours nous partirons.

— Sitôt?

— Oui, tu me diras demain ce que tu désires pour ton voyage, car je veux que tu ne manques de rien, et je pourrais oublier quelque chose, ce qui me ferait de la peine.

— Un autre mantelet doublé, des brodequins, une coiffe de nuit et un livre de prières pour aller à l'église.

— Tu sais donc lire?

— Certainement, et écrire passablement bien.

— J'en suis ravi. En me demandant tout ce que tu peux désirer, chère amie, tu me donnes une véritable preuve d'amour : on n'aime pas bien quand on manque de confiance. Je n'oublierai rien, mais tu as le pied si mignon qu'il vaut mieux que tu te charges toi-même des brodequins. »

Notre conversation était si agréable, je trouvais tant de plaisir à étudier son esprit, que nous ne nous couchâmes que vers les cinq heures du matin. Nous passâmes sept heures délicieuses dans les bras de l'Amour et de Morphée, et lorsque nous nous levâmes à midi, nous étions intimes. Elle me tutoyait, me parlait d'amour et non de reconnaissance, et familiarisée avec son nouvel état, elle riait de sa misère passée. Elle m'embrassait à tout pro-

pos, m'appelait son enfant, son bonheur; et comme dans la vie rien n'est réel que le présent, je jouissais, je savourais ses caresses, rejetant toute idée de cet affreux avenir qui ne présente de certain que la mort, *ultima linea rerum*.

Ma seconde nuit avec cette belle personne fut bien plus douce que la précédente; car ayant soupé de bon appétit et bien bu, quoique sobrement, elle se trouva plus disposée à raffiner sur le plaisir et à se livrer avec plus d'ardeur à toutes les voluptés que l'amour inspire et procure.

Je lui donnai une belle montre et une navette d'or pour qu'elle s'amusât à faire du cordon. « Je la désirais, me dit-elle, mais je n'aurais jamais osé te la demander. » Je lui répondis que cette crainte de me déplaire, en me demandant les choses qu'elle pouvait désirer, me faisait encore douter de son amour. Alors elle se précipita dans mes bras et me promit avec les plus tendres caresses qu'à l'avenir elle n'aurait plus la moindre réserve.

Je trouvais déjà du plaisir à élever cette jeune personne, et je sentais qu'en développant son esprit par l'éducation, elle deviendrait parfaite.

Le quatrième jour, je la prévins de se tenir prête à monter en voiture à l'instant où j'irais la prendre. Je n'avais rien dit à Costa ni à Le Duc; mais Rosalie savait que j'avais deux domestiques, et je l'avais prévenue qu'en route je m'amusais souvent à les faire parler, pour rire de leurs grosses bêtises. « Quant à toi, ma chère, comporte-toi envers eux avec beaucoup de réserve, lui avais-je dit; ne leur passe rien, jamais la moindre familiarité. Commande-leur en maîtresse, mais sans hauteur, et tu seras obéie et respectée. Si jamais ils s'oubliaient à ton égard, n'importe en quoi, j'exige que tu m'en préviennes sans miséricorde et sans retard. »

Je partis de l'hôtel des Treize-Cantons avec quatre chevaux de poste, ayant Le Duc et Costa sur le siège du cocher, et le valet de place, que j'avais généreusement récompensé, nous conduisit à la porte de Rosalie. Je descendis de voiture et, après avoir remercié l'indulgent vieillard qui était fâché de voir partir une locataire si aimable, je la fis monter, et m'étant assis à côté d'elle, j'ordonnai aux postillons de prendre la route de Toulon, car j'avais envie de voir ce beau port de mer avant de retourner en Italie. Nous y arrivâmes à cinq heures.

A souper, ma Rosalie se comporta avec toute la dignité d'une maîtresse de maison accoutumée au ton de la meilleure société. Je voyais que Le Duc, en qualité de maître-valet, prétendait imposer à Costa l'obligation de la servir spécialement; mais je le déroutai en disant à mon amie, sans le regarder, que ce serait lui qui aurait l'honneur de la servir, car il coiffait comme le meilleur coiffeur de Paris. Ce compliment lui fit avaler la pilule, il se soumit de bonne grâce, en disant, avec une profonde révérence, qu'il espérait avoir le bonheur de contenter madame.

Le lendemain, étant sortis pour voir le port, ce fut le commandant, qu'un heureux hasard nous fit connaître, qui nous fit l'honneur de nous servir de guide et de cicerone. Ayant offert son bras à Rosalie, il la traita avec beaucoup de considération, et elle la mérita par sa bonne tenue et le bon sens de ses questions. Le commandant ayant accepté mon invitation à dîner, Rosalie parla peu, mais toujours à propos, et releva avec beaucoup de grâce les politesses et les compliments que lui fit notre convive, qui était un officier aussi aimable qu'instruit. L'après-dîner, il nous mena voir l'arsenal, et voulant prendre sa revanche, je ne pus refuser son invitation à souper. Il ne fut pas question de présenter Rosalie, car le com-

mandant s'empressa de nous présenter sa femme, sa fille et son fils. Je vis avec grand plaisir que mon amie se comportait encore mieux auprès des dames qu'auprès des cavaliers. La nature lui avait donné le sentiment des convenances. Ces dames lui firent mille caresses qu'elle reçut avec noblesse et sensibilité, mettant en tout de la modestie, et cet air de douceur qui attire et qui est comme le cachet d'une bonne éducation.

On m'engagea à dîner pour le lendemain ; mais, étant satisfait de ce que j'avais vu, je pris congé, décidé à partir le lendemain.

Quand nous fûmes de retour à notre auberge, elle me sauta au cou, pleine de joie, après lui avoir dit que j'étais tout à fait content d'elle.

« J'avais toujours peur, me dit-elle, qu'on me demandât qui je suis.

— Ne crains rien, ma chère amie; en France jamais on ne te fera cette sotte question en bonne compagnie.

— Mais si on me l'avait faite, qu'aurais-je dû répondre?

— Une défaite.

— Qu'est-ce qu'une défaite?

— C'est une manière de se tirer d'affaire sans contenter la curiosité des indiscrets.

— Mais, par exemple...

— Par exemple, tu dirais : Veuillez demander cela à monsieur.

— J'entends, on élude; mais, en éludant la question, ne manquerais-je pas de politesse ?

— Oui, mais toujours moins que ceux qui se permettent une question embarrassante.

— Et que répondrais-tu si on t'adressait la question à toi-même?

— Je répondrais selon le respect que j'aurais pour la

personne qui me la ferait. Ne voulant pas dire la vérité, je sais que je ne resterais pas court. En attendant, mon cœur, je te remercie de te voir curieuse de mes leçons. Questionne-moi toujours, tu me trouveras disposé à te répondre, car je désire contribuer à ton instruction. Je te chéris, et je veux te montrer à briller. Pour à présent, allons nous coucher, car nous devons partir de bonne heure pour Antibes, et l'amour doit te récompenser du plaisir que tu m'as causé aujourd'hui. »

A Antibes je louai une félouque pour me transporter à Gênes, et comme j'avais le dessein de reprendre le même chemin à mon retour d'Italie, je fis mettre ma voiture en remise en payant une bagatelle par mois. Nous partîmes au point du jour par un bon vent; mais, la mer étant devenue houleuse, et ma Rosalie mourant de peur, je fis entrer la félouque, à force de rames, dans le port de Villefranche où, pour avoir un bon gîte, je pris une voiture pour Nice. Le mauvais temps nous y retint trois jours, et je me crus obligé d'aller faire ma révérence au commandant, vieil officier qui se nommait Peterson.

Il me reçut fort bien; mais, après les civilités d'usage :

« Connaissez-vous, me dit-il, un Russe qui se fait appeler Charles Iwanoff?

— J'ai eu l'occasion de le voir une fois à Grenoble.

— On dit qu'il s'est sauvé de la Sibérie, et que c'est le fils cadet du duc Biron de Courlande.

— On me l'a dit, mais je n'en ai aucune preuve.

— Il est à Gênes, où un banquier a, dit-on, ordre de lui donner vingt mille écus. Malgré cela, il n'a trouvé personne ici qui ait voulu lui donner un sou, et pour en débarrasser la ville, je l'ai envoyé à Gênes à mes frais. »

Je fus bien aise qu'il fût parti avant mon arrivée.

Un ancien officier nommé Ramini, et qui demeurait à l'auberge où je m'étais logé, me demanda si je voulais

me charger d'un paquet que M. de Saint-Pierre, consul d'Espagne, devait envoyer à Gênes au marquis Grimaldi. C'était le même que je venais de voir à Avignon : je m'en chargeai avec plaisir.

« Avez-vous, me dit ensuite ce même officier, connu à Avignon une Mme Stuard, qui a passé ici une quinzaine de jours avec son soi-disant mari? Ces pauvres diables étaient sans le sou, et elle, beauté accomplie, enchantant tout le monde par ses charmes, n'accordait à personne ni une parole ni un sourire.

— Je l'y ai vue et connue, lui dis-je, mais elle n'y est plus. C'est moi qui lui ai donné de quoi s'en aller plus loin. Mais comment a-t-elle pu quitter Nice sans argent?

— Personne n'en sait rien. Elle est partie en voiture, et l'hôte a été payé. Cette femme m'intéresse. Le marquis Grimaldi m'a dit qu'elle a refusé cent louis qu'il voulait lui donner, et qu'un Vénitien de sa connaissance n'avait pas été mieux traité que lui. C'est peut-être vous?

— Oui, c'est moi, et cependant je lui ai donné de l'argent. »

M. Peterson vint me voir le soir, et Rosalie l'enchanta, tant elle fut aimable. Ce fut un succès de plus dont je ne manquai pas de la complimenter.

Nice est le séjour de l'ennui, et les moucherons y font le tourment des étrangers, car ces insectes les préfèrent aux habitants. Cependant je m'y amusai à cause d'une petite banque de pharaon que l'on tenait au café et à laquelle Rosalie, que je forçai à jouer, gagna une vingtaine de pistoles de Piémont. Elle enferma son petit pécule dans une bourse, en me disant que cela la rendait tout heureuse, car elle désirait être maîtresse de quelque argent. Je la grondai de ne pas me l'avoir dit, lui reprochant de n'avoir pas tenu sa promesse. « Je n'en avais

pas besoin, me dit-elle, et je sens que je le désirais sans y penser. »

Notre paix fut bientôt faite.

C'est ainsi que je m'attachais cette jeune personne, espérant qu'elle serait à moi pour le reste de mes jours, et que, vivant content avec elle, je ne me sentirais plus le besoin de courir de belle en belle. Ma destinée en ordonnait autrement, et on ne va pas à l'encontre du sort.

Le temps s'étant remis au beau, nous nous embarquâmes au commencement de la nuit, et nous arrivâmes le lendemain de bonne heure à Gênes, que je n'avais jamais vue. Je me logeai à l'auberge de Saint-Martin, et par décence, je pris deux chambres, mais contiguës. Le lendemain j'envoyai le paquet à M. Grimaldi, et un peu plus tard j'allai déposer une carte à son palais.

Mon valet de place m'ayant conduit chez un marchand de toile, j'achetai de quoi occuper Rosalie, qui avait besoin de linge. Cela lui fit le plus grand plaisir.

Nous étions encore à table quand on m'annonça le marquis de Grimaldi, qui m'embrassa en me remerciant de m'être chargé du paquet. Il me demanda de suite des nouvelles de Mme Stuard. Lorsque je lui eus conté l'affaire, il se mit à rire et me dit qu'il ne savait pas trop ce qu'il aurait fait à ma place.

Voyant qu'il regardait ma Rosalie avec beaucoup d'attention, je lui dis que c'était une demoiselle aussi intéressante par sa sagesse que par sa beauté. Je voudrais lui trouver une femme de chambre qui sût travailler en linge, qui pût sortir avec elle habillée à la mode du pays et qui surtout parlât l'italien pour le lui apprendre : car je désire pouvoir la présenter à Florence, à Rome et à Naples.

« Pourquoi, me répondit le marquis, voulez-vous pri-

ver Gênes du plaisir de la fêter. Je m'offre à la présenter à quelque titre que vous vouliez, si mademoiselle y consent, et cela à commencer par chez moi.

— Elle a des raisons pour garder ici l'incognito.

— Cela suffit. Comptez-vous faire ici quelque séjour?

— Un mois tout au plus, et nos plaisirs se borneront à voir la ville et les environs et à fréquenter le théâtre. Nous ajouterons à ces plaisirs ceux de la table, car j'espère avoir l'avantage de manger tous les jours des champignons qui sont meilleurs ici que partout ailleurs.

— C'est un projet délicieux, et je ne saurais vous en proposer de meilleur. Je vais m'occuper, mademoiselle, du soin de vous trouver une fille qui vous convienne.

— Vous, monsieur! Comment puis-je mériter tant de bonté?

— Vous m'inspirez d'autant plus d'intérêt, mademoiselle, que je crois découvrir en vous une Marseillaise. »

Rosalie rougit, car elle ne savait pas qu'elle grasseyait et que cela faisait deviner sa patrie. Je la tirai d'embarras en le lui disant.

Ayant demandé au marquis comment je pourrais me procurer le *Journal des Savants*, le *Mercure de France* et toutes les brochures de ce genre, il me promit de m'envoyer un homme qui me procurerait tout ce que je pourrais désirer en littérature. Il ajouta que si je voulais lui permettre de me faire présent de son chocolat, qui était excellent, il viendrait déjeuner avec nous. Je lui répondis que le présent et le convive me seraient infiniment agréables.

Après le départ du marquis, Rosalie me pria de la mener chez une marchande de modes.

« J'ai, me dit-elle, besoin de rubans et de diverses petites choses; mais je veux les payer de mon argent et les marchander sans que tu t'en mêles.

— Tu feras, ma chère, tout ce qu'il te plaira, et ensuite nous irons à la Comédie. »

La marchande de modes chez laquelle nous allâmes était Française. Rosalie y fut charmante. Elle fit l'importante, la connaisseuse ; elle ordonna des bonnets à la dernière mode, elle marchanda et dépensa cinq ou six louis d'une manière tout à fait noble. Je lui dis en sortant qu'on m'avait pris pour son laquais et que je voulais m'en venger. En disant cela, je la fis entrer chez un bijoutier et je lui achetai de belles boucles de strass, des pendants d'oreilles et un beau collier, sans lui permettre de dire un mot ; puis, ayant payé ce qu'on m'avait demandé, nous sortîmes.

« Mon ami, me dit-elle, ce que tu as acheté est beau, mais tu prodigues l'argent ; car, si tu avais marchandé, tu aurais épargné au moins quatre louis.

— C'est possible, mon cœur, mais je ne sais point marchander. »

Je la menai à la Comédie ; mais, ne comprenant pas la langue, elle s'ennuya si fort qu'à la fin du premier acte elle me pria de la reconduire au logis, ce que je lui accordai volontiers. Je trouvai en rentrant une cassette que m'avait envoyée M. Grimaldi avec vingt-quatre livres de chocolat. Costa, qui m'avait vanté son habileté à faire le chocolat à l'espagnole, reçut ordre de nous en tenir trois tasses de prêtes pour le matin.

Le marquis vint à neuf heures avec un marchand qui me vendit des étoffes chinoises en coton de la plus grande beauté. Je les donnai à Rosalie pour s'en faire deux *mezzaro*, sorte de mantelet à capuchon dont les femmes se servent à Gênes pour se promener dans la ville, comme le *cendal* sert à Venise et la *mantilla* à Madrid.

Je remerciai beaucoup M. Grimaldi de son beau pré-

sent de chocolat, que nous trouvâmes excellent. Costa fut tout glorieux des éloges que lui fit le marquis.

Le Duc vint m'annoncer une femme dont le nom m'était inconnu. « C'est, me dit Grimaldi, la mère de la femme de chambre que j'ai procurée à mademoiselle. »

Je la fais entrer. Je vois une femme bien mise suivie d'une demoiselle de vingt à vingt-quatre ans et qui d'abord me parut fort jolie. La mère, après avoir remercié le marquis, présenta sa fille à Rosalie, en lui détaillant ses mérites, lui assurant qu'elle la servirait bien et qu'elle pourrait en tout honneur sortir avec elle. « Ma fille, dit-elle, parle français et vous la trouverez sage, fidèle et complaisante. » Ensuite elle lui dit ce qu'elle avait eu par mois chez une dame qu'elle avait servie, et finit par prier de ne pas faire manger sa fille avec les domestiques.

Cette fille se nommait Véronique. Rosalie, après lui avoir tout accordé, lui dit qu'elle serait bien aise de voir qu'elle se fît respecter, ce qu'on n'obtenait qu'en se rendant respectable. Véronique lui baisa la main, la mère partit, et Rosalie l'emmena dans sa chambre pour commencer à la faire travailler sous sa direction.

Je fis en particulier de vifs remerciements à M. le marquis, car il me paraissait évident qu'il avait choisi une femme de chambre de cette sorte beaucoup plus pour moi que pour mon amie. Je lui dis que je ne manquerais pas de lui présenter mes devoirs, et il me répondit qu'il me verrait toujours avec grand plaisir et que je le trouverais facilement à son casino à Saint-Pierre d'Arena, où il passait souvent la nuit.

CHAPITRE V

La Comédie. — Le Russe. — Petri. — Rosalie au couvent.

Après le départ du marquis, voyant Rosalie occupée avec Véronique, je me mis à traduire l'*Ecossaise* pour la faire jouer par les comédiens qui étaient à Gènes et qui n'avaient paru assez bons.

A dîner, Rosalie me parut triste :

« Qu'as-tu, ma chère amie? lui dis-je. Tu sais que je n'aime pas l'aspect de la tristesse.

— J'ai du chagrin, mon cher ami, parce que Véronique est plus jolie que moi.

— Ha! ha! je te devine, et cela me plaît; mais console-toi ; Véronique, à mes yeux, n'est rien auprès de toi. Tu es ma seule beauté; mais, pour te rassurer, je prierai M. de Grimaldi de dire à sa mère de venir la reprendre et de te trouver une autre femme de chambre bien laide.

— Oh! non, je t'en supplie, car il croirait que je suis jalouse, et cela me désolerait.

— Alors, mon enfant, reprends ta bonne humeur, si tu ne veux pas me faire de la peine.

— Eh bien, mon tendre ami, puisque tu m'assures qu'elle ne me fera pas perdre ton amour, je rappellerai ma gaieté, car je serai tout heureuse. Mais quelle idée ce vieux monsieur a-t-il eue de me donner une fille pareille! aurait-il peut-être voulu me jouer un tour?

— J'en doute. Je suis sûr, au contraire, qu'il a voulu te convaincre que tu ne peux craindre la comparaison de personne. D'ailleurs, es-tu contente d'elle?

— Elle travaille très bien, et elle est fort respectueuse. Elle ne me dit pas quatre mots sans m'appeler signora, et elle s'empresse de m'expliquer en français tout ce qu'elle me dit en italien. J'espère que dans un mois je parlerai assez bien et que nous n'aurons pas besoin de la prendre avec nous lorsque nous irons à Florence. J'ai ordonné à Le Duc de vider le cabinet que je lui destine, et je lui enverrai à dîner de notre table. D'ailleurs je la traiterai bien; mais, je t'en supplie, ne me rend pas malheureuse.

— Cela me serait difficile, chère Rosalie, car je ne prévois pas qu'il puisse y avoir rien de commun entre elle et moi.

— Tu me pardonneras donc ce sentiment de crainte?

— D'autant plus facilement qu'il m'est garant de ton amour.

— Je te remercie, mais garde-moi le secret. »

Je me promis de ne jamais regarder cette Véronique dont j'avais déjà peur, car j'aimais beaucoup Rosalie, et je sentais que j'aurais tout sacrifié pour lui éviter le moindre déplaisir.

Je me remis à ma traduction après le dîner, car cette besogne me donnait du plaisir. Je ne sortis de la journée, et le lendemain j'allai passer toute la matinée avec M. Grimaldi.

J'allai chez le banquier Belloni, où je changeai en sequins *gigliati* toutes les monnaies d'or que je possédais. M'étant fait connaître après l'opération, le chef du comptoir me fit les honneurs. J'avais sur ce banquier des effets pour quatorze mille écus romains; j'en avais pour vingt mille sur Lepri.

Ma Rosalie ne voulant plus aller à la Comédie, je lui achetai une pièce de beau calencar pour l'occuper le soir. Pour moi, le théâtre étant un besoin, toutes les fois que

je pouvais le satisfaire sans préjudicier à quelque jouissance plus douce, je ne manquais pas de le satisfaire. J'y allai seul, et quand je rentrai au logis, je trouvai ma maîtresse en tête-à-tête avec le marquis. J'en fus bien aise, et après avoir embrassé cet aimable sénateur, je fis compliment à Rosalie de l'avoir entretenu jusqu'à mon arrivée en lui disant avec douceur qu'elle aurait dû quitter son ouvrage.

« Demande-lui, mon ami, s'il ne m'a pas forcée à continuer. Il voulait s'en aller, et pour le retenir, j'ai bien dû lui obéir. »

Elle se leva alors, cessa de travailler, et, pendant une conversation intéressante, elle sut engager le marquis à rester à souper, allant ainsi au-devant de mes intentions. Il mangea peu, n'ayant pas l'habitude de souper, mais je vis qu'il était enchanté de mon bijou, et cela me faisait grand plaisir, car il me semblait que je n'avais rien à craindre d'un homme de soixante ans ; et j'étais bien aise de saisir l'occasion de donner à Rosalie l'éducation nécessaire à une femme comme il faut. Enfin je voulais qu'elle prît un peu de coquetterie, parce que dans la société une femme ne captive point l'approbation sans montrer le désir de plaire.

Rosalie, quoique novice, même ignorante dans le manège, me donna occasion d'admirer ce naturel des femmes, que l'art développe et corrompt, mais qui se trouve plus ou moins en elles depuis le sceptre jusqu'à la houlette ; elle parlait à M. de Grimaldi avec ce style qui laisse deviner au penseur que celle qui l'emploie veut nourrir l'inclination par l'espérance. Comme notre convive ne mangeait pas, elle lui dit d'un air tout gracieux qu'elle espérait qu'il voudrait bien nous faire l'honneur de dîner un autre jour avec nous, car elle était curieuse de voir s'il avait bon appétit.

Quand nous fûmes seuls, je la pris sur mes genoux et, en la couvrant de baisers, je lui demandai où elle avait si bien appris à converser avec les gens du grand monde.

« C'est une chose facile, me dit-elle; tu parles à mon âme, et je puise dans tes regards ce que je dois dire comme ce que je dois faire. »

Une rhétoricienne n'aurait pas répondu d'une façon plus flatteuse et plus élégante.

J'avais achevé la traduction de l'*Écossaise;* je la fis copier par Costa et j'allai la porter à Rossi, directeur de la troupe des comédiens qui, dès qu'il sut que je voulais lui en faire don, m'offrit de la faire représenter sans délai. Je lui donnai les noms des acteurs dont j'avais fait choix, en l'invitant à venir dîner avec eux chez moi à Sainte-Marthe pour en faire la lecture et distribuer les rôles.

Comme on peut le croire, mon invitation fut acceptée, et ma Rosalie fut enchantée de dîner avec les trois actrices et les acteurs qui devaient jouer dans la pièce, et surtout de s'entendre à chaque instant appeler Mme Casanova. Véronique lui expliquait ce qu'elle ne comprenait pas.

Aussitôt que mes acteurs furent assis en cercle, ils me prièrent de leur dire le rôle que je leur avais destiné, mais je ne me montrai pas complaisant sur ce point. « Avant tout, leur dis-je, il faut que vous écoutiez attentivement la lecture de la pièce, sans vous occuper du rôle que vous aurez à apprendre. Quand vous connaîtrez l'ensemble, je vous satisferai. » Je savais que d'ordinaire les acteurs paresseux ou insouciants ne s'occupent que de leur rôle spécial, sans s'attacher à l'esprit de l'ensemble; d'où vient qu'une pièce, quoique bien sue dans ses parties, est mal rendue dans son entier.

Ils se soumirent d'assez bonne grâce, ce que n'auraient pas fait les hautes puissances de la Comédie-Française. Au moment où j'allais commencer la lecture, M. le marquis de Grimaldi entra avec le banquier Belloni, qui venait me rendre visite. Je fus bien aise qu'ils se trouvassent présents à cette épreuve, qui ne dura que cinq quarts d'heure.

Après avoir reçu le suffrage des acteurs qui, par leurs éloges aux situations, me prouvèrent qu'ils avaient bien entendu la pièce, je dis à Costa de distribuer les rôles, ce qui fut fait : mais voilà le premier acteur et la première actrice mécontents : elle parce que je lui avais donné le rôle de lady Alton, lui parce que je ne lui avais pas donné celui de Murrai; mais il fallut bien qu'ils en passassent par ce que je voulus. Je contentai d'ailleurs tout le monde en les invitant tous à dîner pour le surlendemain, après que nous aurions fait la première répétition le rôle à la main.

Le banquier Belloni m'invita à dîner pour le jour suivant avec madame, qui s'en dispensa d'une manière très polie, et M. de Grimaldi se laissa engager avec plaisir à lui tenir compagnie à ma place.

Je fus fort surpris, en arrivant chez M. Belloni de voir l'imposteur Iwanoff qui, au lieu d'affecter de ne pas me connaître, comme il aurait dû le faire, s'avança pour m'embrasser : je lui fis une révérence en reculant, ce que quelqu'un put attribuer à un sentiment de respect, quoique mon air froid et peu cérémonieux eût indiqué tout le contraire à des yeux observateurs. Il était bien mis. Il parla beaucoup, mais d'un ton de tristesse, et raisonna assez bien sur la politique. La conversation ayant amené le propos sur la cour de Russie où régnait Élisabeth Petrowna, il ne dit pas le mot, mais il soupira et se retourna en faisant semblant d'essuyer ses larmes. Au dessert, il

me demanda si j'avais des nouvelles de Mme Morin, ajoutant, comme pour me le rappeler, que c'était là que nous avions soupé ensemble. « Je sais, lui dis-je, qu'elle se porte bien. » Son domestique, qui le servit à table, portait une livrée jaune à galons rouges. Après dîner, il trouva le moyen de me dire qu'il avait grand besoin de me parler.

« Et moi, monsieur, d'éviter tout ce qui pourrait faire supposer que j'ai la moindre intelligence avec vous.

— Vous pouvez d'un seul mot me faire avoir cent mille écus, et je vous en donnerai la moitié. »

Je lui tournai le dos et ne le revis plus a Gênes.

De retour à l'auberge, je trouvai M. Grimaldi occupé à donner une leçon de langue italienne à ma Rosalie.

« Votre amie, me dit-il, m'a fait faire un repas exquis, cette charmante personne doit faire votre bonheur. »

M. Grimaldi, malgré sa contenance honnête, était amoureux de cette jeune personne, mais je croyais n'avoir rien à craindre. Avant de nous séparer, elle l'invita à venir le lendemain à la répétition de l'*Écossaise*.

Quand les comédiens arrivèrent, je vis avec eux un jeune homme que je ne connaissais point, et m'étant informé qui il était, Rossi me dit que c'était le souffleur.

« Point de souffleur, monsieur ; renvoyez-le.

— Nous ne pouvons pas nous en passer.

— Vous vous en passerez, et ce sera moi qui en ferai l'office. »

Le souffleur fut renvoyé, mais voilà les trois actrices de se récrier :

« Quand bien même nous saurions nos rôles comme le *Pater*, nous sommes certaines de rester court si le souffleur n'est pas dans son trou.

— Fort bien, madame, dis-je à celle qui était chargée

du rôle de Lindane, je remplirai moi-même votre trou, mais je verrai vos caleçons.

— Il serait difficile, dit le premier acteur; elle n'en porte pas.

— Tant mieux !

— Vous n'en savez rien, monsieur, » lui dit-elle.

Ces discours nous mirent en gaieté, et les suppôts de Thalie finirent par me promettre qu'ils se passeraient de souffleur. Je fus très content d'eux à la lecture, et ils ne me demandèrent que trois jours pour être prêts à répéter par cœur. Mais voici l'incident.

Au jour marqué, ils vinrent sans l'actrice qui devait jouer Lindane et sans l'acteur qui était chargé du rôle de Murrai. Ils étaient indisposés, mais Rossi me répondit d'eux. Je pris le rôle de Murrai, invitant Rosalie à prendre celui de Lindane.

« Je ne lis pas assez bien l'italien, me dit-elle tout bas, et je ne veux pas prêter à rire aux comédiens; mais Véronique s'acquittera bien de cette besogne.

— Demande-lui, si elle veut le lire. Sur sa demande, Véronique dit qu'elle le réciterait par cœur.

— Tant mieux ! lui dis-je, riant en moi-même en me rappelant Soleure, car je voyais que par ce hasard j'allais être forcé de dire des douceurs à cette fille, à laquelle je n'avais pas adressé la parole depuis quinze jours qu'elle était avec nous. Je n'avais pas même encore bien examiné sa figure, tant je craignais d'alarmer la tendresse de Rosalie que j'aimais chaque jour davantage, à mesure que je lui découvrais de nouvelles qualités.

Ce que je craignais arriva. A la scène où je dus prendre la main de Véronique et lui dire : *Si, bella Lindana, debbe adorarvi,* tout le monde applaudit, parce que je prononçai ces paroles avec le ton convenable au rôle; mais en même temps, lorgnant Rosalie, je vis le trouble

sur sa figure, et je m'en voulus de ne m'être pas mieux observé. Cependant le jeu de Véronique m'étonna ; car, au moment où je lui disais que je l'adorais, elle rougit jusqu'au blanc des yeux ; il n'était pas possible de mieux jouer l'amoureuse.

Nous fixâmes le jour de la grande répétition au théâtre, et les comédiens, pour exciter la curiosité, annoncèrent la première représentation huit jours à l'avance en ces termes : « *Nous donnerons* l'Écossaise *de M. de Voltaire, traduite par une plume inconnue, et nous la jouerons sans souffleur.* »

Il me serait impossible de dire toutes les peines que j'eus, après la répétition, pour tranquilliser Rosalie. Elle était inconsolable, ses larmes coulaient en abondance, et, croyant me faire des reproches, elle me disait les choses les plus touchantes.

« Tu es amoureux de Véronique, me disait-elle, et tu n'as traduit cette pièce que pour avoir occasion de lui déclarer ton amour. »

Je parvins à lui faire comprendre qu'elle avait tort, et à force de caresses vives et tendres, j'eus le bonheur de la calmer. Le lendemain, elle me demanda pardon de sa faiblesse, et pour la guérir de sa jalousie, elle me fit promettre de parler à Véronique en sa présence et en toute occasion. Elle poussa plus loin l'héroïsme ; s'étant levée la première, elle m'envoya une tasse de café par Véronique, qui fut aussi étonnée que moi.

Rosalie avait un fonds de grandeur d'âme qui la rendait susceptible des plus nobles résolutions ; mais elle était, comme toutes les femmes, en proie à son premier sentiment, à ses premières impressions. Depuis lors cette délicieuse personne ne me donna plus aucun témoignage de jalousie, et elle redoubla de bonté envers sa femme de chambre, qui avait foncièrement de l'esprit, de la cul-

ture et de l'usage, et dont je me serais épris si j'avais eu le cœur libre.

Le jour de la représentation, je menai Rosalie dans une loge, et elle voulut que Véronique y allât avec elle. M. de Grimaldi ne la quitta pas un instant. La comédie fut portée aux nues. Le théâtre, très grand, était encombré par tout ce que la ville avait de mieux. Les comédiens, sans souffleur, se surpassèrent et furent vivement applaudis. La pièce eut cinq représentations de suite, et la salle ne désemplissait pas. Rossi, espérant peut-être que je lui en donnerais une autre, me demanda la permission d'offrir à madame une superbe pelisse de loup-cervier qui lui fit beaucoup de plaisir.

J'aurais tout donné pour épargner la moindre peine à ma délicieuse amie, et pourtant voici comment, par irréflexion, je portai le trouble dans son âme. Je ne me le serais pas pardonné, si la Providence ne m'avait rendu l'instrument de son bonheur.

« J'ai quelque motif, me dit-elle un jour, de me soupçonner enceinte, mon cher ami, et ma joie est extrême en pensant que peut-être j'aurai le bonheur de te donner un gage chéri de mon amour.

— S'il vient à telle époque, il sera de moi, et je t'assure qu'il me sera cher.

— Et s'il venait deux ou trois semaines plus tôt, tu n'en serais pas sûr?

— Sûr, non ; mais je l'aimerais de même : il serait de toi, et je l'adopterais.

— Il ne pourrait être que de toi, j'en ai la certitude. O mon Dieu! que je suis malheureuse! Non, il n'est pas possible, mon ami, que j'aie conçu avec Petri, qui ne m'a connue qu'une fois et très imparfaitement : tandis que, tu le sais, nous avons vécu si tendrement ensemble! »

Elle pleurait à chaudes larmes.

« Calme-toi, mon cœur, je t'en conjure. Oui, tu as raison, c'est impossible. Tu sais que je t'adore, et je ne doute pas en effet que tu ne sois enceinte de moi, et de moi seul. Oui, si j'ai le bonheur que tu me donnes un poupon joli comme toi, il sera bien le mien. Tranquillise-toi.

— Ah ! comment me tranquilliser, maintenant que j'ai la certitude que tu as pu en douter ? »

Nous n'en parlâmes plus ; mais je la voyais souvent triste et pensive, malgré mes tendres prévenances, mes continuelles caresses et ces mille riens qui exprimaient le véritable amour plus que toutes les paroles. Combien de fois je me suis fait d'amers reproches de lui avoir communiqué ma sotte supputation !

Quelques jours plus tard, elle me remit une lettre cachetée en me disant : « Voilà une lettre que le valet de place m'a donnée en cherchant le moment de n'être pas vu de toi. Je me trouve offensée, mon cher ami, et je te remets le soin de me venger. » Je fis appeler le domestique.

« De qui as-tu reçu cette lettre ?

— D'un jeune homme que je ne connais pas, monsieur. Il m'a donné un écu en me priant de lui faire le plaisir de remettre cette lettre à madame sans être vu de vous, et il m'en a promis deux si je lui apporte la réponse demain aux *Banchi*. Je n'ai pas cru commettre une faute, monsieur, car madame était toujours maîtresse de vous le dire.

— C'est vrai ; malgré cela je vous renvoie, parce que madame que voilà et qui m'a remis la lettre sans la décacheter, ainsi que vous le voyez, s'est trouvée outragée par votre démarche. »

J'appelai Le Duc pour qu'il le payât, et tout fut dit. J'ouvris la lettre, elle était de Petri. Rosalie me quitta, ne voulant pas en connaître le contenu. La voici :

« Je vous ai vue, ma chère Rosalie, au moment où vous sortiez d'une chaise à porteurs, pour entrer au théâtre, vous étiez servie par M. le marquis de Grimaldi, qui est mon parrain. Je ne vous ai pas trouvée, je pensais toujours à vous aller épouser à Marseille au printemps prochain, ainsi que je vous l'ai promis. Je vous aime constamment, et si vous êtes encore ma bonne Rosalie, je suis prêt à vous épouser ici en présence de tous mes parents. Si vous avez commis quelque faute, je vous promets de ne jamais vous en parler, car je sens que je dois malheureusement en être la cause. Dites-moi, je vous en supplie, si vous voulez que j'explique mes intentions à M. de Grimaldi, j'espère qu'il aura la bonté de vous répondre de moi. Je suis prêt à vous recevoir sans la moindre difficulté des mains mêmes du monsieur avec lequel vous vivez, à moins que vous ne soyez mariée avec lui. Songez, si vous êtes libre, que vous recouvrez votre honneur dès que celui qui vous a séduite devient votre époux.»

Cette lettre est d'un honnête homme qui mérite Rosalie, me dis-je, et moi je ne le serais pas, si je la lui refusais, à moins que je ne l'épouse sur-le-champ. Mais c'est à Rosalie à décider. Je l'appelle, je lui donne la lettre en la priant de la lire avec attention. Elle m'obéit, puis elle me la rend en me demandant si je lui conseille d'accepter la proposition de Petri.

« Si tu l'acceptes, ma chère Rosalie, j'en mourrai de douleur ; mais, ne voulant pas te céder, mon honneur exige que je t'épouse, et j'y suis tout disposé. »

A ces mots, cette adorable fille se jeta dans mes bras, en me disant avec l'accent de l'amour le plus vrai :

« Je n'aime et ne puis aimer que toi, mon tendre ami ; mais il n'est pas vrai que ton honneur exige que tu m'épouses. Notre union est une convention du

cœur, elle est réciproque, et cela suffit à mon bonheur.

— Chère Rosalie, je t'adore, mais je te prie de croire que tu ne peux pas être meilleur juge de mon honneur que moi-même. Si Petri est un homme à son aise et fait pour te rendre heureuse, je dois, de toute nécessité, te conseiller d'accepter sa main, ou de prendre la mienne.

— Ni l'un ni l'autre; rien ne nous presse. Si tu m'aimes, je suis heureuse, car je n'aime que toi. Je ne répondrai pas à cette lettre, et je ne veux plus entendre parler de Petri.

— Sois bien sûre que je ne t'en parlerai jamais; mais je prévois que le marquis s'en mêlera.

— Je n'en doute pas, mais sois certain qu'il ne m'en parlera pas deux fois. »

Après ce concordat, plus sincère que celui de deux potentats, je pris la résolution de quitter Gênes dès que j'aurais reçu des lettres que j'attendais pour Florence et Rome. En attendant, je vivais avec ma chère Rosalie dans la douce paix de l'amour heureux : elle n'avait plus une ombre de jalousie, et M. de Grimaldi était le seul témoin de notre bonheur.

A cinq ou six jours de là, étant allé voir le marquis à son casino de Saint-Pierre d'Arena, il m'accueillit en me disant qu'il était heureux de me voir, car il avait à me parler d'une affaire qui devait m'intéresser particulièrement. Devinant quelle devait être la nature de l'affaire et sachant ce que j'avais à lui répondre, je le priai de vouloir s'expliquer. Voici ce qu'il me dit :

« Un bon marchand de cette ville est venu, il y a deux jours, me présenter son neveu qui se nomme Petri. Il m'a dit que ce jeune homme est mon filleul, ce que je me suis rappelé facilement, et il m'a demandé ma protection pour lui. Je lui ai répondu qu'en ma

qualité de parrain je lui devais ma protection, et qu'ainsi il pouvait y compter, en tant qu'il me serait possible de lui être utile. Mon filleul, étant resté seul avec moi, m'a dit avoir connu avant vous votre maîtresse à Marseille, qu'il lui avait promis de l'épouser au printemps prochain, qu'il l'a revue avec moi et que, l'ayant suivie, il a su qu'elle vit avec vous. On lui a dit qu'elle est votre femme ; mais, ne l'ayant pas cru, il lui a écrit une lettre qui est tombée entre vos mains, et dans laquelle il lui annonçait qu'il est prêt à l'épouser, mais il n'a point reçu de réponse. Ne pouvant se résoudre à perdre une espérance qui faisait son bonheur, ce jeune homme a pris la résolution de recourir à mes bons offices pour savoir si Rosalie accepte sa proposition. Il se flatte qu'en me faisant connaître l'état avantageux de ses affaires, je pourrai vous répondre qu'il est en état de faire le bonheur d'une épouse. Je lui ai répondu que j'avais l'honneur de vous connaître et que ce serait à vous-même que j'en parlerais, après quoi je lui ferais savoir le résultat de notre entretien. Avant de vous en entretenir, je me suis informé des affaires de ce jeune homme, et j'ai acquis la certitude qu'il est déjà en possession d'un capital considérable. Ses mœurs sont excellentes, ainsi que sa réputation, et son crédit est solidement établi sur la place. En outre, il est unique héritier de son oncle, qui passe pour un homme très à son aise. Dites-moi, mon cher monsieur Casanova, la réponse que je dois lui faire.

— Que Rosalie le remercie et qu'elle le prie de l'oublier. Vous savez que nous partons dans trois ou quatre jours. Rosalie m'aime autant que je la chéris, et je suis prêt à l'épouser moi-même dès qu'elle le voudra.

— C'est précis, mais je crois qu'à un homme comme vous la liberté doit être beaucoup plus chère que la possession d'une femme, quelque belle qu'elle soit, con-

tractée par des liens indissolubles. Me permettez-vous d'en parler moi-même à Rosalie?

— Vous n'avez pas besoin de ma permission. Parlez-lui, mais, bien entendu, que ce ne soit pas de ma part; car je l'adore et je ne puis vouloir lui donner le motif d'imaginer que le désir de m'en séparer ait jamais pu germer dans mon esprit.

— Si vous n'aimez pas que je me mêle de cette affaire, dites-le-moi franchement.

— Au contraire; je suis bien aise que vous puissiez affirmer que je ne suis pas le tyran d'une femme que j'idolâtre.

— Je lui en parlerai ce soir. »

Pour laisser au marquis le temps de parler à ma Rosalie en toute liberté, je ne rentrai qu'à l'heure du souper. Le noble Génois soupa avec nous, et la conversation roula sur mille choses indifférentes. Après son départ, non amie me rendit compte de leur entretien. Il lui avait parlé à peu près comme à moi, et ses réponses avaient été calquées sur la mienne, avec cette addition, qu'elle l'avait prié de ne plus lui parler de son filleul, ce que le marquis lui avait promis.

Croyant l'affaire coulée, nous nous occupâmes de nos préparatifs de départ; mais trois ou quatre jours après, et lorsque nous comptions qu'il n'y pensait plus, le marquis vint nous prier d'aller dîner avec lui à Saint-Pierre d'Arena, où ma Rosalie n'avait jamais été. « Je désire, madame, qu'avant de quitter ma belle patrie, vous ayez vu mon beau jardin, lui dit M. Grimaldi; ce sera pour moi un agréable souvenir de plus. »

Nous nous y rendîmes le lendemain à midi. Il était avec un homme et une femme âgés auxquels il nous présenta. Il me présenta par mon nom, annonçant la demoiselle comme une personne qui m'appartenait.

Nous allâmes nous promener au jardin, où les deux vieux époux, prenant Rosalie au milieu, l'accablèrent de politesses et de compliments. Elle, gaie, heureuse, se mit à leur répondre en italien et les charma autant par son esprit que par la grâce qu'elle donnait aux fautes de langue qu'elle faisait.

On vint nous avertir qu'on avait servi; nous entrons dans la salle à manger, et je fus frappé de voir six couverts. Il ne me fallut pas beaucoup de pénétration pour deviner le tour que le marquis me jouait, mais c'était trop tard. Nous nous mettons à table, et au même instant, voilà un jeune homme qui entre.

« Vous vous êtes un peu fait attendre, lui dit le marquis; puis, sans attendre l'excuse obligée, il me l'annonça rapidement pour M. Petri, son filleul, neveu des autres convives, et il le fit asseoir à sa gauche, ayant placé Rosalie à sa droite. J'étais assis en face d'elle, et, la voyant pâle comme la mort, le feu me monte au visage : la colère fermentait dans tout mon être. Le procédé de cet autocrate en miniature me paraissait âcre; c'était une surprise, un affront sanglant fait à ma Rosalie et à moi-même; affront que je devais laver dans le sang de celui qui n'avait pas craint de me le faire. Je fus tenté de le poignarder à table; cependant, malgré le tumulte de mes esprits, je compris que je devais me contraindre et mordre le frein. Que pouvais-je faire? Prendre Rosalie par le bras et sortir avec elle? J'en eus la pensée; mais, prévoyant les suites autant pour elle que pour moi, je n'en eus pas le courage.

Jamais je n'ai passé à table une heure aussi cruelle que celle que je passai à ce fatal dîner. Nous ne mangeâmes rien, ni Rosalie ni moi, et le marquis, qui servait tous les convives, eut la prudence de faire semblant de ne pas s'apercevoir que l'on enlevait les assiettes in-

tactes. Pendant tout le dîner, il n'adressa la parole qu'à Petri et à son oncle, leur donnant occasion de faire parade de leur commerce. Au dessert, le marquis dit au jeune homme qu'il pouvait aller vaquer à ses affaires; et, après lui avoir baisé la main, il partit en faisant une révérence à laquelle personne ne répondit.

Petri était un jeune homme d'environ vingt-quatre ans, d'une taille moyenne, d'une figure ordinaire, mais douce et honnête; fort respectueux, il ne parlait pas avec beaucoup d'esprit, car il faut être libre pour en montrer; mais il répondait avec bon sens. Tout bien pesé, je ne le trouvais pas indigne de Rosalie, mais je frémissais en pensant que je ne pouvais consentir à la voir devenir sa femme qu'en la perdant. Après son départ, le marquis se plaignit à son oncle qu'il ne lui eût jamais présenté ce jeune homme, auquel il aurait pu être très utile dans son commerce. Ce qui n'a pas eu lieu jusqu'ici, ajouta-t-il d'un ton significatif, aura lieu à l'avenir, car je veux contribuer à sa fortune. A ces mots, l'oncle et la tante, qui sans doute avaient le mot, firent de cent façons l'éloge de leur neveu, et finirent par dire que, n'ayant point d'enfants, ils étaient charmés que Petri, qui devait être leur héritier, eût le bonheur d'être jugé digne de la protection de Son Excellence. « Il nous tarde, ajoutèrent-ils, de voir la demoiselle de Marseille qu'il doit épouser; nous l'accueillerons dans nos bras comme une fille bien-aimée. »

Rosalie me dit tout bas qu'elle n'en pouvait plus, et me supplia de la reconduire chez nous. Je me levai et, saluant la compagnie avec dignité et froideur, nous partîmes. Le marquis était visiblement déconcerté. Ne sachant que dire, le marquis, en nous accompagnant jusqu'à la porte, balbutia quelques compliments, disant à Rosalie qu'il n'aurait pas l'honneur de la voir le soir, mais

que le lendemain il ne manquerait pas de lui présenter ses devoirs.

A peine libres et tête à tête, nos poitrines se dégonflèrent, nous respirâmes avec plus de facilité, et nous parlâmes pour dissiper l'affreux cauchemar qui pesait sur nos âmes.

Rosalie trouva comme moi que le marquis nous avait joué un tour affreux. Elle me dit que je devais lui écrire un billet pour le prier de ne plus se donner la peine de venir chez nous.

« Je trouverai, lui répondis-je, l'occasion de nous venger, mais je ne crois pas que je fasse bien de lui écrire. Hâtons notre départ et recevons-le demain avec cette réserve et cette froide politesse qui témoignent à la fois la défiance et l'indignation ; surtout pas la moindre réponse à rien de ce qu'il pourra dire touchant son filleul.

— Si Petri m'aime, me dit-elle, je le plains, car je le crois honnête homme, et je ne saurais lui en vouloir de s'être trouvé à ce dîner, car il est possible qu'il n'ait pas su que cela devait m'offenser. Mais, quand j'y pense je frémis, mon ami ; car j'ai cru mourir quand nos regards se sont rencontrés ! Pendant tout le dîner, il lui a été impossible de voir mes yeux ; car je les ai toujours presque fermés, et, d'ailleurs, il ne pouvait guère me voir. M'a-t-il regardée en parlant ?

— Non, il n'a regardé que moi. Je le plains, au reste, comme toi, car il a l'air d'un honnête garçon.

— Le malheur est passé, et j'espère que j'aurai bon appétit à souper. As-tu fait attention à ce que disait la tante ? Elle était certainement du complot. Elle a cru me séduire en disant qu'elle veut me traiter comme sa propre fille. Au reste, elle a l'air d'une très bonne femme. »

Nous soupâmes bien, et une nuit heureuse nous dis-

posa à oublier l'affront que le marquis nous avait fait. A notre réveil, nous en plaisantâmes. Le marquis vint nous voir le soir, et, m'abordant d'un air confus et mortifié, il me dit qu'il sentait tout le tort qu'il avait de m'avoir surpris de la sorte, qu'il m'en demandait pardon, mais qu'il était prêt, s'il était possible de réparer sa faute, à me donner telle satisfaction que je pourrais désirer.

Rosalie ne me laissa pas le temps de répondre. « Si vous sentez, lui dit-elle, que vous nous avez outragés, nous nous croyons suffisamment vengés et par conséquent satisfaits. Mais dorénavant, monsieur, nous nous tiendrons sur nos gardes vis-à-vis de vous, quoique cela soit à peu près inutile, puisque nous sommes sur notre départ. »

En achevant cette fière réponse, elle lui fit une profonde révérence et passa dans sa chambre.

Resté seul avec moi, voici le discours que me tint M. Grimaldi :

« Je m'intéresse infiniment au bonheur de votre maîtresse, et comme je sais par expérience qu'il est impossible qu'elle soit longtemps heureuse dans l'état incertain et précaire où elle se trouve ; que je suis persuadé, au contraire, qu'avec le caractère d'épouse elle ne pourrait manquer de l'être avec un jeune homme aussi doux et aussi bien né que mon filleul, je me suis déterminé à vous le faire connaître à tous deux ; car Rosalie même ne le connaissait que très imparfaitement. Pour y parvenir, je me suis servi d'un moyen déloyal, j'en conviens ; mais vous le pardonnerez, j'en suis sûr, en faveur de la bonne intention. Je vous souhaite un heureux voyage, et je désire que vous viviez longtemps heureux avec cette charmante fille. Je vous prie de me donner de vos nouvelles et de compter sur mon amitié,

sur mon crédit et sur tout ce qui peut dépendre de moi, et en toute occasion, avant de vous quitter, il me reste à vous confier une seule chose pour que vous puissiez vous faire une juste idée de l'excellent caractère du jeune Petri, dont, à ce qu'il dit, Rosalie peut seule faire le bonheur. Il ne m'a fait la confidence que vous allez entendre que lorsqu'il a vu que je refusais absolument de me charger d'une lettre qu'il avait écrite à Rosalie, désespérant de trouver un autre moyen de la lui faire parvenir. Après m'avoir assuré que Rosalie l'avait aimé, et que par conséquent elle ne pouvait avoir contre lui aucun sentiment d'aversion, il a ajouté que si elle ne pouvait pas se déterminer à lui donner sa main par la crainte, peut-être, d'être enceinte, il consentirait à différer son mariage jusqu'après ses couches, pourvu qu'elle pût se déterminer de rester à Gênes dans quelque endroit où elle pût vivre ignorée de tout le monde, de lui excepté. Il s'offre de fournir à toutes les dépenses pour son entretien. Il a accompagné ce raisonnement d'une réflexion fort sage : — « Des couches prématurées après son mariage préjudicieraient à son honneur et au mien, ainsi qu'à l'attachement que mes parents doivent avoir pour nos enfants ; et si Rosalie devient ma femme, je veux qu'elle soit parfaitement heureuse. »

A ces mots, Rosalie, qui sans doute, curieuse comme une femme, avait écouté à la porte, entre et me confond par ces paroles :

« Si M. Petri ne vous a pas dit qu'il est possible que je sois enceinte de lui, c'est un très honnête garçon ; mais c'est moi qui vous le dis. La chose me semble difficile, mais elle est au nombre des possibles. Dites-lui, monsieur, que je resterai à Gênes jusqu'après mes couches, si je suis grosse, ce que j'ignore, ou jusqu'à ce que j'aie acquis la certitude que je ne le suis

pas. Dites-lui qu'alors je partirai pour aller rejoindre mon ami que voilà, partout où il pourra être. Si j'accouche, l'époque me démontrera la vérité. Si je ne puis douter que l'enfant appartienne à M. Petri, je serai prête à l'épouser ; mais s'il peut se convaincre lui-même qu'il ne peut lui appartenir, j'espère qu'il sera assez raisonnable pour ne plus penser à moi. Quant à la dépense pour mon entretien et le lieu de ma retraite, veuillez aussi lui dire qu'il n'a aucune peine à se donner. »

J'étais pétrifié, car je voyais là le fruit de ma fatale imprudence, et j'en avais le cœur déchiré. Le marquis me demanda si je l'autorisais à se charger de cette commission, et je lui répondis que, ne pouvant avoir d'autre volonté que celle de mon amie, je le priais de se régler sur sa décision. Il partit fort content, car il prévoyait que l'affaire qu'il avait tant à cœur irait au gré de ses vœux, une fois qu'il pourrait à loisir influencer Rosalie. Les absents ont toujours tort.

« Tu veux donc me quitter, Rosalie? lui dis-je, quand nous fûmes seuls.

— Oui, mon doux ami, mais ce ne sera pas pour longtemps.

— Je prévois que nous ne nous reverrons jamais plus.

— Pourquoi, mon cœur, si je puis compter sur ta constance? Écoute-moi, mon ami : mon honneur et le tien m'ordonnent, si je suis enceinte, d'assurer Petri que je ne le suis pas de lui, et toi en même temps que je le suis véritablement de toi.

— Je n'en douterai jamais, ma chère Rosalie.

— Tu en as douté une fois, mon ami, et cela suffit. Notre séparation va me coûter d'amères larmes, mais elle est nécessaire à ma conscience et à mon bonheur à venir. J'espère que tu m'écriras, et après mes couches, ce sera ton affaire de m'indiquer le moyen de te re-

oindre. Si je ne suis pas enceinte, notre réunion pourra avoir lieu dans une couple de mois au plus tard.

— Quelque douleur que ta résolution me cause, je dois m'y soumettre, car je me suis promis de ne jamais te contrarier. Je crois que tu ne peux te retirer que dans un couvent, et je ne vois que le marquis qui puisse t'en procurer un et t'y protéger comme un père. Faut-il que je lui en parle? Je te laisserai une somme suffisante pour tes besoins.

— La somme ne sera pas grande. Quant à M. Grimaldi, il est de son honneur de s'occuper de me trouver un asile : je ne crois pas qu'il soit nécessaire que tu lui en parles. »

Elle pensait juste, et je ne pus m'empêcher d'admirer le tact naturel de cette jeune fille vraiment étonnante.

Le lendemain j'appris que le soi-disant Iwanoff s'était évadé une heure avant l'arrivée des sbires qui l'auraient conduit en prison à la réquisition du banquier qui avait découvert qu'une lettre de crédit qu'il lui avait présentée était fausse. Il s'était sauvé à pied, laissant tous ses effets, de sorte que le banquier en fut pour peu de chose.

Le jour suivant le marquis vint rendre compte à Rosalie que son filleul n'avait rien trouvé à redire à son projet. Il ajouta qu'il espérait qu'elle se déterminerait à devenir sa femme après ses couches, lors même que l'enfant ne lui appartiendrait pas.

« Il est le maître de l'espérer, lui dit Rosalie en souriant.

— Il espère aussi que vous lui permettrez quelquefois d'avoir l'honneur de vous rendre ses devoirs. J'ai parlé à la supérieure du couvent de ***, qui est un peu ma parente. Vous aurez deux chambres, et une femme fort

comme il faut vous tiendra compagnie, vous servira et vous accouchera au besoin. J'ai fait le prix de votre pension par mois. Tous les matins je vous enverrai un homme de confiance, qui communiquera avec votre gouvernante et qui m'apportera vos ordres. J'irai aussi vous faire quelques visites à la grille lorsque vous me le permettrez. »

Ce fut alors à moi à remercier le marquis, triste nécessité imposée par les convenances.

« C'est à vous, monsieur le marquis, lui dis-je, que je confie ma Rosalie, et je compte la placer en de sûres mains. Je partirai dès qu'elle se sera rendue toute seule au couvent avec une lettre que je vous prie de lui remettre pour la supérieure.

— Je vais l'écrire à l'instant, » me dit-il.

Et comme Rosalie lui avait dit d'avance qu'elle voulait payer elle-même tout ce qui pouvait être nécessaire à son entretien, il lui remit par écrit l'accord qu'il avait fait.

« Je suis, lui dit Rosalie, décidée à m'enfermer dès demain, et je serai bien aise de vous voir un moment le jour après.

— J'y serai, répondit le marquis, et vous pouvez être sûre que je ne négligerai rien de ce qui pourra vous rendre votre retraite agréable. »

Nous passâmes la nuit la plus triste. L'amour n'interrompit qu'à peine nos plaintes, nos consolations alternatives qui ne finissaient pas. Nous nous jurions de n'être jamais que l'un à l'autre, et nos serments étaient sincères, comme le sont toujours ceux de deux êtres qui s'aiment avec passion, mais qui doivent être confirmés par le destin, qu'aucun mortel ne peut connaître.

Rosalie, les yeux rouges et humides de pleurs, s'occupa toute la matinée à faire ses paquets avec Véronique, qui

pleurait aussi, et que je ne regardais pas, parce que je me voulais du mal de la trouver jolie. Rosalie ne voulut accepter que deux cents sequins, me disant que, si elle en avait besoin, les moyens de lui en envoyer ne me manqueraient pas. Après avoir prié Véronique d'avoir des attentions pour moi pendant les deux ou trois jours que je devais encore passer à Gênes, elle me fit une révérence muette et sortit, suivie de Costa qui l'accompagna jusqu'à la chaise à porteurs. Deux heures après, un domestique du marquis vint prendre ses effets, et je restai seul, triste et abattu, jusqu'à l'arrivée de ce seigneur, qui vint me demander à souper, me conseillant d'inviter Véronique à nous tenir compagnie. « C'est une fille de mérite, me dit-il, que vous ne connaissez pas bien et que vous ne serez pas fâché de mieux connaître. » Quoiqu'un peu surpris, je ne m'arrêtai pas à réfléchir aux intentions insidieuses du fin Génois, et j'allai prier Véronique de nous faire ce plaisir. Elle reçut mon invitation avec politesse, en me disant qu'elle sentait tout le prix de l'honneur que je lui faisais.

J'aurais été le plus ignare des hommes si je n'avais pas reconnu clairement que le rusé marquis était venu à bout du projet qu'il avait astucieusement médité, et qu'il m'avait dupé comme un véritable apprenti. Quoique j'eusse de forts motifs d'espérer que Rosalie me serait rendue, je ne pouvais douter que le marquis n'employât toutes les ressources de son esprit subtil pour la séduire, et j'avais tout à craindre qu'il ne réussît. Cependant je m'étais mis dans la nécessité de dissimuler et de laisser faire.

M. de Grimaldi avait près de soixante ans ; il était épicurien dans toute la force du terme, fort joueur, riche, éloquent, grand politique, très estimé dans sa patrie, et il avait une grande connaissance des hommes et

du cœur des femmes en particulier. Il avait beaucoup vécu à Venise, pour mieux jouir de sa liberté et des plaisirs de la vie. Il n'avait jamais été marié, disant qu'il connaissait trop les femmes, qui veulent être esclaves ou tyrans, et qu'il ne voulait ni tyranniser personne ni être aux ordres de qui que ce fût. Il trouva le moyen de retourner à Venise qu'il affectionnait, malgré la loi qui défend à tout patricien qui a été revêtu de la dignité de doge de jamais quitter le sol de la patrie. Quoiqu'il m'accablât de prévenances amicales, il sut conserver un air de supériorité qui m'en imposa. Il se connaissait sans doute cette supériorité, qui seule put lui donner la hardiesse de me faire dîner avec Petri. Je sentais que j'avais été joué, et je me crus obligé de le forcer à m'estimer en me comportant comme je le fis. Ce fut par un sentiment de reconnaissance qu'il voulut m'aplanir le chemin de la conquête de Véronique, qu'il jugeait très propre à me consoler de la perte de Rosalie.

A table je ne pris presque aucune part à la conversation; mais le marquis mit Véronique en train de raisonner, et elle brilla. Il me fut facile de juger qu'elle avait plus d'esprit et de connaissances que Rosalie ; mais, dans la disposition d'esprit où j'étais, c'était le véritable moyen de me déplaire. M. Grimaldi, fâché de me voir triste, me força, pour ainsi dire, de prendre part à la conversation. Comme il me reprochait amicalement mon silence, Véronique dit avec un sourire plein de grâce que j'avais raison de me taire après la déclaration d'amour que je lui avais faite et qu'elle avait si mal accueillie. Fort étonné, je lui dis que je ne me souvenais pas de l'avoir aimée et moins encore de le lui avoir dit ; mais je fus forcé de rire quand elle me dit d'un air plein de finesse que ce jour-là elle s'appelait Lindane.

« Cela, lui répliquai-je, ne pouvait m'arriver qu'en

jouant la comédie, car l'homme qui se déclare amoureux par des paroles est un sot; c'est par des actions que l'homme d'esprit fait connaître son amour.

— C'est bien vrai, cependant madame en fut alarmée.

— Point du tout, Véronique, elle vous aimait.

— Je le sais, malgré cela je l'ai vue jalouse.

— Si elle le fut, elle eut bien tort. »

Ce dialogue, très peu amusant pour moi, le fut beaucoup pour le marquis, qui me dit, en me quittant, que le lendemain il irait rendre ses devoirs à Rosalie, et que le soir, si je voulais lui donner à souper, il m'en apporterait des nouvelles. Je lui répondis, comme de raison, qu'il serait le bienvenu.

Véronique, après m'avoir conduit dans ma chambre, me pria de me faire servir par mes domestiques; car, madame n'y étant plus, on pourrait porter sur elle des jugements défavorables. « Vous avez raison, mademoiselle; ayez la bonté de m'envoyer Le Duc. »

Le lendemain je reçus une lettre de Genève. Elle était de mon voluptueux ami le syndic, qui m'annonçait qu'il avait présenté de ma part à M. de Voltaire la traduction de l'*Écossaise* et la lettre fort honnête dans laquelle je lui demandais pardon d'avoir pris la liberté de travestir en italien sa belle prose française. Il me disait clair et net qu'il avait trouvé ma traduction mauvaise.

Mon amour-propre fut tellement irrité de cette nouvelle et de l'impolitesse qu'il commettait en ne répondant pas à ma lettre, à laquelle il ne pouvait pas trouver le défaut qu'il reprochait à ma traduction, que je devins l'ennemi mortel de ce grand homme. Je l'ai critiqué par la suite dans tous les ouvrages que j'ai publiés, croyant me venger en lui faisant du tort, tant la passion m'aveuglait. Je sens aujourd'hui que ces faibles piqûres ne

peuvent nuire qu'à moi seul, si jamais mes écrits arrivent à leur adresse. La postérité me mettra au nombre des Zoïles que l'impuissance déchaîna contre ce grand génie qui a fait faire à la civilisation et au bonheur des hommes des pas de géant, et auquel les amis de la liberté et de la raison devraient élever des autels. Les seuls torts qu'on puisse reprocher à ce grand homme sont ses diatribes contre la religion. S'il avait été sage philosophe, il n'aurait jamais parlé sur ces matières ; car, en supposant même que tout ce qu'il a dit soit vrai, il ne devait pas ignorer que la religion est nécessaire à la morale des peuples, et que le bonheur des nations dépend de la morale des peuples.

CHAPITRE VI

Je suis amoureux de Véronique. — Sa sœur. — Ruse contre ruse. — Ma victoire. — Désappointement réciproque.

Je n'ai jamais aimé à manger seul, ce qui m'a toujours empêché de me faire ermite, quoique j'aie eu l'idée assez fugitive de me faire moine, métier comme un autre, et peut-être le meilleur de tous, quand, sans renoncer à certains plaisirs de la vie, on peut vivre dans une sainte oisiveté. Cette répugnance me fit ordonner deux couverts, car, d'ailleurs, Véronique, après avoir soupé avec moi et le marquis, avait droit à cette distinction, que lui méritaient en outre son esprit et sa beauté.

Ne voyant que Costa derrière ma chaise, je lui demandai où était Le Duc. Il me dit qu'il était malade. « Dans ce cas, passez derrière la chaise de mademoiselle, »

lui dis-je. Il obéit, mais en souriant. Où ne se niche pas l'orgueil ! et, quoique le plus risible soit celui des valets, il va souvent chez eux jusqu'à la morgue.

Ce jour-là Véronique me parut plus jolie. Son maintien libre ou réservé à propos me convainquit qu'elle n'était pas novice, et qu'elle aurait su jouer facilement le rôle d'une princesse dans une société choisie. Cependant telle est la bizarrerie du cœur humain, je m'affligeais sincèrement de voir qu'elle me plaisait, et je ne m'en consolais qu'en pensant que sa mère devait venir la reprendre dans la journée. J'adorais Rosalie, et mon cœur saignait encore; notre séparation était trop récente.

La mère vint que nous étions encore à table. Elle fut ébahie de l'honneur que je faisais à sa fille et m'en fis les plus vifs remerciements.

« Vous ne devez point me remercier, madame, car c'est votre fille qui m'honore, puisqu'elle est belle, spirituelle et sage.

— Remercie monsieur, ma fille, des beaux présents qu'il te fait, puisque tu es laide, sotte et folle, » dit la mère.

Puis elle ajouta :

« Mais comment as-tu eu l'audace de t'asseoir à la table de monsieur avec une chemise sale?

— Vous me feriez rougir, ma mère, si je ne savais que vous vous trompez, car il n'y a pas deux heures que je l'ai mise toute blanche.

— Madame, dis-je à la mère, il est difficile qu'une chemise paraisse blanche sur la peau de votre fille. »

Ce compliment fit rire la mère et flatta beaucoup la fille. Aussi, lorsque la mère lui eut dit qu'elle était venue pour la reconduire chez elle, Véronique, avec un sourire plein de finesse, lui dit-elle :

« Maman, vous n'êtes pas sûre de faire un grand plai-

sir à monsieur en me ramenant vingt-quatre heures avant son départ.

— Au contraire, ajoutai-je machinalement, cela me ferait beaucoup de peine.

— Dans ce cas, monsieur, répliqua la mère, elle peut rester ; mais la décence veut que je vous envoie sa jeune sœur, qui couchera avec elle.

— Vous m'obligerez, madame. »

Et là-dessus je les laissai seules.

Cette Véronique m'embarrassait, car je ne pouvais me dissimuler que j'en étais épris ; et du caractère dont je me connaissais, je devais redouter une résistance calculée.

La mère, étant entrée dans ma chambre, où je m'étais mis à écrire, me souhaita un bon voyage et me réitéra qu'elle enverrait sa fille Annette. Elle vint effectivement vers le soir, accompagnée d'une servante, et, après avoir baissé son *mezzaro* et m'avoir baisé la main avec beaucoup de modestie, elle courut toute joyeuse embrasser sa sœur.

Curieux de voir la figure de cette jeune fille, je demandai des flambeaux, et je fus frappé par l'aspect d'une blonde comme je n'en avais jamais vu. Ses cheveux, ses sourcils et les longs cils de ses paupières étaient couleur d'or pâle et presque plus blancs que sa peau qui était d'une finesse extrême. Elle avait la vue extrêmement basse, mais ses yeux grands et bien fendus étaient d'un azur pâle et brillant d'une merveilleuse beauté. Elle avait la bouche la plus mignonne qu'il soit possible d'imaginer ; mais ses dents, quoique fort régulières, étaient d'un émail moins blanc que sa peau : sans ce défaut, Annette aurait pu passer pour une beauté achevée.

La délicatesse de ses yeux lui rendait pénible une lumière trop brillante ; mais, debout devant moi, elle avait l'air de trouver du plaisir à se voir l'objet de mon exa-

men. Mes regards s'arrêtaient avec une avide complaisance sur la moitié de deux petits globes encore en espérance, et d'une blancheur qui me faisait deviner tout ce que le reste du corps avait de ravissant. Véronique était moins généreuse sous ce rapport. On voyait bien que sa gorge devait être magnifique, mais un voile jaloux la cachait soigneusement à tous les regards. Elle fit asseoir sa sœur auprès d'elle pour la faire travailler; mais, voyant ses jolies petites mains obligées de tenir la toile à quatre pouces de ses yeux, je lui dis que la nuit au moins elle devait épargner sa vue, et elle quitta l'ouvrage comme par obéissance.

Le marquis vint à son ordinaire, et Annette, qu'il n'avait jamais vue, lui parut, comme à moi, une miniature étonnante. Autorisé par son âge et la supériorité de son rang, le voluptueux vieillard osa passer la main sur la jolie gorge de la jeune fille qui, trop respectueuse pour se permettre de contrarier monseigneur, le laissa faire, sans en montrer la moindre humeur. Il y avait dans son fait autant d'innocence que de coquetterie.

La femme qui, par le peu qu'elle montre, parvient à inspirer de la curiosité à un homme, a fait les trois quarts du chemin nécessaire pour le rendre amoureux ; car l'amour est-il autre chose qu'une curiosité? je ne le crois pas, et ce qui le prouve, c'est que l'amour s'éteint dès que la curiosité est satisfaite ; mais il est certain que la curiosité de l'amour est la plus forte qu'il y ait, et Annette m'avait déjà rendu curieux.

M. Grimaldi dit à Véronique que Rosalie la priait de rester avec moi jusqu'à mon départ, et elle fut aussi étonnée que moi d'entendre cette prière.

« Veuillez lui dire, je vous prie, dis-je au marquis, que mademoiselle a prévenu ses désirs, et que pour cela elle a fait venir sa sœur Annette.

— Deux, mon cher ami, me répondit le fin Génois, valent toujours mieux qu'une. »

Après ces propos, nous laissâmes les deux sœurs ensemble et nous passâmes dans ma chambre, où il me dit :

« Votre Rosalie est contente, et vous devez vous féliciter d'avoir fait son bonheur, car je suis sûr qu'elle deviendra heureuse. Je suis fâché seulement que toutes les raisons de convenance s'opposent à ce que vous alliez la voir.

— Vous en êtes amoureux, monsieur le marquis.

— Je l'avoue, mais je suis vieux et j'en suis fâché.

— Cela ne fait rien ; elle vous aimera tendrement, et si Petri devient son mari, je suis certain qu'elle ne pourra jamais avoir pour lui qu'une amitié passive. Vous m'écrirez à Florence comment elle l'aura reçu.

— Restez encore trois jours ici, et vous le saurez. En attendant, ces deux beautés vous feront trouver les heures plus courtes.

— C'est précisément parce que je prévois qu'elles pourraient facilement atteindre ce but que je veux partir demain. Véronique m'épouvante.

— Je ne vous croyais pas homme à vous laisser épouvanter par une jolie femme.

— J'ai peur qu'elle n'ait jeté sur moi un dévolu fatal, car je la crois inclinée à faire parade de maximes. Je ne puis aimer que Rosalie.

— A propos ! voici une lettre d'elle. »

Je me retirai dans l'angle d'une fenêtre pour lire une lettre dont les caractères me faisaient battre le cœur avec violence ; voici ce qu'elle contenait :

« Mon cher ami, je m'aperçois que tu m'as confiée aux mains d'un père tendre qui ne me laissera manquer de rien jusqu'au moment où je n'aurai plus le moindre

doute sur mon état. C'est un nouveau bienfait que je dois à ton excellent cœur. J'aurai soin de t'écrire à l'adresse que tu m'enverras. Si Véronique te plaît, mon cher ami, je sens que j'aurais tort d'en être jalouse dans ce moment. Je pense que, si tu la recherches, elle ne pourra pas te résister, et je serai heureuse d'apprendre qu'elle contribue à dissiper la tristesse qui m'afflige profondément. Écris-moi quelques lignes, je t'en prie, avant ton départ. »

M'étant rapproché du marquis, je lui présentai la lettre en le priant d'en prendre connaissance. Il en fut vivement ému.

« Oui, me dit-il, cette adorable fille me trouvera père tendre et ami dévoué, et si elle croit devoir épouser mon filleul et qu'il ne la traite pas aussi bien qu'elle le mérite, il ne la possédera pas longtemps. Elle sera même l'objet de ma sollicitude après ma mort, si je puis parler ainsi, car avant de mourir elle aura part à ma fortune. Mais entendez-vous ce qu'elle vous a dit au sujet de Véronique? Je ne la crois pas une vestale, quoique je ne sache pas la moindre anecdote sur son compte. »

J'avais ordonné quatre couverts ; ainsi Annette vint se mettre à table avec nous sans se faire prier. Le Duc s'étant présenté, je lui dis que, s'il était malade, il pouvait aller se coucher.

« Je me porte fort bien, me dit-il.

— J'en suis bien aise, mais sortez; vous me servirez à table quand je serai à Livourne. »

Je m'aperçus que Véronique était charmée de cette exclusion, et je pris à l'instant la résolution de former le siège d'une place qui m'intéressait de plus en plus. Ainsi pendant tout le souper je m'occupai beaucoup d'elle, lui tenant des propos très significatifs, tandis que le marquis plaisantait avec Annette. M'adressant à cet aimable seigneur, je lui demandai s'il croyait que je

pusse trouver pour le lendemain une félouque pour me rendre à Lerici.

« Oui, pour telle heure que vous voudrez et avec autant de rameurs que vous désirerez ; mais j'espère que vous différerez votre départ de trois ou quatre jours.

— Non, dis-je en lorgnant Véronique, car ce délai pourrait me coûter cher. »

Mais la fine matoise répondit à mon coup d'œil par un sourire qui me fit comprendre que ma pensée était arrivée à son adresse.

Quand nous eûmes quitté la table, je pris Annette et m'amusai à la catéchiser, pendant que le marquis s'entretenait avec Véronique. Au bout d'un quart d'heure, il s'approcha et me dit :

« On m'a excité à vous demander de rester quelques jours, ou au moins de souper encore ici demain.

— A la bonne heure. Nous parlerons donc de quelques jours pendant le souper de demain.

— Victoire ! » s'écria le marquis. Et Véronique se montra très sensible à ma complaisance.

Quand notre convive fut parti, je demandai à ma nouvelle gouvernante si je pouvais envoyer Costa se coucher.

« Puisque j'ai ma sœur avec moi, on ne pourra concevoir aucun soupçon outrageux.

— Vous consentez, ma chère, et cela me fait beaucoup de plaisir. Je vais donc vous livrer ma tête. »

Elle se mit à me coiffer de nuit, mais elle ne répondit pas un mot à tous les propos galants que je lui tins. Lorsque je fus sur le point de me coucher, elle me souhaita la bonne nuit, et moi je voulus l'embrasser pour lui rendre son compliment. Elle me repoussa et s'éloigna, ce qui me surprit fort. Elle allait me quitter, quand je lui dis d'un air sérieux et poli :

« Restez, je vous prie, j'ai besoin de vous parler : asseyez-vous près de moi. Pourquoi m'avez-vous refusé un plaisir qui à la fin n'est qu'une simple marque d'amitié?

— Parce qu'il est impossible que, tels que nous sommes, nous en demeurions aux simples termes d'amis, et que nous ne pouvons pas être amants.

— Amants ! et pourquoi ne pouvons-nous pas l'être, puisque nous sommes libres?

— Parce que je ne suis pas libre de certains préjugés que vous n'avez pas.

— J'ai jugé votre esprit supérieur aux préjugés.

— Il y en a qu'une femme doit respecter. La supériorité dont vous entendez parler est une supériorité pitoyable qui est toujours dupe d'elle-même. Que deviendrais-je, monsieur, si je m'abandonnais aux sentiments que vous m'inspirez?

— Je m'attendais à cela, ma chère Véronique. Les sentiments que je vous inspire ne sont pas ceux de l'amour. Non, s'ils l'étaient, ils seraient égaux aux miens, et l'amour vous indiquerait à briser les liens des préjugés qui l'entravent.

— J'avoue que vous ne m'avez pas encore fait tourner la tête ; mais je sais que, malheureusement, votre départ ne me laissera pas tranquille.

— Si cela est vrai, Véronique, il n'y aura pas de ma faute. Mais dites-moi ce que je pourrais faire pour votre bonheur pendant mon court séjour ici?

— Rien, parce que nous ne pouvons être sûrs de l'un à l'égard de l'autre.

— J'entends ce que vous voulez dire, mais je dois vous dire que je suis résolu de ne jamais me marier avant d'être devenu l'ami de ma femme.

— C'est-à-dire que lorsque vous aurez cessé d'être son amant?

— Précisément.

— Vous voulez finir par où je veux commencer.

— Puissiez-vous être heureuse ! Mais vous jouez gros jeu.

— Eh bien ! c'est tout perdre ou tout gagner.

— C'est selon. Mais sans filer plus loin le sentiment, il me semble, belle Véronique, que nous pourrions badiner avec l'amour sans conséquence, et passer ensemble des moments heureux que les préjugés n'auraient pas le temps de venir troubler.

— C'est possible, mais on se brûle à ce jeu, et j'en crains jusqu'à la pensée ; car elle pourrait me séduire. Oh ! non, non, je vous en prie, laissez-moi : tenez, voilà ma sœur qui s'alarme de me voir dans vos bras.

— Eh bien ! je vois que j'ai tort. Rosalie s'est trompée.

— Quoi ! qu'a-t-elle pu penser ?

— Elle a pensé que vous seriez bonne ; elle me l'a écrit.

— Elle est bien heureuse, si elle n'a pas eu à se repentir de l'avoir été trop.

— Adieu, Véronique. »

J'étais fâché d'avoir fait la moindre entreprise, car dans ces sortes d'affaires le dépit accompagne toujours le manque de succès. Je me promis de la laisser dans ses maximes vraies ou feintes ; mais à mon réveil, l'ayant vue s'approcher de mon lit d'un air doux et amical, je changeai subitement de dessein : j'avais dormi sur mon dépit et j'étais amoureux. Je crus qu'elle s'était repentie et j'espérais la trouver plus complaisante à la seconde attaque. Prenant un maintien à l'unisson, je déjeunai en plaisantant avec elle et sa sœur. Je me comportai de même à dîner, et le ton de gaieté dans lequel M. Grimaldi nous trouva le soir lui fit penser, sans doute, que

nous étions sur le pied de l'intimité, et il nous en fit compliment. Voyant que Véronique se comportait comme si le marquis avait deviné, je me crus certain de la posséder après souper, et dans l'ivresse que m'inspirait cette certitude, je leur promis à souper de rester encore quatre jours. « Bravo ! bravo ! Véronique, s'écria le marquis, faites toujours ainsi usage de vos droits. Vous êtes faite pour exercer un empire absolu sur tous ceux qui vous aiment. »

Il me semblait qu'elle devait dire quelque chose pour diminuer un peu la certitude qu'exprimait le marquis, mais nullement ; elle semblait jouir de son triomphe, ce qui la rendait plus belle ; elle se pavanait, et moi, subjugué par mon bonheur en perspective, je la regardais avec l'air modeste d'un vaincu qui s'enorgueillit de sa chaîne. J'avais la bonhomie de prendre ce manège pour un présage de ma victoire imminente. Cela fit que j'évitai d'entretenir à part M. de Grimaldi, pour ne pas me voir obligé de le désabuser, s'il m'avait fait des questions. Il nous dit en partant qu'étant obligé de s'absenter le lendemain, il ne pourrait avoir le plaisir de nous voir que le jour après.

« Voyez-vous, me dit-elle dès que nous fûmes seuls, combien je suis facile à laisser croire ce qu'on veut ? J'aime mieux que l'on croie que je suis bonne, comme vous l'entendez, que de me laisser supposer ridicule ; car c'est là la gracieuse épithète dont on décore une honnête fille qui a des principes. N'est-ce pas ?

— Non, ma ravissante Véronique, non. Ne craignez pas surtout cette épithète de ma part ; mais je dirais que vous me haïssez, si vous alliez me faire passer une nuit infernale en vous refusant comme hier à ma vive tendresse. Sachez que, pendant le souper, vous m'avez embrasé.

— Ah ! je vous en prie, monsieur, modérez-vous, je

vous le demande en grâce. Demain, je ne vous embrasserai pas.... Oh ! pour le coup.... »

Je l'avais mise en colère en portant une main téméraire aussi haut que je le voulais, et en m'étant rendu maître du sanctuaire. Elle me repoussa et s'enfuit. Trois ou quatre minutes après, sa sœur vint pour me déshabiller. Je lui dis avec douceur d'aller se coucher, ayant besoin de passer quelques heures à écrire ; mais, ne voulant pas que cette innocente partît humiliée, j'ouvris ma cassette, et je lui fis présent d'une montre. Elle la prit modestement en me disant :

« C'est pour ma sœur, n'est-ce pas? monsieur.

— Non, charmante Annette, c'est à vous que j'en fais présent. »

Elle fit un saut de joie, et je ne pus empêcher qu'elle me baisât la main.

Je me mis à écrire à Rosalie une lettre de quatre pages ; j'étais dans un trouble extrême et fort mécontent de moi et des autres. Je déchirai ma lettre sans la relire, et faisant effort pour me calmer, j'en écrivis une seconde plus raisonnable, où sans dire un mot de Véronique, j'annonçais à ma belle recluse que je partais le lendemain.

Je ne me couchai que fort tard et accablé par ma mauvaise humeur. Il me semblait que j'avais manqué à Véronique, soit qu'elle m'aimat ou non, puisque j'en étais amoureux et que j'étais homme d'honneur. J'avais mal dormi ; quand je m'éveillai, il était midi, et je sonnai, mais je ne vis paraître que Costa et Annette. L'absence de Véronique me fit vivement sentir l'offense que je lui avais faite. Dès que Costa fut sorti, je demandai à Annette comment se portait sa sœur, elle me répondit qu'elle travaillait. Je lui écrivis un billet dans lequel je lui demandais pardon, l'assurant que je ne lui occasionnerais plus le moindre déplaisir. Je finis en la priant de tout

oublier et de paraître comme à l'ordinaire. Je prenais mon café, quand je la vis entrer d'un air mortifié qui me fit la plus grande peine. « Oubliez tout, mademoiselle, je vous en supplie, et tout sera fini. Relevez mes boucles seulement, car je veux m'aller promener à pied hors de la ville et je ne rentrerai que pour souper. J'aurai bon appétit sans doute, et comme vous n'aurez rien à craindre, vous n'aurez pas non plus besoin de m'envoyer Annette. »

M'étant habillé seul à la hâte, je sortis de la ville par le premier chemin qui s'offrit à moi, et je marchai à grands pas pendant deux heures dans le seul but de me fatiguer et de rétablir par là l'équilibre entre le moral et le physique. J'ai toujours éprouvé que lorsque l'âme est fortement affectée, ce qui la rétablit le mieux dans son assiette ordinaire, c'est une forte commotion physique et le grand air.

J'avais fait plus de trois lieues quand la faim et la fatigue me forcèrent à m'arrêter dans un mauvais cabaret de village, où je me fis faire une omelette que je mangeai avec avidité avec du pain bis et du vin que je trouvai délicieux, quoiqu'il fût passablement aigrelet.

Me sentant trop fatigué pour retourner à Gênes à pied, je demandai une voiture ; mais impossible d'en trouver. Le cabaretier me donna un mauvais cheval avec un homme à pied pour le lui ramener. La nuit commençait à tomber, et nous avions plus de six milles à faire. Par-dessus le marché, une pluie fine m'accompagna depuis le départ jusqu'à mon arrivée, de sorte qu'à huit heures je rentrai tout mouillé, transi de froid, accablé de lassitude et tout écorché par une rude selle que mes culottes de satin n'avaient pu amollir. Costa m'aida à changer de pied en cap, et comme il me quitta pour aller servir, je vis paraître Annette.

« Où est votre sœur ?

— Elle est au lit avec un fort mal de tête. Voici une lettre qu'elle m'a chargée de vous remettre;.

« Je me suis vue forcée de me coucher à trois heures à cause d'un grand mal de tête auquel je suis sujette. Je me trouve déjà beaucoup mieux et je suis sûre de pouvoir vous servir demain. Je vous rends compte de cela, parce que je ne voudrais pas que vous crussiez que j'ai de l'humeur ou de la feinte. Je vous crois sincèrement repenti de m'avoir humiliée, et je vous prie à mon tour de me pardonner ou de me plaindre, si ma façon de penser m'empêche de me conformer à la vôtre. »

— Ma chère Annette, allez demander à votre sœur si elle veut que nous allions souper auprès de son lit. »

Elle revint bientôt en me disant que Véronique me faisait remercier et qu'elle me priait de la laisser dormir.

Je soupai avec Annette et j'observai avec plaisir qu'elle ne buvait que de l'eau, mais qu'elle mangeait plus que moi. La passion que j'avais pour sa sœur m'empêchait de penser à elle, mais je sentais qu'Annette m'aurait plu, si je l'avais sue différente de son aînée. Quand nous fûmes au dessert, l'idée me vint de griser cette jeune fille, pour la faire jaser sur le compte de sa sœur, et je lui servis un verre de muscat de Lunel.

« Je ne bois que de l'eau, monsieur.

— Haïssez-vous le vin ?

— Non, mais comme je n'y suis pas accoutumée, je craindrais qu'il ne me montât à la tête.

— Vous irez vous coucher, ma chère, et vous endormirez mieux. »

Elle but le premier verre qu'elle trouva excellent, puis le second et enfin le troisième. Sa petite tête était déjà embarrassée. Je la fis causer sur sa sœur, et de la meilleure foi du monde elle m'en dit tout le bien imaginable.

« Tu aimes donc bien Véronique ? lui dis-je.

— Oh ! oui, je l'aime de tout mon cœur, mais elle ne peut pas me souffrir, car elle se refuse à mes moindres caresses.

— C'est sans doute parce qu'elle craint que tu ne cesses de l'aimer. Mais te semble-t-il qu'elle ait raison de me faire souffrir ?

— Non, mais si vous l'aimez, vous devez lui pardonner. »

Annette raisonnait juste et trop bien encore. Je lui fis boire un quatrième verre de muscat, mais un instant après, elle me dit qu'elle ne voyait plus rien, et nous quittâmes la table. Annette commençait à me plaire un peu trop ; mais je me promis de ne rien entreprendre sur elle, parce que je craignais de la trouver trop facile. Un peu de résistance aiguise l'appétit, et les faveurs trop faciles perdent beaucoup de leur charme. Annette n'avait que quatorze ans ; douce et sans expérience, elle n'avait aucune idée de ses droits, et en s'opposant à mes caresses, elle aurait craint de manquer de politesse. Cela ne peut plaire qu'à un riche et voluptueux musulman.

Je la priai de m'arranger les cheveux, ayant l'intention de l'envoyer se coucher de suite après ; mais, quand elle eut achevé, je la priai de me donner un pot de pommade sans odeur.

« Que voulez-vous en faire ?

— J'en ai besoin pour les écorchures que je me suis faites sur cette maudite selle sur laquelle j'ai fait six milles.

— Est-ce que cela fait du bien ?

— Oui, beaucoup. La pommade douce amortit la cuisson, et demain je serai guéri ; mais il faut que vous me fassiez venir Costa, car je ne saurais l'appliquer moi-même.

— Est-ce que je ne saurais pas le faire?

— C'est facile, mais je craindrais d'abuser de votre complaisance.

— Je devine pourquoi; mais, comme j'ai la vue basse, comment verrais-je les écorchures?

— Si vous voulez me rendre ce service, je me placerai de manière à vous faciliter la besogne. Tenez; mettez les flambeaux sur cette table.

— Les voilà, mais demain ne vous faites pas frotter par Costa, car il devinerait que c'est moi ou ma sœur qui vous avons fait cela ce soir.

— Vous aurez donc demain la même complaisance?

— Moi, ou ma sœur, car elle se lèvera de bonne heure.

— Votre sœur? non, ma chère; car elle aurait peur de me faire trop de plaisir en me touchant là si près.

— Et moi, je ne crains rien tant que de vous faire du mal. Est-ce que je fais bien comme cela? Mon Dieu! en quel état est votre pauvre peau!

— Ma chère Annette, ce n'est pas fini.

— J'ai la vue si basse. Tournez-vous.

— Volontiers; me voilà.

La petite folle ne peut s'empêcher de rire de ce que le hasard lui fit voir, et qu'elle voyait bien sans doute pour la première fois, à cause de la faiblesse de sa vue. Obligée d'y toucher pour continuer le service qu'elle me rendait, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle y trouvait du plaisir, puisqu'elle touchait, comme par hasard, où elle n'avait que faire; et moi, n'en pouvant plus, je m'emparai de sa main en l'obligeant à suspendre son ouvrage pour lui en donner un plus doux.

Quand elle eut achevé la besogne, je partis d'un éclat de rire en l'entendant me faire cette question, de l'air le plus sérieux et tenant encore de la main gauche le pot de pommade :

« Ai-je su bien faire?

— Oh! à merveille, charmante Annette. Tu es un ange, et je suis sûr que tu sais de quelle espèce est le plaisir que tu m'as fait. Peux-tu venir passer une heure avec moi?

— Attendez. »

Elle sort, ferme la porte au loquet, et j'attends, persuadé qu'elle va revenir; mais, impatient d'attendre, je vais entr'ouvrir la porte et je la vois se déshabiller et se coucher à côté de sa sœur. Je rentre et me recouche sans perdre tout espoir. Je ne me trompais pas, car cinq minutes après je la vois s'approcher en chemise et marchant sur la pointe du pied.

« Viens dans mes bras, mon amour, car il fait bien froid.

— Me voici. Ma sœur dort et ne soupçonne rien, et quand bien même elle s'éveillerait, le lit est large; elle ne s'apercevra pas que j'en suis sortie.

— Tu es divine et je t'aime de tout mon cœur.

— Tant mieux. Je me donne à vous; faites de moi tout ce que vous voudrez, mais à condition que vous ne penserez plus à ma sœur.

— Je n'ai aucune peine à souscrire à cette condition, mon cœur, et je te le promets. »

Je trouvai Annette toute neuve et quoique le matin je n'aie pas trouvé l'autel ensanglanté, je me suis bien donné de garde d'en douter. Pareille chose m'est souvent arrivée, et je sais par expérience qu'il ne faut rien conclure ni de l'effusion ni de son contraire. En général, une fille ne peut être convaincue d'avoir eu un amant qu'autant qu'elle a été fécondée.

Je passai deux heures délicieuses avec cette charmante poupée, car elle était si mignonne, si douce et si jolie sur tout son corps, que je ne trouve point de meilleure

expression pour la peindre. Sa délicatesse et sa docilité n'ôtaient rien au piquant du plaisir, car elle était voluptueuse.

A mon réveil elle vint avec Véronique ; et je vis avec plaisir que, tandis que la cadette avait l'air radieux que donne le bonheur, l'aînée avait une figure bienveillante sur laquelle se peignait le désir de paraître agréable. Je lui demandai comment elle se trouvait, et elle me dit que la diète et le sommeil l'avaient parfaitement guérie. J'ai souvent éprouvé que ce sont les meilleurs remèdes contre la migraine. Annette m'avait aussi parfaitement guéri de la curiosité qu'elle m'avait inspirée ; je le sentais et je m'en félicitais.

A souper, ma gaieté fit penser à M. de Grimaldi que j'avais tout obtenu de Véronique, et je ne crus pas devoir le tirer d'erreur. Je lui promis d'aller dîner le lendemain avec lui, et je tins parole. Je lui remis après le dîner une longue lettre pour Rosalie que je n'espérais plus revoir qu'en qualité de Mme Petri, quoique je me donnasse bien de garde de le lui dire.

Le soir je soupai avec les deux sœurs et je fis l'aimable avec elles sans affectation et sans préférence. Pendant que Véronique mettait mes boucles en papillotes, étant seule avec moi, elle me dit que depuis qu'elle me voyait devenu sage, elle m'aimait beaucoup plus qu'auparavant.

« Ma prétendue sagesse, lui répliquai-je, n'est que l'abandon de l'espoir de faire votre conquête. J'ai pris mon parti là-dessus.

— Votre amour était donc bien peu de chose ?

— Il était encore en herbe, mais il n'aurait tenu qu'à vous, belle Véronique, d'en faire un géant. »

Elle se tut en pinçant les lèvres, me souhaita une bonne nuit, et se retira. Je me couchai, m'attendant à la visite d'Annette, mais vainement. Le matin quand j'eus

sonné, je vis cette charmante fille un peu triste, et lui en ayant demandé la cause :

« C'est, me dit-elle, que ma sœur est malade et qu'elle a passé toute la nuit à écrire. »

C'était me dire pourquoi je l'avais attendue en vain

« Et savez-vous ce que Véronique a écrit, ma chère Annette?

— Oh non ! elle ne me dit pas ces choses-là ; mais voici une lettre pour vous. »

Je lus la lettre qui était fort longue, bien écrite, mais qui, portant le cachet de la finesse, m'avait donné de la gaieté. Après plusieurs détours frivoles, elle me disait qu'elle s'était refusée à mes désirs, parce qu'elle m'aimait de tout son cœur, et qu'elle avait craint de me perdre en satisfaisant mon caprice. « Je suis toute à vous, ajoutait-elle, si vous voulez que j'occupe la place de Rosalie. Je partirai d'ici avec vous, mais vous me ferez un écrit que M. de Grimaldi signera, et par lequel vous vous engagerez à m'épouser dans un an, en m'assurant une dot de cinquante mille francs ; si alors vous ne voulez plus de moi, la somme m'appartiendra et je serai libre de faire ce que je voudrai. » Elle me disait encore que si pendant l'année d'épreuve elle devenait mère et que nous nous séparassions, l'enfant lui resterait. A ces conditions, elle consentait à devenir ma maîtresse, me promettant d'avoir pour moi toutes les complaisances et toutes les prévenances que je pourrais désirer. »

Ce projet, fort habilement conçu, mais sottement mis au jour, me montra que Véronique manquait de ce genre d'esprit qu'on doit avoir nécessairement quand on veut faire des dupes. J'ai vu facilement que M. de Grimaldi n'avait point trempé dans le complot et qu'il en rirait dès que je lui en ferais part.

Annette revint bientôt pour m'apporter mon chocolat,

et me dit que sa sœur espérait que je lui répondrais.

« Oui, ma chère, je lui répondrai dès que je serai levé. »

Je pris mon chocolat, et ayant passé ma robe de chambre, je me rendis auprès d'elle. Je la trouvai au lit, sur son séant, dans une parure négligée qui aurait pu me séduire, si la lettre n'avait achevé de la perdre dans mon esprit. Je m'assis sur son lit, et en lui rendant sa lettre, je lui dis :

« Pourquoi nous écrire quand nous pouvons nous parler ?

— C'est que souvent on est plus à son aise quand on écrit que quand on parle.

— En politique et en affaires de commerce, cela est vrai ; mais en amour, belle Véronique, c'est différent. Ce petit dieu donne carte blanche. Point d'écritures, point de garants que le sentiment, donnez-vous à moi par le cœur, comme l'a fait Rosalie, et commencez cette nuit, sans que je prenne aucun engagement. En vous confiant à l'amour, vous l'enchaînerez. Voilà un projet qui honorera nos plaisirs, qui nous honorera nous-mêmes ; et si cela peut vous faire plaisir, je le mettrai sous la garantie de M. de Grimaldi. Quant à votre projet, s'il ne nuit pas à votre honneur, il fait au moins grand tort à votre esprit, puisqu'il n'est fait que pour être agréé par un fou. Il n'est pas possible que vous aimiez un homme auquel vous osez faire une semblable proposition, et je suis sûr que M. de Grimaldi, loin de vouloir s'en mêler, en serait indigné. »

Cette allocution ne décontenança point Véronique, car elle me dit qu'elle ne m'aimait pas assez pour se donner à moi sans condition ; mais je lui répondis que je n'étais pas assez épris de ses charmes pour vouloir m'en rendre maître au prix qu'elle y mettait, et je la quittai.

Ayant appelé Costa, je lui ordonnai d'aller prévenir

le maître de la felouque que je voulais partir le lendemain, et dans cette résolution, je sortis pour aller prendre congé du marquis, qui m'annonça qu'il venait de présenter Petri à Rosalie et qu'il en avait été assez bien reçu. Je lui en témoignai ma satisfaction, en lui recommandant le soin de son bonheur ; mais ces recommandations étaient inutiles.

C'est une des particularités de ma vie qui m'a le plus frappé, que dans la même année les deux femmes que j'ai le plus sincèrement aimées et dont il n'a pas tenu à moi que je ne devinsse l'époux, m'ont été enlevées par deux vieillards dont j'avais, sinon provoqué l'amour, au moins protégé le penchant, sans le vouloir. Heureusement que ces messieurs firent la fortune de mes deux maîtresses ; mais par contre-coup ce fut à moi qu'ils rendirent le plus de service, car ils me débarrassèrent d'un fardeau que nécessairement j'aurais fini par trouver très incommode. Tous deux s'étaient aperçus sans doute que ma fortune, malgré son éclat apparent, ne reposait pas sur une base fort solide, et par la suite mon lecteur en sera malheureusement trop convaincu. Heureux si mes erreurs ou plutôt mes folies servent de guide à ceux qui me liront.

Je passai la journée à contempler le soin que Véronique et Annette se donnaient pour bien faire mes malles, car je n'avais pas voulu que mes deux domestiques s'en mêlassent. La première n'était ni gaie ni triste ; elle avait l'air d'avoir pris son parti, et me parlait comme si jamais il n'eût existé aucun différend entre nous. J'en étais bien aise, car, n'ayant plus de goût pour elle, j'aurais été gêné, si elle ne se fût pas montrée indifférente.

Nous soupâmes à l'ordinaire, sans allusions dans nos propos, ne parlant que des choses ordinaires de la vie : mais au moment où je me couchai, Annette me serra la

main de manière à me faire comprendre que je pouvais me préparer à sa visite. J'admirais la sagacité naturelle des jeunes filles, dont l'éducation amoureuse est si facile et si précoce. Cette Annette, à peine sortie de l'enfance, en savait plus par sentiment et par instinct qu'un jeune homme de vingt ans. Je décidai de lui faire présent de cinquante sequins, mais sans que Véronique pût s'en apercevoir, car je n'avais pas l'intention de la traiter aussi généreusement. Je pris un rouleau de ducats et je le lui remis dès qu'elle parut.

Elle se mit à mon côté et après avoir donné un instant rapide à l'amour, elle me dit que Véronique dormait; puis elle ajouta :

« J'ai entendu toute votre conversation avec ma sœur, et j'ai bien compris que vous l'aimez.

— Si je l'aimais, ma chère Annette, je ne lui aurais pas fait la proposition aussi crûment.

— Je veux le croire, mais qu'auriez-vous fait si elle l'avait acceptée? vous seriez-vous unis dans son lit?

— J'étais plus que certain, ma chère, que sa fierte devait l'empêcher de me recevoir. »

Nous en étions là de notre colloque quand nous fûmes surpris par l'apparition subite de Véronique, qui, un flambeau à la main, n'ayant que sa chemise, encourage sa sœur par un éclat de rire. Je ris aussi, mais en retenant la petite, de crainte qu'elle ne m'échappât.

Véronique était ravissante dans son négligé, et puisqu'elle riait, je ne pouvais pas lui en vouloir; cependant je lui adressai ces paroles :

« Vous êtes venue interrompre nos jouissances, et causer de la peine à votre sœur que vous mépriserez peut être à l'avenir.

— Bien le contraire, je l'aimerai toujours.

— Vaincue par le sentiment, elle s'est donnée à moi sans capituler.

— Elle a eu plus d'esprit que moi.

— Tout de bon?

— Oui, tout de bon.

— Vous me ravissez d'aise et d'étonnement; embrassez-la donc. »

A cette invitation, Véronique pose le flambeau et couvre de baisers le beau corps d'Annette. Cette scène me pénétrait de bonheur. « Allons, belle Véronique, vous êtes transie de froid; venez, couchez-vous. » Je lui fais place, et nous voilà tous trois sous le même voile. J'étais transporté de la sublimité de ce tableau digne du pinceau de l'Albane, ou plutôt de l'Arétin.

« Mes aimables amies, leur dis-je, vous me jouez là le tour le plus délicieux, mais était-il prémédité? Et vous, Véronique, étiez-vous fausse ce matin ou l'êtes-vous maintenant?

— Rien n'a été prémédité : j'étais vraie ce matin, et je le suis dans l'état où vous me voyez. Je reconnais que ce matin j'ai été ridicule comme le projet que j'avais enfanté et que je vous supplie de me pardonner, parce que j'en suis repentante et punie; et je trouve que ce soir je suis sage et raisonnable, parce que je cède au sentiment que vous m'avez inspiré depuis l'instant où je vous ai vu et que j'ai trop combattu.

— Vous parlez là un langage qui me ravit.

— Eh bien! pardonnez-moi et finissez ma punition en me prouvant que vous ne m'en voulez pas.

— Comment?

— En me disant que vous n'êtes plus fâché et en continuant de donner à ma sœur des preuves de votre amour.

— Je vous jure que, loin d'être fâché, je vous chéris; mais en votre présence?

— Oui, si vous ne me trouvez pas de trop. »

C'était là une scène du plus attrayant comique, et, me sentant exalté par tout ce que la volupté a d'irritant, mon rôle ne devait pas être passif.

« Que dis-tu, mon cœur? dis-je à ma belle blonde; ta sœur, héroïne supérieure à tout éloge, restera-t-elle simple spectatrice de nos doux combats? Ne te sens-tu pas assez généreuse pour permettre que je la rende actrice dans ce beau drame?

— Non, mon cher ami, je l'avoue, je ne me sens pas cette générosité pour cette nuit; mais pour la nuit suivante, si tu as la générosité de rejouer la même pièce, nous changerons de rôle: Véronique prendra ma place et moi la sienne.

— Ce serait à merveille, dit Véronique, d'un air un peu piqué, si monsieur n'était pas décidé à partir demain matin.

— Je resterai, charmante Véronique, quand ce ne serait que pour vous prouver que je vous trouve adorable.

— Et vous assurer que je vous aime. »

Je ne pouvais pas exiger qu'elle s'expliquât davantage, et j'aurais bien voulu lui donner sur-le-champ la conviction de ma reconnaissance; mais c'eût été aux dépens d'Annette, et j'aurais très mal à propos altéré la pureté de la pièce dont elle était l'auteur et dont il était juste qu'elle eût tout le bénéfice. Toutes les fois que je me suis rappelé cet agréable événement de ma vie, j'ai senti mon cœur palpiter de volupté, et maintenant encore que la main cruelle du temps a imposé sur moi les stigmates de la vieillesse, je n'y pense point sans volupté.

Véronique, résignée au rôle passif que lui imposait sa jeune sœur, se tourna de côté, appuyant sa belle tête sur sa main droite et laissant à découvert une gorge parfaite

capable d'irriter les sens de l'homme le plus froid, et m'excita à commencer mes exploits avec Annette. Je n'eus pas de peine à lui obéir, car je brûlais, et j'étais certain de la satisfaire aussi longtemps qu'elle tiendrait ses yeux attachés sur les miens. Annette, ayant la vue très basse, ne pouvait pas, pendant le feu de l'action, distinguer la direction de mes regards, et lui dérobant adroitement les mouvements de ma main droite, je procurai à Véronique un plaisir moins vif, mais aussi réel qu'à elle-même. Toutes les fois que des élancements un peu violants dérangeaient la couverture, Véronique se donnait la peine de la relever, et m'offrait, comme par hasard, un nouveau tableau. Aussitôt son œil s'animait du plaisir qu'elle me procurait par l'impression de ses charmes. Enfin, excédée de volupté sans être satisfaite, au moment où Annette expirait pour la quatrième fois, elle m'étala tous les trésors dont la nature prodigue l'avait ornée. Elle pouvait croire que la pièce que je représentais n'était au fond que la répétition de celle que je devais exécuter avec elle, et son imagination ne pouvait qu'en augmenter les charmes. Je pensais comme elle, mais le sort en décida autrement.

J'étais au milieu du septième acte, toujours plus lent que les premiers et plus doux pour l'actrice, lorsque Costa vint rudement frapper à ma porte en m'annonçant que la felouque était prête. Fâché de ce contretemps, je me levai en colère, et lui ayant ordonné de payer la journée au maître et de lui dire de se tenir prêt pour le lendemain, je me recouchai, hors d'état cependant de reprendre la besogne. Mes deux belles étaient enchantées de ma probité, mais nous avions besoin de repos, quoique la pièce ne dût point finir par une interruption. Voulant tirer parti de l'entr'acte, je proposai une ablution qui fit rire Annette et que Véronique trouva indispen-

sable. C'était un hors-d'œuvre délicieux. Les deux sœurs se rendaient des services réciproques dans les différentes postures qui prêtent le plus à la volupté, et je trouvai mon rôle de spectateur digne d'envie.

Quand les abstersions furent achevées au milieu de ces doux rires que provoquent les chatouillements, nous retournâmes au lieu de la scène où devait se jouer le dernier acte. Il me tardait d'être en action et j'étais sûr d'en sortir avec honneur, si j'étais bien secondé par ma partner, car seul le dialogue n'était pas soutenable à la huitième répétition; mais Annette, trop jeune et fatiguée par les travaux de toute une nuit, oublia son rôle et céda à la puissance de Morphée comme elle avait cédé au pouvoir de l'Amour. Véronique se mit à rire quand elle la vit endormie, et je dus en faire autant quand je m'aperçus qu'elle était comme morte.

Il s'agissait de la ressusciter, mais l'Amour n'a que le pouvoir de réveiller, et ce dénoûment eut l'air d'une catastrophe. Quel dommage! me disaient les yeux de Véronique ; mais elle ne me le disait que des yeux, tandis que j'attendais que sa bouche prononçât ces mots. Nous eûmes tort tous deux, elle de ne pas parler, et moi d'attendre qu'elle parlât. Le moment d'une réparation par intermède était des plus favorables; nous le manquâmes, et l'Amour nous en punit. Voulant au reste me réserver pour la nuit suivante, je m'abstins. Véronique alla chercher du calme dans son lit, et moi je restai jusqu'à midi avec ma belle dormeuse, lui souhaitant un heureux réveil par un nouvel assaut qui ne fut, je crois, complet ni de mon côté, ni du sien.

La journée se passa en joyeux propos sur notre propre histoire, et déterminés à ne faire qu'un repas, nous ne nous mîmes à table qu'à l'entrée de la nuit. Nous y restâmes deux heures à savourer des mets délicats et à

défier Bacchus de nous faire sentir sa puissance. Nous nous levâmes quand nous vîmes Annette succombant au sommeil, mais nous ne considérâmes point comme un malheur de ne l'avoir pas pour spectatrice des plaisirs que nous nous promettions. Je pensais que les charmes éblouissants de la nymphe que j'avais à exploiter m'occuperaient assez pour n'avoir pas besoin de contempler ceux d'Annette. Nous nous couchâmes, les bras entrelacés, nos corps en contact et nos lèvres collées sur nos bouches ; mais sans autre mouvement. S'apercevant de la raison qui me forçait à l'inaction, Véronique ne me disait rien ; la politesse et la modestie l'empêchaient de se plaindre. Elle dissimulait, sans discontinuer ses caresses ; et j'enrageais, j'étais confus et ne concevais rien à mon impuissance. Jamais pareil accident ne m'était arrivé qu'à la suite d'un épuisement complet, ou d'une forte émotion capable d'anéantir mes facultés naturelles, comme je l'avais éprouvé à l'égard de Javotte en sortant du cercle Maxime, quand je crus avoir été frappé de la foudre. Que mes lecteurs se peignent ma situation : à la fleur de l'âge, avec une constitution vigoureuse, tenant entre mes bras une femme belle de tout point, que j'avais ardemment désirée, que je voyais complaisante, caressante et tendre, et que je me voyais contraint de négliger, affront le plus sensible que l'on puisse faire à une femme en pareil cas, et ils concevront facilement mon désespoir.

Réduits à la fin à nous démasquer et à parler raison, je fus le premier à me plaindre de mon malheur.

« Vous vous êtes trop fatigué hier, me dit-elle, et vous n'avez pas été assez sobre à souper. Ne vous tourmentez pas, mon cher ami ; car je suis certaine que vous m'aimez. Cessez de vous efforcer à contraindre la nature ; car vous ne parviendriez qu'à vous affaiblir davantage. Il me

semble qu'un doux sommeil est le meilleur spécifique à tenter pour vous rendre vos facultés d'homme. Quant à moi, je n'en ai pas besoin, mais ne vous gênez pas. Dormez ; nous ferons l'amour ensuite. »

Après ce raisonnement aussi sage que discret, Véronique me tourna le dos, et je suivis son exemple ; mais j'appelai vainement un sommeil réparateur ; la nature qui me refusait la faculté de faire le bonheur de ce qu'elle a créé de plus ravissant et de plus beau, m'enviait jusqu'à la faculté de dormir. L'ardeur amoureuse et le dépit qui me consumaient me rendirent le repos impossible, et mes sens brûlants de désir, semblaient conjurés contre tout ce qui pouvait rétablir l'harmonie si nécessaire à leur satisfaction. La nature me punissait d'avoir douté de sa puissance en lui donnant des stimulants qui ne conviennent qu'à la faiblesse : à jeun, j'aurais fait des merveilles ; rassasié de substances spiritueuses, la nature eut besoin de toute sa puissance pour résister à leur action, et j'avais détruit le plaisir par le désir des jouissances. C'est ainsi que la nature, sage comme son auteur, punit l'ignorance et la vanité présomptueuse des mortels.

Il est dans la nature de l'homme de chercher la satisfaction personnelle, n'importe comment : tantôt c'est en donnant droit aux sens contre la raison, tantôt en donnant à celle-ci gain de cause contre ceux-là. On s'accorde des louanges ou on se fait des reproches, selon que l'amour-propre s'accommode du pour ou du contre. Dans mon insomnie désespérante, mon esprit battait la campagne ; et dans le conflit de reproches que se faisaient mes sens et ma raison, je trouvais une certaine satisfaction à me convaincre que j'avais tort contre moi-même. C'est encore la seule jouissance que je goûte aujourd'hui, quand je converse avec moi-même, et que je

m'accorde qu'en telle circonstance j'ai eu tort ou raison. Je reconnais que dans tout le cours de ma vie il ne m'est rien arrivé de malheureux que par ma faute, tandis que j'attribue aux heureuses combinaisons naturelles tous les bonheurs dont ma longue carrière aventureuse a été semée. Ceci, peut-être, peut sembler humiliant; mais si c'est là l'homme, pourquoi s'en humilier, pourquoi s'en enorgueillir? Je crois que je deviendrais fou, si dans mes soliloques je me trouvais malheureux sans qu'il y eût de ma faute; car je ne saurais à qui l'attribuer, et cela me ravalerait au rang des êtres purement instinctifs. Je sais que je ne suis pas une bête. Celui qui l'est est mon sot voisin, qui se plaît à me soutenir que les brutes raisonnent mieux que nous. « Je vous accorde, lui ai-je dit, que les brutes raisonnent mieux que vous, pour peu que cela vous soit agréable; mais à cela se borne ma condescendance, et sans doute celle de tout homme raisonnable. » Cette réponse m'en a fait un ennemi, quoiqu'il approuve la moitié de la thèse.

Véronique, plus heureuse que moi, dormit pendant trois heures; mais elle fut désagréablement surprise quand je lui dis qu'il m'avait été impossible de fermer l'œil, et qu'elle me trouva nul comme elle m'avait laissé. Le dépit s'en mêla, lorsque je voulus un peu trop la convaincre que mon malheur ne venait pas de mauvaise volonté; et comme, par un retour sur elle-même, elle vint à s'attribuer mon impuissance, mortifiée par l'idée que cela fût possible, elle se mit en devoir de détruire l'enchantement par tous les moyens que la passion inspire et que je croyais immanquables; mais ses efforts et les miens furent en pure perte. Mon désespoir devint égal au sien quand, découragée, avilie et les pleurs dans les yeux, je la vis quitter la partie de honte et de lassitude. Elle me quitta sans me rien dire, et me laissa seul

pendant les deux ou trois heures qui devaient s'écouler avant le retour de l'aurore.

Costa vint au point du jour et m'annonça que, la mer étant très houleuse et le vent contraire, la felouque courrait risque de périr. « Nous partirons quand le temps le permettra, lui dis-je ; allume-moi du feu. » Je me levai et me mis à écrire la triste histoire de la nuit. Cette occupation ayant rafraîchi mes sens, je sentis les approches du sommeil, et m'étant recouché, je dormis huit heures de suite. A mon réveil je me trouvai calme et fort, mais sans gaieté. Les deux sœurs se réjouirent de me voir en bonne santé, mais je crus apercevoir dans les traits de Véronique un certain air de mépris peu agréable, mais dont je ne pouvais pas me plaindre, et que je n'entrepris point de changer en estime, bien qu'avec des manières caressantes elle m'eût trouvé alors en état de réparer mes torts involontaires de la nuit. Avant de nous mettre à table, je lui fis présent de cent sequins, ce qui la dérida un peu. Je fis un présent pareil à ma chère Annette, qui ne s'y attendait pas, croyant avoir été suffisamment récompensée par le premier don, et plus encore par le plaisir que je lui avais procuré.

A minuit, le patron de la felouque vint m'avertir que le temps était favorable, et je pris congé. Véronique versa des larmes, mais je savais à quoi les attribuer. Annette m'embrassa avec tendresse, toutes les deux étaient dans leur rôle. Je m'embarquai pour Lerici, où j'arrivai le lendemain, et je me rendis en poste à Livourne. Avant de partir de cette ville, dans la persuasion d'être agréable à mes lecteurs, je crois devoir rapporter ici un petit événement instructif, digne de la gravité de mon histoire.

CHAPITRE VII

Filouterie adroite. — Passano à Livourne. — Pise et Corilla. — Mon opinion sur les yeux louches. — Florence. — Je retrouve Thérèse. — Mon fils. — La Corticelli.

Debout à quelques pas de ma voiture tandis qu'on attelait quatre chevaux, un individu m'accoste et me demande si je voulais payer avant la course ou au relais. Sans m'aviser de le considérer : « Je payerai d'avance, » lui dis-je. Et, lui remettant une portugaise, je lui dis de me rapporter le reste. « Dans l'instant, » me répondit-il. Et il entra dans l'auberge.

Quelques minutes après, et précisément quand j'allais réclamer mon reste, le maître de poste vint me demander le prix de la course.

« J'ai déjà payé, et j'attends le reste d'une portugaise. N'est-ce pas à vous que je l'ai donnée ?

— A moi ? Non, monsieur, je vous demande bien pardon.

— Mais à qui l'ai-je donc donnée ?

— Je ne saurais vous le dire, mais c'est à vous à le savoir.

— Parbleu ! ce ne peut être qu'à vous ou à quelqu'un de vos gens. »

Je parle haut ; on me fait cercle. « Voici tout mon monde, » me dit le maître. Et il demanda si quelqu'un avait reçu de moi une portugaise. Chacun répondit négativement et d'un air de sincérité qui ne laissait aucun doute. Je jure, je peste ; mais on me laisse jurer et pester. Comprenant enfin que j'avais tort, je paye une

seconde fois, riant de l'habile fripon qui m'avait si adroitement trompé. Voilà comme on apprend à vivre. On fait toujours de nouvelles expériences, et jamais on n'en sait assez. Depuis ce jour, je n'ai plus payé la poste qu'à bonnes enseignes.

Il n'y a point de pays où les fripons soient plus fins qu'en Italie, si j'en excepte toutefois la Grèce, tant ancienne que moderne.

Arrivé à Livourne à la meilleure auberge, on me dit qu'il y avait comédie, et par malheur, il me prit envie d'y aller. J'y fus reconnu par un acteur qui m'aborda, se félicitant du plaisir de me voir, et me présenta un de ses camarades, soi-disant bon poète et grand ennemi de l'abbé Chiari, que je n'aimais pas, parce qu'il avait fait contre moi une satire mordante, dont je n'avais pas trouvé l'occasion de me venger. Je les invitai à venir souper avec moi, et ces messieurs ne sont pas gens à refuser une bonne aubaine. Le prétendu bon poète était Génois et s'appelait Giacomo Passano. Il me dit qu'il avait fait contre Chiari trois cents sonnets, et que s'il pouvait les faire imprimer, il ferait crever l'abbé de rage. Ne pouvant retenir un sourire en voyant la bonne opinion que le personnage avait de lui-même, il m'offrit de me régaler de la lecture de quelques-uns. Il avait le manuscrit sur lui; et force me fut d'accepter ce supplice. Il en lut une douzaine que je trouvai médiocres sans exception, et un sonnet médiocre est nécessairement mauvais, car ce genre de poésie n'admet que le sublime; ce qui fait que dans les milliers de sonnets qui pullulent en Italie, il y en a peut-être quelques-uns de bons.

Si je m'étais donné le temps d'examiner la physionomie de cet homme, qui pouvait avoir une cinquantaine d'années, je l'aurais sans doute jugé coquin; mais la

passion aveugle et ses sonnets contre Chiari m'avaient fasciné la vue.

Ayant jeté les yeux sur le titre de son manuscrit, je lus : *La Chiareide di Ascanio Pogomas*. « C'est, me dit-il, l'anagramme de mon nom de baptême et de mon nom de famille. » Et il ajouta :

« Admirez, je vous prie, combien cette combinaison est heureuse. »

Cette bêtise me fit encore rire. Chacun de ses sonnets était une plate diatribe qui se terminait par « *L'abbate Chiari è un coglione*. » Il ne prouvait pas qu'il le fût, mais il le répétait par le privilège qu'ont les poètes d'exagérer et de mentir. Son but était de faire de la peine à cet abbé bressan, qui n'était pas du tout ce que disait Passano, car il était au contraire homme d'esprit et de cœur, bon poète, et s'il avait connu le théâtre, il aurait mieux fait que Goldoni, puisqu'il possédait mieux la langue.

Je dis à Passano, par manière d'acquit, qu'il devait faire imprimer sa *Chiareide*.

« Je le voudrais, me dit-il, si je pouvais trouver un libraire ; car je ne suis pas assez riche pour en faire les frais, et les libraires sont tous des gueux ou des ignorants. Et puis la presse n'est pas libre, la censure ne me laisserait point passer l'épithète dont je décore mon héros. Si je pouvais aller en Suisse, je suis sûr que j'y trouverais mon affaire ; mais je n'ai pas six sequins qu'il me faudrait pour y aller à pied.

— Et une fois en Suisse, où il n'y a pas de théâtre, comment feriez-vous pour vivre ?

— Je peindrais la miniature... Voyez. »

Il me remit une quantité de petits morceaux d'ivoire représentant des sujets obscènes aussi mal peints que mal dessinés. « Je vous recommanderai à Berne, » lui

dis-je. Et après souper je lui donnai une lettre et six sequins. Il voulut à toute force me faire accepter quelques-unes de ses productions, que je refusai. Je fis la sottise de le recommander au père de la gentille Sara, et je lui dis de m'écrire à Rome à l'adresse du banquier Belloni.

Je partis de Livourne le lendemain pour aller dîner à Pise, où je restai deux jours. J'y fis la connaissance d'un Anglais, duquel j'achetai une belle voiture de voyage et qui me conduisit chez Corilla, célèbre poétesse, que j'avais grande envie de connaître. Elle me reçut fort bien et me fit la grâce d'improviser sur divers sujets qu'elle me permit de lui proposer. Elle m'enchanta, moins par sa grâce et sa beauté que par les jolies choses qu'elle débita dans un langage parfait. Combien une langue paraît belle quand, prononcée avec un accent clair et pur, elle est parlée avec ce choix d'expressions aussi éloignées de la négligence que de la prétention! Une langue mal parlée n'est pas même supportable dans une belle bouche, et j'ai toujours admiré le bon esprit des Grecs qui exigeaient des nourrices qui soignaient leurs enfants au berceau la pureté d'organe, de prononciation et de langage. Nous sommes fort éloignés de suivre un si bel exemple; mais aussi que d'écorcheurs d'oreilles, même dans ce qu'on appelle, souvent à tort, la bonne compagnie!

Corilla était *straba* comme les anciens peignirent Vénus, par une raison que je n'ai jamais pu concevoir; car une femme qui louche a beau être belle du reste, elle n'en est pas moins à mes yeux une femme contrefaite; et je suis persuadée que si Vénus avait été une déesse, elle n'aurait pas manqué de faire éprouver son ressentiment au Grec bizarre qui le premier osa la figurer le regard de travers. On m'a assuré que lorsque Corilla chantait, il lui suffisait de fixer ses regards louches sur

quelqu'un pour en faire la conquête : Dieu merci qu'elle ne se soucia probablement pas de moi, car elle ne me regarda pas fixement.

Je me logeai à Florence à l'hôtel de la Carrajo, tenu par le docteur Vannini, qui se plaisait à confesser qu'il était indignement académicien de la *Crusca*. Je pris un appartement dont les fenêtres donnaient sur le quai de l'Arno, contigu àune superbe terrasse. Je pris aussi une voiture de remise et un laquais de place, que je fis habiller de suite, ainsi que le cocher, en livrée bleue et rouge. C'était celle de M. de Bragadin, et je croyais pouvoir me parer de ses couleurs, non dans l'intention d'en imposer, mais pour briller. Le lendemain je sortis seul en redingote pour voir Florence sans être remarqué de personne. Le soir j'allai au théâtre pour entendre le fameux arlequin Roffi, mais je trouvai avec raison que sa réputation valait plus que son mérite. Je portai le même jugement sur la manière de réciter tant vantée des Florentins : elle n'eut pas mon suffrage. Je vis Pertici avec plaisir ; étant vieux et ne pouvant plus chanter, il jouait la comédie et en bon acteur, ce qui est rare ; car les chanteurs, hommes et femmes, se fiant sur la durée de leur voix, négligent l'art de la scène, et d'ordinaire un simple rhume en fait de très médiocres sujets.

Je me présentai le lendemain au banquier Sasso-Sassi pour lequel j'avais une ample lettre de crédit, et après avoir fait un dîner délicieux, je fis grande toilette, et j'allai à l'Opéra, *in via della Pergola*, prenant une loge près de l'orchestre, bien plus pour lorgner les actrices que pour écouter la musique, dont je n'ai jamais été enthousiaste.

Que le lecteur juge de ma surprise et de ma joie quand, dans la première chanteuse je reconnus Thérèse, le faux Bellino, que j'avais laissée à Rimini au com-

mencement de l'année 1744 ; cette charmante Thérèse que j'aurais certainement épousée si M. de Gages ne m'eût fait mettre aux arrêts, et qui aurait nécessairement donné une tout autre tournure à ma destinée ! Il y avait dix-sept ans que je ne l'avais vue, mais elle me parut sur la scène aussi belle, aussi ravissante que lorsque je l'avais laissée. Je ne pouvais en croire mes yeux, tant je trouvais la chose impossible, et je commençais à croire au singulier hasard d'une ressemblance prestigieuse, quand à la fin d'un air qu'elle venait de chanter à ravir, elle jeta les yeux sur moi et ne les en détacha plus. Je ne pus plus douter que ce ne fût bien elle, puisque je voyais qu'elle m'avait reconnu. A la fin de la scène, sortant par le côté opposé à ma loge, elle s'arrêta dans la coulisse, et de l'éventail, elle me fit signe d'aller lui parler.

Je sors avec une palpitation de cœur extrême, et je n'en concevais pas la raison ; car, conservant le plus doux souvenir de Thérèse, je ne me sentais coupable envers elle que de n'avoir pas répondu à la dernière lettre qu'elle m'avait écrite de Naples il y avait treize ans. Je m'acheminai vers le théâtre, plus curieux de voir les suites de cette entrevue que de savoir tout ce qui lui était arrivé depuis dix-sept ans qui alors me paraissaient un siècle.

J'arrive à une petite porte par où l'on montait sur la scène, et j'aperçois ma Thérèse au haut de l'escalier qui disait à l'homme qui gardait la porte de me laisser monter. Je l'approche, et nous voilà face à face et muets de surprise. Je lui prends la main et la lui pressant contre mon cœur :

« Sens, lui dis-je, tout ce qu'il éprouve.

— Je ne puis pas t'imiter ici, me dit-elle, mais en t'apercevant j'ai cru m'évanouir. Malheureusement, je dois

souper en ville. Je ne fermerai pas les yeux de la nuit. Je t'attends demain matin à huit heures. Où loges-tu ?

— Chez le docteur Vannini.

— Quel nom portes-tu ?

— Le mien.

— Depuis quand es-tu ici?

— Depuis hier.

— Resteras-tu longtemps à Florence ?

— Autant que tu voudras.

— Es-tu marié ?

— Non.

— Maudit souper ! Quel jour ! Va-t'en, mon ami, il faut que je paraisse. Adieu jusqu'à demain à sept heures. »

Elle m'avait dit d'abord à huit heures, mais une heure plus tôt ne gâtait rien. Je vais au parterre, et là je me rappelle que je ne lui ai demandé ni son nom ni sa demeure ; mais il m'était facile d'apprendre tout cela. Elle jouait le rôle de Mandane, et, la voyant de plus loin que de ma loge, elle me ravit par la vérité de son jeu, par sa convenance autant que par la pureté de son chant. Un jeune homme très bien mis se trouvait à côté de moi, je lui demandai le nom de cette excellente actrice.

« Vous n'êtes donc à Florence que d'aujourd'hui, monsieur ?

— J'y suis depuis hier.

— C'est excusable. Eh bien, monsieur, elle s'appelle comme moi, car elle est ma femme, et mon nom est Cirillo Palesi, à vous rendre mes devoirs. »

Je lui fis une révérence et restai muet de surprise. Je n'osai pas lui demander sa demeure, car il aurait pu trouver ma curiosité impertinente. Thérèse mariée à ce beau jeune homme ! et c'est précisément dans son mari que je vais donner du nez pour m'informer d'elle ! Il y

avait là-dedans complication de hasards et matière à une bonne scène de comédie.

Je n'en pouvais plus; il me tardait d'être seul pour réfléchir à mon aise à la bizarrerie de cette aventure, à la visite que je devais faire à Thérèse mariée, à sept et non à huit heures le lendemain matin; car je devais me tenir à son dernier mot; j'éprouvais la plus vive curiosité de voir la figure que ferait le jeune mari dès qu'il me reconnaîtrait, et il ne se pouvait pas qu'il ne me reconnût, car il m'avait considéré avec assez d'attention pendant qu'il m'apprenait qu'il était l'époux de Thérèse. Je sentais aussi que mes premiers feux pour cette belle personne s'étaient réveillés dans mon cœur, et je ne savais pas bien si je devais être fâché ou me féliciter de la savoir mariée.

Je sortis de l'Opéra, ordonnant au laquais d'appeler ma voiture.

« Monsieur, vous ne pourrez l'avoir qu'à neuf heures, car par le froid qu'il fait, le cocher a ramené les chevaux à l'écurie.

— Partons à pied.

— Vous allez vous enrhumer.

— Comment s'appelle la prima donna?

— Elle se nommait Lanti en arrivant ici; mais, depuis une couple de mois, elle se nomme Mme Palesi. Elle a épousé un beau jeune homme qui ne sait rien faire et qui n'a rien; mais elle est riche et sage, et je puis vous annoncer qu'il n'y a rien à faire.

— Où demeure-t-elle?

— Au bout de cette rue. Voilà sa maison, monsieur, elle loge au premier. »

Content de savoir tout ce que je désirais, je n'ouvris plus la bouche, ne m'occupant qu'à considérer mon chemin, pour pouvoir me retrouver seul le lendemain. Je

pris un léger souper à la hâte, et j'ordonnai à Le Duc de m'éveiller à six heures.

« Mais, monsieur, il ne fait jour qu'à sept.

— Je le sais.

— Cela suffit. »

Me voilà donc au point du jour à la porte de la première femme que j'aie aimée avec passion. Je monte au premier, je sonne, et une vieille femme qui vient m'ouvrir me demande si je suis M. Casanova. Sur ma réponse affirmative, elle me dit que madame lui avait dit que je viendrais à huit heures.

« Madame m'a dit à sept.

— Eh bien ! n'importe. Ayez la bonté d'entrer dans cette chambre; je vais la réveiller. »

Cinq minutes après, voilà le jeune mari en robe de chambre et bonnet de nuit qui, me saluant très poliment, m'annonce que sa femme ne tardera pas à paraître. Puis, avec l'air d'un homme qui tombe des nues, il me regarde fixement et me dit :

« Mais, monsieur, n'est-ce pas vous qui m'avez demandé hier soir comment s'appelait ma femme ?

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, c'est bien moi. Il y a longues années que je ne l'avais vue, et il me semblait la reconnaître. Mon bonheur a voulu que je m'adressasse à son époux, et l'amitié qui m'attache à elle m'attachera désormais à vous. »

Comme j'achevais ce beau compliment, voilà Therese, belle comme Vénus, les bras ouverts : je la reçois sur mon sein avec transport, et nous restons collés l'un à l'autre pendant deux minutes dans les étreintes de deux amis, de deux amants qui sont heureux de se retrouver après une longue et douloureuse absence. Après nous être embrassés à plusieurs reprises, elle dit à son mari de s'asseoir, et m'attirant sur un canapé, elle laissa un

libre cours à ses larmes. Je pleurai aussi et je trouvais du charme dans ces pleurs. Nous finîmes pourtant par essuyer nos yeux, et par un mouvement simultané nous portons nos regards sur le mari que nous avions oublié. Qu'on se figure le ridicule étonnement que ses traits devaient exprimer, puisque nous ne pûmes nous empêcher, moi de pouffer, elle d'éclater de rire. Il y avait dans son ébahissement quelque chose de si comique qu'il faudrait pour le rendre toutes les ressources de la poésie et toute la souplesse de la caricature. Thérèse, qui connaissait parfaitement les moyens de remuer cette pâte de sa composition, s'écria d'un ton pathétique et tendre :

« Mon cher Palesi, tu vois mon père, et plus que mon père, car tu vois un ami généreux auquel je dois tout. Moment fortuné après lequel mon cœur soupire depuis dix ans !

Au nom de père, le pauvre mari fixa ses regards sur moi ; mais, je ne ris pas, malgré l'envie que j'en avais. Thérèse, quoique parfaitement conservée, n'avait que deux ans de moins que moi ; mais l'amitié donne au doux nom de père l'acception qui lui convient.

« Oui, monsieur, lui dis-je, votre Thérèse est ma fille, ma sœur, mon amie que je chéris, c'est un ange ; et ce trésor est votre femme. »

Sans lui donner le temps de se reconnaître, et m'adressant à Thérèse :

« Je n'ai point répondu à ta dernière lettre, ma chère amie, lui dis-je....

— Je sais tout. Tu étais amoureux d'une religieuse. Tu fus enfermé sous les Plombs, et j'ai appris à Vienne ta fuite presque merveilleuse. J'avais un faux pressentiment que je devais te voir dans cette ville. J'ai su depuis ta fortune à Paris et en Hollande, et ce n'est que depuis ton départ de Paris que je n'ai plus trouvé

personne qui ait pu me parler de toi. Quand je te conterai en détail tout ce qui m'est arrivé pendant ces dix années, tu apprendras de jolies choses. En attendant, je suis heureuse. Voilà mon cher Palesi, Romain, que j'ai épousé il y a une couple de mois. Nous nous aimons, et j'espère que tu seras son ami comme tu es le mien. »

Je me levai à ces mots, et j'allai embrasser ce mari qui faisait une si singulière figure. Il vint à ma rencontre les bras ouverts, mais avec quelque embarras, car il ignorait sans doute encore ce qu'il devait penser d'un homme qui était à la fois, le père, le frère, l'ami et peut-être l'amant de sa femme. Cet embarras sauta aux yeux de Thérèse, qui vint l'embrasser après moi avec toutes les marques d'une vive tendresse, qui m'embarrassa à mon tour, car pendant la demi-heure qui venait de s'écouler, j'avais repris tout l'amour qui jadis m'avait enflammé pour elle quand, à Ancône, don Sancio Pico me l'avait fait connaître.

M. Palesi, rassuré par mes embrassements et par les caresses de sa femme, me demanda si je leur ferais le plaisir de prendre avec eux une tasse d'excellent chocolat qu'il aurait le plaisir de faire lui-même. Je lui répondis que le chocolat était mon déjeuner favori et que je le trouverais d'autant meilleur qu'il serait préparé par un ami.

Il partit pour se mettre en besogne. Ce fut l'instant du bonheur.

Dès que nous fûmes seuls, ma chère Thérèse se jeta dans mes bras avec une expression d'amour que rien ne peut décrire. « Oh! mon ami, toi qui as fait battre mon cœur pour la première fois et que j'aimerai toute ma vie, laisse-moi jouir du bonheur de te presser contre mon sein. Embrassons-nous cent fois dans ce jour de bonheur, puis, mon cœur, nous en resterons là, puisque

le destin m'a faite la femme d'un autre. Demain nous nous reverrons comme frère et sœur ; aujourd'hui soyons amants. »

Elle n'avait pas fini cette allocution que j'étais au comble du bonheur. Nos transports étaient réciproques, et nous les renouvelâmes sans presque aucune interruption pendant la demi-heure que nous avions de sûre devant nous. Son négligé du matin et ma redingote étaient des mieux appropriés à la circonstance.

Après avoir assouvi en partie l'ardeur de cet élan amoureux, nous retrouvant tels que nous étions quand nous nous séparâmes à Rimini, nous respirâmes et nous nous remîmes en place.

Après s'être un peu recueillie :

« Tu dois savoir, me dit-elle, que je suis encore amoureuse de mon mari et déterminée à ne jamais le tromper. Ce que je viens de faire était une dette que j'avais contractée en souvenir de mon premier amour. Je devais l'acquitter pour te prouver combien tu m'es cher ; mais ne nous en souvenons pas. Oublions-le, mon ami. Qu'il te suffise de savoir que je te chéris, ce dont tu ne saurais douter, et laisse-moi la douce persuasion que je suis aimée ; mais à l'avenir évitons les occasions de nous trouver tête à tête, car je succomberais et j'en serais fâchée. Cela t'attriste ?

— Je te trouve liée, et je suis libre. Nous ne nous serions plus séparés. Tu viens de rallumer mes premiers feux. Je suis ce que j'étais quand je te connus à Ancône ; je viens de t'en convaincre, et juge de mon malheur de ne pouvoir plus te posséder. Je te retrouve non seulement mariée, mais encore amoureuse. Hélas ! je suis venu trop tard ; mais si je ne m'étais pas arrêté à Gênes, je n'en serais pas moins malheureux ! Tu sauras tout en temps et lieu. En attendant, je ne suivrai que les lois

que tu me dicteras. Ton mari, je crois, ne sait rien de ce qui nous touche; et je dois être réservé sur tout, n'est-ce pas?

— Oui, sur tout, mon cher ami, car il ne sait rien sur mes affaires, et je suis bien aise qu'il ne s'en montre pas curieux. Il sait comme tout le monde que j'ai fait ma fortune à Naples, où j'ai dit que je suis allée à l'âge de dix ans. C'est là un mensonge innocent qui ne fait de tort à personne, et que, dans l'état que j'ai dû embrasser, j'ai dû préférer à plusieurs vérités qui me feraient du tort. Je me donne pour n'avoir que vingt-quatre ans: que t'en semble-t-il?

— Il me semble que tu dis vrai, quoique je sache que tu en as trente-deux.

— Tu veux dire trente et un, car quand je t'ai connu je ne pouvais en avoir que quatorze.

— Je croyais que tu en avais au moins quinze.

— Cela se peut entre nous; mais dis-moi, je t'en prie, si je montre plus de vingt-quatre ans.

— Je te jure que tu ne montres pas même cet âge; mais à Naples...

— A Naples, un chroniqueur pourrait savoir la vérité, mais personne ne fait attention à ces gens-là. Mais je t'attends, mon cher Casanova, à l'un des moments qui doit être des plus intéressants de ta vie.

— Des plus intéressants de ma vie, dis-tu? Quand sera-ce?

— Souffre que je me taise, car je veux jouir de ta surprise. Parlons d'une chose essentielle. Comment es-tu dans tes affaires? Si tu as besoin d'argent, je suis en état de te rendre celui que tu m'as donné, et cela avec toute l'usure que tu peux exiger. Mon mari n'est maître de rien, tout ce que je possède est à moi. J'ai à Naples cinquante mille ducats de regno, et je possède une égale

somme en diamants. Dis-moi ce dont tu as besoin, vite, car le chocolat va venir. »

Telle était Thérèse. Profondément attendri, j'allais me jeter à son cou avant de lui répondre, quand le chocolat vint. Son mari entra suivi d'une fille qui était une beauté achevée ; elle portait sur une coupe de vermeil trois tasses de chocolat. Palesi nous amusa pendant que nous le prenions, en nous contant avec esprit l'espèce de sa surprise en voyant que celui qui l'obligeait de quitter son lit de si bonne heure était le même homme qui la veille lui avait demandé comment s'appelait sa femme.

Nous rîmes, Thérèse et moi, à nous tenir les flancs, car son récit était un mélange d'esprit et de bonhomie. Ce Romain me déplut moins que sa qualité d'époux n'aurait pu le faire, parce qu'il ne me parut jaloux que pour la forme.

« Mon cher ami, me dit Thérèse, à dix heures j'ai ici répétition générale de tous les airs du nouvel opéra. Tu es le maître d'y rester, si tu veux. Je te prie de permettre que ton couvert soit mis chez moi tous les jours, et tu me feras grand plaisir si tu regardes ma maison comme la tienne.

— Pour aujourd'hui, lui répliquai-je, je ne te quitterai qu'après ton souper, pour te laisser en liberté avec ton heureux mari. »

A ces mots M. Palesi vint m'embrasser avec effusion de cœur, comme pour me remercier de ce que je ne paraissais pas prétendre lui opposer des difficultés à ses droits d'époux.

Ce jeune homme n'avait guère que vingt à vingt-deux ans ; il était blond, bien fait et trop joli pour un homme. Thérèse était excusable d'en être devenue amoureuse, et je ne lui en voulais pas, car je ne connaissais que trop le pouvoir d'un beau visage ; mais je trouvais qu'elle

avait eu tort d'en faire son mari, car un mari, quel qu'il soit, acquiert toujours certains droits de maître qui parfois peuvent être gênants.

La jolie femme de chambre de Thérèse vint me prévenir que ma voiture était à la porte.

« Permettez-vous, dis-je à mon amie, que mon domestique de place entre? — Qui vous a ordonné, dis-je à ce maraud, de venir ici avec ma voiture?

— Personne, monsieur, mais je connais mon devoir.

— Qui vous a dit que j'étais ici?

— Je l'ai deviné.

— Allez appeler mon valet de chambre et revenir avec lui. »

Quand il fut de retour, j'ordonnai à Le Duc de payer trois journées à cet intrus, de lui retirer la livrée et de demander au docteur Vannini un serviteur de la même taille qui n'eût pas le don de deviner, mais qui sût exécuter ponctuellement les ordres de son maître. Le drôle, fort fâché de sa mésaventure, se recommanda à Thérèse; mais, en femme avisée, elle lui dit que son maître était seul capable d'apprécier ses services.

A dix heures voilà tous les acteurs, les actrices, et une foule d'amateurs qui encombrèrent la salle. Thérèse reçut avec grâce et noblesse les baisemains de tout le monde, et je pus juger qu'elle était en grande réputation. La répétition dura trois heures et m'ennuya beaucoup. Pour faire trêve à l'ennui, je m'entretins avec Palesi, qui me plut, parce qu'il ne s'avisa pas le moins du monde de me demander où, comment ni quand j'avais connu sa femme. Je vis qu'il avait tout le sentiment des convenances de sa situation.

Une jeune Parmesane, nommée Redegonde, qui jouait en homme, et qui chantait très bien, resta pour dîner. Thérèse avait invité aussi une jeune Bolonaise, nommée

Corticelli. Les charmes naissants de cette jolie figurante me frappèrent; cependant dans ce moment, comme j'étais tout plein de Thérèse, je n'y fis pas grande attention. Un instant après je vis entrer un abbé bien replet, marchant à pas mesurés, vrai tartufe qui ne cherchait que Thérèse et qui, l'ayant aperçue, se dirigea vers elle, mit un genou à terre à la mode portugaise et lui baisa la main avec tendresse et respect. Thérèse, gracieuse et riante, le fit asseoir à sa droite; j'étais à sa gauche. Sa voix, son air, tout en lui me révélait une connaissance, et en effet je reconnus bientôt l'abbé Gama, que j'avais laissé à Rome chez le cardinal Acquaviva il y avait dix-sept ans; mais je ne fis pas semblant de le remettre, ce qui m'était facile, car il avait beaucoup vieilli. Le galant n'avait des yeux que pour Thérèse, et, tout occupé à lui débiter mille fleurettes, il n'avait encore honoré de ses regards personne de la compagnie. Espérant qu'à son tour il ne me reconnaîtrait pas, ou qu'à mon imitation il ne ferait pas semblant de me reconnaître, je continuais à parler de bagatelles à la Corticelli, quand Thérèse me dit que M. l'abbé désirait savoir si je ne le remettais pas. Je le regarde fixement et, imitant un homme qui cherche à rappeler sa mémoire, je me lève en lui demandant si ce n'était pas M. l'abbé Gama que j'avais le bonheur de revoir.

« Lui-même, » me dit-il, en se levant et me prenant au cou pour m'embrasser à plusieurs reprises.

Cela convenait à son caractère de fin politique, et le lecteur n'aura pas oublié le portrait que je lui en ai fait dans le premier volume de ces Mémoires.

Après ce début, on peut deviner que nous entamâmes des propos sans fin. Il me parla de Barbaruccia, de la belle marquise G., du cardinal S. C., et me conta comment il était passé du service d'Espagne à celui de Por-

tugal où il était encore. J'aimais à l'entendre me rappeler une foule de circonstances qui m'avaient si vivement intéressé dans ma première jeunesse, quand une apparition inattendue et tout à fait imprévue vint absorber toutes les facultés de mon âme. Un jeune homme de quinze à seize ans, aussi formé qu'un Italien peut l'être à cet âge, entre d'un air aisé, salue la compagnie avec grâce et va embrasser Thérèse. J'étais le seul qui ne le connût pas, mais je n'étais pas le seul dont les traits peignissent la surprise. Thérèse, intrépide, me le présente de l'air le plus naturel en me disant : « C'est mon frère. »

Je le reçus de mon mieux, mais un peu dérouté, n'ayant pas eu le temps de me remettre. Ce prétendu frère de Thérèse était mon portrait vivant, si ce n'est qu'il avait le teint plus clair que moi. Je vis d'abord que c'était mon fils, la nature n'avait jamais été plus indiscrète. C'était la surprise que Thérèse m'avait annoncée, elle avait voulu se ménager le plaisir de me voir pétrifié et ravi tout à la fois ; car elle savait bien que mon cœur serait vivement touché de l'idée de lui avoir, en la quittant, laissé un pareil souvenir de notre mutuel amour. J'étais dans une ignorance complète, car dans ses lettres elle ne m'avait jamais parlé de sa grossesse. En y réfléchissant, il me semblait que Thérèse aurait dû éviter cette rencontre en présence de tiers ; car chacun avait des yeux, et il ne fallait que cela pour juger de prime abord que ce jeune homme ne pouvait être que mon fils ou mon frère. Je lui lançai un coup d'œil, mais elle l'esquiva, tandis que le prétendu frère me considérait avec tant d'attention qu'il ne pouvait entendre ce qu'elle lui disait. Quant aux spectateurs, leurs yeux ne faisaient que se promener de ma figure à la sienne ; et s'ils jugeaient qu'il fût mon fils, ils devaient nécessairement supposer que j'avais été l'amant de la mère de

Thérèse, s'il était vrai qu'elle fût sa sœur; car à l'âge qu'elle montrait et qu'elle se donnait, il était impossible d'imaginer qu'elle pût être sa mère. Il était également impossible de se figurer que je fusse le père de Thérèse, car je n'avais guère l'air plus âgé qu'elle.

Mon fils parlait le dialecte napolitain parfaitement, et cet idiome n'est pas sans charme; mais il parlait aussi très bien l'italien et, dans ce qu'il disait, il montrait du goût, du sens et de l'esprit, ce qui me plaisait beaucoup. Il avait de l'instruction, quoique élevé à Naples et des manières très distinguées. Sa mère me plaça à table entre elle et lui. « Sa passion favorite, me dit-elle, est la musique. Vous l'entendrez sur le clavecin, mon cher ami, et, quoique j'aie huit ans plus que lui, vous jugerez peut-être qu'il en sait plus que moi. »

C'était se tirer d'affaire avec ce naturel et cette fine délicatesse qui n'appartient qu'aux femmes et dont nous n'approchons jamais que de loin.

Soit nature, soit prévention, soit amour-propre ou tout ce qu'on voudra, je me levai de table si enchanté de mon fils que je l'embrassai avec des transports si tendres que toute la compagnie applaudit. J'invitai toute la société à dîner le lendemain chez moi, et mon invitation fut acceptée avec joie; mais la Corticelli me dit avec un ton tout ingénu :

« Et moi aussi?

— Certainement, et vous aussi. »

L'abbé Gama me dit, après le dîner, de choisir pour le lendemain d'aller déjeuner chez lui ou de lui donner à déjeuner chez moi, parce qu'il mourrait d'envie de passer deux heures à causer tête à tête. « Je vous recevrai chez moi, monsieur l'abbé, lui dis-je, et ce sera avec grand plaisir. »

Quand tous les convives furent partis, don Cesarino,

c'est ainsi que s'appelait le soi-disant frère de ma Thérèse, me demanda si je voulais le conduire à la promenade. Je lui répondis en l'embrassant que ma voiture était à ses ordres, qu'il pouvait y aller avec son beau-frère, parce que, pour ce jour-là, je ne voulais pas me séparer de sa sœur. Palesi fut très satisfait de cet arrangement ; ils partirent.

Dès que nous fûmes seuls, j'embrassai Thérèse avec ardeur en lui faisant compliment d'avoir un si joli frère.

« Mon ami, c'est le doux fruit de nos amours, c'est ton fils, il fait mon bonheur, et il est heureux, car il a tout pour l'être.

— Heureux moi-même, divine Thérèse ! mais tu as bien vu que j'ai deviné ma paternité en le voyant.

— Mais, mon cœur, as-tu intention de lui donner un frère? Comme tu es ardent !

— Songe, femme adorée et digne de l'être, que tu m'as dit que demain nous ne serions plus qu'amis. »

J'étais déjà époux ou amant heureux ; mais l'idée que c'était pour la dernière fois mêla quelque amertume à l'ardente et suave volupté que j'éprouvai dans cette union où présidèrent de part et d'autre l'amour, la tendresse et le sentiment.

Quand nous eûmes repris un peu de calme, Thérèse me dit :

« Celui qui a fait élever notre enfant est le même duc qui m'emmena de Rimini, car je lui confiai mon secret aussitôt que je me sentis enceinte. J'accouchai à l'insu de tout le monde, et mon enfant fut envoyé en nourrice à Sorrente, et le duc le fit baptiser sous le nom de César-Philippe Lanti. Il est resté à Sorrente jusqu'à l'âge de neuf ans ; ensuite il fut mis en pension chez un honnête homme qui lui a fait faire de bonnes études et qui lui

a appris la musique. Il m'a toujours connue comme sœur dès sa plus tendre enfance, et tu ne saurais imaginer combien j'étais heureuse en le voyant te ressembler à mesure qu'il grandissait. Je l'ai toujours considéré comme un gage certain de notre union ; car je me figurais toujours qu'elle aurait lieu dès que nous nous retrouverions, persuadée qu'il ferait sur ton âme le même effet que sur la mienne. J'étais sûre que tu ne pourrais pas refuser à cette intéressante production de notre amour le nom de ton fils légitime en épousant sa mère.

— Et tu as rendu impossible ce qui aurait fait mon bonheur!

— Le sort en a décidé, mon ami ; n'en parlons plus. A la mort du duc, j'ai quitté Naples, en laissant Cesarino dans la même pension sous la protection du prince de la Riccia, qui l'a toujours regardé comme son frère. Ton fils possède un capital de vingt mille ducats de regno dont on me paye les intérêts et dont il n'est pas informé; mais tu penses bien que rien ne lui manque. Le seul regret que j'éprouve, c'est de ne pouvoir pas lui dire que je suis sa mère, car il me semble qu'il m'aimerait davantage s'il savait qu'il me doit le jour. Tu ne saurais te figurer le plaisir que j'ai eu aujourd'hui en voyant ta surprise et en observant avec quelle rapidité tu en es devenu amoureux.

— Et cette ressemblance si parfaite?

— Elle me fait plaisir. Peut-elle faire croire autre chose si-non que tu as été amoureux de ma mère? Eh bien! soit. Mon mari croit que c'est là l'origine de l'amitié qui nous lie et qui aurait pu lui donner de l'ombrage le matin quand il a vu nos transports. Il m'a dit hier que Cesarino pouvait être mon frère de mère, mais non pas de père, car il avait vu son père au parterre, mais qu'il ne pouvait certainement pas être le mien. Si j'ai des enfants

de Palesi, tout mon bien leur appartiendra à ma mort ; si je n'en ai pas, Cesarino sera mon héritier. Mon bien est en mains sûres, lors même que le prince de Riccia viendrait à mourir. Viens, » me dit-elle en m'entraînant vers sa chambre à coucher.

Elle ouvrit une grande cassette qui renfermait ses diamants et autres bijoux de prix et pour plus de cinquante mille ducats en bons contrats. Elle avait en outre beaucoup de très belle vaisselle plate, et son talent supérieur qui lui assurait les premières places dans tous les théâtres d'Italie.

« Sais-tu, lui dis-je, si notre cher Cesarino a déjà aimé ?

— Je ne le crois pas, mais je crois que ma jolie femme de chambre en est amoureuse. J'y aurai l'œil.

— Ne sois pas trop rigoureuse.

— Non, mais il ne faut pas qu'un jeune homme se livre de trop bonne heure au plaisir qui fait tout négliger.

— Donne-le-moi ; je lui apprendrai à connaître le monde.

— Demande-moi tout, mais laisse-moi mon fils. Sache que je ne l'embrasse jamais dans la crainte d'en devenir folle. Si tu savais comme il est honnête et pur, et combien il m'aime ! Mais aussi je ne lui refuse rien. Que dira-t-on à Venise dans quatre mois lorsqu'on y reverra Casanova qui s'est évadé des Plombs et rajeuni de vingt ans ?

— Tu vas donc à Venise pour l'*Ascensa ?*

— Oui, et tu vas à Rome ?

— Et à Naples pour y voir le duc de Matalone, mon ami.

— Je le connais beaucoup. Il a déjà un fils de la fille du duc de Bovino qu'il a épousée. C'est une femme char-

mante qui a eu le pouvoir de le rendre homme, car tout Naples savait qu'il était impuissant.

— Il est probable qu'elle n'a eu que le secret de le rendre père.

— C'est possible. »

Nous passâmes la journée dans une conversation variée et très intéressante jusqu'au retour de Cesarino et de son mari. Ce cher enfant acheva de me captiver pendant le souper, car il était folâtre, badin, aimable, et il avait toute la vivacité napolitaine. Il se mit au clavecin, et, après avoir joué quelques morceaux avec un brillant de virtuoso, il se mit à chanter des chansons napolitaines qui nous firent rire aux éclats. Ma Thérèse n'avait des yeux que pour lui et pour moi ; mais de temps en temps elle embrassait son mari en s'écriant qu'on n'est heureux que quand on aime.

Cette journée est au nombre des plus heureuses de ma vie, et j'en compte beaucoup.

CHAPITRE VIII

La Corticelli. — L'entrepreneur juif rossé. — Le faux Charles Iwanoff et mauvais tour qu'il me joue. — Ordre arbitraire de sortir de la Toscane. J'arrive à Rome. — Mon frère Jean.

Le lendemain à neuf heures on m'annonça l'abbé Gama, qui commença par pleurer de joie, me dit-il, de me revoir si bien portant et en si bon état après tant d'années de séparation. Le lecteur devinera que le rusé abbé fit ici mon éloge, et il saura peut-être qu'on a beau avoir de l'esprit, de l'expérience du monde, de la méfiance même

pour les gratteurs d'oreilles, et que cependant l'amour-propre aux aguets les écoute et les fait trouver agréables : mais l'amour-propre n'en convient pas, parce qu'il se blesserait. Cet abbé, doux, spirituel, aimable, très fin, parce qu'il avait toujours vécu parmi les grands dignitaires du serviteur des serviteurs de Dieu, école raffinée de la ruse, n'était point du tout méchant ; mais il était curieux par caractère autant que par habitude de métier, et tel enfin que je l'ai dépeint dans le premier volume de ces Mémoires. Voulant connaître mes aventures, il n'attendit pas que je lui demandasse le récit des siennes. Il me conta prolixement sa vie depuis dix-sept ans que nous ne nous étions vus. Il était passé du service d'Espagne à celui de Sa Majesté Très Fidèle ; il était secrétaire d'ambassade du commandeur Almada, et il avait dû quitter Rome parce que le pape Rezzonico ne voulait pas permettre au roi de Portugal de punir les jésuites, bonnes gens assassins qui, à la vérité, ne lui avait cassé qu'un bras, mais qui n'en avaient pas eu moins l'intention de le faire périr. Gama errait en Italie, correspondant avec Almada et le fameux Carvalho, et attendant que cette guerre fût finie, pour pouvoir retourner à Rome. Au fait, c'est là tout ce qu'il y avait de substantiel dans son récit ; mais l'abbé sut si bien l'amplifier par des circonstances épisodiques qu'il le fit durer plus d'une heure, voulant par là, sans doute, m'exciter à la reconnaissance, afin que je ne lui tusse rien de ce qui me regardait ; mais nous fîmes tous deux preuve d'un beau talent diplomatique, lui en allongeant son récit, moi en abrégeant le mien, non sans éprouver un secret plaisir de punir la curiosité en soutane.

« Qu'allez-vous faire à Rome, me dit-il par manière d'acquit ?

— Je vais, lui dis-je, me présenter au pape pour le

supplier de demander ma grâce aux inquisiteurs d'État de Venise. »

Cela n'était pas vrai, mais c'était une réponse comme une autre quand on ne veut pas dire la vérité : et, d'ailleurs, si je lui avais dit que je n'y allais que pour rire, il ne m'aurait pas cru. Celui qui dit la vérité à un incrédule la prostitue, et selon moi, c'est un meurtre. Il me pria ensuite de lui faire le plaisir d'entretenir avec lui un commerce épistolaire, et comme cela ne m'engageait à rien, je le lui promis.

« Je puis, me dit-il, vous donner une preuve d'amitié en vous présentant au marquis de Botta-Adamo, gouverneur de la Toscane, et qui passe pour être l'ami du régent » (depuis empereur sous le nom de François I[er]).

Ayant agréé son offre avec reconnaissance, il fit tomber la conversation sur Thérèse ; mais il me trouva fermé comme le coffre-fort d'un avare. Je lui dis qu'elle était enfant lorsque j'avais fait à Bologne la connaissance de sa famille, et que la ressemblance entre son frère et moi n'était qu'un de ces jeux de la nature et du hasard qui n'offrait de particulier que notre rencontre. Voyant sur ma table un papier très bien écrit, il me demanda si cette superbe écriture était de mon secrétaire. Costa, qui était présent, lui répondit en espagnol qu'elle était de lui. Gama de s'évertuer en compliments, finissant par me prier de le lui envoyer pour lui faire copier quelques lettres. Devinant qu'il ne voulait que le faire causer sur mon compte, je lui dis que j'avais un besoin indispensable de ce jeune homme pour toute la journée. « Eh bien ! ce sera pour une autre fois, » dit l'abbé. Je ne répondis point. Tels sont les curieux.

Les moralistes ne veulent pas mettre la curiosité au nombre des passions, mais ils ont tort. C'est une des belles qualités de l'esprit quand elle est dirigée par la

saine raison, et elle a pour objet toute la nature : *Nihil dulcius quam omnia scire* [1]. Elle est dépendante des sens, car elle ne peut naître et se satisfaire que par les perceptions et les sensations. Mais cette passion est, comme toutes ses sœurs, un monstre quand elle n'a plus le frein de la sagesse. Elle est un vice affreux quand elle n'a pour objet que de pénétrer dans les affaires d'autrui, soit directement, soit indirectement, soit que le curieux n'aspire à surprendre un secret que pour être utile, soit qu'il ne sonde son prochain que pour faire tourner à son profit l'effusion du cœur qu'il a l'art de faire naître. Vice et vertu, selon sa direction, la curiosité est toujours une maladie, car elle a cela de particulier qu'elle rend inquiet le cœur ou l'esprit de celui dont elle s'empare. Un secret qu'on surprend est toujours un larcin.

Je ne parle pas de cette curiosité noble qui, dépendant des sciences abstraites, a pour but de connaître l'avenir, ou plutôt l'impossible ; fille de l'ignorance ou de la superstition, il n'y a que des fous ou des ignorants qui s'y arrêtent. Mais l'abbé Gama n'était ni fou, ni ignorant, ni sot : il était curieux par caractère, et par métier, car il était payé pour tout découvrir. Il était diplomate ; dans une sphère moins élevée, on l'aurait traité d'espion.

Il me quitta pour aller faire des visites, me promettant de revenir à l'heure du dîner.

Le docteur Vannini vint me présenter un autre domestique parmesan, de la taille du premier, me promettant que celui-là ne saurait qu'obéir, sans jamais chercher à deviner. Je remerciai l'aubergiste académicien et je lui ordonnai un somptueux dîner.

La Corticelli vint la première, avec son frère, jeune homme-femme et violon médiocre, et leur mère, qui me

1. Rien n'est si doux que de tout savoir.

dit qu'elle ne permettrait jamais à sa fille d'aller dîner chez des étrangers sans son frère et elle. « Vous pouvez donc, lui dis-je, la remener à l'instant, ou accepter ce ducat pour aller dîner avec votre fils où bon vous semblera, car je ne veux ni de lui ni de vous. » Elle prit le ducat en me disant qu'elle était sûre de laisser sa fille entre bonnes mains. « Vous pouvez y compter, lui dis-je, et partez. »

Sa fille fit des commentaires si plaisants sur mon petit dialogue avec sa mère, que, ne pouvant m'empêcher de rire, je commençai à l'aimer. La Corticelli n'avait que treize ans, et elle était si mignonne qu'elle n'en montrait que dix.

Du reste, elle était très bien faite, gaie, vive, sémillante, spirituelle et d'une blancheur rare en Italie : malgré cela, je suis encore à concevoir comment je pus en devenir amoureux.

Cette jeune folle me pria de lui accorder ma protection contre l'entrepreneur de l'Opéra, qui était juif. Il s'était engagé par le contrat qu'il avait fait avec elle de lui faire danser un pas de deux au second opéra, et il l'avait trompée. Elle me supplia de forcer le juif à remplir ses engagements, et je le lui promis.

La seconde convive fut la Parmesane Redegonde, grande et belle personne, que Costa me dit être sœur de mon domestique de place et qu'en deux ou trois minutes d'entretien je trouvai très digne d'attention.

L'abbé Gama vint ensuite et me félicita en me voyant assis entre deux jolies filles. Je l'obligeai à prendre ma place, et il commença à leur en conter en vrai coutumier du fait ; et les nymphes, se moquant de lui, ne le déconcertèrent pas le moins du monde. Il croyait leur plaire : je le voyais, et je comprenais fort bien comment l'amour-propre pouvait empêcher qu'il ne s'aperçût qu'il se

rendait ridicule, mais je ne devinais pas qu'arrivé à son âge je pourrais tomber dans le même péché.

Malheureux le vieillard qui ne sait pas se rendre justice ; malheureux s'il néglige de se familiariser avec cette idée, que ce même sexe qu'il a séduit tant de fois lorsqu'il était jeune le méprisera quand il sera vieux, s'il ose encore aspirer à lui plaire !

Ma belle Thérèse arriva la dernière avec son mari et mon fils, que j'embrassai tendrement après m'être acquitté de ce doux devoir envers sa mère. Je me mis à table entre les deux, disant tout bas à Thérèse qu'il ne fallait pas séparer une si chère et si mystérieuse trinité, ce qui me valut le plus aimable sourire. L'abbé se plaça entre Redegonde et la Corticelli, et par des propos charmants, il sut nous tenir en gaieté pendant tout le repas.

Je riais en moi-même de voir la gravité respectueuse avec laquelle mon grand laquais changeait d'assiette à sa sœur Redegonde, qui paraissait vaine d'avoir droit à des honneurs auxquels son frère ne pouvait pas prétendre. Elle n'était pas généreuse, car elle saisit le moment de me dire, sans qu'il pût l'entendre : « C'est un bon garçon, qui, malheureusement, n'a aucun talent. »

J'avais mis à dessein dans ma poche une superbe tabatière d'or, richement émaillée et enrichie de mon portrait en émail de la plus parfaite ressemblance. Je l'avais fait faire à Paris avec l'intention d'en faire présent à Mme d'Urfé, et je ne le lui avais pas donné parce que le peintre m'avait fait trop jeune. J'avais rempli cette tabatière d'excellent tabac de la Havane dont M. de Chavigny m'avait fait présent et que Thérèse aimait beaucoup : j'attendais pour la tirer de ma poche qu'elle m'en demandât.

L'abbé Gama, qui en avait de fort bon dans une boîte d'Origuela, en envoya une prise à Thérèse, qui lui en

voya du sien dans une tabatière d'écaille incrusté d'or en arabesques. On ne pouvait rien voir de plus beau. Gama critique le tabac de Thérèse ; moi j'affecte de le trouver délicieux, mais j'osai dire que le mien était meilleur. Je tire ma tabatière et, la lui présentant ouverte, je lui offre une prise. Elle n'avait pas pu voir le portrait. Elle convint que mon tabac était délicieux et bien supérieur au sien.

« Eh bien ! madame, voulez-vous que nous troquions?

— Volontiers. Donnez-moi du papier.

— Ce n'est pas nécessaire. On troque le tabac et les tabatières où il se trouve. »

En disant cela, je mets la tabatière de Thérèse dans ma poche, et je lui présente la mienne fermée. Quand elle aperçut le portrait, elle jeta un cri qui intrigua toute la compagnie, et son premier mouvement fut d'imprimer un baiser sur le médaillon. « Tiens, dit-elle à Cesarino, c'est ton portrait. »

Cesarino le regarde tout étonné, et la boîte circule de main en main. Chacun trouve que c'était mon portrait dix ans auparavant et qu'il pouvait passer pour celui de Cesarino.

Thérèse en était folle, et, jurant que cette boîte ne sortirait plus de ses mains, elle se leva et alla embrasser son fils à plusieurs reprises. Pendant cela je ne perdais pas de vue l'abbé Gama, et je voyais que dans sa tête il bâtissait des commentaires sur cet incident qui avait tout l'intérêt d'une scène de reconnaissance imprévue.

Le bon abbé partit vers le soir, en me disant qu'il m'attendait à déjeuner le lendemain.

Je passai le reste de la journée à conter fleurette à Redegonde, et Thérèse, qui vit que cette fille me plaisait, me conseilla de m'expliquer et me promit de l'inviter

toutes les fois que je voudrais. Mais Thérèse ne la connaissait pas.

Le lendemain Gama me dit qu'il avait prévenu le maréchal Botta de ma visite et qu'il irait me prendre chez moi à quatre heures pour me présenter à ce seigneur. Puis le bon abbé, toujours esclave de sa curiosité, me reprocha d'un ton d'intérêt tout amical de ne lui avoir pas dit un mot de l'état de ma fortune.

« Je n'ai pas cru que cela valût la peine d'être mentionné, monsieur l'abbé ; mais, puisque cela vous intéresse, je vous dirai que ma fortune n'est pas considérable, mais que j'ai des amis dont les bourses me sont ouvertes.

— Si vous avez de vrais amis, vous êtes riche, mais les vrais amis sont rares. »

En sortant de chez lui, le cœur occupé de Redegonde que j'aurais volontiers préférée à la jeune Corticelli, j'allai lui faire une visite ; mais quelle triste réception ! Elle me reçut dans une chambre où se trouvaient sa mère, son oncle et trois ou quatre marmots mal propres et mal vêtus. C'étaient ses frères.

« N'avez-vous point de chambre convenable pour y recevoir vos amis? lui dis-je.

— Je n'ai pas besoin d'une autre chambre, car je n'ai pas d'amis à recevoir.

— Ayez la chambre, ma chère, et les amis ne vous manqueront pas. Celle-ci est excellente pour recevoir des parents, mais non pour les personnes qui viennent comme moi pour rendre hommage à vos charmes et à vos talents.

— Monsieur, me dit la mère, ma fille n'a qu'un faible talent et ne se fait point illusion sur ses charmes, qu'elle sait être très modestes.

— C'est une grande modestie, madame, qui vous fait parler ainsi, et je sais l'apprécier ; mais tout le monde

ne voit pas votre fille des mêmes yeux, et elle me plaît beaucoup.

— C'est un honneur pour elle, et nous y sommes sensibles comme nous le devons ; mais nous n'en sommes point enorgueillis. Ma fille vous recevra toutes les fois que vous voudrez lui faire l'honneur de venir la voir, mais ici et jamais ailleurs.

— Ici, madame, je craindrais de vous incommoder.

— La présence d'un honnête homme n'incommode jamais. »

J'étais honteux, car rien ne confond un libertin comme le langage de la pudeur dans la bouche de la misère ; et, ne sachant que répondre de raisonnable à cette mère, je la saluai et sortis.

Je rendis compte à Thérèse de ma mésaventure, et nous en rîmes ; c'était ce que nous avions de mieux à faire. « Je te verrai volontiers à l'Opéra, me dit-elle, et tu entreras dans mon camerino en donnant une petite pièce à l'homme qui garde la petite porte qui donne entrée sur la scène. »

L'abbé Gama vint me prendre, comme il me l'avait promis, pour me présenter au maréchal Botta, homme plein de mérite et que l'affaire de Gênes avait rendu fameux. Il commandait l'armée autrichienne lorsque le peuple, irrité de voir ces étrangers qui ne visaient qu'à subjuguer le pays, se souleva et les força à sortir de la ville. Cette émeute patriotique sauva la république. Je le trouvai au milieu d'une nombreuse société de dames et de messieurs, qu'il quitta pour m'accueillir. Il me parla de Venise en homme qui connaissait parfaitement ma patrie, et m'ayant beaucoup fait parler de la France, j'eus lieu de croire qu'il était satisfait de ma narration. A son tour, il me parla de la cour de Russie, où il se trouvait lorsque Élisabeth Petrowna, qui régnait encore à l'époque

dont je parle, monta avec tant de facilité sur le trône de son père Pierre le Grand. Ce n'est qu'en Russie, me dit-il, que la politique sait faire usage des poisons.

A l'heure de l'opéra, M. le maréchal s'étant retiré, tout le monde partit. Après avoir ramené l'abbé, qui, comme de raison, m'assura que j'avais plu au gouverneur, je me rendis au théâtre, où, moyennant un testone, je montai au camerino de Thérèse, que je trouvai entre les mains de sa jolie femme de chambre. « Je te conseille, me dit-elle, d'aller voir Redegonde dans son camerino ; comme elle doit s'habiller en homme, elle te laissera peut-être assister à sa toilette. »

Je suis son avis ; mais la mère ne voulut pas permettre d'entrer, parce que sa fille était sur le point de s'habiller. Je l'assurai que je tournerais le dos pendant tout le temps qu'elle mettrait à sa toilette, et à cette condition, elle me permit d'entrer et me fit asseoir devant la table sur laquelle se trouvait un grand miroir qui me servit merveilleusement bien pour voir gratis tout ce que Redegonde avait de plus secret, surtout au moment où, pour passer une culotte, elle leva les jambes le plus maladroitement du monde, ou le plus adroitement possible, selon les intentions qu'elle pouvait avoir. Au reste, elle ne perdit rien à ce manège, car ce que je vis me plut à tel point que, pour m'en rendre possesseur, j'aurais souscrit à toutes les conditions qu'elle aurait voulu m'imposer.

« Il est impossible, me disais-je, que Redegonde ne sache pas que, placé devant une glace délatrice, je dois tout voir. »

Et cette idée m'enflammait. Je ne me retournai que lorsque la mère m'en donna la permission, et alors j'admirai cette beauté sous le costume d'un beau jeune homme de cinq pieds un pouce, et dont les proportions ne laissaient rien à désirer.

Redegonde sortit, et, l'ayant suivie, je pus lui parler dans les coulisses.

« Ma chère, lui dis-je, je vous parlerai sans préambule. Sachez que vous m'avez enflammé, et que je mourrai si vous refusez de me rendre heureux.

— Vous ne dites pas si vous mourriez dans le cas où vous me rendriez malheureuse.

— Je ne puis pas le dire, puisque je ne saurais en concevoir l'idée. Point de feinte, aimable Redegonde; vous ne pouvez pas ignorer que votre miroir m'a mis à même de tout voir, et je ne puis pas vous supposer l'idée d'avoir voulu m'enflammer pour me mettre ensuite au désespoir.

— Que pouvez-vous avoir vu? Je n'en sais rien.

— Cela peut être, mais je vous ai vue tout entière. Répondez-moi, c'est l'essentiel. Comment dois-je m'y prendre pour vous posséder?

— Pour me posséder? Je ne vous comprends pas, monsieur, car je suis honnête fille.

— Je le crois, mais vous devez croire aussi que vous ne le serez pas moins quand vous m'aurez rendu heureux. Ne me faites pas languir, ma chère Redegonde, car je dois savoir ma destinée à l'instant.

— Je ne saurais que vous dire, sinon que vous êtes le maître de venir me voir quand bon vous semblera.

— A quelle heure serez-vous seule?

— Seule? Il est difficile que je le sois jamais.

— Eh bien! n'importe; que votre mère soit présente, cela m'est égal. Si elle est sage, elle fera semblant de ne rien voir, et je vous donnerai cent ducats chaque fois.

— En vérité, ou vous êtes fou, ou vous ne nous connaissez pas. »

En achevant ces mots, elle entra en scène, et moi j'al-

lai conter mon dialogue à Thérèse. « Commence, me dit-elle, par offrir directement les cent ducats à la mère, et si elle les refuse, moque-toi d'elles deux et va chercher fortune ailleurs. »

Je retourne au camerino, où la mère était seule, et sans autre préambule :

« Bonsoir, madame, lui dis-je; je suis étranger, je ne passerai ici que huit jours, je suis amoureux de votre fille, et je vous propose de venir souper chez moi avec elle, à condition que vous serez bonne. Je vous donnerai cent sequins, et il ne tiendra qu'à vous de me ruiner.

— Monsieur, à qui croyez-vous parler? Votre effronterie a droit de me surprendre. Informez-vous qui je suis; informez-vous de la conduite de ma fille, et vous vous épargnerez à l'avenir de pareilles propositions.

— Adieu, madame.

— Adieu, monsieur. »

Je trouve Redegonde en sortant et je lui conte mot pour mot le dialogue que je venais d'avoir avec sa mère. Elle part d'un éclat de rire.

« Ai-je bien ou mal fait? lui dis-je.

— Plutôt bien que mal; mais, si vous m'aimez, venez me voir.

— Vous aller voir après les propos de votre mère?

— Eh! pourquoi pas? qui sait?

— Qui sait! Redegonde, vous ne me connaissez pas. L'espérance m'empoisonne, et je crois vous l'avoir prouvé en vous parlant sincèrement. »

Dépité et déterminé à ne plus penser à cette bizarre personne, j'allai souper avec Thérèse et je passai chez elle trois heures délicieuses. Ayant beaucoup à écrire le lendemain, je ne sortis pas de toute la journée, et vers le soir j'eus la visite de la jeune Corticelli avec sa mère et

son frère. Elle venait me prier de tenir la promesse que je lui avais faite touchant le juif entrepreneur du théâtre qui ne voulait pas lui faire danser le pas de deux stipulé dans son contrat.

« Venez me voir demain matin, lui dis-je, vous déjeunerez avec moi, et je parlerai à votre hébreu en votre présence, au moins s'il vient, car je vous promets de l'envoyer chercher.

— Je vous aimerai bien, me dit la petite folle ; mais est-ce que je ne puis pas rester un peu?

— Au contraire, tant que vous voudrez ; mais, comme je dois achever quelques lettres, je vous prierai de rester seule.

— Oh ! comme vous voudrez. »

Je dis à Costa de leur faire servir à souper.

Après que mes lettres furent écrites, ayant envie de rire, je fis asseoir la petite auprès de moi et je commençai à badiner, mais de manière que la mère Laure ne pût y trouver à redire. Tout à coup son frère vint s'en mêler, ce qui me causa quelque étonnement. « Allez-vous-en, lui dis-je, vous n'êtes pas une fille. » A cette apostrophe le petit scélérat me montre son sexe, mais d'une façon si indécente, que sa sœur, qui était assise sur mes genoux, partit d'un éclat de rire et courut se réfugier auprès de sa mère, qui, par reconnaissance du bon souper que je lui avais fait faire, se tenait au fond de la chambre. Je me levai, et, après avoir donné un soufflet à cet impudent pédéraste, je demandai à la mère dans quelle intention elle m'avait amené ce drôle. Pour toute réponse : « N'est-il pas joli garçon? » me dit cette infâme mère. Donnant un ducat pour le récompenser du soufflet, je dis à la mère de s'en aller parce qu'elle me dégoûtait. Le giton prit mon ducat en me baisant la main, et tous trois sortirent.

Je me couchai riant de l'aventure, et réfléchissant sur la perversité d'une mère qui ne craint pas de se dégrader au point de prostituer son propre fils pour le plus bas de tous les vices.

Le lendemain matin je fis prier le juif de passer chez moi. La Corticelli vint avec sa mère, et le directeur arriva peu d'instants après, au moment où nous déjeunions.

Après lui avoir exposé les griefs de la jeune danseuse, je lui lus le contrat qu'il avait passé avec elle, et je lui dis avec douceur que je trouverais facilement le moyen de lui faire tenir ses engagements. Le juif allégua plusieurs excuses, dont la Corticelli lui démontra l'incohérence. Enfin, vaincu dans son fort, ce fils de Juda finit par promettre de parler le jour même au maître des ballets pour qu'il lui fît danser le pas qu'elle réclamait avec le danseur qu'elle avait indiqué, espérant, dit-il, que par là il aurait le bonheur de plaire à Son Excellence, titre dont il me gratifia avec une profonde révérence, circonstance qui, chez les juifs surtout, est rarement une marque de sincérité.

Quand ces gens-là eurent pris congé, je me rendis chez l'abbé Gama pour aller dîner chez le maréchal Botta, qui nous avait fait inviter. Je fis à ce dîner la connaissance du chevalier Man, résident d'Angleterre, qui était l'idole de Florence, homme fort riche, aimable quoique Anglais, plein d'esprit et de goût et grand amateur des arts. Sur son invitation, je lui fis le lendemain une visite dans une maison où il avait un joli jardin. Dans cette demeure créée par lui-même, meubles, tableaux, livres choisis, tout décélait l'homme de génie. M. Man vint me rendre ma visite, me pria de dîner et eut l'aimable attention d'inviter Thérèse, son mari et Cesarino. Celui-ci se mit au clavecin en sortant de table et fit l'admiration et

les délices de la société. A propos de ressemblances, M. le chevalier nous fit voir des portraits en miniature d'une beauté surprenante.

Avant de s'en aller, Thérèse me dit qu'elle avait sérieusement pensé à moi.

« Comment? lui dis-je.

— J'ai dit à Redegonde que j'irais la prendre, que je la garderais à souper et que je la ferais reconduire chez elle. Tu te chargeras de cette dernière partie. Viens souper aussi et fais que ta voiture attende à la porte. Le reste ira de soi-même. Tu ne seras avec elle que quelques minutes, mais ce sera toujours quelque chose, et une fois le premier pas de fait, tu mèneras le reste à ta guise.

— A merveille, je souperai chez toi, et ma voiture sera au poste. Demain tu sauras tout. »

Je me rendis chez elle à neuf heures. Je fus reçu comme une bonne fortune à laquelle on ne s'attendait pas. Je dis à Redegonde que je me félicitais de la trouver là, et elle me répondit qu'elle n'avait pas espéré le plaisir de me voir. A souper personne n'eut appétit que Redegonde, qui mangea très bien et rit beaucoup de toutes les anecdotes que je lui contai.

Après souper Thérèse demanda à la belle Parmesane si elle voulait qu'elle envoyât chercher une chaise à porteur, ou si elle préférait que je la conduisisse dans ma voiture « Si monsieur veut avoir cette complaisance, dit-elle, la chaise n'est pas nécessaire. » Cette réponse me parut si favorable, que je ne doutai plus de mon bonheur. On me souhaite la bonne nuit, on s'embrasse; elle prend mon bras qu'elle presse de sa main, nous descendons l'escalier et elle monte en voiture. Je monte après elle, et quand je veux m'asseoir, je trouve la place occupée. « Qui est là? » m'écriai-je. Redegonde part d'un éclat de rire en me disant : « C'est ma mère.»

J'étais joué; je n'eus pas l'esprit de plaisanter. La surprise rend l'homme bête; elle absorbe pour un instant toutes les facultés de l'esprit; l'amour-propre blessé ne laisse place qu'à la colère.

M'étant assis sur le devant, je demandai d'un ton froid à la mère pourquoi elle n'était pas montée pour souper avec nous. Quand la voiture fut devant leur porte, la mère m'invita à monter, mais je lui dis que je n'en avais point envie. Je sentais que pour peu que cette mère m'eût impatienté, je lui aurais donné des soufflets, et l'homme qu'elle avait chez elle m'avait l'air d'un coupe-jarret.

Furieux et irrité au physique comme au moral, je n'avais jamais été chez la Corticelli; mais persuadé de la trouver complaisante, je me fis mener chez elle. Tout le monde était couché. Je frappe, on répond, je me nomme, on vient m'ouvrir et j'entre dans l'obscurité. La signora Laura me dit qu'elle va allumer la chandelle et que, si je l'avais prévenue, elle m'aurait attendu malgré le froid. Il me semblait que j'étais dans une glacière. J'entends rire la petite, et m'étant approché du lit à tâtons, je cherche et je trouve les signes évidents de la masculinité. C'était son frère. Pendant ce temps, la mère ayant fait de la lumière, je vis la fille enveloppée dans la couverture jusqu'au menton, car de même que le frère, elle était nue comme la main. Quoique fort libéral sur la matière, cette infamie me révolta.

« Pourquoi, dis-je à la mère, permettez-vous cette affreuse union?

— Quel mal y a-t-il à craindre? Ils sont frère et sœur.

— C'est ce qui rend leur fréquentation criminelle.

— Leur fréquentation est fort innocente.

— C'est possible, mais cela ne va pas bien. »

Le giton s'échappe et va se fourrer dans le lit de sa mère, pendant que la petite folle me dit que cela n'allait ni bien ni mal, puisqu'elle n'aimait son frère que comme un frère et qu'il ne l'aimait que comme une sœur, finissant par me dire que si je voulais qu'elle couchât seule, je n'avais qu'à lui acheter un lit. Tout cela, débité avec naïveté et dans son jargon bolonais, me fit rire de bon cœur, car en parlant et gesticulant elle avait découvert la moitié de ses beautés et je ne voyais rien qui en valût la peine. Malgré cela, il était écrit sans doute que je devais devenir amoureux de sa peau, car c'était tout ce qu'elle avait.

Si elle avait été seule, je l'aurais exploitée dans l'instant; mais j'eus horreur de la présence de sa mère et de son drôle de frère, craignant des scènes qui m'auraient fait faire du mauvais sang. Lui donnant dix ducats pour s'acheter un lit, je lui souhaitai la bonne nuit et je partis. Je revins à mon auberge, maudissant les mères précieuses et scrupuleuses des nymphes de l'Opéra.

Le lendemain, je passai toute la matinée avec M. le chevalier Man dans sa galerie, qui contenait des merveilles en peinture, en sculpture, en mosaïques et en pierres gravées. En sortant de chez lui, je passai chez ma Thérèse pour lui conter ma mésaventure de la veille. Elle en rit beaucoup et j'en ris avec elle, malgré un certain dépit dont mon amour-propre ne pouvait se défendre.

« Il faut bien t'en consoler, mon ami, me dit-elle, et tu trouveras facilement à la remplacer.

— Pourquoi es-tu mariée!

— J'y pensais, mais c'est fait et sans remède. Ecoute, comme tu ne saurais te passer de femme, crois-moi, prends la Corticelli, qui enfin en vaut bien une autre : elle ne te fera pas languir. »

Rentré chez moi, où je trouvai l'abbé Gama que j'avais

invité à dîner, il me demanda si je voudrais me charger d'une commission de la cour de Portugal auprès du congrès que toute l'Europe s'attendait à voir tenir à Augsbourg. Il me dit qu'en m'acquittant avec prudence de la commission qu'il voulait me procurer, j'obtiendrais à Lisbonne tout ce que je pourrais désirer. « Je suis prêt, lui répondis-je, à faire tout ce dont je puis être capable, vous n'aurez qu'à m'écrire, et pour cela j'aurai soin de vous instruire des lieux où vos lettres pourront me parvenir en toute sûreté. » Cette ouverture me fit naître la plus forte envie de devenir ministre.

Le soir à l'Opéra, je parlai au maître des ballets, au danseur qui devait faire sa part dans le pas de deux, et au juif qui me réitéra la promesse que ma protégée serait contente dans trois ou quatre jours, et qu'elle continuerait à danser son pas favori pendant tout le reste du carnaval. Je vis la Corticelli qui me dit qu'elle avait déjà un lit et qu'elle m'invitait à souper. J'acceptai, et je me rendis chez elle après le théâtre.

Sa mère, persuadée que je payerais, avait commandé chez un traiteur un excellent souper pour quatre personnes, et plusieurs flacons du meilleur Florence. Elle me donna en outre d'un vin appelé *oleatico* que je trouvai excellent, et dont je bus copieusement. Quant à mes trois commensaux, peu habitués à la bonne chère et au vin, ils se grisèrent en mangeant comme quatre. La mère et le fils allèrent se coucher sans façon, et la petite folle m'invita à les imiter. J'en avais bonne envie, mais je ne l'osai pas. Il faisait grand froid, et il n'y avait pas de feu dans la chambre ; or, comme elle n'avait qu'une couverture, j'aurais craint de gagner un gros rhume, et j'aimais trop ma santé pour m'exposer à ce danger. Je me contentai de la prendre sur mes genoux et après quelques préludes, elle s'abandonna à mes transports,

tâchant de me persuader que j'avais ses prémices, ce que je fis semblant de croire, attachant peu de prix à la réalité.

Je la quittai après avoir renouvelé la dose trois ou quatre fois, et lui ayant donné cinquante sequins, je lui dis d'acheter une bonne couverture piquée et ouatée, de faire allumer un grand brasier, parce que je coucherais avec elle la nuit suivante.

Je reçus le lendemain de Grenoble une lettre qui m'intéressa infiniment. M. de Valenglard m'écrivait que la belle Roman, convaincue que mon horoscope ne pourrait jamais se vérifier si elle ne faisait pas le voyage de Paris, s'était rendue dans la capitale avec sa tante.

Singulière combinaison du sort de cette charmante personne avec le goût que sa beauté m'avait inspiré et mon éloignement pour le mariage! car il n'aurait dépendu que de moi d'épouser la plus belle femme de France, et il n'est pas probable qu'alors elle fût devenue la maîtresse de Louis XV. Et puis quelle autre combinaison que celle du caprice qui me vint de mettre dans mon horoscope la nécessité d'aller à Paris! car, quand bien même l'astrologie aurait été une science, je ne la possédais pas. Sa destinée tenait à une grande absurdité. Que d'événements extraordinaires, au reste, ne nous offre pas l'histoire, et qui ne seraient jamais arrivés s'ils n'avaient pas été prédits! Nous sommes, presque toujours à notre insu, les auteurs de notre propre destin, et toutes les nécessités précédentes des stoïciens ne sont que de pures chimères : le raisonnement qui prouve la force du destin ne semble fort que parce qu'il est sophistique et tombe devant l'analyse et la raison libre de préjugés. Cicéron se moquait à bon droit des stoïciens et des fatalistes; mais Cicéron était un sage, et peu d'hommes le sont, même Socrate quand il recommandait le sacrifice d'un

faisan au dieu de la gourmandise. Un individu que Cicéron avait invité à dîner, ayant eu quelque empêchement, écrivit à ce grand Romain : Si je ne suis pas venu, c'est une preuve que le destin ne l'a pas voulu. » Cicéron lui répondit : « Si vous aviez voulu venir, vous seriez venu, et alors ç'aurait été une preuve que le destin l'aurait voulu. » Ce ne sont pas les mots latins, lecteur; mais je crois que si ces Romains avaient été Français, ils se seraient exprimés ainsi.

Si les fatalistes sont forcés, pour l'honneur de leur système, de juger nécessaire l'enchaînement de tous les événements, ce qui reste à la liberté morale de l'homme n'est absolument rien : le libre arbitre serait une absurdité, et dans ce cas l'homme ne pourrait plus ni mériter ni démériter. Je rejette pour ma part le dogme de la fatalité, et ne fût-ce que par amour-propre; car je ne consens pas à ne voir en moi qu'une machine.

Le soir j'allai au théâtre, où je trouvai ma Corticelli revêtue d'une belle pelisse; et les autres danseuses me regardèrent avec un air de mépris, car elles voyaient avec dépit que la place était occupée, tandis que ma nouvelle favorite, fière de ses succès, me caressait d'un air triomphant qui lui allait à ravir.

Le soir je trouvai chez elle un bon souper et un grand brasier avec une chaude couverture. La mère me montra tout ce que sa fille s'était acheté et se plaignit qu'elle n'eût pas habillé son frère. Je la rendis joyeuse en lui donnant quelques louis.

Quand je fus couché, je ne trouvai ma belle ni amoureuse, ni transportée, mais folâtre et plaisante. Elle me fit rire, et comme elle était complaisante en tout, c'en était assez pour me captiver. En la quittant, je lui donnai une montre et je lui promis de venir souper le lendemain. Elle devait danser le pas de deux, et j'allai au

spectacle en conséquence ; mais, à ma grande surprise, je ne la vis que figurer.

A souper, je la trouvai désolée. Elle me dit en pleurant que je devais la venger de cette insulte, que le juif rejetait la faute sur le tailleur, mais qu'il mentait. Je lui promis tout pour la calmer, et après avoir passé quelques heures avec elle, je rentrai chez moi, déterminé à faire passer au juif un mauvais quart d'heure. En conséquence, dès que je fus éveillé j'envoyai Costa chez lui pour le prier de passer chez moi ; mais, pour toute réponse, le butor me fit dire qu'il savait ce que je lui voulais, qu'il ne viendrait pas, et que si la Corticelli ne dansait pas dans ce ballet, elle danserait dans un autre.

J'étais indigné, mais je sentis que je devais dissimuler, et je me mis à rire. J'avais cependant prononcé sa sentence, car un Italien ne renonce pas à la vengeance ; il sait trop bien que c'est un des plaisirs des dieux.

Costa étant sorti, j'appelai Le Duc, et lui ayant conté l'affaire, je lui dis que j'étais déshonoré si je ne me vengais pas, et qu'il n'y avait que lui qui pût me procurer la satisfaction de bâtonner ce coquin pour le punir de la marque de mépris qu'il m'avait donnée.

« Mais tu sens, mon cher Le Duc, ajoutai-je, toute l'importance du secret.

— Je ne vous demande que vingt-quatre heures, monsieur, pour vous donner une réponse positive. »

Je savais ce que cela voulait dire, et je fus content.

Le lendemain Le Duc vint me dire que le jour précédent il ne s'était occupé qu'à connaître la personne du juif et sa demeure, sans prendre la moindre information de personne.

« Aujourd'hui je ne le perdrai pas de vue, je saurai à quelle heure il rentre, et demain vous saurez le reste.

— Sois prudent, lui dis-je, et ne te confie à personne.

— Soyez tranquille. »

Le jour suivant il me dit que si le juif rentrait à la même heure et qu'il prît le même chemin, il aurait les coups de bâton avant de se coucher.

« Qui as-tu choisi pour l'expédition?

— Moi. Ces sortes de choses doivent être secrètes et le secret, pour être bien gardé, ne doit pas être connu de trois personnes. Je suis sûr de mon fait, mais quand vous serez sûr que la peau de l'âne a été basanée, il y aura quelque chose au bout?

— Ving-cinq sequins.

— A merveille. Quand j'aurai fait l'expédition, j'irai reprendre ma redingote à l'endroit où je l'aurai laissée et je rentrerai par la porte de derrière sans que personne me voie. Costa lui-même, s'il était nécessaire, pourra jurer en conscience que je ne suis point sorti et qu'il est impossible que je sois le bâtonneur. Cependant, en cas d'accident, j'aurai mes pistolets de poche sur moi, et si on voulait m'arrêter, je saurai me défendre. »

Le lendemain il entra d'un air très tranquille pendant que Costa me passait ma robe de chambre ; mais lorsque nous fûmes seuls :

« L'affaire est faite, me dit-il. Le juif, au lieu de courir dès qu'il eut reçu le premier coup, se jeta par terre en criant. Là je lui basanai la peau ; mais, ayant entendu du monde qui accourait, je me sauvai. Je ne sais pas si je l'ai assommé, mais je lui ai appliqué deux vigoureux coups sur la tête. J'en serais fâché, car il ne pourrait pas se souvenir de la danse. »

Ce lazzi ne me fit pas rire, parce que l'affaire était sérieuse.

J'étais invité à dîner chez Thérèse avec l'abbé Gama et M. Sassi, homme aimable, si l'on peut prostituer le nom d'homme à l'être que la barbarie a séparé de l'hu-

manité; c'était le premier castrato du théâtre. Comme de raison, on s'y entretint de la mésaventure du juif.

« Je suis fâché de son malheur, dis-je, quoiqu'il soit un malhonnête.

— Moi je n'en suis pas du tout fâché, dit Sassi, car c'est un coquin. Je parie que tout le monde dira que c'est moi qui l'ai baptisé ainsi.

— Non, dit l'abbé, on dit que c'est M. Casanova qui l'a, avec raison, fait traiter de la sorte.

— Il sera difficile qu'on devine, repris-je, car le fripon a poussé à bout tant d'honnêtes gens que des uns ou des autres la fustigation ne pouvait lui manquer. »

On finit par parler d'autres choses, et nous dînâmes fort gaiement.

Quelques jours après, le juif sortit du lit avec un large emplâtre sur le nez; et quoiqu'en général on m'attribuât le fait, comme on ne pouvait le baser que sur de vagues soupçons, on finit par ne plus en parler. La seule Corticelli, ivre de joie et fort étourdie, parlait comme si elle avait été certaine que c'était moi qui l'avait vengée, et elle enrageait de ce que je ne voulais pas en convenir; mais on sent bien que j'étais trop prudent pour le faire, car par inconséquence elle aurait pu me faire pendre.

M'amusant ainsi à Florence, je ne pensais pas à partir de sitôt, quand Vannini me remit une lettre que quelqu'un lui avait laissée pour moi. Je l'ouvre en sa présence, et j'y trouve une lettre de change de deux cents écus de Florence sur Sasso-Sassi. Vannini l'observe et me dit qu'elle était bonne. Je me retire dans ma chambre pour lire la lettre et je la vis avec surprise signée Charles Iwanoff. Il m'écrivait de l'auberge de la poste, à Pistoye, et me disait qu'étant toujours malheureux et sans argent, il s'était ouvert à un Anglais qui partait de Florence pour aller à Lucques, et qu'il lui avait géné-

reusement fait présent de deux cents écus en une lettre de change qu'il avait écrite en sa présence. Elle était payable au porteur.

« Je n'ose pas, me disait-il, aller toucher cette somme à Florence, où je craindrais d'être arrêté, à cause de ma malheureuse affaire de Gênes. Je vous prie donc d'avoir pitié de moi, de faire prendre cette somme et de me la faire tenir ici, pour que je puisse partir après avoir payé mon hôte. »

Le service que ce malheureux me demandait était fort simple en apparence, mais je pouvais me compromettre; car non seulement le billet pouvait être faux, mais dans le cas contraire même c'était me déclarer sinon ami, au moins en correspondance avec un homme dont le nom et le signalement avaient été mis dans les gazettes. Dans cette perplexité, je pris le parti de lui remettre la lettre de change en personne. En conséquence, je vais seul à la poste, je prends deux chevaux, et me voilà à l'auberge de Pistoie. Ce fut l'hôte lui même qui me mena à la chambre du fripon, où il me laissa tête à tête avec lui. Je n'y restai pas au delà de trois minutes pour lui dire qu'étant connu du banquier Sassi, je ne voulais pas que l'on pût croire que j'avais avec lui la moindre liaison.

« Je vous conseille, lui dis-je, de donner cet effet à votre hôte, qui ira le présenter à M. Sassi et vous en rapportera le montant.

— Je suivrai votre conseil, » me répondit-il.

Et je retournai à Florence.

Je ne pensais déjà plus à cette affaire, quand le surlendemain je vois M. Sasso-Sassi suivi de l'hôte de Pistoie. Le banquier, me présentant la lettre de change, me dit que celui qui me l'avait donnée m'avait trompé, que d'abord elle n'était pas de l'écriture de l'Anglais

dont elle portait le nom, mais que quand bien même, le lord n'ayant pas de fonds chez lui, il n'aurait pu tirer une lettre de change sur sa maison.

« Cet homme, ajouta-t-il, a escompté le billet, le Russe est parti, et dès que je lui ai déclaré qu'il était faux, il m'a dit que, sachant que Charles Iwanoff le tenait de vous, et que, vous connaissant, il n'avait fait aucune difficulté de lui en donner le montant; mais maintenant il prétend que vous lui remboursiez les deux cents écus.

— C'est une prétention folle ! »

Je conte alors en détail l'affaire à Sassi, je lui montre la lettre du filou, je fais monter le docteur de Vannini qui me l'avait remise, et qui déclara être prêt à jurer en justice qu'il avait vu la lettre de change, qu'il l'avait examinée et qu'il l'avait jugée bonne.

Alors le banquier dit à l'hôte de Pistoie qu'il avait tort d'exiger que je le remboursasse, mais il persista et se permit de me dire que j'étais de connivence avec le Russe pour le tromper.

Indigné, je cours saisir ma canne ; mais, le banquier me retenant, l'insolent put s'enfuir sans être rossé.

« Vous êtes dans votre droit, me dit M. Sassi, mais vous ne devez faire aucun cas de ce que ce pauvre diable vous a dit dans sa colère. »

Il me toucha la main et sortit.

Le lendemain le chef de la police, qu'on appelle l'auditeur, m'envoya un billet dans lequel il me priait de passer chez lui. Je ne pouvais pas hésiter, car en ma qualité d'étranger je devais me rendre à son invitation et la considérer comme une intimation. Il me reçut très poliment, mais il me déclara que je devais rembourser les deux cents écus à l'hôte, alléguant qu'il n'aurait jamais escompté cette fausse traite, s'il ne m'avait vu la lui porter. Je lui répondis qu'en sa qualité de juge il ne

pouvait me condamner à payer qu'en me supposant complice de la friponnerie. Au lieu de répondre à ma juste observation, il me répéta que je devais payer.

« Monsieur l'auditeur, lui répliquai-je, je ne payerai pas. »

Il sonne, en me faisant une révérence, et je sors, me dirigeant vers la maison du banquier, auquel je contai le dialogue que je venais d'avoir avec l'auditeur. Il en fut fort étonné, et, sur ma prière, il se rendit auprès de lui pour tâcher de lui faire entendre raison. En nous séparant, je lui dis que j'allais dîner chez Gama.

En arrivant chez l'abbé, je lui contai ce qui venait de m'arriver : il en jeta les hauts cris.

« Je prévois, me dit-il, que l'auditeur n'en démordra pas, et si M. Sassi ne réussit pas, je vous conseille d'informer de tout M. le maréchal Botta.

— Je ne crois pas que ce soit nécessaire, puisque enfin l'auditeur ne peut pas me forcer à payer.

— Il peut faire pis encore.

— Eh ! quoi donc?

— Vous faire partir.

— S'il a ce pouvoir, je serai étonné sans doute qu'il ose en faire usage en pareille circonstance ; mais plutôt que de payer, je partirai. Allons trouver le maréchal. »

Nous y allâmes à quatre heures, et nous y trouvâmes le banquier qui l'avait déjà informé de tout.

« Je suis mortifié de vous apprendre, me dit M. Sassi, que l'auditeur ne veut pas entendre raison, et que si vous voulez rester à Florence, il faudra que vous payiez.

— Je partirai dès que j'en recevrai l'ordre, lui dis-je, et dès que je serai dans un autre État, je ferai imprimer l'histoire de cette criante injustice.

— Cette sentence est horrible et vraiment incroyable,

s'écria le maréchal, et je suis véritablement fâché de ne pouvoir me mêler de cette affaire. »

Puis il ajouta :

« Vous ferez fort bien, monsieur, de partir plutôt que de payer. »

Le lendemain de bonne heure, un exempt de police m'apporta une lettre de l'auditeur dans laquelle ce magistrat partial me disait que mon affaire n'étant pas de nature à lui permettre de me forcer à payer, il se voyait forcé de me signifier de quitter Florence en trois jours, et la Toscane en cinq. C'était, ajoutait-il, en vertu du devoir qui l'obligeait de surveiller la police de l'État qu'il m'intimait cet ordre, mais que je pourrais revenir dès que S. A. I. le grand-duc, auquel j'étais le maître d'appeler de son jugement, aurait cassé sa sentence.

Je pris un bout de papier sur lequel j'écrivis :

« Votre décision est inique, mais elle sera suivie à la lettre. »

A l'instant même je donnai mes ordres pour faire mes malles et tout disposer pour le départ. Je passai mes trois jours à m'amuser chez Thérèse, ayant toujours dans ma poche la sotte lettre de l'auditeur. Je vis aussi l'aimable chevalier Man et je donnai parole à la Corticelli d'aller la prendre en carême et de passer quelque temps avec elle à Bologne. L'abbé Gama ne me quitta pas pendant ces trois jours, et se montra véritablement mon ami. Ce fut une espèce de triomphe pour moi, car je ne voyais partout qu'expression de regrets pour moi et de malédiction pour l'auditeur. M. le marquis Botta sembla vouloir exprimer toute son improbation en me donnant l'avant-veille de mon départ un dîner magnifique de trente couverts, où je me trouvai avec tout ce qu'il y avait de plus distingué à Florence. Ce fut une attention délicate à laquelle je fus fort sensible. Je consacrai le

dernier jour à ma chère Thérèse, mais je ne pus trouver un seul instant pour lui demander une dernière consolation, qu'elle ne m'aurait point refusée dans la circonstance et dont le souvenir me serait encore cher aujourd'hui. Nous nous engageâmes à nous écrire très souvent et nous nous embrassâmes de façon à donner des maux de cœur à son mari. Je partis le lendemain, et j'arrivai à Rome en trente-six heures.

Il était minuit juste quand je traversai la porte du Peuple, car on peut entrer à toute heure dans la Ville éternelle. On me conduisit de suite à la douane qui est toujours ouverte, et on y visita mes malles. On n'est rigoureux que pour les livres, comme si l'on y craignait l'influence des lumières. J'avais une trentaine de volumes, tous plus ou moins contraires à la religion et au papisme ou aux vertus qu'elle prescrit. Je le savais et je m'étais déjà disposé au sacrifice sans contestation, car j'avais besoin d'aller me coucher, mais le commis visiteur me dit très poliment de les compter et de les lui laisser, me promettant de me les rapporter tous le matin même à l'auberge où j'allais descendre ; ce que je fis, et il me tint parole. Il fut fort content quand il vit deux sequins que je lui présentai pour récompense.

J'allai descendre à *la Ville de Paris*, place d'Espagne. C'était la meilleure auberge. Je trouvai tout le monde plongé dans le sommeil ; mais quand on m'eut ouvert on me pria d'entrer au rez-de-chaussée en attendant qu'on allumât du feu dans l'appartement qu'on me destinait. Tous les sièges étant occupés par des robes, des jupons, des chemises, j'entends une petite voix féminine qui me dit de m'asseoir sur son lit. Je m'approche et j'aperçois une bouche riante et deux yeux noirs qui brillaient comme deux escarboucles. « Quels beaux yeux! lui dis-je, permettez-moi de les baiser. »

Pour toute réponse, elle cache sa tête sous la couverte; aussitôt ma main indiscrète se glisse sous les draps et va se placer au centre; mais, l'ayant trouvée toute nue, je la retirai en lui demandant pardon de ma hardiesse. Elle se découvre la tête, et je crois lire dans ses regards la reconnaissance et la joie de ce que je m'étais modéré.

« Qui êtes-vous, mon bel ange?

— Je suis Thérèse, fille du maître de l'hôtel, et celle-ci est ma sœur. »

Il y avait une autre jeune fille à côté d'elle, mais je ne l'avais pas aperçue, parce qu'elle avait la tête enfoncée au bord du traversin.

« Quel âge avez-vous?

— J'aurai bientôt dix-sept ans.

— Il me tarde bien de vous voir demain matin dans ma chambre.

— Avez-vous des dames?

— Non.

— Tant pis, car nous ne montons jamais chez les messieurs.

— Baissez donc un peu plus la couverture, car elle vous empêche de parler.

— Il fait trop froid.

— Charmante Thérèse, vos beaux yeux m'enflamment. »

S'étant recouvert la tête comme j'achevais ces mots, je deviens téméraire et je m'assure que c'est un ange à croquer. Après quelques caresses un peu vives, je retirai ma main, toujours en demandant pardon de ma témérité, et lorsqu'elle se fut découverte, je lus sur ses joues et dans ses yeux plus de bonheur que de colère, et je conçus l'espoir d'autres complaisances. J'allais recommencer, car je brûlais, lorsqu'une fort belle servante

vint me dire que ma chambre était prête et mon feu allumé. « Adieu, jusqu'à demain, » dis-je à Thérèse, qui ne me répondit qu'en se retournant pour reprendre son sommeil.

Je me couchai après avoir ordonné mon dîner pour une heure et je dormis jusqu'à midi en rêvant à Thérèse. A mon réveil, Costa m'annonça qu'il avait découvert la maison de mon frère et qu'il y avait laissé un billet. C'était Jean Casanova qui devait avoir trente ans à cette époque et qui était élève du célèbre Raphaël Mengs. Ce peintre était alors privé de sa pension à cause de la guerre qui obligeait le roi de Pologne de vivre à Varsovie, parce que les Prussiens occupaient tout l'électorat de Saxe. Il y avait dix ans que je n'avais vu mon frère, je me faisais une fête de le voir. J'étais à table quand il vint et nous nous embrassâmes avec transport. Après avoir passé une heure à nous conter, lui ses petites et moi mes grandes aventures, il me dit que je ne devais pas rester à l'hôtel, où la vie était fort chère, et que je devais aller loger chez le chevalier Mengs, qui avait un appartement vide où je ne dépenserais rien. Quant à la table, il y a dans la maison un traiteur où l'on mange fort bien.

« Mon ami, lui dis-je, tes conseils sont excellents, mais je n'ai pas le courage de les suivre, car je suis amoureux de la fille de l'hôte. »

Et là-dessus je lui contai l'histoire de la veille.

« Ce n'est là qu'une amourette, me dit-il en riant, et tu pourras la cultiver sans loger ici. »

Je me laisse persuader et je lui promets d'aller me loger chez lui dès le jour suivant ; ensuite nous sortîmes pour prendre un air de Rome.

J'avais emporté bien des souvenirs lorsque je quittai cette ville, et je désirais ardemment renouveler connais-

sance avec la plupart des personnes qui m'avaient intéressé dans cet âge heureux où les impressions sont si durables parce qu'elles affectent le cœur beaucoup plus que l'esprit ; mais je devais m'attendre à bien des mécomptes par le long espace qui s'était écoulé entre mon départ et mon retour.

Je courus à la Minerve pour donna Cécile ; elle n'était plus de ce monde. M'étant informé de la demeure de sa fille Angelica, je vais la trouver, mais elle me reçoit mal et me dit qu'elle se souvenait à peine de m'avoir connu. « En vous voyant, lui dis-je, il me serait facile de vous imiter, car vous n'êtes plus l'Angelica d'autrefois. Adieu, madame. » Les années avaient exercé sur son visage un empire qui ne lui était pas avantageux. Ayant appris où demeurait le fils de l'imprimeur qui avait épousé Barbaruccia, je me réservai le plaisir de la voir un autre jour, ainsi que le révérend père Georgi, qui jouissait d'une grande réputation à Rome. Gaspar Vivaldi était retiré à la campagne.

Mon frère me conduisit chez Mme Cherubini. Je trouvai une maison du grand ton où la dame me reçut dans le goût romain. Elle me parut engageante, et ses filles encore plus ; mais je jugeai trop nombreux les adorateurs de toute espèce. Partout un luxe de clinquant qui m'impatientait ; les demoiselles, dont l'une était belle comme l'Amour, me semblaient trop polies envers tout le monde. On me fit une question intéressante à laquelle je répondis de façon à m'en faire faire une seconde : je fus trompé, mais j'y fus peu sensible. Je m'apercevais que la qualité de la personne qui m'avait présenté nuisait à mon importance, et ayant entendu un abbé qui disait : « C'est le frère de Casanova, je me tournai vers lui en disant :

« L'expression n'est pas juste ; il fallait dire que Casanova était mon frère. »

— Cela revient au même.

— Nullement, monsieur l'abbé. »

Le ton dont j'avais prononcé ces paroles ayant attiré l'attention, un autre abbé dit :

« Monsieur a parfaitement raison ; la chose ne revient pas au même. »

L'autre abbé ne riposta point. Celui qui avait pris mon parti, et avec lequel je liai amitié dès cet instant, était l'illustre Winckelmann qui, douze ans plus tard, fut malheureusement assassiné à Trieste.

Pendant que je m'entretenais avec lui, le cardinal Alexandre Albani arriva. Winckelmann me présenta à cette éminence, qui était presque aveugle et qui me parla beaucoup sans rien me dire qui en valût la peine. Dès qu'il sut que j'étais le Casanova échappé des Plombs, il fit la sottise de me dire d'un ton peu poli qu'il s'étonnait que j'eusse la hardiesse d'aller à Rome où, à la moindre réquisition des inquisiteurs d'Etat de Venise *un ordine santissimo* m'obligerait à partir. Aigri par ce propos inconvenant, je lui répondis d'un ton de dignité : « Ce n'est pas de mon apparition à Rome que Votre Éminence doit juger de ma hardiesse, puisqu'ici je n'ai rien à craindre ; mais un homme de bon sens pourrait s'étonner beaucoup de la hardiesse des inquisiteurs, s'ils venaient à s'oublier au point de requérir *un ordine santissimo* contre moi ; car ils seraient fort embarrassés de dire pour quel crime ils eurent l'infamie de me priver de ma liberté. »

Cette réponse verte fit taire l'éminence. Il était honteux de m'avoir pris pour un sot, et de voir que je le déclarais pour tel. Peu d'instants après je sortis, et je n'ai plus remis les pieds dans cette maison.

L'abbé Winckelmann sortit avec mon frère et moi, et m'ayant accompagné à l'hôtel, il me fit l'honneur de

rester à souper. Winckelmann était le second volume du célèbre abbé de Voisenon. Le lendemain il vint me prendre et nous allâmes à la villa Albani pour voir le chevalier Mengs qui y demeurait alors, étant occupé à peindre un plafond.

Mon hôte Roland, qui connaissait mon frère, vint me faire une visite pendant que nous soupions Roland était Avignonais et bon vivant. Je lui dis que j'étais fâché de quitter sa maison pour aller demeurer chez mon frère, parce que j'étais devenu amoureux de sa fille Thérèse, quoique je ne lui eusse parlé que pendant quelques minutes et que je n'eusse vu que sa tête.

« Vous l'aurez vue au lit, je parie.

— Précisément, et j'ai grande envie de la voir debout. Voulez-vous, en tout honneur, la faire monter un instant ?

— Bien volontiers. »

Elle monta, bien contente d'être appelée par son père. Je lui trouvai une taille svelte et élégante, toujours des yeux d'escarboucle du plus bel effet, de la beauté dans les traits, une bouche des plus gracieuses ; mais au total, elle amortit l'effet qu'elle avait produit sur moi dans le clair-obscur où le hasard l'avait offerte à mes yeux la première fois. En revanche, mon pauvre frère jeta sur elle un dévolu qui le rendit son esclave. Il l'épousa l'année suivante, et deux ans plus tard il la conduisit à Dresde. Je l'y ai vue cinq ans après avec un joli poupon; mais après dix années de mariage elle mourut étique.

Je trouvai Mengs à la villa Albani : c'était un homme infatigable dans son art et grand original dans son métier. Il me fit accueil et me dit qu'il était heureux de pouvoir me loger à Rome où il espérait revenir en quelques jours avec toute sa famille. La villa Albani m'é-

tonna. Le cardinal Alexandre avait fait bâtir cette maison où, pour satisfaire à son goût pour les antiquités, il n'avait voulu employer que des pièces antiques; car, non seulement les statues et les vases, mais encore les colonnes, les piédestaux, tout en un mot était grec. Il était lui-même un fin Grec et un connaisseur parfait; de sorte qu'il avait trouvé le moyen de dépenser très peu d'argent, comparativement au chef-d'œuvre qu'il avait l'art de produire. Il achetait au reste très souvent à crédit, comme Damasippe, et de la sorte on ne pouvait pas dire qu'il se ruinait. Si un souverain avait fait bâtir cette villa, elle lui aurait coûté cinquante millions, mais le cardinal sut en venir à bout à bien meilleur compte.

Comme il ne pouvait se procurer des plafonds antiques, il fallut bien qu'il les fît peindre, et Mengs était sans contredit le plus grand peintre et l'homme le plus laborieux de son siècle. Il est grand dommage que la mort l'ait enlevé au milieu de sa carrière, car il aurait doté son art d'une foule de bonnes productions. Mon frère n'a jamais rien fait pour justifier le titre d'élève de ce grand artiste. Quand je serai en Espagne, en 1767, je reviendrai sur le compte de Mengs.

Aussitôt que je fus établi avec mon frère, je pris une voiture, un cocher et un domestique que je fis habiller avec une livrée de fantaisie, et j'allai me présenter à monsignor Cornaro, auditeur de rote, dans l'intention de me faufiler dans la haute société; mais, craignant, en sa qualité de Vénitien, de se compromettre, il me présenta au cardinal Passionei, qui parla de moi au souverain pontife. Avant tout, je conterai à mes lecteurs ce qui m'arriva lors de ma seconde visite à ce bizarre cardinal, grand ennemi des jésuites, homme d'esprit et très versé dans la littérature.

CHAPITRE IX

Le cardinal Passionei. — Le pape. — Mariuccia. — J'arrive à Naples.

Le cardinal Passionei me reçut dans une grande chambre où il était occupé à écrire une minute. Il me pria d'attendre qu'il eût achevé, mais il lui fut impossible de m'inviter à prendre un siège, car il occupait le seul qui se trouvât dans son vaste appartement.

Quand il eut posé la plume, il se leva, vint à moi, et après m'avoir dit qu'il préviendrait le saint-père, il ajouta :

« Mon confrère Cornaro aurait pu faire un meilleur choix, car il sait que le pape ne m'aime pas.

— Il a préféré l'homme qu'on estime à l'homme qu'on aime.

— Je ne sais pas si le pape m'estime, mais je sais qu'il sait que je ne l'estime pas. Je l'ai aimé et estimé quand il était cardinal et j'ai concouru à le faire pape : mais depuis qu'il possède la tiare, c'est bien différent, car il s'est montré trop *coglione*.

— Le conclave aurait dû faire choix de Votre Éminence.

— Point du tout, car, intolérant comme je le suis de tout ce qui me paraît abus, j'aurais frappé sans égard pour le coupable ; et Dieu sait ce qui en serait résulté. Le seul cardinal digne d'être pape était Tamburini : mais c'est fait. J'entends du monde : adieu, revenez demain. »

Quel plaisir d'avoir entendu un cardinal traiter le pape de *coglione* (sot), et de lui avoir vu préconiser Tamburini ! Je ne perdis pas un instant pour consigner

cela dans mes capitulaires. C'était un morceau trop précieux pour le négliger. Mais qui était donc ce Tamburini ? Je n'en avais jamais entendu parler. Je le demandai à Winckelmann qui vint dîner avec moi. « C'est, me dit ce philosophe, un homme respectable par ses vertus, son caractère, sa fermeté, et par son esprit clairvoyant. Il n'a jamais déguisé ses sentiments sur les jésuites, qu'il appelle les pères de la fraude, de l'intrigue et du mensonge : c'est ce qui fait que Passionei le préconise. Je crois comme lui que Tamburini serait un grand et digne pape. »

A ce sujet j'anticiperai ici pour rapporter ce que neuf ans plus tard j'ai entendu dire à Rome, chez le prince Santa-Croce, de la bouche d'une âme damnée des jésuites. Le cardinal Tamburini était à l'agonie ; comme la conversation était tombée sur son compte, quelqu'un dit : « Ce cardinal bénédictin est un impie ; il est au lit de mort, et il a demandé le viatique, sans vouloir se purifier auparavant par la confession. » Je ne dis mot, mais, jaloux de savoir ce qui en était, dès le lendemain je m'informai du fait à quelqu'un qui devait savoir la vérité et qui ne pouvait avoir aucune raison de la taire. Il me dit que le cardinal avait célébré la messe il n'y avait que trois jours, et que s'il n'avait pas demandé un confesseur, c'est que sans aucun doute il n'aurait su que lui dire.

Malheur à ceux qui aiment la vérité et qui ne savent pas l'aller chercher à sa source ! Que mon lecteur me pardonne une digression qui n'est pas sans quelque intérêt.

Le lendemain j'allai donc chez le cardinal Passionei, qui me reçut en me disant que j'avais bien fait de venir de bonne heure pour lui conter l'histoire de ma fuite des Plombs, dont, ajouta-t-il, il avait entendu parler avec admiration.

« Monseigneur, je suis prêt à contenter Votre Éminence ; mais l'histoire est longue.

— Tant mieux, car on m'a dit que vous contez bien.

— Mais, monseigneur, m'assiérai-je sur le parquet ?

— Oh ! non, vous avez un trop bel habit. »

Il sonne, et ayant dit à un gentilhomme de faire monter un siège, un domestique apporte un tabouret. Un siège sans dossier et sans bras ! son aspect me donne de l'humeur, je compte vite, mal, et dans un quart d'heure tout est fini.

« J'écris mieux que vous ne parlez, me dit-il.

— Monseigneur, je ne parle bien que quand je suis à mon aise.

— Mais vous n'êtes pas gêné avec moi ?

— Non, monseigneur, un homme et surtout un sage ne me gène jamais ; mais votre tabouret...

— Vous aimez vos aises.

— Par-dessus tout.

— Tenez, c'est l'oraison funèbre du prince Eugène, je vous en fais présent. J'espère que vous ne trouverez pas ma latinité mauvaise. Vous pourrez aller baiser la mule du saint-père demain à dix heures. »

Rentré chez moi, réfléchissant au caractère de ce cardinal bizarre, homme d'esprit, haut, vain et bavard, je me déterminai à lui faire un beau présent. C'était le *Pandectarum liber unicus*, que M. de F. m'avait donné à Berne et dont je ne savais que faire. C'était un in-folio en beau papier, bien imprimé, supérieurement relié et d'une conservation parfaite. En sa qualité de grand bibliothécaire, ce présent devait lui être précieux, et d'autant plus qu'il avait une riche bibliothèque particulière dont mon ami l'abbé Winckelmann avait l'inspection. En conséquence, je me mets à écrire une courte lettre en latin que je mets dans une autre adressée à Winckelmann, que

je chargeais de présenter mon offrande à l'éminence. Il me semblait que cet ouvrage rare valait bien son oraison funèbre et j'espérais qu'une autre fois il ne se bornerait pas à m'accorder les honneurs du tabouret.

Le lendemain, à l'heure indiquée, je me rendis à *Monte-Cavalli*, puisque ce nom lui vient des deux beaux chevaux qui décorent le piédestal qui orne la place sur laquelle s'ouvre le portail du palais du saint-père. Pour me présenter au pape, je n'aurais eu besoin de me faire annoncer par personne, puisque tout chrétien peut se présenter dès qu'il voit la porte ouverte. J'avais d'ailleurs connu Sa Sainteté à Padoue lorsqu'elle occupait le siège épiscopal de cette ville ; mais j'avais tenu à l'honneur d'être annoncé par un cardinal.

Après avoir salué ce chef des croyants et lui avoir baisé la sainte croix brodée sur sa sainte pantoufle, le pape me dit, en mettant sa main droite sur mon épaule gauche, qu'il se rappelait qu'à Padoue je sortais toujours de ses assemblées dès qu'il entonnait le rosaire.

« Mon très saint père, j'ai des péchés beaucoup plus grands à me reprocher ; aussi suis-je venu me prosterner à vos saints pieds pour en recevoir l'absolution. »

Il me donna alors la bénédiction, monnaie courante à Rome, et me demanda très gracieusement quelle grâce il pourrait m'accorder.

« Votre sainte intercession pour pouvoir retourner à Venise en toute sûreté.

— Nous parlerons à l'ambassadeur, ensuite nous vous répondrons. Allez-vous souvent chez le cardinal Passionei ?

— J'y ai été trois fois. Il m'a fait présent de son oraison funèbre du prince Eugène et, pour lui en témoigner ma reconnaissance, je lui ai envoyé le volume des Pandectes.

— L'a-t-il reçu ?

— Je crois que oui, très saint-père.

— S'il l'a reçu, il vous enverra Winckelmann pour vous le payer.

— Ce serait me traiter en bouquiniste ; je ne recevrai pas de payement.

— Dans ce cas, il vous renverra le code ; nous en sommes sûrs : car c'est sa coutume.

— Si Son Éminence me renvoie le code, je lui renverrai son oraison. »

A cette répartie, le pape se prit à rire à se tenir les flancs.

« Il nous sera agréable de savoir la fin de cette histoire, sans que le monde soit informé de notre innocente curiosité. »

En achevant ces mots, une bénédiction copieuse et pleine d'onction m'annonça que mon audience était finie.

Comme je sortais du palais de Sa Sainteté, je fus abordé par un vieil abbé qui, me saluant avec beaucoup de respect, me demanda si je n'étais pas M. Casanova, le même qui s'était si bien échappé des Plombs.

« Oui, dis-je, c'est bien moi.

— Eh ! très cher monsieur, que le ciel soit béni de vous revoir en si bon état !

— Mais à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Eh ! vous ne me reconnaissez pas ! je suis Momolo, autrefois barcarol à Venise.

— Vous vous êtes donc fait prêtre ?

— Oh ! point du tout ; mais ici la soutane est l'uniforme de tout le monde. Je suis premier *scopatore* (balayeur) de notre saint-père le pape.

— Je vous en fais mon compliment ; mais ne vous offensez pas de me voir rire.

— Oh ! riez, riez. Ma femme et mes filles rient aussi

toutes les fois qu'elles me voient en soutane et en petit collet; j'en ris moi-même, mais ici cet habit donne de la considération. Venez nous voir.

— Où demeurez-vous ?

— Derrière la Trinité de Monti ; voici mon adresse.

— J'aurai ce plaisir ce soir. »

Je rentrai chez moi charmé de la rencontre et me faisant une fête de passer la soirée avec une famille de barcarol vénitien. J'engageai mon frère à m'y accompagner, et je lui rendis compte de la réception que m'avait faite le pape.

L'abbé Winckelmann, étant venu me voir l'après-midi, me dit que j'avais le bonheur d'être entièrement dans les bonnes grâces de son cardinal, que le code que je lui avais envoyé était un livre très précieux, car il était très rare et en bien meilleur état que celui que l'on conserve au Vatican.

« Je suis chargé de vous le payer.

— J'ai écrit à Son Éminence que je lui en faisais présent.

— Il ne reçoit pas des livres en présent, car il veut votre code pour sa bibliothèque particulière et, comme il est bibliothécaire de celle du Vatican, il craint la calomnie.

— C'est fort bien ; mais je ne suis pas bouquiniste, et ce livre ne m'a coûté que la peine de l'accepter ; je ne saurais le vendre qu'au même prix. Dites, je vous prie, au cardinal qu'il me fera honneur en l'acceptant.

— Il vous le renverra.

— Il en est le maître, mais moi je lui renverrai son oraison funèbre, car je ne veux pas de présent de quelqu'un qui en refuse de moi. »

La chose se passa ainsi ; le lendemain le bizarre cardinal me renvoya mon code, et moi, à l'instant, je lui renvoyai

son oraison funèbre, lui écrivant que je l'avais trouvée un chef-d'œuvre, quoique je l'eusse à peine parcourue. Mon frère me blâma, mais je le laissai dire, n'ayant aucune envie de me régler d'après ses errements.

Le soir donc je me rendis avec mon frère chez le *scopatore santissimo*, qui m'attendait et qui m'avait annoncé à sa famille comme un homme merveilleux. Après lui avoir présenté mon frère, je me mis à examiner tous les individus. Je vis une femme âgée, quatre filles dont l'aînée avait vingt-quatre ans, deux garçons en bas âge, et partout la laideur. Ce n'était pas engageant pour un voluptueux ; mais j'y étais, il fallait être honnête et, comme on dit, faire bonne mine à mauvais jeu ; je restai et je ris.

Outre la laideur de ses membres, cette bonne famille présentait l'image de la misère, car le *scopatore santissimo* était obligé de vivre avec sa nombreuse famille de deux cents écus romains par an ; et comme les balayures apostoliques ne valent pas les reliques alvines du grand lama, il était forcé de fournir à tous les besoins au moyen de cette mince somme. Malgré cela le brave homme était tout cœur ; il me dit, dès qu'il me vit assis, qu'il voulait me donner à souper, mais qu'il n'avait qu'une polenta et des côtelettes de porc frais.

« C'est délicieux, lui dis-je, mais permettez-vous que j'envoie prendre chez moi six flacons de vin d'Orvietto ?

— Vous êtes le maître ici. »

J'écrivis un billet à Costa en lui ordonnant de m'apporter de suite les six flacons avec un jambon glacé. Il vint une demi-heure après avec le valet de louage qui portait le panier, et à son aspect les jeunes filles s'écrièrent : « Voilà un joli garçon ! » Voyant Costa ravi de l'accueil, je dis à Momolo : « Si vous le voulez, comme vos filles, je lui permettrai de rester. » Costa, ravi de tant d'hon-

neur, remercie et va dans la cuisine aider la mère à faire la polenta.

On couvre une grande table avec une nappe très propre, et bientôt après on la couvre de deux énormes plats de polenta et d'une immense casserole pleine de côtelettes. On allait commencer à faire main basse sur tout cela, lorsqu'on frappa à la porte de la rue.

« C'est la signora Maria et sa mère », dit le garçon.

A cette annonce, je vois les quatre filles de Momolo faire la grimace.

« Qui les appelle? dit l'une.

— Que veulent-elles? dit l'autre.

— Les importunes! dit la troisième.

— Elles pouvaient bien rester chez elles! dit la quatrième.

— Mes enfants, dit l'honnête homme de père, elles ont faim, et elles partageront ce que la Providence nous donne. »

Je fus vivement touché de l'allocution généreuse de ce brave homme; je vis que la véritable charité chrétienne se réfugie plus souvent dans le cœur du pauvre que dans celui que la fortune comble de ses dons et qu'elle rend insensible aux souffrances d'autrui, à force de lui fournir tout ce qui peut contenter ses désirs.

Pendant que je faisais ces réflexions, qui font un bien infini à l'âme, je vis entrer les deux affamées. C'étaient une très jolie jeune personne à l'air gracieux, et sa mère, modeste aussi et qui paraissait honteuse de sa misère. La fille salua avec cette grâce naturelle qui est un don de la nature et s'excusa en disant, avec timidité et embarras, qu'elle n'aurait pas pris la liberté de venir, si elle avait pu prévoir qu'il y eût des étrangers. Le bon Momolo répondit seul à son compliment, en lui disant d'un ton affectueux qu'elle avait très bien fait de venir;

en disant cela, il lui plaça une chaise entre mon frère et moi. Je l'examine, et je trouve en elle une beauté accomplie.

On commence à manger, on ne parle plus. La polenta excellente, les côtelettes délicieuses, le jambon parfait, en moins d'une heure la table fut mise à nu comme si rien n'y avait passé ; mais l'Orvietto continuait à tenir la compagnie en gaieté. On vint à parler de la loterie qu'on devait tirer le surlendemain, et toutes les filles annoncent les numéros sur lesquels elles avaient hasardé quelques bajochi. « Si je pouvais être sûr d'un seul nombre, leur dis-je, je serais content. » La jeune Mariuccia me dit que si un numéro pouvait me suffire, elle pouvait me le donner. Je ris de son offre, mais elle, de l'air le plus sérieux, me nomme le 27.

« Peut-on encore jouer? » dis-je à l'abbé Momolo.

— On ne ferme qu'à minuit, me répondit-il, et si vous voulez, j'irai prendre le numéro pour vous.

— Voilà quarante écus, lui dis-je, mettez vingt écus par extrait sur le 27, et j'en fais présent à ces cinq demoiselles ; mettez les autres vingt écus sur le même numéro, également par extrait, mais déterminé sur le cinquième, et celui-là je le garde pour moi. »

Il part à l'instant et revient avec les deux billets.

Ma jolie voisine me dit en me remerciant qu'elle était bien sûre de gagner, mais qu'elle doutait de mon billet, car il n'était pas probable que le 27 sortît le cinquième.

« Moi, j'en suis sûr, lui répliquai-je, car vous êtes la cinquième demoiselle que j'aie vue dans cette maison.

Cela fit éclater de rire toute la compagnie. La mère Momolo me dit que j'aurais bien mieux fait de donner cet argent aux pauvres, mais son mari lui dit de se taire, puisqu'elle ne connaissait pas ma tête. Mon frère rit, mais il dit que j'avais fait une folie. « J'en fais volontiers

quelquefois, lui répondis-je ; mais nous verrons, au reste j'ai joué, et quand on joue, on perd ou on gagne. »

Ayant adroitement serré la main à ma belle voisine, elle me serra la mienne de toute sa force. Je compris dès lors ce qui devait arriver entre Mariuccia et moi. Je quittai la compagnie vers minuit, priant le bon Momolo de renouveler la partie le surlendemain pour nous réjouir du gain que nous aurions fait. En chemin mon frère me dit que si je n'étais pas devenu riche comme un Crésus, il fallait que je fusse fou. Je lui dis que je n'étais ni l'un ni l'autre, mais que Mariuccia était belle comme un ange, et il en convint.

Le lendemain Mengs étant revenu à Rome, je soupai chez lui en famille. Il avait une sœur fort laide, mais bonne et pleine de talent, elle était éperdument éprise de mon frère, et on pouvait juger que sa flamme n'était pas éteinte ; mais lorsqu'elle lui parlait, ce qui arrivait le plus souvent qu'elle en trouvait l'occasion, Jean ne la regardait pas.

Elle peignait parfaitement la miniature et saisissait à merveille la ressemblance. Je crois qu'elle vit encore à Rome avec son mari nommé Maroni. Elle me parlait souvent de mon frère dont elle connaissait l'aversion, et elle me dit un jour qu'il ne la mépriserait pas, s'il n'était le plus ingrat de tous les hommes. Je ne fus pas curieux de savoir quels étaient les droits qu'elle avait à sa reconnaissance.

L'épouse de Mengs était jolie, honnête, très attachée à ses devoirs, bonne mère, très soumise à son mari, quoiqu'il fût difficile qu'elle l'aimât, car il n'était rien moins qu'aimable. Entêté et cruel, quand il dînait chez lui, il ne sortait jamais de table sans être ivre : dehors, il était sobre au point de ne boire que de l'eau. Sa femme avait la résignation de lui servir de modèle dans

toutes les nudités. Comme je lui parlai un jour de la peine qu'elle devait avoir de se prêter à cette dure besogne, elle me dit que son confesseur lui en avait imposé l'obligation ; « car, lui avait-il dit, si votre époux prend une autre femme pour modèle, avant de la peindre il en jouira, et vous aurez ce péché à vous reprocher. »

Winckelmann, après souper, étant gris comme tous les convives mâles, fit des culbutes avec les enfants de Mengs. Ce savant philosophe n'avait rien de pédant ; il aimait l'enfance et la jeunesse, et son esprit jovial lui faisait trouver du charme dans les plaisirs.

Le lendemain étant allé faire ma cour au pape, je vis Momolo dans la première antichambre et je ne manquai pas de lui recommander la polenta pour le soir.

Le saint-père en me voyant me dit :

« L'ambassadeur de Venise nous a dit qu'ayant envie de retourner dans votre patrie, vous devez vous aller présenter au secrétaire du tribunal.

— Très saint-père, je suis tout prêt à faire cette démarche, si Votre Sainteté veut me donner une lettre de recommandation de sa propre main. Sans cette égide protectrice, je n'irai jamais m'exposer au péril d'être renfermé dans un lieu d'où la main visible de Dieu m'a tiré par un prodige.

— Vous avez un habit fort galant que certainement vous n'avez pas mis pour aller prier Dieu.

— C'est vrai, très saint-père, mais ce n'est pas non plus pour aller au bal

— Nous savons toute l'histoire du renvoi des présents. Avouez que vous avez flatté votre orgueil.

— Oui, mais en abaissant un orgueil plus grand. »

Voyant le pape rire de ma réponse, je mis un genou à terre pour le supplier de me permettre de faire présent de mes Pandectes à la bibliothèque du Vatican. Pour

toute réponse, je reçus une bénédiction qui, en langage papal, signifie : Levez-vous, la grâce est accordée.

« Nous vous enverrons, me dit-il, les marques de notre *affection singulière*, sans que vous soyez obligé de payer à la chambre les frais d'enregistrement. »

Une seconde bénédiction me dit de partir. J'ai souvent souhaité que ce langage pût convenir à tout le monde, pour renvoyer les importuns dont on est obsédé, et auxquels on n'ose pas dire : Partez !

J'étais fort curieux de savoir de quelle nature seraient les marques de l'*affection singulière* dont le pape m'avait parlé : je craignais que selon la coutume ordinaire elles ne se bornassent à un chapelet béni dont je n'aurais su que faire.

Rentré chez moi, j'envoyai le code au Vatican par Costa, puis je m'en allai dîner avec Mengs. Pendant que nous mangions la soupe, on apporta les numéros de la loterie. Mon frère les ayant parcourus, me regarda avec étonnement. Je n'avais pas en ce moment l'idée à cela et son regard me surprit.

« Le 27, s'écria-t-il, est sorti le cinquième!

— Tant mieux, dis-je, nous rirons. »

Mengs, ayant su l'histoire, dit :

« C'est une heureuse folie, mais c'est toujours une folie. »

Il avait raison, et j'en convins ; mais j'ajoutai que pour faire un digne usage des quinze cents écus romains que ce hasard me procurait, j'irais passer quinze jours à Naples.

« Je serai de la partie, me dit l'abbé Alfani, et je passerai pour votre secrétaire.

— Volontiers, répliquai-je ; et je vous somme de tenir parole. »

J'invitai Winckelmann à venir manger la polenta chez

l'abbé *scopatore santissimo*, chargeant mon frère de l'y conduire; puis j'allai faire ma visite au marquis Belloni, mon banquier, pour régler mes comptes et prendre une lettre de crédit sur son correspondant de Naples. Je possédais encore deux cent mille francs; j'avais des bijoux pour trente mille et cinquante mille florins à Amsterdam.

J'arrivai chez Momolo sur la brune, et j'y trouvai Winckelmann et mon frère ; mais, au lieu de voir la gaieté dans la famille, je trouvai toutes les figures tristes.

« Qu'ont donc vos filles? dis-je à Momolo.

— Elles sont fâchées que vous n'ayez pas joué l'extrait déterminé pour elles comme pour vous.

— On n'est jamais content. Si j'avais joué pour elles comme pour moi, et que le numéro, au lieu de sortir le cinquième, fût sorti le premier, elles n'auraient rien gagné, et elles seraient fâchées. Elles n'avaient pas le sou, il y a deux jours, et maintenant elles ont vingt-sept écus chacune, elles devraient être fort contentes.

— C'est aussi ce que je leur dis ; mais les femmes sont comme cela.

— Et les hommes aussi, mon pauvre compatriote, lorsqu'ils ne sont pas sages. Ce n'est pas l'argent qui rend heureux, et la gaieté n'est la compagne que des cœurs exempts de soucis. N'en parlons plus, et amusons-nous. »

Costa plaça sur la table une corbeille avec dix cartouches de sucreries. « Je les distribuerai, dis-je, quand toute la compagnie sera à table. » Alors la seconde fille de Momolo me dit que Mariuccia et sa mère ne viendraient pas, mais qu'elle lui ferait remettre les deux cartouches.

« Pourquoi ne viendront-elles pas?

— Elles ont eu hier une dispute, dit le père, et Ma-

riuccia, qui dans le fond a raison, est partie en disant qu'elle ne viendrait plus.

— Ingrates ! dis-je avec douceur en m'adressant aux filles de mon hôte, réfléchissez que c'est elle qui vous a porté bonheur, car c'est elle qui m'a donné le numéro 27, auquel je n'aurais jamais pensé. Bref, pensez au moyen de la faire venir, ou je pars en emportant les dix cartouches.

— Vous ferez fort bien, » dit Momolo.

Les filles, mortifiées, s'étant entre-regardées, prièrent leur père d'aller la chercher.

« Non, leur dit-il, ce n'est pas convenable, et puisque vous êtes cause qu'elle ne veut plus revenir, c'est vous qui devez faire les frais de la réconciliation. »

Elles se consultèrent un instant, puis elles prièrent Costa de les accompagner, et elles y allèrent.

Une demi-heure après elles revinrent en triomphe, et Costa était tout glorieux de ce que sa médiation avait été efficace dans la réconciliation de ces jeunes filles. Je distribuai les cartouches, ayant soin de donner les deux meilleures à la belle Marie.

La noble polenta parut sur la table flanquée de deux grands plats de côtelettes de porc frais. Mais Momolo, qui connaissait mes goûts et que j'avais rendu riche dans la personne de ses filles, ajouta à cela des plats fins et plusieurs flacons d'excellent vin. Mariuccia était simplement mise, mais avec l'élégance de la beauté, et son maintien était des plus convenables ; elle me séduisit.

Ne pouvant lui exprimer mes feux qu'en lui serrant la main, elle ne put me répondre qu'en me parlant le même langage, mais il était si expressif que je ne pus douter de son amour. En sortant, j'eus soin de descendre l'escalier avec elle, et lui ayant demandé si je ne pourrais

pas lui parler quelque part, elle me donna rendez-vous pour le jour suivant à huit heures à la Trinité de Monti.

Mariuccia était grande, d'une tournure élégante et gracieuse, faite à peindre, blanche comme une feuille de rose pâle, et sa blancheur, relevée par le ton foncé de ses veines, donnait à sa peau ce charme qui inspire la volupté. Ses cheveux d'un très beau blond cendré étaient d'une beauté rare, et ses yeux d'un bleu foncé approchant du noir étaient surmontés de deux arcs d'une régularité achevée. Jamais bouche mieux proportionnée n'a été décorée de deux lèvres plus vermeilles, ni d'un râtelier plus beau. Le front un peu relevé et d'une rondeur délicieuse lui donnait quelque chose de majestueux qui ajoutait à la perfection de l'ensemble. Le sourire de la douceur et de l'enjouement se mariait admirablement bien aux étincelles de ses grands yeux ; sa main blanche et potelée, ses doigts arrondis, ses ongles d'un rose incarnat, sa gorge moulée par les Grâces et qu'un corset importun semblait contenir avec peine, un pied extrêmement mignon et des hanches proéminentes, tout, en un mot, faisait de Marie une beauté digne du ciseau de Praxitèle.

Cette jeune fille atteignait sa dix-huitième année et, quoiqu'à Rome, elle avait jusqu'alors échappé au regard d'un connaisseur. Le plus heureux hasard me l'offrit dans une rue des moins fréquentées, où elle vivait dans l'obscurité et la misère, et je fus assez heureux pour assurer son bonheur.

Je ne manquai pas, on peut m'en croire, de me trouver au rendez-vous, et dès qu'elle fut sûre que je l'avais vue, elle sortit de l'église. Je la suivis de loin. L'ayant vue entrer dans un grand bâtiment en ruine, j'y entrai après elle, et quand elle fut arrivée au haut d'un

escalier qui semblait ne tenir qu'en l'air, elle s'arrêta.

« Ici, me dit-elle, personne ne s'avisera de venir m'y chercher : vous pouvez donc me parler en liberté. »

Je m'assis auprès d'elle sur la pierre, ensuite je lui fis la déclaration d'amour la plus vive.

« Dites-moi, ajoutai-je, ce que je puis faire pour votre bonheur ; car j'aspire à vous posséder, et avant je veux le mériter.

— Rendez-moi heureuse et je me rendrai sans peine à vos désirs, car je vous aime aussi.

— Dites-moi ce que je dois faire.

— Me tirer de la misère qui m'accable, car je dois vivre avec ma mère, bonne femme, mais dévote jusqu'à la superstition, et qui me fera damner à force de vouloir faire mon salut. Elle trouve à redire à ma propreté, parce que pour me laver il faut que ma main touche mon corps et parce que cela peut m'exposer à plaire aux hommes. Si vous m'aviez donné comme une simple aumône l'argent que vous m'avez fait gagner à la loterie, elle m'aurait forcé à le refuser, parce que vous auriez pu avoir de mauvaises intentions. Elle me permet d'aller seule à la messe, parce que notre confesseur lui a dit qu'elle le pouvait ; mais je n'oserais pas rester dehors une minute de plus, excepté les jours de fête où, faisant mes dévotions, il m'est permis de prier pendant deux et trois heures. D'après cela, nous ne saurions nous voir qu'ici ; mais si vous avez la volonté de faire quelque chose pour adoucir mon sort, voici comment. Un jeune homme, très joli garçon, d'une excellente conduite et perruquier de son état, m'a vue chez Momolo il y a une quinzaine de jours, et le lendemain il me donna une lettre à la porte de l'église. Il me déclara son amour, et me dit que si je pouvais lui apporter une simple dot de quatre cents écus, il m'épouserait en ouvrant une boutique et four-

nissant notre ménage des meubles nécessaires. « Je suis pauvre, lui répondis-je, je n'ai que cent écus, consistant en billets de grâces, et que mon confesseur me garde. » Maintenant j'en ai deux cents, car en cas que je puisse me marier, ma mère me donnera volontiers sa part du gain que nous vous devons. Vous pourriez donc faire mon bonheur en me procurant des grâces pour deux cents écus. Vous porteriez ces billets à mon confesseur, qui est un saint homme, qui m'aime et qui ne dirait rien à ma mère.

— Je n'ai pas besoin, mon ange, d'aller chercher des billets de charité. Je porterai dès aujourd'hui deux cents piastres à votre confesseur, et vous penserez au reste. Dites-moi son nom, et demain matin je vous rendrai compte de ma démarche, mais non pas ici ; car le froid et le vent me tuent. Laissez-moi le soin de trouver un appartement où nous serons à notre aise et sans crainte que personne puisse soupçonner que nous ayons passé une heure ensemble. Je vous trouverai à l'église à la même heure demain, et dès que vous m'aurez aperçu, vous me suivrez. »

Mariuccia me donna le nom de son confesseur et me permit toutes les caresses que je pouvais lui faire dans le triste endroit où nous étions. Les baisers qu'elle me donna en retour des miens ne me laissèrent point douter qu'elle ne partageât l'amour qu'elle m'avait inspiré. Au moment où neuf heures sonnèrent, je la quittai transi de froid, brûlant de désirs, et ne pensant qu'à me procurer un appartement convenable pour me mettre dès le jour suivant en possession de ce trésor.

En sortant de ce palais-masure, au lieu de me diriger vers la place d'Espagne, je pris à gauche et j'enfilai une rue étroite, sale, et qui n'était habitée que par des gens du très menu peuple. Comme je m'avançais à pas lents,

une femme sortit de sa maison et vint me demander poliment si je cherchais quelqu'un.

« Je cherche une chambre à louer.

— Il n'y en a pas ici, monsieur, mais vous en trouverez cent sur la place.

— Je le sais, mais je la voudrais ici, non pas pour épargner, mais pour être sûr de pouvoir venir y passer une heure le matin avec quelqu'un qui m'intéresse. Je la payerais tout ce qu'on en voudrait.

— Je vous entends, et je vous servirais moi-même, si j'en avais deux ; mais ma voisine en a une au rez-de-chaussée, et je puis lui aller parler, si vous voulez attendre un moment.

— Vous me ferez grand plaisir.

— Ayez la bonté d'entrer. »

J'entre dans un pauvre taudis où tout représentait la misère, et j'y vois deux enfants occupés à écrire leur leçon. Peu d'instants après, la bonne femme rentre en me priant de la suivre. Je tire de ma poche plusieurs pièces de monnaie que je dépose sur la seule petite table qu'il y eût dans ce triste réduit. Je dus lui paraître bien généreux, car cette pauvre mère vint me baiser la main avec l'expression du bonheur et de la reconnaissance. Il est si doux de faire quelque bien, qu'aujourd'hui que je n'ai plus rien, le souvenir des heureux que j'ai faits souvent à peu de frais est à peu près la seule volupté que je goûte.

Je vais dans une maison voisine, où une femme me reçoit dans une chambre vide, en me disant qu'elle me la louera à bon marché si je veux lui payer trois mois d'avance et me charger moi-même d'y faire apporter les meubles que je voudrais.

« Et combien voulez-vous pour ces trois mois?

— Trois écus romains.

— Chargez-vous de faire meubler la chambre aujourd'hui même pour trois heures, et je vous donnerai douze écus.

— Douze écus! monsieur, et quels meubles voulez-vous donc?

— Un lit bien propre, une petite table couverte d'une serviette bien blanche, quatre bonnes chaises et un brasier bien allumé avec de la braise, car on meurt de froid dans cette chambre. Je ne viendrai que quelquefois le matin et j'en partirai toujours au plus tard à midi.

— Si c'est ainsi, venez à trois heures et vous trouverez tout arrangé comme vous le désirez.

— Voilà les trois écus pour le loyer et je reviendrai à trois heures. Si tout est en ordre, vous serez satisfaite du reste. »

Je pars et d'un même trait je me rends chez le confesseur. C'était un moine français d'une soixantaine d'années, d'un abord noble et bienveillant, qui inspirait la confiance et le respect.

« Mon révérend père, lui dis-je, j'ai vu chez l'abbé Momolo, *scopatore santissimo*, une jeune fille nommée Maria et dont vous êtes le confesseur. J'en suis devenu amoureux et j'ai trouvé l'occasion de lui offrir de l'argent pour la séduire. Elle m'a répondu qu'au lieu de lui conseiller des péchés, je ferais bien de m'employer à lui obtenir des grâces pour la mettre en état de se marier à un honnête jeune homme qui se présentait et qui ferait son bonheur. Cette correction m'a touché, mais ne m'a pas guéri de ma passion. Je lui ai donc parlé une seconde fois et je lui ai dit que je voulais lui faire présent de deux cents écus romains pour rien, et que j'irais les porter à sa mère. « Cela, m'a-t-elle dit, suffirait pour faire mon malheur, car ma mère croirait que cet argent serait la récompense d'un crime : elle ne

l'accepterait pas. Si vous avez cette généreuse intention, ayez la bonté de porter l'argent à mon confesseur et de me recommander à lui pour mon mariage. » Voici donc, mon révérend père, la somme que je destine à cette honnête fille; daignez vous en charger, je ne veux plus me mêler de rien. Je partirai pour Naples après-demain, et j'espère à mon retour la trouver mariée. »

L'honnête confesseur prit cent sequins que je lui remis, et, m'en ayant donné quittance, il me dit qu'en m'intéressant pour Mariuccia, je faisais le bonheur d'une colombe innocente et pure, qu'elle se confessait à lui depuis cinq ans, que souvent il lui ordonnait d'aller à la communion sans l'avoir entendue, parce qu'il la connaissait assez pour savoir qu'elle était incapable de commettre un péché capital.

« Sa mère, ajouta-t-il, est une sainte, et je n'aurai pas de peine à faire réussir le mariage dès que je me serai informé des mœurs du jeune aspirant. Au reste, jamais personne ne saura d'où lui vient cette générosité. »

Après avoir mis cette affaire en ordre, j'allai dîner chez le chevalier Mengs, et je m'engageai très volontiers à me rendre ce même soir au théâtre Aliberti avec toute la famille. Cela ne me fit pas oublier d'aller voir la petite chambre. J'y trouvai tout ce que j'avais ordonné, je donnai douze écus à la maîtresse et je pris la clef après avoir ordonné que chaque jour le brasier fût bien allumé dès sept heures du matin.

L'impatience d'être au lendemain me fit trouver l'opéra détestable et m'empêcha de dormir de la nuit.

Le lendemain matin j'étais à l'église avant l'heure, et dès que Maria fut venue, certain qu'elle m'avait vu, je sortis. Elle me suivit de loin, et lorsque je fus sur le seuil de la porte de mon nouveau temple, je m'y arrêtai un moment pour qu'elle pût se reconnaître, et j'entrai dans

la chambre que je trouvai bien chauffée. Mariuccia entra bientôt après, timide, confuse et découragée comme une personne qui doute. Je la serrai dans mes bras, je la rassurai par mes caresses, et je vis renaître son courage quand, lui montrant la quittance de son confesseur, je lui dis que ce brave homme m'avait promis de s'occuper de faire réussir son mariage. Elle me baisa la main avec transport en m'assurant que sa reconnaissance serait éternelle. La pressant alors de me rendre heureux :

« Nous avons, me dit-elle, trois heures devant nous, car j'ai dit à ma mère que je ferais mes dévotions pour remercier Dieu de m'avoir fait gagner à la loterie. »

Rassuré par la déclaration de cette ruse de l'amour, je prends tout mon temps, je la délace doucement, découvrant un à un tous ses charmes et ravi de ne trouver aucune résistance. Mais elle tenait sans cesse ses yeux attachés sur les miens, comme si elle avait voulu ménager sa pudeur expirante, et cependant à la dérobée et pendant que ma main s'égarait dans tous les sens, mes regards doublaient ma jouissance. Quel corps ! que de beautés ! pas la plus légère imperfection. C'était Vénus sortant pour la première fois de l'écume de la mer. Je la porte doucement sur le lit et pendant que ses jolies mains tâchaient de me dérober et ses deux globes d'albâtre et la toison qui dessinait à ravir l'entrée du sanctuaire, je me hâtai de me débarrasser de mes habits importuns, et je consommai le plus doux des sacrifices, sans pouvoir douter un instant de la pureté de ma victime. Dans ce premier sacrifice, sans doute la douleur fit gémir la jeune et délicieuse prêtresse, mais elle poussa la délicatesse jusqu'à m'assurer qu'elle n'en avait éprouvé aucune, et au second assaut, elle se montra possédée d'une flamme égale à la mienne. J'allais immoler ma victime pour la troisième fois, quand l'horloge fit en-

tendre l'impérieux son de dix heures. L'inquiétude la saisit, et nous nous habillâmes en hâte. M'étant engagé à partir pour Naples le lendemain, j'assurai à ma chère Maria que le seul espoir de la presser de nouveau entre mes bras avant son mariage me ferait hâter mon retour à Rome. Je lui promis de porter le jour même cent autres écus à son confesseur, lui disant d'employer à son petit trousseau l'argent qu'elle avait gagné à la loterie.

« J'irai ce soir chez Momolo, mon cœur, fais en sorte de t'y trouver ; mais pendant que nos cœurs seront pleins de joie, montrons-nous indifférents, afin que la malignité de ses filles ne puisse rien deviner de notre intelligence.

— C'est d'autant plus nécessaire, me dit-elle, que je me suis aperçue qu'elles soupçonnent que nous nous aimons. »

Avant de nous quitter, elle me remercia de ce que je faisais pour son établissement, et me pria de croire que, malgré sa pauvreté, elle sentait dans son cœur que c'était à l'amour seul qu'elle s'était rendue.

Je quittai la chambre le dernier et je dis à la maîtresse que je serais dix ou douze jours sans revenir. Sans retard je me rendis auprès du confesseur, pour lui remettre les cent écus que je venais de promettre à cette intéressante beauté. Quand ce bon vieux Français sut que je faisais ce nouveau sacrifice pour que Mariuccia pût employer ce qu'elle avait gagné à la loterie à se procurer du linge et des habits, il me dit que dès le jour même il irait chez la mère pour la disposer au mariage de sa fille et s'informer de Mariuccia de la demeure du jeune homme qu'elle voulait épouser. J'appris, à mon retour de Naples, qu'il s'était fidèlement acquitté de tout.

J'étais à table chez Mengs quand un *cameriere de notre seigneur le très saint-père* se fit annoncer. Dès

qu'il fut entré, il demanda à M. Mengs si je demeurai chez lui; et, celui-ci m'ayant nommé, il me remit de la part de *son très saint maître* la croix de l'ordre de l'Éperon d'or avec le diplôme et une patente au grand sceau pontifical qui, en ma qualité de docteur en droit, me déclarait *protonotaire apostolique extra urbem*.

Reconnaissant de cette faveur insigne, je dis au porteur que dès le lendemain j'irais remercier mon nouveau souverain et lui demander sa bénédiction. Le chevalier Mengs vint de suite m'embrasser en qualité de confrère; mais j'avais sur lui l'avantage de n'avoir eu rien à débourser, tandis que ce grand artiste avait dû payer vingt-cinq écus romains pour l'expédition de son diplôme. On dit à Rome que *sine effusione sanguinis non fit remissio*. (Rien sans argent.) En effet avec de l'or on a tout dans la sainte cité.

Très flatté de la faveur du saint-père, je passai la croix en sautoir avec un large ruban ponceau, couleur de l'ordre des soldats dorés de Saint-Jean de Latran, *compagnons de palais*, en latin *comites palatini*, ce qui traduit de nouveau donne *comtes palatins*. Dans le même temps, le pauvre Cahusac, auteur de l'opéra de *Zoroastre*, ayant reçu des mains du nonce apostolique la dignité de comte palatin de la même façon, en perdit la tête de joie. Je n'éprouvai pas le même sort, mais j'avoue à ma honte que cette décoration me fit tant de plaisir que je fis la sottise de demander à Winckelmann, si je pouvais orner ma croix de diamants et de rubis. Il me dit que cela ne dépendait que de ma fantaisie, et que si je désirais m'en procurer une, il pouvait me faire faire un marché avantageux. Ravi de l'occasion, je l'achetai dès le lendemain pour en faire parade à Naples, mais je n'eus pas la hardiesse de la porter à Rome. Quand je me présentai au pape pour le remercier, je mis

la croix à la boutonnière par forme de modestie. Cinq ans après, me trouvant à Varsovie, le prince palatin de Russie Czartoryski me la fit quitter en me disant :

« Que faites-vous de cette misère? *c'est une drogue que n'osent plus porter que les charlatans.*

Les papes le savent bien, mais ils continuent à donner cette croix aux ambassadeurs, quoiqu'ils ne puissent ignorer qu'ils en décorent leurs valets de chambre. On fait semblant à Rome d'ignorer bien des choses et on va toujours son train.

Le soir, Momolo voulut célébrer ma nouvelle dignité, et me donna à souper. Je l'en dédommageai en faisant une banque de pharaon dans laquelle j'eus l'adresse de perdre quarante écus, que je fis gagner à tous les membres de la famille, sans avoir l'air de la moindre partialité pour Mariuccia, qui gagna comme les autres. Elle trouva l'occasion de me dire que le confesseur avait été chez elle, qu'elle l'avait mis sur la voie par rapport à son épouseur, et que ce brave moine avait su faire consentir sa mère à dépenser les cent écus pour son trousseau.

M'étant aperçu que la seconde fille de Momolo aimait Costa, je lui dis que je partais pour Naples, mais que je lui laissais mon valet, et que si à mon retour je trouvais un arrangement de mariage, je me chargerais avec joie des frais de la noce.

Costa aimait également cette fille, mais il ne l'épousa pas alors, de crainte que je ne voulusse en avoir l'usufruit. C'était un sot d'une rare espèce, quoique les sots de toutes les espèces soient fort communs. Il l'épousa l'année suivante, après m'avoir volé : mais je parlerai de cela plus tard.

Le lendemain, après avoir bien déjeuné et bien embrassé mon frère, je partis dans ma belle voiture avec

l'abbé Alfani, précédé par Le Duc à cheval, et j'arrivai à Naples dans un moment où tout le pays était en rumeur, parce que le Vésuve menaçait d'une éruption. A cette occasion, à la dernière station le maître de poste me fit lire le testament de son père qui était mort pendant l'éruption de 1754 ; il disait que celle que Dieu réservait pour punir la criminelle ville de Naples arriverait pendant l'hiver de 1761, et le brave homme me conseillait en conséquence de reprendre le chemin de Rome. Alfani trouvait la chose évidente et me disait sérieusement que nous devions suivre un avertissement que Dieu nous envoyait d'une façon si miraculeuse. L'événement était prédit, donc il devait arriver. C'est ainsi que bien des gens raisonnent, je raisonnai autrement et je continuai ma route.

CHAPITRE X

Mon court mais heureux séjour à Naples. — Le duc de Matalone, ma fille, Donna Lucrezia. — Mon départ.

Je ne tenterai pas l'impossible, mon cher lecteur, quelque envie que je me sente de vous exprimer la joie, le bonheur, je dirai même l'ivresse que j'éprouvai en me revoyant dans cette Parthénope qui m'avait laissé de si doux souvenirs, et où dix-huit ans auparavant j'avais fait ma première fortune en revenant de Mataro. Comme je n'y étais allé pour la seconde fois que pour tenir la promesse que j'avais faite au duc de Matalone pendant mon séjour à Paris d'aller lui faire une visite à Naples, j'aurais dû me rendre d'abord chez ce seigneur; mais,

prévoyant qu'une fois que je l'aurais vu, il me laisserait peu de liberté, je commençai par m'informer de toutes mes connaissances.

Je sortis à pied de bonne heure, et j'allai me faire connaître au banquier correspondant de Belloni. Après avoir accepté ma lettre de crédit, il me donna autant de billets de banque que je voulus et me promit sur sa parole d'honneur que personne ne connaîtrait nos affaires. De chez lui je me dirigeai vers la demeure d'Antonio Casanova, mais on me dit qu'il vivait auprès de Salerne sur une terre qu'il avait achetée et qui lui donnait le titre de marquis. Cela me contraria, mais je ne devais pas m'attendre à trouver à Naples le *statu quo* qui ne se trouve nulle part. Polo était mort, et son fils demeurait à Sainte-Lucie avec sa femme et ses enfants; je l'avais laissé enfant lors de mon départ, et quoique je désirasse beaucoup de le voir, je n'en eus pas le temps.

On peut bien penser que je n'oubliais pas l'avocat Castelli, le mari de ma chère Lucrezia, que j'avais tant aimée à Rome et avec laquelle j'avais passé de si doux instants à Tivoli. Il me tardait de la revoir, et je sentais un doux frémissement en pensant au plaisir que nous éprouverions à nous rappeler un temps trop tôt passé et que je n'oublierai jamais. Mais Castelli était mort depuis longtemps, et sa veuve demeurait à vingt milles de Naples. Je me promis bien de ne pas repartir sans l'embrasser. Quant à Lelio Caraffa, je savais qu'il vivait encore et qu'il demeurait au palais de Matalone.

Je rentrai fatigué de mes courses; puis, ayant bien dîné, je fis toilette et, monté dans ma voiture de remise, je me rendis au palais Matalone, où l'on me dit que le duc était à table. N'importe, je me fais annoncer, et le duc, venant à ma rencontre, me fit l'honneur de me tu-

tover en m'embrassant ; puis il me présenta à son épouse, fille du duc de Bovino, et à la nombreuse compagnie qu'il avait à dîner. Je lui dis que je n'étais allé à Naples que pour lui faire la visite que je lui avais promise à Paris.

Dans ce cas, mon ami, il est de toute justice que je te loge. »

Et sans attendre ma réponse :

« Vite, dit-il, qu'on aille à l'hôtel où M. Casanova est descendu et qu'on apporte ici tout son bagage. S'il a sa propre voiture, qu'on la mette dans mes remises. »

J'acquiesce.

Un bel homme qui était au nombre des convives, en entendant prononcer mon nom, me dit d'un air gai :

« Si tu portes mon nom, tu ne peux être qu'un bâtard de mon père.

— Non pas de ton père, repris-je à l'instant, mais de ta mère. »

La compagnie partit d'un éclat de rire en applaudissant à ma repartie, et l'interlocuteur, loin de s'offenser, se leva et vint m'embrasser. On m'expliqua l'équivoque. Au lieu de Casanova, ce seigneur avait entendu Casalnovo : il était duc et seigneur du fief de ce nom.

« Sais-tu, me dit le duc de Matalone, que j'ai un fils?

— On me l'a dit, et je n'ai pas voulu le croire ; mais je fais amende honorable de mon incrédulité, car je vois un ange qui a dû opérer ce miracle. »

La duchesse rougit, sans daigner payer mon compliment d'un seul regard ; mais la compagnie me vengea en claquant des mains : il était notoire qu'avant son mariage, le duc passait pour impuissant. Le duc fit venir son fils : je l'admire en lui disant qu'il lui ressemblait parfaitement. Plus véridique, un moine de bonne humeur qui était assis à la droite de la duchesse dit qu'il ne lui

ressemblait pas. Il avait à peine prononcé ces mots que, du plus grand sang-froid, la duchesse lui applique un soufflet que le moine reçut de la meilleure grâce du monde.

Mille propos joyeux me rendirent, en moins d'une demi-heure, cher à toute la société, à l'exception de la duchesse qui, d'un ton très soutenu, me coupait l'herbe sous les pieds. Elle était belle, mais haute comme le temps, sachant être sourde et muette à propos et hors de propos, et toujours maîtresse de ses yeux. J'ai perdu mon latin pendant deux jours à vouloir la faire dialoguer : il me fut impossible de réussir. N'ayant point jeté mon dévolu sur elle, et bien m'en prit peut-être, je l'abandonnai à son orgueil.

En me conduisant à l'appartement qu'il m'avait destiné, le duc, voyant mon Espagnol, me demanda où était mon secrétaire, et quand il vit que c'était l'abbé Alfani et qu'il avait pris ce titre pour rester inconnu à Naples, il me dit : « L'abbé a très bien fait, car avec ses prétendus antiques il a trompé tant de monde que quelqu'un aurait bien pu lui jouer un mauvais tour. »

Il me mena voir ses écuries, où il avait de superbes chevaux des plus belles races, arabes, andalous, anglais : puis sa galerie qui était fort riche, et sa bibliothèque nombreuse et choisie : enfin, à son petit appartement, où il avait une riche collection de livres défendus.

Quand j'eus parcouru plusieurs titres et feuilleté quelques volumes :

« Promets-moi, me dit-il, le secret le plus absolu sur ce que je vais te montrer. »

Je le lui promis sans difficulté, mais je m'attendais à quelque merveille. Il me montra alors une satire à laquelle je ne compris rien, mais qui était censée tourner en ridicule toute la cour. Jamais il ne m'a été plus facile de garder un secret.

« Tu viendras, me dit-il, au théâtre de Saint-Charles, où je te présenterai aux plus belles dames de Naples; ensuite tu pourras y aller quand tu voudras, ma loge étant ouverte à tous mes amis. J'irai aussi te présenter à ma maîtresse dans sa loge, et elle te recevra avec plaisir quand tu voudras l'y aller voir.

— Comment, mon cher duc ! tu as donc une maîtresse?

— Oui, mon ami, mais pour la forme, car j'aime ma femme. Malgré cela, on croit que j'en suis amoureux et même jaloux, parce que je ne lui présente jamais personne et que je ne lui permets de recevoir aucune visite.

— Et la duchesse, jeune et belle, ne trouve-t-elle pas mauvais que tu aies une maîtresse?

— Ma femme ne saurait en être jalouse, puisqu'elle sait que je suis impuissant auprès de toutes les femmes.... excepté auprès d'elle.

— Je t'entends; mais c'est à la fois plaisant et incroyable, car peut-on entretenir une maîtresse que l'on n'aime pas?

— Je ne t'ai point dit que je ne l'aime pas : je l'aime au contraire beaucoup, car elle a de l'esprit comme un ange; elle m'amuse, mais elle n'intéresse que mon esprit.

— J'entends, mais aussi sans doute qu'elle est laide.

— Laide? Tu la verras ce soir, et tu m'en donneras des nouvelles. Elle est belle, n'a que dix-sept ans, et son esprit est des plus cultivés.

— Parle-t-elle français?

— Comme une Française.

— Tu me donnes la plus grande envie de la voir. »

A Saint-Charles, il me présenta à plusieurs dames, mais pas à une seule passable. Le roi, fort jeune, était dans sa loge du milieu, entouré d'une cour fort riche,

mais vêtue sans goût. Le parterre était plein, ainsi que les loges qui sont toutes ornées de glaces, et qui ce jour-là, à cause de je ne sais quel anniversaire, étaient toutes illuminées. C'était un coup d'œil magique, mais tout ce brillant écrase la scène.

Après avoir admiré quelques instants ce spectacle qu'on ne trouve guère qu'à Naples, il me mena à sa loge particulière et me présenta à tous ses amis ; c'étaient des beaux-esprits de la capitale.

J'ai souvent ri d'entendre des savants qui prétendaient que l'esprit d'une nation dépend beaucoup moins de l'action du climat que de l'éducation. Il faut envoyer ces savants à Naples et puis à Pétersbourg, et leur dire de réfléchir, ou simplement de voir. Si le grand Boerhaave avait été à Naples, il aurait mieux connu la nature du soufre par ses effets sur les végétaux et plus encore sur les animaux. Ce n'est que dans ce pays-là que l'eau est l'unique remède ou le remède unique pour guérir d'une quantité de maladies, qui partout ailleurs tuent le malade soumis à l'action de la pharmacie et des médecins.

Le duc, qui m'avait laissé un moment en si bonne compagnie, revint et me mena dans la loge de sa maîtresse, que je trouvai en société d'une vieille dame à la mine respectable. Il lui dit en entrant :

« *Leonilda mia, ti presento il cavalier don Giacomo Casanova, Veneziano, amico mio*[1]. »

Elle me reçut d'un air affable et modeste, et cessa de faire attention à la musique pour me tenir conversation.

Quand une femme est jolie, il ne faut qu'un instant pour la trouver telle ; si pour obtenir un jugement favorable elle a besoin d'être examinée de près, les charmes de sa

1. Ma Léonide, je te présente le chevalier don Jacques Casanova, Vénitien, mon ami.

figure deviennent problématiques. Donna Leonilda était frappante. Je souris en donnant un coup d'œil au duc, qui m'avait dit qu'il l'aimait comme un père aime sa fille et qu'il ne l'avait que par luxe. Il me comprit et me dit :

« Tu peux me croire.

— C'est croyable, » répliquai-je.

Leonilda, qui sans doute avait deviné notre langage énigmatique, se mêlant à nos propos, me dit avec un sourire plein de finesse :

« Tout ce qui est possible est croyable.

— J'en conviens, dis-je, mais on peut croire et ne pas croire, selon que la chose paraît plus ou moins difficile.

— Rien de plus juste ; mais croire me semble plus tôt fait. Vous êtes arrivé à Naples hier; c'est incroyable et pourtant vrai.

— Comment cela serait-il incroyable?

— Peut-on croire qu'un étranger vienne à Naples dans un moment où ceux qui s'y trouvent tremblent?

— Effectivement, j'ai eu peur jusqu'à ce moment ; mais maintenant je me sens fort à mon aise ; car, puisque vous y êtes, saint Janvier doit la protéger.

— Pourquoi?

— Parce que je suis sûr qu'il vous aime ; mais vous riez.

— Oui, et d'une idée assez plaisante, car je pense que si j'avais un amant qui ressemblât à saint Janvier, il serait bien malheureux.

— Ce saint est donc bien laid?

— Si son portrait lui ressemble. Vous pourrez vous en convaincre quand vous verrez sa statue. »

Le ton de gaieté s'allie facilement à la franchise, et la franchise à l'amitié. Les grâces de l'esprit prennent le dessus sur le prestige de la beauté.

L'humeur agréable de Leonilda m'inspirant de la confiance, je fis tomber la conversation sur l'amour, et elle en raisonna en maîtresse.

« Si l'amour, me dit-elle, n'est pas suivi de la possession de ce qu'on aime, il ne peut être qu'un tourment ; si la passion est défendue, il faut faire en sorte de ne pas aimer.

— J'en conviens, d'autant plus que la jouissance d'un bel objet n'est pas le plaisir véritable si l'amour ne l'a pas précédée.

— Et s'il l'a précédée, il l'accompagne sans doute ; mais on peut douter qu'il la suive.

— C'est vrai, puisque souvent elle le fait mourir.

— C'est une fille égoïste qui tue son père ; et si, après la jouissance, l'amour survit dans l'un des deux agents, c'est pis qu'un meurtre, car celui qui aime encore est malheureux.

— Rien n'est plus vrai, madame, et d'après ce raisonnement, qui est dans les règles de la plus rigoureuse dialectique, je dois croire que vous condamnez les sens à une diète perpétuelle. C'est cruel.

— Que Dieu me garde de ce platonisme sans amour ; mais je vous abandonne la conséquence.

— Aimer et jouir, jouir et aimer tour à tour.

— C'est cela. »

A cette conclusion, Leonilda ne put s'empêcher de rire, et le duc lui baisa la main. La suivante, qui ne comprenait pas le français, s'occupait de l'opéra : mais moi, c'était autre chose, j'avais pris feu.

Leonilda n'avait que dix-sept ans et était plus que belle, elle était jolie comme un cœur.

Le duc récita, sur la jouissance, une épigramme égrillarde de La Fontaine, qu'on ne trouve que dans la première édition ; voici le commencement :

La jouissance et les désirs
Sont ce que l'homme a de plus rare ;
Mais ce ne sont pas vrais plaisirs
Dès le moment qu'on les sépare.

J'ai traduit cette épigramme en italien et en latin : dans cette dernière langue, j'ai pu rendre La Fontaine vers par vers, ou à peu près ; mais il m'a fallu vingt vers italiens pour rendre les dix premiers du poète français, ce qui ne prouve rien à l'avantage d'une langue plutôt que d'une autre.

Le bon ton à Naples et surtout dans la haute société veut que pour première marque d'amitié on tutoie un nouveau venu que l'on veut particulièrement distinguer. Cela met à son aise de part et d'autre ; mais ce style de familiarité n'exclut aucunement les égards que l'on se doit réciproquement.

Déjà Leonilda m'avait fait passer de l'admiration à un sentiment plus doux à la fois et plus vif ; aussi l'opera, qui dura cinq heures, me parut-il n'avoir duré qu'un moment.

Après le départ des deux dames, le duc me dit :

« Maintenant il faut nous séparer, à moins que tu n'aimes le jeu de hasard.

— Je ne le hais pas quand je me trouve en face de beaux joueurs.

— Dans ce cas, suis-moi ; tu trouveras dix ou douze de mes pareils à une banque de pharaon, puis un bon souper ambigu ; mais je te préviens que c'est un secret, car le jeu est défendu. Je réponds de toi.

— Tu le peux. »

Il me mena chez le duc de Monte-Leone, au troisième, où, après avoir traversé une douzaine de chambres, nous entrâmes dans celle des joueurs. Un banquier à mine

douce, ayant environ quatre cents sequins devant lui, maniait les cartes. Le duc m'annonça comme son ami et me fit asseoir près de lui. Je tirai ma bourse, mais on me fit observer qu'on ne jouait que sur parole et qu'on payait dans les vingt-quatre heures. Le banquier me donna un livret avec une petite corbeille de mille marques. J'annonçai que chaque marque vaudrait un ducat de Naples. En moins de deux heures, ma corbeille fut à sec. Je cessai de jouer et je soupai gaiement. Le souper était à la napolitaine, un énorme plat de macaroni et dix ou douze plats de différents coquillages dont les mers abondent sur ces parages. En nous retirant, j'eus soin de ne pas laisser au duc le temps de me faire le compliment obligé de condoléance sur ma perte, l'entretenant agréablement de sa délicieuse Leonilda.

Le lendemain, de bonne heure, il me fit dire par son page que si je voulais aller baiser la main au roi avec lui, je devais m'habiller en gala. Je mis un habit de velours rose brodé en paillettes d'or, et j'eus l'insigne honneur de baiser une petite main de neuf ans toute couverte d'engelures. Le prince de Saint-Nicandre a élevé ce jeune roi comme il l'a su, mais la nature en a fait un monarque affable, tolérant, juste et généreux : il aurait été parfait, s'il avait eu plus de dignité ; mais c'est un roi sans façon et je tiens que c'est un défaut dans un homme destiné à commander à tous.

J'eus l'honneur de dîner à la droite de la duchesse, qui daigna me dire qu'elle n'avait point vu de costume plus galant.

« C'est ainsi, madame, lui répondis-je, que je tâche de dérober ma personne à un trop rigoureux examen. »

Elle sourit, mais ce fut à cela, à peu près, que se bornèrent ses gentillesses à mon égard.

Quand nous fûmes sortis de table, le duc me mena

dans l'appartement de don Lelio, son oncle, qui me reconnut tout de suite. Je baisai la main à ce vénérable vieillard en lui demandant pardon des fredaines de ma jeunesse. « Il y a dix-huit ans, dit-il au duc, que j'avais élu M. Casanova pour ton compagnon d'études. » Je lui fis grand plaisir en lui contant en abrégé l'histoire de mes aventures à Rome chez le cardinal Aquaviva. En sortant, il me pria d'aller le voir souvent.

Vers le soir, le duc me dit :

« Si tu veux aller à l'Opéra-Buffa, tu feras plaisir à Leonilda. »

Il me donna le numéro de sa loge, et il ajouta :

« J'irai te prendre vers la fin, et nous irons souper ensemble comme hier. »

Je n'eus pas besoin qu'on attelât, ayant toujours dans la cour un coupé à mes ordres magnifiquement attelé.

Quand j'arrivai aux Florentins, l'opéra était commencé. J'allai me présenter à Leonilda, qui me reçut avec ces paroles sucrées :

« *Caro don Giacomo*, je vous revois avec beaucoup de plaisir. »

Elle jugea à propos, sans doute, de ne pas me tutoyer, mais le ton engageant de sa voix et l'expression de ses yeux valaient bien mieux que le *tu* que l'on prodigue à Naples trop souvent sans conséquence.

La physionomie séduisante de cette charmante personne ne m'était pas inconnue ; mais je ne pouvais pas me rappeler la femme qui m'en avait laissé l'impression. Leonilda était une beauté, et comme je l'ai dit, quelque chose de mieux, si le mieux est possible en ce genre. Elle avait de magnifiques cheveux du plus beau châtain clair, et ses yeux noirs, bien fendus à fleur de tête et d'un brillant que tempérait la longueur de ses cils, écoutaient, interrogeaient et parlaient tout à la fois. Mais

ce qui en elle me ravissait le plus, c'était l'expression qu'elle donnait à ses récits en les accompagnant des gestes les plus gracieux et les mieux adaptés au sujet. Il semblait que sa langue ne suffisait pas au développement des pensées qui se pressaient dans son esprit naturel développé par l'éducation la plus brillante.

Le discours étant tombé sur l'épigramme de La Fontaine dont je n'avais récité que les dix premiers vers, parce que le reste est trop licencieux, elle me dit:

« Mais c'est un simple caprice de poète, sans doute, et alors on ne peut qu'en rire.

— C'est possible, mais je n'ai pas voulu blesser vos oreilles.

— Tu es bien bon, dit-elle en reprenant l'agréable *tu*, et je t'en remercie. Cependant je ne suis pas si facile à recevoir une impression, car j'ai un cabinet que le duc a fait tapisser en tentures chinoises dont les personnages représentent une foule d'attitudes amoureuses. Nous y allons quelquefois, et je t'assure qu'elles ne me causent pas la moindre sensation.

— C'est peut-être par défaut de tempérament, car moi, quand je vois des images voluptueuses, si elles sont bien faites, je me sens tout feu. Je m'étonne qu'en les parcourant avec le duc, l'envie ne vous vienne pas d'en réaliser quelques-unes.

— Nous n'avons l'un pour l'autre que des sentiments d'amitié.

— Le croira qui voudra.

— Je pourrais jurer qu'il est homme, mais il m'est impossible d'affirmer s'il est capable de donner à une femme des témoignages d'une tendresse substantielle.

— Cependant il a un fils.

— Oui, il a un enfant qui l'appelle son père; mais il avoue lui-même qu'il ne peut être homme qu'avec sa femme.

— C'est un conte, car vous êtes faite pour inspirer des désirs, et un homme qui vivrait avec vous sans pouvoir vous posséder, devrait cesser de vivre.

— Est-ce bien votre sentiment?

— Chère Leonilda, si j'étais à sa place, je vous prouverais ce que peut un homme qui vous aime.

— *Caro don Giacomo*, je suis ravie d'apprendre que tu m'aimes, mais comme tu ne dois pas rester à Naples, tu m'auras bientôt oubliée.

— Maudit soit le jeu, car sans lui, nous passerions ensemble des soirées délicieuses.

— Le duc m'a dit que tu as perdu mille ducats hier soir le plus noblement du monde. Tu es donc malheureux.

— Non, pas toujours; mais quand je joue le jour même où je suis devenu amoureux, je suis sûr de perdre.

— Tu regagneras ce soir.

— C'est le jour de la déclaration; je perdrai encore,

— Ne joue donc pas.

— On dirait que j'ai peur de perdre, ou que je n'ai point d'argent.

— J'espère au moins que tu te referas une autre fois, et que tu viendras m'en donner la nouvelle chez moi. Viens-y demain matin avec le duc. »

Le duc entra dans cet instant et me demanda si l'opéra m'avait plu. Leonilda, prenant la parole, lui dit :

« Nous ne savons pas ce qu'on a joué, car nous avons parlé d'amour pendant tout le temps.

— Vous avez bien fait.

— Je vous prie d'amener M. Casanova demain, car j'espère qu'il me donnera la nouvelle qu'il aura gagné ce soir

— Ce soir, ma chère, c'est à moi à tailler; mais je t'amènerai mon ami, soit qu'il perde ou qu'il gagne. Tu nous donneras à déjeuner.

— Oh ! avec grand plaisir. »

Nous baisâmes la main à cette délicieuse fille et puis nous sortîmes pour aller au même endroit que la veille. La compagnie assemblée attendait le duc. Ils étaient douze sociétaires, et chacun à son tour faisait la banque. Ils prétendaient que cela égalisait le jeu, mais je riais de leur prétention, car rien de plus difficile à établir que l'égalité entre les joueurs.

Le duc de Matalone se met à sa place, tire sa bourse et son portefeuille, et met à la banque deux mille ducats, demandant pardon à la société s'il doublait la somme en faveur de l'étranger ; car la banque n'était jamais que de mille ducats.

« Je risque donc, dis-je, deux mille ducats aussi et pas davantage, car on dit à Venise qu'un joueur prudent ne doit pas risquer de perdre plus qu'il ne peut gagner. Ainsi chacune de mes marques vaudra deux ducats. »

En disant cela, je tirai de ma poche dix billets de cent ducats et les remis au banquier qui m'avait gagné la veille.

Le jeu commence, et, jouant sur une seule carte et avec beaucoup de prudence, en moins de trois heures ma corbeille fut vide. Je cessai de jouer, quoique j'eusse encore vingt-cinq mille ducats ; mais j'avais dit que je ne jouerais pas davantage ; j'eus honte de me dédire.

J'ai toujours été très sensible à la perte, mais, toujours maître de moi-même, personne n'a jamais pu s'apercevoir de mon chagrin, précisément parce que ma gaieté naturelle, excitée par l'art, semblait se doubler pour masquer tout autre sentiment. Cela m'a toujours valu les suffrages de toutes les sociétés où je me suis trouvé et m'a rendu les ressources plus faciles.

Je soupai de bon appétit, et mon esprit dans une sorte d'effervescence me fournit tant d'heureux propos, que

toute l'assemblée fut dans une complète hilarité. Je parvins même à dissiper la tristesse du duc de Matalone, qui était au désespoir d'avoir gagné une si grosse somme à un étranger qu'il logeait et qu'il appelait son ami. Il craignait d'abord de m'avoir dérangé dans ma fortune, et puis qu'on ne pût croire qu'il ne m'avait accueilli que pour me gagner mon argent; car il était riche, noble, magnifique, généreux et honnête homme.

En retournant au palais, notre conversation fut affectueuse de son côté et joviale du mien; mais je m'apercevais qu'il éprouvait de la gêne, et j'en devinais la cause: il n'osait pas me dire, dans la crainte de blesser ma délicatesse, qu'il me laisserait pour le payer tout le temps que je voudrais; mais dès qu'il fut rentré, il ne put s'empêcher de m'écrire un billet amical où il me disait que si j'avais besoin de crédit, je n'avais qu'à passer chez son banquier qui me donnerait tout l'argent qui me serait nécessaire. Je lui répondis à l'instant que je sentais tout le mérite de son noble procédé, et que s'il m'arrivait d'avoir besoin d'argent, je me prévaudrais de son offre généreuse.

Le lendemain j'allai de bonne heure dans sa chambre, où, après l'avoir embrassé avec effusion de cœur, je lui dis de ne pas oublier que nous devions aller déjeuner chez sa belle maîtresse. Il s'habilla en lévite comme moi, et nous nous rendîmes à pied à la fontaine Medina, à une jolie maison où demeurait Leonilda.

Nous la trouvâmes encore au lit, sur son séant, dans un déshabillé décent, avec un corset de basin attaché par devant avec des rubans roses : elle était belle à ravir, et sa pose gracieuse ajoutait encore à ses charmes. Elle lisait le *Sopha*, de l'élégant fils de Crébillon. Le duc s'assit sur le lit à ses pieds, et moi, stupide, je restais debout dans une sorte d'admiration, tout occupé à la con-

templer, étudiant et m'évertuant à rappeler à ma mémoire l'original de cette physionomie enchanteresse, qu'il me semblait d'avoir aimé. C'était la première fois que je la voyais sans le prestige trompeur des lumières. Riant de me voir si distrait, elle me dit de l'accent le plus doux de m'asseoir sur un fauteuil, qui était au chevet de son lit.

Le duc lui dit que j'étais très content d'avoir perdu deux mille ducats sur sa banque, car cette perte me rendait sûr qu'elle m'aimait.

« *Caro mio don Giacomo*, que je suis fâchée de cela! Tu aurais bien mieux fait de ne pas jouer, car je t'aimerais de même et tu aurais deux mille ducats de plus.

— Et moi de moins, dit le duc en riant.

— Console-toi, charmante Leonilda, je gagnerai ce soir, si tu m'accordes aujourd'hui quelque faveur. Sans cela je perdrai l'âme et dans peu de jours tu assisterais à mes funérailles.

— Pense donc, ma chère Leonilda, à accorder quelque douceur à mon ami.

— C'est chose impossible. »

Le duc lui dit de s'habiller pour que nous allassions déjeuner dans le cabinet chinois. Elle se mit à l'œuvre tout de suite, et elle ne fut ni trop généreuse dans ce qu'elle voulut nous laisser voir, ni trop avare dans ce qu'elle crut devoir nous cacher; c'était le juste milieu le plus propre à embraser celui que la figure, l'esprit et les manières avaient déjà séduit. Je pus cependant jeter un regard indiscret sur sa belle gorge, et ce fut du bitume répandu sur des charbons. J'avoue que je ne me procurai cette satisfaction que par une espèce de vol, mais je n'y serais jamais parvenu s'il n'y avait pas eu un peu d'intention de sa part. Je fis semblant de n'avoir rien vu.

Dans la distraction qu'une femme se permet en s'habillant, elle nous soutint avec beaucoup d'esprit qu'une

jeune personne sage doit être plus avare de faveurs avec un homme qu'elle aime qu'avec un autre qu'elle n'aime pas, par la raison toute simple qu'elle devait craindre de perdre le premier, tandis qu'elle ne se souciait pas du second.

« A mon égard, lui dis-je, charmante Leonilda, il t'arriverait le contraire avec moi.

— Je suis sûre que tu te trompes. »

Les peintures chinoises qui tapissaient le cabinet où nous déjeunâmes étaient admirables, plus par le coloris et la beauté du dessin que par l'action amoureuse qu'elles représentaient. « Cela, dit le duc, ne me cause aucune sensation, » et il nous le montra. Leonilda détourna ses regards, et moi je fus choqué du cynisme, mais je sus dissimuler.

« Je suis, lui dis-je, dans le même état que vous, mais je ne me soucie pas de vous en convaincre.

— Ce n'est pas possible, » dit-il.

Et portant rapidement la main sur moi, il s'assura du fait.

« C'est étonnant, s'écria-t-il, il faut que tu sois impuissant comme moi. »

— S'il s'agissait de détruire cette assertion, je n'aurais besoin que de regarder les yeux de Leonilda.

— Oh! Leonilda, mon cœur, regarde, je t'en prie, mon ami, pour que je m'assure du fait. »

Leonilda me regarda d'un œil tendre, et son regard produisit de suite l'effet que j'en attendais.

« Allongez la main, » dis-je au pauvre duc.

Il le fit.

« J'ai tort, » s'écria-t-il.

Mais, se mettant à même de découvrir l'objet qui causait sa surprise, je m'y oppose; il résiste, et je pense à lui jouer un tour. Je prends la main de Leonilda, j'y

colle mes lèvres, et au moment où le duc croit triompher, j'inonde sa main du liquide radical et je pars d'un éclat de rire. Il rit aussi, se lève et va chercher une serviette.

Tout cela s'était passé sans que cette délicieuse fille pût rien voir, car un guéridon nous séparait; et pendant que mes lèvres brûlantes reposaient sur sa belle main, mes yeux étaient fixés sur les siens et nos haleines étaient près de se confondre. C'était à ce contact que j'avais dû le feu nécessaire à l'aspersion que j'avais faite au duc; mais, le rire la gagnant à son tour, nous fîmes un trio digne du pinceau de l'Albane, et de la plume d'Arétin.

Ce fut une partie ravissante, quoique nous dépassassions certaines bornes que la décence aurait dû nous prescrire; mais Leonilda y demeura aussi innocente que la position le permettait. Nous terminâmes cette scène par des embrassements réciproques, et je ne me détachai des lèvres voluptueuses de Leonilda que consumé d'une ardeur que je ne pouvais plus contenir.

Quand nous fûmes sortis, je dis au duc que je ne verrais plus sa maîtresse, à moins qu'il ne me la cédât, déclarant que j'étais prêt à l'épouser en lui assurant un douaire de cinq mille ducats.

« Parle-lui; si elle t'agrée, je ne m'y opposerai pas. Tu sauras d'elle-même ce qu'elle possède. »

J'allai m'habiller pour dîner. Je trouvai la duchesse en nombreuse compagnie, et elle me dit avec un air plein de bonté qu'elle était fâchée de mon malheur.

« Rien de plus journalier que la fortune, madame, cependant je ne me plains pas de ma perte, car la part que vous daignez y prendre me la rend bien douce, et je crois même qu'elle me fera gagner ce soir.

— Je le désire, mais j'en doute; car tu auras à lutter ce soir contre Monte-Leone qui est un joueur très heureux. »

Dans l'après-dîner, en songeant à mes affaires, je pris la résolution de jouer au comptant : d'abord afin de ne pas m'exposer, en jouant sur parole, à me déshonorer si, emporté par la fureur du jeu, je venais à perdre plus que je ne possédais, ensuite pour que le banquier n'eût pas des craintes après les deux leçons que j'avais reçues, et finalement aussi, il faut bien que je l'avoue, par ce préjugé de joueur qui persuade ou fait espérer au moins qu'en changeant de manière on fera tourner la chance.

Je passai quatre heures à Saint-Charles dans la loge de ma belle Leonilda, que je trouvai joyeuse, plus parée et plus brillante que les jours précédents.

« Ma chère Leonilda, lui dis-je, l'amour que tu m'as inspiré est de nature à ne souffrir ni délai ni rivaux d'aucune espèce, pas même la moindre apparence d'inconstance dans l'avenir. J'ai dit au duc que je suis prêt à t'épouser en t'assurant un douaire de cinq mille ducats.

— Que t'a-t-il répondu?

— Que je devais t'en faire la proposition et qu'il n'y mettrait aucun obstacle.

— Et nous partirons ensemble.

— De suite, mon cœur, et il n'y aura plus que la mort qui puisse nous séparer.

— Nous en parlerons demain matin, *caro don Giacomo ;* tu feras mon bonheur, si je puis faire le tien. »

Comme elle achevait ces mots qui me remplirent de joie, le duc entra.

« Mon ami, dit Leonilda, il n'est plus question entre don Giacomo et moi que d'un bon mariage.

— Le mariage, *mia carissima*, est la chose du monde à laquelle il faut penser le plus longtemps possible avant de le contracter.

— Oui, le plus longtemps quand on a le temps ; mais

mon cher Giacomo ne peut pas attendre, puisqu'il veut partir, et nous y penserons après.

— Mon ami, me dit le duc, puisqu'il s'agit d'un mariage, tu pourrais différer ton départ, ou revenir après avoir fiancé ta Leonilda.

— Ni différer, mon cher duc, ni revenir. Nous sommes déterminés, et si nous nous trompons, nous aurons tout le temps de nous repentir. »

Il se mit à rire et dit que nous en parlerions le lendemain. J'embrassai ma future épouse, qui me rendit mon baiser avec l'expression du bonheur, et nous nous rendîmes à notre coterie, où nous trouvâmes le duc de Monte-Leone occupé à tailler.

« Monsieur le duc, dis-je, j'ai du guignon à jouer sur parole : ainsi j'espère que vous me permettrez de jouer argent comptant.

— Comme vous voudrez ; c'est égal, mais ne vous gênez pas. Je vous ai fait une banque de quatre mille ducats pour que vous puissiez vous refaire.

— Eh bien ! je vous promets de l'enlever ou d'en perdre autant. »

Je mets six mille ducats sur la table, j'en donne deux mille au duc de Matalone et je ponte à cent ducats. Le duc s'en alla après avoir joué quelques mises, et moi, après un long combat, je fis sauter la banque. Je rentrai seul au palais, et le lendemain quand j'annonçai ma victoire au duc, il m'embrassa, les yeux humides de larmes de joie, et me conseilla de ne plus jouer qu'au comptant.

La princesse de la Vale donnant un grand souper, il n'y eut pas de banque le soir de ce jour. C'était du répit. Nous allâmes donner le bonjour à Leonilda, et différant de parler de notre projet de mariage jusqu'au lendemain, nous passâmes la journée à voir les merveilles de la na-

ture des environs de Naples, et le soir, présenté au souper de la princesse par mon ami, j'y vis la première noblesse de la ville.

Le lendemain matin le duc vint me dire qu'ayant quelques affaires à régler, je pouvais aller seul chez Leonilda et qu'il irait m'y retrouver. Je m'y rendis, mais le duc n'y étant point venu, nous ne pûmes rien conclure sur l'article de notre futur hymen. Je passai plusieurs heures avec elle ; mais, forcé de me conformer à ses goûts, je ne pus me montrer amoureux qu'en paroles. Avant de la quitter, je lui réitérai l'assurance qu'il ne dépendait que d'elle de lier sa destinée à la mienne par des liens indissolubles, et de partir dans un très bref délai.

Quand je revis le duc, il m'accueillit par ces mots : « Eh bien ! don Giacomo, après avoir passé toute la matinée en tête-à-tête avec ma maîtresse, te sens-tu encore l'envie de l'épouser ?

— Plus que jamais ; mais que pensez-vous donc ?

— Rien, mon ami, et puisque la chose est ainsi, car c'est à dessein que je t'ai mis à cette épreuve, nous en parlerons demain, et j'espère que tu rendras heureuse cette charmante personne qui a tout ce qu'il faut pour faire le bonheur d'un galant homme.

— Je le pense comme vous. »

Le soir chez Monte-Leone, je trouvai un banquier avec beaucoup d'or devant lui. C'est, me dit mon ami, don Marco Ottoboni. C'était un cavalier de bonne mine, mais il tenait les cartes de la main gauche et si serrées que je ne les voyais pas. Cela ne m'inspira pas de la confiance, et je ne pontai qu'un ducat à la fois. J'eus un malheur décidé, mais je ne perdis qu'une vingtaine de ducats. Le banquier, après cinq ou six tailles, me demanda d'un air noble et poli pourquoi je jouais si petit jeu contre lui.

« C'est, lui répondis-je, que lorsque je ne vois pas au moins la moitié du jeu de cartes, j'ai peur de perdre. »

Cela fit rire quelques-uns des joueurs.

La nuit suivante, je débanquai le prince de Cassaro, seigneur riche et aimable qui me demanda sa revanche, en m'invitant à souper dans sa jolie maison de Posilipo, où il vivait avec une virtuosa dont il était devenu amoureux à Palerme. Il invita aussi le duc de Matalone et trois ou quatre autres seigneurs. Je n'ai taillé à Naples que cette seule fois, et je fis la banque de six mille ducats, après l'avoir averti qu'étant à la veille de mon départ, je ne jouais qu'argent comptant.

Il perdit dix mille ducats et ne quitta la partie que parce qu'il n'avait plus d'argent. Tout le monde défila, et j'aurais fait comme les autres, si la maîtresse du prince, qui jouait sur parole après avoir perdu une quarantaine d'onces, ne s'était trouvée m'en devoir une centaine. Je continuai à tailler dans l'espoir qu'elle se referait, mais voyant qu'elle continuait à perdre, je posai les cartes en lui disant qu'elle me payerait à Rome. Cette femme était belle et agréable; cependant elle ne m'inspirait aucun désir, sans doute parce que j'étais fortement occupé d'une autre ; sans cela j'aurais tiré une traite à vue et je me serais payé, sans lui faire desserrer la bourse. Il était deux heures du matin lorsque je me retirai.

Ne voulant point quitter Naples sans avoir vu Caserta, et donna Leonilda ayant la même envie, le duc nous y envoya dans une voiture fort commode attelée de six belles mules dont le trot soutenu et rapide surpassait en vitesse le galop ordinaire des chevaux. La gouvernante de Leonilda était en tiers.

Le lendemain de ce voyage, dans un entretien de deux heures, nous arrêtâmes notre future union.

« Leonilda que tu vois, me dit le duc, a sa mère, qui

vit dans une terre peu éloignée d'ici de six cents ducats par an que je lui ai assurés pour toute sa vie, en échange d'une campagne qu'elle a héritée de son mari, mais Leonilda ne dépend point d'elle. Elle me l'a cédée il y a sept ans, et je lui ai assuré une rente viagère de cinq cents ducats qu'elle te portera en dot avec tous ses diamants et un riche trousseau. Sa mère l'a entièrement abandonnée à ma tendresse et à la parole d'honneur que je lui ai donnée de lui procurer un mariage avantageux. J'ai pris un soin tout particulier de son instruction, et à mesure que j'ai vu son esprit se développer, j'ai tâché de la mettre en garde contre tous les préjugés, à l'exception de celui qui impose à une femme le devoir de se conserver exclusivement pour l'homme que le ciel lui destine pour époux. Tu peux être persuadé que tu seras le premier homme que Leonilda, que je chéris comme ma fille, aura serré contre son cœur. »

Je priai le duc de préparer le contrat et d'ajouter à la dot de ma future cinq mille ducats de regno, que je lui compterais en le signant.

« Je les hypothéquerai, me dit-il, sur une maison qui vaut le double. »

Se tournant alors vers Leonilda, qui pleurait de bonheur, il lui dit :

« J'enverrai chercher ta mère, qui sera ravie de signer le contrat et de faire la connaissance d'un homme qui doit faire ton bonheur. »

Cette mère vivait à une journée de Naples en famille avec le marquis Galiani. Je lui enverrai demain une voiture, et après-demain nous souperons ensemble. Le surlendemain nous finirons tout avec le notaire ; après quoi nous irons à la petite église de Portici, où un prêtre vous mariera. Je me charge des dispenses. Nous ramènerons ensuite ta mère à Sainte-Agathe, nous dînerons avec

elle, et puis vous continuerez votre voyage accompagnés de sa bénédiction.

Cette conclusion me causa un frisson involontaire, et Leonilda tomba évanouie dans les bras du duc, qui, la nommant sa chère fille, lui prodigua des soins et la fit revenir. A la fin de la scène, nous eûmes tous besoin d'essuyer nos larmes, car nous étions tous également émus.

Me considérant comme marié et dans l'obligation de changer de vie (car je suis persuadé que j'aurais tout sacrifié pour rendre heureuse une femme qui l'aurait mérité), je cessai de jouer. J'avais gagné plus de quinze mille ducats; cette somme ajoutée à ce que j'avais auparavant et à la dot de Leonilda, devait suffire à une honnête existence, et m'aurait rendu la sagesse facile.

Le lendemain, soupant avec le duc et Leonilda, ma fiancée me dit :

« Que dira ma mère demain soir quand elle te verra?

— Elle dira que tu fais une sottise d'épouser un étranger que tu ne connais que depuis huit jours. Lui as-tu écrit mon nom, ma patrie, mon état, mon âge?

— Voici les deux lignes que je lui ai écrites : « Venez de suite, ma chère maman, signer mon contrat de mariage avec un homme que je reçois des mains de M. le duc, et avec lequel je partirai lundi pour Rome. »

— Et moi, dit le duc, voici ce que je lui ai mandé : « Viens sans tarder, ma chère amie, viens signer le contrat de mariage de ta fille et lui donner ta bénédiction ; elle a sagement choisi un époux qui pourrait être son père et qui est mon ami. »

— Ce n'est pas vrai, s'écria Leonilda, en se jetant dans mes bras ; elle va te croire vieux, et j'en suis fâchée.

— Est-ce que ta mère est vieille?

— Sa mère, dit le duc, est une femme charmante, remplie d'esprit et qui n'a pas encore trente-huit ans.

— Que fait-elle chez Galiani?

— Elle est amie intime de la marquise; elle y vit en famille, mais en payant sa pension. »

Le lendemain ayant mes affaires à régler chez le banquier, je dis au duc de ne m'attendre que vers l'heure du souper chez Leonilda. Je m'y rendis vers les huit heures, et je les trouvai réunis devant le feu.

« Oh, le voilà! s'écria le duc. »

La mère à mon aspect pousse un cri et tombe sur un fauteuil presque évanouie. Je la considère un instant:

« Donna Lucrezia! m'écriai-je, que je suis heureux!

— Reprenons un moment haleine, mon cher ami, et asseyez-vous près de moi. Vous allez donc épouser ma fille? »

Je prends un siège et je devine. Mes cheveux se dressent sur ma tête et je tombe dans un morne silence.

Il serait impossible de peindre la stupéfaction de Leonilda et du duc. Ils comprenaient bien que nous nous connaissions, mais ils ne pouvaient pas aller au delà. Quant à moi, enfoncé dans mes pénibles réflexions et comparant l'âge de Leonilda et l'époque où j'avais connu Lucrezia Castelli, je reconnus facilement qu'elle pouvait être ma fille; mais je me disais qu'il était impossible que la mère en fût certaine, puisqu'elle vivait avec son mari, qui, alors, avait à peine cinquante ans et qui l'aimait. Ne pouvant supporter mon incertitude, je me lève, je prends un flambeau, et demandant pardon au duc et à Leonilda, je priai Lucrezia de passer avec moi dans une chambre voisine.

Dès que Lucrezia fut assise, elle m'attira auprès d'elle et me dit :

« Oh! mon ami, toi que j'ai tant aimé, faut-il que je t'afflige! Leonilda est ta fille, j'en suis certaine. Je ne l'ai jamais regardée que comme telle, et mon mari le savait; mais, loin d'en être fâché, il l'adorait. Je te ferai voir son extrait de naissance, et tu compteras. Mon mari à Rome ne m'a pas vue une seule fois, et ma fille n'est pas venue avant terme. Tu te souviendras d'une lettre que ma mère doit t'avoir communiquée et dans laquelle je lui annonçais que j'étais enceinte. C'était au mois de janvier 1744, et dans six mois ma fille aura dix-sept ans. Feu mon époux lui donna aux fonts baptismaux les noms de Leonilda Giacomina, et quand il badinait c'était toujours de ce dernier nom qu'il l'appelait. Ce mariage, mon cher ami, me fait horreur, mais tu sens que je ne m'y opposerai pas, car je ne saurais me résoudre à en dire la raison. Que penses-tu? Te sens-tu maintenant le courage de l'épouser? Tu hésites. Auriez-vous déjà pris des acomptes sur l'avenir?

— Non, ma chère Lucrezia, non; ta fille est pure comme une perle.

— Je respire!

— Oui, mais tu me déchires l'âme.

— J'en suis désespérée.

— Elle n'a pas le moindre de mes traits.

— C'est vrai, mais cela ne prouve rien; c'est à moi qu'elle ressemble. Tu pleures, cher ami; tu me perces le cœur.

— Qui ne pleurerait à ma place! Je vais t'envoyer le duc; je sens qu'il faut le mettre au fait de tout. »

Je quitte Lucrezia et je vais prier mon ami d'aller lui parler. La tendre Leonilda, tout effrayée, vient s'asseoir sur moi, et me prie de lui dire quel était ce mystère qui déjà la rendait si malheureuse. Je ne pus lui répondre, tant j'avais le cœur serré: elle m'embrassa, et nous nous

mîmes à pleurer. Nous restâmes ainsi tristes et taciturnes jusqu'à la rentrée du duc et de donna Lucrezia, qui seule entre nous avait pris un maintien de raison.

« Ma chère Leonilda, il faut que tu sois à part de ce désagréable mystère, et c'est de ta mère que tu dois tout apprendre. Te souviens-tu, ma chère fille, le nom que te donnait souvent feu mon époux lorsqu'il te caressait?

— Il m'appelait charmante Giacomina.

— C'est le nom de M. Casanova, c'est celui de ton père. Va l'embrasser, ma fille; c'est son sang qui coule dans tes veines, et, s'il a été ton amant, repens-toi de ton crime qui, heureusement, a été involontaire. »

Cette scène fut des plus pathétiques et nous émut profondément. Léonilda courut embrasser les genoux de sa mère et, d'une voix étouffée par les sanglots, elle lui dit :

« Ma mère, je n'ai éprouvé pour mon père que les sentiments d'une tendresse filiale. »

Ici la scène devint muette, car le silence n'était troublé que par les sanglots de ces deux intéressantes créatures qui se tenaient étroitement embrassées, tandis que le duc et moi restions immobiles comme deux termes, la tête penchée en avant et les mains croisées, sans même échanger un regard.

On servit le souper et nous restâmes à table pendant trois heures, dialoguant tristement, ne mangeant point, échangeant nos réflexions sur cette reconnaissance théâtrale moins heureuse que malheureuse, et nous nous séparâmes à minuit l'amertume dans le cœur et soupirant après le retour du lendemain, dans l'espérance que nous serions plus calmes et en état de prendre le seul parti qui nous restât.

En nous retirant, le duc fit à haute voix une foule de

réflexions sur tout ce qu'en philosophie morale on peut appeler préjugés. Que l'union d'un père avec sa fille soit quelque chose d'horrible en nature, il n'y aura pas de philosophe qui ose, je ne dis pas le soutenir, mais même l'avancer; car c'est là un préjugé entièrement social; mais il est tellement répandu, l'éducation l'a tellement gravé dans nos cœurs, qu'il n'y a qu'un esprit entièrement dépravé qui puisse le fouler aux pieds. Il est le fruit d'un respect aux lois : il tient à l'ordre social, aux mœurs civiles, aux habitudes politiques, à une bonne éducation et à la morale des nations : ainsi défini, il cesse d'être préjugé, et devient principe, devoir absolu.

Ce devoir peut être considéré comme naturel en ce que la nature nous porte à accorder à ceux que nous aimons tous les biens que nous nous désirons à nous-mêmes. Il semble que ce qui convient le plus à la réciprocité de l'amour soit une parfaite égalité en tout, sous les rapports de l'âge, de la condition, du caractère; et au premier aspect, cette égalité ne s'aperçoit pas entre un père et une fille. Le respect qu'il faut inspirer aux enfants pour ceux dont ils tiennent la vie est déjà un obstacle à l'espèce de tendresse que doivent éprouver deux amants; et si, en vertu du pouvoir que la nature et la force lui donnent, un père ose s'emparer de sa fille, il commet un acte de tyrannie détestable et que la nature et l'ordre social doivent également condamner. L'amour naturel du bon ordre fait aussi que la raison trouve monstrueuse une pareille union. On ne saurait trouver dans les fruits d'un hymen aussi mal assorti que confusion et insubordination. Enfin, quoique passablement libre de préjugés, je trouve cette union abominable sous tous les rapports; mais elle cesse de l'être dès qu'un père et une fille s'ignorent et qu'ils s'aiment. Les inceste, sujets éternels des tragédies grecques, au lieu de me

faire pleurer, me font rire; mais Phèdre me fait verser des pleurs, et c'est Racine qui en est cause.

Je me couchai; mais, selon ma nature lorsque j'étais violemment ému, je ne pus fermer l'œil. Le passage rapide et inattendu que j'étais contraint de faire de l'amour charnel à l'amour paternel mettait mes facultés physiques et morales dans une irritation telle que j'avais de la peine à résister au vigoureux combat qu'elles se livraient en moi.

Vers le matin, au moment où je venais d'arrêter mon départ pour le lendemain, je m'endormis un instant, et puis je m'éveillai abattu comme deux amants que l'amour et la volupté se sont partagés durant une longue nuit d'hiver.

Quand je fus debout, j'allai communiquer mon projet au duc, qui me fit observer que, tout le monde sachant que j'étais à la veille de mon départ, cette précipitation fournirait matière aux gloseurs.

« Prenons un bouillon ensemble, ajouta-t-il, et regardons le projet de ton mariage avorté comme une des mille plaisanteries que tu as faites. Nous passerons gaiement ces trois ou quatre jours, et nous chargerons notre esprit d'ôter à cette méprise tout ce qu'elle a de lugubre, et peut-être finirons-nous par ne plus la trouver que comique. Si tu veux me croire, la mère ne vaut pas moins que la fille, le souvenir vaut souvent mieux que l'espérance; console-toi avec Lucrezia. Tu dois l'avoir trouvée peu différente de ce qu'elle était il y a dix-huit ans, car il me semble impossible qu'elle ait été mieux qu'à présent. »

Cette petite remontrance me mit à la raison. Je sentis que l'oubli d'une chimère qui m'avait bercé quatre ou cinq jours était le meilleur remède, et il devait m'être facile, puisque mon amour-propre n'était pas blessé;

mais j'étais amoureux, et l'objet de mon amour ne pouvait assouvir la passion qu'il avait fait naître.

L'amour n'est pas comme une marchandise qu'on désire, et à laquelle on en substitue une autre plus ou moins semblable lorsqu'on ne peut avoir celle que l'on convoite. L'amour est un sentiment ou un caprice de sympathie ; il n'y a que l'objet qui l'inspire qui puisse l'éteindre ou l'attiser.

Nous allâmes voir ma fille, le duc dans son assiette ordinaire, mais moi pâle, abattu, défait et comme un écolier qui va recevoir la férule. Je fus fort surpris, en entrant, de trouver la mère et la fille sur le ton de la gaieté ; mais cela contribua à ma prompte guérison. Leonilda vint me sauter au cou en me nommant son cher papa, et en m'embrassant avec tout l'abandon d'une fille. Donna Lucrezia me tend la main en m'appelant son cher ami. Je fixe mes yeux sur elle, et je ne puis me refuser à reconnaître que les dix-huit années qui s'étaient écoulées entre Tivoli et Naples n'avaient fait aucun tort à ses charmes. C'était cette vivacité de regard, cette fraîcheur de teint, cette perfection des formes, cette beauté de lèvres, enfin tout ce qui m'avait charmé dans ma jeunesse.

Nous faisons scène muette en nous prodiguant les caresses. Leonilda me donnait et recevait les plus tendres baisers sans paraître s'apercevoir des désirs qu'elle pouvait faire naître : elle savait sans doute que ma nouvelle qualité de père me donnerait la force de résister, et elle avait raison. On s'accoutume à tout, et la honte dissipa ma tristesse

Je contai à donna Lucrezia le singulier accueil que sa sœur m'avait fait à Rome, ce qui la fit rire aux éclats. Nous nous rappelâmes la nuit de Tivoli, et ces souvenirs nous attendrirent. De l'attendrissement à l'amour, le che-

min n'est pas difficile ; mais nous n'étions pas en lieu propice, et nous fîmes semblant de ne pas y penser.

Après quelques instants d'un silence nécessaire au calme des sens, je lui dis que, si elle voulait venir à Rome avec moi pour faire une visite à sa sœur Angélique, je m'engageais à la reconduire à Naples au commencement du carême. Elle me promit une réponse pour le jour suivant.

Placé entre elle et Leonilda pendant le dîner, obligé de ne plus penser à ma fille, il était naturel que mon ancienne ardeur pour Lucrezia se rallumât et, soit sa gaieté, son amabilité et ses charmes, soit le besoin que j'avais d'aimer et l'excellence des vins, au dessert je me trouvai amoureux et je lui proposai de prendre la place que devait occuper sa fille.

« Je t'épouse, lui dis-je, et lundi nous partirons tous trois pour Rome ; car, puisque Leonilda est ma fille, je ne veux pas la laisser à Naples. »

A cette proposition, les trois convives s'entre-regardèrent et nul ne dit mot. Je ne réitérai pas et parlai d'autre chose.

Après le dîner, me sentant pris de sommeil, je fus obligé d'aller me jeter sur un lit, et je ne me réveillai qu'à huit heures, surpris de ne voir que Lucrezia qui était occupée à écrire. M'entendant remuer, elle vint à moi d'un air affectueux et me dit :

« Mon cher ami, tu as dormi cinq heures et, pour ne pas te laisser seul, j'ai refusé d'accompagner à l'Opéra le duc et notre chère enfant. »

Le souvenir d'une ancienne tendresse se réveille quand on se retrouve auprès de l'objet qui la fit naître, et les désirs deviennent irrésistibles si l'illusion n'est pas détruite par l'absence des attraits. Si des deux côtés le souvenir est le même, l'un va au-devant de l'autre. Il

semble alors que l'on se remet en possession d'un bien qui nous appartient et dont on a été longtemps privé par de cruelles combinaisons. C'était le cas où nous nous trouvions et, sans préambules, sans vains discours, et surtout sans fausses attaques où l'une des parties ment nécessairement à ses désirs, nous nous abandonnâmes au vrai, au seul auteur de la nature, à l'amour.

Dans le premier entr'acte, je fus le premier à rompre le silence, et si l'homme a l'esprit plaisant, peut-il l'avoir différent dans le délicieux repos qui suit une victoire amoureuse?

« Me voilà donc de nouveau, lui dis-je, dans ce charmant pays qui, au bruit des tambours et des coups de fusil m'a abîmé la première fois que je l'ai parcouru dans les ténèbres? »

Cette saillie la fit rire et ranima sa mémoire. Nous nous rappelâmes avec délices tout ce qui nous était arrivé à Testaccio, à Frascati, à Tivoli. Nous ne faisions cette revue que pour rire; mais dans un tête-à-tête que sont, entre deux amants, les sujets pour rire, sinon un prétexte pour renouveler le sacrifice charmant du dieu de Cythère?

A la fin du second acte, dans l'enthousiasme qu'inspire un amour heureux :

« Soyons l'un à l'autre pour la vie, lui dis-je; nous avons même âge, nous nous aimons, notre fortune est suffisante, nous pouvons espérer de vivre heureux, et même de mourir ensemble.

— C'est le vœu le plus cher de mon cœur, me répondit Lucrezia; mais restons à Naples, et laissons Leonilda au duc. Nous vivrons en société, nous lui trouverons un époux digne d'elle, et notre bonheur sera parfait.

— Je ne puis pas m'établir à Naples, ma chère amie, et tu sais que ta fille était prête à partir avec moi.

— Ma fille! dis donc notre fille. Je vois que tu voudrais n'être pas son père; tu l'aimes.

— Hélas! oui; je suis bien sûr que ma passion se taira tant que je pourrai vivre avec toi; mais je ne répondrais de rien si tu n'y étais pas. J'aurais recours à la fuite; mais la fuite n'est pas le bonheur. Leonilda est charmante, et son esprit me séduit plus encore que sa beauté. Certain qu'elle m'aimait, je ne me suis interdi la séduction que par la crainte de lui paraître suspec car, en l'alarmant j'aurais pu affaiblir sa tendresse, et comme j'aspirais à la rendre heureuse, je voulais mériter son estime et ménager sa candeur. Je voulais la posséder, mais légitimement, de façon que nos droits fussent égaux. Nous avons créé un ange, ma chère Lucrezia, et je ne puis concevoir comment le duc....

« Le duc, mon ami, est complètement nul. Conçois-tu maintenant comment j'ai pu lui confier ma fille?

— Comment, nul? Je l'ai cru comme tout le monde, mais il a un fils.

— Sa femme pourrait t'en donner des nouvelles; mais crois bien que le pauvre duc mourra vierge par force, et il en est persuadé plus que personne.

— N'en parlons plus, et permets-moi de te traiter comme à Tivoli.

— Non pas à présent, car j'entends une voiture. »

Au même instant la porte s'ouvre, et Leonilda éclate de rire en voyant sa mère dans mes bras, et vient se jeter sur nous en nous couvrant de baisers. Le duc vint un instant après, et nous soupâmes très gaiement. Il me trouva le plus heureux des mortels quand je lui dis que je passerais en tout honneur la nuit avec ma femme et ma fille : il avait raison, car je l'étais dans ce moment.

Après le départ de ce brave homme, nous nous couchâmes; mais ici je dois jeter un voile sur la nuit la plus

voluptueuse que j'aie passée de ma vie. Si je disais tout, je blesserais les oreilles habituées à se croire chastes; et d'ailleurs la palette n'a pas assez de couleurs, la poésie assez de figures pour rendre dignement tout ce que, pendant cette nuit de délire, de volupté, de licence et de retenue, éclaira la faible lueur de deux bougies qui brûlaient sur un guéridon, comme un bout de cierge qu'allume une main pieuse brûle devant l'image d'un saint.

Nous ne quittâmes la scène, que je venais d'arroser de mon sang, que longtemps après que le soleil l'eut éclairée. Nous étions à peine habillés, que le duc arriva.

Leonilda lui peignit nos travaux nocturnes, mais dans son affligeante nullité, il dut s'estimer heureux de n'y avoir pas assisté.

Déterminé à partir le lendemain, pour me trouver à Rome pendant les huit derniers jours du carnaval, je priai le duc de me permettre de faire à Leonilda un don de ces cinq mille ducats que je lui aurais assuré comme douaire si elle était devenue ma femme.

« A plus forte raison, dit le duc, puisqu'elle est ta fille, elle peut et doit accepter ce présent de son père, ne fût-ce qu'à titre de dot.

— Me fais-tu le plaisir d'accepter, ma chère Leonilda?

— Oui, cher papa, me dit-elle en m'embrassant avec tendresse, mais à condition que tu reviendras me voir à Naples dès que tu apprendras que je serai mariée. »

Je le lui promis et je lui ai tenu parole.

« Puisque tu veux partir demain, mon ami, me dit le duc, je veux te donner à souper ce soir avec toute la noblesse de Naples. Je te laisse avec ta fille, et nous nous reverrons au souper. »

Il sortit, et je dînai avec ma femme et ma fille dans une parfaite gaieté de cœur. Je passai presque toute

l'après-dîner avec Leonilda, me tenant dans les bornes de la décence paternelle, moins peut-être par respect pour les bonnes mœurs que par l'effet de mes travaux de la nuit. Nous ne nous embrassâmes qu'au moment de nous séparer, et la mère et la fille me prouvèrent combien mon départ leur était pénible.

Après avoir fait une toilette des plus soignées, je me rendis au souper, où je trouvai une centaine de personnes des deux sexes de la première volée. La duchesse fut très aimable, et lorsque je lui baisai la main pour prendre congé, elle eut la bonté de me dire :

« J'espère, don Giacomo, que votre court séjour à Naples ne vous aura pas laissé des souvenirs désagréables et que vous y penserez quelquefois avec plaisir. »

Je lui répondis que je ne pourrais y penser qu'avec délices, surtout après les bontés qu'elle avait daigné me témoigner pendant cette soirée.

Au fait, personne ne pouvait douter que Naples ne me laissât d'heureux souvenirs.

Après avoir fait le généreux avec la cour du duc, ce seigneur favorisé par la fortune et disgracié par la nature qui l'avait déshérité des plus douces jouissances, m'accompagna jusqu'à la portière de ma voiture, et je partis.

CHAPITRE XI

Ma voiture cassée. — Mariage de Mariuccia. — Fuite de lord Limore. — Mon retour à Florence, et mon départ avec la Corticelli.

Précédé de mon Espagnol à cheval, dormant profondément à côté de don Ciccio Alfani dans une excellente

voiture attelée de quatre chevaux, une violente secousse me réveilla en sursaut. On m'avait versé au milieu du grand chemin, à minuit, au delà de Francolise, à quatre milles de Sainte-Agathe.

Alfani, qui était sous moi, poussait des cris aigus, car il croyait avoir le bras gauche cassé; il n'était heureusement que démis. Le Duc retournant sur ses pas, me dit que les postillons avaient pris la fuite, et qu'il était possible qu'ils fussent allés avertir des voleurs de grand chemin, chose si commune dans les États du pape et du roi de Naples.

Je sortis facilement de la voiture, mais le pauvre Alfani, gros, vieux, blessé et mourant de peur, ne pouvait pas en sortir sans secours. Il nous fallut un quart d'heure pour en venir à bout. Ce malheureux me forçait à rire par ses cris et par les blasphèmes dont il entremêlait les prières qu'il adressait à saint François d'Assise, son protecteur.

Pour moi, accoutumé à ces sortes d'accidents, je ne m'étais fait aucun mal, car cela dépend beaucoup de la façon de se tenir en voiture. Don Ciccio s'était probablement foulé le bras en l'allongeant en dehors au moment de la chute.

Je retirai de ma voiture mon épée, ma carabine et mes pistolets d'arçon, et je les disposai avec mes pistolets de poche de manière à opposer une vigoureuse défense aux brigands, s'il en venait ; puis je dis à Le Duc de remonter à cheval et d'aller dans les environs, l'argent à la main, chercher des paysans armés pour nous aider à sortir d'embarras.

Pendant que don Ciccio gémissait sur cet accident, moi, résolu à vendre chèrement ma fortune et ma vie, ma voiture étant près d'un fossé, je dételai les quatre chevaux, et les ayant fortement attachés aux roues de

droite, au timon et derrière, je me plaçai avec mes armes de manière à m'en faire un rempart.

Ainsi préparé à tout événement, j'étais fort tranquille· mais mon malheureux compagnon de voyage continuait à gémir, à prier et à blasphémer, car tout cela marche ensemble à Naples comme à Rome. Ne pouvant lui procurer aucun soulagement, je le plaignais et je riais malgré moi, ce qui faisait endêver mon pauvre abbé, qui ne ressemblait pas mal à un dauphin expirant sur la plage, car il était immobile appuyé contre le fossé. Mais qu'on juge de son état quand la jument, qui était tournée à rebours de son côté, pressée par la nature, se mit à vider sur son cadavre tout le liquide dont sa vessie était surchargée ! Il n'y avait pas de remède, et le fait était si comique que je ne pus m'empêcher d'en rire aux éclats.

Cependant un fort vent du nord rendait notre situation extrêmement pénible. Au moindre bruit, je criais: *Qui vive !* menaçant de faire feu sur quiconque oserait s'approcher. Je passai deux longues heures dans cette position tragi-comique, quand enfin Le Duc arriva au galop, m'annonçant de loin une troupe de paysans armés et munis chacun d'une lanterne.

En moins d'une heure, la voiture, les chevaux et Alfani furent remis en bon état. Je retins deux paysans pour me servir de postillons et je renvoyai les autres bien contents d'avoir été troublés dans leur sommeil. J'arrivai à Sainte-Agathe à la pointe du jour et je commençai par faire un tapage d'enfer à la porte du maître de poste, demandant un notaire pour verbaliser et menaçant de faire pendre les postillons qui m'avaient versé tout exprès au milieu d'une grande et belle route.

Un charron, ayant été appelé, inspecta ma voiture, en trouva l'essieu brisé et me condamna à rester un jour dans cet endroit.

Don Ciccio qui avait besoin d'un chirurgien, alla, sans me rien dire, trouver le marquis Galiani, qu'il connaissait, et qui s'empressa de venir me prier d'aller m'établir chez lui jusqu'à ce que je pusse continuer mon voyage. J'acceptai avec grand plaisir, et cette invitation contribua beaucoup à faire évaporer ma mauvaise humeur qui n'était au fond qu'une sorte de besoin de faire un tapage de grand seigneur.

Le marquis, ayant ordonné d'abord que l'on menât ma voiture dans sa remise, me prit sous le bras et me mena chez lui. C'était un seigneur aussi savant que poli et tout à fait Napolitain, c'est-à-dire sans façon. Il n'avait pas l'esprit brillant de son frère, que j'avais connu à Paris secrétaire d'ambassade sous le comte Cantillana-Montdragon; mais il avait un jugement sain formé par l'étude et la méditation des classiques anciens et des modernes. Il était surtout grand mathématicien, et dans ce temps-là il commentait Vitruve, qu'il a fait paraître plus tard.

Le marquis me présenta à sa femme, que je savais être l'amie intime de ma chère Lucrezia. Cette femme avait quelque chose d'angélique, et, entourée de trois ou quatre enfants en bas âge, elle avait l'air de la sainte famille.

On mit d'abord don Ciccio au lit et on fit appeler un médecin, qui, l'ayant visité, le consola en lui assurant que ce n'était qu'une simple luxation, et qu'il serait rétabli en peu de jours.

A midi, voilà une voiture qui s'arrête à la porte, et Lucrezia qui en descend. Après avoir embrassé la marquise, elle se tourna vers moi de la manière la plus naturelle et, me tendant la main :

« Par quel heureux hasard êtes-vous ici, mon cher don Giacomo?

Elle dit à son amie que j'étais l'ami de feu son époux et qu'elle m'avait revu avec le plus grand plaisir chez le duc de Matalone.

Après dîner, me trouvant seul avec cette femme charmante, faite pour l'amour, je lui demandai s'il ne serait pas possible de nous procurer une nuit de bonheur ; elle m'en démontra l'impossibilité, et je dus me rendre à l'évidence. Je lui renouvelai l'offre de l'épouser.

« Achète, me dit-elle, un bien dans le royaume, et j'irai passer ma vie avec toi, sans avoir besoin du ministère d'un prêtre, à moins que nous ne venions à avoir des enfants. »

Je ne pus me dissimuler que Lucrezia était fort raisonnable ; j'aurais pu facilement acheter une terre à Naples, y être riche et y vivre heureux ; mais l'idée de me fixer irrévocablement quelque part m'était si antipathique, le besoin d'adopter un système de sagesse était si contraire à ma nature, que j'eus le bon sens de préférer ma folie vagabonde à tous les avantages que m'aurait procurés notre union, et Lucrezia ne le trouva point mauvais.

Après souper, je pris congé de tout le monde, et je partis à la pointe du jour pour être le lendemain à Rome. Je n'avais que quinze postes à faire sur un très beau chemin.

En arrivant à Carillano, je vois une de ces voitures italiennes à deux roues connues dans le pays sous le nom de *mantice* ; on y attelait deux chevaux, et il m'en fallait quatre. Je descends et, m'entendant appeler, je me retourne. Je ne fus pas peu surpris de voir dans cette *mantice* une jeune et jolie personne et la signora Diana, la virtuosa du prince de Cassaro, qui me devait trois cents onces. Elle me dit qu'elle allait à Rome et qu'elle était bien aise de voir que nous ferions le voyage ensemble.

« Nous passerons la nuit à Piperne, n'est-ce pas, monsieur?

— Non, madame, car j'ai l'intention de ne m'arrêter qu'à Rome.

— Mais nous y arriverons également demain.

— Je le sais; mais je dors mieux dans ma voiture que dans les mauvais lits que l'on trouve dans les auberges.

— Je n'ose point voyager la nuit.

— Eh bien! madame, nous nous verrons à Rome.

— C'est cruel. Vous voyez que je n'ai qu'un valet imbécile et ma femme de chambre, qui n'a pas plus de courage que moi; d'ailleurs, il fait si froid! et ma voiture est ouverte. Je vous tiendrai compagnie dans la vôtre.

— Il m'est impossible de vous y recevoir, car le fond est occupé par mon vieux secrétaire, qui s'est cassé le bras avant-hier.

— Voulez-vous que nous dînions ensemble à Terracine? nous causerons.

— Volontiers. »

Nous fîmes bonne chère dans cette espèce de ville qui est à l'extrême frontière des États du pape. Nous ne devions arriver à Piperne que fort avant dans la nuit, et la virtuosa renouvela ses instances pour m'engager à y attendre le jour; mais, quoique jeune et belle, elle ne me revenait pas; elle était très blonde et trop grasse. En revanche, la femme de chambre, belle brune, élancée, aux formes rondes et à l'œil vif, excitait vivement ma convoitise. Un espoir vague de la posséder me rendit moins récalcitrant, et je finis par promettre à la signora de souper avec elle et de ne continuer ma route qu'après l'avoir recommandée à l'hôte.

Quand nous fûmes à Piperne, je trouvai le moment de dire à la jeune brunette que si elle voulait me permettre

de l'aller trouver sans bruit, je n'irais pas plus loin. Elle me promit de m'attendre et me laissa prendre les avances qui assurent d'ordinaire une parfaite complaisance quand on ne veut rien de plus.

Nous soupâmes, ensuite ayant souhaité une bonne nuit à ces dames, je les conduis dans leur chambre, j'observe le lit de la belle ; je ne puis pas me tromper. Je les quitte, et un quart d'heure après je retourne. Trouvant la porte ouverte, je me crois sûr de mon fait ; je m'avance ; mais, au lieu de mon appétissante soubrette, je sens la signora. Il était évident que la jeune friponne avait conté l'histoire à sa maîtresse et que celle-ci avait trouvé bon de prendre sa place. Il n'était pas possible que je me trompasse, car à défaut des yeux, mes mains suffisaient à me convaincre.

A l'instant deux pensées contraires se heurtèrent dans mon esprit : la première fut de me coucher et de passer de l'une à l'autre ; la seconde de partir pour Rome à l'instant même. Celle-ci prévalut. Ayant été réveiller Le Duc, je lui donnai mes ordres, et me voilà parti, jouissant de la confusion de mes deux trompeuses, qui durent singulièrement s'en vouloir de n'avoir pu me faire leur dupe. A Rome, j'ai vu de loin la signora Diana trois ou quatre fois ; nous nous sommes salués, mais sans nous parler ; si j'avais pu croire qu'elle me payât les quatre cents louis qu'elle me devait, j'aurais pris la peine de lui faire une visite ; mais je sais que les reines des coulisses sont les plus mauvaises débitrices du monde.

Je retrouvai mon frère gai et bien portant, ainsi que le chevalier Mengs et l'abbé Winckelmann. Costa fut ravi de me voir. Je l'expédiai de suite au *scopatore maggiore* de Sa Sainteté pour le prévenir que j'irais manger la polenta chez lui, sans qu'il eût besoin de s'embarrasser de rien, si ce n'était pour commander un bon souper pour

douze personnes. J'étais sûr d'y trouver Mariuccia, car je savais que Momolo s'était aperçu que je la voyais avec plaisir.

Le carnaval commençant le lendemain, je louai un superbe landau pour tous les huit jours. Les landaus à Rome sont des voitures à quatre places dont les calottes se baissent à volonté, et dans lesquelles on se pavane, masqué ou sans masque, d'un bout à l'autre du Cours, depuis vingt et une jusqu'à vingt-quatre heures, pendant les huit jours que dure le carnaval.

Depuis des siècles et durant les huit jours de ce temps de folies, le Cours à Rome est la chose du monde la plus singulière, la plus bizarre et la plus divertissante du monde. Les chevaux *barberi* partent au grand galop de la place du Peuple et longent le cours jusqu'auprès de la colonne Trajane, au milieu de deux files de voitures serrées contre les trottoirs, malheureusement beaucoup trop étroits et chargés de masques et de curieux de toutes les classes. Toutes les croisées sont garnies. Aussitôt que les *barberi* sont passés, les voitures circulent au pas ; les masques à pied et à cheval fourmillent au milieu.

On se jette des dragées bonnes ou fausses, des pamphlets, des pasquinades; on se lance mille lazzis. La plus grande liberté règne au milieu de cette cohue composée de tout ce qu'il y a de plus exquis et de plus abject à Rome : et dès que vingt-quatre heures le troisième coup de canon du fort Saint-Ange a annoncé la retraite, en moins de cinq minutes on chercherait en vain sur le Cours une voiture ou un masque. Toute cette foule s'est écoulée dans les rues adjacentes et va remplir les théâtres, l'Opéra *seria* et *buffa*, la comédie, les danseurs de corde et même les marionnettes. Les restaurants et les cabarets ne sont pas oubliés : tout est plein, car les Ro-

mains pendant ces huit jours ne font que boire, manger et jouir de toutes les manières.

J'allai d'abord porter mon argent chez M. Belloni et prendre une lettre de crédit sur Turin, où je devais trouver l'abbé Gama et recevoir la commission de la cour de Portugal pour le congrès d'Augsbourg, sur lequel l'Europe entière comptait : ensuite j'allai voir ma petite chambre derrière la Trinité-des-Monts, où j'espérais voir la belle Mariuccia le lendemain. Je trouvai tout en bon ordre.

Le soir Momolo me reçut avec des cris de joie, ainsi que toute sa famille. La fille aînée me dit en riant qu'elle était bien sûre de me faire plaisir en envoyant chercher Mariuccia.

« Vous ne vous trompez pas, lui répondis-je ; je vois la belle Marie avec plaisir. »

Quelques minutes après, elle entra avec sa béate mère, qui, me saluant dévotement, me dit que je ne devais pas m'étonner de voir sa fille mieux vêtue qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, car elle allait se marier dans trois ou quatre jours. Je lui en fis mon compliment, et aussitôt les filles de Momolo de demander avec qui. Marie, prenant la parole en rougissant et s'adressant à l'une d'elles, dit d'un air modeste :

« C'est quelqu'un que vous connaissez, un tel, qui m'a vue ici et qui va ouvrir une boutique de perruquier.

— C'est le digne père Saint-Barnabé, ajouta la mère, qui fait ce mariage et qui est dépositaire de quatre cents écus romains que ma fille porte en dot à son futur époux.

— C'est un honnête garçon, dit Momolo, je l'estime beaucoup, et il aurait épousé une de mes filles, si j'avais pu lui donner une dot pareille. »

A ces mots, celle de ses filles dont il était question baissa les yeux en rougissant.

« Consolez-vous, ma chère, lui dis-je, votre tour viendra aussi. »

Prenant ces paroles pour argent comptant, la joie éclata aussitôt sur tous ses traits. Elle pensait que j'avais deviné qu'elle était amoureuse de Costa, et elle se confirma dans cette idée lorsque je dis à mon domestique de prendre mon landau le lendemain, et de conduire au Cours toutes les filles de Momolo bien masquées, personne ne devant les connaître dans une voiture dont je voulais me servir moi-même. Je lui ordonnai de louer chez un juif de beaux costumes que je payerais. Cela mit toute la famille de bonne humeur.

« Et la signora Maria? me dit la jalouse.

— La signora Maria, lui répondis-je, va se marier, elle ne doit assister à aucune fête sans son époux. »

La mère m'applaudit, et la rusée Mariuccia feignit d'être mortifiée. Me tournant alors vers le père Momolo, je le priai de me faire le plaisir d'inviter à souper l'époux futur de Maria; ce qui plut beaucoup à la mère.

Étant très fatigué et n'ayant plus rien à faire là, puisque Mariuccia m'avait vu, je priai la compagnie de m'excuser, et, après leur avoir souhaité bon appétit, je me retirai.

Le lendemain je fus sur pied de bonne heure, et je n'eus pas besoin d'entrer à l'église, où je me rendais vers les sept heures; car Maria, m'ayant aperçu de loin, me suivit, et bientôt nous fûmes tête à tête dans notre petite chambre dont l'amour et la volupté faisaient un palais somptueux. Nous aurions bien voulu nous livrer à une douce causerie; mais, n'ayant qu'une heure à consacrer au plaisir, nous nous mîmes à l'œuvre, sans même nous débarrasser de nos vêtements. Après le dernier baiser qui couronna le troisième assaut, elle me dit qu'elle serait mariée la veille du mardi gras, que son confes-

seur avait tout arrangé, et elle me remercia d'avoir prié Momolo d'inviter son futur.

« Quand nous reverrons-nous, mon ange ?

— Dimanche; c'est la veille de mes noces, nous passerons quatre heures ensemble.

— C'est délicieux ! je te promets de te mettre en état de recevoir sans gêne les caresses de ton époux. »

Elle partit en souriant, et je me jetai sur le lit où je reposai une bonne heure.

En me retirant je rencontrai un équipage à quatre chevaux, allant grand train, et un jeune seigneur dans la voiture que précédait un coureur. Un cordon bleu attire mes regards, je le fixe, il me nomme et fait arrêter. Je fus très surpris en reconnaissant lord Talon, que j'avais connu à Paris chez la comtesse de Limore, sa mère, qui, séparée de son mari, vivait entretenue par M. de Saint-Albin, archevêque de Cambrai, successeur bien peu digne du vertueux Fénelon ; mais il avait l'avantage d'être bâtard du duc d'Orléans, régent de France.

Le lord Talon était joli garçon, plein d'esprit et de talent, mais de passions effrénées, et ayant tous les vices. Je savais que s'il était lord de nom, il ne l'était pas de fortune, et j'étais surpris de le voir dans un si brillant équipage, et plus encore de lui voir un cordon bleu. Il me dit en deux mots qu'il allait dîner chez le prétendant, mais qu'il souperait chez lui. Il m'invita, et j'acceptai.

Après dîner, ayant fait un tour, j'allai m'égayer à la comédie de *Jordinana*, où les filles de Momolo se pavanaient avec Costa ; ensuite je me rendis chez milord Talon, où je fus très agréablement surpris de trouver le poète Poinsinet. C'était un tout petit jeune homme, laid, plein de feu, plaisant, et qui avait du talent pour la scène. Cinq ou six ans après l'époque dont je parle, ce malheureux tomba dans le Guadalquivir et s'y noya. Il allait à Madrid

dans l'espoir d'y faire fortune. Comme je l'avais connu à Paris, je lui adressai la parole comme à une vieille connaissance.

« Eh ! qu'êtes-vous venu faire à Rome? mon ami; où est lord Talon?

— Il est dans la chambre voisine; mais ce n'est plus lord Talon, car, son père étant mort, il est comte de Limore. Vous savez qu'il était attaché au prétendant. Je suis parti de Paris avec lui, bien aise de pouvoir faire le voyage de Rome sans qu'il m'en coûtât rien.

— Le comte est donc devenu riche?

— Pas encore, mais il le sera ; car il hérite de son père qui a laissé d'immenses richesses. Il est vrai que tout est confisqué, mais cela ne fait rien, puisque ses prétentions sont irrécusables.

— Il est donc riche de prétentions, riche en perspective; mais comment est-il devenu chevalier des ordres du roi de France?

— Vous badinez. C'est le cordon bleu de Saint-Michel, dont feu l'électeur de Cologne était grand maître. Milord, qui, comme vous savez, joue supérieurement du violon, se trouvant à Bonn, lui joua un concerto de Tartini, et ce prince, ne sachant comment reconnaître le plaisir que son jeu lui causa, lui fit présent du cordon que vous lui avez vu.

— Beau présent, sans doute.

— Vous ne sauriez croire le plaisir qu'il a fait à milord ; car, lorsque nous retournerons à Paris, tous ceux qui le verront le croiront décoré de l'ordre du Saint-Esprit.

Nous entrâmes dans la salle où se trouvait le lord avec la compagnie à laquelle il donnait à souper. Dès qu'il me vit, il vint m'embrasser en m'appelant son cher ami et me fit passer en revue tous les convives qui compo-

saient sa société. C'étaient sept à huit filles, toutes belles, trois ou quatre castrati destinés à jouer les rôles de femme sur les théâtres de Rome, cinq ou six abbés maris de toutes les femmes et femmes de tous les maris, qui se vantaient de l'être et qui défiaient l'impudence des filles de briller plus qu'eux. Ces filles, à la vérité, n'étaient pas des libertines publiques, mais des dilettantes achevées de musique, de peinture et de philosophie lubrique. On jugera de la nature de la société en disant qu'au milieu d'elles je me trouvais novice.

« Où allez-vous, prince? dit le lord à un homme de figure honnête qui prenait le chemin de la porte.

— Je ne me porte pas bien, milord, j'ai besoin de sortir.

— Quel est ce prince? lui dis-je.

— C'est le prince de Chimai, sous-diacre, qui, pour conserver sa famille qui s'éteint, sollicite la permission de se marier. »

J'admirai sa prudence ou sa délicatesse, mais je n'eus pas la force de l'imiter.

Nous étions vingt-quatre à table, et ce n'est pas exagérer de dire que l'on y vida cent flacons des meilleurs vins. Tous les convives étaient ivres, moi excepté, et le poète Pousinet qui n'avait bu que de l'eau. On sortit de table, et alors commença une orgie immonde dont je n'avais point d'idée, et dont aucune plume ne pourrait tracer fidèlement les excès. un grand libertin seul peut s'en faire une idée en chargeant la palette des plus impudiques couleurs.

Un castrato et une fille de taille à peu près égale proposèrent d'aller se mettre nus dans la chambre voisine, couchés sur le dos côte à côte sur le même lit, la tête couverte jusqu'au cou, et défièrent tous les assistants d'aller les voir et de deviner le sexe de l'un d'eux.

Nous y entrâmes tous, et personne n'osant prononcer, car on ne pouvait faire usage que des yeux : je proposai au lord la gageure de cinquante écus, m'engageant à indiquer la femelle. Il accepta, je devinai, mais il ne fut point question de payer.

Ce premier acte de l'orgie finit dans la prostitution des deux individus qui défièrent tout le monde au grand acte que chacun essaya, excepté Poinsinet et moi : mais tous l'essayèrent en vain.

Au second acte on nous donna le spectacle de quatre ou cinq accouplements, à médaille tournée, et ce furent les abbés qui, tantôt actifs et tantôt passifs, brillèrent le plus dans ces impudiques assauts. Je fus le seul respecté.

Le lord, qui, pendant toute l'orgie n'avait pas donné signe de vie, attaqua tout à coup le pauvre Poinsinet, qui se défendit en vain ; il dut se laisser déshabiller et se mettre de pair avec lui qui était nu comme les autres. Nous faisions cercle. Tout à coup, le lord, prenant sa montre, la promet au premier qui parviendra à leur faire donner une marque certaine de sensibilité. L'envie de gagner le prix mit toute cette sale cohue en émoi, et castrati, filles et abbés, tous s'évertuaient à l'envi ; chacun voulait être le premier. Il fallut tirer au sort. Ce fut l'endroit de la pièce le plus intéressant pour moi, qui, dans toute cette incroyable partie de débauche, ne me suis pas surpris la plus légère sensation, quoiqu'en toute autre circonstance chacune des filles eût été sûre d'obtenir un hommage ; mais je riais, et principalement en voyant le pauvre poète forcé d'avoir peur d'éprouver l'aiguillon de la chair ; car l'impudique lord lui avait juré de le livrer à la brutalité de tous les abbés, si par malheur il lui faisait perdre la gageure. Il en fut quitte pour la peur, et la peur fut probablement son préservatif.

Cette scène d'impudicité se termina quand il n'y eut plus personne qui pût se flatter de gagner la montre. Le secret des Lesbiennes ne fut employé cependant que par les abbés et les castrats. Les filles, voulant se réserver le droit de mépriser ceux qui l'avaient employé, n'en firent pas usage. L'orgueil les servit sans doute mieux que la honte; car je soupçonne qu'elles craignirent de l'employer sans succès.

Ce que je gagnai dans cette vile débauche, ce fut du dégoût et une plus ample connaissance de moi-même.

Je ne pus me dissimuler que ma vie avait été en péril, car je n'avais que mon épée, mais je m'en serais certainement servi, si le lord, dans sa fureur bachique, se fût avisé de me forcer à faire comme les autres, et comme il l'avait fait avec ce pauvre Poinsinet. Je n'ai jamais pu comprendre comment il se sentit forcé de me respecter, car il était ivre et furieux.

En sortant, je lui promis de l'aller voir toutes les fois qu'il me ferait prévenir; mais je me promis fermement à moi-même de ne plus y remettre les pieds.

Le lendemain, dans l'après-midi, il vint me voir à pied, et n'ayant pas envie d'aller voir la course des barbes, il m'engagea à faire une promenade à la villa Medici.

Je lui fis compliment sur les immenses richesses dont il devait avoir hérité pour vivre aussi splendidement; mais, se mettant à rire, il me répondit qu'il ne possédait qu'une cinquantaine de piastres, que son père n'avait laissé que des dettes et qu'il devait déjà trois ou quatre mille écus.

« Je m'étonne qu'on vous fasse crédit.

On me fait crédit parce que tout le monde sait que j'ai tiré une lettre de change de deux cent mille francs sur Paris. Mais dans quatre ou cinq jours la lettre re-

viendra protestée, et je n'attendrai pas jusqu'alors pour me sauver.

— Si vous êtes sûr qu'elle sera protestée, je vous conseille de partir aujourd'hui ; car, comme il s'agit d'une aussi forte somme, il serait possible qu'on anticipât l'avis.

— Non, car j'ai encore un petit espoir. J'ai écrit à ma mère que je suis perdu si elle ne trouve pas le moyen de fournir les fonds au banquier sur lequel j'ai tiré, et dans ce cas ma lettre serait acceptée. Vous savez que ma mère m'aime.

— Oui, mais je sais aussi qu'elle n'est pas riche.

— C'est vrai, mais M. de Saint-Albin l'est, et entre nous soit dit, je le crois mon père. En attendant, mes créanciers sont presque aussi tranquilles que moi. Toutes ces filles que vous avez vues me donneraient, si je vou lais, tout ce qu'elles possèdent, car toutes s'attendent à un gros présent dans le courant de la semaine ; je ne veux pas abuser de leur confiance. Celui que je tromperai, puisque j'y suis forcé, est un juif qui veut me vendre cette bague pour trois mille sequins, tandis que je sais qu'elle n'en vaut que mille.

— Il vous suivra à la piste.

— Je l'en défie. »

Cette bague était un solitaire couleur de paille de neuf à dix carrats. Il me quitta en me priant de lui garder le secret. Cet extravagant étourdi n'excita en moi aucun sentiment de pitié, car je ne voyais en lui qu'un malheureux volontaire qui devait finir ses jours dans une prison, à moins qu'il n'eût le courage de se brûler la cervelle.

Je m'en allai chez Momolo, où je trouvai le futur de ma belle Mariuccia ; mais elle n'y était pas, elle avait fait dire au *scopatore santissimo* que, son père étant venu

de Palestrine pour assister à son mariage, elle ne pouvait pas avoir le plaisir de venir souper. J'admirai sa finesse ; une jeune fille n'a pas besoin d'étude pour être bonne politique quand son cœur l'exige ; la nature lui trace la route, et elle la suit avec la certitude de ne pas se tromper. Durant le souper, je ne m'occupai que de ce jeune homme : je le trouvai sous tous les rapports tel qu'il convenait à Maria : joli, modeste, d'un esprit sage : toutes ses paroles étaient empreintes de candeur et de raison.

Il me dit en présence de Tecla, fille de Momolo, que ç'aurait été elle qui aurait fait son bonheur, si elle avait eu de quoi l'aider à ouvrir boutique, et qu'il devait remercier Dieu d'avoir connu Maria, qui avait trouvé dans son confesseur un vrai père en Dieu.

Je lui demandai où il ferait la noce ; il me dit que ce serait chez son père, jardinier, qui demeurait de l'autre côté du Tibre, et que, comme il était pauvre, il lui donnerait dix écus pour en faire les frais.

L'envie me vint de suite de lui donner les dix écus ; mais comment faire ? Je me serais trahi.

« Le jardin de votre père est-il joli ?

— On ne peut pas dire joli, mais très bien tenu. Comme il est maître de l'emplacement, il en a fait un qu'il voudrait vendre et qui rapporte vingt écus par an ; je me croirais plus heureux qu'un cardinal si je pouvais l'acheter.

— Combien coûte-t-il ?

— Oh ! beaucoup, monsieur, deux cents écus.

— C'est bon marché. Écoutez-moi, j'ai connu ici votre future, et à tous égards je l'ai trouvée digne d'être heureuse. Elle mérite un honnête jeune homme comme vous. Dites-moi, que feriez-vous si, dans ce moment, je vous

faisais présent de deux cents écus pour acheter le jardin de votre père ?

— Je le mettrais comme douaire dans la dot de ma femme.

— Voici deux cents écus que je confie à l'abbé Momolo, parce que je ne vous connais pas assez bien, quoique vous m'inspiriez beaucoup de confiance. Le jardin est à vous en qualité de dot de votre future épouse. »

Momolo prit la somme et s'engagea à faire l'achat du jardin dès le lendemain, et, le jeune homme versant des larmes de joie et de reconnaissance, me prend la main et me la baise à genoux. Toutes les filles pleuraient et moi aussi, car il y a de la sympathie dans les larmes du cœur. Cependant toutes ces larmes ne provenaient pas d'une même source ; elles étaient le produit d'un mélange de vice et de vertu, et celles du jeune homme étaient les seules pures. Je le relevai en l'embrassant et lui souhaitant un heureux hymen. Il osa m'inviter à la noce, mais je refusai en le remerciant affectueusement. Je lui dis que s'il voulait me faire plaisir il viendrait souper chez Momolo le dimanche veille de son mariage, et je priai l'honnête *scopatore* d'engager Mariuccia à s'y trouver avec son père et sa mère. J'étais sûr de la voir le dimanche matin pour la dernière fois.

Le dimanche, dès sept heures, nous étions dans les bras l'un de l'autre et nous avions quatre heures à nous. Après le premier élan de notre mutuelle ardeur, elle me dit que tout avait été conclu la veille dans sa maison, par la main du notaire et en présence de son confesseur et de Momolo ; que, sur la remise de la quittance, le notaire avait mis le jardin dans le contrat, et que le bon père Saint-Barnabé lui avait fait présent de vingt piastres pour les frais du notaire et de la noce.

« Tout est pour le mieux, ai-je suis certaine d'être

heureuse. Mon futur t'adore. mais tu as très bien fait de ne pas accepter son invitation, car tu te serais trouvé dans un trop pauvre endroit, et puis les caquets se seraient exercés sur mon compte, ce qui m'aurait peut-être privée du bonheur que je puis me promettre.

— Tu penses très bien, ma charmante amie ; mais dis-moi comment te tireras-tu d'affaires si ton époux s'avise de trouver que la porte a été ouverte avant ton mariage ; car il est possible qu'il s'attende à te trouver toute neuve.

— Je ne crois pas qu'il soit plus expert sur la matière que je ne l'étais lorsque tu m'as connue la première fois ; mais d'ailleurs mes caresses, ma douceur et ma conscience pure, car tu ne l'as point souillée, ne me permettent pas seulement de penser à cela ; et je suis sûre qu'il n'y pensera pas non plus.

— Mais s'il le faisait?

— Ce ne serait pas une marque de délicatesse ; mais quelle difficulté aurais-je à lui répondre avec l'air vrai et sincère de l'innocence que je ne sais pas de quoi il me parle et que je ne me connais pas en cela?

— Tu as raison ; c'est le meilleur moyen. Mais t'es-tu confessée de nos plaisirs?

— Non, mon ami, car, ne m'étant point livrée à toi dans un but criminel, je ne crois pas avoir offensé Dieu.

— Tu es un ange, ma chère, et j'admire la lucidité de ton esprit. Ecoute maintenant ; il est possible que tu sois déjà enceinte ou que tu le sois avant de nous quitter : promets-moi de donner mon nom à mon enfant.

— Je te le promets. »

Quatre heures se passèrent bien vite. Après le sixième assaut, nous étions rendus, sans être rassasiés. Nous nous quittâmes en versant des larmes et en nous jurant de

conserver l'un pour l'autre les tendres sentiments d'un frère et d'une sœur.

Rentré chez moi, je pris un bain, et après une heure de repos, je me levai, je fis ma toilette et je dînai gaiement en famille. Le soir, après avoir promené la famille Mengs dans mon landau, nous allâmes au théâtre Aliberti, où le castrato chargé du rôle de la prima donna faisait courir toute la ville. C'était le favori complaisant, le mignon du cardinal Borghese, qui soupait chaque soir tête à tête avec Son Éminence.

La voix de ce castrat était belle, mais son mérite principal était sa beauté. Je l'avais vu en homme à la promenade; mais, quoique fort joli, sa figure ne m'avait fait aucune impression, car on voyait tout de suite que c'était un homme mutilé ; mais sur la scène l'illusion était complète : il embrasait.

Serré dans un corset bien fait, il avait une taille de nymphe, et chose presque incroyable, sa gorge ne le cédait en forme ni en beauté à aucune gorge de femme; c'était surtout par là que ce monstre faisait ravage. Bien qu'on sût la nature négative de ce malheureux, si la curiosité vous faisait porter les yeux sur sa poitrine, un charme inexprimable agissait sur vous, et on devenait amoureux fou avant de s'apercevoir qu'on fût sensible. Pour résister ou ne rien sentir, il aurait fallu être froid et positif comme un Allemand. Quand il se promenait sur la scène en attendant la ritournelle de l'air qu'il chantait, sa marche avait tout à la fois quelque chose de majestueux et de voluptueux, et lorsqu'il distribuait aux loges la faveur de ses regards, le tournoiement tendre et modeste de ses yeux noirs portait le ravissement au cœur. Il était évident qu'il voulait nourrir l'amour de ceux qui l'aimaient homme et qui, probablement, ne l'auraient pas aimé s'il eût été femme.

Rome la sainte qui, de cette manière, oblige tous les hommes à devenir pédérastes, ne veut pas en convenir, ni croire aux effets d'une illusion qu'elle fait tout son possible de faire naître.

Comme je faisais ces réflexions tout haut, un monsignor de la manchette, voulant me donner le change, me dit :

« Vous avez bien raison. Pourquoi permettre à ce castrato d'étaler une gorge dont pourrait être fière la plus belle des Romaines, tandis qu'on veut que chacun sache que c'est un homme et non pas une femme? Si la scène est interdite au beau sexe, de crainte que ses appas n'excitent des désirs incestueux, pourquoi recherche-t-on des hommes qui, par leur monstrueuse conformation, produisent une illusion complète et qui excitent des désirs bien plus criminels? On s'obstine à prôner qu'on a tort de croire la pédérastie si facile, si commune, et qu'il faut rire du petit nombre de ceux que l'illusion séduit, puisqu'ils sont bien attrapés quand ils viennent aux éclaircissements ; mais beaucoup de gens d'esprit courent après l'attrape et finissent par la trouver si douce que, loin d'y renoncer pour la réalité, ils préfèrent ces monstres aux plus belles femmes.

— Le pape s'assurerait le ciel en détruisant ce coupable abus.

— Je ne le pense pas. On ne pourrait pas sans scandale, donner à souper à une belle chanteuse tête à tête, mais on le peut à un castrat. On sait bien qu'après souper le même oreiller reçoit leurs têtes ; mais ce que tout le monde sait, chacun l'ignore. On peut coucher d'amitié avec un homme ; il n'en est pas de même avec une femme.

— C'est vrai, monsignor, on sauve les apparences, et péché caché est à moitié pardonné, comme on dit à Paris.

— A Rome on dit qu'il l'est tout à fait. (*Peccato nascosto non offende*[1].)

Cette conversation jésuitique m'avait intéressé, car je connaissais le personnage pour être un partisan déclaré du fruit défendu.

Ayant aperçu dans une loge la marquise de Passanini, que j'avais connue à Dresde, et le prince don Antonio Borghese, j'allai leur présenter mes hommages. Le prince, que j'avais vu à Paris une dizaine d'années auparavant, me reconnut et m'invita à dîner pour le lendemain. J'y allai, mais monsieur n'était pas chez lui. Un page me dit que mon couvert était mis et que je pouvais y dîner de même ; je lui tournai le dos et partis. Le jour des Cendres, il m'envoya son valet de chambre pour m'inviter à souper chez la marquise qu'il entretenait, je lui fis dire que j'aurais l'honneur de ne pas y manquer, mais il m'attendit en vain. L'orgueil, enfant de la sottise, ne dégénère jamais de la nature de sa mère.

Après l'opéra d'Aliberti, je me rendis chez Momolo, où je trouvai Mariuccia, son père, sa mère et son futur. On m'attendait avec impatience. Il n'est pas difficile de faire des heureux quand on choisit dans la classe peu fortunée des individus qui méritent de l'être. J'étais dans une compagnie de gens pauvres, mais honnêtes, et je puis dire que j'y soupai délicieusement. Il se peut aussi que ma satisfaction vînt en partie de ma vanité, car je me savais l'auteur de la joie et du bonheur que je voyais peints sur tous les visages, je veux dire des deux futurs époux et du père et de la mère de la belle Maria ; mais la vanité est une vertu lorsqu'elle est le moteur de quelque bien. Cependant je me dois à moi-même de dire à mes lecteurs que le plaisir que je goûtais était trop pur pour avoir pu être entaché de quelque vice.

1. Péché caché n'offense point.

Après souper je me mis en train de faire une petite banque de pharaon, obligeant tout le monde à jouer avec des marques, car personne n'avait le sou; et je jouai si malheureusement que j'eus la satisfaction de faire gagner quelques ducats à chacun des convives.

Après la partie, nous dansâmes, malgré la défense du pape, que personne à Rome ne croit infaillible; car il défend la danse et permet les jeux de hasard. Son successeur Ganganelli fit tout le contraire et ne fut pas mieux obéi. Pour ne pas me rendre suspect, je ne fis point de cadeau aux époux, mais je leur abandonnai mon landau, pour qu'ils pussent jouir du carnaval sur le Cours, et j'ordonnai à Costa de leur louer une loge au théâtre de Capranica. Momolo nous invita tous à souper pour le mardi gras.

Voulant partir de Rome le second jour de carême, je me rendis chez le saint-père à vingt-deux heures, précisément au moment même où toute la ville était sur le Cours.

Sa Sainteté me fit l'accueil le plus gracieux, et me dit qu'elle était surprise que je ne fusse point allé au grand spectacle avec tout le monde. Je lui dis à mon tour que, grand ami du plaisir, j'avais tout abandonné pour me procurer le plus grand de tous pour un chrétien, celui de présenter l'hommage de mon profond respect au véritable représentant de Jésus-Christ sur la terre. Il inclina la tête avec un air d'humilité majestueuse qui laissait percer la satisfaction que lui causait le compliment. Il me retint plus d'une heure, me parlant de Venise, de Padoue et même de Paris, que le bonhomme n'aurait pas été fâché de connaître. Enfin, m'étant de nouveau recommandé à son apostolique protection pour obtenir la grâce de retourner dans ma patrie, il me dit :

« Notre cher fils, adressez-vous à Dieu, dont la grâce sera plus efficace que mes prières. »

Puis, me donnant sa bénédiction, il me souhaita un bon voyage. Je vis que ce chef de l'Église ne comptait pas infiniment sur sa puissance. »

Le jour du mardi gras, monté sur un très beau cheval et costumé richement en Polichinelle, j'allai me montrer au Cours, chargé d'une énorme corbeille de sucreries et de deux sacoches de dragées que je faisais pleuvoir sur toutes les belles femmes que j'apercevais. Enfin, étant passé auprès de mon landau, je vidai ma corbeille sur les filles du bon et honnête *scopatore* du pape, que Costa promenait avec la dignité d'un pacha.

Quand la nuit fut venue, j'allai me démasquer, puis je me rendis chez Momolo, où je devais voir l'aimable et belle Mariuccia pour la dernière fois. Notre fête fut à peu près pareille à celle du dimanche passé ; mais ce qu'il y avait de nouveau et de très intéressant pour moi, c'est que je voyais épouse celle qui m'avait tant intéressé comme amante, et son mari qui me semblait ce jour-là beaucoup plus réservé à mon égard que la première fois qu'il m'avait vu. Comme cela m'intriguait beaucoup, je trouvai un moment pour m'asseoir à côté de Mariuccia avec toute la liberté de causer. Elle me raconta en détail comment s'était passée la première nuit, et elle ne tarissait pas sur les belles qualités de son époux. Il était doux, amoureux, d'une humeur égale et très délicat. Il avait sans doute remarqué que la maille avait été rompue, mais il n'en avait rien témoigné. Comme il l'avait mise à même de lui parler de moi, elle n'avait pu résister au plaisir de lui dire que j'étais son seul bienfaiteur, et que, loin d'en paraître offensé, cette confidence lui avait captivé toute sa confiance.

« Mais, lui dis-je, n'a-t-il fait aucune question détournée au sujet de notre liaison ?

— Pas la moindre. Je lui ai dit que, pour faire mon bonheur, tu t'étais directement adressé à mon confesseur, ne m'ayant parlé qu'une seule fois dans l'église, où je t'avais informé de la bonne occasion que j'avais de me marier avec lui.

— Et tu penses qu'il t'a crue ?

— J'en suis sûre ; mais, quand bien même il en serait autrement, il suffit qu'il en fasse semblant, car je le forcerai à m'estimer.

— C'est parfaitement pensé ; je l'en estimerai même davantage, car il vaut bien mieux que tu sois l'épouse d'un homme d'esprit que d'un sot. »

Cet entretien me fit plaisir, il fut cause que lorsque je pris congé de la compagnie, devant partir le surlendemain, j'embrassai le perruquier en le priant d'accepter en souvenir une très belle montre d'or que je tirai de mon gousset, et qu'il reçut avec les marques d'une sincère reconnaissance. Ayant tiré de mon doigt une bague d'au moins six cents francs, je la mis au doigt de sa femme, en leur souhaitant une heureuse postérité et beaucoup de bonheur ; puis j'allai me coucher, prévenant Le Duc et Costa que dès le matin nous commencerions à plier bagage.

Je venais de me lever quand on me remit un billet de lord Limore qui me priait d'aller lui parler seul à midi à la villa Borghèse.

Prévoyant ce qu'il pouvait avoir à me dire, je m'y rendis. J'étais en état de lui donner un bon conseil, et l'amitié que j'avais pour sa mère m'en faisait un devoir.

Comme il m'attendait où je devais nécessairement passer, il vint à moi et me donna à lire une lettre qu'il avait reçue la veille de sa mère. Elle lui marquait que

Paris de Monmartel venait de l'informer qu'il avait reçu de Rome une traite de deux cent mille francs faite par lui, et qu'il y ferait honneur si elle voulait fournir les fonds. Elle lui avait répondu qu'elle lui ferait savoir dans trois ou quatre jours si elle pouvait fournir cette somme; mais elle prévenait son fils qu'elle n'avait demandé ce délai que pour lui gagner le temps nécessaire à se mettre en sûreté, car il devait être certain que sa lettre serait renvoyée avec protêt, puisqu'elle était dans l'impossibilité la plus absolue de fournir l'argent nécessaire.

« Il faut vous hâter de disparaître, lui dis-je en lui rendant sa lettre.

— Fournissez-m'en les moyens en m'achetant cette bague. Vous ignoreriez qu'elle ne m'appartient pas, si je ne vous en avais point fait la confidence. »

Je lui donnai rendez-vous, et j'allai faire estimer la pierre démontée par l'un des premiers joailliers de Rome.

« Je connais cette pierre, me dit-il, elle vaut deux mille écus romains. »

A quatre heures je portai au lord cinq cents écus en or et quinze cents en cédules qu'il devait porter à un banquier qui lui donnerait une lettre de change sur la banque d'Amsterdam.

« Je partirai dès qu'il fera nuit, me dit-il, seul et à franc étrier, pour me rendre à Livourne, n'emportant dans mon porte-manteau que les effets qui me sont absolument nécessaires et mon cher cordon bleu.

— Bon voyage, » lui dis-je.

Et je le quittai.

Dix jours après je fis monter la pierre à Bologne. »

Le même jour je pris une lettre de recommandation du cardinal Albani pour le nonce Onorati de Florence, et une seconde de M. Mengs pour le chevalier Mau, qu'il

priait de m'accueillir chez lui. J'allais à Florence pour la Corticelli et pour ma chère Thérèse, et je comptais que l'auditeur ferait semblant d'ignorer mon retour en Toscane, malgré l'ordre injuste qu'il m'avait donné, et à plus forte raison si le chevalier Man me logeait.

Le second jour de carême, la disparition du lord Limore fut la nouvelle de toute la ville. Le tailleur anglais ruiné, le juif propriétaire de la bague désespéré, tous les domestiques de ce fou désolés et mis à la porte presque nus, car le tailleur s'était despotiquement emparé de tout ce qu'il avait jugé appartenir au lord, qu'il traitait de filou.

Le pauvre Poinsinet se présenta chez moi dans un état à faire pitié, car il n'avait qu'une redingote sur la chemise, l'hôte s'étant emparé de tout ce qui lui appartenait, en le menaçant de le faire mettre en prison, quand il lui avait dit n'être pas au service du fugitif.

« Je n'ai pas le sou, me dit le pauvre nourrisson des muses; je n'ai pas une seconde chemise, et je ne connais personne ici, je suis tenté d'aller me jeter dans le Tibre. »

Il n'était pas destiné à se noyer dans ce fleuve, mais bien dans le Guadalquivir. Je calmai son désespoir en lui offrant de le mener à Florence, mais je le prévins que je le laisserais là, parce qu'il y avait quelqu'un qui m'y attendait. Il s'établit chez moi tout de suite et ne s'occupa qu'à faire des vers jusqu'à l'instant du départ.

Mon frère Jean me fit présent d'un onyx d'une grande beauté. C'était un camée représentant Vénus au bain, véritable antique, car avec une loupe bien convexe on y lisait le nom du sculpteur Sostrate, qui vivait il y a vingt-trois siècles. Deux ans après je la vendis à Londres, au docteur Masti, pour trois cents livres sterling; elle est peut-être encore au Musée britannique.

Je partis avec Poinsinet, qui m'amusa, dans sa tristesse,

par les plus plaisantes idées. Le surlendemain je descendis à Florence chez le docteur Vannini, qui dissimula sa surprise de me voir. Sans perdre de temps, je me rendis chez le chevalier Man, que je trouvai seul à table. Il me reçut très amicalement, mais je le vis consterné quand, sur sa demande, je lui appris que mon affaire avec l'auditeur n'était point arrangée. Il me dit avec sincérité que j'avais mal fait de retourner à Florence, et qu'il se compromettrait s'il me logeait chez lui. Je lui fis observer que je n'étais à Florence qu'en passant. A la bonne heure, me répondit-il, mais vous sentez que vous ne sauriez vous empêcher de vous présenter à l'auditeur. Je lui promets de le faire et je retourne à l'auberge. J'étais à peine dans ma chambre, qu'un agent de police vint me dire que l'auditeur, voulant me parler, m'attendrait le lendemain de bonne heure.

Impatienté de cet ordre qui m'outrageait, je me détermine à repartir à l'instant plutôt que d'obéir. Plein de cette idée, je vais chez Thérèse ; elle était allé à Pise. Je vais chez la Corticelli, qui, me sautant au cou, fait toutes les grimaces bolonaises qui convenaient à la circonstance. C'est un fait que cette fille, bien que jolie, n'avait à mon égard d'autre mérite que celui de me faire rire.

Je donnai de l'argent à la mère pour qu'elle préparât un bon souper, et j'emmenai la fille sous prétexte de nous promener. L'ayant menée à l'auberge, je la laissai avec Poinsinet, et passant dans l'autre chambre, je fis venir Costa et Vannini. Je dis à Costa, en présence du docteur, de partir le lendemain avec Le Duc et mes équipages, et d'aller me trouver à Bologne à l'auberge du Pèlerin. L'hôte, ayant reçu mes ordres, s'en alla ; ensuite je dis à Costa de partir de Florence avec la signora Laura et son fils, en leur annonçant que j'avais pris les devants

avec la fille. Le Duc ayant reçu les mêmes instructions, j'appelai Poinsinet, et, en lui donnant dix sequins, je le priai d'aller se loger ailleurs dès le soir même. Ce brave et malheureux jeune homme en pleura de reconnaissance, et me dit qu'il partirait à pied le jour suivant pour aller à Parme, où M. Tillot ne l'abandonnerait pas.

Rentré dans ma chambre, je dis à la Corticelli de venir avec moi. Elle me suit, croyant que nous allons retourner chez sa mère ; mais, sans la détromper, je la mène à la poste, et faisant atteler deux chevaux à une chaise, j'ordonne au postillon de me mener à l'Uccellatorio, première station sur la route de Bologne.

« Où allons-nous donc? me dit-elle.

— A Bologne.

— Et maman?

— Elle viendra demain.

— Le sait-elle?

— Non, mais elle le saura demain quand Costa le lui dira, et elle viendra nous trouver avec lui et ton frère. »

Trouvant le tour plaisant, elle se mit à rire, monta dans la chaise, et nous voilà en route.

CHAPITRE XII

J'arrive à Bologne. — Je suis chassé de Modène. — Je vais à Parme, à Turin. — La belle juive Lia. — La R...., marchande de modes.

La Corticelli avait un bon mantelet doublé de pelisse, mais le fou qui l'enlevait n'avait pas même un manteau, et cependant il faisait un froid perçant augmenté par un

vent très piquant qui nous soufflait en face et dont rien ne pouvait nous garantir dans une chaise à deux places ouverte sur le devant.

Malgré cela, je ne voulus m'arrêter nulle part, car je craignais d'être poursuivi et forcé de retourner sur mes pas, ce qui m'aurait vivement contrarié.

Quand je voyais que le postillon ralentissait sa course, une augmentation du pourboire le faisait aller à toute bride. Je crus que le vent m'enlèverait sur les Apennins ; j'étais transi. Les postillons, me voyant si légèrement vêtu et prodiguer mes écus pour hâter leur course, se figuraient que j'étais un prince et que j'enlevais une jeune héritière de quelque noble famille. Tapis dans notre chaise pendant que l'on changeait de chevaux, nous les entendîmes se communiquer ces idées. Ma Corticelli trouvait cette supposition si plaisante, que pendant tout le reste du chemin elle en rit aux éclats. En cinq heures nous franchîmes une distance de quarante milles, car nous étions partis de Florence à huit heures, et à une heure après minuit nous nous arrêtâmes à une poste qui appartenait au pape, et où je n'avais plus rien à craindre. On appelle cette poste l'*Ane déchargé*.

Ce nom bizarre de cette auberge fut un nouveau motif d'hilarité pour ma belle. Tout le monde dormait, mais quelques paoli que je distribuai aux garçons après avoir fait du tapage pour mettre tout en l'air, me valurent un bon feu dont j'avais besoin avant tout. Je mourais de faim, et on m'annonça qu'il n'y avait rien à manger. Mais, persuadé du contraire, je dis à l'hôte en lui riant au nez de m'apporter son beurre, ses œufs, ses macaronis et un jambon avec du fromage de Parmesan ; car je sais que tout cela se trouve partout en Italie. Je fus bientôt servi, et je fis voir à l'aubergiste imbécile que nous avions de quoi faire un excellent repas. Nous mangeâmes comme quatre ;

ensuite, m'étant fait dresser un lit immense au moyen des matelas qui en formaient quatre, nous nous couchâmes après que j'eus ordonné qu'on nous éveillât dès qu'une voiture anglaise à quatre chevaux serait arrivée.

Bourré de macaroni et de jambon, un peu échauffés par le chianti et le monte-pulciano, fatigués de notre course, nous avions bien plus besoin de sommeil que d'amour ; aussi, sans songer à la volupté, nous nous livrâmes au repos jusqu'à notre réveil. Alors nous nous donnâmes un instant de plaisir, mais si peu qu'il ne vaut pas la peine d'en parler.

Vers une heure, l'appétit se faisant vivement sentir, nous nous levâmes, et l'hôte, d'après mes ordres, nous régala d'un excellent dîner. Je m'étonnais de ne pas voir arriver ma voiture, mais je patientais ; cependant, rien n'ayant paru à la nuit tombante, je commençai à craindre; mais la Corticelli, qui ne savait que rire, ne voulait prêter l'oreille à rien de triste. Nous allâmes nous coucher, déterminé à faire partir pour Florence le fils du maître de poste, si mon équipage n'arrivait pas pendant la nuit. En effet, à mon réveil n'ayant rien trouvé et le fils du maître de poste n'ayant pu me servir, je me fis procurer un exprès sûr et je l'expédiai avec des instructions pour Costa. Dans le cas de quelque violence, j'étais déterminé à retourner à Florence, où, dans tous les cas, j'en aurais été quitte pour la perte de deux cents écus.

L'exprès, parti à midi, revint à deux heures et m'annonça que mes gens ne tarderaient pas à venir. Mon équipage venait avec des chevaux de voiturier, et derrière se trouvait une calèche à deux chevaux dans laquelle il y avait une vieille femme et un jeune homme.

« C'est la maman ! s'écria la Corticelli. Ah ! nous allons bien rire. Il faut leur faire préparer à manger et

lui laisser longuement raconter cette histoire merveilleuse dont elle se souviendra jusqu'à la mort. »

Costa me dit que l'auditeur, pour se venger de ce que j'avais méprisé ses ordres, avait fait défendre à la poste de fournir des chevaux pour ma voiture ; cela l'avait forcé à prendre un voiturier, ce qui avait causé le retard. Mais nous voici au discours de la signora Laura

« J'avais, dit-elle, préparé un bon souper, comme vous me l'aviez ordonné, et qui m'a coûté plus de dix paoli, comme vous le verrez et que vous aurez la bonté de me rembourser, parce que je suis une pauvre femme. Quand tout fut préparé, je me réjouissais de vous voir arriver, mais en vain : j'étais au désespoir. Enfin, à minuit j'envoyai mon fils à l'auberge pour savoir de vos nouvelles ; mais imaginez ma douleur quand, à son retour, il m'apprit que l'on ne savait pas ce que vous étiez devenus. Je passai la nuit blanche, ne faisant que pleurer, et le matin j'allai à la justice pour me plaindre que vous m'aviez enlevé ma fille, et supplier qu'on envoyât après vous pour vous forcer à me la rendre. Mais devinez ; on s'est moqué de moi. « Pourquoi l'avez-vous laissée sortir sans vous ? m'a-t-on dit en me riant au nez. Elle est en bonnes mains votre fille, et vous savez bien avec qui et pourquoi elle y est. » Voyez la calomnie !

— Calomnie ? dit la Corticelli.

— Oui, certainement ; car c'était me dire que j'avais comme consenti à cet enlèvement, ce que les butors ne pouvaient pas supposer ; car, si j'y avais consenti, je ne serais pas allée leur demander justice. Je suis partie en colère pour aller chez le docteur Vannini, où j'ai trouvé votre valet de chambre, qui m'a dit que vous étiez partis pour Bologne, où je vous trouverais si je voulais partir à la suite de votre équipage. J'y ai consenti, et j'espère que vous payerez ce dont je suis convenue avec le voitu-

rier. Mais permettez-moi de vous dire que ce que vous avez fait dépasse la plaisanterie. »

Je consolai cette mère intéressée en lui promettant de tout payer et de lui rembourser ce qu'elle avait dépensé ou dû abandonner, et nous partîmes le lendemain pour Bologne, où nous arrivâmes de bonne heure. J'envoyai mes domestiques à l'auberge avec ma voiture, et j'allai loger chez la Corticelli.

Je passai huit jours chez cette fille, me faisant venir à manger de l'auberge, et jouissant d'une diversité de plaisirs dont je me rappellerai toute ma vie ; car cette jeune folle avait une foule de jeunes amies toutes jolies et toutes assez faciles. Je vécus en sultan pendant ce court espace de temps, que j'aime encore à rappeler à ma vieille mémoire, et je me répète en soupirant : *Tempi passati !*

Il y a en Italie plus d'une ville où l'on peut se procurer tous les plaisirs sensuels que l'on trouve à Bologne ; mais on ne les obtient nulle part ni à si bon marché, ni si facilement, ni si librement. Outre cela, on y vit très bien, on s'y promène à l'ombre sous de belles arcades et on y trouve de l'esprit et de la science. Il est grand dommage que, par l'effet de l'air, ou de l'eau, ou du vin, car la chose n'est point sûre, on y contracte une légère gale, mais pour les Bolonais, loin que ce soit là un désagrément, c'est au contraire un avantage qu'ils paraissent affectionner : on s'y gratte. Les dames surtout, dans la saison du printemps, y remuent les doigts avec beaucoup de grâce.

Vers la mi-carême, je quittai la Corticelli, en lui souhaitant un bon voyage, car elle était à la veille de partir pour Prague, où elle était engagée pour un an en qualité de seconde danseuse. Je lui promis d'aller la prendre en personne pour la conduire à Paris avec sa

mère ; mes lecteurs verront comment je lui tins parole.

J'arrivai à Modène le soir de mon départ de Bologne, et je m'y arrêtai par un de ces caprices subits auxquels j'ai toujours été sujet. Le lendemain je sortis pour aller voir des tableaux, et en rentrant pour dîner, voilà un manant qui m'intime l'ordre de la part du gouvernement de poursuivre mon voyage, au plus tard le lendemain. J'appelle l'hôte et je me fais répéter l'intimation en sa présence.

« C'est bon dis-je. »

Et l'individu partit.

« Qui est donc cet homme? dis-je à l'hôte.

— C'est un sbire.

— Un sbire? et le gouvernement ose m'envoyer un tel homme!

— Il n'y a que le borgello qui puisse l'avoir envoyé.

— Le borgello est donc le gouverneur de Modène? L'infâme!

— Infâme! taisez-vous. Toute la noblesse l'accoste.

— La noblesse est donc bien vile ici?

— Pas plus qu'ailleurs. Il est entrepreneur de l'Opéra; les plus grands seigneurs vont dîner chez lui, et par ce moyen ils se procurent son amitié?

— C'est incroyable! Mais pourquoi ce seigneur borgello me chasse-t-il de Modène?

— Je n'en sais rien; mais, croyez-moi, allez-lui parler; vous trouverez un homme accompli. »

Au lieu d'aller chez ce jean f....., je me rendis chez l'abbé Testa-Grossa. Je l'avais connu à Vienne en 1753. C'était un homme de basse extraction, mais d'un grand esprit; vieux alors et se reposant sur ses lauriers, il avait le bonheur d'avoir forcé la faveur à force de mérite, et son maître, le duc de Modène, l'avait jugé digne de le représenter longtemps auprès des souverains.

L'abbé Testa-Grossa me reconnut et me fit l'accueil

le plus gracieux ; mais dès qu'il connut mon aventure, il se montra profondément mortifié

« Que puis-je faire ? lui dis-je.

— Vous en aller, car cet homme pourrait vous faire un affront beaucoup plus grand.

— Je m'en irai ; mais pourriez-vous me faire le plaisir de me faire connaître la raison d'un procédé aussi choquant ?

— Revenez ce soir. Je parviendrai probablement à vous satisfaire. »

Je ne manquai pas à me rendre chez lui vers la brune, car j'étais plus curieux qu'inquiet d'apprendre ce qui avait pu me valoir l'inimitié du seigneur borgello dont je ne pensais pas être du tout connu. L'abbé me tira de peine.

« Le borgello, me dit-il, a vu votre nom sur la consigne qu'on lui remet chaque jour de tous les voyageurs qui arrivent ou qui partent. Il s'est rappelé que vous avez eu la hardiesse de vous enfuir des Plombs, et comme il considère ces sortes de choses grandement condamnables, il a pris la résolution de ne point laisser aux Modenais un aussi grand exemple de violation des droits de la justice, quelque injuste qu'elle puisse être et de sa suprême autorité il vous a fait intimer l'ordre de quitter la ville.

— Cela me soulage ; mais je m'étonne, monsieur l'abbé, qu'en me contant cela vous ne rougissiez pas d'être sujet du duc de Modène. Quelle indignité ! quelle police contraire à la morale, au droit des gens et au bien de l'État !

— Vous avez raison de trouver cela, mon cher monsieur, mais les hommes sont loin encore de connaître les institutions qui conviennent à leur dignité.

— C'est sans doute parce qu'il y en a tant d'indignes.

— Je ne dirai pas non.

— Adieu, monsieur l'abbé.

– Adieu, monsieur Casanova. »

Le lendemain, au moment où j'allais monter en voiture, un homme de vingt-cinq à trente ans, d'une taille élevée et robuste, aux épaules larges, à l'œil brillant et sombre, ayant les sourcils prodigieusement arqués et l'air d'un coupe-jarret, m'accoste et me prie poliment de l'écouter un instant à l'écart.

« Si vous voulez vous arrêter trois jours à Parme et me donner ici votre parole de me faire présent de cinquante sequins, lorsque j'irai vous les demander et que vous aurez acquis la certitude que le borgello est mort, je vous promets de le tuer d'un coup de carabine avant qu'il soit vingt-quatre heures.

— Je vous remercie. C'est un animal qu'il faut laisser mourir de sa mort naturelle. Voilà un écu pour boire à ma santé. »

Je suis bien aise aujourd'hui d'en avoir agi de la sorte : mais j'avoue que si j'avais été certain que ce mauvais sujet ne me tendait pas un piège, je lui aurais donné la parole qu'il me demandait. La crainte de me commettre m'épargna un crime.

J'arrivai à Parme le lendemain, et j'allai me loger à l'hôtel de la Poste sous le nom de chevalier de Seingalt, nom que je porte encore ; car dès qu'un honnête homme adopte un nom qui n'appartient à personne, nul n'a le droit de le lui contester, et il est de son devoir de ne plus le quitter. Je le portais déjà depuis deux ans, mais je l'unissais souvent à celui de ma famille.

Dès que je fus à Parme, je congédiai Costa ; mais huit jours après j'eus le malheur de le reprendre, la veille de mon départ. Son père, pauvre joueur de violon comme je l'avais été, ayant une nombreuse famille à entretenir,

me fit pitié. Je m'informai de M. Antoine, il n'y était plus, et M. Dubois Chatelereux, directeur de la Monnaie, était à Venise avec la permission de l'infant duc de Parme, pour y établir le balancier dont on ne s'est point servi. La monnaie vénitienne n'est point coordonnée. Les républiques demeurent superstitieusement attachées aux vieilles habitudes ; elles craignent que les améliorations n'amènent des changements préjudiciables à la stabilité de l'État ; et le gouvernement de l'aristocratique Venise conserve encore le caractère grec qu'il avait à la naissance de la république.

Mon Espagnol, qui s'était réjoui lorsque j'avais congédié Costa, se fâcha quand je le repris.

« Il n'est pas libertin, me dit-il, il est sobre et n'aime pas la mauvaise compagnie ; mais je le crois voleur, et voleur dangereux, par cela même qu'il se fait scrupule de vous friponner dans les petites choses. Monsieur, souvenez-vous-en, vous en serez la dupe. Il attend, pour faire le grand coup, l'instant où il aura captivé votre confiance. J'en agis différemment ; je suis un peu fripon ; mais vous me connaissez. »

Il vit mieux que moi, car, cinq ou six mois après, l'Italien me vola cinquante mille écus. Vingt-trois ans plus tard, en 1784, je l'ai retrouvé à Venise valet de chambre du comte de Hardegg, et le voyant pauvre, il me vint envie de le faire pendre. Je lui prouvai pièces en main que cela ne dépendait que de moi ; mais il eut recours aux larmes aux supplications et à la pitié qu'eut de lui un honnête homme nommé Bertrand, qui demeurait chez le ministre du roi de Sardaigne. Cet homme, que j'estimais, m'excita à l'acte héroïque de lui pardonner. Ayant demandé à ce misérable ce qu'il avait fait de tout ce qu'il m'avait volé en or et en bijoux, il me dit qu'il avait tout perdu en faisant le fonds d'un jeu de biribi ; qu'il avait

été dépouillé par ses propres associés, et que depuis il avait vécu pauvre et malheureux.

Il avait épousé la même année la fille de Momolo, qu'il abandonna après l'avoir rendue mère.

Continuons.

A Turin, je me logeai dans une maison particulière où logeait l'abbé Gama, qui m'attendait. Malgré le sermon que me fit le bon abbé sur l'économie, je pris tout le premier; c'était un très bel appartement.

Parlant de nos affaires diplomatiques, il m'assura qu'au mois de mai j'aurais mes lettres de créance, et que ce serait lui qui m'informerait du rôle que j'aurais à jouer. Cette commission me plaisant beaucoup, je lui dis que je me tiendrais prêt à me rendre à Augsbourg à l'époque où les ministres des puissances belligérantes s'y réuniraient.

Après avoir tout réglé avec l'hôtesse pour ce qui regardait ma table, je sortis, et, étant entré dans un café pour y lire les papiers publics, la première personne qui s'offrit à mes regards fut le marquis Désarmoises que j'avais connu en Savoie. La première chose qu'il me dit fut que les jeux de hasard étaient défendus et que les dames que j'avais connues à Aix seraient sans doute enchantées de me revoir. Pour ce qui le regardait, il vivait du jeu de trictrac, quoiqu'il n'eût pas le dé heureux; car le talent, à ce jeu-là, a plus d'influence que la fortune. Je comprenais fort bien qu'à bonheur égal, celui qui calcule le mieux doit gagner, mais je ne concevais pas le contraire.

Nous allâmes nous promener dans la belle allée qui donne vers la citadelle, où je remarquai une foule de très jolies personnes. Turin est la ville d'Italie où le sexe a tous les charmes que l'amour peut lui désirer, mais où la police est la plus gênante. La ville étant petite et très

peuplée, les espions se trouvent partout. Cela fait qu'on ne peut y jouir de quelque liberté qu'avec des précautions extrêmes et au moyen d'entremetteuses fort adroites et qu'il faut bien payer, car elles risquent, si elles sont découvertes, d'être barbarement punies. On n'y souffre ni femmes publiques ni femmes entretenues, ce qui plaît beaucoup aux femmes mariées, et ce que l'ignorante police aurait dû prévoir. On sent combien la pédérastie doit avoir beau jeu dans une ville où les passions sont fort vives.

Parmi les beautés qui avaient attiré mes regards, une seule me captiva. Je demandai son nom à Désarmoises, qui les connaissait toutes. « C'est, me dit-il, la fameuse Lia, juive invincible, qui a résisté aux attaques des amateurs les plus famés de Turin. Son père est un maquignon renommé ; il n'est pas difficile d'aller chez elle, mais il n'y a rien à faire. »

Plus l'entreprise était réputée difficile, plus je me sentais aiguillonné à en courir les risques.

« Menez-moi chez elle, dis-je à Désarmoises.

— Quand vous voudrez. »

L'ayant invité à dîner avec moi, nous nous dirigions vers l'auberge, quand nous rencontrâmes M. Zeroli et deux ou trois autres de la compagnie que j'avais connue à Aix. Je fis et reçus des compliments ; mais, ne me souciant d'aller chez personne, je me séparai poliment d'eux sous prétexte d'une affaire.

Dès que nous eûmes dîné, Désarmoises me conduisit à la porte du Pô, chez le maquignon, père de Lia. Je lui demandai s'il avait un bon cheval de selle. Il appelle un garçon, lui donne ses ordres, et pendant qu'il parlait, voilà sa charmante fille qui se présente. Elle était éblouissante. Elle pouvait avoir au plus vingt-deux ans. Sa taille svelte élancée en nymphe, une chevelure superbe

du plus beau noir, un teint de lis et de rose, les yeux les plus beaux, pleins d'esprit et de feu, de longues paupières, et des sourcils si bien arqués qu'ils semblaient déclarer la guerre à tous ceux qui prétendaient à la conquête de tant de charmes. Tout en elle annonçait l'éducation et l'usage du monde.

Absorbé dans la contemplation des charmes de cette belle personne, je ne voyais pas le cheval qui était devant moi. Je l'examinai cependant, contrefaisant le connaisseur, et après lui avoir tâté les genoux, les jambes, remué les oreilles et examiné la bouche, je le fis monter pour examiner son allure au pas, au trop et au galop; puis je dis au juif que je viendrais le lendemain matin en bottes pour l'éprouver. Ce cheval était un beau gris-pommelé et coûtait quarante pistoles de Piémont, environ cent sequins.

« Il est la douceur même, me dit Lia, et il va si bien l'amble qu'il égale à cette allure le trot de tout autre cheval.

— Vous l'avez donc monté, mademoiselle?

— Plusieurs fois, monsieur, et si j'étais riche, je ne le vendrais jamais.

— Vous feriez deux heureux, car depuis que vous l'avez monté, il doit vous aimer. Je ne l'achèterai que lorsque je vous l'aurai vu monter. »

Elle rougit.

« Il faut faire ce plaisir à monsieur, » lui dit son père.

Elle y consentit et je leur promis de revenir le lendemain à neuf heures.

Je fus exact, comme on peut le croire, et je trouvai Lia costumée en courrier. Quel corps! Quelles formes de Vénus Callipyge! J'étais déjà vaincu par le prestige.

Deux chevaux étaient préparés, elle s'élance sur le

sien avec l'aisance et la grâce du plus habile écuyer ; je monte sur l'autre. Nous sortîmes et nous fîmes une assez longue promenade. Le cheval allait fort bien ; mais que m'importait la monture ? je n'avais des yeux, de pensée que pour elle. En me retirant je lui dis :

« Belle Lia, je vais acheter le cheval, mais c'est pour vous en faire présent ; si vous ne l'acceptez pas, je quitte Turin aujourd'hui même. Je ne mets d'autre condition à mon présent que la complaisance de le monter avec moi quand je vous en prierai. »

Voyant à son air qu'elle prêtait favorablement l'oreille à mes discours, je lui dis que je resterais six semaines à Turin, que j'étais devenu amoureux d'elle à la promenade et que l'achat d'un cheval n'avait été qu'un prétexte pour trouver l'occasion de lui faire connaître mes sentiments. Elle me répondit d'une manière très modeste que l'amitié qu'elle m'avait inspirée la flattait infiniment, et que le généreux présent que je lui faisais n'était pas nécessaire pour m'assurer de la sienne. « La condition que vous m'imposez m'est extrêmement agréable, et je suis sûre de faire plaisir à mon père en l'acceptant. » Puis elle ajouta : « La seule grâce que je vous demande est de me faire le cadeau en sa présence, en répétant que vous ne l'achèterez qu'à condition que je l'accepte. »

Je me vis en bon chemin plus aisément que je ne l'aurais cru, et je fis la chose comme elle le désirait. Son père, qui s'appelait Moïse, trouva ce marché fort bon, fit compliment à sa fille, reçut les quarante pistoles, dont il me donna quittance, et me pria de lui faire l'honneur d'aller déjeuner avec eux le lendemain. C'était ce que je voulais.

Le lendemain Moïse me reçut avec la plus grande vénération. La belle Lia, vêtue en fille, me dit que si je voulais monter à cheval, elle s'habillerait en un instant.

« Nous monterons un autre jour, aimable Lia, lui dis-je; pour aujourd'hui, je suis heureux de vous entretenir chez vous. »

Mais le père, avide comme tous ses coreligionnaires, me dit que si j'aimais la promenade, il pourrait me vendre un fort joli phaéton avec deux chevaux excellents.

« Vous pouvez les faire voir à monsieur, » dit Lia, d'accord peut-être avec son père.

Sans répondre, Moïse sortit pour les faire atteler.

« Je les verrai, dis-je à Lia, mais je ne les achèterai pas, car je ne saurais qu'en faire.

— Vous irez vous promener avec la dame que vous aimez.

— Ce sera donc avec vous; mais peut-être ne l'oseriez-vous pas?

— Eh! pourquoi pas, à la campagne, aux environs de Turin?

— Eh bien! Lia, je les verrai. »

Le père vint, nous descendîmes; la voiture et les chevaux me plurent, et je le dis à Lia.

« Eh bien! dit Moïse, tout cela ne coûte que quatre cents sequins; mais après Pâques, si quelqu'un le veut, ce ne sera pas à moins de cinq cents. »

Lia monte, je m'assieds auprès d'elle, et nous voilà à courir les champs pendant une heure; puis nous rentrons. Je dis à Moïse que je lui rendrais réponse le lendemain. Il part, et je monte avec la belle L[illegible].

« Tout cela, ma chère, lui dis-je quand nous fûmes dans la chambre, vaut bien quatre cents sequins, et demain je les payerai avec plaisir, mais aux mêmes conditions que le cheval, et une condition de plus : c'est que vous m'accorderez toutes les faveurs que l'on peut attendre d'un amour tendre et partagé.

— Vous parlez clairement, il faut que je vous réponde de même. Je suis honnête fille et je ne me vends pas.

— Sachez, belle Lia, que toutes les femmes, honnêtes ou non, se vendent. Quand un homme a le temps, il achète par des soins assidus la femme que son amour convoite ; quand il est pressé comme moi, il met en usage les présents et même l'or.

— Cet homme est un maladroit, il ferait mieux de donner au sentiment le temps de plaider sa cause par des soins assidus.

— Ce serait pour moi le comble du bonheur, Lia; mais je suis pressé. »

Son père étant rentré comme j'achevais, je partis, en lui disant que si je ne pouvais pas venir le lendemain, je viendrais le surlendemain, et qu'alors nous parlerions du phaéton.

Il était évident que Lia m'avait pris pour un prodigue digne de devenir sa dupe : elle aurait voulu le phaéton comme elle avait eu le cheval; mais, de mon côté, je savais que je n'étais pas novice. Je m'étais facilement résolu au sacrifice de cent sequins à tout hasard; mais là devraient se borner mes prodigalités en l'air.

Je pris le parti de suspendre mes visites et d'attendre pour voir comment l'affaire se terminerait entre elle et son père. Je comptais beaucoup sur l'avidité du juif, qui, aimant beaucoup l'argent, devait être fâché que sa fille ne trouvât pas le moyen de me faire acheter la voiture en se donnant ou en ne se donnant pas à moi ; car cela devait lui être parfaitement égal. J'étais presque certain de les voir venir d'eux-mêmes.

Le samedi suivant, j'aperçus la belle juive à la promenade. Nous étions assez près pour que je ne pusse l'aborder sans avoir l'air de la rechercher, d'autant que ses regards semblaient me dire : Venez.

« On ne vous voit plus, monsieur, me dit-elle ; mais venez demain matin déjeuner avec moi, ou je vous renvoie le cheval. »

Je lui promis d'être chez elle de bonne heure, et nul doute que je ne lui tinsse parole.

Nous déjeunâmes presque tête à tête, car sa tante, quoiqu'en tiers, n'était là que pour la décence. Après le déjeuner, étant convenus de monter à cheval, elle s'habille en homme en ma présence, mais aussi en présence de la tante. Comme elle avait passé sa culotte de peau à l'avance, elle laissa tomber ses jupes, puis elle ôta son corset et se mit en veste. Alors je vis, sans avoir l'air d'y faire attention, une gorge superbe ; mais la rusée savait bien à quoi s'en tenir sur mon indifférence.

« Voulez-vous bien, me dit-elle, m'arranger mon jabot? »

C'était me mettre sur des tisons, et ma main fut librement indiscrète. Cependant dans tout ce manège je crus deviner un projet et je me mis en garde pour le déjouer.

Son père arriva au moment où nous montions à cheval.

« Si vous voulez, me dit-il, m'acheter le phaéton et les chevaux, je diminuerai de vingt sequins.

— Votre fille, lui répondis-je, est la maîtresse de me faire faire tout ce qu'elle voudra à notre retour de la promenade. »

Nous partons au pas, et, en conversant, Lia me dit qu'elle avait eu l'imprudence de dire à son père qu'elle était la maîtresse de me faire acheter la voiture, et que, si je ne voulais pas la brouiller avec lui, il fallait que j'eusse la bonté de l'acheter.

« Concluez le marché, ajouta-t-elle, et réservez-vous

de m'en faire présent jusqu'au moment où vous serez convaincu que je vous aime.

— Ma chère Lia, vous êtes la maîtresse de vous faire obéir, mais vous savez à quelle condition.

— Je vous promets que nous irons nous promener seuls quand vous voudrez, sans cependant descendre nulle part, mais je crois que vous ne vous en soucierez plus. Votre inclination a été bien passagère ; ce n'était qu'un simple caprice.

— Pour vous convaincre du contraire, j'achèterai le phaéton et je le ferai mettre dans une remise. Quant aux chevaux, je les ferai soigner sans m'en servir. Mais si dans l'espace de huit jours vous ne me rendez pas heureux, je revendrai le tout.

— Venez demain.

— Je viendrai, mais je veux ce matin un gage de tendresse.

— Ce matin ? il me serait impossible.

— Pardonnez-moi. Je monterai avec vous, et en vous déshabillant, vous pouvez m'accorder plus d'une faveur. »

Nous rentrons, et je fus ébahi en l'entendant dire à son père que le phaéton était à moi et qu'il n'avait qu'à le faire atteler. Le juif sourit, nous montons tous trois, et Lia, d'un air sûr d'elle-même, me dit :

« Comptez l'argent.

— Je ne l'ai pas sur moi ; mais je vais vous donner un billet.

— Voilà du papier. »

Je n'hésite pas d'écrire au banquier Zappata de payer à vue trois cent quatre-vingts sequins. Le juif part pour aller les recevoir, et Lia reste seule avec moi.

« En vous fiant à moi, mon ami, me dit-elle, vous vous êtes rendu digne de mon cœur.

— Vite donc, déshabillez-vous.

— Non, ma tante est dans la maison, et comme je ne puis pas fermer la porte, elle pourrait entrer ; mais je vous promets que demain vous serez content de moi. Je vais cependant me déshabiller, mais retirez-vous dans ce cabinet. Vous rentrerez quand j'aurai repris les habits de mon sexe. »

J'y consens, et elle m'y enferme. Je regarde la porte et j'aperçois une légère fente entre les deux battants. Je monte sur un tabouret. J'y colle mon œil et j'aperçois Lia assise en face sur un canapé et occupée à se déshabiller. Elle ôte sa chemise, et prenant une serviette à côté d'elle, elle essuie ses seins, puis ses pieds, et dès qu'elle eut ôté sa culotte, nue comme la main, une de ses bagues tomba comme par hasard et roula sous le canapé. Aussitôt elle se lève, regarde à droite, à gauche, puis elle se baisse pour chercher sous le sofa, et pour l'atteindre elle est obligée de se mettre à genoux, la tête baissée. S'étant remise sur le canapé, la serviette fut encore nécessaire, et alors elle s'essuya partout, de sorte que pas une petite portion de son beau corps ne fut un secret pour mon œil avide de tant de charmes. J'étais certain qu'elle me savait spectateur de tout ce manège, et elle devinait probablement tout le ravage qu'elle faisait sur ma nature inflammable.

Enfin, la toilette étant achevée, elle vint me délivrer, et je l'enlace dans mes bras en lui disant :

« J'ai tout vu. »

Elle fait l'incrédule, je lui montre le parquet et lui dispose à user de mes droits, quand le maudit Moïse entre. Il était aveugle ou il put s'apercevoir de l'état où m'avait mis sa fille : cependant il vint à moi en me remerciant, et me donnant quittance de la somme qu'il venait de toucher, en disant :

« Vous êtes le maître de toute ma maison. »

Je leur dis adieu et je partis fâché. Monté dans mon phaéton, je me rendis chez moi, et, gardant le cocher, je le chargeai de trouver tout de suite une écurie et une remise.

Je pensais à ne plus voir Lia, et j'avais de l'aigreur contre elle. Elle ne m'avait que trop plu dans ses postures voluptueuses; mais elle m'avait causé une irritation ennemie mortelle de l'amour. Elle l'avait forcé à être voleur, et l'enfant affamé y avait consenti; mais quand après le fait il se crut en devoir d'exiger une nourriture plus substantielle et qu'il se vit refusé, le mépris succéda à l'ardeur. Lia ne voulut pas s'avouer ce qu'elle était en effet et mon amour ne voulut pas se déclarer fripon.

Je fis connaissance avec un fort aimable chevalier, militaire, homme de lettres, grand amateur de chevaux, qui me fit faire plusieurs jolies connaissances, que pourtant je ne cultivai pas, parce qu'il aurait fallu auprès de toutes me mettre en frais de sentiments, et que je ne voulais que des plaisirs solides, même au prix de grosses sommes. Le chevalier de Brézé n'était pas l'homme qu'il me fallait; il était trop vertueux pour un libertin tel que moi. Il m'acheta le phaéton et les chevaux que j'avais promis à Lia, et je n'y perdis que trente sequins.

Un M. Baretti, qui m'avait connu à Aix en Savoie et qui servait de croupier au marquis de Prié, me mena chez la Mazzoli, ci-devant danseuse, et alors maîtresse du chevalier Raiberti, homme froid et très honnête homme, qui était alors chargé du portefeuille des affaires étrangères de Sa Majesté allobroge. Cette femme, point jolie, était fort complaisante; elle me faisait venir chez elle des filles, mais pas une ne me parut digne de remplacer Lia, que je croyais ne plus aimer; mais je me trompais.

Le chevalier Cocona, qui, dans ce moment avait le malheur d'être voué à sainte Véronique, me céda sa maîtresse, jeune soubrette fort jolie ; mais, malgré le témoignage de mes yeux, malgré les assurances qu'elle me donna, je n'eus pas le courage de la toucher; la peur me la fit laisser intacte. Le comte Trana, frère du chevalier, ancienne connaissance d'Aix, me présenta à Mme de Sc., femme de la haute volée et très bien de sa personne; mais elle voulut m'engager dans une démarche criminelle dont mon bon génie me garantit, et je cessai de la voir. Le comte Trana se justifia. Peu de temps après, son oncle étant venu à mourir, il devint riche; mais il se maria, et fut malheureux.

Je m'ennuyais et Désarmoises, qui mangeait toujours avec moi, n'y trouvait pas son compte. Il me conseilla de faire la connaissance d'une Française, marchande de modes très célèbre à Turin. Elle se nommait Mme R. Elle avait à son service sept ou huit demoiselles qu'elle faisait travailler dans une salle contiguë à son magasin. Il croyait que, si je savais m'y prendre, je pourrais m'en approprier une à mon goût. La bourse bien fournie, je ne crus pas la chose fort difficile, et je suivis son conseil. J'entre chez cette dame et je fus agréablement surpris en y trouvant Lia occupée à marchander une foule de choses, mais dont elle trouvait le prix trop élevé. Elle me dit d'un ton de reproche obligeant qu'elle me croyait malade.

« J'ai été très occupé, » lui dis-je.

Et je sentis toute mon ardeur se réveiller.

« J'aurai, ajoutai-je, le plaisir de vous voir demain.»

Elle m'invita à une noce juive où, me dit-elle, je trouverais nombreuse compagnie et plusieurs jolies demoiselles. Je savais que ces sortes de cérémonies sont fort amusantes, et je lui promis d'y assister. Après avoir

beaucoup marchandé, trouvant tout trop cher, elle s'en alla. Mme R. allait remettre à leur place tous ces colifichets, quand je lui dis :

« Je prends tout cela pour mon compte. »

Elle fit un sourire, et tirant ma bourse, je lui comptai son argent.

« Où logez-vous, monsieur, me dit-elle, et à quelle heure dois-je vous envoyer ces emplettes?

— Vous pourriez, madame, me faire l'honneur de me les apporter demain vous-même à neuf heures et déjeuner avec moi.

— Je ne saurais m'absenter un moment d'ici, monsieur. »

Mme R., malgré ses trente-cinq ans, était encore ce qu'on peut appeler un morceau ragoûtant et m'avait donné des velléités.

« Je voudrais, lui dis-je, des blondes noires.

— Veuillez me suivre, monsieur, je vous prie. »

Je fus ravi en voyant dans la salle une foule de jeunes ouvrières toutes charmantes, très attentives à leur besogne et qui à peine osaient me regarder. Mme R. ouvrit plusieurs armoires et me montra des blondes magnifiques. Distrait à contempler le troupeau de nymphes, je lui dis que j'en voulais pour deux *baoutes* à la vénitienne. Elle savait ce que c'est. A Venise c'était de mon temps un objet du plus grand luxe. Ces blondes me coûtèrent au delà de cent sequins. Nommant deux de ses demoiselles, Mme R. leur dit qu'elles me les porteraient le lendemain chez moi avec les marchandises que Lia avait choisies, et qu'elle avait trouvées trop chères. Un Oui, maman, fut leur réponse.

Elles se levèrent, vinrent baiser la main à leur maman, cérémonie que je trouvai plaisante, mais qui me fournit l'occasion de les examiner ; je les trouvai charmantes.

Nous rentrons dans le magasin, et m'asseyant auprès du comptoir, je fais l'éloge de la beauté de ces jeunes personnes, en ajoutant, ce qui n'était pas vrai, que je l'aurais préférée à ses élèves. Elle me remercia en me disant sans détour qu'elle avait un amant, et elle me l'annonça un instant après. C'était le comte de Saint-Giles, homme caduc et très peu propre à la galanterie. Je crus que Mme R... plaisantait, mais je sus le lendemain qu'elle m'avait dit vrai. Chacun a son goût, et je suppose que cette femme, capable encore de faire un caprice, était plus amoureuse de la bourse que de la personne de son barbon. Je l'avais connu au café du Change.

Le lendemain les deux jolies soubrettes vinrent me porter les marchandises. Je leur offris du chocolat, mais impossible de le leur faire accepter. Le caprice me vint de les charger de porter à Lia tout ce qu'elle avait choisi, les priant de revenir pour me dire comment elle aurait accueilli mon présent. Elles s'en chargèrent et attendirent que j'eusse écrit un billet. Il me fut impossible de leur donner la moindre marque de tendresse ; car je n'avais pas osé fermer la porte, et la maîtresse ainsi que les laides filles de la maison ne faisaient qu'aller et venir ; mais à leur retour, les ayant attendues sur l'escalier, et après leur avoir donné un sequin à chacune, je leur dis qu'il ne dépendait que d'elles de s'emparer de mon cœur. Lia avait agréé mon beau présent et me faisait dire qu'elle m'attendait.

Dans l'après-midi, me promenant sans but, je vins à passer devant le magasin de modes, et Mme R., m'ayant vu, m'invita à entrer et me fit asseoir auprès d'elle.

« Monsieur, me dit-elle, je vous remercie beaucoup de votre générosité envers mes demoiselles. Elles sont reve

nues enchantées. Dites-moi franchement si vous êtes bien épris de la belle juive.

— J'en suis tout à fait amoureux; mais, comme je ne suis pas heureux, j'en ai pris mon parti.

— Vous avez parfaitement fait. Lia est une friponne qui ne pense qu'à faire des dupes de tous ceux qui se laissent séduire par ses charmes.

— Ne serait-ce peut-être pas aussi la maxime de vos charmantes élèves ?

— Non, mais elles ne sont complaisantes que quand je le leur permets.

— Je me recommande donc à vos bontés, car elles n'ont pas même voulu accepter une tasse de chocolat.

— C'est ainsi qu'elles doivent agir, je vois que vous ne connaissez pas Turin. Vous trouvez-vous bien logé là où vous êtes?

— Très bien.

— Y êtes-vous en parfaite liberté?

— Je le pense.

— Pouvez-vous donner à souper à qui vous voulez et faire tout ce que vous voulez dans votre intérieur? Je suis sûre que non.

— Je n'ai pas eu jusqu'à présent l'occasion d'en faire l'expérience; mais je crois...

— Ne vous flattez de rien, car c'est une maison d'espions de police.

— Vous croyez donc que je ne pourrais point vous y donner à souper avec deux ou trois de vos élèves?

— Ce que je sais fort bien, c'est que j'aurais garde d'y aller. Le lendemain matin toute la ville le saurait, et surtout la police.

— Et si j'allais me loger ailleurs?

— Ce serait partout la même chose, car Turin est un repaire d'espions; mais je connais une maison où vous

pourriez vivre à votre guise et où mes demoiselles mêmes, avec des ménagements, pourraient vous porter tout ce que vous achèteriez chez moi.

— Où est cette maison ? je suivrai en tout vos conseils.

— Ne vous confiez à aucun Piémontais, me dit-elle, c'est chose essentielle. »

Ensuite elle m'indiqua une petite maison bien meublée qui n'était habitée que par un vieux concierge et sa femme. « On vous la louera par mois, me dit-elle, et en payant le mois d'avance, on ne vous demandera pas même votre nom. « Cette jolie maisonnette était à deux cents pas de la citadelle, dans une rue solitaire, ayant une porte qui donnait dans la campagne et par où je pouvais entrer, même en voiture.

Je trouvai tout comme Mme R. me l'avait dépeint. Je payai sans marchander le mois d'avance, et dès le lendemain je m'y établis. Mme R. admira ma célérité.

Je me rendis à la noce juive et j'y eus du plaisir, car cette cérémonie a quelque chose de symbolique et de ridiculement grotesque tout à la fois; mais je résistai à tout l'art que Lia mit en œuvre pour me prendre encore dans ses filets. Je louai à son père une voiture fermée que je plaçai, ainsi que les chevaux, dans ma petite maison. De cette manière, je me trouvai le maître d'aller où bon me semblait, par devant et par derrière, de nuit et de jour, car j'étais absolument à la ville et aux champs. Je fus obligé d'indiquer mon logement au curieux Gama et je crus ne devoir rien cacher à Désarmoises, car le besoin le tenait entièrement sous ma dépendance. Malgré cela, ma porte, par mes ordres, était toujours fermée pour eux comme pour tout le monde, à moins que je ne donnasse des instructions particulières pour ouvrir aux personnes que j'attendais. Je n'avais aucun sujet de douter de la fidélité de mes deux domestiques.

C'est dans cette bienheureuse maison que je passai en revue toutes les jolies demoiselles de Mme R. Celle que je voulais exploiter y venait toujours accompagnée d'une autre qui lui servait de chaperon, et que je renvoyais d'ordinaire après lui avoir donné sa part au gâteau. La dernière, appelée Victorine, jolie comme un cœur et tendre comme une colombe, avait le malheur d'être ce qu'on appelle *barrée*, et elle n'en savait rien. Mme R., qui n'en savait rien non plus, me l'avait donnée pour vierge; et je la crus telle pendant deux heures de suite, espérant toujours de venir à bout de vaincre le charme, ou plutôt de briser la coquille. Tout fut inutile. Enfin, épuisé de fatigue, je voulus voir à quoi tenait l'impossibilité. Je la mis en posture, et armé d'une bougie je commençai l'inspection. Je vis une membrane charnue percée d'un si petit trou que la tête d'une grosse épingle aurait à peine pu y passer. Victorine m'encouragea à forcer le passage avec mon petit doigt, mais je fis de vains efforts pour percer ce mur que la nature avait rendu impénétrable par les moyens ordinaires. J'étais tenté de me servir d'un bistouri pour détruire l'obstacle, et la jeune fille m'excitait à le faire; mais, craignant une hémorrhagie qui m'aurait peut-être mis dans de cruels embarras, je me retins et je fis bien.

La pauvre Victorine, condamnée à mourir vierge, à moins qu'un habile chirurgien ne lui fît la même opération que l'on fit à Mlle Cheruffini peu de temps après que M. Lepri l'eût épousée, pleura de douleur lorsque je lui dis :

« Ma chère enfant, ton petit dieu Hymen défie l'amour le plus vigoureux de pénétrer dans son temple. »

Mais je l'apaisai en l'assurant qu'un bon chirurgien pouvait aisément la rendre femme parfaite.

Le lendemain je contai l'accident à Mme R. Elle me dit en riant :

« Mais voilà un accident heureux pour Victorine : cela peut lui faire faire fortune. »

Le comte de Padoue la fit opérer quelques années après et fit sa fortune. A mon retour d'Espagne, je la trouvai enceinte, ce qui m'empêcha de me payer de mes inutiles efforts.

Le jeudi saint, de grand matin, on vint m'annoncer Moïse et Lia. Je ne m'attendais pas à leur visite, mais je leur fis grand accueil. Pendant la semaine sainte les juifs n'osaient pas se montrer dans les rues de Turin, je leur conseillai donc de passer les trois jours chez moi, et quand je vis que le fripon m'offrait l'achat d'une belle bague, je vis que je n'aurais pas beaucoup de peine à les persuader.

« Je ne pourrai, lui dis-je, acheter cette bague que des mains de Lia. »

Il sourit, s'imaginant sans doute que je lui en ferais présent ; mais je m'étais déjà promis de tromper son espérance. Je leur donnai noblement à dîner et à souper, et le soir ils allèrent se coucher dans une jolie chambre à deux lits peu distante de la mienne. J'aurais pu les faire coucher séparément et placer Lia dans une chambre qui touchait à la mienne et qui m'aurait facilité auprès d'elle une excursion nocturne ; mais j'avais trop fait pour Lia afin de consentir à rien devoir à une surprise ou même au simple mystère. Je voulais qu'elle vînt d'elle-même.

Le lendemain, Moïse, voyant que je n'avais pas encore acheté la bague et ayant des affaires qui l'obligeaient à sortir, me demanda la voiture pour toute la journée, en me disant qu'il reviendrait le soir pour reprendre sa fille. Je fis atteler, et à son départ je lui achetai la bague

pour six cents sequins, mais aux conditions que je voulus. J'étais chez moi ; Lia ne pouvait pas me tromper. Dès que le père fut parti, je m'emparai de la fille. Elle fut docile et amoureuse toute la journée. Je l'avais mise dans l'état de nature, et quoique son corps fût tout ce qu'on peut imaginer de plus parfait, j'en usai et j'en abusai de toutes les manières. Le soir son père la trouva un peu fatiguée, mais il se montra aussi content que moi. Lia le fut moins, car elle s'attendait qu'au moment de son départ, je lui ferais présent de la bague ; mais je me bornai à lui dire que je voulais me réserver le plaisir de la lui porter chez elle.

CHAPITRE XIII

Ma victoire contre le vicaire directeur de la police. — Mon départ. — Chambéry. — La fille de Désarmoises. — M. Morin. M. M. d'Aix. — La pensionnaire. — Lyon. — Paris.

Le lundi de Pâques, un homme m'apporta un billet qui me citait à la police.

Cette citation qui ne me prédisait rien d'agréable, me surprit et me déplut beaucoup ; cependant, comme je ne pouvais pas l'éluder, je fis atteler et me rendis au bureau du vicaire directeur de la police. Je le trouvai assis à une grande table, entouré d'une vingtaine de personnes debout. C'était un homme d'une soixantaine d'années, souverainement laid, ayant son énorme nez à moitié rongé d'un ulcère que cachait un gros emplâtre de soie noire, la bouche extrêmement fendue, les lèvres

grosses et des yeux de chat extrêmement petits et surmontés de deux sourcils très épais à moitié blancs. Dès que ce dégoûtant personnage me vit, il me dit :

« Vous êtes le chevalier de Seingalt?

— C'est mon nom, et je viens m'informer de ce qu'il y a pour votre service.

— Je vous ai fait venir pour vous ordonner de partir dans trois jours au plus tard.

— Et, comme vous n'avez pas le droit de me donner un ordre pareil, moi je suis venu pour vous dire que je ne partirai que quand cela me plaira.

— Je vous ferai mettre hors des portes par force.

— A la bonne heure. Je ne puis pas résister à la force, mais j'espère que vous y penserez à deux fois ; car on ne chasse pas d'une ville bien policée un homme qui ne contrevient point aux lois du pays et qui a cent mille francs chez un banquier.

— C'est fort bien ; mais en trois jours vous avez le temps de plier bagage et d'arranger vos affaires avec votre banquier. Je vous conseille d'obéir, c'est le roi qui vous l'ordonne.

— Si je partais, je deviendrais complice de votre injustice, et je ne vous obéirai pas; mais, puisque vous mettez le nom du roi en avant, je vais sur-le-champ me présenter à Sa Majesté, qui reniera vos paroles ou qui révoquera l'ordre injuste que vous venez de m'intimer si publiquement.

— Est-ce que le roi, par exemple, n'est pas le maître de vous faire partir?

— Oui, par la force, et non par la justice. Il est aussi le maître, par la force, de me faire mettre à mort ; mais il faut qu'il me fournisse le bourreau, car il n'a pas le pouvoir de faire que je me suicide.

— Vous raisonnez fort bien, mais vous obéirez.

— Je raisonne bien, sans l'avoir appris de vous, et je n'obéirai pas. »

En achevant ces mots, je lui tournai le dos et, sans le saluer, je sortis.

J'étais furieux. Je me sentais disposé à résister ouvertement à tous les suppôts de la police de l'infâme vicaire. Cependant, m'étant bientôt calmé, j'appelai la prudence à mon aide, et, me rappelant M. le chevalier Raiberti que j'avais connu chez la danseuse qu'il entretenait, je me décidai à lui aller demander conseil. Il était premier commis au département des affaires étrangères. J'ordonnai à mon cocher de me conduire chez lui, et je lui contai toute l'histoire, finissant par lui dire que j'avais besoin de parler au roi, car j'étais décidé à ne partir que par la force. Ce brave homme me conseilla de m'adresser de préférence au chevalier Osorio, qui tenait alors le portefeuille des affaires étrangères, et qui parlait au roi quand il voulait. Son conseil me sourit, et je me rendis à l'instant chez ce ministre, Sicilien et homme de beaucoup d'esprit. Il me reçut fort bien, et après lui avoir conté le fait, je le priai de vouloir bien en informer Sa Majesté, ajoutant que, comme l'ordre du vicaire me paraissait horriblement injuste, j'étais déterminé à n'y obtempérer que par force. Il me promit de faire ce que je souhaitais et me dit de repasser le lendemain.

En le quittant, je fis un tour de promenade à pied pour me distraire, puis je me rendis chez l'abbé Gama, espérant être le premier à lui faire part de ma ridicule aventure. Je me trompais ; il savait déjà que j'avais reçu l'ordre de partir et de quelle façon j'avais répondu au vicaire. Quand il sut que je persistais dans la résolution de ne pas obéir, il n'osa point condamner ma fermeté, tout extraordinaire qu'elle lui parût ; car le cher abbé ne comprenait pas beaucoup comment on pouvait

refuser d'obtempérer à un ordre intimé par l'autorité. Il m'assura que, dans tous les cas, si je partais, il m'enverrait les instructions qui m'étaient nécessaires partout où je le lui dirais.

Le lendemain, le chevalier Osorio me reçut de l'air le plus affable. J'en augurai bien. Le chevalier Raiberti lui avait parlé de moi, et il me dit qu'il avait entretenu le roi de mon affaire, ainsi que le comte d'Aglié, et que je pourrais rester aussi longtemps que je voudrais. Ce comte d'Aglié n'était autre que le dégoûtant vicaire. Il me dit que je devais aller chez lui et qu'il m'accorderait le temps dont j'avais besoin pour terminer mes affaires à Turin.

« Je n'ai d'autres affaires ici, lui dis-je, que de dépenser de l'argent, en attendant des instructions de la cour de Portugal, pour le congrès qu'on doit tenir à Augsbourg et où je dois représenter Sa Majesté Très Fidèle.

— Vous croyez donc que ce congrès aura lieu?

— Personne n'en doute.

— Quelqu'un croit qu'il s'en ira en fumée. Je suis, au reste, charmé d'avoir pu vous être utile, et j'apprendrai avec plaisir comment le vicaire vous aura reçu. »

Je ne me sentais pas d'aise. Je me rendis de suite chez le vicaire, heureux de pouvoir me montrer victorieux et curieux de voir la mine qu'il ferait en me voyant. Je ne pouvais pas cependant me flatter de le trouver décontenancé, car ces sortes de gens ont un véritable front de geôlier : la rougeur ne s'y montre jamais.

Dès qu'il m'aperçut, il me dit :

« Le chevalier Osorio m'a dit que vous avez des affaires qui vous obligent à passer encore quelques jours à Turin. Ainsi vous pouvez rester, mais il faut me dire à peu près de combien de jours vous avez besoin.

— C'est une chose qu'il m'est impossible de vous dire.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— J'attends de la cour de Portugal des instructions pour le congrès qui doit avoir lieu à Augsbourg, et, pour pouvoir déterminer l'époque de mon départ, il faudrait que je pusse interroger Sa Majesté Très Fidèle. Je crois cependant que je pourrai partir pour Paris dans environ un mois. Si ce temps ne me suffisait pas, j'aurais l'honneur de vous en prévenir.

— Vous me ferez plaisir. »

Lui ayant cette fois tiré ma révérence et reçu la sienne, je sortis et je retournai chez M. le chevalier Osorio, qui me dit, en souriant, qne j'avais attrapé le vicaire, car j'avais pris un terme indéfini qui me mettait fort à mon aise.

Le politique Gama, qui croyait fermement à la réunion du congrès, éprouva une joie extrême quand je lui dis que le chevalier Osorio ne croyait pas qu'il aurait lieu. Il était ravi de se voir plus fin qu'un ministre; cela le relevait à ses propres yeux, tant les hommes aiment à se flatter en caressant une idée favorite. Je lui dis que, quelles que fussent les idées du chevalier, je me rendrais à Augsbourg et que je partirais dans trois ou quatre semaines.

Mme R. me fit les plus grands compliments, car elle était enchantée que j'eusse humilié le vicaire; cependant nous jugeâmes convenable de suspendre nos petits soupers avec ses filles. Comme j'avais goûté de toutes, ce sacrifice ne me parut pas infiniment pénible.

Je vécus ainsi jusqu'à la moitié du mois de mai, époque à laquelle je quittai Turin, après avoir reçu de l'abbé Gama une lettre pour lord Stormon, qui devait être à Augsbourg plénipotentiaire du roi d'Angleterre. C'était

avec ce noble insulaire que je devais me concerter dans ma mission.

Désirant faire une visite à Mme d'Urfé avant de me rendre en Allemagne, je lui écrivis de m'envoyer à Lyon une lettre pour M. de Rochebaron, dont il pouvait m'arriver d'avoir besoin. J'en demandai une également à M. Raiberti pour Chambéry, où je voulais m'arrêter trois ou quatre jours pour visiter à la grille de son couvent la divine M. M., à laquelle je pensais toujours avec une vive tendresse. J'écrivis à mon ami Valenglard en le priant de rappeler à Mme Morin qu'elle m'avait promis de me faire voir une ressemblance à Chambéry.

Mais voici encore un événement digne d'être cité et qui me fut très préjudiciable.

Cinq ou six jours avant mon départ, Désarmoises, triste, abattu, vint m'apprendre qu'on lui avait signifié l'ordre de partir de Turin dans les vingt-quatre heures.

« Savez-vous pourquoi? lui dis-je.

— Hier, au café du Commerce, le comte Scarnafisch se permit de dire que la France soudoie le gazettier de Berne, pour le faire parler à sa guise. Je lui dis que c'est faux; il s'emporta, sortit du café tout en colère et me lança un regard qui n'était pas équivoque. Je sortis après lui pour lui faire entendre raison ou lui accorder satisfaction; mais il n'a ni assez de raison ni assez de courage; il ne voulut point m'entendre, et je soupçonne qu'il est allé se plaindre. Demain, de bonne heure, il faudra que je décampe.

— Vous êtes Français, et, pouvant réclamer la protection de votre ambassadeur, vous auriez tort de partir si subitement.

— D'abord l'ambassadeur est absent, et puis mon cruel père me désavoue. J'aime mieux partir et vous aller attendre à Lyon. Je vous prie seulement de me

prêter encore cent écus, dont je vous tiendrai compte.

— Ce sera, lui dis-je, un compte facile, mais long à tenir.

— C'est possible, mais si je le puis, croyez que je reconnaîtrai vos bontés. »

Je lui donnai cent écus en lui souhaitant un bon voyage, et je lui dis que je m'arrêterais quelques jours à Chambéry.

Ayant pris une lettre de crédit sur Augsbourg, je quittai Turin et en trois jours j'arrivai à Chambéry. Comme de mon temps il n'y avait qu'une seule auberge dans cette ville, je ne fus pas embarrassé du choix, mais je me trouvai bien logé.

En entrant dans ma chambre, je fus frappé de la rencontre d'une très jolie personne qui sortait d'une pièce contiguë à mon logement.

« Qui est cette jeune dame? dis-je à la fille qui m'accompagnait.

— C'est, me répondit-elle, la femme d'un jeune monsieur qui garde le lit pour guérir d'un coup d'épée qu'il a reçu il y a quatre jours en venant de France. »

Je n'avais pu voir cette femme sans sentir l'aiguillon de la concupiscence. En sortant pour aller à la poste, je vois sa porte entr'ouverte, je m'arrête et, en ma qualité de voisin, je lui offre mes services. Elle me remercie poliment et m'invite à entrer. Voyant un beau jeune homme au lit, sur son séant, je m'approchai et m'informai de son état.

« Le chirurgien lui a défendu de parler, me dit la jeune dame, à cause d'un coup d'épée qu'il a reçu à la poitrine à une demi-lieue d'ici. Nous espérons qu'il sera guéri en peu de jours pour pouvoir continuer notre voyage.

— Et où voulez-vous aller, madame?

— A Genève. »

Au moment où je voulais sortir, la fille de l'auberge vint me demander si je voulais souper seul dans ma chambre ou si je souperais avec madame. Riant de sa bêtise, je lui dis que je souperais dans ma chambre, ajoutant que je n'avais pas l'honneur de connaître madame.

A ces mots, la jeune dame me dit que si je voulais bien lui faire l'honneur de souper chez elle, je lui ferais plaisir; le mari, à voix basse, me répéta cette assurance. J'acceptai avec reconnaissance et je crus m'apercevoir que cela leur était agréable. En sortant, la jolie dame m'ayant accompagné jusqu'à l'escalier, je pris la liberté de lui baiser la main, ce qui, en France, est une déclaration d'amour aussi respectueuse que tendre.

Je trouvai à la poste une lettre de Valenglard, qui m'annonçait que Mme Morin était prête à venir à Chambéry si je voulais lui envoyer une voiture; et une autre de Désarmoises datée de Lyon. Il me disait qu'en sortant de Chambéry, il avait rencontré dans une voiture sa fille avec un coquin qui l'avait enlevée, et qu'il lui avait enfoncé son épée dans le corps, et qu'il l'aurait tué, s'il avait pu arrêter la voiture qui les conduisait à Chambéry. Il ne doutait pas qu'ils ne se fussent arrêtés en cette ville, et il me priait de chercher à persuader sa fille de retourner à Lyon. Il ajoutait que si elle ne le voulait pas, je devais lui rendre le service de demander main-forte, et prendre fait et cause pour un malheureux père qui réclamait une fille chérie, m'assurant qu'elle n'était pas mariée. Il me suppliait de lui répondre par un exprès et m'envoyait son adresse.

Il ne me fut pas difficile de juger que cette fille n'était autre que ma voisine; mais j'étais loin de me sentir disposé à répondre aux intentions du père.

Dès que je fus rentré, je fis partir Le Duc avec une berline à quatre places, que j'envoyai à Mme Morin, la prévenant par lettre que, n'étant à Chambéry que pour elle, je l'y attendrais à sa commodité. Cela fait, je m'abandonnai à la joie que m'inspirait la singulière aventure que m'offraient la fortune et un concours particulier de circonstances toutes romanesques.

Mlle Désarmoises et son ravisseur m'avaient inspiré de l'amitié, et je ne me mettais pas en peine de rechercher si le sentiment qui me guidait était vice ou vertu ; mais, sans m'en rendre compte, je sentais qu'il y avait de l'un et de l'autre ; car, si d'un côté j'étais amoureux, de l'autre j'éprouvais une véritable satisfaction de pouvoir aider ces deux jeunes amants, d'autant plus que je connaissais la passion criminelle du père assassin.

Je passai dans leur chambre et je trouvai le malade entre les mains du chirurgien. La blessure, quoique profonde, n'était point dangereuse : la suppuration s'était établie sans inflammation, et le jeune homme n'avait besoin que de temps et de repos. Quand le docteur fut sorti, je lui fis mon compliment sur son état, lui conseillant la diète et le silence. Puis, remettant à Mlle Désarmoises la lettre que je venais de recevoir de son père, je les saluai en leur disant que j'allais attendre dans ma chambre que l'heure du souper fût venue. J'étais certain qu'après avoir lu la lettre de son père, elle viendrait me parler.

En effet, un quart d'heure après, elle vint frapper modestement à la porte, et dès que je l'eus fait entrer, elle me remit modestement ma lettre en me demandant ce que je pensais faire.

« Rien. Je me croirai heureux si vous me mettez à portée de pouvoir vous être utile.

— Je respire !

— Avez-vous pu croire le contraire ? Vous m'avez vivement intéressé dès que je vous ai vue, et vous pouvez disposer de moi. Êtes-vous mariés ?

— Non, mais nous le serons en arrivant à Genève.

— Asseyez-vous, et contez-moi bien vos affaires. Je sais que votre père a le malheur d'être amoureux de vous et que vous le fuyez.

— Il vous l'a dit, à ce que je vois, et j'en suis bien aise. Il vint à Lyon, il y a un an, et dès que je le sus arrivé, je me retirai chez une amie de ma mère, car il me serait impossible de rester une heure en présence de mon père sans m'exposer aux plus monstrueuses violences. Le jeune homme que vous avez vu au lit est le fils unique d'un riche négociant de Genève. C'est mon père qui l'introduisit chez nous il y a deux ans, et nous ne tardâmes pas à nous aimer. Mon père étant reparti, mon amant s'adressa à ma mère et me demanda en mariage ; mais, mon père étant à Marseille, ma mère crut ne pas pouvoir disposer de moi sans son consentement. Elle lui écrivit, mais il répondit qu'à son retour à Lyon il ferait connaître sa détermination. Mon amant partit pour Genève, et, son père consentant à notre union, il revint avec tous les renseignements nécessaires et bien recommandé par M. Tolosan. Lorsque mon père revint de Marseille, je me sauvai, comme je vous l'ai dit, et mon ami me fit demander à lui par M. Tolosan.

« Je ne répondrai, dit-il, que lorsque ma fille sera rentrée chez moi. »

M. Tolosan m'ayant rendu la réponse de mon père, je lui dis que j'étais prête à obéir si ma mère voulait venir me prendre et me tenir sous sa garde ; mais, lorsque ce bon monsieur lui fit cette proposition, elle lui dit qu'elle connaissait trop son mari pour oser m'exposer à me loger sous le même toit. M. Tolosan parla de nouveau à

mon père afin d'obtenir son consentement ; mais en vain. Il partit quelques jours après, et nous apprîmes qu'il était d'abord à Aix en Savoie, puis à Turin, et voyant enfin qu'il ne voulait se déterminer à rien, mon amant me proposa de partir avec lui, me faisant assurer par M. Tolosan qu'il m'épouserait dès que nous serions arrivés à Genève. Ma mère ayant consenti à cette démarche, nous partîmes il y a huit jours. Le malheur a voulu que nous ayons pris la route de la Savoie et que nous ayons rencontré mon père à peu de distance de cette ville. Dès qu'il nous eut reconnus, il fit arrêter la voiture, et, s'approchant, il voulut me forcer de descendre. Je me mis à crier, et mon amant m'ayant pris entre ses bras pour me protéger, mon père se saisit de son épée et la lui enfonça dans la poitrine. Il aurait redoublé sans doute ; mais, voyant du monde qui accourait à mes cris et à ceux du voiturier et, croyant probablement mon ami mort, il remonta à cheval et se sauva à toute bride. Je vous montrerai l'épée encore toute sanglante.

— Je suis obligé de répondre à sa lettre, et je pense au moyen de vous obtenir son consentement.

— Il n'est pas nécessaire, car nous serons bien mariés et heureux sans cela.

— Sans aucun doute ; mais vous ne pouvez pas mépriser votre dot.

— Quelle dot, mon Dieu? Il n'a rien.

— Mais à la mort de son père, le marquis Désarmoises....

— C'est une fable. Mon père n'a qu'une petite pension viagère pour avoir servi trente ans comme courrier. Son père est mort depuis vingt ans, et ma mère et ma sœur ne vivent que de leur travail. »

Je fus confondu de l'impudente effronterie de cet homme qui, après m'en avoir imposé si longtemps, me

mettait à même de découvrir son imposture. Je me tus. On vint nous dire que le souper était servi, et nous restâmes trois heures à table, parlant sans cesse de cette affaire. Le pauvre blessé n'eut qu'à m'écouter pour connaître mes sentiments. Sa jeune amie, aussi spirituelle que jolie, plaisanta sur la folle passion de son père et m'apprit que, depuis l'âge de onze ans, il l'avait aimée en fou.

« Vous avez toujours su lui résister? lui dis-je.

— Oui, toujours, lorsqu'il a voulu pousser trop loin le badinage.

— Et le badinage a-t-il duré longtemps?

— Deux ans. J'avais treize ans quand, me jugeant mûre, il tenta de me cueillir; mais je me mis à crier et, me sauvant toute nue de son lit, j'allai me réfugier dans celui de ma mère, qui, depuis ce jour-là, n'a plus permis que je couchasse avec lui.

— Vous couchiez avec lui! Comment votre mère pouvait-elle souffrir cela?

— Elle ne pouvait pas penser que son amour fût criminel, et moi j'étais loin d'y entendre malice. Je croyais que ce qu'il me faisait et ce qu'il me faisait faire n'était que bagatelles.

— Mais quant au bijou, vous l'avez sauvé?

— Je l'ai gardé pour mon amant. »

Le pauvre amant, qui souffrait plus de la faim que de sa blessure, se mit à rire à ces mots, et elle alla le couvrir de ses baisers. Pendant cela j'étais dans une irritation complète. La narration avait été trop naïve pour que je pusse y rester froid, et surtout en la regardant; car elle avait tout ce qu'on peut désirer dans une femme, et je pardonnais presque à son père d'en être amoureux et d'avoir oublié qu'elle était sa fille. Lorsqu'elle vint me reconduire, je lui fis sentir ce qu'elle avait réveillé

en moi, et elle se prit à rire; mais mes domestiques étaient là, force me fut de la laisser partir.

Le lendemain, de très bonne heure, j'écrivis à son père en lui annonçant que sa fille était décidée à ne plus quitter son amant, que celui-ci n'était que légèrement blessé, qu'à Chambéry ils étaient en sûreté sous la protection des lois, et qu'enfin, connaissant leur histoire et les jugeant bien assortis, je ne pouvais que les approuver de vouloir vivre l'un pour l'autre. Quand ma lettre fut achevée, je passai dans leur chambre pour la leur faire lire, et, voyant la belle fugitive embarrassée pour m'exprimer les sentiments de sa reconnaissance, je priai le malade de me permettre de l'embrasser.

« Commencez par moi, » me dit-il en m'ouvrant ses bras.

Mon amour hypocrite se couvrit alors du manteau de la tendresse paternelle. Après avoir embrassé l'amant, j'embrassai amoureusement la maîtresse, et, les nommant mes enfants, je leur offris ma bourse pleine d'or, s'ils en avaient besoin. Dans ces entrefaites, le chirurgien étant venu, je rentrai dans ma chambre.

Mme Morin arriva sur les onze heures avec sa fille, précédées de Le Duc en courrier, qui les annonçait par un roulement de coups de fouet. Je la reçus à bras ouverts, la remerciant vivement du plaisir qu'elle avait bien voulu me procurer.

La première nouvelle qu'elle me donna fut que Mlle Roman était maîtresse de Louis XV, qu'elle habitait une belle maison à Passy et, qu'étant grosse de cinq mois, elle était sur le chemin de devenir reine de France comme mon divin oracle le lui avait prédit.

« A Grenoble, ajouta-t-elle, on ne parle que de vous, et je vous conseille de ne pas y revenir, à moins que vous ne soyez résigné à devenir des nôtres ; car on ne vous

laisserait pas partir. Vous auriez à vos pieds toute la noblesse et surtout les femmes jalouses et curieuses de connaître le sort de leurs filles. Il n'y a plus personne maintenant qui ne croie à l'astrologie judiciaire, et Valenglard triomphe. Il a parié cent louis contre cinquante que ma nièce accouchera d'un prince. Il est sûr de gagner ; mais, s'il perd, on se moquera de lui.

— Il ne perdra pas, soyez-en sûre.

— Est-il bien sûr ?

— L'horoscope n'a-t-il pas été vrai dans le principal ? Il faudrait que j'eusse fait une grande faute de calcul pour que la fin ne répondît pas au commencement.

— Vous me ravissez.

— Je vais à Paris, et j'espère que vous me donnerez une lettre pour Mme Varnier, qui me procurera le plaisir de voir votre nièce.

— Vous ne pouvez pas en douter, et demain vous l'aurez. »

Je lui présentai Mlle Désarmoises sous le nom de famille de son amant, après m'être assuré toutefois que celle-ci dînerait avec nous. Après le dîner nous allâmes ensemble au couvent de M. M., qui, dès qu'on lui eut annoncé sa tante, descendit à la grille, fort surprise d'une visite inattendue ; mais il lui fallut toute sa présence d'esprit pour ne pas se trahir en me voyant. Quand sa tante m'eut présenté par mon nom, elle me dit, avec cet à-propos si naturel aux femmes, que pendant son séjour à Aix, elle m'avait vu cinq ou six fois à la fontaine, mais que je pouvais ne pas la reconnaître, car elle n'y avait jamais été que sous le voile. J'admirais autant sa finesse et son esprit que sa figure ravissante ; elle me paraissait embellie, et sans doute que mes regards le lui apprirent. Nous passâmes une heure à parler de Grenoble et de ses

anciennes connaissances qu'elle se rappelait avec plaisir, ensuite elle nous quitta pour aller prendre une jeune pensionnaire qu'elle aimait et qu'elle voulait présenter à sa tante.

Je saisis cet instant pour dire à Mme Morin que j'étais émerveillé de la ressemblance, qu'elle avait même le son de voix de ma M. M. de Venise, et je la priai de me procurer le bonheur de déjeuner le lendemain avec sa nièce et de lui faire accepter douze livres d'un excellent chocolat que j'apportais de Gênes.

« Je vous engage, me dit-elle, à lui offrir ce présent vous même; car, quoique nonne, elle est femme, et un présent nous fait plus de plaisir de la main d'un homme que de la part d'une femme. »

M. M. revint avec la supérieure, deux autres nonnes et la jeune pensionnaire, Lyonnaise belle à ravir. Je fus obligé de faire la chouette à toutes ces béguines, et Mme Morin dit à sa nièce que je désirais essayer d'un excellent chocolat que j'avais apporté de Gênes, mais que je souhaitais qu'il fût fait par sa converse.

« Monsieur, me dit M. M., ayez la bonté de m'envoyer le chocolat, et demain nous déjeunerons ensemble avec ces chères sœurs. »

Aussitôt que je fus de retour à l'auberge, j'envoyai le chocolat avec un billet très respectueux, et je soupai dans la chambre de Mme Morin avec sa fille et Mlle Desarmoises dont je devenais épris de plus en plus; cependant je ne parlai que de M. M., et je crus m'apercevoir que la tante devinait que la belle nonne ne m'était pas étrangère.

Je déjeunai au couvent, et je me souviens que le chocolat, les biscuits et les confitures furent servis avec une recherche qui tenait beaucoup de la coquetterie. Quand nous eûmes déjeuné, je dis à M. M. qu'il ne lui serait pas

aussi facile de me donner à dîner à une table de douze couverts assis à la même table, mais dont la moitié serait dans le couvent et l'autre moitié dans le parloir, séparée par une mince grille.

« Je serais curieux de voir cela, lui dis-je, si vous vouliez me permettre d'en faire les frais.

— Volontiers, » répliqua M. M.

Et ce dîner mi-sacré mi-profane fut fixé pour le lendemain.

M. M. se chargea de tout, et me promit d'inviter six religieuses. Mme Morin, qui connaissait mes goûts, lui dit de ne rien épargner, et moi, je la prévins que j'enverrais les vins qui seraient nécessaires.

Ayant reconduit Mme Morin, sa fille et Mlle Désarmoises, je me rendis chez M. Magnan, auquel j'avais été recommandé par le chevalier Raiberti, et l'ayant prié de me faire trouver des vins excellents, il me pria de faire prendre à sa cave tout ce que je pourrais désirer. Je fus servi à souhait.

Ce M. Magnan était un homme d'esprit, d'une figure agréable, très à son aise. Il occupait hors de la ville une maison vaste et commode, où son épouse, femme aimable et encore très appétissante, faisait les honneurs au milieu de dix enfants, dont quatre demoiselles fort jolies, l'aînée surtout, qui avait alors dix-neuf ans. Il était gastronome par excellence et se piquait de l'être ; pour m'en convaincre, il m'invita à dîner pour le surlendemain.

Nous allâmes au couvent sur les onze heures, et après une heure d'entretien, au moment où l'horloge sonna midi, on vint nous prévenir que le dîner était servi. La table offrait un joli coup d'œil, elle était couverte de beau linge éclatant de blancheur et ornée de plusieurs petits vases de fleurs artificielles, mais parfumées selon l'espèce ; de sorte que le parloir en était embaumé. La

fatale grille était moins légère que je ne l'avais espéré, ce qui fit que je me trouvai assis à la gauche de M. M. et tout à fait en pure perte. J'avais la belle Désarmoises à ma droite, et cette charmante personne entretint la gaieté parmi nous en nous faisant une foule de jolis contes.

Le Duc et Costa nous servaient en dehors, et les religieuses étaient servies par leurs converses. L'abondance des mets, l'excellence et la variété des vins, mille propos aimables, quelquefois équivoques et toujours pour rire, firent durer ce repas pendant trois heures. Nous avions tous un brin de gaieté en sus de la raison, ou, pour parler nettement, nous étions tous gris, et sans la fatale grille j'aurais eu bon marché des onze femelles mes convives. Ma jeune Désarmoises surtout était d'une gaieté si folle, que si je ne l'avais pas retenue, il est probable qu'elle aurait scandalisé toutes les nonnes, qui n'auraient pas demandé mieux. Il me tardait de la tenir en tête à tête pour éteindre le feu qu'elle avait allumé dans tous mes sens, et je pouvais me promettre un succès complet à la première rencontre. Après le café, nous passâmes dans un autre parloir, et nous y restâmes jusqu'à l'entrée de la nuit. Mme Morin prit congé de sa nièce, et l'échange des remerciements, les serrements de mains et les assurances de souvenirs entre les nonnes et moi durèrent un grand quart d'heure. Après avoir dit à haute voix à M.M. qu'avant mon départ j'aurais l'honneur de la voir, nous rentrâmes à l'auberge très contents de cette partie de plaisir, unique dans son genre, et dont je jouis encore toutes les fois que je me la rappelle.

La bonne Mme Morin me laissa une lettre pour Mme Varnier, sa cousine, et je lui promis de lui écrire de Paris, et dans le plus grand détail, tout ce qui aurait rapport à la belle Roman. Je fis présent à sa fille d'une belle paire de boucles d'oreilles et à elle de douze livres

de bon chocolat que M. Magnan me procura, et que Mme Morin reçut comme venant de Gênes. Elle partit à huit heures, précédée par Le Duc en courrier, lequel fut chargé d'aller faire mes compliments à la famille du concierge.

Je trouvai chez le voluptueux Magnan un dîner à la Lucullus, et je lui promis d'aller loger chez lui toutes les fois que je passerais à Chambéry : je lui ai tenu parole.

En sortant de chez ce gastronome, j'allai faire une visite à M. M., qui vint toute seule à la grille. Après m'avoir exprimé sa reconnaissance de la visite brillante que j'avais su lui faire sous les auspices de sa tante, elle ajouta que j'étais venu troubler sa tranquillité.

« Je suis tout prêt, mon cœur, à franchir les murs de ton jardin bien plus lestement que ton fatal bossu.

— Hélas ! cela n'est pas possible, car, crois-moi, tu as déjà des espions. On est certain ici que nous nous sommes connus à Aix. Oublions tout, mon cher ami, pour nous épargner le tourment de vains désirs.

— Donne-moi ta main.

— Non, c'est fini. Je t'aime encore ; je t'aimerai probablement toujours, mais il me tarde de te savoir parti, et par ton départ, tu me donneras une preuve de ton amour.

— C'est affreux ! et tu m'étonnes. Tu parais jouir d'une santé parfaite : tu me sembles devenue plus belle ; je te sais faite pour le culte du plus aimable des dieux ; je ne comprends pas qu'avec du tempérament tu puisses vivre contente dans une continuelle abstinence.

— Hélas ! à défaut de la réalité, nous nous contentons du badinage. Je ne te cacherai pas que j'aime ma jeune pensionnaire. C'est un amour qui nourrit ma tranquillité. C'est une passion innocente. Ses caresses assouvissent un

feu qui me ferait mourir si je n'atténuais sa force par des badinages.

— Et ta conscience n'en souffre pas?

— Je n'en suis pas inquiète.

— Mais tu sais que tu pêches?

— Aussi je m'en confesse.

— Et que dit le confesseur?

— Rien. Il m'absout, et je suis heureuse.

— Et ta jolie pensionnaire se confesse aussi?

— Sûrement; mais elle ne s'avise pas de dire au confesseur ce qu'elle ne croit pas être un péché.

— Je m'étonne que le confesseur ne l'ait pas instruite; car instruire en ce sens est une grande jouissance.

— Notre confesseur est un sage vieillard.

— Je partirai donc sans avoir reçu de toi un simple baiser.

— Rien.

— Puis-je revenir demain? je partirai après-demain.

— Viens, mais je ne descendrai pas seule, car on pourrait former des conjectures. Je viendrai avec ma petite. Cela sauvera les apparences. Viens après dîner, mais à l'autre parloir. »

Si je n'avais pas connu M. M. à Aix, sa religion m'aurait surpris: mais tel était son caractère. Elle aimait Dieu, et ne croyait pas que ce père généreux qui nous a faits avec des passions, manquerait d'indulgence, parce qu'elle n'avait pas la force de dompter la nature. Je me retirai à mon auberge, fâché que cette belle nonne ne voulût plus de moi, mais persuadé que la Désarmoises me dédommagerait.

Je trouvai cette belle assise sur le lit de son amant que la diète et la fièvre avaient rendu excessivement faible. Elle me dit qu'elle viendrait souper dans ma cham-

bre pour laisser le malade tranquille, et ce bon jeune homme me serra la main comme pour me témoigner sa reconnaissance.

Comme j'avais copieusement dîné chez Magnan, je ne touchai presque pas au souper ; mais ma compagne, qui n'avait dîné que légèrement, mangea et but d'un appétit dévorant. Je la regardais avec une sorte d'admiration, et elle jouissait de mon étonnement. Quand mes domestiques m'eurent quitté, je défiai ma belle à me tenir tête contre un bol de punch qui la mit dans cette espèce de gaieté qui ne demande qu'à rire et qui rit de se trouver destituée de force et d'usage de raison. Je ne puis pas cependant me faire le reproche d'avoir abusé de son état d'ivresse, car dans toute la volupté de son âme, elle vint au-devant de toutes les jouissances auxquelles je l'excitai jusqu'à deux heures du matin. Nous étions rendus quand nous nous séparâmes.

Je dormis jusqu'à onze heures, et quand j'allai lui souhaiter le bonjour, je la trouvai joyeuse et fraîche comme une rose. Je lui demandai comment elle avait passé le reste de la nuit.

« Comme le commencement, me dit-elle, à merveille.

— A quelle heure voulez-vous dîner?

— Je ne dînerai pas ; je préfère réserver tout mon appétit pour le souper. Son amant, se mêlant à la conversation, me dit d'une voix faible, mais d'un ton poli et calme :

— Il est impossible de lui tenir tête.

— A boire ou à manger? lui dis-je.

— A manger, à boire et à autre chose, » répondit-il avec un sourire.

Elle rit et l'embrassa avec tendresse.

Ce petit dialogue me convainquit que la Désarmoises

devait adorer son amant ; car, outre qu'il était très joli garçon, c'était le caractère qui pouvait le plus convenir à ses dispositions. Je dînai seul. Le Duc arriva pendant mon dessert. Il me dit que les filles du concierge et la jolie cousine l'avaient obligé à différer son départ pour m'écrire, et me remit de leur part trois lettres et trois douzaines de gants dont elles me faisaient présent. Leurs lettres ne contenaient que de fortes instances pour m'engager à aller passer un mois chez elles, me donnant suffisamment à entendre que je serais content d'elles. Je n'étais pas assez hardi pour retourner dans une ville où, avec la réputation que je m'étais faite, j'aurais dû faire l'horoscope de toutes les filles des bonnes familles ou me faire des ennemis en me montrant impoli.

Après le dîner et la lecture de mes lettres de Grenoble, je me rendis au couvent, où, après avoir fait avertir M.M., j'entrai dans le parloir qu'elle m'avait indiqué. Elle ne tarda pas à descendre avec la jeune et belle pensionnaire qui me remplaçait imparfaitement dans ses fureurs amoureuses. Elle n'avait pas achevé sa douzième année, mais elle était grande, forte et très développée pour son âge. La douceur, la vivacité, la candeur et la finesse se mariaient sur son beau visage et lui donnaient un charme ravissant. Elle avait un corset bien fait qui laissait à découvert une poitrine blanche, bien formée et sur laquelle l'imagination suppléait facilement les globes qui devaient bientôt l'orner. Cette intéressante tête, d'où pendaient deux superbes tresses d'ébène, et cette poitrine faisaient deviner tout le reste, et l'imagination vagabonde en faisait une Vénus en herbe. Je commençai par lui dire qu'elle était fort jolie et qu'elle rendrait heureux l'époux que Dieu lui destinait. Je savais que ce compliment devait la faire rougir. C'est cruel, mais c'est par là que le langage de la séduction commence. Une jeune personne

de son âge qui ne rougirait pas quand on lui parle de mariage serait ou imbécile ou déjà endoctrinée, experte dans les exploits du libertinage. Malgré cela, la source de la rougeur qui éclate sur le visage d'une jeune fille à l'approche d'une idée alarmante, est un véritable problème ; car elle peut être l'indice de la pudicité pure, elle peut l'être de la honte, et souvent un mélange de l'une et de l'autre. C'est alors un combat entre le vice et la vertu, et d'ordinaire c'est la vertu qui succombe. Les désirs, vrais satellites du vice, en viennent facilement à bout. Comme je connaissais la pensionnaire par le récit de M. M., je ne pouvais pas ignorer d'où provenait chez elle la rougeur qui relevait ses jeunes attraits.

Faisant semblant de ne m'être aperçu de rien, j'entretins un instant M. M., puis je revins à l'assaut. Elle avait déjà repris contenance.

« Quel âge avez-vous, ma belle enfant?

— J'ai treize ans.

— Tu te trompes, mon cœur, lui dit son amie, tu n'as pas encore accompli ta douzième année.

— Le temps viendra, ajoutai-je, où, au lieu d'augmenter, vous diminuerez le nombre de vos ans.

— Je ne mentirai jamais, monsieur, j'en suis bien sûre.

— Vous voulez donc vous faire religieuse, ma belle amie?

— Je n'ai pas encore cette vocation, mais rien ne m'obligera à mentir, quand bien même je vivrai dans le monde.

— Vous vous trompez, car vous commencerez à mentir dès que vous aurez un amant.

— Mon amant mentira donc aussi?

— Bien certainement.

— Si la chose était ainsi, l'amour serait bien vilain,

mais je ne le crois pas; car j'aime ma bonne amie, et je ne lui déguise jamais la vérité.

— Mais vous n'aimerez pas un homme comme vous aimez une femme.

— Tout de même.

— Non, car vous ne couchez pas avec elle, et vous coucherez avec votre mari.

— C'est égal; mon amour serait le même.

— Comment! vous ne coucheriez pas plus volontiers avec moi qu'avec M. M.?

— Non, en vérité, car vous êtes un homme et vous me verriez.

— Vous ne voulez pas qu'un homme vous voie?

— Non.

— Vous savez donc que vous êtes laide? »

A ces mots, se retournant vers son amie avec un air de dépit bien prononcé:

« Est-il vrai, lui dit-elle, que je suis laide.

— Non, mon cœur, lui répondit M. M. en se pâmant de rire, non, bien le contraire; car tu es très jolie. »

En disant cela, elle la prit entre ses genoux et l'embrassa avec tendresse.

« Votre corset vous serre trop, mademoiselle, il est impossible que vous ayez la taille aussi fine.

— Vous vous trompez, monsieur, car vous pourriez y passer la main.

— Je n'en crois rien. »

M. M. la mit alors près de la grille, la tourna de côté et me dit de m'en assurer. En même temps elle lui retroussa la robe. « C'est vrai, lui dis-je, et je vous fais réparation d'honneur. » Mais je maudissais en moi-même la chemise et la grille.

« Je crois, dis-je à M. M., que c'est un petit homme. »

Sans attendre la réponse, je travaillai si bien que j'ac-

quis par le toucher la conviction de son sexe, et je pus m'assurer que la petite, ainsi que son institutrice, étaient bien aise que j'acquisse cette certitude.

Ayant retiré ma main, la petite donna un baiser à M. M., dont l'air riant la rassura, et demanda à son amie la liberté de s'absenter un moment. Je devais l'avoir mis dans le cas d'être un instant seule, et moi-même j'étais dans un état d'irritation complète.

Dès que la petite fut sortie:

« Sais-tu bien, dis-je à M. M., que l'éclaircissement que tu m'as procuré me rend malheureux?

— Et pourquoi?

— Parce qu'ayant trouvé ta pensionnaire charmante, je meurs d'envie de la posséder.

— J'en suis fâchée, car tu ne pourrais pas aller au delà de ce que tu as fait; et puis, mon ami, je te connais, et quand bien même tu pourrais te satisfaire sans danger pour elle, je ne te l'abandonnerais pas, car tu me la gâterais.

— Comment?

— Penses-tu qu'après avoir été heureuse avec toi, elle pourrait l'être avec moi? Je perdrais trop à la comparaison.

— Donne-moi ta main.

— Pas du tout.

— Tiens.

— Je ne veux rien voir.

— Pas un peu?

— Du tout.

— Mais en veux-tu à ma main et à mes yeux?

— Au contraire. Si tu as eu du plaisir, j'en suis bien aise; et si tu lui as donné des désirs, elle m'aimera davantage.

— Quel bonheur, mon ange, si nous pouvions nous trouver ensemble tous les trois en liberté!

— Je le sens, mais ce n'est pas possible.

— Es-tu sûre que nous sommes à l'abri de tout œil curieux?

— Très sûre.

— La hauteur d'appui de cette fatale grille m'a dérobé bien des charmes!

— Pourquoi ne t'es-tu pas mis à l'autre? elle est beaucoup plus basse.

— Allons-y.

— Non, pas aujourd'hui, car je ne saurais trouver d'excuse à ce changement.

— Je reviendrai demain, et je partirai pour Lyon à l'entrée de la nuit. »

La petite étant revenue, je me mis debout devant elle. J'avais une foule de superbes breloques à mes chaînes de montre, et je n'avais pas eu le temps de me remettre entièrement en état de décence. Elle s'en aperçut, et mes breloques servant de prétexte à sa curiosité, elle me demanda si elle pouvait les voir.

« Tant qu'il vous plaira, mon bijou; les voir et les toucher aussi. »

M. M., prévoyant ce qui allait arriver, nous dit qu'elle allait revenir. Je me hâtai de faire perdre à la trop curieuse pensionnaire tout l'intérêt qu'elle pouvait prendre aux breloques, en lui mettant entre les mains un bijou d'une autre nature. Elle ne dissimula point son ravissement, ni le plaisir qu'elle trouvait à satisfaire sa curiosité sur un objet tout nouveau pour elle et dont, pour la première fois de sa vie, elle était maîtresse d'examiner toutes les parties en détail. Mais bientôt une effusion de liquide radical changea son examen en surprise, et je ne l'interrompis point dans sa ravissante contemplation.

Voyant M. M. revenir à pas lents, je baissai la toile et je m'assis. Mes montres étant encore sur la hauteur d'ap-

pui, M. M. demanda à sa jeune amie si elle avait trouvé les breloques jolies :

« Oui, » répondit la petite, mais d'un ton triste et rêveur.

Elle venait de faire en moins de deux heures un si long voyage, qu'elle avait bien de quoi réfléchir. Je passai le reste de la journée à conter à M. M. mes aventures depuis que je l'avais quittée ; mais, comme il était trop tard pour pouvoir finir mon récit ce jour-là, je lui promis de revenir le lendemain à la même heure pour l'achever.

La petite, qui avait tout écouté, quoique j'eusse l'air de ne parler qu'à son amie, me dit qu'elle mourait d'envie de savoir comment j'avais fini avec la maîtresse du duc de Matalone.

Je soupai avec ma belle Désarmoises, et après lui avoir donné des marques de tendresse jusqu'à minuit, et l'avoir assurée que je ne retardais mon départ que par amour pour elle, j'allai me coucher. Dès que j'eus dîné le lendemain, je me rendis au couvent, où, après avoir fait prévenir M. M., j'allai me placer derrière la grille qui avait la hauteur d'appui beaucoup plus convenable que celle derrière laquelle je me trouvais la veille.

Bientôt M. M. arriva seule ; mais, prévoyant mon impatience, elle m'annonça que sa jolie compagne ne tarderait pas à venir.

« Tu lui as mis l'imagination en feu. Elle m'a tout conté, en faisant mille folies et m'appelant son cher mari. Tu l'as séduite, et je suis bien aise que tu partes, car je crois qu'elle en perdrait la raison. Tu vas voir comment elle s'est vêtue.

— Es-tu bien sûre de sa discrétion ?

— Oui, j'en suis parfaitement sûre ; mais je te prie seulement de ne lui rien faire en ma présence. Quand je verrai le moment, je m'éloignerai.

— Tu es une divinité, mon cœur ; mais tu serais mieux que cela, si tu voulais....

— Je ne veux rien pour moi, mon ami, parce que cela ne se peut pas.

— Tu pourrais....

— Non, je ne saurais avec toi me contenter d'un vain jeu qui ne ferait que donner une nouvelle ardeur à des feux mal éteints. Je te l'ai dit, je souffre ; mais n'en parlons jamais plus. »

Mais voilà la jeune adepte, l'air riant, l'œil plein de feu, vêtue d'une douillette courte, ouverte par devant, et une petite jupe de mousseline brodée qui ne lui dépassait pas le bas du mollet. Elle avait l'air d'une sylphide.

A peine assise, elle me rappela l'endroit où j'avais interrompu mon récit. Je continuai, et quand j'en fus à l'instant où donna Lucrezia me fit voir Leonilda toute nue, M. M. sortit, et la petite friponne me demanda aussitôt comment j'avais fait pour m'assurer que ma fille était pucelle.

La prenant alors à travers la fatale grille, contre laquelle elle vint coller son joli corps, je lui montrai comment j'avais pu m'en assurer, et la petite trouvait tant de plaisir à ce jeu, que, loin d'éprouver aucune souffrance, elle se pâma deux fois en me pressant la main officieuse. Puis elle me donna la sienne pour me rendre le plaisir que je lui avais donné, et comme pendant cette douce occupation M. M. reparut, elle se hâta de me dire :

« Cela ne fait rien : je lui ai tout dit. Mon amie est bonne ; elle ne sera pas fâchée. »

M. M., en effet, fit semblant de ne rien voir, et la précoce petite essuya sa main avec une sorte de volupté qui décélait combien elle était contente d'elle-même.

Je me remis à continuer mon histoire ; mais, lorsque

j'en fus à la pauvre barrée du Turin, leur peignant toutes les peines que je m'étais vainement données pour la satisfaire, la petite devint si curieuse du fait, que pour que je pusse mieux l'instruire, elle s'offrit à moi dans la posture la plus séduisante. M.M., me voyant debout, se sauva, prévoyant que je ne pourrais pas m'empêcher de lui manquer de parole.

« Mettez-vous à genoux, sur la hauteur d'appui, me dit la jeune friponne, et laissez-moi faire. »

Lecteur, vous devinez son intention, et elle aurait réussi sans doute, si à l'orifice le feu qui me consumait n'avait distillé ma force.

La charmante néophyte sentit l'aspersion; mais, persuadée bientôt de ma défaillance, elle se retira avec un peu de dépit. Mes doigts officieux s'efforcèrent de la dédommager, et j'eus le bonheur de la voir heureuse.

Je quittai ces êtres charmants à l'entrée de la nuit, leur promettant d'aller les revoir dans un an ; mais, en me retirant, je ne pus m'empêcher de réfléchir combien ces asiles que l'on croit réservés à la prière et à la pureté des mœurs, recèlent de germes de corruption, et combien une mère, souvent timorée, crédule et confiante, est dupe de croire que l'enfant de ses affections échappera dans la cellule d'une nonnette à l'exemple du vice et de la séduction qu'elle redoute pour elle dans le monde. Sous les verrous, les désirs deviennent frénétiques ; et quels désirs que ceux qui naissent des besoins de l'amour!

De retour à l'auberge, je pris congé du blessé, que j'eus la satisfaction de laisser hors de danger. Je le priai en vain de disposer de ma bourse ; il me dit, en m'embrassant, qu'il se trouvait muni d'assez d'argent et que d'ailleurs il n'aurait qu'à faire écrire à son père pour avoir tout ce qu'il pourrait désirer. Je lui promis de m'arrêter

à Lyon et d'obliger Désarmoises à se désister de toute poursuite, lui disant que j'avais sur lui des droits qui l'empêcheraient de me refuser. Je lui tins parole. Après nous être donné le baiser d'adieu, j'emmenai sa future pour souper et rire jusqu'à minuit ; mais pour notre congé elle ne dut pas être contente de moi, car je ne lui parlai de ma tendresse qu'une seule fois : la jeune amie de M. M. m'avait presque mis à sec.

Je partis à la pointe du jour, et le lendemain j'arrivai à Lyon à l'hôtel du Parc. Ayant fait inviter Désarmoises à venir me parler, je lui dis, sans rien déguiser, que les charmes de sa fille m'avaient séduit, que son amant était un très aimable garçon, digne d'elle, et que j'attendais de son amitié qu'il donnât sans condition son consentement à leur mariage. Il fit tout ce que je voulus, quand je lui eus déclaré que je ne pouvais continuer à être son ami qu'autant qu'il acquiescerait à tout et dans l'instant. Il me fit un écrit en présence de deux témoins, et sans aucun retard, je l'envoyai par un exprès à Chambéry.

Ce faux marquis, comme il y en a tant, voulut me donner à dîner dans sa pauvre demeure. Sa fille cadette n'avait rien de son aînée, et sa femme me fit pitié. Avant de sortir, ayant mis adroitement six louis dans un morceau de papier, je les lui mis dans la main, sans que son mari s'en aperçût. Un regard de reconnaissance me fit voir que ce présent était le bienvenu.

Étant obligé d'aller à Paris, je donnai à Désarmoises l'argent nécessaire pour qu'il allât m'attendre a Strasbourg avec mon Espagnol.

Je crus bien faire en n'emmenant que Costa; j'étais conseillé par mon mauvais génie.

Je pris la route du Bourbonnais, j'arrivai à Paris le troisième jour, et je descendis rue et hôtel du Saint-Esprit.

Avant de me coucher, j'écrivis un billet à Mme d'Urfé et je le lui envoyai par Costa. Je lui promettais d'aller dîner avec elle le lendemain. Costa était assez joli garçon ; et, comme il parlait mal le français et qu'il était un peu bête, j'étais sûr que Mme d'Urfé le prendrait pour un être extraordinaire. Elle me répondit qu'elle m'attendait avec la plus vive impatience.

« Dis-moi, Costa, comment cette dame t'a reçu et comment elle a lu mon billet.

— Monsieur, elle m'a regardé à travers un miroir, en prononçant des mots que je n'ai pas compris ; puis, ayant fait trois fois le tour de sa chambre en brûlant des parfums, elle est venue d'un air majestueux me regarder attentivement, et ensuite, avec un sourire très agréable, elle m'a dit d'attendre ma réponse dans la chambre d'entrée. »

CHAPITRE XIV

Mon séjour à Paris et mon départ pour Strasbourg, où je trouve la Renaud — Mes malheurs à Munich et mon triste séjour à Augsbourg.

A dix heures du matin, rafraîchi par le sentiment agréable de me retrouver dans ce Paris si imparfait, mais si attrayant qu'aucune ville au monde ne peut lui disputer d'être la ville par excellence, je me rendis chez ma chère Mme d'Urfé, qui me reçut à bras ouverts. Elle me dit que le jeune d'Aranda se portait bien et que, si je le voulais, elle le ferait dîner avec nous le lendemain. Je lui dis que cela me serait agréable ; puis je l'assurai que l'opération par laquelle elle devait

renaître homme se ferait aussitôt que Quérilinte, l'un des trois chefs des rose-croix, serait sorti des cachots de l'inquisition de Lisbonne.

« C'est pourquoi, ajoutai-je, je dois me rendre à Augsbourg dans le courant du mois prochain, où, sous prétexte de m'acquitter d'une commission que je me suis procurée du gouvernement, j'aurai des conférences avec le comte de Stormon, pour faire délivrer l'adepte. A cet effet, madame, j'aurai besoin d'une bonne lettre de crédit, de montres et de tabatières pour faire des présents à propos, car nous aurons des profanes à séduire.

— Je me charge volontiers de tout cela, mon cher ami, mais vous n'avez pas besoin de vous presser, car le congrès ne s'assemblera qu'en septembre.

— Il n'aura jamais lieu, madame, croyez-moi ; mais les ministres des puissances belligérantes se réuniront également. Si, contre mes prévisions, le congrès se tenait, je me verrais dans la nécessité de faire un voyage à Lisbonne. Dans tous les cas, je vous promets que nous nous reverrons cet hiver. Les quinze jours que je vais passer ici me sont nécessaires pour détruire une cabale de Saint-Germain.

— Saint-Germain ! il n'oserait pas retourner à Paris.

— Je suis certain au contraire qu'il y est en ce moment, mais il s'y tient caché. Le messager d'État qui lui ordonna de partir de Londres l'a convaincu que le ministre anglais n'a pas été la dupe de la demande que le comte d'Affri fit de sa personne au nom du roi aux états généraux. »

Tout ce récit était hasardé sur des probabilités, et on verra que je devinais juste.

Mme d'Urfé me fit ensuite compliment sur la charmante fille que j'avais fait partir de Grenoble. Valenglard lui avait tout écrit.

« Le roi l'adore, me dit-elle, et elle ne tardera pas à le rendre père. Je suis allée lui faire une visite à Passy avec la duchesse de Lauraguais.

— Elle accouchera d'un fils qui fera le bonheur de la France ; et dans trente ans d'ici vous verrez des choses merveilleuses qu'il m'est malheureusement interdit de vous dire avant votre transformation. Lui avez-vous parlé de moi?

— Pour cela, non ; mais je suis sûre que vous trouverez le moyen de la voir, quand ce ne serait que chez Mme Varnier. »

Elle ne se trompait pas ; mais voici ce que le hasard amena comme pour augmenter de plus en plus la folie de cette excellente dame.

Vers les quatre heures, nous causions de mes voyages, de nos projets, lorsque l'envie lui vint d'aller au bois de Boulogne. Elle me pria de l'y accompagner, et je me rendis à ses désirs. Quand nous fûmes aux environs de Madrid, nous descendîmes et, nous étant enfoncés dans le bois, nous allâmes nous asseoir au pied d'un arbre.

« Il y a aujourd'hui dix-huit ans, me dit-elle, que je me suis endormie seule à la même place où nous sommes. Pendant mon sommeil, le divin Horosmadis descendit du soleil et me tint compagnie jusqu'à mon réveil. En ouvrant les yeux, je le vis me quitter et remonter au ciel. Il me laissa enceinte d'une fille qu'il m'a enlevée il y a dix ans, sans doute pour me punir de ce qu'après lui je me suis oubliée un moment jusqu'à aimer un mortel. Ma divine Iriasis lui ressemblait.

— Vous êtes bien sûre que M. d'Urfé n'était pas son père?

— M. d'Urfé ne m'a plus connue depuis qu'il m'a vue couchée à côté du divin Anaël.

— C'est le génie de Vénus. Louchait-il?

— Extrêmement. Vous savez donc qu'il louche?

— Je sais aussi que dans la crise amoureuse il délouche.

— Je n'y ai pas fait attention. Il m'a aussi quittée à cause d'une faute que j'ai commise avec un Arabe.

— Il vous avait été envoyé par le génie de Mercure, ennemi d'Anaël.

— Il le faut bien, et j'eus bien du malheur.

— Non, cette rencontre vous a rendue apte à la transformation. »

Nous nous acheminions vers la voiture, quand tout à coup Saint-Germain s'offrit à nos regards ; mais dès qu'il nous eut aperçus, il rebroussa chemin et alla se perdre dans une autre allée.

« L'avez-vous vu? lui dis-je. Il travaille contre nous, mais nos génies l'ont fait trembler.

— Je suis stupéfaite. J'irai demain matin à Versailles pour donner cette nouvelle au duc de Choiseul. Je suis curieuse de voir ce qu'il dira. »

Je quittai cette dame en rentrant à Paris et me rendis à pied chez mon frère, qui demeurait à la porte Saint-Denis. Il me reçut en poussant des cris de joie, ainsi que sa femme, que je trouvai fort jolie, mais fort malheureuse, car le ciel avait refusé à son époux la faculté de prouver qu'il était homme, et elle avait le malheur d'en être amoureuse. Je dis le malheur, car son amour la rendait fidèle ; sans cela, son mari la traitant fort bien et la laissant parfaitement libre, elle aurait pu facilement trouver remède à son malheur. Elle était rongée de chagrin, parce que, ne devinant pas l'impuissance de mon frère, elle s'imaginait qu'il ne la privait de l'objet de ses désirs que parce qu'il ne répondait pas à l'amour qu'elle avait pour lui; et elle était excusable, car son mari paraissait un Hercule, et il l'était partout, excepté là où elle l'aurait

voulu tel. Le chagrin lui occasionna une consomption dont elle mourut cinq ou six ans plus tard. Elle ne mourut pas pour punir son époux ; mais nous verrons par la suite que sa mort fut pour lui une véritable punition.

Le lendemain, j'allai faire une visite à Mme Varnier pour lui remettre la lettre de Mme Morin. J'en fus parfaitement reçu, et elle eut la bonté de me dire qu'il n'y avait personne au monde qu'elle eût plus désiré de connaître que moi, car sa nièce lui avait raconté tant de choses qu'elle en était devenue extrêmement curieuse. On sait que c'est là la plus forte maladie des femmes.

« Vous verrez ma belle nièce, monsieur, ajouta-t-elle, et ce sera d'elle-même que vous apprendrez tout ce qui la concerne et l'état de son cœur. »

Elle lui écrivit un billet à l'instant et mit sous la même enveloppe la lettre que m'avait remise Mme Morin.

« Si vous désirez connaître la réponse que me fera ma nièce, me dit Mme Varnier, je vous engage à dîner. »

J'acceptai, et à l'instant elle fit fermer la porte à tout le monde.

Le petit Savoyard qui avait porté la lettre à Passy revint à quatre heures avec un billet conçu en ces termes :

« Le moment où je reverrai M. le chevalier de Seingalt sera un des plus heureux de ma vie. Faites qu'il se trouve chez vous après-demain à dix heures, et, s'il ne pouvait pas à cette heure, veuillez me le faire savoir. »

Après la lecture de ce billet, ayant promis d'être exact au rendez-vous, je quittai Mme Varnier et je me rendis chez Mme du Rumain, qui m'obligea de lui fixer un jour tout entier pour la satisfaire sur une foule de questions qu'elle avait à me faire, et pour lesquelles il me fallait le secours de mon oracle.

Le lendemain je sus de Mme d'Urfé la plaisante réponse que lui avait faite M. le duc de Choiseul lorsqu'elle lui avait annoncé la rencontre qu'elle avait faite du comte de Saint-Germain dans le bois de Boulogne.

« Je n'en suis pas surpris, lui avait dit ce ministre, puisqu'il a passé la nuit dans mon cabinet. »

Ce duc, homme d'esprit et surtout homme du monde, était d'un naturel expansif, et ne savait garder le secret que lorsqu'il s'agissait d'objets de haute importance : bien différent en cela de ces diplomates de fabrique qui croient se donner de l'importance en faisant les mystérieux sur des misères, dont le secret importe aussi peu que la divulgation. Il est vrai que rarement une affaire paraissait importante à M. de Choiseul ; et au fait, si la diplomatie n'était pas la science de l'intrigue et de l'astuce, si la morale et la vérité étaient la base des affaires d'État, comme cela devrait être, le mystère serait plus ridicule que nécessaire.

Le duc de Choiseul avait fait semblant de disgracier Saint-Germain en France, pour l'avoir à Londres en qualité d'espion ; mais lord Halifax n'en fut pas la dupe ; il trouva même la ruse grossière ; mais ce sont là des gentillesses que tous les gouvernements se prêtent et se rendent pour n'avoir point de reproches à se faire.

Le petit d'Aranda, après m'avoir fait beaucoup de caresses, me pria d'aller déjeuner avec lui à son pensionnat, m'assurant que Mlle Viard me verrait avec plaisir.

Le lendemain je n'eus garde de manquer au rendez-vous de la belle Roman. J'étais chez Mme Varnier depuis un quart d'heure avant l'arrivée de cette éblouissante brune, et je l'attendais avec un battement de cœur qui me prouvait que les petites faveurs que j'avais pu me procurer n'avaient pas suffi pour éteindre les feux qu'elle

avait allumés en moi. Quand elle parut, son embonpoint m'en imposa. Une sorte de respect qu'il me sembla devoir à une sultane féconde m'empêcha de l'approcher avec des démonstrations de tendresse ; mais elle était bien loin de se croire plus faite pour être respectée alors que lorsque je l'avais connue à Grenoble pauvre, mais immaculée. Elle me le dit en termes clairs, après m'avoir cordialement embrassé.

« On me croit heureuse, me dit-elle, tout le monde envie mon sort ; mais peut-on être heureux quand on a perdu sa propre estime ? Il y a six mois que je ne ris plus que du bout des lèvres, tandis qu'à Grenoble, pauvre et manquant presque du nécessaire, je riais d'une gaieté franche et sans contrainte. J'ai des diamants, des dentelles, un hôtel superbe, des équipages, un beau jardin, des femmes pour me servir, une dame de compagnie qui me méprise peut-être et, quoique je sois traitée en princesse par les premières dames de la cour qui viennent me voir familièrement, il n'y a pas de jour où je n'éprouve quelque mortification.

— Des mortifications ?

— Oui, des placets qu'on me présente pour solliciter des grâces, et que je suis forcée de renvoyer, en m'excusant sur mon impuissance, n'osant rien demander au roi.

— Mais pourquoi ne l'osez-vous pas ?

— Parce qu'il ne m'est pas possible de parler à mon amant sans avoir le monarque devant mes yeux. Ah ! le bonheur est dans la simplicité, et non dans le faste.

— Il est dans la conformité de son état, et il faut vous mettre à la hauteur de celui que le destin vous a fait.

— Je ne le puis ; j'aime le roi et je crains toujours de lui déplaire. Je trouve toujours qu'il me donne trop pour moi : cela fait que je n'ose rien lui demander pour d'autres.

— Mais le roi serait heureux, j'en suis sûr, de vous prouver son amour en vous accordant des grâces pour les personnes auxquelles vous paraîtriez prendre de l'intérêt.

— Je le crois bien, et cela me rendrait heureuse ; mais je ne puis me vaincre. J'ai cent louis par mois pour mes épingles ; je les distribue en aumônes et en présents, mais avec économie, pour arriver à la fin du mois. Je me suis fait une idée, fausse sans doute, mais qui me domine malgré moi, je pense que le roi ne m'aime que parce que je ne l'importune pas.

— Et vous l'aimez ?

— Comment ne pas l'aimer ? Poli à l'excès, bon, doux, beau, *bagatelier* et tendre ; il a tout ce qu'il faut pour subjuguer le cœur d'une femme.

Il ne cesse de me demander si je suis contente de mes meubles, de ma garde-robe, de mes gens, de mon jardin ; si je désire quelque changement. Je l'embrasse, je le remercie, je lui dis que tout est pour le mieux, et je suis heureuse de le voir content.

— Vous parle-t-il jamais du rejeton dont vous allez le doter ?

— Il me dit souvent que, dans mon état, je dois donner tous mes soins à ma santé. Je me flatte qu'il reconnaîtra mon fils pour prince de son sang ; la reine étant morte, il le doit en conscience.

— N'en doutez pas.

— Ah ! que mon fils me sera cher ! Quel bonheur d'être sûre que ce ne sera pas une fille ! Mais je n'en dis rien à personne. Si j'osais parler au roi de l'horoscope, je suis sûre qu'il voudrait vous connaître ; mais je crains la calomnie.

— Et moi, aussi, ma chère amie. Continuez à vous taire là-dessus, et que rien ne vienne troubler un bon-

heur qui ne peut que s'accroître et que je suis heureux de vous avoir procuré. »

Nous ne nous séparâmes point sans verser des larmes. Elle sortit la première après m'avoir embrassé et m'appelant son meilleur ami. Je restai seul avec Mme Varnier pour me remettre un peu, et je lui dis qu'au lieu de lui tirer son horoscope, j'aurais dû l'épouser.

« Elle aurait été plus heureuse. Vous n'avez peut-être prévu ni sa timidité ni son manque d'ambition.

— Je puis vous assurer, madame, que je n'ai compté ni sur son courage, ni sur son ambition. J'ai perdu de vue mon bonheur, pour ne penser qu'au sien. Mais c'est fait. Je me consolerais cependant si je la voyais parfaitement heureuse. J'espère que cela viendra, surtout si elle accouche d'un fils. »

Après avoir dîné avec Mme d'Urfé, nous décidâmes de renvoyer d'Aranda à sa pension, afin d'être plus libres dans nos fonctions cabalistiques ; ensuite j'allai à l'Opéra, où mon frère m'avait donné rendez-vous pour me mener souper chez Mme Vanloo, qui me reçut avec de grandes démonstrations d'amitié.

« Vous aurez le plaisir, me dit-elle, de souper avec Mme Blondel et son mari. »

Le lecteur se rappellera que c'était Manon Balletti que j'avais dû épouser.

« Sait-elle que je suis ici? dis-je.

— Non, je me suis ménagé le plaisir de voir sa surprise.

— Je vous remercie de n'avoir pas voulu jouir de la mienne. Nous nous reverrons, madame ; mais, pour aujourd'hui, je vous dis adieu ; car, en homme d'honneur, je crois ne devoir jamais me trouver volontairement dans un endroit où sera Mme Blondel. »

Je sortis, laissant tout le monde ébahi, et, ne sachant où aller, je pris un fiacre et j'allai souper avec ma belle-

sœur, qui m'en sut un gré infini. Mais, pendant tout le petit souper, la charmante femme ne fit que se plaindre de son mari, qui n'aurait pas dû l'épouser, puisqu'il savait n'être pas en mesure de faire auprès d'une femme les fonctions d'un homme.

« Pourquoi n'en avez-vous pas essayé avant de vous marier?

— Mais était-il convenable que j'en fis les avances? et puis comment croire qu'un aussi bel homme ne serait bon à rien? Voici l'histoire. Je dansais, comme vous le savez, à la Comédie-Italienne, et j'étais entretenue par M. de Sauci, trésorier aux économats du clergé. Ce fut lui qui conduisit votre frère chez moi. Il me plut, et je ne fus pas longtemps à m'apercevoir qu'il m'aimait. Mon amant m'avertit que c'était le moment de faire ma fortune en me faisant épouser. Dans cette idée je formai le plan de ne lui rien accorder. Il venait chez moi le matin, me trouvait souvent seule au lit; nous causions, il paraissait s'enflammer, mais tout finissait par des baisers. Je l'attendais à une déclaration en forme pour amener la conclusion que je désirais alors. C'est alors que M. de Sauci me fit une rente viagère de mille écus, moyennant quoi je me suis retirée du théâtre. La belle saison étant venue, M. de Sauci invita votre frère à passer un mois à la campagne, m'emmenant avec lui, et, pour que tout fût couvert du voile de la décence, il fut convenu que je serais présentée comme sa femme. Cette proposition plut à Casanova, n'y voyant qu'un badinage, et ne pensant pas, peut-être, qu'elle pût tirer à conséquence. Il me présenta donc comme sa femme à toute la famille de mon amant, ainsi qu'aux parents, conseillers au parlement, militaires, petits-maîtres, et dont les femmes étaient du grand ton. Il trouva plaisant que le bon ordre de la comédie le mît en droit d'exiger que nous couchassions

ensemble. Je ne pouvais pas m'y refuser sans m'exposer à faire la plus mauvaise figure ; d'ailleurs, loin de me sentir la moindre répugnance pour cette concession, je n'y voyais qu'un prompt acheminement à ce qui faisait l'objet de tous mes vœux. Mais, que vous dirai-je? votre frère, tendre et me donnant mille marques de son amour, m'ayant en sa possession pendant trente nuits de suite, ne vint jamais à la conclusion qui doit sembler si naturelle en pareille circonstance.

— Vous auriez dû juger alors qu'il en était incapable, car, à moins d'être de marbre, ou d'avoir fait vœu de chasteté en s'exposant à la plus violente des tentations, sa conduite était impossible.

— Cela vous paraît, mais le fait est qu'il ne se montra ni capable ni incapable de me donner des preuves réelles de son ardeur.

— Pourquoi ne pas vous en assurer par vous-même?

— Un sentiment de vanité, d'orgueil même mal entendu, ne me permit pas de me désabuser. Je ne soupçonnais pas la vérité, je me faisais mille idées qui flattaient mon amour-propre. Il me semblait que, m'aimant véritablement, il était possible qu'il craignît de m'éprouver avant d'être sa femme. Cela m'empêcha de me résoudre à l'épreuve humiliante d'aller aux enquêtes.

— Tout cela, ma chère belle-sœur, aurait pu être naturel, quoique peu ordinaire, si vous aviez été une jeune innocente ; mais mon frère savait bien que votre noviciat était fait et parfait.

— Tout cela est très vrai ; mais que n'imagine pas la tête d'une femme amoureuse et que l'amour-propre aiguillonne autant que l'amour?

— Vous raisonnez fort bien, mais un peu tard.

— Je ne le sais que trop. Enfin nous revînmes à Paris, lui à sa demeure ordinaire, moi à ma petite mai-

son, lui continuant à me faire la cour, moi le recevant et ne comprenant rien à une conduite si étrange. M. de Sauci, qui savait que rien de sérieux n'avait eu lieu entre nous, se perdait en conjectures et ne pouvait résoudre l'énigme. « Il a peur sans doute de te faire un enfant, me dit-il, et de se voir par là obligé de t'épouser. » Je commençais à le croire aussi; mais je trouvais que cette manière de raisonner était étrange pour un homme amoureux. M. de Nesle, officier aux gardes françaises, mari d'une jolie femme qui m'avait connue à la campagne, alla chez votre frère pour me faire une visite. Ne m'y trouvant pas, il lui demanda pourquoi je ne vivais pas avec lui. Il lui répondit tout bonnement que je n'étais pas sa femme et que ce n'avait été qu'une plaisanterie. M. de Nesle vint chez moi pour savoir si cela était vrai, et dès qu'il sut la vérité, il me demanda si je trouverais mauvais qu'il réussît à obliger Casanova à m'épouser. Je lui répondis que bien, au contraire, il me ferait grand plaisir. Il n'en voulut pas davantage. Il alla dire à votre frère que sa femme n'aurait jamais voulu converser avec moi d'égale à égale, si je ne lui avais été présentée par lui-même comme son épouse, titre qui m'avait déclaré apte à jouir de tous les privilèges de la bonne compagnie; que son imposture était un affront pour toute la société et qu'il devait réparer ses torts en m'épousant dans la huitaine ou accepter avec lui un duel au dernier sang. Il ajouta encore que dans le cas où il succomberait dans ce combat, il serait vengé par tous les hommes que son action avait offensés comme lui. Casanova lui répondit en riant que, bien loin de se battre pour ne pas m'épouser, il était prêt à rompre des lances pour m'avoir. « Je l'aime, et si je lui plais, je suis tout disposé à lui donner ma main. Veuillez, ajouta-t-il, vous charger de préparer les voies, et je serai à vos ordres quand il vous plaira. »

M. de Nesle l'embrassa, lui promit de se charger de tout, puis vint me donner cette nouvelle, qui me combla de joie, et dans la semaine tout fut achevé. M. de Nesle nous donna un magnifique souper le jour de nos noces, et depuis ce jour j'ai le titre de sa femme ; mais titre vain, puisque, malgré la cérémonie et le oui fatal, je ne suis pas mariée, puisque votre frère est complètement nul. Je suis malheureuse et il en a toute la faute, car il devait se connaître. Il m'a horriblement trompée.

— Mais il y a été forcé ; il est moins coupable qu'il n'est à plaindre. Je vous plains aussi beaucoup, et pourtant je vous donne tort ; car, après avoir couché tout un mois avec lui sans qu'il vous donnât une seule preuve de sa puissance, vous ne pouviez que supposer la vérité. Eussiez-vous même été parfaitement novice, M. de Sauci aurait dû vous mettre au fait ; car il doit bien savoir qu'il n'est pas au pouvoir d'un homme de se trouver côte à côte d'une jolie femme, de la presser à nu entre ses bras pendant si longtemps, sans se trouver, malgré sa volonté, dans une situation physique telle qu'il sera forcé de se dévoiler, s'il n'est pas entièrement privé de la faculté qui fait son essence.

— Tout cela me semble vrai dans votre bouche, et pourtant nous n'y avons pensé ni l'un ni l'autre, tant à le voir on est porté à le croire un Hercule.

— Je ne vois qu'un remède à votre mal, ma chère belle-sœur, c'est de faire annuler votre mariage ou de prendre un amant ; et je crois mon frère trop raisonnable pour vous gêner en cela.

— Je suis parfaitement libre, mais je ne puis penser ni à un amant ni à un divorce ; car le bourreau me traite si bien que mon amour pour lui ne fait que s'accroître, ce qui sans doute augmente mon malheur. »

Je voyais cette pauvre femme si malheureuse que j'au-

rais volontiers consenti à la consoler ; mais il ne fallait pas y penser. Cependant sa confidence avait momentanément soulagé sa douleur, je lui en fis compliment, et après l'avoir embrassée de manière à lui prouver que je n'étais pas mon frère, je lui souhaitai une bonne nuit.

Le lendemain j'allai voir Mme Vanloo, qui me dit que Mme Blondel l'avait chargée de me remercier de ce que je n'étais pas resté, mais que son mari l'avait priée de me dire qu'il était bien fâché de ne m'avoir pas vu pour m'exprimer toute son obligation.

« Il a apparemment trouvé sa femme toute neuve ; mais ce n'est pas ma faute, et il n'en doit d'obligation qu'à Manon Baletti. On m'a dit qu'il a un joli poupon, qu'il demeure au Louvre et qu'elle habite dans une autre maison rue Neuve-des-Petits-Champs.

— C'est vrai ; mais il soupe tous les soirs avec elle.

— C'est un drôle de ménage !

— Très bon, je vous assure. Blondel ne veut avoir sa femme qu'en bonne fortune. Il dit que cela entretient l'amour, et que n'ayant jamais eu une maîtresse digne d'être sa femme, il est bien aise d'avoir trouvé une femme digne d'être sa maîtresse. »

Je donnai tout le jour suivant à Mme du Rumain, nous occupant jusqu'au soir de questions fort épineuses. Je la laissai très contente. Le mariage de Mlle Cotenfau, sa fille, avec M. de Polignac, arrivé cinq ou six ans plus tard, fut la conséquence de nos calculs cabalistiques.

La belle marchande de bas de la rue des Prouvères que j'avais tant aimée, n'était plus à Paris. Un certain M. de Langlade l'avait enlevée, et son mari était dans la misère. Camille était malade, Coralline était devenue marquise et maîtresse en titre de M. le comte de La Marche, fils du prince de Conti, auquel elle avait donné un fils que j'ai connu vingt ans plus tard portant la croix de Malte et le

nom de chevalier de Montréal. Plusieurs autres jeunes personnes que j'avais connues étaient allées figurer en province en qualité de veuves, ou étaient devenues inaccessibles.

Tel était Paris de mon temps. Les changements qui s'y faisaient en filles, en intrigues, en principes allaient aussi rapidement que les modes.

Je donnai tout un jour à mon ancien ami Baletti, qui avait quitté le théâtre après avoir perdu son père et épousé une jolie figurante ; il travaillait sur l'herbe mélisse, espérant parvenir à trouver la pierre philosophale.

Je fus agréablement surpris au foyer de la Comédie-Française en voyant le poète Poinsinet, qui, après m'avoir embrassé à plusieurs reprises, me dit qu'à Parme M. de Tillot l'avait comblé de bienfaits.

« Il ne m'a point placé, me dit-il, parce qu'en Italie on ne sait que faire d'un poète français.

— Savez-vous quelque chose de lord Limore? lui dis-je.

— Oui, il a écrit de Livourne à sa mère en lui annonçant qu'il allait passer aux Indes, et que si vous n'aviez pas eu la bonté de lui donner mille louis, il serait actuellement dans les prisons de Rome.

— Je m'intéresse beaucoup à son sort, et je verrais volontiers milady avec vous.

— Je vous annoncerai, et je suis bien sûr qu'elle vous retiendra à souper, car elle a la plus grande envie de vous parler.

— Comment vous trouvez-vous ici? lui dis-je, êtes-vous content d'Apollon?

— Il n'est pas le dieu du Pactole; je suis sans le sou, je n'ai pas une chambre, et j'accepterai volontiers à souper si vous voulez m'inviter. Je vous lirai le *Cercle* que les comédiens ont reçu, et que j'ai dans ma poche. Je suis sûr que cette pièce aura du succès. »

Ce *Cercle* était une petite pièce en prose dans laquelle le poète jouait le jargon du médecin Herrenschwand, frère de celui que j'avais connu à Soleure. Elle eut effectivement un grand succès de vogue.

Je le menai souper, et le pauvre nourrisson des Muses mangea comme quatre. Le lendemain il vint m'annoncer que la comtesse Limore m'attendait à souper.

Je trouvai cette dame, belle encore, avec M. de Saint-Albin, archevêque de Cambrai, amant suranné qui dépensait pour elle tout le revenu de son archevêché. Ce digne prince de l'Église était un des fils naturels du duc d'Orléans, le célèbre régent de France, et d'une comédienne. Il soupa avec nous, mais il n'ouvrit la bouche que pour manger, et sa maîtresse ne me parla que de son fils dont elle portait aux nues l'esprit et les talents, tandis qu'au fait lord Limore n'était qu'un vaurien ; mais je crus devoir faire la chouette. Il y aurait eu de la cruauté à la contredire. Je la quittai en lui promettant de lui écrire, s'il m'arrivait de rencontrer son fils.

Poinsinet, qui était, comme on dit, sans feu ni lieu, vint passer la nuit dans ma chambre, et le lendemain, après lui avoir fait prendre deux tasses de chocolat, je lui donnai de quoi se louer une chambre. Je ne l'ai plus revu, s'étant noyé quelques années après, non dans l'Hippocrène, mais dans le Guadalquivir. Il me dit qu'il avait passé huit jours chez M. de Voltaire, et qu'il s'était hâté de retourner à Paris pour faire sortir de la Bastille l'abbé Morellet.

Je n'avais plus rien à faire à Paris, et je n'attendais pour en partir que des habits que je faisais faire et une croix de rubis et de diamants de l'ordre dont le saint-père m'avait décoré.

J'attendais le tout dans cinq ou six jours, lorsqu'un contre temps m'obligea de partir précipitamment. Voici

cet événement, que j'écris à contre-cœur, car ce fut une imprudence de ma part qui faillit me coûter la vie et l'honneur, comptant pour rien plus de cent mille francs Je plains les sots qui, tombés dans le malheur, s'en prennent à la fortune, tandis qu'ils ne devraient s'en prendre qu'à eux seuls.

Je me promenais aux Tuileries vers les dix heures du matin, lorsque j'eus le malheur de rencontrer la Dangenancour avec une autre fille. Cette Dangenancour était une figurante de l'Opéra avec laquelle, avant mon dernier départ de Paris, j'avais désiré vainement de faire connaissance. Me félicitant de l'heureux hasard qui me la faisait rencontrer si à propos, je l'abordai et je n'eus pas besoin de beaucoup la prier pour lui faire accepter un dîner à Choisy.

Nous nous dirigeâmes vers le Pont-Royal, et là, prenant un fiacre, nous partons. Après avoir ordonné le dîner, nous sortions pour faire un tour de jardin, quand je vis descendre d'un fiacre deux aventuriers que je connaissais et deux filles amies de celle que je conduisais. La malencontreuse hôtesse, qui se trouvait sur la porte, vint nous dire que si nous voulions être servis ensemble, elle nous donnerait un dîner excellent : je ne dis rien, ou plutôt je me rendis au *oui* de mes deux grivoises. Nous dînâmes effectivement très bien, et après avoir payé, au moment où nous allions retourner à Paris, je m'aperçus que je n'avais pas une bague que pendant le dîner j'avais ôtée de mon doigt pour la laisser voir à l'un des deux aventuriers, nommé Santis, qui s'était montré curieux de l'examiner.

C'était une très jolie miniature dont l'entourage en brillants m'avait coûté vingt-cinq louis. Je priai très poliment Santis de me rendre ma bague ; il me répondit avec un grand sang-froid qu'il me l'avait rendue.

« Si vous me l'aviez rendue, répliquai-je, je l'aurais, et je ne l'ai pas. »

Il persiste. Les filles ne disaient rien, mais l'ami de Santis, Portugais nommé Xavier, osa me dire qu'il l'avait vu me la rendre.

« Vous en avez menti, » lui dis-je.

Et, saisissant Santis à la cravate, je lui dis qu'il ne sortirait pas que je n'eusse ma bague.

Mais en même temps, le Portugais s'étant levé pour secourir son ami, je fais un pas en arrière et, l'épée à la main, je réitère mon propos. L'hôtesse étant survenue en jetant les hauts cris, Santis me dit que si je voulais écouter deux mots à l'écart, il me persuaderait. Croyant bonnement qu'ayant honte de me restituer ma bague en présence de tout ce monde, il allait me la remettre tête à tête, je rengainai en lui criant : « Sortons. »

Xavier monta dans le fiacre avec les quatre donzelles et ils retournèrent à Paris.

Santis me suivit derrière le château, et là, prenant un air riant, il me dit que, voulant faire une plaisanterie, il avait mis ma bague dans la poche de son ami, mais qu'à Paris il me la rendrait.

« C'est un conte, lui dis-je, votre ami prétend vous avoir vu me la rendre, et vous l'avez laissé partir. Me croyez-vous assez neuf pour être dupe d'un badinage de cette espèce? Vous êtes deux voleurs.

En disant cela, j'allonge la main pour saisir la chaîne de sa montre, mais il recule et tire son épée. Je tire la mienne et, à peine en garde, il me porte une botte allongée que je pare, et, me fendant sur lui, je le traverse d'outre en outre. Il tombe en appelant au secours. Je rengaine mon épée et, sans m'embarrasser de lui, je vais rejoindre mon fiacre et je pars pour Paris.

Je descendis dans la place Maubert et me rendis à pied

à mon hôtel en prenant une rue détournée. J'étais sûr que personne ne serait allé me chercher à mon logement, car mon hôte même ne savait pas mon nom.

J'employai le reste de ma journée à faire mes malles et, après avoir ordonné à Costa de les placer sur ma voiture, j'allai chez Mme d'Urfé, que j'informai de mon aventure en la priant que, lorsque ce qu'elle devait me donner serait prêt, de le consigner à Costa, qui viendrait me rejoindre à Augsbourg. J'aurais dû lui dire de m'expédier le tout par un de ses domestiques; mais mon bon génie m'avait abandonné ce jour-là. Au reste, je ne croyais pas que Costa fût un voleur.

De retour à l'hôtel du Saint-Esprit, je donnai mes instructions au coquin, en lui recommandant de faire diligence, d'être discret, et lui remettant l'argent nécessaire pour le voyage.

Ma voiture attelée de quatre chevaux de louage, qui me menèrent à la seconde poste, je partis de Paris et je ne m'arrêtai qu'à Strasbourg, où je trouvai Désarmoises et mon Espagnol.

N'ayant rien à faire dans cette ville, je voulais passer le Rhin sur-le-champ; mais Désarmoises me persuada d'aller avec lui à l'Esprit pour y voir une jolie personne qui n'avait différé son départ pour Augsbourg que dans l'espoir que nous pourrions faire le voyage ensemble.

« C'est une jeune dame de vos connaissances, me dit le faux marquis, mais j'ai dû lui donner ma parole d'honneur de ne point vous dire son nom. Elle n'a avec elle que sa femme de chambre, et je suis sûr que vous serez content de la voir. »

Ma curiosité me fit céder. Je suis Désarmoises et j'entre dans une chambre où je vois une jolie femme, mais que je ne reconnus pas d'abord. Ma mémoire me revenant, je vis que c'était une danseuse que j'avais

trouvée charmante sur le théâtre de Dresde il y avait alors huit ans. Elle appartenait alors au comte de Brühl, grand écuyer du roi de Pologne, électeur de Saxe ; mais je n'avais pas même tenté de lui faire ma cour. La trouvant alors riche en équipage, et prête à partir pour Augsbourg, je me peignis de suite tout le plaisir qu'une pareille rencontre allait me procurer.

Après les allures ordinaires d'une agréable reconnaissance de part et d'autre, nous fixâmes notre départ au lendemain matin pour aller ensemble à Augsbourg. La belle allait à Munich ; mais comme je n'avais rien à faire dans cette petite capitale, nous demeurâmes d'accord qu'elle irait toute seule.

« Je suis bien sûre, me dit-elle ensuite, que vous prendrez le parti d'y venir vous-même, car les ministres des puissances qui doivent composer le congrès ne se rendront à Augsbourg que dans le courant du mois de septembre. »

Nous soupâmes ensemble, et le lendemain nous partîmes, elle dans sa voiture avec sa femme de chambre, et moi dans la mienne avec Désarmoises, précédé de Le Duc en courrier ; mais à Rastadt, nous changeâmes d'allure, la Renaud crut donner moins sujet aux spéculations de la curiosité en venant dans ma voiture qu'en restant dans la sienne, et Désarmoises alla volontiers occuper sa place auprès de la suivante. Nous ne tardâmes pas à devenir intimes. Elle me fit part de ses affaires, au moins en apparence, et moi je lui confiai tout ce que je n'avais pas intérêt de lui taire. Je lui dis que j'avais une commission de la cour de Lisbonne ; elle me crut, et je crus aussi qu'elle n'allait à Munich et à Augsbourg que pour y vendre ses diamants.

La conversation étant tombée sur Désarmoises, elle me dit que je pouvais fort bien le garder en ma société,

mais que je ne devais point lui permettre de se donner le titre de marquis.

« Mais, lui dis-je, il est fils du marquis Désarmoises de Nancy.

— Ce n'est qu'un vieux courrier auquel le département des affaires étrangères fait une mince pension. Je connais le marquis Désarmoises qui vit à Nancy et qui n'est pas aussi âgé que lui.

— Il est dans ce cas un peu difficile qu'il soit son père.

— L'hôte de l'Esprit l'a connu courrier.

— Comment l'as-tu connu ?

— Nous avons dîné ensemble à table d'hôte. Après le dîner, il vint me trouver dans ma chambre et me dit qu'il attendait quelqu'un pour partir pour Augsbourg et que nous pourrions faire le voyage ensemble. Il vous nomma, et, après quelques questions que je lui fis, je jugeai que ce ne pouvait être que vous, et nous voilà, ce dont je suis bien aise. Mais écoutez, je vous conseille de renoncer aux faux noms et aux fausses qualités; pourquoi vous faites-vous appeler Seingalt?

— C'est mon nom, ma chère, mais il n'empêche pas que ceux qui me connaissent d'ancienne date ne puissent m'appeler aussi Casanova ; car je suis l'un et l'autre. Vous pouvez très bien comprendre cela.

— Oui, je le comprends. Votre mère est à Prague, et comme elle ne reçoit rien de sa pension, à cause de la guerre, je crois qu'elle peut se trouver un peu gênée.

— Je le sais, mais je n'oublie pas mes devoirs de bon fils; je lui ai envoyé de l'argent.

— Je vous en félicite. Où logerez-vous à Augsbourg ?

— Je louerai une maison, et si cela vous amuse, je vous en ferai la maîtresse et vous en ferez les honneurs.

— C'est charmant, mon ami ! Nous y donnerons de bons soupers et nous passerons la nuit à jouer.

— Le plan est délicieux.

— Je me charge de vous trouver une excellente cuisinière ; celles de Bavière sont justement renommées. Nous ferons bonne figure au congrès, et on dira que nous nous aimons à la folie.

— Bien entendu, mon cœur, que je n'entends point raillerie sur le compte de la fidélité ?

— Sur ce point, mon ami, fiez-vous à moi. Vous savez bien comment je vivais à Dresde.

— Je m'y fie, mais pas en aveugle, je t'en préviens. En attendant, mettons de l'égalité entre nous, et dis-moi tu. Cela convient mieux à l'amour.

— Eh bien ! embrasse-moi. »

Ma belle Renaud n'aimait pas à voyager la nuit, parce qu'elle aimait à souper copieusement et à se coucher lorsque la tête lui tournait. La chaleur du vin en faisait alors une bacchante difficile à contenter ; mais, quand je n'en pouvais plus, je la priais de me laisser tranquille, et force lui était de m'obéir.

Arrivé à Augsbourg, nous allâmes descendre aux Trois-Maures ; mais l'hôte, en me disant qu'il nous ferait servir un bon dîner, m'annonça qu'il ne pourrait point me loger, parce que le ministre de France avait retenu l'hôtel tout entier. Je pris le parti d'aller trouver M. Carli, banquier, auprès duquel j'étais accrédité, et dans l'instant il me procura une jolie maison meublée avec un jardin que je louai pour six mois, et que la Renaud trouva fort de son goût.

Il n'y avait encore personne à Augsbourg. La Renaud, devant se rendre à Munich, me fit comprendre que je m'ennuierais pendant son absence, et sut m'engager à l'accompagner. Nous nous logeâmes à l'auberge du Cerf,

où nous nous trouvâmes fort bien : Désarmoises alla se loger ailleurs. Mes affaires n'ayant rien de commun avec ma nouvelle compagne, je lui donnai une voiture et un laquais de place spécialement pour elle, et j'en pris autant pour moi.

L'abbé Gama m'avait remis une lettre du commandeur Almada pour lord Stormon, ministre d'Angleterre à la cour de Bavière. Ce seigneur se trouvant à Munich, je m'empressai de faire ma commission. Il me reçut fort bien et m'assura que, lorsqu'il en serait temps, il ferait tout ce qui dépendrait de lui, lord Halifax l'ayant informé de toute l'affaire. En sortant de chez Sa Seigneurie bretonne, j'allai faire ma cour à M. de Folard, ministre de France, auquel je présentai une lettre que m'avait fait remettre M. de Choiseul par Mme d'Urfé. M. de Folard me fit beaucoup d'accueil et m'invita à dîner pour le lendemain, et le jour suivant il me présenta à l'électeur.

Pendant les quatre funestes semaines que je passai à Munich, la maison de ce ministre fut la seule que je fréquentai. J'appelle ces quatre semaines funestes, et à bon droit; car pendant ce temps je perdis tout mon argent, je mis en gage pour plus de quarante mille francs de bijoux que je n'ai jamais dégagés, et enfin, ce qui est le pis, parce que je perdis ma santé. Mes assassins furent cette Renaud et ce Désarmoises qui me devait tant, et qui me récompensa si mal.

Le troisième jour de mon arrivée à Munich, je fus obligé de faire une visite particulière à l'électrice douairière de Saxe. Ce fut mon beau-frère, qui était à la suite de cette princesse, qui m'y engagea, en me disant que je ne pouvais pas m'en dispenser, car elle me connaissait, et d'ailleurs elle s'était déjà informée de moi. Je n'eus pas à me repentir de ma condescendance, car l'électrice

me reçut bien et me fit beaucoup causer ; elle était curieuse comme toutes les personnes oisives qui ne savent point se suffire, parce qu'elles ne trouvent point assez de ressources dans leur esprit ni dans leur instruction.

J'ai fait bien des sottises dans ma vie ; je le confesse avec autant de candeur que Rousseau, et j'y mets moins d'amour-propre que ce malheureux grand homme ; mais j'en ai fait peu d'aussi fortes et d'aussi absurdes que celle d'aller à Munich, alors que je n'y avais rien à faire. Mais j'étais dans une crise ; c'était une époque où mon fatal génie allait *crescendo* de sottise en sottise depuis mon départ de Turin, et même depuis mon départ de Naples. Ma chute de nuit, ma soirée chez Limore, ma liaison avec Désarmoises, ma partie à Choisy, ma confiance en Costa, mon union avec la Renaud et, plus que tout, mon inconcevable ineptie de me livrer en dupe au jeu de pharaon dans une cour où les joueurs qui tenaient la banque étaient réputés les plus habiles de l'Europe à corriger la fortune ! Là se trouvait entre autres le fameux, l'infâme Afflisio, l'associé du duc Frédéric de Deux-Ponts, que ce prince décorait du titre de son aide de camp, et que tout le monde connaissait pour le plus adroit coquin qu'il fût possible d'imaginer.

Je jouais tous les jours, et, perdant souvent sur parole, l'embarras de devoir payer le lendemain me causait des chagrins cuisants. Quand j'eus épuisé mon crédit chez les banquiers, il fallut recourir aux juifs, qui ne prêtent que sur gages, et ce fut Désarmoises qui fut mon entremetteur avec la Renaud, qui finit par se rendre maîtresse de tout. Ce ne fut pas là le plus affreux service qu'elle me rendit ; elle me communiqua un mal qui la rongeait, mais qui, en exerçant ses ravages à l'intérieur, laissait son extérieur intact, et d'autant plus dangereux que sa fraîcheur semblait annoncer la santé la plus par-

faite. Enfin ce serpent sorti de l'enfer pour ma ruine m'avait tellement mis sous le charme, que je négligeai la maladie pendant un mois, parce qu'elle sut me persuader qu'elle serait déshonorée si pendant notre séjour à Munich je m'étais mis entre les mains d'un chirurgien, toute la cohue de la cour sachant que nous vivions maritalement ensemble.

Je ne me conçois pas, quand je réfléchis, à cette incroyable condescendance, surtout lorsque chaque jour je renouvelais le poison qu'elle avait infiltré dans mes veines !

Mon séjour à Munich fut une espèce de malédiction, ou plutôt, pendant ce mois fatal, je les vis toutes réunies comme pour me donner un avant-goût de tous les maux que souffrent les âmes des réprouvés. La Renaud aimait le jeu, et Désarmoises taillait de moitié avec elle. Je ne voulus jamais être de leur partie, car le faux marquis trichait sans aucun ménagement et souvent avec plus d'impudence que d'adresse. Il invitait chez moi des gens de mauvaise compagnie, qu'il traitait à mes frais; puis dans leur jeu il se passait chaque soir des scènes scandaleuses.

L'électrice douairière de Saxe me causa la plus sensible mortification les deux dernières fois que j'eus l'honneur de lui parler.

« On sait ici, monsieur, comment vous vivez avec la Renaud et la vie qu'elle mène chez vous, peut-être à votre insu, me dit cette princesse ; cela vous fait grand tort, et je vous conseille d'en finir. »

Elle ne savait pas que j'y étais forcé de toutes les manières. Il y avait un mois que j'étais parti de Paris, et je n'avais encore reçu aucune nouvelle ni de Mme d'Urfé, ni de Costa. Je ne pouvais pas en deviner la raison ; mais je commençais à soupçonner la fidélité de mon Italien,

J'appréhendais aussi que ma bonne Mme d'Urfé fût morte, ou devenue sage, ce qui pour moi aurait eu le même résultat ; et l'état où je me trouvais me mettait dans l'impuissance de retourner à Paris pour m'y informer de tout ce qu'il m'était si nécessaire de savoir, autant pour la tranquillité de mon âme que pour le rétablissement de ma bourse.

J'étais donc dans une détresse complète, et, ce qui me peinait le plus, c'est que j'étais forcé de m'avouer que j'éprouvais un commencement d'abattement, fruit ordinaire de l'âge ; je n'avais plus cette confiance insouciante que donne la jeunesse et le sentiment de la force, et cependant l'expérience ne m'avait pas assez mûri pour me corriger. Néanmoins, par un reste de cette habitude que donne un caractère résolu, je pris soudainement congé de la Renaud, en lui disant que je l'attendrais à Augsbourg. Elle ne fit aucun effort pour me retenir, mais elle me promit de me rejoindre au plus tôt, étant au moment de vendre avantageusement ses pierreries. Je partis précédé de Le Duc et bien aise que Désarmoises trouvât bon de rester avec l'indigne créature dont je lui devais la malheureuse connaissance. Arrivé à ma jolie maison d'Augsbourg, je me mis au lit, décidé à n'en sortir que mort ou délivré du venin qui me rongeait. M. Carli, mon banquier, que je priai de passer chez moi, me recommanda un certain Kefalides, élève du fameux Fayet qui, plusieurs années auparavant, m'avait délivré d'un mal pareil à Paris. Ce Kefalides passait pour le meilleur chirurgien d'Augsbourg. Après avoir examiné mon état, il m'assura qu'il me guérirait par des sudorifiques sans avoir à recourir à ce fatal bistouri. Il commença en conséquence par me mettre à la diète la plus sévère, m'ordonna des bains et me soumit à des frictions mercurielles. Je subissais ce régime depuis six semaines et,

loin de me trouver guéri, je me sentais dans un état pire que lorsqu'il m'avait entrepris. J'étais d'une maigreur épouvantable et j'avais deux tumeurs inguinales d'une grosseur monstrueuse. Je dus me résoudre à les laisser ouvrir ; mais cette opération douloureuse, outre qu'elle faillit me coûter la vie, ne servit de rien. Il coupa maladroitement l'artère, ce qui occasionna une hémorragie qu'on eut beaucoup de peine à arrêter, et qui m'aurait donné la mort, sans les soins que je reçus de M. Algardi, médecin bolonais, qui était au service du prince-évêque d'Augsbourg.

Ne voulant plus entendre parler de Kefalides, le docteur Algardi me prépara en ma présence quatre-vingt-dix pilules composées de dix-huit grains de manne. Je prenais une de ces pillules le matin, buvant ensuite un grand verre de lait coupé, et une autre le soir, après laquelle je mangeais une soupe d'orge, et c'était là toute ma nourriture. Ce remède héroïque me rendit la santé en deux mois et demi, temps que je passai dans de grandes souffrances ; mais je ne commençai à reprendre mon embonpoint et mes forces que vers la fin de l'année.

Ce fut pendant mes souffrances que j'appris les circonstances de l'évasion de Costa emportant les diamants, les montres, les tabatières, le linge et les habits brodés que Mme d'Urfé lui avait remis pour moi dans une bonne malle avec cent louis qu'elle lui avait donnés pour son voyage. Cette bonne dame m'envoya une lettre de change de cinquante mille francs que fort heureusement elle n'eut pas le temps de remettre à mon voleur, et cette somme vint fort à propos pour m'arracher à l'espèce d'indigence où m'avait plongé mon inconduite.

J'eus à la même époque un autre chagrin qui me fut bien sensible, ce fut de découvrir que Le Duc me volait. Je le lui aurais pardonné, s'il ne m'avait forcé à une pu-

blicité que je n'aurais pu éviter qu'en me compromettant. Malgré cela, je le gardai jusqu'à mon retour à Paris, au commencement de l'année suivante.

Vers la fin du mois de septembre, quand on fut certain qu'il n'y aurait point de congrès, la Renaud passa par Augsbourg avec Désarmoises pour retourner à Paris; mais elle n'osa pas venir me voir, dans la crainte que je ne lui fisse rendre mes effets, dont elle s'était emparée sans m'en prévenir, et sans doute elle me supposait instruit de cette friponnerie. Quatre ou cinq ans plus tard elle épousa à Paris un certain Böhmer, le même qui donna au cardinal de Rohan le fameux collier qu'il croyait destiné à la malheureuse Marie-Antoinette, reine de France. Elle était à Paris quand j'y revins, mais je ne fis aucune démarche pour la voir, voulant tout oublier, si la chose était possible. Je le devais, car dans tout ce que je fis pendant cette malheureuse année, ce que je trouvais de plus méprisable, c'est la triste conduite que j'avais menée, ou plutôt ma propre personne. Cependant je n'aurais pas assez méprisé l'infâme Désarmoises pour me priver du plaisir de lui couper les oreilles, s'il m'en avait laissé le temps; mais le vieux coquin, qui prévoyait sans doute le traitement que je lui réservais, s'esquiva. Il est mort misérable et étique en Normandie peu de temps après.

A peine ma santé fut-elle rétablie, qu'oubliant tous mes malheurs passés, je recommençai à me divertir. Anna Midel, mon excellente cuisinière, qui avait été si longtemps oisive, dut se mettre en besogne pour satisfaire mon appétit glouton; car pendant trois semaines je fus affecté d'une faim dévorante, mais nécessaire à mon tempérament afin de rendre à mon individu sa première forme. Le graveur mon hôte et la jolie Gertrude sa fille, que je faisais manger avec moi, me regardaient avec une sorte de stupeur et craignaient des suites funestes de mon

intempérance. Mon cher docteur Algardi, qui m'avait sauvé la vie, me prédisait une indigestion qui devait me mener au tombeau ; mais le besoin de manger était plus fort que ses raisons ; je n'écoutais rien, et je fis bien ; car, à force de bien manger, je recouvrai mon état primitif et je me sentis bientôt apte à recommencer mes offrandes au dieu pour lequel je venais de tant souffrir.

Ma cuisinière et Gertrude, toutes deux jeunes et jolies, me rendirent amoureux, et, la reconnaissance s'en mêlant, je leur fis part de mon amour à toutes deux à la fois ; car j'avais prévu qu'en les attaquant séparément, je n'aurais vaincu ni l'une ni l'autre. En outre, je savais que je n'avais pas beaucoup de temps à perdre, parce que je m'étais engagé avec Mme d'Urfé à souper avec elle le premier jour de l'an 1762, dans un appartement qu'elle m'avait meublé rue du Bac. Elle l'avait orné de superbes tapisseries que René de Savoie avait fait faire et sur lesquelles toutes les opérations du grand œuvre étaient représentées. Elle m'avait écrit qu'elle avait été à Choisy et qu'elle y avait appris que l'Italien Santis, que j'y avais étendu d'un coup d'épée qui l'avait traversé d'outre en outre, après avoir été guéri de sa blessure, avait été enfermé à Bicêtre pour cause de filouteries.

Gertrude et Anne-Midel m'occupèrent agréablement pendant le reste de mon séjour à Augsbourg, mais elles ne me captivèrent pas au point de me faire négliger la bonne société. J'allais passer mes soirées d'une manière très agréable chez le comte Max de Lamberg, qui demeurait avec le titre de grand maréchal à la cour du prince-évêque. Son épouse, femme charmante, avait tout ce qu'il faut pour attirer bonne et nombreuse compagnie. Je fis chez ce comte la connaissance du baron de Seintin, capitaine au service de Prusse, établi à Augsbourg, où il recrutait pour son maître. Ce qui m'attacha à lui

culièrement au comte Lamberg, c'était son génie littéraire. Savant de première classe et surtout fort érudit, il a publié plusieurs ouvrages fort estimés. J'ai entretenu avec lui un commerce de lettres qui n'a cessé qu'à sa mort, arrivée par sa faute, il y a quatre ans, en 1792. Je dis par sa faute, mais j'aurais dû dire par celle de ses médecins, qui le traitèrent par le mercure d'une maladie où Vénus n'avait aucune part, et qui ne servit qu'à le faire calomnier après sa mort.

Sa veuve, toujours aimable, vit encore en Bavière, chérie de ses amis et de ses filles, qu'elle a parfaitement mariées.

Dans ce temps-là, une pauvre petite troupe de comédiens, mes compatriotes, arriva à Augsbourg, et je lui fis obtenir la permission de représenter sur un petit mauvais théâtre. Comme elle donna occasion à une petite histoire qui m'amusa, parce que j'en fus le héros, je vais la donner à mes lecteurs, dans l'espoir de leur être agréable.

CHAPITRE XV

Les comédiens et la comédie. — Bassi. — La Strasbourgeoise. — Le comte femelle. — Mon retour à Paris. — Mon arrivée à Metz. — La jolie Raton et la fausse comtesse de Lascaris.

Une femme laide, mais dégourdie et causeuse comme une Italienne, s'étant présentée chez moi, me supplia de vouloir bien intercéder auprès des magistrats, pour que l'on permît à la troupe dont elle faisait partie de jouer la comédie. Elle était laide, mais elle était Italienne et manœuvre, et, sans lui demander son nom, sans m'infor-

mer si la troupe en valait la peine, je lui promis de m'employer pour elle, et je lui obtins sans difficulté la grâce qu'elle sollicitait.

Étant allé à la première représentation, je reconnus avec surprise dans le premier acteur un Vénitien avec lequel, vingt ans plus tôt, j'avais étudié au collège de Saint-Cyprien. Il s'appelait Bassi, et comme moi, il avait quitté le métier de prêtre. Sa fortune lui avait fait embrasser le métier d'histrion, et selon toute apparence, il était dans la misère, tandis que moi, lancé par le hasard dans une route toute aventureuse, j'avais l'air d'être dans l'opulence.

Curieux de connaître ses aventures, et attiré par ce sentiment de bienveillance qui nous porte vers un compagnon de jeunesse et surtout de collège, voulant aussi jouir de sa surprise lorsqu'il m'aurait reconnu, j'allai le trouver sur la scène dès que la toile fut baissée. Il me reconnut de prime abord, poussa un cri de joie, et, après m'avoir embrassé, il me présenta à sa femme, la même qui était venue me parler, et à sa fille âgée de treize à quatorze ans, fort jolie et que j'avais vue danser avec plaisir. Il ne s'en tint pas là ; voyant que je lui faisais bonne mine ainsi qu'à sa famille, il se tourna vers ses camarades, dont il était directeur, et me présenta sans façon comme son meilleur ami. A ce nom d'ami, ces bonnes gens, me voyant habillé comme un seigneur, portant une croix en sautoir, me firent prendre pour un fameux charlatan cosmopolite qu'on attendait à Augsbourg, et Bassi ne chercha point à les désabuser, ce qui me parut singulier.

Quand la troupe se fut dépouillée de ses guenilles de théâtre et qu'elle fut costumée avec ses guenilles de tous les jours, la laide Bassi s'attacha à mon bras et m'emmena en disant que j'irais souper avec elle. Je me laissai

conduire, et bientôt nous arrivâmes dans une habitation telle que je me l'étais imaginée. C'était une immense chambre au rez-de-chaussée qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de dortoir. Une longue table dont la moitié était couverte d'un chiffon de nappe qui portait l'empreinte d'un service mensuel, tandis qu'à l'autre bout, dans un sale chaudron, on lavait quelques vases de terre qui étaient restés là depuis le dîner et qui devaient figurer au souper. Une seule chandelle, fichée dans le goulot d'une bouteille cassée, éclairait ce taudis, et, comme on n'avait point de mouchettes, la laide Bassi y pourvoyait très adroitement au moyen du pouce et de l'index, et sans façon s'essuyait à la nappe après avoir jeté par terre le bout de la mèche.

Un acteur, valet de la troupe, portant longues moustaches, car il ne jouait que les rôles d'assassin ou de voleur de grand chemin, servit un énorme plat de viande réchauffée qui nageait au milieu d'une quantité d'eau bourbeuse que l'on décorait du nom de sauce ; et la famille affamée se mit à y tremper du pain après l'avoir dépécée avec les doigts ou à belles dents, faute de couteau et de fourchette ; mais, tous étant à l'unisson, nul n'avait le droit de faire le dégoûté. Un grand pot de bière passait de convive en convive, et au milieu de cette misère la gaieté se montrait sur tous les visages ; ce qui me forçait à me demander ce que c'est que le bonheur. Pour la clôture, le cuisinier convive mit sur la table un second plat rempli de morceaux de porc frit à la poêle, et le tout fut expédié de grand appétit. Bassi me fit la grâce de me dispenser de prendre part à ce ragoûtant banquet, et je lui en ces gré.

Après ce banquet de caserne, il me fit brièvement le récit de ses aventures, toutes ordinaires, comme celles d'un pauvre diable, et pendant cela sa jolie fille, assise

sur mes genoux, m'excitait de son mieux à la traiter en innocente. Il finit sa narration par me dire qu'il allait à Venise, où il était sûr de faire fortune pendant le carnaval. Je lui souhaitai tout le bonheur possible, et lorsqu'il me demanda quel métier je faisais, le caprice me fit lui répondre que j'étais médecin.

« Ce métier vaut bien mieux que le mien, me dit-il, et je suis heureux de pouvoir vous faire un présent d'importance.

— Et quel est ce présent? lui demandai-je.

— C'est, répondit Bassi, la thériaque vénitienne, que vous pourrez vendre à deux florins la livre, et qui ne vous coûtera que quatre gros.

— Votre présent me sera très agréable. Mais dites-moi, êtes-vous content de votre recette?

— Je ne puis pas me plaindre pour un premier jour, puisque après avoir payé tous les frais j'ai pu donner un florin à chacun des acteurs. Mais je suis fort embarrassé pour jouer demain, car ma troupe est en révolte et ne veut point jouer, à moins que je ne leur paye d'avance un florin à chacun.

— Leur exigence est cependant bien modeste.

— Je le sais, mais je suis sans le sou et je n'ai rien à mettre en gage; sans cela je les contenterais, et ils s'en repentiraient ensuite, car je suis certain de faire demain au moins cinquante florins.

— Combien êtes-vous?

— Quatorze, en comptant ma famille. Pouvez-vous me prêter dix florins? je vous les rendrai demain après la comédie.

— Volontiers; mais je veux avoir le plaisir de vous donner à souper à tous à l'auberge la plus voisine du théâtre. Voici dix florins. »

Le pauvre diable s'évertua en remerciements et se mit

gea d'ordonner le souper à un florin par tête, comme je le lui avais dit. J'avais besoin de m'amuser et de rire en voyant quatorze affamés manger avec un appétit dévorant.

La troupe joua le lendemain ; mais, trente ou quarante personnes au plus ayant assisté à la comédie, le pauvre Bassi eut à peine de quoi payer l'orchestre et le luminaire. Il était au désespoir, et loin de pouvoir me payer, il vint me supplier de lui prêter dix autres florins, toujours sur l'espoir d'une bonne recette pour le jour suivant. Je le consolai en lui disant que nous en parlerions après souper et que j'allais l'attendre à l'auberge avec toute sa troupe.

Je fis durer ce souper pendant trois heures, à force de l'humecter de vin du marquisat, et cela parce qu'une jeune Strasbourgeoise, la soubrette de la troupe, m'intéressa de prime abord au point de me faire concevoir le désir de la posséder. De la figure la plus attrayante, avec une voix délicieuse, cette fille me faisait pâmer de rire en prononçant l'italien avec l'accent hétérogène de l'Alsace, qu'elle accompagnait de gestes à la fois agréables et comiques qui donnaient à tout son être un charme difficile à décrire.

Déterminé à me rendre maître de cette jeune actrice dès le lendemain, avant de quitter l'auberge, je dis à la troupe assemblée :

« Messieurs et mesdames, je vous prends à mes gages pour huit jours, à cinquante florins par jour ; mais à condition que vous jouerez pour mon compte et que vous payerez les frais du théâtre. Bien entendu que vous mettrez le prix des places à tel prix que je voudrai et que cinq personnes de la troupe, que je désignerai à volonté, souperont tous les soirs avec moi. Si la recette est supérieure à cinquante florins, vous vous partagerez le surplus. »

Ma proposition fut accueillie avec des cris de joie, et, ayant fait venir encre, plume et papier, nous nous engageâmes réciproquement.

« Pour demain, dis-je à Bassi, je laisse les billets au même prix d'hier et d'aujourd'hui ; pour après-demain, nous verrons. Je vous engage à souper pour demain avec votre famille et la jeune Strasbourgeoise, que je ne veux point séparer de son cher Arlequin. »

Il annonça le lendemain un spectacle choisi fait pour attirer beaucoup de monde : mais malgré cela le parterre ne fut occupé que par une vingtaine de manants, et les loges restèrent à peu près vides.

A souper, Bassi, qui avait donné un fort joli spectacle, s'approcha de moi tout confus et me remit dix à douze florins. Je les pris en lui disant : « Courage ! » et je les partageai entre les convives présents. Nous eûmes un bon souper que j'avais eu soin de commander à leur insu, et je les tins à table jusqu'à minuit, leur donnant à boire du bon vin, et faisant mille folies avec la petite Bassi et la jolie Strasbourgeoise que j'avais à mes côtés, me souciant peu de l'Arlequin jaloux qui faisait la moue à cause des libertés que je prenais avec sa belle. Celle-ci se prêtait à mes caresses d'assez mauvaise grâce, parce qu'elle espérait qu'Arlequin l'épouserait, et elle ne voulait pas lui donner motif de fâcherie. A la fin du souper, nous nous levâmes et je la pris entre mes bras, en riant et lui faisant des caresses qui parurent sans doute trop significatives à l'amant, qui vint me l'arracher. Trouvant à mon tour son intolérance un peu grossière, je le pris par les épaules et je le mis à la porte à coups de pied, ce qu'il reçut très humblement. Cependant la scène devint lugubre, car la belle Strasbourgeoise se mit à pleurer à chaudes larmes. Bassi et sa laide femme, rompus dans le métier, se moquaient de la pauvre pleureuse, et la jeune

Bassi lui disait que son amant avait été le premier à me manquer d'égards ; mais elle continuait à gémir, et finit par me dire qu'elle ne viendrait plus souper avec moi, si je ne trouvais pas le moyen de faire revenir son amant.

« Je vous promets d'arranger tout cela à la satisfaction générale, » lui dis-je.

Et quatre sequins que je lui mis dans la main ramenèrent si bien la gaieté, que bientôt on ne vit plus le moindre nuage. Elle voulut même me convaincre qu'elle n'était pas cruelle et qu'elle le serait moins encore, si je voulais ménager la jalousie d'Arlequin. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, et elle fit tout son possible pour me convaincre qu'elle serait parfaitement docile à la première occasion.

J'ordonnai à Bassi d'annoncer sur l'affiche du lendemain que les billets du parterre étaient à deux florins et ceux des loges à un ducat, mais que le paradis serait ouvert gratis aux premiers occupants.

« Nous n'aurons personne, me dit-il d'un air effrayé.

— Cela se peut, mais nous verrons. Vous demanderez à la police douze soldats pour le maintien de l'ordre, je les payerai.

— Nous en aurons besoin pour la canaille qui viendra assiéger les places gratis ; mais pour le reste.....

— Encore une fois, nous verrons. Faites à ma guise, et, succès ou non, nous rirons à souper comme de coutume. »

Le lendemain j'allai trouver l'Arlequin dans son petit taudis, et moyennant deux louis et la promesse solennelle de respecter sa maîtresse, je le rendis doux comme un gant.

L'affiche de Bassi fit rire toute la ville. On le traitait

de fou ; mais lorsqu'on sut que cette spéculation venait de l'entrepreneur et que l'entrepreneur fut connu, ce fut moi que l'on taxa de folie ; mais que m'importait ? Le soir, le paradis fut encombré une heure avant le spectacle, mais le parterre fut vide, et les loges pareillement, à l'exception du comte de Lamberg, de l'abbé Bolo, Génois, et d'un jeune homme qui me parut une femme déguisée.

Les acteurs se surpassèrent, et les applaudissements du paradis rendirent le spectacle fort gai.

Quand nous fûmes à l'auberge, Bassi me présenta les trois ducats de la recette ; mais, comme de raison, je lui en fis présent, ce qui lui constituait un commencement d'aisance. Je m'assis à table entre la mère et la fille Bassi, laissant ma belle Strasbourgeoise à côté de son amant. Je dis au directeur de continuer sur le même pied, de laisser rire ceux qui en auraient envie, et je l'engageai à me faire jouir de ses meilleures pièces.

Lorsque le souper et le vin m'eurent mis en gaieté, ne pouvant rien faire avec la Strasbourgeoise à cause de son amant, je m'en donnai en toute liberté avec la jeune Bassi, qui se prêtait avec grâce à tout ce que je voulais, son père et sa mère ne faisant que rire, tandis que le sot Arlequin enrageait de ne pouvoir en faire autant avec sa Dulcinée. Mais quand, à la fin du souper, j'exposai à ses yeux la petite dans son état de nature et que je me montrai paré comme Adam avant d'avoir mangé la fatale pomme, le sot fit un mouvement pour s'en aller et prit la Strasbourgeoise par le bras, en l'engageant à sortir. Alors de l'air le plus sérieux et le plus impératif, je lui commandai d'être sage et de rester là, et lui, tout ébahi, se contenta de tourner le dos ; mais sa belle ne l'imita pas, et, sous le prétexte de défendre la petite qui me logeait déjà commodément, elle se plaça si bien

qu'elle augmenta ma jouissance en s'en procurant elle-même autant que ma main vagabonde pouvait lui en donner.

Cette bacchanale ayant mis en feu la vieille Bassi, elle se mit à exciter son mari à lui donner une preuve de sa tendresse conjugale, et lui de céder, pendant que le modeste Arlequin, qui s'était approché du feu, tenait sa tête penchée dans ses mains et restait immobile. Heureuse de cette position, la Strasbourgeoise toute en feu, cédant à la nature, me laissa faire tout ce que je voulus, et remplaçant sur le bord de la table la jeune Bassi que je venais de quitter, j'exécutai le grand œuvre dans toute la perfection, et ses violentes pressions me prouvèrent qu'elle avait été au moins aussi active que moi.

A la fin de l'orgie, je vidai ma bourse sur la table et je jouis de voir l'avidité avec laquelle on se partagea une vingtaine de sequins.

La fatigue et l'intempérance, dans un temps où je n'avais pas encore pleinement recouvré mes forces, m'avaient procuré un long sommeil. Je venais de me lever au moment où je reçus une citation pour comparaître à l'hôtel de ville devant le bourgmestre qui était d'office. Je me hâtai de m'habiller pour m'y rendre, tant j'étais curieux de savoir ce qu'on me voulait. Je savais que je n'avais rien à craindre. Lorsque je parus, ce magistrat m'adressa la parole en allemand, mais je fis la sourde oreille, et pour cause, car je connaissais à peine assez de mots pour demander les choses indispensables. Dès qu'il fut instruit de mon ignorance, il me parla en latin, mon cicéronien, mais pédantesque, tel qu'on le trouve en général dans les universités de l'Allemagne.

« Pourquoi, me dit-il, portez-vous un faux nom ?

— Mon nom n'est point faux. Informez-vous-en

auprès du banquier Carli, qui m'a payé cinquante mille florins.

— Je sais cela, mais vous vous appelez Casanova, et non Seingalt; pourquoi prenez-vous ce dernier nom?

— Je prends ce nom, ou plutôt je l'ai pris, parce qu'il est à moi. Il m'appartient si légitimement que si quelqu'un osait le porter je le lui contesterais par toutes les voies et par tous les moyens.

— Eh ! comment ce nom vous appartient-il ?

— Parce que j'en suis l'auteur ; mais cela n'empêche pas que je ne sois aussi Casanova.

— Monsieur, ou l'un ou l'autre. Vous ne pouvez pas avoir deux noms à la fois.

— Les Espagnols et les Portugais en ont souvent une demi-douzaine.

— Mais vous n'êtes ni Portugais ni Espagnol ; vous êtes Italien, et, après tout, comment peut-on être l'auteur d'un nom ?

— C'est la chose du monde la plus simple et la plus facile.

— Expliquez-moi cela.

— L'alphabet est la propriété de tout le monde ; c'est incontestable. J'ai pris huit lettres et je les ai combinées de façon à produire le mot Seingalt. Ce mot ainsi formé m'a plu et je l'ai adopté pour mon appellatif, avec la ferme persuasion que, personne ne l'ayant porté avant moi, personne n'a le droit de me le contester, et bien moins encore de le porter sans mon consentement.

— C'est une idée fort bizarre, mais vous l'appuyez d'un raisonnement plus spécieux que solide ; car votre nom ne peut être que celui de votre père.

— Je pense que vous êtes dans l'erreur ; car le nom que vous portez vous-même par droit d'hérédité n'a pas existé de toute éternité ; il a dû être fabriqué par un de

vos ascendants, qui ne l'avait point reçu de son père, quand bien même vous vous appelleriez Adam. En convenez-vous, monsieur le bourgmestre ?

— J'y suis forcé ; mais c'est une nouveauté.

— Vous voilà encore dans l'erreur. Loin que ce soit une nouveauté, c'est une chose fort ancienne, et je m'engage à vous porter demain une kyrielle de noms tous inventés par de très honnêtes gens encore vivants, et qui en jouissent en paix, sans que personne s'avise de les citer à l'hôtel de ville pour en rendre compte à quelqu'un, à moins qu'ils ne les désavouent selon leur bon plaisir au préjudice de la société.

— Mais vous conviendrez qu'il y a des lois contre les faux noms ?

— Oui, contre les faux noms ; mais je vous répète que rien n'est plus vrai que mon nom. Le vôtre, que je respecte, sans le connaître, ne peut pas être plus vrai que le mien ; car il est possible que vous ne soyez pas le fils de celui que vous croyez votre père. »

Il fit un sourire, se leva et me conduisit jusqu'à la porte, en me disant qu'il s'informerait de moi à M. Carli.

Je devais précisément y aller moi-même, et je m'y rendis à l'instant. Cette histoire le fit rire. Il me dit que le bourgmestre était catholique, honnête homme, riche et un peu bête ; en tout, une bonne pâte d'homme à laquelle on pouvait donner toutes les formes.

Le lendemain matin M. Carli vint me demander à déjeuner et m'invita à dîner avec lui chez le même bourgmestre.

« Je l'ai vu hier, me dit-il, et dans une longue conférence que j'ai eue avec lui, j'ai tellement rétorqué ses objections sur l'article des noms qu'il est maintenant tout à fait de votre avis. »

J'acceptai l'invitation avec plaisir, car je prévoyais

que j'y trouverais bonne compagnie. Je ne me trompais pas ; il y avait des femmes charmantes et plusieurs hommes aimables. J'y trouvai entre autres la dame déguisée que j'avais vue à la comédie. Je m'attachai à l'observer pendant le dîner, et je ne tardai pas à me convaincre que j'avais bien jugé. Tout le monde cependant lui parlait comme si elle avait été un homme, et elle soutenait fort bien son rôle. Quant à moi, ayant envie de rire et ne voulant pas être pris pour dupe, je l'attaquai poliment sur le ton de la plaisanterie, mais ne lui adressant que des propos galants tels qu'on les adresse à une femme, et dans mes allusions, dans mes paroles équivoques, j'exprimais, sinon la certitude de son sexe, au moins plus que du doute. Elle faisait semblant de ne s'apercevoir de rien, et la société riait à demi de ma prétendue méprise.

Après dîner, en prenant le café, le prétendu monsieur montra à un chanoine le portrait qui se trouvait sur le chaton d'une bague qu'il portait au doigt. Ce portrait était celui d'une demoiselle présente et très ressemblant, chose facile, puisque l'original était laid. Cela n'ébranla point ma conviction ; mais je commençai à réfléchir quand je lui vis baiser la main avec une tendresse mêlée de respect, et je cessai de plaisanter. M. Carli saisit un moment pour me dire que ce monsieur, malgré son air femelle, était un homme et, qui plus est, à la veille d'épouser la demoiselle à laquelle il venait de baiser la main.

« Cela peut être, lui dis-je, mais j'ai de la peine à le concevoir. »

Le fait est pourtant qu'il l'épousa pendant le carnaval et qu'il reçut une brillante dot : mais au bout d'un an la pauvre demoiselle attrapée mourut de chagrin, et ce ne fut qu'au lit de mort qu'elle en dit la raison. Ses

sots parents, honteux d'avoir été dupés aussi grossièrement, n'osèrent rien dire, et firent disparaître la trompeuse femelle qui avait eu soin de mettre à l'avance la dot en sûreté. Cette histoire, qui ne tarda pas à être connue, fait encore rire la bonne ville d'Augsbourg et m'y donna, mais un peu tard, une grande renommée de perspicacité.

Je continuais à jouir de mes deux commensales et de la belle Strasbourgeoise qui me coûta une centaine de louis. Au bout des huit jours je laissai Bassi en liberté, ayant quelque argent. Il continua à jouer en remettant les places aux prix ordinaires, et supprimant le gratis du paradis. Il fit d'assez bonnes affaires.

Je quittai Augsbourg vers la mi-décembre.

J'étais fort triste à cause de la charmante Gertrude, qui se croyait enceinte et qui ne put se résoudre à passer en France avec moi. Je l'aurais volontiers emmenée avec le consentement de son père, qui, ne pensant aucunement à lui donner un mari, aurait été enchanté de s'en défaire en me la donnant pour amie.

Nous parlerons de cette bonne fille dans cinq ou six ans, ainsi que d'Anna Midel, excellente cuisinière, à laquelle je fis présent de quatre cents florins. Elle se maria quelque temps après, et lors de mon second passage à Augsbourg, j'ai eu la douleur de la retrouver malheureuse.

Je partis avec Le Duc sur le siège du cocher, n'ayant jamais pu lui pardonner, et quand nous fûmes à Paris, à moitié de la rue Saint-Antoine, je le fis descendre avec sa malle et je laissai là, sans lui donner de certificat, malgré ses supplications. Je n'en ai plus entendu parler, et je le regrette encore, car c'était un excellent serviteur, quoiqu'il eut de très grands défauts. J'aurais dû peut-être me rappeler les services importants qu'il m'avait rendus à

Stuttgardt, à Soleure, à Naples, à Florence et à Turin ; mais j'étais indigné de l'effronterie avec laquelle il m'avait compromis devant le magistrat d'Augsbourg, où j'aurais été déshonoré, si mon esprit ne m'avait suggéré le moyen de le convaincre d'un vol dont, sans cela, on m'aurait cru coupable.

J'avais beaucoup fait en le sauvant des mains de la justice, et d'ailleurs je n'avais pas été avare à le récompenser chaque fois que j'avais eu à me louer de son dévouement ou de son obéissance.

D'Augsbourg je me dirigeai sur Bâle par Constance, où je logeai à l'auberge la plus chère de la Suisse. Le maître, nommé Imhoff, était le premier des écorcheurs ; mais je trouvai ses filles aimables, et après m'y être amusé pendant trois jours, je poursuivis mon chemin. J'arrivai à Paris le dernier jour de l'an de 1761, et j'allai descendre, rue du Bac, à l'appartement que ma providence, Mme d'Urfé, m'avait fait préparer avec autant de recherche que d'élégance.

Je passai dans ce joli logement trois semaines entières sans aller nulle part, afin de convaincre cette bonne dame que je n'étais retourné à Paris que pour m'acquitter de la parole que je lui avais donnée de la faire renaître homme.

Nous passâmes ces trois semaines à faire les préparatifs nécessaires à cette divine opération, et ces préparatifs consistaient à rendre un culte particulier à chacun des génies des sept planètes, aux jours qui leur sont consacrés. Après ces préparatifs, je devais aller prendre, dans un lieu qui devait m'être connu par l'inspiration des génies, une vierge, fille d'adepte, que je devais féconder d'un garçon par un moyen connu des seuls frères rose-croix. Ce fils devait naître vivant, mais seulement avec une âme sensitive. Mme d'Urfé devait le recevoir dans

ses bras à l'instant où il viendrait au monde, et le garder sept jours auprès d'elle dans son propre lit. Au bout de ces sept jours, elle devait mourir en tenant sa bouche collée à celle de l'enfant, qui, par ce moyen, recevrait son âme intelligente.

Après cette permutation, ce devait être à moi à soigner l'enfant avec le magistère qui m'était connu, et dès que l'enfant aurait atteint sa troisième année, Mme d'Urfé devait se reconnaître, et alors je devais commencer à l'initier dans la connaissance parfaite de la grande science.

L'opération devait se faire à la pleine lune d'avril, ou de mai, ou de juin. Avant tout, Mme d'Urfé devait faire un testament en bonne forme pour instituer héritier universel l'enfant, dont je devais être le tuteur jusqu'à l'âge de treize ans.

Cette sublime folle trouva que cette divine opération était d'une vérité évidente, et elle brûlait d'impatience de voir la vierge qui devait être son vase d'élection. Elle me sollicita de hâter mon départ.

J'avais espéré, en faisant ainsi parler l'oracle, de lui inspirer quelque répugnance, puisque enfin il fallait qu'elle mourût; et je comptais sur l'amour naturel de la vie pour traîner la chose en longueur. Mais ayant trouvé tout le contraire, je me voyais dans la nécessité de lui tenir parole, en apparence, et d'aller chercher la vierge mystérieuse.

Je vis que j'avais besoin d'une friponne qu'il fallait que j'endoctrinasse, et je jetai les yeux sur la Corticelli. Elle devait être à Prague depuis neuf mois, et je lui avais promis à Bologne d'aller la voir avant la fin de l'année. Mais je venais d'Allemagne d'où je n'avais pas rapporté de trop doux souvenirs, et le voyage me paraissait trop long dans la saison, et surtout pour si peu de

chose. Je me décidai à m'épargner la peine d'une pareille course, et je me déterminai à la faire venir en France, en lui envoyant l'argent nécessaire et lui indiquant le lieu où je l'attendrais.

M. de Fouquet, ami de Mme d'Urfé, était intendant de Metz; j'étais sûr qu'en me présentant avec une lettre de son amie, ce seigneur me ferait un accueil distingué. En outre, le comte de Lastic, son neveu, que je connaissais beaucoup, y était avec son régiment. Ces raisons me firent choisir cette ville pour y attendre la vierge Corticelli, qui ne devait guère s'attendre que je la destinasse à ce rôle. Mme d'Urfé m'ayant donné autant de lettres que j'en voulus, je quittai Paris le 25 janvier 1762, comblé de présents et avec une ample lettre de crédit, dont je ne fis point usage, parce que ma bourse était abondamment fournie.

Je ne pris point de domestique, car après le vol de Costa et la friponnerie de Le Duc, il me semblait que je ne pouvais plus me fier à aucun. J'arrivai à Metz en deux jours et je descendis au Roi-Dagobert, excellente auberge où je trouvai le comte de Lœvenhaupt, Suédois, que j'avais connu chez la princesse d'Anhalt-Zerbst, mère de l'impératrice de Russie, qui vivait à Paris. Il m'invita à souper avec le duc de Deux-Ponts, qui allait seul et incognito à Paris pour faire une visite à Louis XV, dont il fut l'ami constant jusqu'à sa mort.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai porter mes lettres à M. l'intendant, qui me retint à dîner pour tous les jours. M. de Lastic n'était pas à Metz, ce qui me fit de la peine, car il aurait beaucoup contribué à l'agrément de mon séjour dans cette belle ville. J'envoyai le même jour cinquante louis à la Corticelli, en lui écrivant de venir me joindre avec sa mère dès qu'elle serait libre, et de se faire accompagner de quelqu'un qui connût la

route. Elle ne pouvait quitter Prague qu'au commencement du carême, et pour m'assurer qu'elle ne me manquerait pas, je lui promettais dans ma lettre de faire sa fortune.

En quatre ou cinq jours, je connus parfaitement la ville, mais je me dérobais aux assemblées pour aller au théâtre, où une actrice de l'Opéra-Comique m'avait captivé. Elle s'appelait Raton et n'avait que quinze ans à la mode des actrices, qui en volent toujours deux ou trois, si plus ne peuvent ; faiblesse, au reste, assez commune à toutes les femmes, et qu'il faut bien leur pardonner, puisque la jeunesse est pour elles le premier des avantages. Raton était moins belle qu'attrayante, et ce qui la rendait un objet d'envie, c'est qu'elle avait mis ses prémices au prix de vingt-cinq louis. On pouvait passer une nuit avec elle pour l'essai moyennant un louis, les vingt-cinq n'étant dus qu'autant que le curieux parviendrait à l'achèvement de l'œuvre.

Il était notoire que plusieurs officiers et de jeunes conseillers au parlement avaient entrepris l'opération sans en venir à bout, et chacun avait payé son louis.

La singularité était trop piquante pour que je résistasse au désir de l'épreuve. Je ne tardai donc pas à m'annoncer ; mais, ne voulant pas être dupe, je pris mes précautions. Je dis à cette belle qu'elle viendrait souper avec moi, que je lui donnerais vingt-cinq louis si j'étais complètement heureux, et que dans le cas contraire elle en aurait six au lieu d'un, pourvu qu'elle ne fût pas barrée. Sa tante m'assura que je ne lui trouverais pas ce défaut. Je me souvenais de Victorine.

Raton vint souper avec sa tante, qui, au dessert, nous quitta pour aller passer la nuit dans un cabinet voisin. Cette fille était un chef-d'œuvre pour la perfection des formes, je ne me sentais pas d'aise en pensant que j'allais

l'avoir entièrement à ma disposition, douce, riante, et me défiant à la conquête d'une toison, non pas d'or, mais d'ébène, que la plus brillante jeunesse de Metz avait vainement cherché à conquérir. Le lecteur pensera peut-être que, n'étant plus dans la vigueur du premier âge, les vains efforts que tant d'autres avaient faits avant moi auraient dû me décourager; mais bien au contraire, je me connaissais, et ne faisais qu'en rire. Ceux qui l'avaient entreprise étaient des Français qui connaissaient mieux l'art de prendre d'assaut les places fortes que celui d'éluder l'art d'une jeune friponne qui s'escamote. Italien, je connaissais cela, et je m'étais disposé de façon à ne pas douter de la victoire.

Mais mes préparatifs furent superflus, car dès que Raton fut dans mes bras, sentant, à la manière dont je l'attaquais, que la ruse serait impuissante, elle vint au-devant de mes désirs, sans s'amuser à tenter l'escamotage qui, aux yeux des combattants inexperts, la faisait paraître ce qu'elle n'était plus. Elle se livra de bonne foi, et lorsque je lui eus promis de garder le secret, elle me rendit ardeur pour ardeur. Elle n'en était pas à son coup d'essai, et par conséquent je n'aurais pas eu besoin de lui donner les vingt-cinq louis; mais j'étais satisfait et, tenant fort peu à cette sorte de primauté, je la récompensai comme si j'avais été le premier à mordre à la grappe.

Je gardai Raton à un louis par jour jusqu'à l'arrivée de la Corticelli, et il fallut bien qu'elle me restât fidèle; car je ne la perdais pas de vue. Je me trouvais si bien du régime de cette jeune fille, dont le caractère était tout à fait aimable, que je me repentis beaucoup de m'être mis dans la nécessité d'attendre mon Italienne, dont on m'annonça l'arrivée au moment où je sortais de la loge pour rentrer chez moi. Mon domestique de place

me dit à haute voix que Mme mon épouse, avec ma fille et un monsieur venaient d'arriver de Francfort et qu'ils m'attendaient à l'auberge. « Imbécile, lui dis je, je n'ai ni femme ni fille. » Cela n'empêcha pas que tout Metz ne sût que ma famille était arrivée.

CHAPITRE XVI

Je retourne à Paris avec la Corticelli, improvisée comtesse de Lascaris. — L'hypostase manquée. — Aix-la-Chapelle. — Duel. — Mimi d'Aché. — Trahison de la Corticelli, qui ne retombe que sur elle-même. — Voyage à Sulzbach.

La Corticelli me sauta au cou en riant à son ordinaire, et la vieille me présenta l'honnête homme qui les avait accompagnées de Prague à Metz. C'était un Italien nommé Monti, établi depuis longtemps à Prague, où il enseignait la langue italienne. Je fis loger convenablement M. Monti et la vieille ; puis je menai dans ma chambre la jeune étourdie, que je trouvai changée à son avantage : elle avait grandi, ses formes s'étaient mieux prononcées, et ses manières gracieuses achevaient d'en faire une fort jolie fille.

« Pourquoi, folle, as-tu permis à ta mère de se dire ma femme? crois-tu que cela puisse beaucoup me flatter? Elle devait se donner pour ta gouvernante, puisqu'elle voulait te faire passer pour ma fille.

— Ma mère est une entêtée qui se laisserait fouetter plutôt que de passer pour ma gouvernante ; car, dans ses idées étroites, elle confond la qualification de gouvernante et celle de pourvoyeuse.

— C'est une folle ignorante, mais nous lui ferons

entendre raison de bonne grâce ou par force. Mais je te vois bien montée; tu as donc fait fortune?

— J'avais captivé à Prague le comte de N....., qui a été généreux. Mais avant tout, mon cher ami, je te prie de renvoyer M. Monti! Ce brave homme a sa famille à Prague; il ne peut pas rester longtemps ici.

— C'est juste, je le renverrai tout de suite. »

Le coche partait le soir même pour Francfort; je fis appeler Monti, et après l'avoir remercié de sa complaisance, je le récompensai généreusement, et il partit très satisfait.

N'ayant plus rien à faire à Metz, je pris congé de mes nouvelles connaissances, et le surlendemain j'allai coucher à Nancy, d'où j'écrivis à Mme d'Urfé que je revenais avec une vierge, dernier rejeton de la famille Lascaris, qui avait régné à Constantinople. Je la priais de la recevoir de mes mains dans une maison de campagne qui appartenait à sa famille, et où il était nécessaire que nous restassions quelques jours pour nous occuper de quelques cérémonies cabalistiques.

Elle me répondit qu'elle m'attendait à Pont-Carré, vieux château à quatre lieues de Paris, et qu'elle y accueillerait la jeune princesse avec toutes les marques d'amitié qu'elle pouvait désirer. Je le dois d'autant plus, disait la sublime folle, que la famille de Lascaris est alliée à la famille d'Urfé, et que je dois renaître du fruit qui sortira de cette heureuse vierge. Je sentis qu'il fallait non refroidir son enthousiasme, mais le tenir en bride et en modérer la manifestation. Je lui écrivis donc derechef sur ce point en lui expliquant pourquoi elle devait se contenter de la traiter de comtesse, et je finis par lui annoncer que nous arriverions avec la gouvernante de la jeune Lascaris le lundi de la semaine sainte.

Je passai une douzaine de jours à Nancy, occupé à

donner des instructions à ma jeune étourdie et à convaincre sa mère qu'elle devait se contenter d'être la très humble servante de la comtesse Lascaris. J'eus grande peine à réussir ; il fallut, non pas seulement que je lui représentasse que sa fortune tenait à sa parfaite soumission, mais que je la menaçasse de la renvoyer seule à Bologne. Je me suis bien repenti de ma persistance. L'obstination de cette femme était une inspiration de mon bon génie qui voulait me faire éviter la plus lourde faute que j'aie faite de ma vie.

Au jour fixé, nous arrivâmes à Pont-Carré. Mme d'Urfé, que j'avais prévenue de l'heure de notre arrivée, fit baisser les ponts-levis du château et se plaça debout sur la porte au milieu de tous ses gens, comme un général d'armée qui aurait voulu nous faire la place avec tous les honneurs de la guerre. Cette chère dame, qui n'était folle que parce qu'elle avait trop d'esprit, fit à la fausse princesse une réception si distinguée, qu'elle en aurait été fort étonnée, si je n'avais pas eu la précaution de l'en prévenir. Elle la pressa trois fois dans ses bras avec une effusion de tendresse toute maternelle, l'appela sa nièce bien-aimée, et lui conta toute sa généalogie et celle de la maison de Lascaris, pour lui faire voir à quel titre elle était sa tante. Ce qui me surprit très agréablement, c'est que ma folle Italienne l'écouta avec un air de complaisance et de dignité, et ne rit pas un seul instant, quoique toute cette comédie dût lui paraître bien risible.

Dès que nous fûmes dans l'appartement, la fée fit des fumigations mystérieuses, encensa la nouvelle arrivée, qui reçut cet hommage avec toute la modestie d'une divinité d'opéra ; et puis elle alla se jeter dans les bras de la prêtresse, qui la reçut avec le plus grand enthousiasme.

A table, la comtesse fut gaie, gracieuse, causante : ce qui lui captiva l'amour de Mme d'Urfé, qui ne s'étonna

point de lui entendre parler le français à bâton rompu. Il ne fut pas question de la dame Laure, qui ne savait que son italien. On lui donna une bonne chambre où elle fut servie, et d'où elle ne sortit que pour aller à la messe.

Le château de Pont-Carré était une espèce de forteresse qui, dans le temps des guerres civiles, avait soutenu des sièges. Il était de forme carrée, comme son nom l'indiquait, flanqué de quatre tours crénelées et entouré d'un large fossé. Les appartements étaient vastes, richement meublés, mais à l'antique. L'air était infesté de cousins venimeux qui nous dévoraient et nous faisaient au visage des ampoules fort douloureuses; mais je m'étais engagé à y passer huit jours, et j'aurais été fort embarrassé de trouver un prétexte pour abréger ce temps. Madame fit dresser un lit près du sien pour y faire coucher sa nièce, et je n'avais pas à craindre qu'elle cherchât à s'assurer de sa virginité, puisque l'oracle lui en avait fait la défense, sous peine de détruire l'effet de l'opération, que nous fixâmes au quatorzième jour de la lune d'avril.

Ce jour-là, nous soupâmes sobrement, puis j'allai me coucher. Un quart d'heure après, madame vint me présenter la vierge Lascaris. Elle la déshabilla, la parfuma, lui mit un voile superbe, et lorsqu'elle l'eut placée à côté de moi, elle resta, voulant être présente à l'opération dont le résultat devait la faire renaître neuf mois après.

L'acte fut consommé dans toutes les formes, et quand cela fut fait, madame nous laissa seuls pour cette nuit, qui fut des mieux employées. Ensuite la comtesse coucha avec sa tante jusqu'au dernier jour de la lune, temps où je devais interroger l'oracle pour savoir si la jeune Lascaris avait conçu par mon opération. Cela pouvait être, car rien n'avait été épargné pour atteindre ce but;

mais je crus plus prudent de lui faire répondre que l'opération avait manqué, parce que le petit d'Aranda avait tout vu de derrière un paravent. Mme d'Urfé en fut au désespoir ; mais je la consolai par une seconde réponse dans laquelle l'oracle lui disait que ce qui n'avait pu se faire dans la lune d'avril en France, pouvait se faire hors du royaume dans la lune de mai, mais qu'il fallait qu'elle envoyât à cent lieues de Paris, et au moins pour un an, le jeune curieux dont l'influence avait été si contraire. L'oracle, en outre, indiquait comment d'Aranda devait voyager ; il lui fallait un gouverneur, un domestique, et son petit équipage en parfait état.

L'oracle avait parlé, il n'en fallait pas davantage. Mme d'Urfé pensa de suite à un abbé qu'elle aimait, et le jeune d'Aranda fut envoyé à Lyon, vivement recommandé à M. de Rochebaron son parent. Le jeune homme fut enchanté d'aller voyager et n'a jamais eu la moindre connaissance de la petite calomnie que je me permis pour l'éloigner. Ce qui me fit agir ainsi n'était pas un vain caprice. Je m'étais aperçu d'une manière à n'en pouvoir pas douter que la Corticelli en était amoureuse et que sa mère favorisait son intrigue. Je l'avais surprise deux fois dans sa chambre avec le jeune homme, qui ne s'en souciait que comme un jeune adolescent se soucie de toutes les filles, et comme je n'approuvais pas les desseins de mon Italienne, la signora Laura trouvait mauvais que je m'opposasse à l'inclination de sa fille.

La grande affaire fut de penser au lieu étranger où nous nous rendrions pour renouveler l'opération mystérieuse. Nous nous déterminâmes pour Aix-la-Chapelle, et en cinq ou six jours tout fut prêt pour notre voyage.

La Corticelli, fâchée contre moi de ce que je lui avais enlevé l'objet de son amour, m'en fit de vifs reproches, et commença dès lors à avoir de mauvais procédés à

mon égard ; elle alla jusqu'à se permettre des menaces, si je ne faisais pas revenir celui qu'elle appelait le joli garçon.

« Il ne vous convient pas d'être jaloux, me dit-elle, et je suis maîtresse de moi-même.

— D'accord, ma belle, lui répondis-je, mais il me convient de t'empêcher, dans la situation où je t'ai mise, de te comporter comme une prostituée. »

La mère, furieuse, me dit qu'elle voulait retourner à Bologne avec sa fille ; et pour l'apaiser, je lui promis d'aller les y conduire moi-même après notre voyage d'Aix-la-Chapelle.

Cependant je n'étais pas tranquille, et craignant des tracasseries, je hâtai mon départ. Nous partîmes au mois de mai dans une berline où j'étais avec Mme d'Urfé, la fausse Lascaris et une femme de chambre, sa favorite, appelée Brongnole. Un cabriolet à deux places nous suivait ; il était occupé par la signora Laura et par une autre femme de chambre. Deux domestiques à grande livrée étaient sur le siège de la berline. Nous nous reposâmes un jour à Bruxelles et un autre à Liège. A Aix, nous trouvâmes grand nombre d'étrangers de la première distinction, et au premier bal, Mme d'Urfé présenta ma Lascaris à deux princesses de Mecklembourg en qualité de sa nièce. La fausse comtesse reçut leurs caresses avec aisance et modestie, et elle fixa particulièrement l'attention du margrave de Baireuth et de la duchesse de Wurtemberg, sa fille, qui s'emparèrent d'elle et ne la quittèrent qu'à la fin du bal. J'étais sur les épines, craignant que mon héroïne ne se trahît par quelque sortie de coulisse. Elle dansa avec une grâce qui lui attira l'attention et les applaudissements de toute l'assemblée, et c'était à moi qu'on en faisait compliment. Je souffrais le martyre, car ces compliments me semblaient malins ;

c'était comme si chacun avait deviné la danseuse d'Opéra déguisée en comtesse, et je me croyais déshonoré. Ayant trouvé un moment pour parler en secret à cette jeune folle, je la conjurai de danser comme une demoiselle de condition et non comme une figurante de ballet; mais elle était fière de ses succès, et elle osa me répondre qu'une demoiselle de condition pouvait bien savoir danser comme une danseuse, et qu'elle ne consentirait jamais à danser mal pour me plaire. Ce procédé me dégoûta tellement de cette effrontée, que si j'avais su comment, je m'en serais défait dès l'instant: mais je lui jurai en moi-même qu'elle ne perdrait rien pour attendre; et, soit vice ou vertu, la vengeance ne s'éteint dans mon cœur que lorsqu'elle est satisfaite.

Mme d'Urfé, le lendemain de ce bal, lui fit présent d'un écrin contenant une très belle montre, garnie en brillants, une paire de boucles d'oreilles en diamants et une bague dont le chaton était enrichi d'une rose de quinze carats. Le tout valait soixante mille francs. Je m'en emparai afin que l'idée ne lui vint point de s'en aller sans mon consentement.

En attendant, pour chasser l'ennui, je jouais, je perdais mon argent et je faisais de mauvaises connaissances. La pire de toutes fut celle d'un officier français nommé d'Aché, qui avait une jolie femme et une fille plus jolie encore. Cette fille ne tarda pas à s'emparer de la place que, dans mon cœur, la Corticelli n'occupait déjà plus que superficiellement; mais dès que Mme d'Aché s'aperçut que je lui préférais sa fille, elle refusa de recevoir mes visites.

J'avais prêté dix louis à d'Aché; je crus en conséquence pouvoir me plaindre à lui de la conduite de sa femme à mon égard; mais il me répondit d'un ton brusque que, n'allant chez lui que pour sa fille, sa femme

avait raison ; que sa fille était faite pour trouver un mari et que, si j'avais de bonnes intentions, je n'avais qu'à m'expliquer avec sa mère. Il n'y avait en tout cela d'offensant, que le ton, et j'en fus effectivement offensé : cependant, connaissant cet homme pour un brutal, grossier, ivrogne, toujours prêt à ferrailler pour un oui ou pour un non, je pris le parti de me taire et d'oublier sa fille, ne voulant point me compromettre avec un homme de son espèce.

J'étais dans cette disposition et à peu près guéri de ma fantaisie pour sa fille, lorsque quatre jours après notre entretien j'entrai dans une salle de billard où ce d'Aché jouait avec un Suisse nommé Schmit, officier au service de Suède. Dès que d'Aché m'aperçut, il me demanda si je voulais parier contre lui les dix louis qu'il me devait. On commençait la partie, je lui répondis :

« Oui, cela fera vingt ou rien. Ça va. »

Vers la fin de la partie, d'Aché, se voyant en désavantage, fit un coup déloyal si marqué, que le garçon du billard le lui dit ; mais d'Aché, que ce coup faisait gagner, s'empare de l'or qui était dans la blouse, et le met dans sa poche, sans faire aucun cas des observations du marqueur ni de celles de son adversaire, qui, se voyant dupé, applique au fripon un coup de queue au travers du visage. Aussitôt d'Aché, qui avait amorti le coup en parant avec son bras, met l'épée à la main, et court sur Schmit qui était sans armes. Le garçon, jeune homme vigoureux, saisit d'Aché à bras-le-corps et empêche le meurtre. Le Suisse sort en disant :

« Au revoir. »

Le fripon, devenu calme, me regarde et me dit :

« Nous voilà quittes.

— Très quittes.

— C'est fort bien, mais, mille diables, vous étiez

à portée de m'épargner un affront qui me déshonore.

— Je l'aurais pu, mais rien ne m'y obligeait. D'ailleurs vous devez connaître vos droits. Schmit n'avait pas son épée, mais je le crois homme de cœur, et il vous rendra raison, si vous avez assez de courage pour lui rendre son argent; car enfin vous avez perdu. »

Un officier nommé de Pyène me prit à l'écart et me dit qu'il me payerait lui-même les vingt louis que d'Aché avait mis dans sa poche, mais qu'il fallait que Schmit lui fît réparation l'épée à la main. Je n'hésitai pas à lui promettre que le Suisse s'acquitterait de ce devoir, et je m'engageai à lui rendre une réponse affirmative le lendemain au lieu même où nous nous trouvions.

Je ne pouvais pas douter de mon fait; l'honnête homme qui porte une arme doit toujours être prêt à s'en servir pour repousser une injure qui blesse son honneur, ou pour rendre raison d'une injure qu'il peut avoir faite. Je sais que c'est un préjugé que l'on qualifie, et peut-être avec raison, de préjugé barbare; mais il est des préjugés sociaux auxquels un homme d'honneur ne saurait se soustraire, et Schmit me semblait être un homme comme il faut.

Je me rendis chez lui le lendemain à la pointe du jour ; il était encore couché. Dès qu'il me vit :

« Je suis certain, me dit-il, que vous venez m'inviter à me battre avec d'Aché. Je suis tout prêt à brûler une amorce pour lui faire plaisir, mais à condition qu'il commence à payer les vingt louis qu'il m'a volés.

— Vous les aurez demain matin, et je serai avec vous. D'Aché sera secondé par M. de Pyène.

— C'est dit. Je vous attendrai ici au point du jour. »

Je vis de Pyène deux heures après, et nous fixâmes le rendez-vous pour le jour suivant à six heures du matin

avec deux pistolets. Nous fîmes choix d'un jardin à une demi-lieue de la ville.

Au point du jour je trouvai mon Suisse qui m'attendait à la porte de son logement en fredonnant le *Ranz des vaches* si cher à ses compatriotes. Je trouvai cela de bon augure.

« Vous voilà, me dit-il, partons. »

Chemin faisant, il me dit :

« Je ne me suis jamais battu qu'avec des honnêtes gens, et il m'est dur d'aller tuer un fripon ; ce serait l'affaire d'un bourreau.

— Je sens, lui répliquai-je, qu'il est fort désagréable d'exposer ses jours contre de pareilles gens.

— Je ne risque rien, dit Schmit en riant ; car je suis sûr de le tuer.

— Comment sûr?

— Très sûr, car je le ferai trembler. »

Il avait raison. Ce secret est immanquable quand on sait s'en servir et qu'on a raison contre un lâche. Nous trouvâmes sur le lieu d'Aché et de Pyène, et nous vîmes cinq ou six personnes qui ne pouvaient être là que par curiosité.

D'Aché, tirant vingt louis de sa poche, les remit à son adversaire, en lui disant : « Je puis m'être trompé, mais je vais vous faire payer cher votre brutalité. » Puis, se tournant vers moi : « Je vous dois vingt louis, » me dit-il.

Je ne lui répondis pas.

Schmit, ayant mis son or dans sa bourse de l'air le plus tranquille et sans rien répondre au fanfaron, alla se placer entre deux arbres distants l'un de l'autre d'environ quatre pas, tira de sa poche deux pistolets de mesure, et dit à d'Aché : « Vous n'avez qu'à vous mettre à dix pas et tirer le premier. La distance entre ces deux

arbres est le lieu que je fixe pour ma promenade. Vous pourrez vous promener également, si cela vous fait plaisir, quand mon tour de tirer sera venu. »

Il n'était pas possible de s'expliquer plus clairement ni de s'exprimer avec plus de calme.

« Mais, dis-je, il faudrait décider à qui le premier coup.

— C'est inutile, dit Schmit, je ne tire jamais le premier ; d'ailleurs c'est de droit à monsieur. »

De Pyène plaça son ami à la distance indiquée, puis il se mit à l'écart comme moi, et d'Aché tira sur son adversaire qui se promenait à pas lents sans le regarder. Schmit se retourne du plus grand sang-froid, et lui dit :

« Vous m'avez manqué, monsieur, j'en étais sûr ; recommencez. »

Je crus qu'il était fou, et je m'attendais à des pourparlers. Mais point du tout. D'Aché, autorisé à tirer le second coup, fit feu et manqua de nouveau son adversaire, qui, sans mot dire, mais d'un air ferme et sûr, tira son premier coup en l'air, puis, ajustant d'Aché de son second pistolet, il le frappa au milieu du front et l'étendit raide mort. Remettant ses pistolets dans sa poche, Schmit partit seul à l'instant même, comme s'il avait continué sa promenade ; je partis également deux minutes après, quand je fus certain que le malheureux d'Aché était sans vie.

J'étais ébahi, car un duel semblable me paraissait un rêve, un fait de roman, plus qu'une réalité. Je n'en revenais pas ; car je n'avais pas saisi la moindre altération sur la figure impassible du Suisse.

J'allai déjeuner avec Mme d'Urfé, que je trouvai inconsolable, parce que c'était précisément le jour de la pleine lune, et qu'à quatre heures trois minutes je devais opérer la mystérieuse création de l'enfant dont elle

devait renaître. Or, la divine Lascaris, qui devait être le vase d'élection, se tortillait dans son lit, feignant des convulsions qui devaient me mettre dans l'impossibilité d'accomplir l'œuvre prolifique.

Au récit que me fit de ce contretemps la désolée Mme d'Urfé, j'affectai un chagrin hypocrite, car la méchanceté de ma danseuse me servait à souhait, d'abord parce qu'elle ne m'inspirait plus aucun désir, ensuite parce que je prévoyais que je tirerais parti de la circonstance pour me venger et la punir.

Je prodiguai des consolations à Mme d'Urfé, et ayant consulté l'oracle, je trouvai que la petite Lascaris avait été gâtée par un génie noir, et que je devais aller à la recherche de la fille prédestinée dont la pureté était sous l'égide des génies supérieurs. Voyant la folle parfaitement heureuse des promesses de l'oracle, je la quittai pour aller voir la Corticelli, que je trouvai sur son lit, ayant sa mère auprès d'elle.

« Tu as donc des convulsions, ma chère? lui dis-je.

— Non, je me porte fort bien; mais j'en aurai, me dit-elle, jusqu'au moment où tu me rendras mon écrin.

— Tu es devenue méchante, ma pauvre petite, et c'est en suivant les conseils de ta mère. Quant à l'écrin, avec une conduite pareille, tu ne l'auras peut-être jamais.

— Je découvrirai tout.

— On ne te croira pas, et je te renverrai à Bologne sans te laisser aucun des présents que madame t'a faits.

— Tu dois me remettre l'écrin à l'instant où je me déclarerai enceinte, et je le suis. Si tu ne me satisfais pas, je vais tout dire à ta vieille folle, sans me soucier de ce qui peut arriver. »

Fort surpris, je me mis à la regarder sans mot dire;

mais je réfléchissais aux moyens de me débarrasser de cette effrontée. La signora Laura me dit d'un air tranquille qu'il n'était que trop vrai que sa fille était grosse, mais qu'elle ne l'était pas de moi.

« Et de qui l'est-elle donc ? lui demandai-je.

— Elle l'est du comte de N....., dont elle était la maîtresse à Prague. »

Cela ne me semblait pas possible, car elle ne montrait aucun symptôme de grossesse : mais enfin il se pouvait que cela fût. Obligé de prendre un parti pour déjouer ces deux friponnes, je sortis sans leur rien dire et j'allai m'enfermer avec Mme d'Urfé pour consulter l'oracle sur l'opération qui devait la rendre heureuse.

Après une foule de questions plus obscures que les oracles que la pythie rendait sur le trépied de Delphes, et dont par conséquent j'abandonnais l'interprétation à ma pauvre infatuée d'Urfé, elle trouva elle-même, et je me gardai bien de la contredire, que la petite Lascaris était devenue folle. Secondant toutes ses craintes, je parvins à lui faire trouver dans la réponse d'une pile cabalistique que la princesse n'avait pu répondre à l'attente, parce qu'elle avait été souillée par un génie noir ennemi de l'ordre des rose-croix ; et, comme elle était en bon chemin, elle ajouta d'elle-même que la jeune fille devait être grosse d'un gnome.

Elle fit ensuite une autre pile pour savoir comment il fallait que nous nous y prissions pour atteindre sûrement notre but, et je la dirigeai de manière à lui faire trouver qu'il fallait qu'elle écrivît à la lune.

Cette folie, qui aurait dû la ramener à la raison, la combla de joie. Elle était dans un enthousiasme d'inspirée, et je fus certain alors que lors même que j'aurais voulu lui démontrer le néant de ses espérances, j'y aurais perdu mon latin. Elle aurait tout au plus jugé qu'un génie en-

nemi m'avait infecté et que j'avais cessé d'être un parfait rose-croix. Mais j'étais loin d'entreprendre une cure qui m'aurait été si désavantageuse, sans lui être utile. D'abord sa chimère la rendait heureuse, et sans doute le retour à la vérité l'aurait rendue malheureuse.

Elle reçut donc l'ordre d'écrire à la lune avec d'autant plus de joie, qu'elle connaissait le culte qui plaît à cette planète et la cérémonie qu'il fallait faire ; mais elle ne pouvait l'exécuter qu'avec l'assistance d'un adepte, et je savais qu'elle comptait sur moi. Je lui dis que je serais tout à ses ordres, mais qu'il fallait attendre la première phase de la prochaine lune, ce qu'elle savait comme moi. J'étais bien aise de gagner du temps, car ayant beaucoup perdu au jeu, il m'était impossible de quitter Aix-la-Chapelle avant d'avoir reçu le montant d'une lettre de change que j'avais tirée sur M. d'O.... à Amsterdam. En attendant, nous convînmes que, la petite Lascaris étant devenue folle, nous ne ferions aucune attention à tout ce qu'elle pourrait dire dans ses accès de folie, vu que, son esprit étant au pouvoir du mauvais génie qui la possédait, c'était lui qui lui inspirait ses paroles.

Nous jugeâmes néanmoins que, son état étant digne de pitié, afin de lui rendre son sort aussi doux que possible, elle continuerait à manger avec nous, mais que le soir, au sortir de table, elle irait coucher dans la chambre de sa gouvernante.

Après avoir ainsi disposé l'esprit de Mme d'Urfé à ne rien croire de tous les propos que la Corticelli pourrait lui dire, et à ne s'occuper que de la lettre qu'elle devait écrire au génie Sélénis qui habite la lune, je m'occupai sérieusement des moyens de regagner l'argent que j'avais perdu, ce qui ne pouvait pas se faire par la voie de la cabale. J'engageai l'écrin de la Corticelli pour mille

louis et j'allai tailler dans un club d'Anglais, où je pouvais gagner beaucoup plus qu'avec des Français ou des Allemands.

Trois ou quatre jours après la mort de d'Ache, sa veuve m'écrivit un billet pour me prier de passer chez elle.

Je la trouvai avec de Pyène. Elle me dit d'un ton affligé que, son mari ayant fait beaucoup de dettes, ses créanciers s'étaient emparés de tout, et qu'elle se trouvait par cela dans l'impossibilité de subvenir aux frais que nécessitait un voyage, devant se rendre à Colmar, au sein de sa famille, elle et sa fille.

« Vous êtes, ajouta-t-elle, la cause de la mort de mon mari, je vous demande mille écus; si vous me les refusez, je vous attaquerai en justice, car, l'officier suisse étant parti, je ne puis attaquer que vous.

— Votre langage me surprend, madame, lui dis-je d'un ton froid, et sans le respect que j'ai pour votre malheur, j'y répondrais avec l'amertume que votre procédé doit m'inspirer. D'abord je n'ai pas mille écus à jeter au vent, et alors même, le ton de la menace serait peu propre à me faire faire un pareil sacrifice. Je suis au reste curieux de voir de quelle façon vous vous y prendrez pour m'attaquer en justice. Quant à M. Schmit, il s'est battu en brave et loyal champion, et j'ignore encore si vous gagneriez grand'chose à l'attaquer s'il était resté ici. Adieu, madame. »

J'étais à peine à cinquante pas de la maison, quand je fus rejoint par de Pyène, qui me dit qu'avant que Mme d'Aché portât plainte contre moi, nous devions aller à l'écart pour nous couper la gorge. Nous étions tous deux sans épée.

« Votre intention n'est pas flatteuse, lui dis-je avec calme, et elle a quelque chose de brutal qui ne m'en-

gage pas du tout à me compromettre avec un homme que je ne connais point et à qui je ne dois rien.

— Vous êtes un lâche.

— Je le serais peut-être si je vous imitais. L'opinion que vous pouvez avoir de moi m'est fort indifférente.

— Vous vous repentirez.

— Peut-être; mais, en attendant, je vous préviens loyalement que je ne marche jamais sans une paire de pistolets en bon état et que je sais m'en servir. Les voilà, » ajoutai-je, en les tirant de ma poche et en armant celui de la main droite.

A cette vue, le fier spadassin proféra un jurement et s'enfuit d'un côté, et moi de l'autre.

A peu de distance de l'endroit où venait de se passer cette scène, je rencontrai un Napolitain nommé Maliterni, alors lieutenant-colonel et aide de camp du prince de Condé qui commandait l'armée française. Ce Maliterni était un bon vivant, toujours prêt à obliger et toujours à court d'argent. Nous étions amis, et je lui contai ce qui venait de m'arriver.

« Je serais, lui dis-je, fâché de devoir me compromettre avec de Pyène, et si vous pouvez m'en débarrasser, je vous promets cent écus.

— Ce ne sera pas impossible, me dit-il, je vous en dirai quelque chose demain. »

Il vint en effet me voir le lendemain matin en m'annonçant que mon coupeur de gorge était parti d'Aix au point du jour par un ordre supérieur en bonne forme, et il me remit en même temps un ample passeport de M. le prince de Condé.

J'avoue que cette nouvelle me fut agréable. Je n'ai jamais craint de croiser mon épée avec le premier venu, sans avoir pourtant jamais recherché le barbare plaisir de répandre le sang d'un homme; mais cette fois j'é-

prouvais une extrême répugnance à me commettre avec un homme que je n'avais pas lieu de juger plus délicat que son ami d'Aché. Je remerciai donc vivement Maliterni en lui remettant les cent écus que je lui avais promis et que je considérais comme trop bien employés pour les regretter.

Maliterni, rieur de premier ordre et créature du maréchal d'Estrées, ne manquait ni d'esprit ni de connaissances; mais il manquait d'ordre et peut-être un peu de délicatesse. Du reste, il était d'un commerce fort agréable, car il était d'une gaieté imperturbable et il avait beaucoup d'usage du monde. Parvenu au grade de maréchal de camp en 1768, il alla épouser à Naples une riche héritière qu'il laissa veuve l'année d'après son mariage.

Le lendemain du départ de Pyène, je reçus de Mlle d'Aché un billet dans lequel elle me priait, de la part de sa mère malade, d'aller la voir. Je lui répondis qu'elle me trouverait à tel endroit à une heure que je lui indiquais, et que là elle pourrait me dire ce qu'elle désirait.

Je la trouvai au rendez-vous avec sa mère, qui y vint malgré sa prétendue maladie. Plaintes, larmes, reproches, rien ne fut épargné. Elle m'appela son persécuteur, et me dit que le départ de Pyène, son seul ami, la mettait au désespoir, qu'elle avait engagé tous ses effets, qu'elle n'avait plus de ressource, et que moi, étant riche, je devais la secourir, si je n'étais pas le dernier des hommes.

« Je suis loin d'être insensible à votre sort, madame, et quoique je ne le sois pas à vos injures, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous vous êtes montrée la dernière des femmes en excitant de Pyène, qui, du reste, est peut-être un honnête homme, à m'assassiner. Bref,

riche ou non, quoique je ne vous doive rien, je vous donnerai de quoi dégager vos effets, et il se peut que je vous conduise à Colmar moi-même ; mais il faut que vous consentiez à ce que je commence ici même par donner à votre charmante fille des marques de mon amour.

— Et vous osez me faire cette affreuse proposition ?

— Affreuse ou non, je vous la fais.

— Jamais.

— Adieu, madame. »

J'appelai le sommelier pour lui payer les rafraîchissements que j'avais fait venir, et je mis six doubles louis dans la main de la jeune personne ; mais l'orgueilleuse mère, s'en étant aperçue, lui défendit de les accepter. Je n'en fus pas surpris, malgré la détresse où elle se trouvait : car cette mère était charmante et valait encore mieux que sa fille ; ce qu'elle savait. J'aurais dû la préférer et terminer ainsi toute contestation ; mais le caprice ! En amour, on ne se rend pas compte de cela. Je sentais qu'elle devait me haïr, d'autant plus que, n'aimant pas sa fille, elle était humiliée de l'avoir pour rivale préférée.

En les quittant, tenant dans la main les six doubles louis que l'orgueil ou le dépit avait refusés, j'allai à la banque de pharaon et je décidai de les sacrifier à la fortune ; mais cette déité capricieuse, non moins fière que l'orgueilleuse veuve, les refusa comme elle, et les ayant laissés cinq fois sur une carte, je faillis d'un seul coup faire sauter la banque. Un Anglais, nommé Martin, m'offrit de se mettre de moitié avec moi, j'acceptai la partie, parce que je le connaissais bon joueur, et en huit ou dix jours nous fîmes si bien nos affaires que non seulement, après avoir dégagé l'écrin, je me trouvai couvert de mes autres pertes, mais encore en gain d'une assez forte somme.

Pendant ce temps, la Corticelli, enragée contre moi,

avait tout dévoilé à Mme d'Urfé, lui avait fait l'historique de sa vie, de notre connaissance et de sa grossesse. Mais plus elle mettait de vérité dans son récit, plus la bonne dame se confirmait dans l'idée qu'elle était folle, et ne faisait que rire avec moi de la prétendue folie de ma traîtresse. Elle mettait toute sa confiance dans les instructions que Sélénis lui donnerait dans sa réponse.

Cependant, de mon côté, ne pouvant pas être indifférent à la conduite de cette fille, je pris le parti de lui faire envoyer à manger dans la chambre de sa mère, ayant soin de tenir seul compagnie à Mme d'Urfé, et l'assurant que nous trouverions facilement un autre vase d'élection, la folie de Lascaris la rendant absolument incapable de participer à nos mystères.

Bientôt la veuve d'Aché, forcée par le besoin, se trouva dans la nécessité de me céder sa Mimi ; mais je la réduisis par la douceur, et de façon que, dans le commencement, je sauvai les apparences au point qu'elle put faire semblant de tout ignorer. Je retirai tout ce qu'elle avait mis en gage, et content de sa conduite, quoique sa fille ne se fût pas encore livrée à toute mon ardeur, je formai le plan de les mener toutes deux à Colmar avec Mme d'Urfé. Pour décider cette dame à cette bonne action, sans qu'elle se doutât du motif, je songeai à lui faire recevoir cet ordre de la lune dans la lettre qu'elle en attendait ; j'étais certain que de cette manière elle obéirait en aveugle.

Voici comment je m'y pris pour exécuter la correspondance entre Sélénis et Mme d'Urfé.

Au jour fixé d'après la lune, nous allâmes souper ensemble à un jardin hors de la ville, où, dans une chambre au rez-de-chaussée, j'avais préparé tout ce qui était nécessaire au culte, ayant dans ma poche la lettre qui devait descendre de la lune en réponse à celle que Mme d'Urfé avait préparée avec soin, et que nous devions

expédier à son adresse. A quelques pas de la chambre des cérémonies, j'avais fait placer une large baignoire remplie d'eau tiède mêlée des essences qui plaisent à l'astre des nuits, et dans laquelle nous devions nous plonger à la fois à l'heure de la lune qui tombait ce jour-là à une heure après minuit.

Quand nous eûmes brûlé les aromates et répandu les essences propres au culte de Sélénis, et récité les prières mystérieuses, nous nous dépouillâmes complètement, et, tenant ma lettre cachée dans la main gauche, de la droite je conduisis gravement Mme d'Urfé au bord de la baignoire où se trouvait une coupe d'albâtre pleine d'esprit de genièvre auquel je mis le feu, en prononçant des mots cabalistiques que je ne comprenais point et qu'elle me répéta en me remettant la lettre adressée à Sélénis. Cette lettre, je la brûlai à la flamme de genièvre sur laquelle la lune donnait en plein, et la crédule d'Urfé m'assura qu'elle avait vu monter les caractères qu'elle avait tracés elle-même, en suivant les rayons de cet astre.

Après cela nous entrâmes dans le bain, et la lettre que je tenais cachée dans ma main étant écrite en cercle et en caractères d'argent sur un papier vert glacé, parut à la surface de l'eau dix minutes après. Dès que Mme d'Urfé l'eut aperçue, elle la recueillit avec onction et sortit du bain avec moi.

Après nous être essuyés et parfumés, nous reprîmes nos vêtements. Quand nous fûmes dans un état décent, je dis à madame qu'elle pouvait lire la lettre qu'elle avait déposée sur un coussin de satin blanc parfumé. Elle obéit, et une tristesse visible s'empara d'elle lorsqu'elle lut que son hypostase était différée jusqu'à l'arrivée de Quérilinte, qu'elle verrait avec moi au printemps de l'année suivante à Marseille. Le génie lui disait en outre que

la jeune Lascaris ne pouvait que lui nuire, et qu'elle devait s'en remettre à mes dispositions pour s'en débarrasser. Il finissait par lui ordonner de m'engager à ne pas laisser à Aix une femme qui avait perdu son mari et qui avait une fille que les génies destinaient à rendre de grands services à notre ordre. Elle devait la faire passer en Alsace avec sa fille et ne pas les perdre de vue jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées, afin que notre influence les mît à l'abri des périls qui les menaceraient, si elles étaient livrées à elles-mêmes.

Mme d'Urfé, qui, indépendamment de sa folie, était très bienfaisante, me recommanda cette veuve avec toute la chaleur du fanatisme et de l'humanité, et se montra fort impatiente de savoir toute leur histoire. Je lui dis froidement tout ce qui sembla propre à la raffermir dans sa résolution, et lui promis de lui présenter ces dames le plus tôt possible.

Nous retournâmes à Aix et nous passâmes le reste de la nuit à discourir de tout ce qui occupait son imagination. Tout étant pour le mieux au gré de mes projets, je ne m'occupai plus que du voyage en Alsace et du soin de me ménager la complète jouissance de Mimi, après avoir si bien mérité ses faveurs par le service que je lui rendais.

Le lendemain je jouai heureusement, et pour compléter ma journée, j'allai jouir de l'agréable surprise de Mme d'Aché, en lui annonçant que j'avais pris la résolution de la conduire moi-même à Colmar avec sa Mimi. Je lui dis qu'il fallait que je commençasse par les présenter à la dame que j'avais l'honneur d'accompagner, et je la priai de se tenir prête pour le lendemain, parce que la marquise était impatiente de la connaître. Je vis clairement qu'elle avait de la peine à se persuader que ce que je lui disais était vrai ; car elle supposait la marquise

amoureuse de moi, et elle ne pouvait pas accorder cette idée avec l'empressement que Mme d'Urfé témoignait de me mettre en présence de deux femmes qui pouvaient être de dangereuses rivales.

J'allai les prendre le lendemain à une heure convenue, et Mme d'Urfé les reçut avec des démonstrations dont elles durent être fort surprises ; car elles ne pouvaient pas savoir qu'elles devaient cette réception à une recommandation venue de la lune. Nous dînâmes en partie carrée, et les deux dames s'entretinrent en femmes qui connaissent le monde ; Mimi fut charmante, et j'en eus un soin particulier ; ce que sa mère savait bien à quoi attribuer et ce que la marquise attribuait à l'affection que lui portaient les rose-croix.

Le soir nous allâmes tous au bal, où la Corticelli, toujours attentive à me causer tous les chagrins possibles, dansa comme il n'est pas permis que danse une jeune personne bien née. Elle fit des entrechats à huit, des pirouettes, des cabrioles, des battements à mi-jambe ; enfin toutes les grimaces d'une saltimbanque d'opéra. J'étais au supplice ! Un officier qui peut-être ignorait que je passais pour son oncle, mais qui peut-être n'en faisait que le semblant, me demanda si c'était une danseuse de profession. J'en entendis un autre derrière moi qui disait qu'il lui semblait l'avoir vue danser au théâtre de Prague le carnaval dernier. Je devais accélérer mon départ, car je prévoyais que cette malheureuse finirait par me coûter la vie, si nous restions à Aix.

Mme d'Aché ayant, comme je l'ai dit, le ton de la bonne compagnie, captiva entièrement les suffrages de Mme d'Urfé, qui croyait voir dans son amabilité une nouvelle faveur de Sélénis. Sentant qu'après les services que je lui rendais d'une manière si distinguée, elle me devait quelque reconnaissance, Mme d'Aché, feignant d'être un

peu indisposée, quitta le bal la première, de sorte que lorsque je ramenai sa fille chez elle, je me trouvai tête à tête en parfaite liberté. Profitant de ce hasard fait à loisir, je restai deux heures avec Mimi, qui se montra douce, complaisante et passionnée, au point qu'en la quittant je n'avais plus rien à désirer.

Le troisième jour, je mis la mère et la fille en habit de voyage, et m'étant pourvu d'une berline élégante et commode, nous quittâmes Aix avec joie. Une demi-heure avant le départ, je fis une rencontre fatale par les conséquences qu'elle eut plus tard. Un officier flamand, que je ne connaissais point, m'aborda, et me peignant la triste situation où il se trouvait, il me mit dans le cas de ne pouvoir m'empêcher de lui donner douze louis. Dix minutes après, il m'apporta un billet dans lequel il reconnaissait sa dette et le temps où il voulait me payer.

Ce billet m'apprit qu'il se nommait Malingan. Dans dix mois, le lecteur saura le reste.

Au moment du départ, j'indiquai à la Corticelli une voiture à quatre places dans laquelle elle devait aller avec sa mère et deux femmes de chambre. A cet aspect, elle frémit; sa fierté se trouva blessée, et je crus un moment qu'elle allait en perdre l'esprit : pleurs, injures, malédictions, rien ne fut épargné. J'étais impassible, et Mme d'Urfé, riant des folies de sa prétendue nièce, se montra bien aise de se voir en face de moi et d'avoir à côté d'elle la protégée du puissant Sélénis, tandis que Mimi me témoignait de mille manières le bonheur qu'elle éprouvait de se trouver auprès de moi.

Nous arrivâmes à Liège le lendemain au tomber de la nuit, et j'insinuai à Mme d'Urfé d'y séjourner le jour suivant, voulant y prendre des chevaux pour aller à Luxembourg par les Ardennes; c'était un détour que je me

ménageais pour posséder plus longtemps ma charmante Mimi.

M'étant levé de bonne heure, je sortis pour voir la ville. En descendant le Grand-Pont, une femme, enveloppée dans une mantille noire de façon à ne laisser distinguer que le bout de son nez, m'aborde et me prie de vouloir bien la suivre dans une maison dont elle me fait voir la porte ouverte.

« N'ayant pas l'avantage de vous connaître, lui dis-je, la prudence ne me permet pas d'accepter votre invitation.

— Vous me connaissez, » me répondit-elle.

Et m'attirant au coin de la rue voisine, elle se découvrit. Que le lecteur juge de ma surprise : c'était la belle Stuart d'Avignon, cette statue insensible de la fontaine de Vaucluse. Je fus bien aise de la rencontrer.

Curieux, je la suis, et je monte avec elle dans une chambre au premier, où elle me fait l'accueil le plus tendre. Peine perdue, car malgré sa beauté j'avais de la rancune et je méprisai ses avances, sans doute parce que j'aimais Mimi qui me rendait heureux, et que je voulais contenter en me conservant tout pour elle. Cependant je tirai trois louis de ma bourse et je les lui offris en lui demandant son histoire.

« Stuart, me dit-elle, n'était que mon conducteur ; je m'appelle Ranson et suis entretenue par un riche propriétaire. Je suis retournée à Liège après avoir beaucoup souffert.

— Je suis bien aise, lui dis-je, que vous soyez bien maintenant ; mais il faut avouer que votre conduite à Avignon était aussi inconcevable que ridicule. Mais n'en parlons plus. Adieu, madame. »

Je rentrai à l'hôtel pour faire part de cette rencontre au marquis de Grimaldi

Nous repartîmes le lendemain, et nous fûmes deux jours à traverser les Ardennes. C'est un des plus singuliers pays de l'Europe, vaste forêt dont les histoires de l'ancienne chevalerie ont fourni à l'Arioste de si belles pages au sujet de Bayard.

Au milieu de cette immense forêt, où l'on ne trouve pas une ville, et qu'il faut cependant traverser pour se rendre d'un pays dans un autre, on ne trouve presque rien de ce qui est nécessaire aux commodités de la vie.

On y chercherait en vain des vices et des vertus, et ce que nous appelons des mœurs. Les habitants y sont sans ambition, et ne pouvant avoir des idées justes sur le vrai, ils en enfantent de monstrueuses sur la nature, sur les sciences et sur le pouvoir des hommes qui, selon eux, méritent le titre de savants. Il suffit d'être physicien pour y être réputé astrologue et surtout magicien. Cependant les Ardennes sont assez peuplées, car on m'a assuré qu'il y a douze cents clochers. Les gens y sont bons, complaisants mêmes, et surtout les jeunes filles ; mais en général le sexe n'y est pas beau. Dans ce vaste canton traversé en entier par la Meuse, se trouve la ville de Bouillon, véritable trou ; mais de mon temps c'était le plus libre de l'Europe. Le duc de Bouillon était si jaloux de sa juridiction, qu'il préférait sa prérogative à tous les honneurs dont il aurait pu être l'objet à la cour de France.

Nous nous arrêtâmes un jour à Metz, où nous ne fîmes aucune visite, et en trois jours nous arrivâmes à Colmar, où nous laissâmes Mme d'Aché, dont j'avais captivé les bonnes grâces. Sa famille, qui était fort à son aise, reçut la mère et la fille avec une extrême tendresse. Mimi pleura beaucoup en me quittant, mais je la consolai par la promesse de la revoir en peu de temps. Mme d'Urfé, que j'avais prévenue de cette séparation, y fut peu sen-

sible, et moi je me consolai avec assez de facilité. Tout en me félicitant d'avoir contribué au bonheur de la mère et de la fille, j'adorais les profonds secrets de la Providence.

Le jour suivant nous nous rendîmes à Sulzbach où le baron de Schaumbourg, qui connaissait Mme d'Urfé, nous fit bon accueil. Je me serais ennuyé dans ce triste endroit, sans le jeu. Madame, ayant besoin de compagnie, encouragea la Corticelli à espérer le retour de mes bonnes grâces, et par conséquent des siennes. Cette malheureuse, qui avait tout mis en usage pour me nuire, voyant la facilité avec laquelle j'avais déjoué ses projets et à quel point je l'avais humiliée, avait changé de rôle ; elle était devenue douce, complaisante et soumise. Elle espérait regagner en partie le crédit qu'elle avait si complètement perdu, et elle crut être au moment de la victoire, quand elle vit que Mme d'Aché et sa fille étaient restées à Colmar. Mais ce qui lui tenait le plus à cœur, ce n'était ni mon amitié, ni celle de la marquise, mais l'écrin qu'elle n'osait plus me demander et qu'elle ne devait plus revoir. Elle réussit par ses agréables folies à table, folies qui faisaient beaucoup rire Mme d'Urfé, à m'inspirer quelques velléités d'amour ; mais les politesses que je lui faisais en ce genre ne purent me porter à rien diminuer de ma sévérité ; elle coucha constamment avec sa mère.

Huit jours après notre arrivée à Sulzbach, je consignai Mme d'Urfé au baron de Schaumbourg et j'allai à Colmar où j'espérais bonne fortune. Je fus trompé, car je trouvai la mère et la fille en train de se marier.

Un riche marchand qui avait aimé la mère dix-huit ans auparavant, dès qu'il la vit veuve et encore belle, sentit rêveiller ses premiers feux, offrit sa main et fut agréé. Un jeune avocat trouva Mimi à son gré et la demanda en mariage. La mère et la fille, qui craignaient

les suites de ma tendresse, trouvant d'ailleurs le parti sortable, se hâtèrent de donner leur consentement. Je fus fêté dans la famille, et je soupai en compagnie nombreuse et choisie ; mais, voyant que je ne pouvais que déranger ces dames et m'ennuyer en attendant quelque passagère faveur, je leur fis mes adieux, et le lendemain je retournai à Sulzbach. J'y trouvai une charmante Strasbourgeoise nommée Salzmann et trois ou quatre joueurs qui disaient être venus pour prendre les eaux, et qui annonçaient quelques convives femelles que le lecteur connaîtra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVII

J'envoie la Corticelli à Turin. — Réception d'Hélène aux mystères de l'amour. — Je fais un tour à Lyon. — Mon arrivée à Turin.

Mme Saxe était faite pour captiver les hommages d'un homme amoureux, et si elle n'avait pas eu un officier jaloux qui ne la perdait jamais de vue et qui avait l'air de menacer quiconque aurait osé lui rendre justice en aspirant à lui plaire, il est probable qu'elle n'aurait point manqué d'adorateurs. Cet officier aimait le jeu de piquet, mais il fallait que madame fût constamment assise à ses côtés, et elle paraissait y être avec plaisir.

Dans l'après-dîner, je me mis à faire sa partie, et nous continuâmes ainsi pendant cinq ou six jours. Je m'en dégoûtai alors, parce qu'aussitôt qu'il m'avait gagné dix ou douze louis, il se levait et me plantait là. Cet officier se nommait d'Entragues, était bel homme, quoique

maigre, et ne manquait ni d'esprit ni d'usage du beau monde.

Il y avait deux jours que nous n'avions joué, quand après dîner, il vint me demander si je voulais qu'il me donnât ma revanche.

« Je ne m'en soucie pas, lui dis-je, car nous ne sommes pas joueurs à l'unisson. Je joue pour mon plaisir, parce que le jeu m'amuse, tandis que vous ne jouez que pour gagner.

— Comment cela ? Vous m'offensez.

— Ce n'est pas mon intention ; mais chaque fois que nous nous sommes entrepris, vous m'avez abandonné au bout d'une heure.

— Vous devrez m'en savoir gré, car, n'étant pas de ma force, vous perdriez nécessairement beaucoup.

— Cela se peut, mais je n'en crois rien.

— Je puis vous le prouver.

— J'accepte, mais le premier qui quittera la partie perdra cinquante louis.

— J'accepte, mais argent sur table.

— Je ne joue pas autrement. »

J'ordonne au garçon d'apporter des cartes et je fais prendre quatre ou cinq rouleaux de cent louis. Nous commençâmes à jouer à cinq louis le cent, après avoir mis de côté chacun cinquante louis pour la gageure.

Il était trois heures lorsque nous nous mîmes à jouer, et à neuf heures d'Entragues me dit que nous pouvions aller souper.

« Je n'ai pas faim, lui répondis-je, mais vous êtes le maître de vous lever, si vous voulez que je mette les cent louis dans ma poche. »

Il se mit à rire et continua de jouer; mais la belle dame me bouda, sans que je parusse m'en embarrasser. Tous les spectateurs allèrent souper et revinrent nous

tenir compagnie jusqu'à minuit ; mais à cette heure nous demeurâmes seuls. D'Entragues, qui voyait à quoi il s'était engagé, ne disait pas le mot, et moi je n'ouvrais les lèvres que pour compter mon jeu ; nous jouions le plus tranquillement du monde.

A six heures du matin les buveurs et les buveuses d'eau commencèrent à circuler, et tous nous félicitaient de notre constance, nous applaudissaient, et nous, nous avions l'air de bouder. Les louis étaient en tas sur la table ; j'en perdais une centaine, et pourtant le jeu m'était favorable.

A neuf heures la belle Saxe arriva, et peu d'instants après, Mme d'Urfé avec M. de Schaumbourg. Ces dames d'un commun accord nous conseillèrent de prendre une tasse de chocolat. D'Entragues y consentit le premier, et, me croyant à bout, il se prit à dire :

« Convenons que le premier qui demandera à manger, qui s'absentera pour plus d'un quart d'heure ou qui s'endormira sur sa chaise aura perdu sa gageure.

— Je vous prends au mot, m'écriai-je, et j'adhère à toute autre condition aggravante qu'il vous plaira de proposer. »

Le chocolat arrive, nous le prenons, et puis nous continuons à jouer. A midi on nous appelle pour dîner, mais nous répondons ensemble que nous n'avons pas faim. Sur les quatre heures, nous nous laissâmes persuader de prendre un bouillon. Quand vint l'heure du souper, tout le monde commença à trouver que la chose devenait sérieuse, et Mme Saxe nous proposa de partager le pari. D'Entragues, qui me gagnait cent louis, se serait accommodé de la proposition ; mais moi, je m'y opposai, et le baron de Schaumbourg trouva que je n'avais pas tort. Mon adversaire aurait pu céder la gageure et quitter ; il se serait encore trouvé en gain ; mais l'ava-

rien le retint plus que l'amour-propre. Pour moi, j'étais sensible à la perte, mais bien peu comparativement au point d'honneur. J'avais l'air frais, tandis qu'il avait l'air d'un cadavre déterré, sa maigreur prêtant beaucoup à cette fantasmagorie. Comme Mme Saxe insistait, je lui dis que j'étais au désespoir de ne pas me rendre aux sollicitations d'une femme charmante qui méritait à tous égards de bien plus grands sacrifices, mais que, dans le cas présent, il y allait d'une espèce de pique, et par conséquent j'étais décidé à vaincre ou à ne céder la victoire à mon antagoniste qu'au moment où je tomberais mort.

En parlant ainsi, j'avais deux objets, d'intimider d'Entragues par ma résolution et de l'aigrir en lui inspirant de la jalousie ; certain qu'un jaloux voit les objets doubles, j'espérais que son jeu en souffrirait et qu'en gagnant les cinquante louis de la gageure, je n'aurais pas le crève-cœur d'en perdre une centaine par la supériorité de son jeu.

La belle Mme Saxe me lança un coup d'œil de mépris et s'en alla; mais Mme d'Urfé, qui me croyait infaillible, me vengea en disant à M. d'Entragues, avec le ton d'une conviction profonde : « Mon Dieu, monsieur, que je vous plains ! »

La société ayant soupé ne revint pas; on nous laissa vider notre différend tête à tête. Nous jouâmes toute la nuit, et j'observais la figure de mon adversaire autant que mon jeu. A mesure que je la voyais se décomposer, il faisait des écoles ; il brouillait ses cartes, comptait mal et écartait souvent de travers. Je n'étais guère moins exténué que lui; je me sentais faiblir, et j'espérais à chaque instant le voir tomber mort, dans la crainte de me voir vaincu malgré ma forte constitution. J'avais regagné mon argent quand, à la pointe du jour, d'Entragues

étant sorti, je le chicanai pour être resté absent plus d'un quart d'heure. Cette querelle d'Allemand l'altéra et me réveilla : effet naturel de la différence de tempérament, tactique de joueur, et motif d'étude pour le moraliste et le psychologue ; et ma ruse me réussit, parce qu'elle n'était point étudiée, qu'elle ne pouvait pas être prévue. Il n'en est pas autrement des généraux d'armée, une ruse de guerre doit naître dans la tête d'un capitaine de la circonstance, du hasard et de l'habitude à saisir promptement les rapports et les oppositions des hommes et des choses.

A neuf heures, Mme Saxe arriva ; son amant était en perte.

« Maintenant, monsieur, me dit-elle, ce serait à vous à céder.

— Madame, dans l'espoir de vous plaire, je suis prêt à retirer ma gageure et à me désister du reste. »

Ces paroles, prononcées avec un ton de galanterie à prétention, excitèrent le courroux de d'Entragues, qui ajouta avec aigreur qu'à son tour il ne quitterait que lorsque l'un des deux tomberait mort.

« Vous voyez, très aimable dame, dis-je, en faisant des yeux doux qui, dans mon état, devaient être bien peu pénétrants, que je ne suis pas le plus intraitable. »

On nous fit servir un bouillon ; mais d'Entragues, qui était au dernier période de faiblesse, éprouva un si grand malaise dès qu'il l'eut avalé que, chancelant sur sa chaise et tout couvert de sueur, il s'évanouit. On se hâta de l'emporter, et moi, après avoir donné six louis au marqueur qui avait veillé pendant quarante-deux heures, et mis mon or dans mes poches, au lieu d'aller me coucher, je me rendis chez un apothicaire, où je pris un léger vomitif. M'étant couché ensuite, j'eus un léger

sommeil de quelques heures, et vers les trois heures je dînai du meilleur appétit.

D'Entragues ne sortit que le lendemain. Je m'attendais à quelque querelle, mais la nuit porte conseil, et je me trompai. Dès qu'il m'aperçut, il vint à moi, m'embrassa et me dit :

« J'ai accepté un pari fou, mais vous m'avez donné une leçon dont je me souviendrai toute la vie, et je vous en suis reconnaissant.

— J'en suis bien aise, pourvu que cet effort n'ait pas nui à votre santé.

— Non, je me porte fort bien, mais nous ne jouerons plus ensemble.

— Je désire au moins que ce ne soit plus l'un contre l'autre. »

A huit ou dix jours de là, je fis à Mme d'Urfé le plaisir de la mener à Bâle avec la fausse Lascaris. Nous logeâmes chez le fameux Imhoff, qui nous écorcha, mais les Trois-Rois était la meilleure auberge de la ville. J'ai dit, je crois, qu'une des singularités de la ville de Bâle est que midi se trouve être à onze heures, absurdité due à un fait historique que le prince de Porentrui m'expliqua et que j'ai oublié. Les Bâlois passent pour être sujets à une espèce de folie dont les eaux de Sulzbach les délivrent, mais qui leur revient peu de temps après être de retour chez eux.

Nous serions restés quelque temps à Bâle sans un événement qui m'impatienta et qui me fit hâter notre départ ; le voici :

Le besoin m'avait forcé de pardonner un peu à la Corticelli, et quand je rentrais de bonne heure, après avoir soupé avec cette étourdie et Mme d'Urfé, j'allais passer la nuit avec elle : quand je rentrais tard, ce qui arrivait assez fréquemment, je couchais seul dans ma chambre.

La friponne couchait également seule dans un cabinet contigu à la chambre de sa mère, et il fallait traverser cette chambre pour aller chez la fille.

Étant rentré à une heure après minuit et n'ayant pas envie de dormir, après avoir mis ma robe de chambre, je prends une bougie et je vais trouver ma belle. Je fus un peu surpris de trouver la porte de la chambre de la signora Laura entr'ouverte, et, au moment où je me disposais à entrer, la vieille, allongeant un bras, me saisit par ma robe de chambre en me suppliant de ne pas entrer chez sa fille.

« Pourquoi? lui dis-je

— Elle a été très malade toute la soirée et elle a besoin de dormir.

— Fort bien. Je dormirai aussi. »

En disant cela, je repousse la vieille, j'entre chez la fille et je la trouve couchée avec quelqu'un qui se cache sous la couverture.

Après avoir fixé un instant ce tableau, je me mis à rire, et, m'asseyant sur le lit, je lui demandai quel était l'heureux mortel que j'étais chargé de faire sauter par la fenêtre. Je voyais à côté de moi sur une chaise, l'habit, la culotte, le chapeau et la canne de l'individu ; mais, ayant de bons pistolets dans mes poches, je savais que je n'avais rien à craindre ; mais je ne voulais point faire de bruit.

Toute tremblante, les larmes aux yeux, elle me prit la main, me conjurant de lui pardonner.

« C'est, me dit-elle, un jeune seigneur dont j'ignore le nom.

— Un jeune seigneur dont tu ignores le nom, friponne? Eh bien ! il me le dira lui-même. »

En prononçant ces mots, je prends un pistolet et d'une main vigoureuse je découvre le pivert qui ne devait

pas avoir pondu impunément dans mon nid. Je vis une jeune tête que je ne connaissais pas, la tête enveloppée dans un madras, mais du reste nu comme un petit Adam ainsi que mon effrontée. Il me tourna le dos pour prendre sa chemise qu'il avait jetée dans la ruelle ; mais, le saisissant par le bras, je l'empêchai de faire aucun mouvement, parce que le bout de mon pistolet parlait un langage irrésistible.

« Qui êtes-vous, beau sire, s'il vous plaît?

— Je suis le comte B., chanoine de Bâle.

— Croyez-vous faire ici une fonction ecclésiastique?

— Oh non ! monsieur ; je vous prie de me pardonner ainsi qu'à madame ; car je suis le seul coupable.

— Ce n'est pas ce que je vous demande.

— Monsieur, Mme la comtesse est parfaitement innocente. »

J'étais dans une heureuse disposition, car, loin d'être en colère, j'avais peine à m'empêcher de rire. Ce tableau avait à mes yeux quelque chose d'attrayant, parce qu'il était comique et voluptueux. L'ensemble de ces deux nudités accroupies était véritablement lascif, et je restai à le contempler un bon quart d'heure, sans proférer un mot, occupé à chasser une forte tentation que j'éprouvais de me coucher avec eux. Je ne la vainquis que parce que j'eus peur de trouver dans le chanoine un sot incapable de jouer avec dignité un rôle qu'à sa place j'aurais rempli à merveille. Quant à la Corticelli, comme le passage subit des pleurs au rire ne lui coûtait rien, elle aurait rempli le sien à ravir ; mais si, comme je le craignais, je m'étais adressé à un sot, je me serais avili.

Persuadé que ni l'un ni l'autre n'avait pénétré ce qui se passait dans mon intérieur, je me levai, ordonnant au chanoine de s'habiller.

« Cette affaire, lui dis-je, doit mourir dans le silence, mais nous irons tout de suite à deux cents pas d'ici nous battre à brûle-pourpoint avec ces pistolets.

— Ah! monsieur, s'écria le sire, vous me mènerez où vous voudrez, et vous me tuerez, si cela vous plaît, car je ne suis pas né pour me battre.

— Vraiment?

— Oui, monsieur, et je ne me suis fait prêtre que pour échapper à cette fatale obligation.

— Vous êtes donc un lâche prêt à recevoir des coups de bâton?

— Tout ce qu'il vous plaira; mais vous seriez un barbare, car l'amour m'a aveuglé. Je suis entré dans ce cabinet il n'y a qu'un quart d'heure, Madame dormait et sa gouvernante aussi.

— A d'autres, menteur.

— Je ne faisais que d'ôter ma chemise quand vous êtes entré, et avant ce moment je ne m'étais jamais trouvé en face de cet ange.

— Pour cela, ajouta vivement la drôlesse, c'est aussi vrai que l'Evangile.

— Savez-vous que vous êtes deux impudents éhontés? Et vous, beau chanoine, débaucheur de filles, vous mériteriez bien que je vous fisse rôtir comme un petit saint Laurent. »

Pendant ce temps le malheureux chanoine s'était affublé de ses habits.

« Suivez-moi, monsieur, » lui dis-je d'un ton à le glacer.

Et je le menai dans ma chambre.

« Que ferez-vous, lui dis-je, si je vous pardonne et si je vous laisse sortir de la maison sans vous déshonorer?

— Ah! monsieur, je partirai dans une heure au plus

tard et vous ne me verrez plus ici ; partout où vous pourrez me rencontrer à l'avenir, vous serez sûr de trouver en moi un homme prêt à tout faire pour votre service.

— Fort bien. Partez, et souvenez-vous de mieux prendre à l'avenir vos précautions dans vos entreprises amoureuses. »

Après cette expédition, j'allai me coucher fort content de ce que j'avais vu et de ce que j'avais fait ; car cela me mettait complètement en liberté vis-à-vis de la friponne.

Le lendemain, dès que je fus levé, je passai chez la Corticelli, à laquelle je signifiai d'un ton calme, mais impératif, de faire de suite ses paquets, lui défendant de sortir de sa chambre jusqu'au moment où elle monterait en voiture.

« Je dirai que je suis malade.

— Comme il te plaira, mais on ne fera pas la moindre attention à tes propos. »

Sans attendre d'autre objection, j'allai trouver Mme d'Urfé, et lui contant l'histoire de la nuit en y brodant la plaisanterie, je la fis rire de bon cœur. C'était ce qu'il fallait pour la disposer à consulter l'oracle pour savoir ce que nous devions faire après la preuve flagrante de la pollution de la jeune Lascaris par le génie noir déguisé en prêtre. L'oracle répondit que nous devions partir le lendemain pour Besançon, que de là elle irait avec ses femmes de chambre et ses domestiques m'attendre à Lyon, tandis que moi j'irais conduire la jeune comtesse et sa gouvernante à Genève, où je disposerais de leur sort pour les renvoyer dans leur patrie.

La bonne visionnaire fut enchantée de cette disposition, et n'y vit qu'une marque de bienveillance de la part de son bon Sélénis, qui lui procurait par là le bonheur de

revoir le petit d'Aranda. Quant à moi, nous convînmes que je la rejoindrais au printemps de l'année suivante pour faire la grande opération qui devait la faire renaître d'elle-même en homme. Elle trouvait cette opération immanquable et parfaitement bien raisonnée.

Tout fut prêt pour le lendemain, et nous partîmes, Mme d'Urfé et moi, dans la berline; la Corticelli, sa mère et les deux femmes de chambre dans l'autre voiture. Arrivés à Besançon, Mme d'Urfé me quitta avec ses gens de service, et moi, le lendemain, je pris la route de Genève avec la mère et la fille. Je descendis aux Balances, comme toujours.

Pendant toute la route, non seulement je n'adressai pas un mot à mes compagnes, mais même je ne les honorai pas d'un seul regard. Je les fis manger avec un domestique franc-comtois que je m'étais décidé à prendre sur la recommandation de M. de Schaumbourg.

J'allai chez mon banquier pour le prier de me procurer un voiturier sûr qui conduisît à Turin deux femmes seules auxquelles je m'intéressais. Je lui remis en même temps cinquante louis pour une lettre de change sur Turin.

De retour à l'auberge, j'écrivis au chevalier Raiberti en lui envoyant la lettre de change. Je le prévenais que trois ou quatre jours après la réception de ma lettre, il verrait aborder une danseuse bolonaise avec sa mère et une lettre de recommandation. Je le priais de les mettre en pension dans une maison honnête et de payer pour mon compte. Je lui disais en même temps qu'il m'obligerait beaucoup s'il pouvait obtenir qu'elle dansât, même gratis, pendant le carnaval, et de la prévenir que, si à mon arrivée à Turin je trouvais de mauvaises histoires sur son compte, je l'abandonnerais.

Le lendemain un commis de M. Tronchin vint me pré-

senter le voiturier, qui me dit qu'il était prêt à partir dès qu'il aurait dîné. Après avoir confirmé l'accord qu'il avait fait avec le banquier, je fis venir les Corticelli, et je dis au voiturier :

« Voilà les deux personnes que vous allez voiturer, et elles vous payeront dès qu'elles seront arrivées à Turin en sûreté, avec leur bagage, en quatre jours et demi, ainsi qu'il est spécifié dans le contrat dont elles porteront un duplicata, et vous l'autre. »

Une heure après, il vint charger sa voiture.

La Corticelli fondait en larmes. Je n'eus pas la cruauté de la laisser partir sans quelque consolation. Elle était assez punie de sa mauvaise conduite. Je la fis dîner avec moi et, en lui remettant la lettre de recommandation pour M. Raiberti et vingt-cinq louis, dont huit pour les frais de l'usage, je lui dis ce que j'avais écrit à ce monsieur qui, par mon ordre, ne la laisserait manquer de rien. Elle me demanda une malle dans laquelle il y avait trois robes et un superbe mantelet que Mme d'Urfé lui avait destinés avant qu'elle fût devenue folle ; mais je lui dis que nous parlerions de cela à Turin. Elle n'osa point faire mention de l'écrin, et se contenta de pleurer ; mais elle ne m'émut pas de pitié. Je la laissais beaucoup plus à son aise que je ne l'avais prise ; car elle avait de belles nippes, du linge, des bijoux et une très belle montre que je lui avais donnée. C'était plus qu'elle n'avait su mériter.

Au moment du départ, je la conduisis à la voiture, moins pour la forme que pour la recommander de nouveau au voiturier. Quand elle fut partie, me sentant débarrassé d'un lourd fardeau, j'allai trouver mon syndic, que mes lecteurs n'auront pas oublié. Je ne lui avais pas écrit depuis mon séjour à Florence ; il ne devait plus penser à moi, et j'allais jouir de sa surprise En effet,

elle fut extrême ; mais, après le premier moment, il me sauta au cou, m'embrassa dix fois en versant des larmes de plaisir, et me dit enfin qu'il avait perdu l'espérance de me revoir.

« Que font nos chères amies ?

— Elles se portent à merveille. Vous êtes toujours le sujet de leurs entretiens et de leurs tendres regrets; elles vont être folles de joie quand elles vous sauront ici.

— Il ne faut pas tarder à le leur faire savoir.

— Non, certes, car je vais aller les prévenir que nous souperons ce soir tous ensemble. A propos, M. de Voltaire a cédé sa maison des Délices à M. le duc de Villars, et il est allé habiter Ferney.

— Cela m'est égal, car je ne compte pas l'aller voir cette fois. Je resterai ici deux ou trois semaines, et je vous les consacre en entier.

— Vous allez faire des heureux.

— Avant de sortir, donnez-moi, je vous prie, de quoi écrire trois ou quatre lettres; je vais employer mon temps jusqu'à votre retour. »

Il me mit en possession de son bureau et j'écrivis à feu ma gouvernante, Mme Lebel, que je passerais une vingtaine de jours à Genève, et que, si j'étais sûr de la revoir, j'irais volontiers à Lausanne. Pour mon malheur, j'écrivis aussi à Berne à cet Ascanio Pogomas, ou Giacomo Passano, Génois, mauvais poète, ennemi de l'abbé Chiari, que j'avais connu à Livourne. Je lui mandai d'aller m'attendre à Turin. J'écrivis en même temps à mon ami M. F., auquel je l'avais recommandé, de lui remettre douze louis pour son voyage.

Mon mauvais génie me fit penser à cet homme, qui avait une figure imposante, une mine de vrai astrologue, pour le présenter comme un grand adepte à Mme d'Urfé.

Vous verrez dans un an, cher lecteur, si j'ai dû me repentir d'avoir suivi cette funeste inspiration.

En nous rendant le soir chez nos jolies cousines, le syndic et moi, je vis une belle voiture anglaise à vendre et je l'échangeai contre la mienne en donnant cent louis de retour. Pendant que j'étais en marche, l'oncle de la belle théologienne qui discutait si bien les thèses et à laquelle j'avais donné de si douces leçons ds physique, m'ayant reconnu, vint m'embrasser et m'inviter à dîner chez lui le lendemain.

Avant d'arriver chez nos aimables amies, le syndic m'avertit que nous trouverions chez elles une très jolie fille qui n'était pas encore initiée aux doux mystères.

« Tant mieux, lui dis-je, je me conduirai en conséquence et je serai peut-être l'initiateur. »

J'avais mis dans ma poche un écrin dans lequel j'avais une douzaine de très jolies bagues. Je savais depuis longtemps que ces bagatelles font faire beaucoup de chemin.

L'instant où je revis ces charmantes filles fut, je l'avoue, un des plus agréables de ma vie. Je voyais dans leur accueil la joie, la satisfaction, la candeur, la reconnaissance et l'amour du plaisir. Elles s'aimaient sans jalousie, sans envie et sans aucune de ces idées qui auraient pu nuire à la bonne idée qu'elles avaient d'elles-mêmes. Elles se reconnaissaient dignes de mon estime, précisément parce qu'elles m'avaient prodigué leurs faveurs sans aucune pensée avilissante et par l'impulsion du même sentiment qui m'avait attiré vers elles.

La présence de leur nouvelle amie nous obligea à borner nos premiers embrassements à ces manières d'usage qu'on appelle décence, et la jeune novice m'accorda la même faveur en rougissant et sans lever les yeux.

Après les propos ordinaires, ces lieux communs qu'on

débite après une longue absence, et quelques mots à double sens qui nous faisaient rire et qui donnaient à penser à la jeune Agnès, je lui dis que je la trouvais belle comme un Amour, et que je gagerais que son esprit, aussi beau que sa ravissante figure, n'était pas susceptible de certains préjugés.

« J'ai, me dit-elle d'un ton modeste, tous les préjugés qui tiennent à l'honneur et à la religion. »

Je vis qu'il fallait la ménager, employer la délicatesse et temporiser. Ce n'était pas une place à prendre d'assaut par un coup de main. Mais, selon mon habitude, j'en devins amoureux.

Le syndic ayant prononcé mon nom :

« Ah ! s'écria la jeune fille, c'est donc vous, monsieur, qui, il y a deux ans, avez discuté des questions fort singulières avec ma cousine, la nièce du pasteur? Je suis bien aise d'avoir l'occasion de faire votre connaissance.

— Je suis heureux de faire la vôtre, mademoiselle, et je désire qu'en vous parlant de moi, votre aimable cousine ne vous ait point prévenue à mon désavantage.

— Bien au contraire, car elle vous estime beaucoup.

— J'aurai l'honneur de dîner demain avec elle, et je ne manquerai pas de lui faire mes remerciements.

— Demain? Je vais faire en sorte d'être de ce dîner, car j'aime beaucoup les discussions philosophiques, quoique je n'ose pas me permettre d'y mêler mon mot. »

Le syndic fit l'éloge de sa prudence et loua sa discrétion avec tant de chaleur, que je vis clairement qu'il en était amoureux et que, s'il ne l'avait pas déjà séduite, il devait chercher tous les moyens d'en venir à bout. Cette belle personne se nommait Hélène. Je demandai à ces demoiselles si la belle Hélène était notre sœur. L'aînée me répondit avec un fin sourire qu'elle était sœur, mais qu'elle n'avait point de frère, et, en achevant cette expli-

cation, elle courut l'embrasser. Alors nous nous évertuâmes, le syndic et moi, à lui faire de doux compliments, en lui disant que nous espérions devenir ses frères. Hélène rougit, mais ne répondit pas un mot à tous nos propos galants. Ayant alors mis mon écrin en évidence, et voyant ces demoiselles enchantées de la beauté de mes bagues, je sus les engager à choisir celles qui leur plaisaient le plus, et la charmante Hélène imita ses compagnes, et me paya par un baiser modeste. Bientôt après elle nous quitta, et nous nous trouvâmes en possession de notre ancienne liberté.

Le syndic avait raison d'être amoureux d'Hélène, car cette jeune fille avait non seulement tout ce qu'il faut pour plaire, mais tout ce qui est nécessaire pour exciter une violente passion; mais les trois amies ne se flattaient pas de parvenir à l'associer à leurs plaisirs, car elles prétendaient qu'elle avait un sentiment de pudeur invincible vis-à-vis des hommes.

Nous soupâmes fort gaiement, et, après souper, nous reprîmes nos jeux, le syndic demeurant, à son ordinaire, simple spectateur de nos exploits, et très content de n'être que cela. Je passai les trois nymphes en revue une couple de fois chacune, les trompant à leur profit et les ménageant quand j'étais forcé de céder à la nature. A minuit nous nous séparâmes, et le bon syndic m'accompagna jusqu'à la porte de mon logement.

Le lendemain je me rendis au dîner du pasteur, où je trouvai nombreuse compagnie, entre autres M. d'Harcourt et M. de Ximénès qui me dit que M. de Voltaire savait que j'étais à Genève et qu'il espérait me voir. Je me contentai de lui répondre par une profonde inclination de tête. Mlle Hedvige, la nièce du pasteur, me fit un compliment très flatteur, qui me plut moins encore que la vue de sa cousine Hélène, qui était auprès d'elle et qu'elle

me présenta en me disant que, puisque nous avions fait connaissance, nous pouvions fort bien nous trouver ensemble. C'était ce que je désirais le plus. La théologienne de vingt-deux ans était belle, appétissante, mais elle n'avait pas ce *je ne sais quoi* qui pique et qui ajoute à l'espoir comme au plaisir, cet *aigre-doux* qui relève la volupté même. Cependant son accord avec sa cousine était tout ce qu'il me fallait pour parvenir à inspirer à celle-ci un sentiment favorable.

Nous eûmes un dîner excellent, et, pendant le repas, on ne parla que de choses indifférentes ; mais, au dessert, le pasteur pria M. de Ximénès d'adresser quelques questions à sa nièce. Connaissant ce savant de renommée, je m'attendais à quelque problème de géométrie ; mais je me trompais, car il lui demanda si elle croyait que la restriction mentale suffît pour justifier un mensonge.

Hedvige répondit modestement que, malgré le cas où le mensonge pouvait devenir nécessaire, la restriction mentale était toujours une friponnerie.

« Dites-moi donc comment Jésus-Christ a pu dire que l'époque de la fin du monde lui est inconnue?

— Il a pu le dire, puisqu'il l'ignorait.

— Il n'était donc pas Dieu?

— La conséquence est fausse ; car de ce que Dieu est maître de tout, il l'est d'ignorer une futurité. »

Le mot *futurité*, fabriqué si à propos, me parut sublime. Hedvige fut vivement applaudie, et son oncle fit le tour de la table pour aller l'embrasser. J'avais sur les lèvres une objection fort naturelle et qui, naissant du sujet, aurait pu l'embarrasser ; mais je voulais lui plaire, et je me tus.

M. d'Harcourt fut excité à questionner à son tour, mais il répondit avec Horace : *Nulla mihi religio est.* Alors

Hedvige, se tournant vers moi, me dit qu'elle se souvenait de l'*amphidromie*, qui était une fête du paganisme.

« Mais je voudrais, ajouta-t-elle, que vous me demandassiez quelque chose touchant le christianisme, quelque chose de difficile que vous ne pussiez point décider vous-même.

— Vous me mettez à mon aise, mademoiselle.

— Tant mieux, cela fait que vous n'avez pas besoin de tant penser.

— Je pense pour chercher du nouveau. M'y voici. M'accordez-vous que Jésus-Christ possédait au suprême degré toutes les qualités humaines?

— Oui, toutes, excepté les faiblesses.

— Mettez-vous au rang des faiblesses la vertu prolifique?

— Non.

— Veuillez donc me dire de quelle nature aurait été la créature qui serait née, si Jésus-Christ se fût avisé de faire un enfant à la Samaritaine? »

Hedvige devint de feu. Le pasteur et toute la compagnie s'entre-regardaient, et moi je fixais la théologienne, qui réfléchissait. M. d'Harcourt dit qu'il fallait envoyer chercher M. de Voltaire pour décider une question aussi ardue; mais, Hedvige levant les yeux d'un air recueilli et comme prête à répondre, tout le monde se tut.

« Jésus-Christ, dit-elle, avait deux natures parfaites et dans un équilibre parfait; elles étaient inséparables. Ainsi, si la Samaritaine avait eu un commerce corporel avec notre rédempteur, elle aurait certainement conçu; car il serait absurde de supposer dans un Dieu une action de cette importance sans admettre sa conséquence naturelle. La Samaritaine, au bout de neuf mois, aurait accouché d'un enfant mâle et non femelle, et cette créature, née d'une femme humaine et d'un homme-

Dieu, aurait été un quart Dieu et trois quarts homme. »

A ces mots, tous les convives claquèrent des mains, et M. de Ximénès admira la raison de ce calcul, puis il dit :

« Par une conséquence naturelle, si le fils de la Samaritaine se fût marié, les enfants issus de ce mariage auraient eu sept huitièmes d'humanité et un huitième de divinité.

— A moins qu'il n'eût épousé une déesse, ajoutai-je, ce qui aurait sensiblement changé les rapports.

— Dites-moi précisément, reprit Hedvige, ce que l'enfant aurait eu de divin à la seizième génération.

— Attendez un moment, et donnez-moi un crayon, dit M. de Ximénès.

— Il n'est pas nécessaire de calculer, dis-je ; il aurait eu une parcelle de l'esprit qui vous anime. »

Tout le monde fit chorus à cette galanterie, qui ne déplut pas à celle à qui je l'adressais.

Cette belle blonde m'embrasa par les charmes de son esprit. Nous nous levâmes de table pour lui faire cercle, et elle pulvérisa tous nos compliments de la manière la plus noble. Ayant pris Hélène à part, je la priai de faire en sorte que sa cousine choisît dans mon écrin une de mes bagues; ayant eu soin de remplacer le vide de la veille, la charmante cousine se chargea volontiers de ma commission. Un quart d'heure après, Hedvige vint me montrer sa main et j'y vis avec plaisir la bague qu'elle avait choisie ; je baisai cette main avec délice, et elle dut sentir à l'ardeur de mes baisers tout ce qu'elle m'avait inspiré.

Le soir, Hélène conta au syndic et aux trois amies toutes les questions du dîner, sans oublier la moindre circonstance. Elle contait facilement et avec grâce ; je n'eus pas besoin de l'aider une seule fois. Nous la priâ-

mes de rester à souper, mais, ayant pris les trois amies à part, elle les convainquit que cela lui était impossible; mais elle leur dit qu'il lui serait possible d'aller passer deux jours à une maison de campagne qu'elles avaient sur le lac, si elles voulaient en demander la permission à sa mère en personne.

Sollicitées par le syndic, les trois amies allèrent trouver la mère dès le lendemain, et le surlendemain, elles partirent avec Hélène. Le soir même nous allâmes souper avec elles, mais nous ne pouvions pas y coucher. Le syndic devait me conduire dans une maison à peu de distance, où nous serions très bien logés. Cela étant, nous n'étions pas pressés, et l'aînée ayant grande envie de faire plaisir à son ami, lui dit qu'il pourrait partir avec moi quand il voudrait, et qu'elles allaient se coucher. En disant cela, elle prit Hélène, l'emmena dans sa chambre, et les deux autres s'en allèrent dans la leur. Peu d'instants après leur départ, le syndic entra dans l'appartement où se trouvait Hélène, et moi j'allai trouver les deux autres.

Il y avait à peine une heure que j'étais entre mes deux amies quand le syndic vint interrompre mes érotiques ébats en me priant de partir.

« Qu'avez-vous fait d'Hélène ? lui dis-je.

— Rien; c'est une sotte intraitable. Elle s'est cachée sous la couverture et n'a pas voulu regarder les plaisanteries que j'ai faites avec son amie.

— Il fallait vous adresser à elle.

— Je l'ai fait, mais elle m'a repoussé à plusieurs reprises. Je n'en puis plus. Je suis rendu, et je suis sûr de ne parvenir à rien auprès de cette sauvage, à moins que vous ne vous chargiez de l'apprivoiser.

— Comment faire?

— Allez-y dîner demain; je n'y serai pas, car je dois

passer la journée à Genève. J'y viendrai pour souper, et si nous pouvions la griser!

— Ce serait dommage. Laissez-moi faire. »

J'allai donc seul leur demander à dîner le lendemain, et elles me fêtèrent dans toute la force du mot. Après dîner, étant allés nous promener, les trois amies, prévenant mon désir, me laissèrent seul avec la belle revêche, qui résista à mes caresses, à mes instances, et qui presque me fit perdre tout espoir de la dompter.

« Le syndic, lui dis-je, est amoureux de vous; et cette nuit....

— Cette nuit, interrompit-elle, cette nuit, il s'est diverti avec son ancienne amie. Je ne m'oppose pas à ce que chacun agisse à sa fantaisie et selon son plaisir; mais je veux qu'on me laisse libre de mes actions et de mes goûts.

— Si je pouvais parvenir à posséder votre cœur, je me croirais heureux.

— Pourquoi n'invitez-vous pas le pasteur à dîner quelque part avec ma cousine? Elle me prendrait avec elle, car mon oncle chérit tous ceux qui aiment sa nièce.

— Voilà ce que je suis bien aise de savoir. A-t-elle un amant?

— Personne.

— Comment cela est-il possible? Elle est jeune, jolie, gaie, et, de plus, remplie d'esprit.

— Vous ne connaissez pas Genève. Son esprit est précisément la cause qu'aucun jeune homme n'ose se déclarer amoureux d'elle. Ceux qui pourraient s'attacher à sa personne s'en éloignent à cause de son esprit, parce qu'ils resteraient court au milieu de la conversation.

— Mais les jeunes gens de Genève sont-ils donc si ignares?

— En général. Il est juste de dire cependant que beaucoup ont reçu une bonne éducation et fait de bonnes études; mais, pris en masse, ils ont beaucoup de préjugés. Personne ne veut passer pour sot ni pour bête; et puis la jeunesse, ici, est loin de courir après l'esprit ou la bonne éducation en fait de femmes. Tant s'en faut. Si une jeune personne a de l'esprit ou de l'instruction, elle doit avoir soin de le cacher, au moins si elle aspire à se marier.

— Je vois maintenant, charmante Hélène, pourquoi vous n'avez pas ouvert la bouche pendant le dîner de votre oncle.

— Je sais que je n'ai pas besoin de me cacher. Ce n'est donc pas le motif qui m'a fait observer le silence ce jour-là, et je puis vous dire, sans vanité comme sans honte, que c'est le plaisir qui m'a tenu la bouche close. J'ai admiré ma cousine qui a parlé de Jésus-Christ comme je parlerais de mon père, et qui n'a pas craint de se montrer savante sur une matière qu'une autre fille qu'elle aurait affecté de ne pas comprendre.

— Affecté, lors même qu'elle en aurait su aussi long que sa grand'mère?

— C'est dans les mœurs, ou plutôt dans les préjugés.

— Vous raisonnez à ravir, ma chère Hélène, et je soupire déjà après la partie que votre bon esprit vient de me suggérer.

— Vous aurez le plaisir d'être avec ma cousine.

— Je lui rends justice, belle Hélène; Hedvige est aimable et intéressante; mais croyez bien que c'est particulièrement parce que vous en serez que cette partie m'enchante.

— Et si je ne vous croyais pas?

— Vous auriez tort et vous me feriez beaucoup de peine; car je vous aime tendrement.

— Malgré cela, vous avez tâché de me tromper. Je suis sûre que vous avez donné des marques de tendresse à ces trois demoiselles, que je plains beaucoup.

— Pourquoi?

— Parce qu'aucune d'elles ne peut s'imaginer que vous l'aimiez uniquement.

— Et croyez-vous que cette délicatesse de sentiment vous rende plus heureuse qu'elles?

— Oui, je le crois, quoique sur cet article je sois tout à fait sans expérience. Dites-moi de bonne foi si vous pensez que j'aie raison.

— Oui, je le pense.

— Vous me charmez; mais si j'ai raison, convenez qu'en voulant m'associer à elles, vous ne me donniez pas une preuve d'amour telle que j'aurais pu la désirer pour être convaincue que vous m'aimez.

— Oui, j'en conviens aussi, et je vous en demande sincèrement pardon. Actuellement, divine Hélène, dites-moi comment je dois m'y prendre pour inviter à dîner le pasteur.

— Cela n'est pas difficile. Allez chez lui et invitez-le tout simplement; et si vous voulez être sûr que je serai de la partie, priez-le de m'inviter avec ma mère.

— Pourquoi avec votre mère?

— Parce qu'il en a été très amoureux il y a vingt ans, et qu'il l'aime toujours.

— Et où puis-je faire préparer ce dîner?

— M. Tronchin n'est-il pas votre banquier?

— Oui.

— Il a une belle maison de plaisance sur le lac; demandez-la-lui pour un jour; il vous la prêtera avec plaisir. Faites cela, mais n'en dites rien ni au syndic ni à ses trois amies; nous le leur dirons après.

— Mais croyez-vous que votre docte cousine se trouve volontiers avec moi?

— Plus que volontiers, soyez-en sûr.

— Eh bien ! tout cela sera arrangé demain. Après-demain vous rentrez en ville, et je mettrai la partie à deux ou trois jours plus tard. »

Le syndic vint nous joindre sur la brune, et nous passâmes gaiement la soirée. Après souper, les demoiselles étant allées se coucher comme la veille, j'entrai dans la chambre de l'aînée, tandis que mon ami alla trouver les deux cadettes. Je savais que tout ce que je pourrais entreprendre pour réduire Hélène me serait inutile; aussi je me contentai de quelques baisers, après quoi je leur souhaitai une bonne nuit, et puis j'allai faire une visite aux cadettes. Je les trouvai dormant profondément, et le syndic s'ennuyant tout seul. Je ne l'égayai pas quand je lui dis que je n'avais pu obtenir aucune faveur.

« Je vois bien, me dit-il, que je perdrai mon temps avec cette petite sotte, et je finirai par en prendre mon parti.

— Je crois, lui répondis-je, que c'est le plus court et peut-être le mieux que vous ayez à faire; car, languir auprès d'une belle insensible ou capricieuse, c'est être dupe. Le bonheur ne doit être ni trop aisé ni trop difficile. »

Le lendemain nous allâmes ensemble à Genève, et M. Tronchin se montra enchanté de pouvoir me faire le plaisir que je lui demandais. Le pasteur accepta mon invitation et me dit qu'il était sûr que je serais content de faire la connaissance de la mère d'Hélène. Il était aisé de voir que ce brave homme nourrissait pour cette femme un tendre sentiment, et, si elle y répondait un peu, cela ne pouvait que favoriser mes desseins.

Je comptais aller souper le soir même avec les amies et la charmante Hélène à la maison sur le lac, mais une lettre, reçue par un express, me força à partir tout

de suite pour Lausanne : mon ancienne gouvernante, Mme Lebel, que j'aime encore, m'invitait à souper avec elle et son mari. Elle m'écrivait qu'elle avait engagé son époux à la mener à Lausanne aussitôt que ma lettre lui avait été remise, elle ajoutait qu'elle était persuadée que je quitterais tout pour lui procurer le plaisir de me voir. Elle me marquait l'heure où elle arriverait chez sa mère.

Mme Lebel est une des dix ou douze femmes que j'ai le plus tendrement aimées dans mon heureuse jeunesse. Elle avait tout ce qu'on peut désirer pour être heureux en ménage, si mon sort avait été de connaître cette félicité. Mais, avec mon caractère, peut-être ai-je bien fait de ne point m'attacher irrévocablement, quoiqu'à mon âge mon indépendance soit une sorte d'esclavage. Si je m'étais marié avec une femme assez habile pour me diriger, pour me soumettre, sans que j'eusse pu m'apercevoir de ma sujétion, j'aurais soigné ma fortune, j'aurais eu des enfants, et je ne serais pas comme je le suis, seul au monde et n'ayant rien.

Mais laissons les digressions sur un passé impossible à rappeler, et, puisque je suis heureux par mes souvenirs, je serais fou de me créer d'inutiles regrets.

Ayant calculé qu'en partant tout de suite, je pourrais arriver à Lausanne une heure avant ma chère Dubois, je n'hésitai pas à lui donner cette preuve de mon estime. Je dois dire ici à mes lecteurs que, bien que j'aimasse cette femme, occupé que j'étais alors d'une autre passion, aucun espoir de volupté ne se mêlait à mon empressement. Mon estime pour elle m'aurait suffi pour tenir mon amour en bride, mais j'estimais aussi Lebel, et je ne me serais jamais exposé à troubler le bonheur de ces deux amis.

J'écrivis à la hâte un billet au syndic en lui disant

qu'une affaire importante et imprévue m'obligeait à partir pour Lausanne, mais que le surlendemain j'aurais le plaisir de souper avec lui à Genève chez les trois amies.

A cinq heures, je descendis chez la mère Dubois, mourant de faim. La surprise de cette bonne femme, en me voyant, fut extrême, car elle ne savait pas que sa fille dût venir la voir. Sans beaucoup de compliments, je lui donnai deux louis pour qu'elle nous procurât un souper tel qu'il m'était nécessaire.

A sept heures, Mme Lebel arriva avec son mari et un enfant de dix-huit mois que je n'eus pas de peine à reconnaître pour le mien, sans que sa mère me le dît. Notre entrevue fut toute de bonheur. Pendant dix heures que nous passâmes à table, nous nageâmes dans la joie. A la pointe du jour, elle repartit pour Soleure, où Lebel avait affaire. M. de Chavigny me fit faire mille compliments. Lebel m'assura que l'ambassadeur avait mille bontés pour sa femme, et me remercia du présent que je lui avais fait en la lui cédant. Je pouvais m'assurer par moi-même qu'il était heureux et qu'il faisait le bonheur de son épouse.

Ma chère gouvernante me parla de mon fils. Elle me dit que personne ne soupçonnait la vérité, mais qu'elle savait à quoi s'en tenir, ainsi que Lebel, qui avait religieusement observé la convention de ne consommer leur mariage qu'à l'expiration des deux mois convenus.

« Ce secret, dit Lebel, ne sera jamais connu, et votre fils sera mon héritier seul ou en partage avec mes enfants, si j'en ai, ce dont je doute.

— Mon ami, lui dit sa femme, il y a bien quelqu'un qui se doute de la vérité, surtout à mesure que l'enfant se développe; mais nous n'avons rien à craindre de ce côté-là ; la personne est payée pour garder le secret.

— Et qui est donc cette personne? lui dis-je, ma chère Lebel.

— C'est Mme de ..., qui ne vous a pas oublié; car elle parle souvent de vous.

— Voulez-vous, ma chère, vous charger de mes compliments pour elle?

— Oh! bien volontiers, mon ami, et je suis sûre de lui faire grand plaisir. »

Lebel me montra ma bague, et je lui fis voir son anneau, en lui donnant pour mon fils une superbe montre avec mon portrait.

— Vous la lui donnerez, mes amis, leur dis-je, quand vous le jugerez à propos. »

Nous retrouverons cet enfant à Fontainebleau dans vingt et un ans.

Je passai plus de trois heures à leur conter en détail tout ce qui m'était arrivé depuis vingt-sept mois que nous ne nous étions vus. Quant à leur histoire, elle ne fut pas longue; leur vie avait cette uniformité qui convient au bonheur paisible.

Mme Lebel était toujours belle; je ne la trouvai point changée; mais moi, je l'étais. Elle me trouva moins frais et moins gai que lors de notre séparation; elle avait raison, la fatale Renaud m'avait flétri, et la fausse Lascaris m'avait causé beaucoup de chagrin.

Après les plus tendres embrassements, ces deux époux partirent pour Soleure, et moi je retournai dîner à Genève; mais, ayant grand besoin de repos, loin de me rendre au souper du syndic et de ses amies, je lui écrivis que, me trouvant indisposé, je n'aurais le plaisir de les voir que le lendemain, et je me couchai.

Le jour suivant, veille de celui que j'avais fixé pour mon dîner à la maison de campagne de Tronchin, j'ordonnai à mon hôte un repas où rien ne fût épargné. Je

n'oubliai pas de lui recommander les meilleurs vins, les liqueurs les plus fines, des glaces et tout ce qu'il fallait pour un punch. Je lui dis que nous serions six, car je prévoyais que M. Tronchin serait de la partie. Je ne me trompais pas, car il se trouva à sa jolie maison pour nous en faire les honneurs, et je n'eus pas de peine à l'engager à rester. Le soir, je crus ne pas devoir faire un mystère de ce dîner au syndic et aux trois amies, en présence d'Hélène qui fit semblant de n'en rien savoir, disant que sa mère l'avait avertie qu'elle la mènerait dîner quelque part. « Je suis enchantée, ajouta-t-elle, d'apprendre que ce ne peut être que dans la jolie maison de M. Tronchin. »

Mon dîner fut tel que pouvait le désirer le gastronome le plus prononcé, et Hedvige en fit réellement tout le charme. Cette fille étonnante traitait la théologie avec tant de suavité, et donnait à la raison un attrait si puissant, qu'il était impossible de ne pas éprouver le plus violent entraînement, lorsqu'on ne se sentait pas convaincu. Je n'ai jamais vu de théologien capable de discuter de prime abord les points les plus abstraits de cette science avec autant de facilité, d'abondance et de véritable dignité que cette jeune et belle personne, qui, pendant ce dîner, acheva de m'enflammer. M. Tronchin, qui n'avait jamais entendu Hedvige, me remercia cent fois de lui avoir procuré ce plaisir, et, obligé de nous quitter au moment où nous sortîmes de table, il nous invita à renouveler la partie pour le surlendemain.

Une particularité qui m'intéressa beaucoup pendant le dessert fut la commémoration que fit le pasteur de son ancienne tendresse pour la mère d'Hélène. Son éloquence amoureuse croissait à mesure qu'il humectait son gosier de vins de Champagne, de Chypre, ou de liqueurs des îles. La mère l'écoutait avec complaisance et

lui tenait tête, tandis que les demoiselles n'avaient bu que sobrement, ainsi que moi. Cependant la variété des boissons et le punch surtout avaient produit leur effet, et mes belles étaient un peu grises. Leur gaieté était charmante, mais extrême. Je saisis cette disposition générale pour demander aux deux amoureux surannés la permission de mener promener les demoiselles dans le jardin au bord du lac, et elle me fut accordée avec exubérance de cœur. Nous sortîmes bras dessus bras dessous, et, en peu de minutes, nous fûmes hors de la vue de tout le monde.

« Savez-vous, dis-je à Hedvige, que vous avez gagné le cœur de M. Tronchin?

— Je ne saurais qu'en faire. Au reste, cet honnête banquier m'a fait de sottes questions.

— Vous ne devez pas croire que tout le monde soit en état de vous en faire à votre portée.

— Il faut que je vous dise que jamais personne ne m'en a fait qui m'ait autant plu que la vôtre. Un théologien sot et bigot qui était au bout de la table parut scandalisé de la question et beaucoup plus de la réponse.

— Et pourquoi?

— Il prétend que j'aurais dû vous répondre que Jésus-Christ n'aurait pas pu féconder la Samaritaine. Il m'a dit qu'il m'en expliquerait la raison si j'étais un homme, mais qu'étant femme et surtout fille, il ne pouvait pas se permettre de dire des choses capables de faire naître en moi des idées, en pensant au composé théandrique. Je voudrais bien que vous me dissiez ce que ce sot n'a pas voulu me dire.

— Je le veux bien, mais il faut que vous me permettiez de vous parler clairement, et de vous supposer instruite de la conformation de l'homme.

— Oui, parlez clairement, car personne ici ne peut

nous entendre ; mais je suis forcée de vous avouer que je ne suis instruite de la conformation d'un homme que par la théorie et la lecture. Du reste, aucune pratique J'ai vu des statues, mais je n'ai jamais vu et moins encore examiné un homme véritable. Et toi, Hélène?

— Moi, je ne l'ai pas voulu.

— Pourquoi pas? Il est bon de tout savoir.

— Eh bien, charmante Hedvige, votre théologien a voulu vous dire que Jésus n'était pas susceptible d'érection.

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Donnez-moi la main.

— Je sens cela et je me l'imaginais ; car, sans ce phénomène de la nature, l'homme ne pourrait point féconder sa compagne. Et ce sot théologien prétend que c'est là une imperfection !

— Oui, car ce phénomène dérive du désir, et c'est si vrai, qu'il ne serait pas opéré en moi, belle Hedvige, si je ne vous avais pas trouvée charmante, et si ce que je vois de vous ne me donnait pas l'idée la plus séduisante des beautés que je ne vois pas. Dites-moi franchement à votre tour si, en sentant cette raideur, vous n'éprouvez pas un prurit agréable.

— Je l'avoue, c'est précisément à l'endroit que vous pressez. Est-ce que tu ne sens pas comme moi, ma chère Hélène, une démangeaison ici en écoutant le discours très juste que monsieur nous fait?

— Oui, je la sens, mais je la sens très souvent, sans qu'aucun discours l'excite.

— Et pour lors, lui dis-je, la nature vous force à l'apaiser ainsi?

— Point du tout.

— Oh ! que si, Hedvige. Même en dormant, notre main se porte là par instinct ; et, sans ce soulagement, j'ai lu que nous aurions d'effroyables maladies. »

En continuant cet entretien philosophique que la jeune théologienne soutenait d'un ton tout magistral et qui donnait au beau teint de sa cousine toute l'animation de la volupté, nous arrivâmes au bord d'un superbe bassin où l'on descendait par un escalier de marbre pour s'y baigner. Quoi qu'il fît frais, nous avions la tête chaude, et il me vint dans l'esprit de leur proposer de mettre les pieds dans l'eau, leur assurant que cela leur ferait du bien, et que, si elles me le permettaient, j'aurais l'honneur de les déchausser.

« Allons, dit la nièce ; je le veux bien.

— Et moi aussi, dit Hélène.

— Asseyez-vous donc, mesdemoiselles, sur le premier degré. »

Les voilà assises, et moi, placé au quatrième degré, occupé à les déchausser, vantant la beauté de leurs jambes, et ne faisant point mine pour le moment d'être curieux de voir plus haut que le genou. Puis, les ayant fait descendre jusqu'à l'eau, force leur fut de se retrousser, et je les y encourageais. Eh bien! dit Hedvige, les hommes ont aussi des cuisses. Hélène, qui aurait eu honte d'être moins brave que sa cousine, ne resta pas en arrière.

« Allons, mes charmantes naïades, leur dis-je, c'est assez ; vous pourriez vous enrhumer en restant plus longtemps dans l'eau. »

Elles remontèrent à reculons, se tenant toujours retroussées, crainte de mouiller leurs robes; et ce fut à moi à les essuyer avec tous les mouchoirs que j'avais. Cette agréable fonction me permit de voir et de toucher tout à mon aise, et le lecteur n'aura pas besoin que je lui affirme, sous serment, que je m'en donnai de mon mieux. La belle nièce me disait que j'étais trop curieux; mais Hélène se laissait faire d'un air si tendre et si lan-

guissant, que j'eus besoin de me faire violence pour ne pas pousser plus loin. A la fin, leur ayant remis bas et souliers, je leur dis que j'étais ravi d'avoir vu les beautés secrètes des deux plus belles personnes de Genève.

« Quel effet cela vous a-t-il fait? me dit Heldvige.

— Je n'ose pas vous dire de voir, mais sentez toutes deux.

— Baignez-vous aussi.

— Cela n'est pas possible; la besogne est trop longue pour un homme.

— Mais nous avons encore deux bonnes heures à rester ici, sans crainte d'être rejoints par personne. »

Cette réponse me fit voir tout le bonheur qui m'attendait; mais je ne jugeai pas à propos de m'exposer à une maladie en me mettant à l'eau dans l'état où j'étais. Voyant un pavillon à peu de distance et certain que M. Tronchin l'aurait laissé ouvert, je pris mes belles sous les bras, et je les y menai, sans leur laisser deviner mes intentions.

Ce pavillon était rempli de vases de pot pourri, de jolies estampes, etc.; mais ce qui valait mieux que tout, c'était un large et beau divan préparé pour le repos et pour le plaisir. Là, assis entre ces deux belles et leur prodiguant des caresses, je leur dis que je voulais leur montrer ce qu'elles n'avaient jamais vu, et en même temps j'exposais à leurs regards l'agent principal de l'humanité. Elles se levèrent pour m'admirer, et alors, les prenant chacune d'une main, je leur procurai une jouissance factice; mais, dans ce travail, une abondante émission de liqueur les jeta dans un grand étonnement.

« C'est le verbe, leur dis-je, le grand créateur des hommes.

— C'est délicieux ! » s'écria Hélène en riant à ce nom de verbe.

— Mais moi aussi, dit Hedvige, j'ai le verbe, et je vais vous le montrer, si vous voulez attendre un moment.

— Mettez-vous sur moi, belle Hedvige, je vous épargnerai la peine de le faire venir vous-même et je ferai cela mieux que vous.

— Je le crois bien, mais je n'ai jamais fait cela avec un homme

— Ni moi non plus, » dit Hélène.

Les ayant placées alors droites devant moi et leurs bras m'enlaçant, je les fis pâmer de nouveau. Puis, nous étant assis, pendant que de mes mains je parcourais leurs charmes, je les laissai se divertir à me toucher tout à leur aise, jusqu'à ce qu'enfin j'humectai leurs mains par une seconde émission de l'humide radical, qu'elles examinaient curieusement sur leurs doigts.

Nous étant remis dans l'état de décence, nous passâmes encore une demi-heure à nous donner des baisers, ensuite je leur dis qu'elles m'avaient rendu à moitié heureux, mais que pour rendre leur œuvre parfaite, j'espérais qu'elles songeraient au moyen de m'accorder leurs premières faveurs. Je leur fis voir alors les petits sachets préservatifs que les Anglais ont inventés pour mettre le beau sexe à l'abri de toute crainte. Ces petites bourses, dont je leur expliquai l'usage, firent leur admiration, et la théologienne dit à sa cousine qu'elle penserait à cela. Devenus amis intimes et en bon train de le devenir davantage, nous nous acheminâmes vers la maison, où nous trouvâmes la mère d'Hélène et le pasteur qui se promenaient au bord du lac.

De retour à Genève, j'allai passer la soirée avec les trois amies, et j'eus bien soin de cacher au syndic ma victoire avec Hélène ; car cette nouvelle n'aurait servi qu'à renouveler ses espérances, et il aurait perdu son temps et ses soins. Moi-même, sans la théologienne, je n'en

aurais rien obtenu ; mais, sa cousine faisant son admiration, elle aurait craint de lui paraître trop inférieure en refusant de l'imiter dans les actions libres qui, chez elle, étaient la mesure de la liberté de son esprit.

Hélène ne vint pas ce soir-là ; mais je la vis le lendemain chez sa mère, car la politesse exigeait que j'allasse remercier la veuve de l'honneur qu'elle m'avait fait. Elle me fit l'accueil le plus amical, et me présenta deux jeunes personnes fort jolies qu'elle avait en pension, et qui m'auraient intéressé, si j'avais dû rester longtemps à Genève ; mais, ne devant y passer que quelques jours, Hélène méritait tous mes soins. « Demain, me dit cette charmante fille, je saurai vous dire quelque chose au dîner de M. Tronchin, et je pense qu'Hedvige aura inventé le secret de satisfaire à vos désirs en toute liberté. »

Le dîner du banquier fut beau. Il mit beaucoup de vanité à me montrer que le repas d'un aubergiste ne peut jamais rivaliser avec celui que donne un riche maître de maison qui a un bon cuisinier, une cave choisie, une belle vaisselle plate et des porcelaines de première qualité. Nous étions vingt personnes à table, et la fête était montée pour la savante théologienne et pour moi, en qualité de riche étranger qui dépensait généreusement mon argent. J'y trouvai M. de Ximénès, qui était venu exprès de Ferney, et il me dit que j'étais attendu chez M. de Voltaire, mais j'avais pris la sotte résolution de ne pas y aller.

Hedvige brilla. Les convives ne se firent honneur que par les questions. M. de Ximénès la pria de justifier de son mieux notre première mère d'avoir trompé son mari en lui faisant manger la fatale pomme.

« Ève, dit-elle, n'a point trompé son mari ; elle ne l'a que séduit, dans l'espoir de lui donner une perfection de

plus. D'ailleurs, Ève n'avait point reçu la prohibition de Dieu même; elle l'avait reçue d'Adam : il y eut dans son fait séduction et non pas tromperie, et puis il est probable que son bon sens de femme ne lui permettait pas de croire la prohibition sérieuse. »

A cette réponse, selon moi pleine de sens, d'esprit et de délicatesse, deux savants genevois, et l'oncle même de la jeune savante, se mirent à murmurer tout bas. Mme Tronchin, d'un ton grave, dit à Hedvige qu'Ève avait reçu la défense de Dieu même aussi bien que son mari; mais la jeune personne ne lui répondit que par un humble : « Je vous demande pardon, madame. » Celle-ci, s'adressant au pasteur d'un air alarmé :

« Qu'en dites-vous, monsieur?

— Madame, ma nièce n'est pas infaillible.

— Je vous demande pardon, mon cher oncle, je le suis comme l'Écriture sainte lorsque je parle d'après elle.

— Vite, une Bible, voyons.

— Hedvige, ma chère Hedvige..... en vérité, tu as raison. Voici le passage. La prohibition avait précédé la création de la femme. »

Tout le monde alors d'applaudir; mais Hedvige, calme et modeste, ne changea point de contenance ; il n'y avait que les deux savants et la dame Tronchin qui ne pouvaient se calmer. Une autre dame lui ayant demandé alors si, en bonne conscience, on pouvait croire que l'histoire de la pomme fût emblématique, elle dit :

« Je ne le crois pas, madame, car on ne pourrait appliquer l'emblème qu'à l'accouplement, et il est décidé qu'il n'y en a pas eu entre Adam et Ève dans le jardin d'Éden.

— Mais les opinions des savants sont partagées sur ce point.

— Tant pis pour les savants dissidents, madame, car

l'Ecriture parle clairement sur ce point : elle dit au premier verset du chapitre quatrième qu'Adam connut Ève après son exclusion du paradis terrestre, et qu'alors elle engendra Caïn.

— Oui, mais le verset ne dit pas qu'Adam ne connut Ève qu'alors, et par conséquent il peut l'avoir connue auparavant.

— C'est ce que je ne saurais admettre, car, s'il l'avait connue auparavant, elle aurait conçu, puisqu'il me semblerait absurde de supposer l'acte de la génération entre deux créatures sorties immédiatement des mains de Dieu, et par conséquent aussi parfaites que peuvent l'être un homme et une femme, sans qu'il en résultât l'effet naturel. »

Cette réponse excita les battements de mains de toute l'assemblée, et chacun chuchota à l'oreille de son voisin des mots flatteurs pour Hedvige.

M. Tronchin lui demanda si, par la seule lecture du Vieux Testament, on pouvait établir l'immortalité de l'âme?

« L'Ancien Testament, répondit-elle, n'enseigne pas ce dogme; mais sans qu'il en parle, la raison l'établit; car ce qui existe doit nécessairement être immortel, puisque la destruction d'une substance réelle répugne à la nature et à la pensée.

— Je vous demanderai donc, reprit le banquier, si l'existence de l'âme est établie dans la Bible?

— La pensée en saute aux yeux. La fumée décèle toujours le feu qui la produit.

— Dites-moi si la matière peut penser.

— C'est ce que je ne vous dirai point, car ce n'est pas là ma partie; mais je vous dirai que, croyant Dieu tout-puissant, je ne saurais trouver de raison suffisante pour inférer son impuissance de donner à la matière la faculté de penser.

— Mais que croyez-vous de vous-même ?

— Je crois que j'ai une âme au moyen de laquelle je pense ; mais j'ignore si après ma mort je me souviendrai par mon âme que j'ai eu l'honneur de dîner chez vous aujourd'hui.

— Vous croyez donc que votre mémoire peut ne pas appartenir à votre âme ? mais dans ce cas vous ne seriez plus théologienne.

— On peut être théologien et philosophe ; car la philosophie ne gâte rien ; et dire J'ignore ne veut pas dire Je sais. »

Les trois quarts des convives poussèrent des cris d'admiration, et la belle philosophe jouissait de me voir rire de plaisir en entendant les applaudissements. Le pasteur pleurait de joie et parlait bas à la mère d'Hélène. Tout à coup, s'adressant à moi :

« Faites donc, me dit-il, quelque question à ma nièce.

— Oui, dit Hedvige, mais neuve, ou rien.

— Vous m'embarrassez fort, lui dis-je, car comment être sûr de vous adresser du nouveau ? Dites-moi cependant, mademoiselle, si, pour comprendre une chose, il faut s'arrêter à son principe ?

— C'est indispensable ; et c'est pour cette raison que Dieu, n'ayant point de principe, est incompréhensible.

— Dieu soit loué, mademoiselle, votre réponse est telle que je la voulais. Ainsi veuillez me dire actuellement si Dieu peut connaître son existence ?

— Eh bien ! me voilà au bout de mon latin ; je ne sais que répondre. Monsieur, cela n'est pas poli au moins.

— Pourquoi m'avez-vous demandé quelque chose de bien nouveau ?

— Mais c'est une chose naturelle.

— J'ai cru, mademoiselle, que la chose la plus nouvelle serait de vous embarrasser.

— C'est galant. Messieurs, daignez répondre pour moi, et m'instruire. »

Chacun biaisa, mais personne ne dit rien de satisfaisant. Alors Hedvige, reprenant la parole, dit :

« Je pense cependant que, puisque Dieu connaît tout, il doit connaître son existence; mais ne me demandez pas, je vous prie, comment cela se peut.

— C'est bien, lui dis-je, fort bien; et personne ne saurait en dire davantage. »

Tous les convives me regardaient comme un athée galant, tant on est habitué dans le monde à juger superficiellement; mais je me souciais peu de leur paraître athée ou croyant.

M. de Ximénès demanda à Hedvige si la matière avait été créée.

« Je ne connais pas le mot créé, dit-elle. Demandez-moi si la matière a été formée, et ma réponse sera affirmative. Le mot créé ne peut pas avoir existé, car l'existence de la chose doit précéder la formation du mot qui la désigne.

— Quelle acception donnez-vous donc au mot créer?

— Faire de rien. Vous voyez l'absurdité, car vous devez supposer le rien précédant..... Je suis charmée de vous voir rire. Croyez-vous que le *rien* soit une chose créable?

— Vous avez raison, mademoiselle.

— Eh! eh! dit un des convives au front sourcilleux, pas tout à fait, pas tout à fait. »

Tout le monde éclata de rire, car le contradicteur ne parut savoir que dire.

« Dites-moi, de grâce, mademoiselle, quel a été à Genève votre précepteur? dit M. de Ximénès.

— Mon oncle que voilà.

— Point du tout, ma chère nièce ; car je veux mourir si je t'ai jamais dit tout ce que tu as débité aujourd'hui. Mais, messieurs, ma nièce n'a rien à faire ; elle lit, pense et raisonne, peut-être avec trop de hardiesse ; mais je l'aime, parce qu'elle finit toujours par dire qu'elle n'en sait rien. »

Une dame, qui jusque-là n'avait pas dit le mot, lui demanda fort poliment une définition de l'esprit.

« Madame, votre question est de pure philosophie ; ainsi je vous dirai que je ne connais assez bien ni l'esprit ni la matière pour pouvoir en donner une définition satisfaisante.

— Mais dans l'idée abstraite que vous devez avoir de l'existence réelle de l'esprit, puisqu'en admettant un Dieu, vous ne pouvez pas vous dispenser d'avoir une idée de cet être, dites-moi comment vous concevez qu'il puisse agir sur la matière.

— On ne peut point bâtir solidement sur une idée abstraite. Hobbes appelle cela des idées vides ; on peut en avoir, mais on doit les laisser en repos ; car, lorsqu'on veut les approfondir, on déraisonne. Je sais que Dieu me voit, mais je me rendrais malheureuse si je prétendais m'en convaincre par le raisonnement, puisque d'après nos perceptions nous sommes forcés d'admettre qu'on ne peut rien faire sans organes ; or, Dieu ne pouvant point avoir d'organes, puisque nous le concevons un esprit pur, philosophiquement parlant, Dieu ne peut pas nous voir, pas plus que nous ne le voyons. Mais Moïse et plusieurs autres l'ont vu, et je le crois sans examiner la chose.

— Vous faites fort bien, lui dis-je ; car, si vous examiniez cela, vous trouveriez la chose impossible. Mais si vous lisez Hobbes, vous courez risque de devenir athée.

— Ce n'est pas ce que je crains, car je ne conçois pas même la possibilité de l'athéisme. »

Après dîner tout le monde voulut caresser cette fille vraiment étonnante ; de sorte qu'il me fut impossible de l'entretenir tête à tête un seul moment pour lui exprimer ma tendresse ; mais je m'écartai avec Hélène, qui me dit que sa cousine devait le lendemain aller souper chez sa mère avec le pasteur.

« Hedvige, ajouta-t-elle, restera et nous coucherons ensemble, comme cela a lieu chaque fois qu'elle vient souper avec son oncle. Il s'agit donc de savoir si, pour passer la nuit avec nous, vous pouvez vous résoudre à vous cacher dans un endroit que je vous montrerai demain matin à onze heures. Venez à cette heure-là faire une visite à ma mère, et je saisirai le moment opportun de vous montrer le gîte. Vous n'y serez pas commodément, mais vous y serez en sûreté, et si vous vous y ennuyez, songez pour vous distraire que nous penserons beaucoup à vous.

— Resterai-je longtemps caché ?

— Quatre heures tout au plus, parce qu'à sept heures on ferme la porte de la rue et on ne l'ouvre plus qu'à ceux qui sonnent.

— Si dans l'endroit où je serai, il m'arrivait de tousser, pourrais-je être entendu ?

— Oui, cela se pourrait.

— Voilà une grande difficulté. Tout le reste n'est rien ; mais n'importe, je risquerai tout pour me procurer le plus grand bonheur que j'aie jamais désiré. »

Le lendemain, je fis ma visite à la veuve, et Hélène, en me reconduisant, me fit voir entre les deux escaliers une porte fermée : « A sept heures, me dit-elle, vous la trouverez ouverte, et, quand vous serez entré, vous vous enfermerez au verrou. Quand vous viendrez, ayez

soin de saisir, pour entrer, un moment où personne ne vous voie. »

A six heures trois quarts, j'étais déjà enfermé dans la niche, où je trouvai un siège, circonstance fort heureuse, car, sans cela, je n'aurais pu ni m'y coucher, ni m'y tenir debout. C'était un véritable trou, et je connus à l'odeur qu'on y enfermait des jambons et des fromages ; mais il n'y en avait pas alors, car j'eus soin de tâtonner à droite et à gauche afin de m'orienter un peu dans cette profonde obscurité. Portant avec précaution mes pieds de tous les côtés, je sentis une molle résistance, j'y portai la main et je reconnus un linge. C'était une serviette dans laquelle il y en avait une seconde et deux assiettes au milieu desquelles était un beau poulet rôti et du pain. Tout à côté je trouvai également une bouteille et un verre. Je sus gré à mes belles amies d'avoir pensé à mon estomac ; mais j'avais copieusement dîné, et un peu tard, par précaution : je remis à faire honneur à cet ambigu jusqu'aux approches de l'heure du berger.

A neuf heures, je me mis à l'œuvre, et, comme je n'avais ni tire-bouchon ni couteau, je fus obligé de casser le goulot de la bouteille au moyen d'une brique qu'heureusement je pus arracher du pavé vermoulu qui me supportait. C'était du vin vieux de Neufchâtel, délicieux. En outre, mon poulet était truffé à souhait, et ces deux stimulants me prouvèrent que mes deux nymphes avaient quelques idées de physique, ou que le hasard s'était mis en frais pour me bien servir. J'aurais passé mon temps assez patiemment dans cette niche, sans la visite assez fréquente de quelque rat qui s'annonçait par son odeur rebutante et qui me causait des nausées. Je me souvenais que le même désagrément m'était arrivé à Cologne dans une circonstance analogue.

Enfin dix heures sonnèrent, et, une demi-heure après, j'entendis la voix du pasteur qui descendit en causant ; il recommandait à Hélène de ne pas faire des folies avec sa nièce pendant la nuit, et de dormir tranquilles. Je me rappelai alors ce M. Rose qui, vingt-deux ans auparavant, sortait à la même heure de chez Mme Orio à Venise ; et, portant un regard sur moi-même, je me trouvais bien changé, sans être plus raisonnable ; mais, si j'étais moins sensible au plaisir, les deux beautés qui m'attendaient me semblaient bien supérieures aux nièces de Mme Orio.

Dans ma longue carrière libertine, pendant laquelle mon penchant invincible pour le beau sexe m'a fait mettre en usage tous les moyens de séduction, j'ai fait tourner la tête à quelques centaines de femmes dont les charmes s'étaient emparés de ma raison ; mais ce qui m'a constamment le mieux servi, c'est que j'ai eu soin de n'attaquer les novices, celles dont les principes moraux ou les préjugés étaient un obstacle à la réussite, qu'en société d'une autre femme. J'ai su de bonne heure qu'une fille se laisse difficilement séduire, faute de courage, tandis que lorsqu'elle est avec une amie, elle se rend avec assez de facilité : les faiblesses de l'une causent la chute de l'autre. Les pères et mères croient le contraire, mais ils ont tort. Ils refusent ordinairement de confier leur fille à un jeune homme, soit pour un bal, soit pour une promenade ; mais ils cèdent, si la jeune personne a pour chaperon une de ses amies. Je le leur répète, ils ont tort ; car, si le jeune homme sait s'y prendre, leur fille est perdue. Une fausse honte les empêche l'une et l'autre d'opposer une résistance absolue à la séduction, et, dès que le premier pas est fait, la chute est inévitable et rapide. Que l'amie se laisse dérober la plus légère faveur ; pour n'avoir pas à en rougir, elle sera la

première à pousser son amie à en accorder une plus grande, et, si le séducteur est adroit, l'innocente aura fait, sans s'en douter, trop de chemin pour pouvoir reculer. D'ailleurs, plus une jeune personne est innocente, plus elle ignore les voies et le but de la séduction. A son insu, l'attrait du plaisir l'attire, la curiosité s'en mêle, et l'occasion fait le reste.

Il se peut, par exemple, que, sans Hélène, je fusse parvenu à séduire la savante Hedvige; mais je suis certain que je ne serais jamais venu à bout d'Hélène, si elle n'avait vu sa cousine m'accorder des licences et prendre avec moi des libertés qu'elles regardaient sans doute comme contraires à la pudeur et au décorum d'une fille bien élevée.

Puisque, sans me repentir de mes exploits amoureux, je suis loin de vouloir que mon exemple serve à pervertir le beau sexe qui, à tant de titres, mérite nos hommages, je désire que mes observations puissent servir la prudence des pères et mères, et, par là, mériter au moins leur estime.

Un peu après le départ du pasteur, j'entendis frapper trois petits coups à la porte de ma cachette. J'ouvris, et une main douce comme un satin s'empara de la mienne. Tous mes sens tressaillirent. C'était la main d'Hélène, elle m'avait électrisé, et ce moment de bonheur m'avait déjà payé de ma longue attente.

« Suivez-moi doucement, » me dit-elle à demi voix.

Dès qu'elle eut refermé la petite porte, moi dans mon heureuse impatience, je la pressai tendrement dans mes bras, et, lui faisant sentir l'effet qu'elle faisait sur moi par sa seule présence, je m'assurai aussi de sa parfaite docilité.

« Soyez sage, me dit-elle, mon ami, et montons doucement. »

Je la suivis à tâtons, et, au bout d'une longue galerie obscure, elle m'introduisit dans une chambre sans lumière qu'elle referma sur nous ; puis elle en ouvrit une autre éclairée, dans laquelle j'aperçus Hedvige presque déshabillée. Elle vint à moi les bras ouverts dès qu'elle m'aperçut, et, m'embrassant avec ardeur, elle me témoigna la plus vive reconnaissance de la patience que j'avais eue dans un aussi triste gîte.

« Ma divine Hedvige, lui dis-je, si je ne vous avais pas aimée à la folie, je ne serais pas resté un quart d'heure dans cette affreuse cachette ; mais il ne tient qu'à vous de m'y faire passer quatre heures chaque jour pendant tout le temps que je resterai ici. Mais ne perdons pas le temps, mes amies ; allons nous coucher.

— Couchez-vous tous deux, dit Hélène ; moi, je passerai la nuit sur le canapé.

— Oh ! pour cela, ma cousine, s'écria Hedvige, n'y pense pas ; notre destinée doit être parfaitement égale.

— Oui, divine Hélène, oui, lui dis-je en allant l'embrasser ; je vous aime également l'une et l'autre ; et toutes ces cérémonies ne servent qu'à nous faire perdre un temps précieux pendant lequel je pourrais vous témoigner ma tendre ardeur. Imitez-moi. Je vais me déshabiller et me mettre au milieu du lit. Venez vite à mes côtés, et vous verrez si je vous aime comme vous méritez d'être aimées. Si nous sommes sûrs ici, je vous tiendrai compagnie jusqu'à ce que vous me disiez de m'en aller ; mais je vous demande en grâce de ne pas éteindre la lumière. »

En un clin d'œil, tout en philosophant sur la honte avec la savante théologienne, je me présentai à leurs yeux dans la nudité d'un autre Adam. Hedvige, en rougissant, peut-être craignant de perdre à mes yeux avec plus de retenue, laissa tomber le dernier voile de la pu-

deur, en citant saint Clément d'Alexandrie, qui dit que la honte ne gît que dans la chemise. Je vantais hautement ses beautés, la perfection de ses formes, dans l'objet d'encourager Hélène qui se déshabillait lentement; mais un reproche de mauvaise honte que lui adressa sa cousine fit plus d'effet que toutes les louanges que je prodiguais. Voilà enfin cette Vénus dans l'état de nature, fort embarrassée de ses mains, couvrant de l'une une partie de ses charmes les plus secrets, de l'autre l'un de ses seins, et paraissant confuse de tout ce qu'elle ne pouvait cacher. Son embarras pudique, ce combat entre la pudeur expirante et la volupté m'enchantait.

Hedvige était plus grande qu'Hélène, sa peau était plus blanche et sa gorge double de volume; mais Hélène avait plus d'animation, des formes plus suaves, et sa gorge taillée sur le modèle de la Vénus de Médicis.

Enhardie peu à peu et mise à l'unisson de sa cousine, nous passâmes quelques instants à nous admirer, puis nous nous couchâmes. La nature parlait impérativement, et nous ne demandions qu'à la satisfaire. Coiffé d'une calotte d'assurance dont je ne craignais point la fracture, je mis Hedvige au rang des femmes, et, quand le sacrifice fut achevé, elle me dit, en me couvrant de baisers, que le moment de douleur n'était rien en comparaison du plaisir.

Hélène, plus jeune qu'Hedvige de six ans, eut bientôt son tour; mais la plus belle toison que j'aie jamais vue opposait quelque obstacle; elle l'écarta de ses deux mains, et, jalouse des succès de sa cousine, quoiqu'elle ne pût être initiée à l'amoureux mystère sans une douloureuse effraction, elle ne poussa que des soupirs de bonheur, répondant à mes efforts et semblant me défier de tendresse et d'ardeur. Ses charmes et ses mouvements me firent abréger le doux sacrifice, et, quand je sortis

du sanctuaire, mes deux belles virent que j'avais besoin de repos.

L'autel fut purifié du sang des victimes, et une salutaire ablution fut faite en commun, enchantés de nous servir réciproquement.

Mon existence se renouvela sous leurs mains agiles et curieuses, et cette vue les remplit de joie. Je leur dis alors combien j'avais besoin de renouveler mon bonheur pendant tout le temps que je serais à Genève, mais elles me dirent, en soupirant, que c'était impossible.

« Dans cinq ou six jours, peut-être, nous pourrons nous ménager une autre fête pareille ; mais ce sera tout. Invitez-nous, me dit Hedvige, à souper à votre auberge, et le hasard peut-être nous offrira l'occasion d'un doux larcin. »

J'adoptai cet avis.

Nous étant remis en train, connaissant ma nature et les trompant à volonté, je les comblai de bonheur pendant plusieurs heures, passant cinq à six fois de l'une à l'autre avant d'épuiser ma force et d'arriver au paroxysme de la jouissance. Dans les intervalles, les voyant dociles et désireuses, je leur fis exécuter les postures les plus difficiles de l'Arétin, ce qui les amusa au delà de toute expression. Nous prodiguâmes nos baisers à tout ce qui faisait notre admiration, et, dans un moment où Hedvige collait ses lèvres sur la bouche du pistolet, la décharge partit et inonda son visage et son sein. Elle en fut toute joyeuse, et s'amusa à contempler en physicienne avide de connaître la fin de cette irruption qu'elle trouvait merveilleuse. La nuit nous parut courte, quoique nous n'en eussions point perdu une minute, et, le matin, au point du jour, il fallut nous séparer. Je les laissai couchées, et j'eus le bonheur de sortir sans être vu de personne.

Après avoir dormi jusqu'à midi, je me levai, et, ayant fait ma toilette, j'allai faire une visite au pasteur, auquel je n'épargnai point l'éloge de sa charmante nièce. C'était le plus sûr moyen de l'engager à venir souper le lendemain aux Balances.

« Nous sommes en ville, lui dis-je, ainsi nous pourrons rester ensemble tant que nous voudrons ; mais tâchez d'amener l'aimable veuve et sa charmante fille. »

C'est ce qu'il me promit.

Ce soir, j'allai voir le syndic et les trois amies qui, nécessairement, me trouvèrent un peu froid. Je prétextai un fort mal de tête. Je leur dis que je donnais à souper à la savante, et je les invitai à y venir avec le syndic ; mais j'avais prévu que celui-ci s'y opposerait, parce que cela aurait fait jaser.

J'eus soin que les vins les plus exquis fussent la partie principale de mon souper. Le pasteur et son amie buvaient bien, et je flattai leur goût de mon mieux. Quand je les vis au point où je les voulais, la tête un peu prise et tout occupés de leurs anciens souvenirs, je fis signe aux deux belles, qui sortirent comme pour aller chercher une retraite. Ayant fait semblant de la leur indiquer en sortant avec elles, je les fis entrer dans une autre chambre en leur disant de m'attendre.

Étant rentré, et trouvant mes deux anciens tout occupés d'eux-mêmes et s'apercevant à peine que j'étais là, je fis du punch, et, après leur en avoir servi, je dis que j'allais en porter aux demoiselles, qui s'amusaient à voir des estampes. Je ne perdis pas un instant, et je fis plusieurs apparitions qu'elles trouvèrent très intéressantes.

Ces plaisirs volés ont un charme inexprimable. Quand nous fûmes à peu près satisfaits, nous rentrâmes ensemble, et je me mis à redoubler le punch. Hélène vanta

les estampes à sa mère, et l'excita à les aller voir avec nous.

« Je ne m'en soucie pas, dit-elle.

— Eh bien ! reprit Hélène, allons les voir encore. »

Trouvant la ruse délicieuse, je sortis avec mes deux héroïnes, et nous fîmes des prodiges. Hedvige philosophait sur le plaisir, et me disait qu'elle ne l'aurait jamais connu, si je n'avais pas fait par hasard la connaissance de son oncle. Hélène ne parlait pas ; mais, plus voluptueuse que sa cousine, elle se pâmait comme une colombe, et s'animait de nouveau pour mourir l'instant d'après. J'admirais cette fécondité étonnante, quoique assez commune ; elle passa quatorze fois de la vie à la mort pendant le temps que je mis à une seule opération. Il est vrai que j'étais à ma sixième course, et que, pour jouir de son bonheur, je ralentissais quelquefois mon élan.

Avant de nous séparer, je leur promis d'aller voir tous les jours la mère d'Hélène, pour avoir l'occasion d'apprendre quelle serait la nuit que je pourrais encore passer avec elles avant mon départ de Genève. Nous nous séparâmes à deux heures du matin.

Trois ou quatre jours après, Hélène me dit en deux mots qu'Hedvige coucherait ce jour-là avec elle et qu'elle laisserait sa porte ouverte à la même heure.

« J'irai.

— Et moi j'irai vous y enfermer ; mais vous serez à l'obscur, à cause de la servante, qui pourrait découvrir la lumière. »

Je fus exact, et, à dix heures sonnant, je les vis venir toutes joyeuses.

« J'ai oublié de vous prévenir, me dit Hélène, que vous trouveriez ici un poulet. »

J'avais faim, je le dévorai en un instant, et puis nous nous livrâmes au bonheur.

Je devais partir le surlendemain. J'avais reçu deux lettres de M. Raiberti. Il me disait dans l'une qu'il avait suivi mes instructions quant à la Corticelli; et, dans la seconde, que probablement elle danserait à gages pendant le carnaval comme première figurante. Je n'avais plus rien à faire à Genève, et Mme d'Urfé, selon nos conventions, m'attendait à Lyon. Il fallait que j'y allasse. Dans cet état, la nuit que j'allais passer avec ces deux charmantes filles était ma dernière affaire.

Mes leçons avaient fructifié, et mes deux élèves étaient passées maîtresses dans l'art de goûter et de communiquer le bonheur. Mais, dans les intervalles, la joie faisait place à la tristesse.

« Nous allons être malheureuses, mon ami, me disait Hedvige, et nous serions prêtes à te suivre, si tu voulais te charger de nous.

— Je vous promets, mes chères amies, de revenir avant deux ans, » leur dis-je.

Et elles n'eurent pas à attendre si longtemps.

Nous nous endormîmes à minuit, et nous étant réveillés à quatre heures, nous recommençâmes nos ébats jusqu'à six. Une demi-heure après, je les quittai, exténué de fatigue, et je restai toute la journée au lit. Le soir j'allai voir le syndic et ses jeunes amies. J'y trouvai Hélène qui sut feindre de n'être pas plus affligée que les autres à cause de mon départ, et, pour mieux cacher son jeu, elle permit au syndic de lui donner des baisers comme aux autres. Pour moi, imitant sa ruse, je la priai de faire mes adieux à sa docte cousine, en m'excusant de ne pas aller prendre congé en personne.

Je partis le jour suivant de grand matin, et le lendemain au soir j'arrivai à Lyon. Je n'y trouvai pas Mme d'Urfé ; elle était allée en Bresse, où elle avait une terre. Je trouvai une lettre dans laquelle elle me disait

qu'elle serait bien aise de m'y voir, et je m'y rendis sans perdre un instant.

Elle me reçut à son ordinaire, et je lui annonçai de suite que je devais me rendre à Turin pour y attendre Frédéric Gualdo, alors chef des rose-croix, et je lui fis révéler par l'oracle qu'il viendrait à Marseille avec moi et que là il la rendrait heureuse. D'après cet oracle, il ne fallait donc pas qu'elle pensât à retourner à Paris avant de nous avoir vus. L'oracle lui dit encore qu'elle devait attendre de mes nouvelles à Lyon avec le petit d'Aranda, qui me fit mille caresses, me suppliant de l'emmener avec moi à Turin. On pense bien que je sus éluder ses prières.

De retour à Lyon, Mme d'Urfé eut besoin de quinze jours pour me trouver cinquante mille francs qui pouvaient m'être nécessaires pour cet heureux voyage. Pendant ces quinze jours, je fis bonne connaissance avec Mme Pernon, et je dépensai beaucoup d'argent chez son mari, riche fabricant, pour me faire une garde-robe élégante. Mme Pernon était belle et spirituelle. Elle avait pour amant un Milanais, nommé Bono, qui faisait les affaires d'un banquier suisse, appelé Sacco. Ce fut par la voie de Mme Pernon que Bono fit donner à Mme d'Urfé, par son banquier, les cinquante mille francs qu'elle me remit. Elle me remit aussi les trois robes qu'elle avait promises à la Lascaris, mais que la Corticelli n'a jamais vues. L'une de ces robes était en martre-zibeline d'une rare beauté. Je partis de Lyon équipé comme un prince, et je partis pour Turin, où j'allais trouver le fameux Gualdo, qui n'était autre que le perfide Ascanio Pogomas, que j'avais fait partir de Berne. Je pensais qu'il me serait facile de faire jouer à ce bouffon le rôle que je lui destinais. Je fus cruellement trompé, comme on le verra.

Je ne pus m'empêcher de rester un jour à Chambéry

pour y voir ma belle recluse. Je la trouvai belle, tranquille et contente, mais encore affligée d'avoir perdu sa jeune pensionnaire, qu'on avait mariée.

Arrivé à Turin au commencement de décembre, je trouvai à Rivoli la Corticelli, que M. le chevalier de Raiberti avait prévenue de mon arrivée. Elle me remit une lettre de cet homme aimable, dans laquelle il m'indiquait la maison qu'il avait louée pour moi, ne voulant pas descendre à l'auberge, et dans laquelle j'allai m'établir sans retard.

CHAPITRE XVIII

Mes vieilles connaissances. — La dame Pacienza. — Agathe. — Le comte Borromée. — Un bal. — Lord Percy.

La Corticelli, douce comme un agneau, me quitta en entrant à Turin. Je lui promis d'aller la voir, et je me rendis à mon logement, que je trouvai convenable sous tous les rapports.

L'aimable chevalier de Raiberti ne tarda pas à venir me voir et, après m'avoir rendu compte des dépenses qu'il avait faites pour la Corticelli, il me remit le reste de l'argent que je lui avais envoyé.

« Je suis riche en fonds, lui dis-je, et j'ai l'intention de donner souvent à souper à mes amis ; auriez-vous un bon cuisinier sous la main?

— J'ai la perle des artistes culinaires, me dit-il, et vous pourrez l'avoir tout de suite.

— Vous êtes la perle des hommes, monsieur le chevalier. Arrêtez-moi cette merveille; prévenez-le que je suis

difficile, et arrangez le prix qu'il lui faudra par mois.»

J'eus en effet un excellent cuisinier dès le même soir.

« Vous ferez fort bien, me dit Raiberti, d'aller faire une visite au comte d'Aglié ; il sait déjà que la Corticelli vous appartient, et je dois vous prévenir que la dame Pacienza, chez qui elle demeure, a l'ordre formel de ne vous laisser jamais seul avec cette jeune fille quand vous irez lui faire visite. »

Je trouvai cet ordre fort plaisant ; mais comme la Corticelli ne m'intéressait plus, je ne m'en plaignis pas, tandis que l'honnête chevalier, qui m'en croyait amoureux, avait l'air de me plaindre.

« Sa conduite depuis qu'elle est ici, me dit-il, est irréprochable.

— Cela me fait plaisir.

— Vous pourrez, ajouta le chevalier, lui faire donner quelques leçons par Dupré ; il est maître des ballets, et sans doute qu'ainsi il lui fera danser quelques pas de deux pendant le carnaval. »

Je promis à ce brave homme de faire tout ce qu'il me conseillait ; ensuite je me rendis chez le vicaire.

Il me reçut fort bien, me fit compliment sur mon retour à Turin, puis il ajouta d'un air riant :

« Je vous préviens que je suis instruit que vous entretenez une danseuse ; mais je vous avertis que l'honnête femme qui la tient en pension a l'ordre le plus précis de ne lui permettre de recevoir aucune visite qu'en sa présence.

— Cela me plaît beaucoup, monsieur, lui répondis-je, et d'autant plus que je ne crois pas sa mère fort rigide. M. le chevalier Raiberti, à qui j'ai recommandé cette jeune personne, connaissait mes intentions, et je suis enchanté qu'il les ait si bien remplies. Je désire que cette fille se rende digne de votre protection.

— Comptez-vous passer ici le carnaval?

— A peu près, au moins si Votre Excellence le trouve bon.

— Cela ne dépend absolument que de votre bonne conduite.

— A quelques peccadilles près, ma conduite est toujours à l'abri du reproche.

— Il y a des peccadilles que nous ne tolérons pas ici. Avez-vous vu le chevalier Osorio?

— Je compte lui rendre mes devoirs aujourd'hui ou demain.

— Je vous prie de lui faire mes compliments. »

A ces mots, il sonna, me fit sa révérence, et je sortis.

Le chevalier Osorio me reçut à son bureau des affaires étrangères et me fit l'accueil le plus gracieux. Après lui avoir rendu compte de la visite que je venais de faire au vicaire, il me demanda en riant si j'étais disposé à me soumettre docilement à la loi qui me défendait de voir ma maîtresse en liberté.

« Oui, lui dis-je, car je ne me soucie pas de l'objet. »

Me regardant alors d'un air fin :

« Votre insouciance, ajouta-t-il, pourra bien ne pas plaire beaucoup à l'honnête gardienne qui est chargée de la surveiller. »

C'était m'en dire assez ; mais il était vrai que l'obligation où je me trouvais de ne voir la Corticelli qu'en présence d'un cerbère me faisait grand plaisir. Aimant un peu le scandale, je savais que cela ferait parler, et j'étais curieux des suites.

De retour chez moi, j'y trouvai Passano le Génois, mauvais poète et mauvais peintre, que j'avais destiné au rôle de rose-croix, parce qu'il avait une de ces figures singulières qui inspirent de prime abord, sinon le respect, au moins une certaine crainte, une gêne indéfinissable,

mais qui n'est autre chose que le pressentiment naturel de trouver sous cette forme ou un coquin adroit, ou un érudit au cœur sec et à l'humeur morose.

Je le fis souper avec moi, et je lui assignai un logement au troisième, en lui enjoignant de ne sortir de sa chambre que lorsque je le ferais appeler. Pendant le repas je le trouvai conteur insipide, ignorant, méchant et buveur : je me repentais déjà de m'en être chargé, mais c'était fait.

Le lendemain, curieux de voir comment la Corticelli était logée, j'allai lui faire ma première visite, emportant avec moi une pièce d'étoffe de Lyon pour robes d'hiver.

Je la trouvai avec sa mère dans la chambre de son hôtesse, qui me dit, en me voyant entrer, qu'elle était très flattée de me voir chez elle et qu'elle serait ravie de me voir souvent à dîner. Je la remerciai sans beaucoup de compliments, et j'adressai la parole à la fille avec assez d'indifférence.

« Montrez-moi votre chambre, » lui dis-je.

Elle m'y mena avec sa mère, et la gardienne ne se fit pas attendre.

« Voilà, lui dis-je, de quoi vous habiller pour l'hiver.

— Est-ce un présent de la marquise?

— Non, c'est un don que je vous fais.

— Mais je dois avoir trois robes qu'elle m'a données?

— Vous n'avez pas oublié à quelles conditions, et nous parlerons de cela un autre jour. »

Elle déploya l'étoffe, qu'elle trouva à son goût : mais il lui fallait des garnitures. La Pacienza offre ses bons offices et dit que si l'on veut elle fera venir la marchande de modes, qui demeure tout près. J'acquiesçai d'un coup de tête, et dès qu'elle fut sortie pour donner ses ordres, la signora Laura me dit qu'elle était bien fâchée de ne pouvoir me recevoir que dans les chambres de l'hôtesse.

— Je croyais, lui repartis-je, que votre vertu en serait enchantée.

— J'en remercie Dieu soir et matin.

— Hypocrite effrontée, lui dis-je en la regardant avec mépris ; qui ne vous connaît pas peut s'y laisser prendre. »

Quelques minutes après, voilà Victorine et une autre jeune fille qui entrèrent avec des cartons.

« Êtes-vous encore chez Mme R. ? lui dis-je.

— Oui, monsieur. » répondit-elle en rougissant.

Quand la Corticelli eut choisi ce qu'elle trouva à sa convenance, je dis à Victorine de saluer sa maîtresse de ma part et de lui dire que j'irais la payer.

L'hôtesse avait également envoyé chercher une faiseuse de robes, et, tandis qu'elle prenait mesure, la Corticelli me dit, en me montrant sa taille, qu'elle avait besoin d'un corset. Je plaisantai sur la grossesse évanouie dont elle m'avait menacé, plaignant le comte N... d'être privé des douceurs de la paternité. Ensuite, lui ayant donné l'argent qui pouvait lui être nécessaire, je m'en allai. En m'accompagnant, elle ne manqua pas de me demander si elle aurait bientôt le plaisir de me revoir. « Si c'est un plaisir, lui dis-je, j'ignore quand je serai disposé à vous le procurer, cela dépend du caprice et de l'occasion. »

Il est certain que si j'avais encore été amoureux ou simplement curieux de cette fille, je ne l'aurais pas laissée un instant dans cette maison ; mais je répète que je ne l'étais aucunement ; cependant une chose me piquait au suprême degré, c'était que, malgré mon air, cette jeune friponne pût me supposer tolérant au point de croire que j'avais oublié sa conduite passée.

En sortant de chez la Corticelli, j'allai faire des visites à mes banquiers, entre autres à M. Martin, dont la femme était célèbre par l'esprit et la beauté.

Je rencontrai le juif maquignon, qui m'entraîna chez sa fille Lia. Je la trouvai belle encore, mais mariée et la taille trop arrondie. Le mari me fit grand accueil, ainsi que sa femme ; mais elle ne m'inspirait plus de curiosité, et je ne cherchai plus à la voir.

Je trouvai Mme R. impatiente de me revoir depuis que Victorine lui avait porté de mes nouvelles. Je m'assis à son comptoir, et j'eus le plaisir de lui entendre passer en revue toutes les histoires galantes de Turin.

« De toutes les demoiselles que vous avez vues chez moi, me dit-elle, il ne me reste plus que Victorine et Caton ; mais j'ai remplacé les autres.

— Victorine a-t-elle trouvé quelqu'un qui l'ait opérée?

— Non, elle est toujours comme vous l'avez laissée, mais un seigneur qui en est amoureux doit la faire partir pour Milan. »

Ce seigneur était le comte de Pérouse avec lequel je fis bonne connaissance trois ans après à Vienne. J'en parlerai quand il en sera temps. Mme R. me dit d'un air affligé que, par suite de quelques rencontres fâcheuses avec la police, elle avait dû promettre au comte d'Aglié de ne plus envoyer ses ouvrières que chez les dames, et qu'ainsi, si j'en trouvais quelqu'une à mon goût, il faudrait que je me les procurasse en les menant à quelque fête, après m'être introduit chez les parents. Elle me les fit voir dans la salle où elles travaillaient ; mais aucune ne me parut mériter des démarches fatigantes.

Elle me parla de la dame Pacienza, et, quand je lui eus dit que j'entretenais la Corticelli et à quelles dures conditions je m'étais soumis, elle jeta les hauts cris et me força à rire de bon cœur par une foule de plaisanteries mordantes qu'elle débita à ce sujet.

« Vous êtes là en de bonnes mains, mon cher monsieur,

me dit-elle, je connais le gibier et, croyez-moi, cette femme est non seulement un espion de d'Aglié, mais encore une pourvoyeuse de profession ; sa réputation est faite par toute la ville, et je m'étonne que le chevalier Raiberti ait colloqué votre maîtresse en de pareilles mains. Elle s'apaisa quand je lui dis que le chevalier avait eu de bonnes raisons pour en agir ainsi, et que j'avais les miennes pour être bien aise que la Corticelli se trouvât là plutôt que partout ailleurs.

Notre conversation fut interrompue par un chaland qui vint lui demander des bas de soie. L'entendant parler de danse, je lui demandai s'il pouvait m'indiquer où demeurait le sieur Dupré, maître de ballets.

« Personne ne le pourrait aussi bien que moi, monsieur, car voilà Dupré à votre service.

— Je sais gré au hasard qui me fait vous rencontrer. M. le chevalier de Raiberti m'a parlé de vous ce matin ; il m'a fait espérer que vous aurez la complaisance de donner des leçons de danse à une jeune figurante que je connais.

— M. de Raiberti m'a parlé de cela ce matin ; vous devez être M. le chevalier de Seingalt ?

— Précisément.

— La demoiselle pourra venir chez moi tous les matins à neuf heures.

— Non, c'est vous qui aurez la bonté d'aller chez elle ; mais aux heures qui vous conviendront. Je vous payerai, et j'espère que vous la mettrez en état de paraître parmi vos meilleurs élèves. Je vous préviens qu'elle n'est pas novice.

— Monsieur, j'irai la voir aujourd'hui, et je vous dirai demain ce que je puis en faire : mais vous ne trouverez pas déplacé que je vous dise mon prix ; je prends trois livres de Piémont par leçon.

— Je trouve votre prix fort modeste. Demain je passerai chez vous.

— Vous me ferez honneur. Voici mon adresse. Si vous venez l'après-midi, vous verrez la répétition d'un ballet.

— Est-ce qu'on ne répète pas au théâtre?

— Je vous demande pardon; mais au théâtre, personne ne peut y entrer quand on répète. C'est l'ordre du vicaire.

— Ce vicaire se mêle de bien des choses!

— De trop.

— Mais chez vous, vous pouvez recevoir qui bon vous semble?

— Sans aucun doute; mais je ne pourrais pas recevoir les danseuses, si je n'avais pas ma femme, que M. le vicaire connaît et en qui il a beaucoup de confiance.

— Vous me verrez à la répétition. »

Ce malencontreux vicaire au nez emplâtré avait imaginé un système d'espionnage terrible contre tous ceux qui aiment le plaisir; mais il faut bien avouer aussi qu'en dépit de lui l'amour lui jouait d'assez bons tours. La volupté même, loin de perdre à la gêne que ce tyran lui imposait, y gagnait tout le piquant que l'adresse ajoute au plaisir. Et il en sera de même aussi longtemps que les hommes auront des passions et les femmes des désirs. Aimer et jouir, désirer et chercher à satisfaire ses désirs : tel est le cercle dans lequel l'humanité se meut et dont on ne peut la faire sortir ; car, lorsqu'elle est gênée dans les voies naturelles comme en Turquie, elle se jette dans des sentiers détournés qui conduisent au même but, mais au détriment de la morale et des mœurs.

Je trouvai chez la bonne Mazzoli deux messieurs aux-

quels elle me présenta, après leur avoir dit mon nom. L'un, fort vieux, fort laid et décoré de l'Aigle blanc, était le comte Borromée ; l'autre, encore jeune, sémillant, était le comte A. B., de Milan. Je sus d'elle-même, après leur départ, que ces deux seigneurs lui faisaient une cour assidue pour plaire au chevalier Raiberti, dont ils avaient besoin pour obtenir des privilèges pour leurs terres qui étaient sujettes à la juridiction sarde.

Le comte milanais n'avait pas le sou et le maître des îles Borromées n'était pas mieux monté que lui. Ruiné pour et par les femmes, ne pouvant plus vivre à Milan, il s'était retiré dans la plus belle de ses îles sur le lac Majeur, où il jouissait d'un printemps perpétuel et de fort peu d'aisance. Je lui ai fait une visite à mon retour d'Espagne ; mais j'en parlerai quand j'en serai là de mes aventures, de mes bonnes rencontres, de mes plaisirs, de mes revers et surtout de mes imprudences ; car tout cela s'entremêle dans ma vie, et les imprudences dominent.

Le propos étant tombé sur mon logement, la remuante Mazzoli me demanda si j'étais content de mon cuisinier. Je lui répondis que je n'en avais pas encore fait l'essai, mais que je me proposais de le mettre à l'épreuve le lendemain, si elle voulait me faire l'honneur de souper chez moi avec ces messieurs.

L'invitation fut acceptée, et elle me promit d'engager son cher chevalier qui, prévenu d'avance, ne dînerait pas ; car sa santé l'obligeait à ne faire qu'un repas par jour.

J'allai chez Dupré, comme je le lui avais annoncé. J'y vis les danseurs et les danseuses de l'Opéra, ces dernières accompagnées de leurs mères, qui se tenaient à l'écart, affublées de mantelets et de manchons. En les passant en revue avec les airs d'un grand seigneur, j'en remarquai une, chose rare, encore fraîche et belle, et qui me

fit bien augurer de sa fille, quoique le fruit ne ressemble pas toujours à l'arbre qui l'a porté.

Dupré me présenta à sa femme, jeune et jolie comme un ange, mais qui, étant poitrinaire, avait dû quitter le théâtre. Elle me dit que si la Corticelli voulait s'appliquer et être docile, son mari en ferait une virtuosa, car elle paraissait taillée pour danser supérieurement. Pendant que je m'entretenais avec elle, la défunte Lascaris, se donnant un air de favorite, accourut vers moi pour me dire qu'elle avait besoin de rubans et de blondes pour se faire des bonnets. Les jeunes danseuses se mirent à se parler à l'oreille, et moi, devinant les propos qu'elles échangeaient, sans rien répondre à la jeune étourdie, je tirai de ma bourse douze pistoles de Piémont et, les donnant à Dupré, je lui dis que c'était pour trois mois de leçons, que je le payais d'avance avec plaisir, en lui recommandant les progrès de sa nouvelle écolière. Tant d'argent payé d'avance causa un étonnement général, et moi je jouis sans faire semblant de rien. Aujourd'hui je sens que c'était une faiblesse, mais j'ai promis la vérité dans ces Mémoires qui ne verront le jour que quand je ne le verrai plus, et je tiens ma promesse. J'ai toujours été avide de distractions; j'ai toujours aimé à m'attirer les regards; mais je me dois à moi-même d'ajouter que si parfois j'ai voulu humilier quelqu'un, ce n'a été que des sots ou des orgueilleux; car pour l'ordinaire je n'ai voulu que me rendre l'accès des jouissances plus facile.

J'allai m'asseoir à l'écart pour mieux pouvoir observer cet essaim de jeunes filles, et je ne tardai pas à me fixer sur une dont l'ensemble me frappa. Belle taille, traits fins et délicats, air noble et décent, et avec cela un maintien de patience qui m'intéressa au suprême degré. Elle était partenaire d'un danseur qui, lorsqu'il n'en

était pas content, lui disait des grossièretés qu'elle supportait sans répondre, mais on pouvait distinguer sur ses traits mobiles l'expression du mépris tempérée par la douceur qui était répandue sur tout son être.

Attiré par l'instinct vers la jolie femme que j'avais observée parmi les mères, je lui demandai à qui appartenait la jolie danseuse qui m'intéressait.

« Je suis sa mère, monsieur, me répondit-elle.

— Vous, madame? vous n'en avez pas l'apparence.

— J'étais fort jeune quand je l'eus.

— Je n'en doute pas. D'où êtes-vous?

— Je suis Lucquoise, monsieur, et, qui plus est, veuve et pauvre.

— Comment pouvez-vous être pauvre, belle et jeune, avec un ange pour fille? »

Elle me donna un coup d'œil significatif, mais ne me répondit rien. Je compris sa réserve et je demeurai auprès d'elle sans parler. Un moment après, Agathe, c'était le nom de sa fille, vint lui demander un mouchoir pour s'essuyer le visage.

« Permettez-moi, lui dis-je, mademoiselle, de vous offrir le mien. »

Il était tout blanc et parfumé d'essence de rose ; cette dernière circonstance fut une excuse pour l'accepter; mais, après l'avoir flairé, elle voulut me le rendre.

« Vous ne vous en êtes point servie, lui dis-je ; servez-vous-en. »

Elle obéit, puis elle me le présenta en me faisant une révérence de remerciement.

« Vous ne pouvez me le rendre, belle Agathe, que lorsque vous l'aurez fait laver. »

Elle sourit et le remit à sa mère, en me donnant un coup d'œil de reconnaissance que je jugeai de bon augure.

« Me permettrez-vous, mademoiselle, de vous faire une visite chez vous ?

— Je ne pourrais vous recevoir, monsieur, qu'en présence de la femme chez laquelle nous sommes logées.

— Cette maudite restriction est donc générale à Turin ?

— Oui ; M. le vicaire en use ainsi avec tout le monde.

— J'aurai donc le plaisir de vous revoir ici. »

Le soir j'eus le meilleur souper que j'aie peut-être fait de ma vie, si j'en excepte ceux que je fis pendant mon séjour dans cette ville. Mon cuisinier était digne de Lucullus ; mais, sans rien lui ôter de son habileté culinaire, il faut rendre au pays la justice qu'il mérite ; toutes les productions y sont délicieuses : gibier, poisson, volaille, viande de boucherie, légumes de toute espèce, fruits, laitages et truffes, tout y est digne de paraître sur la table des gastronomes les plus friands ; et les vins du pays peuvent facilement y être préférés aux vins étrangers par les plus fins gourmets. Quel dommage qu'une ville comme Turin n'offre pas aux étrangers une liberté parfaite ! Il est vrai que l'on pourrait désirer encore quelque chose de plus distingué dans la bonne société, plus de loyauté dans toutes les classes et cette aménité que l'on trouve dans plusieurs villes de l'Italie et surtout en France.

Il est évident que la beauté des femmes, qui sont généralement belles à Turin, est due en grande partie à la pureté de l'air qu'on y respire et à l'excellence des aliments.

Il ne me fut pas difficile d'engager Mlle Mazzoli et les deux comtes à me faire le même honneur tous les jours ; mais le chevalier Raiberti ne put s'engager en rien : il me promit seulement de venir en ami toutes les fois qu'il le pourrait.

Au théâtre de Carignan, où l'on jouait l'opéra buffa, je vis Redegonde, cette Parmesane avec laquelle je n'avais pu nouer une intrigue à Florence. M'ayant aperçu dans le parterre, elle m'adressa un sourire, ce qui m'autorisa à lui écrire un billet le jour suivant pour lui offrir mes services, si sa mère avait changé sa façon de penser. Elle me répondit que sa mère était toujours la même, mais que si je pouvais engager la Corticelli à venir souper chez moi, elle pourrait y venir avec elle; mais que sans doute il faudrait que les mères fussent de la partie. Je ne lui répondis pas, car les conditions étaient trop peu de mon goût.

Je reçus une lettre de Mme du Rumain, qui m'en envoyait une de M. le duc de Choiseul pour M. de Chauvelin, ambassadeur de France à Turin. Le lecteur peut se rappeler que j'avais connu cet aimable seigneur à Soleure et que j'en avais été parfaitement accueilli, mais je voulais qu'il me connût à meilleur titre, et c'est pourquoi j'avais prié Mme du Rumain de m'envoyer cette lettre.

M. de Chauvelin me reçut le mieux du monde, et, après m'avoir fait les reproches les plus obligeants d'avoir pu croire qu'une recommandation me fût nécessaire auprès de lui, il me présenta à sa charmante épouse, qui m'accueillit avec la plus flatteuse cordialité. Trois ou quatre jours après, il m'invita à dîner, et je trouvai chez lui le résident de Venise, M. Imberti, qui me dit qu'il était bien fâché de ne pouvoir me présenter à la cour. M. de Chauvelin, informé de la raison, s'offrit à me présenter lui-même; mais je crus devoir décliner son offre avec reconnaissance. « Cela me ferait beaucoup d'honneur sans doute, mais le résultat serait qu'on m'observerait davantage dans cette ville, où mille Argus épient les démarches les plus indifférentes, et je serais plus gêné dans mes plaisirs. »

Le comte Borromée continuait à honorer mes soupers, tout en conservant une certaine dignité; car, comme il y venait avec la demoiselle Mazzoli, il n'avait pas l'air de descendre en laissant soupçonner qu'il en avait besoin ; mais le comte A. B. y allait franchement, et cela me plaisait. Il me dit un jour que la complaisance que j'avais de le souffrir excitait en lui un profond sentiment de reconnaissance envers la Providence ; car, comme sa femme ne pouvait pas lui envoyer de l'argent, il ne pouvait pas payer son dîner à l'auberge, et que sans ma bonté il se serait vu souvent exposé à souffrir de la faim. Il me montrait les lettres de sa femme et, me parlant de son mérite : « J'espère, me disait-il, que vous viendrez demeurer chez moi à Milan et que vous lui rendrez justice. » Il avait été au service d'Espagne, et sa femme, Espagnole, devait être une brune piquante de vingt-cinq à vingt-six ans. Le comte lui avait écrit que je l'avais aidé plusieurs fois de ma bourse et que j'avais mille bontés pour lui, ce qui l'avait engagée à m'écrire pour me témoigner sa reconnaissance et me prier, quand j'arriverais à Milan, d'aller loger chez elle. Cette Barcelonaise écrivait avec esprit, et sa correspondance m'intéressa bientôt à tel point, que je lui promis formellement de faire le voyage de Milan, quand ce ne serait que pour avoir l'honneur de lui rendre mes hommages.

J'avoue que dans cette promesse je fus vaincu par ma curiosité ; car, sachant cette famille pauvre, je n'aurais jamais dû me mettre à même de lui être à charge, ou m'exposer à payer cher son hospitalité. Cependant je dirai pour mon excuse qu'en pareil cas la curiosité tient de bien près à l'amour. Je me figurais cette comtesse douée de toutes les qualités qui peuvent rendre un homme heureux ; je me la représentais sensible comme une Anglaise, vive et passionnée comme une Espagnole,

gracieuse et caressante comme une Française, et comme j'avais assez bonne opinion de mon mérite, je ne me surprenais pas un moment à douter qu'elle ne répondrait pas à l'amour que je lui témoignerais. Dans mes douces illusions, j'allais exciter la jalousie des deux sexes de Milan ; d'ailleurs, j'avais beaucoup d'argent, et il me tardait de briller en faisant de la dépense.

Cependant je ne manquais pas un jour la répétition de Dupré, et je ne tardai pas à devenir éperdument amoureux de la jeune Agathe. Mme Dupré, séduite par plusieurs présents, reçut de bonne grâce la confidence que je lui fis de ma passion ; et, retenant à dîner Agathe et sa mère, elle m'avait procuré l'occasion d'entretenir cette charmante personne en tête à tête. J'en avais profité pour exprimer mes sentiments, et j'avais obtenu quelques légères faveurs ; mais c'était si peu de chose que mes désirs, loin de s'éteindre, ne faisaient que s'accroître.

Agathe ne cessait de me dire que tout le monde savait que j'entretenais la Corticelli, et que pour tout l'or du monde elle ne voudrait pas que l'on pût dire que, dans la contrainte où j'étais de ne voir ma maîtresse qu'en présence de son hôtesse, elle était mon pis-aller. J'avais beau lui jurer que je n'aimais pas la Corticelli et que je ne l'entretenais que pour ne pas compromettre M. Raiberti, il m'était impossible de lui faire entendre raison ; elle avait ses projets : elle voulait une rupture formelle ; elle voulait que l'on sût à Turin que je n'aimais qu'elle et que je lui avais fait le sacrifice de sa rivale. A cette condition, elle me promettait son cœur, et tout ce qui s'ensuit en pareille circonstance.

Je l'aimais trop pour ne pas tâcher de la satisfaire, puisque ma satisfaction dépendait de la sienne. Dans cette idée, j'engageai Dupré à donner un bal à mes frais dans quelque maison hors de la ville, et d'engager à y venir

sous les danseurs et danseuses qui étaient engagés à Turin pour le carnaval. Il n'y aurait que les danseuses de profession qui pourraient danser, et les danseurs auraient des billets à un ducat. Chaque cavalier aurait le droit d'amener une dame, pour souper et être spectatrice seulement.

Pour engager Dupré à exécuter mon projet, je lui dis que je me chargeais du buffet et de tous les rafraîchissements, et que pour qu'il trouvât beaucoup d'amateurs, il pouvait annoncer que rien ne serait épargné pour satisfaire la société. Je me chargeai également des voitures et des chaises à porteurs pour toutes les virtuoses ; mais personne ne devait savoir que je fusse pour quelque chose dans cette dépense. Dupré, vaincu par l'espoir d'un bon bénéfice, se mit à l'œuvre sans retard. Il trouva une maison convenable, invita les virtuoses et distribua une cinquantaine de billets.

Agathe et sa mère savaient seules que j'étais l'auteur du projet et que j'en faisais les frais en grande partie ; mais, le lendemain du bal, toute la ville était dans le secret.

Agathe n'avait pas une robe convenable pour paraître avec avantage ; je chargeai Mme Dupré d'y pourvoir à mes frais, et je fus bien servi. On sait que quand ces sortes de gens puisent dans la bourse d'autrui, ils ne mesurent pas ; mais alors c'était ce que je voulais. Enfin Agathe s'engagea à ne danser les contredanses qu'avec moi et à ne rentrer à Turin qu'en compagnie de Mme Dupré.

Le jour du bal, comme Agathe devait s'habiller chez la Dupré, je restai à dîner pour assister à sa toilette. Sa robe était d'une étoffe de soie très riche et nouvellement sortie des manufactures de Lyon ; et la garniture, dont la jeune fille ne connaissait pas le prix, était d'un point

d'Alençon de toute beauté. Mme R..., qui l'avait posée, avait eu ordre, ainsi que Mme Dupré, de ne rien dire.

Quand Agathe fut prête à partir, je lui dis que les boucles d'oreilles qu'elle portait ne répondaient pas à sa parure.

« C'est vrai, dit la Dupré, et c'est grand dommage.

— Malheureusement, dit la mère, ma pauvre fille n'en a pas d'autres.

— J'ai ici de belles girandoles de strass que je puis vous prêter, leur dis-je : elles sont très brillantes. »

J'avais mis à dessein dans ma poche les pendants d'oreilles que Mme d'Urfé avait destinés à la Lascaris lorsqu'elle l'appelait sa nièce. Je les présente, et je vois l'admiration sur tous les traits. « On jurerait que ce sont de superbes diamants, » dit la Dupré. Je les mis aux oreilles d'Agathe, qui, en se mirant, s'écria qu'elle ferait envie à toutes les danseuses, car certainement on prendrait ses girandoles pour des pierres fines. Je ne dis rien.

Étant rentré chez moi, je fis une brillante toilette, et puis je me rendis au bal, où je trouvai ma belle Agathe qui dansait avec lord Percy, fils de la duchesse de Northumberland, jeune fou qui dépensait follement des sommes immenses.

J'y remarquai avec plaisir plusieurs belles dames de Turin qui, n'étant que spectatrices, pouvaient s'imaginer que l'on donnait le bal pour elles, comme la mouche qui croyait qu'elle seule traînait le coche. Tous les ministres étrangers s'y trouvaient, et M. de Chauvelin, entre autres, qui me dit que, pour que rien ne manquât à la fête, il aurait voulu y voir ma belle gouvernante de Soleure.

Le marquis et la marquise de Prié y étaient aussi. Le marquis, ne se souciant pas de danser, était occupé à faire une partie de quinze avec un joueur impoli qui ne

permettait pas à sa maîtresse de voir ses cartes. Elle me vit, mais elle fit semblant de ne pas me connaître : le tour que je lui avais joué à Aix était bien fait pour lui tenir au cœur.

Les menuets ayant cessé, Dupré annonce la contre-danse, et je vis avec plaisir le chevalier de Ville-Follet se mettre en tête avec la Corticelli. Je pris Agathe, qui avait mille peines à se défaire de lord Percy, qui voulait absolument qu'elle dansât avec lui, quoiqu'elle lui répétât qu'elle était engagée pour toute la nuit. Elle me dit en riant que tout le monde prenait les girandoles pour des diamants, et qu'elle en convenait.

On dansa alternativement des menuets et des contre-danses ; puis les rafraîchissements circulèrent abondamment pour les dames. Je vis avec plaisir un buffet fourni comme celui d'un prince. Les Piémontais, grands calculateurs, trouvaient que Dupré devait y perdre, car les bouchons du champagne faisaient un feu roulant.

Ayant besoin de repos, j'invitai Agathe à s'asseoir auprès de moi, et je lui parlais de mon amour, quand Mme de Chauvelin arriva avec une autre dame. Je me levai pour lui faire place, et Agathe m'imita ; mais cette charmante dame la retint auprès d'elle, charmée de sa beauté et faisant l'éloge de sa robe et surtout de la garniture. La dame qui était avec elle loua les girandoles et dit qu'il était bien dommage que ces pierres perdissent leur éclat au bout d'un certain temps. Mme de Chauvelin, qui s'y connaissait, dit qu'elles ne le perdraient jamais, car elles étaient fines et de la plus belle eau.

« On ne peut pas s'y tromper, ajouta-t-elle, n'est-ce pas, mademoiselle, vos girandoles sont de beaux brillants ? »

Agathe était encore candide, elle n'osa pas mentir, elle dit qu'elles étaient de strass et que c'était moi qui les lui avais prêtées.

A ces mots, Mme de Chauvelin se mit à rire, en lui disant :

« M. de Seingalt vous a trompée, ma chère petite ; on ne prête point des boucles d'oreilles fausses à une jeune personne comme vous, et surtout monsieur. Vos girandoles sont de superbes diamants. »

Agathe rougit, car mon silence confirmait l'assertion de la dame, et la jeune personne devait sentir tout le relief que cette parure ajoutait à son mérite en mettant au grand jour tout le cas que j'en faisais.

Mme de Chauvelin m'ayant prié de danser un menuet avec Agathe, j'obéis, et ma jolie partenaire le dansa à ravir. Quand cela fut fini, madame, en me remerciant, me dit qu'elle se souvenait toujours avec plaisir que nous avions dansé ensemble à Soleure, et qu'elle espérait que nous danserions encore le jour des Rois à son hôtel. Une profonde révérence lui témoigna suffisamment combien je me trouvais flatté.

Le bal dura jusqu'à quatre heures du matin, et j'en sortis lorsque j'eus vu partir Agathe avec sa mère et Mme Dupré.

Le lendemain, j'étais encore couché lorsque mon valet de chambre m'annonça une jolie dame qui sollicitait l'honneur de me parler. Je la fis entrer, et je vis avec plaisir que c'était la mère d'Agathe. Je la fis asseoir près de moi, et je l'engageai à prendre une tasse de chocolat. Quand nous fûmes seuls, elle tira de sa poche les girandoles que j'avais prêtées à sa fille, et me dit en riant qu'elle venait de les faire voir à un bijoutier qui lui en avait offert mille sequins.

« C'est un fou, lui dis-je en riant à mon tour ; vous auriez dû les lui laisser, car elles n'en valent pas quatre. »

En même temps, lui prenant la main, je l'attirai vers

moi et je l'embrassai. Sentant qu'elle avait partagé le baiser et qu'elle était docile, j'allai plus loin, et enfin nous passâmes une couple d'heures à nous prouver le cas que nous faisions l'un de l'autre.

Après cette scène délicieuse, nous eûmes tous deux l'air un peu étonné, et ce fut cette charmante mère qui rompit la première le silence qui s'était établi entre nous.

« Faut-il, me dit-elle en souriant, que je rende compte à ma fille de la façon dont vous m'avez convaincue que vous l'aimez ?

— J'abandonne cela à votre prudence, ma chère. Je viens de vous prouver que je vous aime, et cela ne prouve pas que je n'adore point votre fille. En effet, je brûle pour elle, et malgré cela, à moins que vous n'évitiez les tête-à-tête, il sera difficile que ce qui a eu lieu entre nous dans ce moment ne se renouvelle pas souvent.

— Il est bien difficile de vous résister, et il est possible que j'aie encore besoin de vous parler tête à tête.

— Vous pouvez être sûre que vous serez toujours la bienvenue ; mais la seule grâce que je vous demande, c'est de ne pas mettre des entraves au bonheur de posséder Agathe.

— Je vous demande aussi une grâce.

— Si je puis vous l'accorder, vous n'avez pas de refus à redouter.

— Fort bien ! Dites-moi donc si ces girandoles sont fines et quelle a été votre intention en les mettant aux oreilles de ma fille.

— Les girandoles sont très fines, ma chère, et mon intention serait de les laisser à Agathe comme un témoignage de ma tendresse. »

Un soupir s'exhala de son sein; puis elle me dit de les inviter à souper quand je voudrais avec Dupré et sa femme. Je la remerciai et, lui mettant dix sequins dans la main, je la laissai partir heureuse.

Réfléchissant à ce qui venait de se passer, je trouvai cette femme la mère la plus raisonnable de toutes les danseuses.

Elle ne pouvait pas m'annoncer mon bonheur d'une manière plus délicate ni plus formelle.

Mes lecteurs s'attendent bien à me voir mettre le temps à profit et à hâter la conclusion d'un événement qui m'intéressait si fort. En effet, le jour même j'invitai Dupré et sa femme, Agathe et sa mère, à souper pour le lendemain, avec la compagnie que j'avais tous les jours. Mais, en sortant de chez Dupré, voici l'aventure qui m'arriva.

Mon laquais, grand coquin, mais brave garçon dans ce moment-là, m'aborde tout essoufflé en me disant d'un air victorieux :

« Monsieur, j'allais vous chercher pour vous prévenir que je viens, dans ce moment, de voir le chevalier de Ville-Follet se glisser dans l'allée de la dame Pacienza; et je soupçonne qu'il ne peut y être allé que pour faire une visite amoureuse à la Corticelli.

Je me dirigeai aussitôt vers la demeure de cette honnête surveillante, joyeux, dans l'espoir que mon valet aurait bien auguré de la visite du chevalier. J'entre et je trouve la mère avec l'hôtesse. Sans leur rien dire, je me dirige vers la chambre de la fille, mais les deux vieilles, me prenant par les bras, veulent me retenir, en me disant que la signora était indisposée et qu'elle avait besoin de repos. Je les repousse, j'ouvre subitement la porte, et je trouve le galant tout affairé à se remettre en état de décence, tandis que la belle, comme

pétrifiée de ma soudaine apparition, reste étendue sur le lit sans proférer un mot.

« Monsieur, dis-je au chevalier, excusez si je suis entré sans frapper.

— Attendez, attendez. »

Loin d'attendre, je m'enfuis plein de cette aventure qui me comblait de joie, et je vais en faire mes gorges chaudes au chevalier Raiberti, qui, voyant ma gaieté, se mit à rire à l'unisson. Je le priai de faire prévenir la Pacienza qu'à compter de ce jour je ne payerais plus rien pour la Corticelli, qui avait cessé de m'appartenir. Il trouva la chose fort raisonnable et me dit :

« Je pense que vous n'irez pas vous plaindre au comte d'Aglié?

— Il n'y a, mon cher chevalier, que les sots qui se plaignent, et surtout en pareille circonstance »

Cette anecdote scandaleuse serait restée dans l'oubli, si l'imprudence du chevalier de Ville-Follet ne l'eût rendue publique. Fâché d'avoir été désarçonné avant d'être au bout de sa carrière, et se souvenant d'avoir rencontré mon valet avant d'entrer chez la Pacienza, il devina que c'était lui qui avait dû m'avertir. L'ayant rencontré dans la rue, il lui reprocha son espionnage, et l'effronté valet lui répondit insolemment qu'il ne devait compte de sa conduite qu'à son maître et que son devoir était de me servir en tout. Le chevalier lui donna des coups de canne, et, pour s'en venger, le laquais alla porter ses plaintes au vicaire, qui cita le chevalier pour connaître le motif qu'il avait eu d'en agir ainsi. Ville-Follet lui conta l'affaire en détail, car il n'en avait rien à craindre.

En outre, le chevalier Raiberti, étant allé prévenir la Pacienza que sa pensionnaire ne dépendait plus ni de moi ni de lui, en fut fort mal reçu, mais ne voulut point écouter ce que cette femme voulait lui débiter pour se

disculper. Le soir à mon souper, le chevalier, me rendant compte de sa démarche, me dit qu'en descendant l'escalier il avait rencontré un exempt de la police qui apparemment allait citer cette femme à comparaître auprès du comte d'Aglié.

Le lendemain, à l'instant où j'allais sortir pour me rendre au bal de M. de Chauvelin, je reçus, à ma grande surprise, un billet du comte d'Aglié dans lequel il me priait en termes fort polis de passer chez lui, parce qu'il avait quelque chose à me communiquer. Sans hésiter, j'ordonne à mes porteurs de se diriger vers la demeure de ce seigneur.

M. d'Aglié me reçut tête à tête, d'une manière très civile, et, après m'avoir présenté un siège, il entama un long et pathétique discours dans le but de me convaincre qu'il y allait de mon honneur d'oublier généreusement la petite incartade de ma belle.

« Monsieur le comte, c'est bien là mon intention ; car je suis résolu à n'aller de ma vie chez la Corticelli et de ne plus m'occuper d'elle, ni en bien, ni en mal ; du reste, je suis le très humble serviteur de M. le chevalier de Ville-Follet.

— Oh ! je vois que vous êtes fâché. Allons, pour cela, il ne faut pas l'abandonner. Je vous donnerai telle satisfaction qui vous conviendra quant à la femme Pacienza, et je trouverai pour la jeune fille une bonne pension chez une famille honnête dont je pourrai répondre et chez laquelle vous pourrez aller en toute liberté.

— Monsieur le comte, je suis véritablement pénétré de vos bontés ; elles excitent ma plus parfaite reconnaissance ; mais je méprise trop la Pacienza pour demander satisfaction d'une femme comme elle, et, quant à la Corticelli et sa mère, ce sont deux coquines qui m'ont causé trop de désagréments et que je ne veux absolument plus voir.

— il faut convenir pourtant que vous n'aviez pas le droit d'entrer de force dans une chambre fermée dans une maison où vous n'étiez pas le maître.

— Je n'avais pas ce droit, je l'avoue, quoique je payasse ; mais si je ne m'étais pas arrogé ce droit, je n'aurais pas pu acquérir la preuve certaine de la perfidie d'une fille que j'entretenais sans pouvoir en disposer, et que je ne devais pas entretenir pour qu'elle fût à la disposition d'un autre chaland.

— La Corticelli prétend que, bien loin de vous être redevable, c'est vous qui êtes son débiteur. Elle dit même que les girandoles de diamants que vous avez données à une autre danseuse lui appartiennent et qu'elles sont un présent que lui a fait Mme d'Urfé, que j'ai l'honneur de connaître.

— La Corticelli ment, monsieur le comte ; et, puisque vous connaissez Mme la marquise d'Urfé, qui est à Lyon en ce moment, veuillez lui écrire : si cette noble dame vous répond que je dois quelque chose à cette malheureuse, comptez que je ferai mon devoir. J'ai cent mille francs entre les mains de banquiers solides de cette ville ; ils répondront de la valeur des girandoles dont j'ai disposé.

— Je suis bien fâché de ce qui est arrivé.

— Et moi, j'en suis bien aise, car cela me débarrasse d'un pénible fardeau. »

A ces mots, nous nous fîmes réciproquement une belle révérence, et je partis.

Au bal de l'ambassadeur de France, je trouvai cette aventure si répandue que, fatigué à la fin, je ne répondis plus à ceux qui m'en parlaient. En général, on s'accordait à dire que c'était une bagatelle dont je ne devais faire aucun cas, sous peine de me déshonorer ; mais je me croyais avec raison seul juge de mon honneur, et je faisais peu de cas du jugement d'autrui. Le chevalier

de Ville-Follet parvint à me dire que si, pour cette niaiserie, j'abandonnais la Corticelli, il se croirait obligé de me donner satisfaction. Je lui répondis en lui serrant la main : « Mon cher chevalier, il suffit que vous ne me la demandiez pas. » Il me comprit, et ne m'en dit plus le mot ; mais il n'en fut pas de même de sa sœur, la marquise de Prié, qui, après avoir dansé une contredanse avec moi, m'attaqua d'importance. Elle était belle, et il n'aurait tenu qu'à elle d'obtenir la victoire ; mais heureusement ou elle n'y pensa pas, ou elle ne devina pas la justice que je rendais à ses charmes, et elle n'obtint rien.

Trois jours après, Mme de Saint-Giles, qui faisait à Turin la pluie et le beau temps, qui exerçait une espèce de surintendance sur toutes les intrigues de coulisses, et dont toutes les virtuoses recherchaient la protection, s'avisa de me mander chez elle, en me faisant tenir son ordre par un laquais à livrée. Devinant de quoi il pouvait être question, je m'y rendis sans compliment en surtout du matin. Elle me reçut fort bien et commença à me parler de l'affaire d'un ton très affable ; mais elle ne me plut pas, et je lui répondis assez sèchement que, n'ayant plus aucun goût pour la Corticelli, je n'avais aucune peine à l'abandonner au galant chevalier avec lequel je l'avais surprise en flagrant délit. Elle me quitta en me disant que je m'en repentirais, car elle publierait une petite histoire qu'elle avait déjà lue et qui ne me ferait pas honneur. Je lui répondis que j'avais pour habitude de ne me repentir de rien, et que j'étais inaccessible à la crainte autant qu'insensible aux menaces.

Là-dessus je m'en allai.

Je ne pensais guère plus à tout ce commérage, quand, une huitaine de jours après, on m'adressa un manuscrit

qui contenait à peu près l'histoire de ce qui s'était passé entre la Corticelli, Mme d'Urfé et moi ; mais cette histoire était mal écrite, remplie d'absurdes bêtises, et si mal conçue qu'il était impossible qu'on en achevât la lecture sans ennui. Au fait, elle ne m'intéressa d'aucune façon, et je quittai Turin quinze jours après sans m'en être inquiété le moins du monde. Je n'ai revu la Corticelli qu'à Paris, six mois après l'aventure ; j'en parlerai alors.

Le lendemain du bal de M. de Chauvelin, je donnai à souper à ma chère Agathe, à sa mère, à Dupré et à sa femme, avec ma société ordinaire, comme je l'avais concerté. C'était à la mère à mener l'affaire de façon que les girandoles passassent à bon droit entre les mains d'Agathe ; ainsi, tout prêt au sacrifice, je laissai à l'aimable prêtresse à en régler le cérémonial.

Je savais que cela arriverait, et, en effet, ce fut elle qui, pendant que nous soupions, amenant adroitement l'à-propos, dit que tout le monde répétait dans Turin que j'avais fait à sa fille le présent d'une paire de boucles d'oreilles qui valaient cinq cents louis, et que la Corticelli prétendait lui appartenir.

« Je ne sais pas, ajouta-t-elle, si les boucles sont fines, ni si elles appartiennent à la Corticelli, mais je sais qu'il est faux que mon Agathe ait reçu ce présent de monsieur.

— Eh bien ! dis-je en tirant les girandoles de ma poche, on ne pourra plus en douter. »

Et, m'approchant de la jeune personne, je les lui mis aux oreilles, en lui disant :

— Ma charmante Agathe, je vous fais ce cadeau en présence de toute la compagnie et, en vous les donnant, je prouve qu'elles m'ont appartenu jusqu'à ce moment. »

Toute la société applaudit, et la jeune personne,

pleine de reconnaissance, me laissa lire dans ses yeux qu'elle me le témoignerait de toute sa personne.

Nous parlâmes ensuite de l'affaire de la Corticelli avec Ville-Follet et de tout ce qu'on faisait pour m'obliger de continuer à l'entretenir. Le chevalier Raiberti me dit qu'à ma place il aurait offert à Mme Saint-Giles et même au vicaire de continuer à payer la pension de cette fille, mais à titre d'aumône et non autrement, en déposant la somme entre les mains de l'un ou de l'autre. « J'y consens volontiers, lui répondis-je, et vous pouvez compter sur ma parole. » En conséquence, ce brave homme alla dès le lendemain terminer cette affaire avec Mme Saint-Giles, et je lui remis l'argent qu'il fallait pour cela. Malgré cette bonne action, le malheureux manuscrit dont j'ai parlé parut, mais, comme je l'ai dit, sans me faire ni bien ni mal. Le vicaire fit passer la Corticelli dans la maison où était Redegonde, et laissa la Pacienza en repos.

Après le souper, nous nous mîmes en domino, le chevalier Raiberti excepté, et nous allâmes ensemble au bal de l'Opéra, d'où je ne tardai pas à m'évader avec Agathe, que je ramenai chez moi et qui m'accorda tout ce que l'amour peut désirer. Dès cet instant toute gêne fut bannie; elle fut ma maîtresse en titre, et nous étions fiers de nous appartenir, car nous nous aimions. Les soupers que je donnais chez moi m'avaient rendu parfaitement libre; de sorte que le vicaire ne pouvait mettre aucun obstacle à nos amours, quoiqu'il ne les ignorât point, tant le système d'espionnage était bien organisé dans cette capitale.

La Providence se servit de moi pour faire la fortune d'Agathe. On dira peut-être qu'elle aurait pu choisir une voie plus morale selon le monde; mais pourquoi vouloir renfermer les voies de la Providence dans le cercle étroit

de nos préjugés, de nos mœurs de convenances telles que la société les a faites? Elle a ses voies naturelles, qui ne nous paraissent obscures que parce que nous sommes éloignés de la nature. Dans tous les cas, dans six ou sept ans, si je ne me lasse point de continuer ces mémoires, le lecteur verra qu'Agathe se montra digne de son bonheur. Revenons à notre sujet.

Nous trouvions nos jouissances si douces, nous passions des nuits si heureuses et des jours si agréables, Agathe était si tendre et moi si amoureux, que, sans l'accident que je vais rapporter, il n'est pas possible que nous nous fussions séparés volontairement de longtemps.

Ce fut cet accident qui me fit quitter Turin bien plus tôt que je n'en avais l'intention; car je ne m'étais proposé d'aller à Milan pour visiter la comtesse espagnole, que je me figurais une merveille de la nature, que dans le courant du carême. Le mari de l'Espagnole avait terminé l'affaire qui le retenait à Turin, et il en était reparti en versant des larmes de reconnaissance; car il n'aurait pu ni quitter Turin, ni retourner à Milan, si je ne lui avais donné de quoi payer ses petites dettes et ce qu'il lui fallait pour son voyage. C'est souvent ainsi que le vice s'allie à la vertu, ou qu'il en prend le masque; mais qu'importe? j'en étais la dupe moi-même, et j'étais loin de chercher à me désabuser. Je ne me suis jamais aveuglé sur mes défauts; j'ai été un franc libertin pendant toute ma vie, et je n'ai pas toujours été délicat dans le choix des moyens que j'ai employés pour satisfaire mes passions; mais dans la carrière même du vice, je me plais à reconnaître que j'ai toujours été passionné pour la vertu. La bienfaisance surtout a constamment eu des charmes pour moi, et je n'ai jamais négligé de l'exercer dans l'occasion, à moins que je n'aie été retenu

par la vengeance, vice qui chez moi a constamment dominé toutes mes bonnes et mes mauvaises qualités.

Lord Percy, dont j'ai déjà parlé, était amoureux de mon Agathe ; il la suivait partout ; il l'attendait dans les coulisses, assistait à toutes les répétitions et lui faisait chaque jour des visites, quoique son hôtesse, duègne dans le genre de la Pacienza, ne la laissât jamais seule. Les grands moyens de séduction, les riches présents n'avaient pas été épargnés ; mais Agathe les avait constamment refusés et avait expressément défendu à sa surveillante de rien accepter de ce que le jeune Anglais lui envoyait. Agathe, satisfaite et n'ayant pas de penchant pour lui, me tenait au courant de tout, et nous en riions ensemble. Certain de posséder le cœur de cette charmante fille, je voyais les tentatives de Percy sans dépit ni jalousie, ou plutôt mon amour-propre en était flatté, puisque son amour dédaigné donnait du relief à mon bonheur. Toute la ville savait qu'Agathe m'était fidèle, et Percy finit si bien par en être convaincu, qu'il jugea que le seul moyen de parvenir à son but était de me mettre dans ses intérêts en recherchant mon amitié.

Dans cet objet, hardi et franc comme un Anglais, il vint un matin me demander à déjeuner. Je l'accueillis à la française, c'est-à-dire avec aisance et une politesse pleine de franchise qui le mit tout de suite à son aise.

Pensant à l'anglaise, il crut pouvoir dès la première entrevue me déclarer sa passion pour Agathe, et me proposer un troc qui me fit rire de bon cœur, mais qui ne m'offensa point, sachant qu'une pareille proposition était tout à fait dans les mœurs anglaises.

« Je sais, me dit-il, que depuis longtemps vous aimez la belle danseuse Redegonde, et que vous avez vaine-

ment tenté de l'avoir; je vous l'offre en échange d'Agathe, et dites-moi ce que vous voulez de retour.

— Vous êtes aussi aimable que plaisant, mon cher lord ; mais avouez que, pour établir la valeur de ce que mon Agathe vaut en plus, il faudrait être un habile mathématicien. Redegonde a son mérite, elle m'a inspiré de la curiosité ; mais comment la comparer à Agathe?

— Je le sais ; aussi je vous offre tel surplus que vous désirerez. »

Percy était maître d'une fortune immense, et passionné. J'aurais pu lui demander vingt-cinq mille guinées en retour, ou plutôt en échange, car je ne me souciais plus de Redegonde ; je suis certain qu'il aurait de grand cœur souscrit le marché. Je n'en fis rien, et je ne m'en suis jamais repenti. Aujourd'hui même où cent mille francs me sembleraient un trésor, je me félicite de ma délicatesse.

Après avoir bien ri en déjeunant, je lui dis qu'il m'inspirait de l'amitié, et qu'ainsi il pourrait bien se faire que je trouvasse la chose possible ; mais qu'avant tout il fallait s'assurer que les marchandises consentiraient à changer de maître :

> Si come amor si regga a questa guisa
> Che vender la sua donna o permutarla
> Possa l'amante, nè a ragion si attristi,
> Se quando una ne perde una n'acquisti [1].

« Quant à moi, dit Percy, je suis sûr du consentement de Redegonde.

1. Puisque l'amour se traite de manière qu'un amant peut vendre ou changer sa maîtresse, il n'a aucun sujet de s'attrister si, en en perdant une, il en acquiert une autre.

— Fort bien, mais à mon tour je ne le suis pas d'Agathe.

— N'en doutez pas.

— J'en doute fort, au contraire. Quel fondement avez-vous ?

— Elle sera raisonnable.

— Elle m'aime.

— Mais Redegonde m'aime aussi.

— C'est très possible ; mais croyez-vous qu'elle m'aime aussi ?

— Voilà ce que je ne sais pas ; mais elle vous aimera.

— L'avez-vous consultée là-dessus ?

— Non, mais c'est tout comme ; j'en fais mon affaire. Il s'agit pour le présent que je sache si mon projet vous plaît, et quel retour vous prétendez ; car votre Agathe vaut mieux que ma Redegonde.

— Je suis charmé que vous rendiez justice à ma maîtresse. Au reste, nous parlerons du retour plus tard. Permettez que je commence par consulter ma maîtresse, et demain matin j'irai vous porter ma réponse en personne. »

Ce projet m'amusait, et quoique je fusse passionnément attaché à Agathe, je connaissais l'inconstance de ma nature, et je ne doutais pas qu'un nouvel objet, même moins beau qu'elle, ne me la fît bientôt oublier. Je résolus de mettre cette aventure à bonne fin, si je pouvais le faire d'une manière avantageuse pour la jeune personne.

Ce qui me surprenait, c'était que ce jeune lord fût parvenu à posséder Redegonde, dont la mère m'avait paru si intraitable ; mais je savais que le caprice agit souvent sur les femmes, et cela m'expliquait l'énigme.

Le soir, Agathe, étant venue à son ordinaire, rit beaucoup quand je lui eus rendu compte de la proposition de lord Percy.

« Dis-moi, ma chère, lui dis-je, si tu consentirais au change ?

— Je ferai, me dit-elle, tout ce que tu voudras, et si tu trouves ton compte dans l'indemnité qu'il offre, je te conseille d'accepter. »

Au ton que prit Agathe en prononçant ces mots, je vis clairement qu'elle plaisantait ; cependant j'aurais désiré une autre réponse, un refus qui aurait flatté mon amour-propre, et par conséquent je n'en fus pas content. Je devins sérieux, et Agathe demeura pensive.

« Nous verrons, lui dis-je, comment cela finira. »

Le lendemain j'allai déjeuner avec mon Anglais, et je lui dis qu'Agathe acceptait la proposition, mais que je voulais être convaincu que Redegonde l'acceptait aussi.

« C'est juste.

— Il faut que je sache de quelle manière nous vivrons ensemble.

— Trouvons-nous bien masqués en partie carrée au premier bal du théâtre de Carignan ; nous en sortirons pour aller souper ensemble dans une maison qui m'appartient, et là nous conclurons le marché. »

La partie eut lieu comme nous en étions convenus, et dès qu'au milieu du bal nous nous fûmes reconnus à des signes dont nous étions convenus, nous sortîmes.

La voiture du lord nous attendait à la porte ; nous y montâmes tous les quatre et nous allâmes descendre à une maison que je connaissais. J'entrai dans une salle, et le premier objet qui frappa mes regards fut la Corticelli.

Outré de ce procédé, j'appelai Percy à l'écart et je lui dis qu'il était indigne d'un gentilhomme de se permettre de me jouer un tour pareil. Il me répondit en

riant qu'il avait cru me faire plaisir en me la donnant pour retour et qu'il estimait qu'Agathe valait deux jolies femmes.

Je trouvai la réplique plaisante, et elle modéra ma colère.

« Vous êtes un fou, » lui dis-je

Et, prenant Agathe par la main, nous sortîmes sans vouloir écouter un seul mot.

Ayant refusé de me servir de sa voiture, je pris des chaises à porteurs, et, au lieu de retourner au bal, je menai chez moi ma maîtresse, et nous passâmes au sein du plaisir une nuit délicieuse.

CHAPITRE XIX

Je cède Agathe à lord Percy. — Je pars pour Milan. — La pèlerine à Pavie. — La comtesse A. B. — Désappointement. — Le marquis Triulzi. — Zénobie. — Barbaro le Vénitien. — Les deux belles marquises Q. et F. — La comtesse humiliée. — La noce de Zénobie au casino des Pommes.

Le comte d'Aglié, loin d'avoir puni la Corticelli en la mettant chez la matrone où demeurait Redegonde, semblait lui avoir donné une prime d'encouragement ; mais je n'en étais pas fâché ; car, pourvu que je n'eusse plus rien de commun avec elle, je n'étais pas envieux de son bonheur. Devenue amie intime de Redegonde, elle faisait ce qu'elle voulait, car leur duègne était beaucoup plus accommodante que la Pacienza.

Personne ne connut le mauvais tour que m'avait joué Percy, et je n'eus garde d'en parler à personne. Cependant le lord n'abandonna pas le projet de se mettre en

possession d'Agathe ; il en était trop violemment épris. Voici comment il s'y prit pour en venir à ses fins. J'ai déjà dit que Percy était très riche, mais qu'il dépensait son argent en étourdi, n'épargnant rien pour contenter ses passions. Sous ce rapport, j'avoue que je n'avais rien à lui reprocher ; mais dans un pays où l'argent est toujours rare, ses guinées lui ouvraient toutes les portes.

Il y avait quatre ou cinq jours que la scène du soir du bal était passée, lorsque Agathe vint me dire que l'entrepreneur du théâtre d'Alexandrie était allé la trouver pour lui proposer un engagement de seconde pour tout le temps de la foire.

« Il m'a offert soixante sequins, me dit-elle, et je lui ai promis une réponse demain matin. Me conseilles-tu d'accepter ?

— Si tu m'aimes, ma chère Agathe, tu me le prouveras en refusant toute espèce d'engagement pendant un an. Tu es persuadée que je ne te laisserai manquer de rien. Je te payerai le meilleur maître possible pour te perfectionner, de manière à ce que tu puisses prétendre avec raison à un engagement de première danseuse avec cinq cents sequins d'appointements par an.

— Maman pense qu'en acceptant, la danse sur la scène servira à me développer, et cela n'empêchera pas que je n'étudie avec un bon maître. D'ailleurs, moi, je crois aussi que l'exercice en public me fortifierait.

— Tu raisonnes fort bien, ma chère amie, mais tu n'as pas besoin de soixante sequins. Si tu acceptes cette mince proposition, tu me déshonores ; et puis cela te fera du tort par la suite, car tu n'oseras pas demander beaucoup, après avoir accepté si peu.

— Mais soixante sequins ne sont pas si peu pour un carnaval seulement !

— Dis ce que tu voudras, mais les soixante sequins,

tu les auras sans danser. Enfin, si tu m'aimes, tu diras à cet entrepreneur que tu veux passer une année sans danser.

— Ce sera comme tu voudras, mon cher ami ; mais il me semble que je ferais mieux de le rebuter en lui demandant une somme exorbitante.

— Tu as raison ; cela me plaît. Dis-lui donc que tu veux être première danseuse et que tu exiges cinq cents sequins.

— Ce sera fait demain comme tu le désires, trop heureuse en t'obéissant de te prouver que je t'aime de tout mon cœur. »

Agathe avait beaucoup d'esprit naturel et un jugement sain qui ne demandait qu'à être développé par l'instruction et l'usage du monde. Avec cela et la beauté dont le ciel l'avait douée, il était impossible qu'elle ne fixât point la fortune. On la verra heureuse, et certes elle le méritait.

Elle tint parole et vint me dire le lendemain, éclatant de rire, que l'entrepreneur n'avait pas paru surpris de ses prétentions. Après y avoir réfléchi deux minutes, ajouta-t-elle, il m'a dit qu'il avait besoin d'y penser, et qu'il me reverrait.

« Il serait plaisant, mon ami, que ce bonhomme allât me prendre au mot.

— Oui, mais alors il faudrait s'informer s'il n'est pas fou ou si ce n'est pas quelque gueux qui pense à faire banqueroute.

— Tu as bien raison : mais si au contraire c'est un homme solide ?

— Il faudra accepter.

— C'est bientôt dit et bientôt fait ; mais, une fois accepté, aurais-je assez de talent pour remplir mes engagements ? Il n'y aura pas de danseur qui me veuille.

— Le danseur, au contraire, ne sera pas difficile à trouver, et je m'en charge. Quant au talent, avec ta figure et tes grâces tu en auras plus qu'il ne t'en faudra pour contenter le public ; mais tu verras qu'il n'en sera rien. »

Une certaine appréhension me disait que je me trompais, et ce fut vrai. L'entrepreneur alla la voir le lendemain et lui offrit le contrat. Elle en fut effrayée et m'envoya chercher. J'eus de suite le soupçon fondé que c'était la personne d'Agathe qu'on engageait et non pas son talent. Je me rendis chez elle et, y trouvant l'entrepreneur, je commençai par lui demander quelle caution il offrait pour sûreté de ses engagements.

Il me répondit que M. Martin, banquier que je connaissais, signerait le contrat et serait son répondant. Je ne trouvai nulle objection à lui opposer. Le contrat fut fait double en bonne et due forme.

En sortant de chez Agathe, le cœur un peu triste, j'allai conter cette histoire au chevalier Raiberti, qui partagea mon étonnement de ce que M. Martin répondait pour cet entrepreneur qu'il connaissait, et qui n'était pas fort bien dans ses affaires ; mais le lendemain l'énigme fut expliquée, car, malgré le secret qu'avait demandé Percy, nous sûmes que c'était lui qui avait fait agir l'entrepreneur. Je pouvais mettre obstacle au bonheur de cet Anglais, et continuer à vivre avec Agathe, malgré les cinq cents sequins qu'il devait débourser ; mais j'étais obligé de retourner en France après Pâques pour rejoindre Mme d'Urfé qui m'attendait, et, la paix étant faite, je voulais en profiter pour voir l'Angleterre. Je pris donc le parti d'abandonner Agathe, en lui faisant assurer une forte somme par son nouvel amant, et je m'assurai l'amitié du lord en l'admettant dans ma société. J'étais curieux au reste de voir comment il s'y prendrait pour captiver les bonnes grâces de la jeune personne, qui ne l'ai-

mait pas, car il n'était pas séduisant par son physique.

En moins de huit jours, nous fûmes intimes ; nous soupions tous les jours ensemble ou chez lui ou chez moi, ayant toujours avec nous Agathe et sa mère. Je jugeai bientôt que les soins que Percy lui marquait ne tarderaient pas à toucher Agathe et que, se voyant aimée et heureuse, elle finirait aussi par l'aimer. C'en fut assez pour que je ne fusse point un obstacle au bonheur de l'un et à la fortune de l'autre, et je me décidai à partir pour Milan beaucoup plus tôt que je ne pensais. Ainsi, déjeunant seul avec Percy, je lui tins ce discours :

« Milord, vous savez que j'aime tendrement Agathe et que je la rends heureuse ; cependant je suis devenu votre ami, et, puisque vous l'adorez, je veux hâter votre bonheur, sans échange ni retour. Je vous laisserai en possession d'un trésor au premier jour, mais il faut que vous me promettiez de ne jamais abandonner Agathe, pour quelque raison que ce puisse être, sans lui donner deux mille guinées.

— Mon cher ami, me dit-il en me serrant dans ses bras, je les lui donnerai de suite, si vous le voulez.

— Non, milord, je désire même qu'elle ne sache rien de nos accords aussi longtemps qu'elle vous rendra heureux.

— Je ferai comme vous voudrez, et je vous remettrai un écrit par lequel je m'engagerai à lui payer cette somme quand je m'en séparerai.

— Cela est encore inutile ; votre parole d'Anglais suffit ; mais, comme nous ne disposons pas des événements et que nous pouvons mourir avant d'avoir mis ordre à nos affaires, prenez telle mesure que vous jugerez convenable, pour que son sort soit assuré en cas de mort.

— Je vous en donne ma parole.

— Cela suffit ; mais j'ai encore une condition à mettre à la pénible cession que je vais vous faire.

— Parlez.

— C'est que vous ne parlerez de rien à Agathe avant mon départ.

— Je vous le jure.

— Bien ; mais, au reste, je vous promets de la préparer.

— C'est excellent. »

Dès ce même jour, l'Anglais, toujours plus amoureux, fit à Agathe et à sa mère de riches présents ; ce que je n'aurais pas souffert en toute autre circonstance.

Je ne tardai pas à préparer Agathe et sa mère à l'événement que j'avais préparé ; elles en furent affectées, mais je savais bien qu'elles ne tarderaient pas à se familiariser avec leur nouvelle situation. Agathe, loin de me donner le moindre sujet de plainte, se montra plus tendre à mesure que l'Anglais lui montrait de l'empressement. Elle écouta avec attention tous les conseils que je lui donnai sur sa conduite avec son nouvel amant et avec le monde, et me promit de les suivre. Ce fut à ces conseils qu'elle dut en partie son bonheur ; car Percy fit sa fortune. Cependant elle ne quitta le théâtre qu'à Naples, où nous la retrouverons dans quelques années.

N'étant point, par caractère, homme à recevoir des présents de mes pareils, et Percy le devinant sans doute, il trouva un moyen de m'en faire un superbe par la singulière manière dont il s'y prit. Lui ayant dit que je comptais passer pour la première fois en Angleterre et qu'il m'obligerait beaucoup en me donnant une lettre pour Mme la duchesse sa mère, il tira de sa poche le portrait de cette dame entouré de superbes brillants, et me le présenta en disant :

« Voilà, mon cher ami, la meilleure lettre de recom-

mandation que je puisse vous donner, et demain j'écrirai à ma mère que vous irez lui remettre mon portrait en personne, à moins qu'elle ne veuille vous le laisser.

— Milady verra, milord, que j'aspire à cette honorable faveur. »

Il y a un certain nombre d'idées qui ne sont faites que pour des têtes anglaises.

Le comte A. B. m'appelait à Milan, et sa femme, dans une lettre charmante, me priait de lui apporter deux pièces de taffetas dont elle m'envoyait les échantillons.

Après avoir pris congé de toutes mes connaissances, je pris une lettre de crédit sur le banquier Greppi, et je partis pour cette capitale de la Lombardie.

Ma séparation d'avec Agathe me fit verser des larmes, mais moins abondantes que les siennes. Sa mère pleurait aussi beaucoup, car elle m'aimait et elle était reconnaissante de tout le bien qu'Agathe me devait. Elle me disait souvent qu'elle n'aurait jamais pu souffrir d'autre rivale que sa propre fille, tandis que celle-ci me répétait au milieu de ses sanglots qu'elle aurait mis son bonheur à ne jamais se séparer de moi.

Passano, que je n'aimais pas, avait sa famille à Gênes, je l'y envoyai en lui donnant de quoi vivre jusqu'à mon arrivée. Quant à mon valet de chambre, je le renvoyai pour de bonnes raisons, et j'en pris un autre, parce qu'il me fallait quelqu'un ; mais, depuis que j'avais perdu mon Espagnol, aucun ne pouvait m'inspirer cette confiance qui rend moins désagréables les rapports qu'un maître est forcé d'avoir avec son serviteur.

Je partis avec un certain chevalier de Rossignan dont j'avais fait la connaissance, et nous passâmes par Casal pour y voir l'opéra buffa.

Rossignan était très bel homme, bon officier, aimant le vin et les femmes, et, quoiqu'il ne se piquât point

d'être savant, il possédait par cœur la *Divine Comédie* du Dante ; mais il ne savait que cela, car il n'avait pas lu d'autre livre ; aussi était-elle son cheval de bataille, qu'il citait à tous propos, en donnant aux passages le sens qui convenait à ses idées du moment. Cette manie lui donnait un ridicule insoutenable dans la société ; mais, tête à tête, il était fort amusant pour ceux qui connaissaient le grand poète et qui savaient admirer ses nombreuses et sublimes beautés. Néanmoins il me forçait à convenir avec moi-même de la vérité du proverbe qui dit qu'*il faut se garder de l'homme qui n'a lu qu'un seul livre*. Du reste, le chevalier Rossignan était homme d'esprit, homme d'État et homme aimable. Il a été avantageusement connu à Berlin, où il a été en qualité de ministre du roi de Sardaigne.

N'ayant rien trouvé d'intéressant à l'opéra de Casal, je me rendis à Pavie, où, quoique inconnu de tout le monde, on me présenta de suite à la marquise Corti, dans sa grande et belle loge, où elle recevait tous les étrangers qui avaient l'air d'être quelque chose. En 1786, j'ai connu son digne fils, excellent homme, qui m'honora de son amitié, et qui, jeune encore, est mort en Flandre général-major. Je l'ai pleuré amèrement ; mais les larmes ne sont qu'un vain hommage qui ne nous rendent point ceux qui les font verser. Ses vertus l'avaient rendu cher à tous ceux qui le connurent. S'il avait vécu, son mérite l'aurait porté au plus haut rang de la hiérarchie militaire.

Je ne m'arrêtai que deux jours à Pavie, mais il était écrit que ce temps suffirait pour y faire parler de moi.

Au second ballet de l'opéra, une danseuse habillée en pèlerine, pendant qu'elle dansait un pas de deux, présentait son chapeau aux loges comme pour demander l'aumône. J'étais dans la loge de la marquise Corti.

Lorsque la jeune danseuse me tendit son chapeau, je tirai ma bourse, et, par un mouvement d'ostentation et de bienfaisance, dont certes je n'avais point calculé l'effet, je la laissai tomber dans son chapeau. Il y avait une vingtaine de ducats. La pèlerine la prit, me remercia en souriant, et le parterre d'applaudir à outrance. Je demandai au marquis Belcredi, qui était près de moi, si elle avait un amant. « Elle a, me dit-il, un officier français qui n'a pas le sou. » Et, en achevant ces mots, il me le fit remarquer au parterre.

Rentré à l'auberge, je soupais avec M. Basili, colonel au service de Modène, lorsque la danseuse, accompagnée de sa mère et d'une jeune sœur, vint me remercier d'avoir été pour sa famille le ministre de la Providence ; « car, dit la pèlerine, nous sommes fort pauvres. » Comme j'avais presque fini de souper, je les invitai toutes trois pour le lendemain après le théâtre, dans le seul objet d'ajouter à leur bonheur. Elles me promirent de venir.

Charmé d'avoir fait une heureuse à si peu de frais, sans avoir jeté le moindre dévolu sur elle, je venais de renvoyer l'hôte après lui avoir commandé le repas que je voulais donner à ces trois pauvres personnes, quand Clairmont, mon valet de chambre, vint me dire qu'un officier français demandait à me parler. Je le fis entrer, en lui demandant ce qu'il y avait pour son service.

« Monsieur le Vénitien, me dit-il, je viens vous proposer trois choses ; vous en choisirez une à votre goût : faites avorter le souper de ce soir, ou invitez-moi à y prendre part, ou sortez avec moi pour aller mesurer nos épées. »

Clairmont, qui, dans ce moment, arrangeait mon feu, ne me laissa pas le temps de répondre à ce fou : il prend une bûche enflammée et se précipite sur l'officier, qui ne jugea pas à propos de l'attendre. Heureusement

pour lui, la porte de ma chambre était restée ouverte. Au bruit qu'il fit en arpentant les degrés, le sommelier sortit, et, croyant qu'il avait volé quelque chose, il l'arrêta; mais Clairmont, qui le poursuivait armé de son tison, le lui fit relâcher.

Cette aventure devint, dans un instant, la nouvelle du jour. Mon valet, glorieux de son exploit et sûr de mon approbation, vint me dire que je pouvais sortir sans nulle crainte, car l'officier ne devait être qu'un fanfaron, puisqu'il n'avait pas tiré son épée contre le sommelier qui, très honnêtement, l'avait pris au collet, n'ayant qu'un couteau à la ceinture, selon la coutume du pays.

« En tout cas, ajouta-t-il, je sortirai avec vous. »

Je lui dis que, pour cette fois, il avait bien fait, mais qu'à l'avenir il ne devait pas se mêler de mes affaires.

« Monsieur, me répondit-il, vos affaires, en ce genre, sont les miennes; pour tout le reste, je ne dépasserai pas les bornes de mon devoir. »

En disant cela, que je trouvai fort raisonnable, sans le lui dire, il prit mes pistolets, et, trouvant le bassinet sans amorce, il me donna un coup d'œil en souriant, et le garnit.

La plus grande partie des domestiques français, je veux dire de ceux qui sont bons, et je dois reconnaître qu'en général ils le sont plus qu'ailleurs, tous les bons domestiques français, dis-je, ressemblent à Clairmont; ils sont intelligents et dévoués, mais tous se croient plus d'esprit que leurs maîtres, ce qui arrive fort souvent: et, quand ils sont bien sûrs de leur fait, ils deviennent les maîtres de leurs maîtres, ils les tyrannisent, et vont même jusqu'à leur donner des marques de mépris que le sot croit devoir dissimuler. Quand le maître sait se faire respecter, les Clairmont sont excellents.

L'hôte de Saint-Marc, où j'étais logé, fit un rapport cir-

constancié à la police, et l'officier français fut chassé de la ville le même jour. A dîner, le colonel Basili, en me demandant le récit de mon aventure, me dit qu'il n'y avait qu'un officier français qui fût capable d'aller ainsi attaquer quelqu'un chez soi pour des raisons aussi futiles. Je ne fus pas de même avis que lui.

« Les Français sont braves, lui répliquai-je, mais, en général, ils sont polis et ont un tact parfait des convenances. »

La misère et l'amour, quand ils sont unis à un faux esprit de bravoure, produisent des extravagances dans tout l'univers.

A souper, la pèlerine me remercia de l'avoir délivrée de l'importunité de ce pauvre diable qui l'ennuyait et l'épouvantait en la menaçant toujours de se tuer. Cette femme, sans être belle, pouvait captiver; car elle avait de la grâce, de la gentillesse et de l'esprit, une bouche charmante et de grands yeux très mobiles. Je pense que j'en aurais eu bon marché, car la reconnaissance avait déjà ouvert le chemin à l'amour; mais, ne voulant point prolonger mon séjour à Pavie et me piquant peut-être un peu aussi d'être généreux sans arrière-pensée, je la congédiai après souper, en la remerciant beaucoup de la complaisance qu'elle avait eue. Elle parut un peu embarrassée de ma politesse, mais elle partit en me réitérant les expressions de sa reconnaissance.

Le jour après, j'allai dîner à la célèbre Chartreuse, et, vers le soir, j'arrivai à Milan, où je descendis chez le comte A. B., qui ne m'attendait que le lendemain.

Mme la comtesse, dont je m'étais créé une image enrichie de tout ce que l'imagination peut enfanter de parfait, trompa cruellement mon attente. Il en est presque toujours ainsi quand la passion lâche la bride à la fantaisie. La comtesse était jolie, quoique trop petite, et, malgré

mon désappointement, j'aurais pu l'aimer ; mais elle avait à la première vue un certain sérieux qui ne convenait pas à mon humeur et qui m'indisposa contre elle.

Après les compliments d'usage, je lui dis qu'on allait lui présenter les deux pièces de taffetas dont elle avait bien voulu me donner la commission. Elle me remercia, en ajoutant que son prêtre me rembourserait tout de suite le prix qu'elles m'avaient coûté. Après cela, le comte me conduisit à ma chambre, où il me laissa jusqu'à l'heure du souper. La chambre était belle et convenablement fournie, mais je ne m'y sentais pas à mon aise, et j'étais déterminé à déloger dès le lendemain, si l'Espagnole ne changeait pas de ton. Je ne pouvais lui accorder que vingt-quatre heures.

Nous étions quatre à souper. Le comte, gai, empressé à me produire et à me dérober l'humeur de sa femme, ne cessait de me parler. Je lui répondais à l'unisson, mais en adressant toujours la parole à sa femme, afin de l'arracher à un silence qui devait lui faire du tort dans mon esprit. Peines perdues ! la petite femme n'entrelardait nos propos que par quelques sourires qui effleuraient à peine ses lèvres, et par des monosyllabes d'une brièveté assommante, sans jamais détourner ses yeux de dessus les plats, qu'elle trouvait insipides ; et c'est au prêtre, qui était le quatrième personnage de notre carré, qu'elle adressait ses plaintes, en lui parlant toutefois avec affabilité.

Quoique j'aimasse beaucoup le comte, j'étais forcé de trouver sa femme maussade, et cela m'affligeait. Je l'examinai avec attention dans l'espoir de trouver au moins dans ses charmes quelque raison de lui pardonner son humeur désagréable, quand je remarquai que lorsqu'elle était sûre que j'étudiais son profil, elle tournait la tête du côté de l'abbé, lui adressant la parole à propos de

rien, et se dérobant ainsi à mes regards avec une affectation marquée. Cela me piqua vivement, et je riais en moi-même soit de son mépris, soit de ses projets; car, comme elle ne m'avait inspiré aucun intérêt de cœur, je me sentais à l'abri de toute peine qu'aurait pu me causer un système tyrannique. Après souper, on apporta les deux pièces de taffetas qui devaient servir à lui faire un domino sur paniers, selon la mode extravagante qui régnait alors.

Le comte souffrait de voir que sa femme faisait si peu d'honneur aux éloges qu'il m'en avait faits ; il vint m'accompagner dans ma chambre, en me suppliant de pardonner à son humeur espagnole, en m'assurant que je la trouverais bonne dès que nous aurions fait plus ample connaissance.

Le comte était pauvre, sa maison était petite, ses meubles mesquins, la livrée de son laquais grêle et râpée, son linge de table usé, sa vaisselle était de faïence, et l'une des filles de chambre de la comtesse faisait l'office de chef de cuisine. Du reste, point d'équipage, pas même un cheval de selle. Clairmont m'apprit tout cela, en me disant qu'il était logé dans une petite chambrette contiguë à la cuisine et qu'il partageait ce gîte avec le domestique qui servait à table.

Quant à moi, n'ayant qu'une chambre et ayant trois grosses malles, je me trouvais fort mal logé, et je me décidai à chercher autre part un logement plus conforme à mes habitudes.

Le comte, étant venu me donner le bonjour, me demanda ce que j'étais accoutumé de prendre à mon déjeuner.

« J'ai, mon cher comte, lui dis-je, de l'excellent chocolat de Turin pour toute la famille. Madame l'aime-t-elle?

— Beaucoup, mais elle n'en prend point qu'il ne soit fait par sa femme de chambre.

— En voilà six livres ; faites-moi le plaisir de les lui faire agréer, mais dites-lui bien que si elle fait mine de vouloir me le payer, je le reprendrai.

— Elle l'acceptera, et je suis sûr qu'elle vous en remerciera. Voulez-vous que je me charge de faire remiser votre voiture?

— Vous me ferez plaisir et vous m'obligeriez beaucoup de me procurer une belle voiture de remise et un valet de place dont vous pussiez me répondre.

— Vous serez servi. »

Le comte venait de sortir, quand l'abbé, qui avait soupé avec nous, vint me faire sa révérence. C'était un homme d'une quarantaine d'années, un abbé domestique comme on en trouve tant en Italie, qui, en revanche des soins qu'il donnait à l'économie de la maison, logeait et vivait avec ses maîtres. Le matin il disait la messe dans une église voisine, et, le reste de la journée, il s'occupait du ménage où était le très humble valet de madame.

Dès que cet abbé se vit seul avec moi, il me pria sans façon de dire qu'il m'avait payé les trois cents livres de Milan, somme que coûtaient les deux pièces de taffetas, lorsque madame me demanderait si je les avais reçues.

« Peste! monsieur l'abbé, lui répondis-je en riant, vous faites là un acte bien opposé à votre ministère! Comment, vous me conseillez de mentir? Non, monsieur; si madame me fait cette impertinente interrogation, je lui répondrai la vérité, et cela m'amusera.

— Elle vous la fera, j'en suis sûr, et vous serez cause qu'elle me maltraitera.

— Il n'y aura pas grand mal, l'abbé, si elle a raison.

— Mais malheureusement ce sera à tort.

— Eh bien! allez lui dire que je lui en fais présent et

qu'au cas où elle ne veuille pas les agréer, je ne suis pas pressé pour le payement.

— Je vois, monsieur, que vous ne connaissez pas cette dame et que vous n'êtes pas au fait des affaires de la maison. Je vais parler à son mari. »

Un quart d'heure après, le comte vint d'un air triste me dire qu'il me devait beaucoup d'argent qu'il espérait pouvoir me remettre dans le courant du carême, et qu'il me priait d'y ajouter le montant des deux pièces de taffetas. Je lui répondis en l'embrassant qu'il n'avait qu'à les compter lui-même, étant dans l'habitude de ne jamais écrire les sommes que j'étais trop heureux de pouvoir débourser pour obliger mes amis. Si madame me demande si j'ai reçu l'argent en question, soyez sûr que je lui dirai que vous m'avez satisfait. Il sortit en versant des larmes de joie et de reconnaissance, tandis que je croyais lui en devoir du plaisir que j'avais à lui rendre service ; car il le méritait et je l'aimais.

En attendant l'heure du dîner, sachant que Mme la comtesse n'était pas visible, je me mis à écrire sur une petite table, tandis que Clairmont étala sur deux chaises plusieurs de mes habits, des mantelets pour femmes et une superbe robe de gros de Tours ponceau, richement garnie de martre-zibeline, laquelle avait été primitivement destinée à la malheureuse Corticelli. Je l'aurais donnée à Agathe, si j'avais continué de vivre avec elle, et j'aurais mal fait ; car une robe aussi magnifique ne pouvait convenir qu'à une femme de condition.

A une heure, je reçus de nouveau la visite du comte, qui m'annonça que sa femme venait me présenter le meilleur ami de la maison. C'était le marquis de Triulzi, homme à peu près de mon âge, grand, bien fait, un peu louche, à manières aisées et ayant tout l'air d'un seigneur. Il me dit qu'en même temps qu'il venait pour

avoir l'honneur de faire ma connaissance, il venait aussi pour avoir le plaisir de prendre un air de feu, car, ajouta-t-il, il n'y a qu'une cheminée dans toute la maison, et c'est chez vous.

Toutes les chaises étant embarrassées, le marquis attira la comtesse et l'assit sur ses genoux comme une poupée ; mais elle, rougissant, se défendit et de force finit par se débarrasser. Le marquis partant d'un éclat de rire en voyant la comtesse embarrassée, elle lui dit :

« Est-il possible que, tout vieux que vous êtes, vous n'ayez pas encore appris à respecter une femme comme moi ?

— En vérité, comtesse, lui répliqua le marquis, c'est beaucoup vous respecter que de ne pas vouloir vous laisser debout quand je suis assis. »

En attendant que Clairmont débarrassât les chaises, le marquis se mit à observer les mantelets et la belle robe, puis il me demanda si j'attendais quelque femme.

« Non, lui dis-je, mais j'espère trouver à Milan celle qui sera digne de ces présents. »

Puis j'ajoutai :

— J'ai connu à Venise le prince Triulzi. J'imagine qu'il est de votre famille ?

— Il le dit et cela se peut ; mais je ne crois pas être de la sienne. »

Ce bon mot me fit sentir que je ne devais plus faire mention de ce prince.

« Vous devriez rester à dîner, marquis, lui dit le comte A. B., et comme vous n'aimez à manger que les mets préparés par votre cuisinier, envoyez chercher votre dîner. Le marquis y consentit et nous fîmes bonne chère. La table fut couverte de beau linge et de belle vaisselle ; les bouteilles étaient coiffées et nombreuses, et les valets lestes et bien vêtus. Cela me suffit pour juger sur quel

pied le marquis était dans la maison. Ce seigneur fit avec esprit et gaieté tous les frais de la conversation, et la comtesse n'était pas épargnée dans ses plaisanteries ; aussi n'était-elle occupée qu'à lui reprocher la familiarité avec laquelle il la traitait. Cependant le marquis n'avait point l'intention de l'humilier, car il l'aimait ; mais il voulait la corriger de sa hauteur fort déplacée. Quand il la voyait près d'éclater, il la calmait en lui disant que dans tout Milan il n'y avait pas un homme qui lui fût plus dévoué que lui, qui respectât davantage ses charmes et sa naissance.

Après dîner on annonça un tailleur qui venait prendre à madame la mesure du domino qui devait être fait pour le bal du surlendemain. Le marquis louant les couleurs et la beauté des étoffes, la comtesse lui dit que c'était moi qui les lui avais apportées de Turin, et à ce sujet elle me demanda si on m'avait donné mon argent.

« Votre époux a fait l'affaire, madame, lui dis-je ; mais vous m'avez donné une leçon que je n'oublierai pas.

— Quelle leçon ? me dit le marquis.

— J'avais espéré que madame m'aurait jugé digne de lui faire ce faible présent.

— Et elle l'a refusé ? Ah ! ah ! ah ! c'est ridicule.

— Cela ne devrait pas vous faire rire, dit la comtesse, mais vous riez de tout. »

Pendant que le tailleur lui prenait mesure, étant en corset et montrant sa belle gorge, elle se plaignit du froid. Le marquis, pour la réchauffer, y mit ses mains dessus de l'air le plus naturel et comme accoutumé à ces sortes de familiarités. Mais l'Espagnole, que ma présence sans doute rendait honteuse, se mit en fureur et l'apostropha d'une manière affreuse ; mais le marquis reçut cette bordée d'injures en riant et comme un homme certain de dissiper l'orage à volonté. C'en était trop

pour ne pas savoir à quoi m'en tenir sur leurs rapports.

Nous restâmes ensemble jusqu'au soir. Le marquis mena la comtesse à l'Opéra, et moi je montai dans ma chambre avec le comte, jusqu'à ce que ma voiture fût prête pour nous y mener aussi. L'opéra était commencé quand nous y arrivâmes, et la première personne qui frappa mes regards sur la scène fut ma chère Thérèse Palesi que j'avais laissée à Florence. Cette rencontre me fut agréable, et je prévis que nous renouvellerions nos doux tête-à-tête pendant notre séjour. Je fus assez discret pour ne parler au comte ni des charmes de sa femme, ni des affaires de sa maison. Je voyais la place prise, et l'humeur capricieuse de la belle m'empêchait d'en devenir amoureux. Après le second acte, nous passâmes à la redoute, où je vis cinq ou six banques de pharaon ; j'y jouai et après avoir perdu une centaine de ducats, comme pour payer ma bienvenue, je quittai.

Pendant le souper, la comtesse parut moins intraitable ; elle me fit un compliment de condoléance sur ma perte, et je lui répondis que je me félicitais d'avoir perdu, puisque cela me valait un compliment de sa part.

Le lendemain, dès que j'eus sonné, Clairmont m'annonça une femme qui désirait me parler.

« Est-elle jeune ?

— Jeune et belle, monsieur.

— A merveille ; fais-la entrer. »

Je vois une fille simplement mise, qui me rappelle Lia, belle comme elle, grande et bien faite, mais avec moins de prétentions que la juive ; car elle ne venait s'offrir que pour avoir soin de mon linge et de mes dentelles. J'en fus épris. Je prenais mon chocolat que Clairmont venait de m'apporter. J'invitai cette belle fille à s'asseoir sur mon lit, mais elle me répondit modeste-

ment qu'elle ne voulait pas me gêner et qu'elle reviendrait dès que je serais levé.

« Demeurez-vous loin, mademoiselle?

— Je loge dans cette maison, au rez-de-chaussée.

— Êtes-vous seule?

— Non, monsieur; j'ai mon père et ma mère.

— Et comment vous appelez-vous?

— Zénobie.

— Votre nom est joli comme vous. Voulez-vous me donner votre main à baiser?

— Non, monsieur, me dit-elle en riant, car ma main est engagée?

— Vous êtes fiancée?

— Oui, à un tailleur, qui m'épousera avant la fin du carnaval.

— Est-il beau et riche, votre fiancé?

— Il n'est ni riche ni beau.

— Et pourquoi l'épousez-vous donc?

— Pour être maîtresse chez moi.

— Je vous approuve, et je vous offre mon amitié. Allez vite me chercher votre tailleur; je veux lui donner de l'ouvrage. »

Aussitôt qu'elle fut sortie, je me levai, et j'ordonnai à Clairmont de mettre mon linge sur une table. J'étais à peine habillé lorsque Zénobie entra avec son tailleur. Je fus frappé du contraste, c'était un petit homme rabougri, dont l'ensemble excitait à rire.

« Eh bien, monsieur le tailleur, vous allez épouser cette charmante fille?

— Oui, monseigneur. Les publications sont déjà faites.

— Vous êtes né coiffé pour avoir tant de bonheur. Quand l'épousez-vous?

— Dans dix à douze jours.

— Pourquoi pas demain?

— Vous êtes bien pressé, *illustrissimo*.

— A votre place, dis-je en riant, je le serais beaucoup. Vous allez me faire un domino pour le bal de demain.

— Volontiers, monseigneur, mais Votre Excellence me donnera le taffetas, car il n'y a pas dans tout Milan un marchand qui voulût me faire crédit, et je ne suis pas assez riche pour faire une pareille avance.

— Quand vous serez marié, vous aurez de l'argent et du crédit ; en attendant, voilà dix sequins. »

Il partit tout heureux d'une si bonne aubaine.

Après avoir donné à Zénobie des dentelles à mettre à neuf, je lui demandai si elle espérait que son mari ne serait point jaloux.

« Il n'est ni jaloux ni amoureux, me dit-elle ; il ne m'épouse que parce que je gagne plus que lui.

— Telle que la nature vous a faite, vous auriez pu aspirer à une meilleure fortune.

— J'ai vingt-deux ans et j'ai assez attendu. Je suis fatiguée de mon état de fille. D'ailleurs, si mon tailleur n'est pas beau, il a de l'esprit, et cela vaut peut-être mieux que de belles formes.

— Vous en montrez beaucoup vous-même. Mais pourquoi diffère-t-il de vous épouser?

— Parce qu'il est sans argent et qu'à cause de ses parents, il veut faire une belle noce. A vous dire la vérité, cela me fait plaisir.

— Je vous approuve encore, mais je ne conçois pas votre préjugé de refuser votre main à baiser à un honnêt homme qui vous la demande.

— C'était une finesse de ma part, pour vous faire savoir que je me marie. Du reste, je suis sans sot préjugé.

— A la bonne heure. Je vous estime bien davantage

maintenant. Dites à votre futur que s'il veut me prendre pour parrain de la noce, j'en ferai tous les frais.

— Tout de bon?

— Oui, tout de bon. Je lui donnerai vingt-cinq sequins, mais à condition que tous seront dépensés pour la noce.

— Vingt-cinq sequins! cela fera parler; mais nous nous en moquerons. Je vous donnerai la réponse demain.

— Et un baiser de cœur dans ce moment?

— Bien volontiers. »

Zénobie partit toute joyeuse, et je sortis pour aller faire la connaissance de mon banquier, et pour aller voir ma chère Thérèse. En arrivant chez cette femme charmante que j'ai toujours tendrement aimée, sa jolie femme de chambre, m'ayant reconnu, me prit par la main et me conduisit au lit de sa maîtresse qui allait se lever. Elle me reçut avec cette tendre émotion qui prive de la parole, et qui ne laisse de force que pour s'embrasser.

Après nos mutuels transports, Thérèse me dit que depuis six mois elle ne vivait plus avec son mari, qui lui était devenu insupportable, et que pour s'en débarrasser, elle lui faisait une pension au moyen de laquelle il vivait à Rome.

« Où est Cesarino? lui dis-je.

— Il est ici en pension, mon cher ami, et tu le verras quand tu voudras.

— Es-tu heureuse?

— Très heureuse. On dit que j'ai un amant, mais c'est faux, et tu pourras venir me voir en toute liberté quand cela te fera plaisir. »

Nous passâmes deux heures délicieuses à nous conter nos aventures depuis notre dernière rencontre ; puis, la trouvant fraîche et belle comme au temps de nos pre-

mières amours, je lui demandai si elle avait fait vœu de rester fidèle à son mari.

« A Florence, me dit-elle, j'en étais encore amoureuse; mais ici, si je te plais encore, nous pourrons renouer et vivre ensemble jusqu'à la mort.

— Je puis, ma chère Thérèse, te prouver de suite que tu n'as rien perdu dans mon cœur. »

Elle ne me répondit qu'en se livrant à toutes mes caresses.

Après l'action et le repos, je la quittai amoureux comme je l'étais dix-huit ans plus tôt; mais mon ardeur trouva trop de diversions pour pouvoir durer longtemps.

La comtesse A. B. commençait à prendre un ton plus doux.

« Je sais, me dit-elle avec un air de satisfaction, où vous avez passé deux heures, mais si vous aimez cette personne, il faut que vous cessiez de la voir, car son amoureux la quitterait.

— S'il la quittait, madame, je prendrais sa place.

— Vous faites bien de vous divertir en cherchant des femmes qui sachent mériter vos présents. Je sais que vous ne leur en faites qu'après avoir reçu des marques évidentes de leur tendresse.

— C'est mon principe, madame.

— C'est le vrai moyen de n'être jamais dupe. L'amant de la personne à laquelle vous avez fait une visite a eu une de nos dames qu'il a mise fort à son aise, mais que nous méprisons.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Ne trouvez-vous pas qu'elle s'est mésalliée? Greppi est un homme de rien, quant à sa naissance. »

Sans m'étonner au nom de Greppi, je lui répondis qu'un homme n'avait pas besoin d'être de condition pour être un amant excellent, qu'il ne fallait pour cela qu'un

beau physique et de l'or, et que les femmes qui pour cela méprisaient une de leurs pareilles étaient des ridicules pétries d'orgueil ou rongées d'envie, et que j'étais persuadé que si elles trouvaient des Greppi, toutes seraient heureuses de se mésallier.

Elle allait sans doute me répondre avec aigreur, car je l'avais vivement piquée; mais elle en fut empêchée par l'arrivée du marquis Triulzi, avec lequel elle sortit, et moi je suivis son mari dans une maison où nous trouvâmes un homme avec une centaine de sequins devant lui et qui avec cette petite somme taillait une banque de pharaon.

Je pris un livret et je jouai à petit jeu pour imiter les autres. Après avoir perdu vingt ducats, je quittai.

En allant à l'Opéra, mon pauvre comte me dit que j'étais la cause qu'il avait perdu dix ducats sur parole, et qu'il ne savait comment faire pour les payer le lendemain. Il me faisait pitié, et je les lui donnai sans lui faire la moindre observation, car la misère m'a toujours imposé du respect. Étant allé à l'Opéra, je perdis encore deux cents ducats à la même banque où j'en avais perdu cent le jour auparavant. Je riais de l'affliction de mon pauvre comte qui ne savait pas que j'avais cent mille francs chez ce Greppi que son orgueilleuse de femme trouvait être un homme de rien. Il ne savait pas non plus que je possédais pour plus de cent mille francs de bijoux.

La comtesse, qui m'avait vu perdre, crut pouvoir me demander si je voulais vendre ma belle robe de martre.

« On dit qu'elle vaut mille sequins.

— C'est vrai, madame, mais je vendrais tout avant de toucher aux effets que j'ai voués à votre beau sexe.

— Le marquis Triulzi en aurait grande envie pour en faire présent à quelqu'un.

— Je suis véritablement fâché, madame, de ne pas pouvoir la lui vendre. »

Elle ne me dit plus rien, mais je vis à son air que mon refus la contrariait beaucoup.

En sortant de l'Opéra, je rencontrai Thérèse qui allait entrer dans sa chaise à porteurs. Je quitte le comte pour aller lui dire que j'étais sûr qu'elle allait souper avec son ami. Elle s'approcha de mon oreille et me dit qu'elle allait souper seule, ou avec moi, si j'avais le courage d'y aller. Je l'étonnai agréablement en acceptant.

« On t'attendra, » me dit-elle.

J'invitai le comte à se servir de ma voiture, je pris une chaise et j'arrivai chez Thérèse au moment où elle entrait.

Quelle heureuse soirée! Nous rîmes de tout notre cœur en nous communiquant nos pensées.

« Je sais, me dit-elle, que tu es amoureux de la comtesse A. B., et j'étais certaine que tu n'oserais pas venir souper avec moi.

— Et moi, ma chère, sachant que Greppi est ton amant, j'ai cru t'embarrasser en acceptant ton invitation.

— Greppi est mon ami, et s'il m'aime autrement que d'amitié, je le plains; car jusqu'à présent il n'a pas trouvé le secret de me séduire.

— Crois-tu qu'il puisse le trouver?

— Difficilement, car je suis riche.

— Mais Greppi est encore plus riche que toi.

— Oui, mais je doute qu'il m'aime plus que son argent.

— Je t'entends, femme admirable, tu le rendras heureux s'il a assez d'amour pour se ruiner.

— Tu as deviné, mais cela n'arrivera pas. En attendant, mon cher ami, nous voilà ensemble après un di-

vorce de près de vingt ans. Tu me trouveras la même, j'en suis sûre.

— C'est un privilège que la nature n'a accordé qu'à ton sexe. Tu me trouveras différent, et mon cœur qui seul n'a pas changé, en gémira, mais tu feras des miracles. »

C'était là une galanterie, car pour des miracles, elle n'en fit pas. Après un souper succulent, nous passâmes deux heures dans les plus douces fureurs ; mais ensuite Morphée s'empara de nos sens. A notre réveil, nous renouvelâmes avec succès nos tendres ébats, et je ne la quittai qu'après lui avoir donné un bon jour égal en vigueur au bon soir qui nous avait procuré quatre ou cinq heures de sommeil.

En rentrant chez moi, j'y trouvai la belle Zénobie qui me dit que son tailleur était prêt à l'épouser le dimanche suivant, si mon offre n'était pas un pur badinage.

« Pour te convaincre du contraire, ma belle amie, voici vingt-cinq sequins. »

Pleine de reconnaissance, elle se laissa tomber dans mes bras, et je dévorai de mes baisers de feu sa bouche et sa superbe gorge. Thérèse m'avait épuisé, aussi je ne cherchai pas à pousser plus loin la plaisanterie ; mais elle dut attribuer ma retenue à ma porte ouverte. Une longue toilette me remit en air de fraîcheur, et pour réparer mes forces, je fis une longue promenade en voiture découverte.

A mon retour, je trouvai chez le comte le marquis Triulzi, qui, à son ordinaire, faisait endêver la comtesse. C'était lui qui fournissait la table ce jour-là ; aussi le dîner fut-il gai et succulent.

Le discours étant tombé sur ma robe, la comtesse, en vraie étourdie, lui dit que je l'avais destinée à la dame qui me rendrait amoureux et heureux.

A ce propos, le marquis me dit, avec une politesse exquise, que je méritais des faveurs à meilleur marché.

« Il y apparence, me dit la comtesse, que vous en ferez présent à la personne chez laquelle vous avez passé la nuit.

— Impossible, madame, car j'ai passé la nuit à jouer. »

Dans ce moment Clairmont vint me prévenir qu'il y avait un officier qui désirait me parler. Je sors et je vois un beau garçon qui, pour premier compliment, m'embrassa. Je le reconnus pour Barbaro, fils d'un noble Vénitien et frère de la belle et célèbre Mme Gritti Sgombro, dont j'ai parlé il y a dix ans, et dont l'époux malheureux mourut à la citadelle de Cattaro, où il avait été enfermé comme prisonnier d'État. Mon jeune compatriote était aussi en disgrâce auprès de nos despotes inquisiteurs d'État. Nous étions bons amis à Venise l'année avant ma détention; mais je n'en avais plus entendu parler.

Barbaro me conta d'abord les principaux accidents de sa vie assez aventureuse, et me dit qu'il se trouvait alors au service du duc de Modène, gouverneur de Milan.

« Je vous ai vu jouer malheureusement à la banque de Canano, ajouta-t-il, et le souvenir de notre ancienne amitié m'a engagé à venir vous proposer un moyen sûr de gagner beaucoup d'argent. Pour cela il faut que vous me permettiez de vous présenter à une société composée de beaucoup de jeunes gens riches qui aiment le jeu et qui ne peuvent que perdre.

— Où est cette société ?

— Dans une maison très comme il faut. Si vous consentez à ma proposition, je taillerai moi-même, et je suis sûr de gagner. Je n'ai besoin de vous que pour fournir

les fonds de la banque, dans laquelle vous ne m'accorderez que le quart du gain.

— Je devine que vous tenez bien les cartes.

— Vous ne vous trompez pas. »

C'était me dire qu'il filait avec adresse, ou, en d'autres mots, qu'il corrigeait adroitement la fortune. Il finit par me dire que je trouverais dans cette maison des objets dignes de mes attentions.

« Mon cher compatriote, je me déciderai à ce que vous me proposez quand j'aurai vu la compagnie à laquelle vous voulez me présenter.

— Voulez-vous vous trouver demain à trois heures au café du théâtre ?

— Volontiers, mais j'espère avoir l'honneur de vous voir cette nuit au bal. »

Le fiancé de Zénobie m'apporta mon domino, la comtesse avait déjà le sien. Le bal ne commençant qu'après l'opéra, j'y allai pour entendre chanter Thérèse. Dans l'entr'acte, ayant encore perdu deux cents sequins, je me retirai pour m'habiller et puis retourner au bal. La comtesse, qui était déjà prête, me dit que si je voulais avoir la complaisance de la conduire au bal et de la ramener dans ma voiture, elle n'enverrait pas chercher celle du marquis Triulzi. Je lui répondis que j'étais tout à son service.

Imaginant que la belle Espagnole ne m'avait donné la préférence que pour me fournir l'occasion de m'émanciper, dès que nous fûmes côte à côte en voiture, je lui dis qu'il ne tenait qu'à elle d'avoir ma robe, et que je ne lui demandais en échange que l'honneur de coucher une nuit avec elle.

« Vous m'insultez cruellement, monsieur, me dit-elle, et cela m'étonne d'autant plus que ce ne saurait être par ignorance.

— Je sais tout, belle comtesse; mais avec de l'esprit, vous pouvez dissimuler l'insulte, me la pardonner même; et, foulant aux pieds un sot préjugé, gagner ma robe et me rendre heureux pendant une nuit tout entière.

— On peut faire tout cela quand on aime ; mais convenez que votre style grossier est bien plus fait pour vous faire haïr que pour vous faire aimer.

— J'ai adopté ce style parce que je n'aime pas à faire le pied de grue ; les longueurs me dessèchent. Avouez, à votre tour, aimable comtesse, que vous seriez bien aise de me voir amoureux et timide.

— Cela me serait égal, car, tel que vous êtes, je sens que je ne pourrais jamais vous aimer.

— Nous sommes très d'accord sur ce point, car je ne vous aime pas plus que vous ne m'aimez.

— Bravo ! cependant vous dépenseriez mille sequins pour passer une nuit avec moi ?

— Ce n'est pas pour le plaisir ; car je ne voudrais coucher avec vous que pour vous humilier et mortifier votre orgueil insupportable et si mal placé. »

Dieu sait ce que la fière Espagnole m'aurait répondu, si la voiture ne se fût arrêtée en ce moment à la porte du théâtre. Nous nous séparâmes, et après m'être ennuyé à courir dans la foule, je montai à la salle de la redoute, espérant me refaire de mes pertes des jours précédents. J'avais sur moi plus de cinq cents sequins. J'étais bien en fonds, mais en y allant de ce train-là je courais vers le précipice. Je m'assis à la banque de Canano, et voyant que je n'étais connu que de mon pauvre comte, qui me suivait à la piste, j'augurai bien de ma soirée. Ne pontant que sur une carte, je passai quatre heures sans pouvoir perdre ce que j'avais, ni gagner mille sequins comme je le voulais. Vers la fin, voulant forcer la for-

tune, je me la rendis contraire, et je laissai tout mon or à la banque. Je rentrai dans la salle où la comtesse m'ayant rejoint, nous retournâmes à la maison.

Quand nous fûmes en voiture, elle me dit :

« Je vous ai vu perdre un trésor, et j'en suis bien aise. Le marquis vous donnera mille sequins de votre robe, et cette somme vous portera bonheur.

— Et à vous aussi, car vous aurez ma robe ?

— Cela peut être.

— Madame, vous ne l'aurez jamais par ce moyen-là, et vous connaissez l'autre. Sachez que je méprise mille sequins.

— Et moi vos présents et votre personne.

— Libre à vous, et libre à moi de vous rendre la pareille. »

Ce fut avec ces douceurs que nous arrivâmes à la maison. En entrant dans ma chambre, j'y trouvai le comte avec une mine allongée qui annonçait l'envie de me plaindre ; mais il ne l'osait pas. Ma bonne humeur lui donna du courage, et il me dit :

« Vous pouvez avoir mille sequins de Triulzi ; cela vous refera.

— Pour ma robe, n'est-ce pas ?

— Oui.

— J'aimerais mieux en faire présent à votre femme ; mais elle m'a dit qu'elle la mépriserait, si elle la recevait de mes mains.

— Cela m'étonne, car elle en est folle. Je ne sais pas comment vous avez blessé son humeur altière. Vendez-la, croyez-moi, prenez mille sequins.

— Je vous répondrai demain. »

Après avoir dormi quatre ou cinq heures, je m'habillai en redingote pour aller chez Greppi, car je n'avais plus d'argent. Je pris mille sequins, en le priant de ne faire

connaître mes affaires à personne. Il me répondit que mes affaires étaient les siennes et que je pouvais compter sur le secret. Il me fit compliment sur le cas que Mme Palesi faisait de moi, et me dit qu'il espérait que nous souperions ensemble avec elle.

« Cette partie, lui dis-je, me fera beaucoup de plaisir. »

En sortant de chez lui, j'allai faire une visite à Thérèse; mais, comme elle avait du monde, je n'y restai que peu d'instants. Je fus bien aise de m'apercevoir qu'elle ne savait rien ni de mes pertes ni de mes affaires. Elle me dit que Greppi désirait que nous soupassions chez elle, et qu'elle m'avertirait du jour. En rentrant chez moi, je trouvai le comte établi près de mon feu.

« Ma femme est furieuse contre vous, me dit-il, et elle ne veut pas m'en dire la raison.

— La raison, mon cher comte, est que je ne veux pas qu'elle tienne la robe d'un autre que de moi. Elle m'a dit qu'elle la mépriserait si je lui en faisais don ; y a-t-il là de quoi être furieuse ?

— Ou c'est folie, ou je n'y comprends rien. Mais faites, je vous prie, attention à ce que je vous dis. Vous méprisez mille sequins, et je vous fais mon compliment. Si vous êtes en état de mépriser une somme qui me rendrait heureux, sacrifiez à l'amitié une vanité mal entendue, je crois; prenez du marquis les mille sequins que vous me prêterez, et souffrez que ma femme ait la robe, car il est certain qu'il la lui donnera. »

Cette proposition me fit partir d'un éclat de rire, car certes il y avait de quoi exciter l'hilarité d'un hypocondriaque, et je n'étais rien moins que cela. Cependant je repris mon sérieux en voyant le pauvre comte tout rouge de honte. Je l'embrassai affectueusement pour le tranquilliser, mais ensuite j'eus la barbarie de lui dire :

« Je veux bien, sans la moindre vanité, me prêter à

cet arrangement. Je vendrai la robe au marquis quand vous voudrez, mais je ne vous prêterai pas les mille sequins ; je vous en ferai présent dans la personne de votre femme, tête à tête ; mais, en les recevant, il faut, non seulement qu'elle soit bonne et complaisante, mais encore douce comme un mouton. Voyez, mon cher comte, à arranger cela ; c'est mon dernier mot.

— Je verrai, » me dit le pauvre mari.

Puis il sortit.

Barbaro avait été exact ; il m'attendait au rendez-vous. Je le fis monter dans ma voiture, et il me mena à une maison au bout de Milan. Nous montâmes au premier, et là il me présenta d'abord à un beau vieillard et à une dame d'une figure très respectable, puis à deux cousines charmantes. Il m'annonça comme un Vénitien qui, comme lui, avait le malheur d'être dans la disgrâce des inquisiteurs d'État ; mais il ajouta qu'étant riche et garçon, je pouvais me moquer des bonnes grâces de Leurs Seigneuries.

Il m'annonça pour riche, et j'en avais l'air. Mon luxe était éblouissant. Mes bagues, mes tabatières, mes chaînes de montre en brillants, ma croix de diamants et de rubis que je portais en sautoir à un large ruban ponceau, tout cela me donnait l'air d'un personnage important. Cette croix était l'ordre de l'éperon que j'avais reçu du pape ; mais, comme j'avais eu soin d'en faire ôter l'éperon, on ne devinait pas, et cela flattait mon amour-propre. Ceux qui étaient curieux n'osaient pas s'informer à moi-même; car on ne demande pas plus à un cavalier : Quel est cet ordre? qu'on ne dit à une dame : Quel âge avez-vous ? Je cessai de porter cette sotte croix en 1765, lorsque, me trouvant à Varsovie, le prince palatin de Russie me dit tête à tête que je ferais bien de me défaire de cette drogue.

« Elle ne vous sert, me dit-il, que pour éblouir les sots, et ici vous n'aurez pas besoin d'avoir affaire à eux. »

Je suivis son conseil, car c'était une tête profonde. Ce fut lui cependant qui ôta la première pierre du piédestal qui soutenait le royaume de Pologne. Il le précipita par les mêmes moyens qu'il employa pour le rendre plus grand.

Le vieillard auquel Barbaro me présenta était un marquis. Il me dit qu'il connaissait Venise, et que, n'étant pas de l'ordre des patriciens, je ne pouvais vivre que plus heureux dans les pays étrangers. Il m'offrit sa maison et tous les services qui pouvaient dépendre de lui.

Les deux jeunes marquises m'avaient enchanté ; c'étaient deux beautés parfaites qui tenaient de l'idéal. Il me tardait de pouvoir m'informer d'elles à quelqu'un qui les connût de près ; car je n'avais pas de confiance dans Barbaro.

Une demi-heure après, les visites commencèrent à venir à pied et en voiture. Plusieurs jeunes demoiselles fort jolies, bien parées ; des jeunes gens bien mis et tous empressés à l'envi à faire leur cour aux deux cousines, selon celle à laquelle l'amour ou la politesse les forçait à donner la préférence. Nous étions une vingtaine de personnes en tout. On se mit autour d'une grande table et on commença à jouer à un jeu appelé la banqueroute. Après m'être amusé deux heures à perdre quelques sequins, je sortis avec Barbaro, et nous allâmes à l'Opéra.

« Les deux jeunes marquises, dis-je à mon compatriote, me semblent être deux anges incarnés. Je leur offrirai mes hommages, et en peu de jours je verrai si elles sont à ma portée. Quant au jeu, je vous prêterai

deux cents sequins, mais je ne veux pas les perdre ; ainsi il faut que vous me les cautionniez dans les formes les plus légales.

— J'y consens de bon cœur, bien certain de vous les rendre avec un fort intérêt.

— Je veux au reste qu'au lieu de vingt-cinq pour cent sur le bénéfice, vous partagiez par moitié ; mais j'y mets pour condition que personne ne pourra soupçonner que je suis pour quelque chose dans le jeu ; car si je m'aperçois du moindre soupçon, je ponterai fort et pour mon propre compte.

— Vous pouvez être d'autant plus sûr de ma discrétion, que je suis intéressé à ce qu'on croie que les fonds de la banque m'appartiennent.

— Je vous entends. Venez donc demain matin de bonne heure, apportez-moi des gages acceptables, et je vous donnerai l'argent. »

Il m'embrassa dans la joie de son cœur.

L'image des deux belles marquises me trottait dans la tête, et je pensais à m'aller informer d'elles auprès de Greppi, lorsque j'aperçus Triulzi au parterre de l'Opéra. M'ayant aperçu en même temps et me voyant seul, il s'approcha de moi, en me disant d'un air gai qu'il était sûr que j'avais mal dîné, et que je lui ferais plaisir en allant dîner chez lui tous les jours.

« Vous me faites rougir, monsieur le marquis, de ne vous avoir point encore rendu mes devoirs chez vous.

— Il n'y a pas de devoirs entre bons vivants qui apprécient le monde ce qu'il vaut.

— Sous ce rapport, nous sommes à l'unisson.

— A propos, j'ai appris que vous vous êtes déterminé à me céder la robe ; je vous en suis très reconnaissant, et je vous en donnerai quand vous voudrez les quinze mille livres qu'elle vaut

— Vous pourrez la faire prendre demain matin. »

Là-dessus il me conta brièvement plusieurs petites anecdotes relatives à des dames que nous voyions aux premières loges, et dont je m'étais montré curieux. Saisissant cette veine :

« J'ai vu dans une église, lui dis-je, deux jeunes beautés dans toutes les formes. Une personne qui était a mon côté m'a dit qu'elles sont cousines et qu'elles s'appellent les marquises Q. et F. ; les connaissez-vous ? J'en suis fort curieux.

— Je les connais ; elles sont charmantes. Il n'est pas difficile d'être admis auprès d'elles, et je crois qu'elles sont sages, car jusqu'ici rien n'a circulé sur leur compte. Je sais cependant que Mlle F. a un amant, mais c'est dans le plus grand secret, car c'est le fils unique d'une de nos premières familles. Malheureusement ces jeunes personnes ne sont pas riches ; cependant, comme elles ont beaucoup d'esprit, à ce qu'on m'a assuré, elles peuvent aspirer à de bons partis. Si vous en êtes curieux, je vous procurerai quelqu'un qui vous introduira chez elles.

— Je ne suis pas encore bien déterminé, car il est possible que je les oublie facilement, ne les ayant qu'entrevues. Au reste, je vous remercie infiniment de vos offres obligeantes. »

Après le ballet, je montai à la redoute, et j'entendis trois ou quatre *Le voilà*. Le banquier me fit une révérence de tête et m'offrit une place auprès de lui. Je m'assis et au lieu d'un livret, il me donna un jeu de cartes. Je pontai, et cela avec un malheur si constant, qu'en moins d'une heure je perdis sept cents sequins. J'aurais probablement perdu le reste, si Canano, obligé de se lever, n'avait remis les cartes à un homme dont la figure me déplut. Je me levai, et rentré chez moi, je me

couchai à l'instant, afin de n'être pas obligé de dissimuler ma mauvaise humeur.

Le lendemain matin Barbaro vint prendre les deux cents sequins que je lui avais promis. Il me garantit le payement de cette somme en me donnant le droit de séquestrer ses appointements jusqu'à l'acquit complet de sa dette. Je ne crois pas qu'en cas de malheur j'eusse pu me résoudre à exercer mes droits, mais j'avais voulu lui imposer un frein. En sortant, je passai chez Greppi, où je pris deux mille sequins en or.

En rentrant au logis, je trouvai le comte avec un domestique du marquis Triulzi, qui me remit un billet dans lequel son maître me priait de lui envoyer la robe, ce que je fis dans l'instant.

« Le marquis dînera avec nous, me dit le comte, et sans doute il vous portera le montant de ce beau bijou.

— Vous trouvez donc que c'est un bijou? lui dis-je.

— Oui, et digne d'une reine.

— Je voudrais, mon cher comte, que ce bijou eût la vertu de vous donner une couronne; cette coiffure en vaudrait bien une autre. »

Le pauvre diable comprit l'allusion, et comme je l'aimais, je me reprochai de l'avoir humilié sans intention; mais je m'étais abandonné sans réflexion au plaisir de lâcher un bon mot. Je me hâtai d'effacer l'impression douloureuse que j'avais pu lui causer, en lui disant qu'aussitôt que le marquis m'aurait payé, je m'empresserais de porter l'argent à la comtesse.

« Je lui ai parlé, me répondit le comte, et votre proposition l'a fait rire; mais je suis sûr qu'elle se décidera quand elle se verra en possession de la robe. »

C'était un vendredi. Le marquis envoya un superbe dîner en poissons, et bientôt il arriva lui-même avec la robe dans

un panier. Le présent en fut fait dans toutes les formes à l'orgueilleuse Espagnole, qui s'évertua en remerciements, que le donneur reçut en riant et comme un homme accoutumé à ces sortes de choses ; mais il finit par lui dire, ce qui n'était pas flatteur, que si elle était sage, elle la vendrait, parce que tout le monde, sachant qu'elle n'était pas riche, la blâmerait de la porter. Mais le conseil ne fut pas trouvé bon, car elle lui dit mille injures, et entre autres qu'il fallait qu'il fût un grand fou, puisque, jugeant que la robe ne lui convenait pas, il était assez malavisé que de lui en faire présent.

Ils en étaient au fort de la dispute quand la marquise de Menafoglio se fit annoncer. Dès qu'elle fut entrée, la robe qui était étalée sur une table attira ses regards, et, la trouvant superbe, elle me dit :

« Voilà une robe que j'acheterais volontiers.

— Je ne l'ai pas achetée pour la revendre, dit la comtesse avec aigreur.

— Pardon, madame, dit la marquise, je l'ai crue à vendre, et je suis fâchée de m'être trompée. »

Le marquis, qui n'aimait pas à dissimuler, se mit à rire, et la comtesse, sentant qu'elle allait se donner un ridicule, se contint, et la conversation changea d'objet. Mais après le départ de la marquise, l'Espagnole donna un libre cours à sa colère en prodiguant au marquis les injures et les reproches de ce qu'il avait ri. Comme le marquis ne répondait à ses invectives que par des mots piquants revêtus des formes d'une politesse exquise, la comtesse finit par dire qu'étant fatiguée elle allait se coucher.

Quand elle fut sortie, le marquis me remit les quinze mille livres, en me disant qu'elles me porteraient bonheur à la banque de Canano, qui, ajouta-t-il, m'aimait beaucoup, et qui l'avait prié de me mener à dîner chez

lui, ne pouvant pas me donner à souper, vu qu'il était obligé de passer les nuits à la redoute.

« Je vous serai obligé, monsieur le marquis, de dire à Canano que je dînerai avec lui quand il voudra, excepté après-demain, car je suis engagé à une noce, au casino des Pommes.

— Je vous félicite, me dirent le comte et le marquis; ce sera sans doute fort agréable.

— Je n'en doute pas, et pour mon compte je m'attends à y trouver du plaisir.

— Ne pourrions-nous pas en être?

— Le désirez-vous tout de bon?

— Tout de bon.

— Eh bien! je m'engage à vous faire inviter par la belle épousée en personne, mais à condition que la comtesse consente à y venir aussi. Je vous préviens que la société ne sera composée que de braves gens de la basse classe, et que je ne souffrirais pas qu'ils fussent humiliés.

— Je m'engage, dit le marquis, à persuader la comtesse.

— Fort bien, et pour vous rendre la chose plus facile, je vous dirai qu'il s'agit de la noce de la belle Zénobie.

— Bravo! s'écria-t-il; je n'ai plus de doute : la comtesse sera des nôtres. »

Le comte, étant sorti, rentra un instant après avec Zénobie. Le marquis, lui ayant adressé des compliments, l'encouragea à inviter la comtesse, et comme elle paraissait hésiter, il la prit par la main, et la mena dans la chambre de la fière Espagnole. Une demi-heure après, ils rentrèrent en nous annonçant que madame avait daigné accepter.

Quand le marquis fut parti, le comte me dit que, si je

n'avais rien de mieux à faire, je pouvais aller tenir compagnie à sa femme, pendant qu'il irait vaquer à quelques affaires.

« Mon cher, lui dis-je, j'ai les mille sequins dans ma poche, et si je la trouve raisonnable, je suis prêt à les lui laisser.

— Attendez que j'aille lui parler.

— Allez. »

Pendant que le comte était avec sa femme, je passai dans ma chambre, où je déposai l'or que le marquis Triulzi m'avait remis, et je pris les quinze mille livres en billets de banque que j'avais retirés de chez Greppi.

Je venais de refermer ma cassette au moment où Zénobie vint m'apporter mes manchettes. Elle me demanda si je voulais acheter une pièce de belle batiste, et, lui ayant dit que oui, elle sortit et revint l'instant d'après avec des flambeaux et la pièce de batiste.

L'ayant trouvée belle, je l'achetai pour dix-huit sequins, et je lui dis :

« Cette batiste est à toi, ma chère Zénobie, si tu consens à me rendre heureux dans ce moment.

— Je vous aime, me répondit-elle, mais vous me feriez plaisir si vouliez attendre après la noce.

— Non, ma chère amie, je suis extrêmement pressé. De suite ou jamais, car je meurs. Tiens, vois dans quel état je suis.

— Je le vois bien, mais c'est impossible.

— Eh ! pourquoi impossible? Crains-tu que ton futur ne s'aperçoive de quelque chose?

— Oh ! non. Et quand bien même il s'en apercevrait, je le trouverais bien plaisant d'être susceptible, et s'il osait me le dire pour me faire des reproches, il ne m'aurait jamais à sa disposition.

— Fort bien, ma chère, car les restes vaudront encore mieux que lui. Eh bien donc ! viens.

— Mais je crois au moins qu'il faudrait fermer la porte.

— Non, on pourrait entendre la serrure, et on soupçonnerait, Dieu sait quoi. Sois sûre qu'il ne viendra personne. »

Pendant cela je l'avais attirée à moi, et la trouvant douce comme un agneau et amoureuse comme une colombe, le sacrifice fut consommé avec abondance de part et d'autre. Dans l'intervalle qu'exigea le premier élan, je dévorai toutes ses beautés, et amoureux fou, comme je l'avais été cent fois, je lui dis qu'elle était digne de me captiver et qu'elle devait envoyer paître son tailleur pour vivre avec moi. J'eus le bonheur qu'elle ne crut pas mon ardeur éternelle. Après un second assaut dans toute la volupté de deux cœurs passionnés, je fis halte, enchanté et fort étonné que le comte ne fût pas venu interrompre ma jouissance. Je crus qu'il était sorti, et je le dis à Zénobie qui, partageant mon assurance, m'accabla de caresses. Je me mis alors à mon aise, et l'ayant dépouillée de ses importuns vêtements, je me livrai à tous les jeux que l'amour indique pour préparer le réveil des sens, et puis je m'abandonnai pour la troisième fois à tous les transports de l'ardeur amoureuse, faisant adopter à ma belle toutes les postures qu'une longue expérience m'avait rendues familières, et que je savais être les plus propices au complément de la volupté.

Nous fûmes une heure entière à nous donner des témoignages de notre ardeur réciproque ; mais Zénobie, dans la force de l'âge et toute neuve, ne dissimulait point ses fréquentes défaites, tandis que moi, je prolongeais le bonheur pour atteindre un troisième terme.

Au moment où je perdais l'existence pour la troisième fois et que Zénobie me prodiguait la sienne pour la quatorzième, j'entendis la voix du comte. Je le dis à Zénobie qui l'avait entendue comme moi, et, nous étant rajustés à la hâte, je lui comptai dix-huit sequins et elle partit.

Le comte entra un instant après en riant, en me félicitant et me disant qu'il avait tout vu par une fente qu'il me montra, et m'assura qu'il ne s'était point ennuyé.

« J'en suis bien aise, mon cher comte; mais vous serez discret?

— Cela va sans dire.

— Ma femme, me dit-il, sera fort contente que vous lui teniez compagnie. »

Puis il ajouta en riant :

« Et je suis fort content aussi.

— Voilà, lui dis-je, un mari philosophe; mais je crains bien qu'après ce que vous venez de voir, je ne sois un peu maussade auprès de la comtesse.

— Au contraire, un doux souvenir de bonheur vous rendra aimable.

— D'esprit peut-être, mais du reste...

— Vous vous tirerez d'affaire en homme expert.

— Ma voiture est à votre disposition, mon cher comte; servez-vous-en, car je ne sortirai plus aujourd'hui. »

J'entrai doucement chez madame, et, la trouvant dans son lit, je m'informai affectueusement de sa santé.

« Je me porte à merveille, me dit-elle en riant de l'air le plus agréable, mon mari m'a rendu la santé. »

Tout en causant, je m'étais assis sur son lit, et elle n'en avait point témoigné de l'humeur. C'était un bon augure.

« Est-ce que vous ne sortirez plus, me dit-elle? vous êtes en robe de chambre et tout décoiffé.

— Je me suis endormi sur mon lit, et, en me réveillant,

j'ai décidé de vous tenir compagnie, si vous voulez être bonne et douce autant que vous êtes belle.

— Si vous avez de bons procédés à mon égard, vous pouvez être certain de me trouver toujours honnête.

— Et vous m'aimerez?

— Cela dépendra de vous. Vous me sacrifiez ce soir le comte Canano.

— Oui, bien volontiers. Il m'a gagné déjà beaucoup d'or, et je prévois qu'il me gagnera demain quinze mille livres que j'ai ici. Ce sont celles que le marquis Triulzi m'a données pour la robe que vous n'avez pas voulu recevoir de mes mains.

— Vous feriez bien mal d'aller perdre cette jolie somme.

— Vous avez bien raison, et cela n'arrivera pas, si vous êtes complaisante, car je vous les destine. Permettez-moi d'aller fermer votre porte.

— Pourquoi?

— Parce que je me meurs de froid et de désirs, ma belle comtesse, et que je veux me réchauffer sous votre couverture.

— Je ne souffrirai jamais cela.

— Je ne veux point vous faire violence. Adieu, madame; je vais me chauffer devant mon feu, et demain j'irai faire la guerre à la banque de Canano.

— Vous êtes pourtant un vilain homme. Restez, votre conversation m'est agréable. »

Alors, sans plus de propos, je fermai la porte, et la voyant le dos tourné vers moi, je me débarrassai promptement de mes habits et me voilà à côté d'elle. Elle avait pris son parti, et me laissa faire tout ce que je voulus; mais Zénobie m'avait épuisé. Tenant les yeux baissés, elle se laissa mettre dans toutes les positions que peut indiquer le code de la lubricité, tandis que ses deux mains, qu'elle m'avait abandonnées, me magnétisaient dans

tous les sens ; mais rien n'y fit ; mon engourdissement était complet, et la possession de tous ses charmes fut impuissante pour donner de l'activité à l'instrument sans lequel l'opération était impossible.

Sans doute la fine Espagnole sentait vivement l'affront que ma faiblesse faisait à ses beautés ; sans doute je trompais cruellement les désirs que mes attouchements faisaient naître, peut-être malgré elle, car plus d'une fois je sentis mes doigts inondés d'une liqueur qui témoignait évidemment qu'elle n'était point passive ; mais elle avait la force de dissimuler en faisant semblant de dormir. Piqué de voir qu'elle pouvait feindre à ce point l'insensibilité, je m'attachai à sa tête, mais ses lèvres, dont elle m'abandonna l'usage, et dont j'abusai à outrance, ne produisirent pas plus d'effet que les autres parties de son corps. Je me surpris un instant de dépit de ne pouvoir opérer en moi le miracle de la résurrection, et je me décidai à quitter une partie dans laquelle je jouais un rôle pitoyable ; mais je ne sus pas me montrer généreux, et pensant atténuer ma honte, j'achevai d'humilier la comtesse par ces mots, que je me suis heureusement reprochés depuis :

« Ce n'est pas ma faute, madame, si vos charmes ont si peu de pouvoir sur mes sens. Voici quinze mille francs pour vous consoler. »

Après cette belle apostrophe, je partis.

Mes lecteurs doivent me détester, et surtout mes lectrices, si jamais j'en ai : je le sens, je les approuve, parce que je les conçois ; mais qu'ils me fassent la grâce de suspendre leur haine. Ils verront un peu plus tard si l'instinct ne me servait pas d'une façon presque prophétique.

Le lendemain de très bonne heure, le comte entra dans ma chambre avec le contentement peint sur la figure.

« Ma femme, me dit-il, se porte fort bien et m'a chargé de vous souhaiter le bonjour. »

C'est à quoi j'étais loin de m'attendre, et j'en éprouvai quelque étonnement.

« Je suis enchanté, ajouta-t-il, de ce que les quinze milles livres que vous lui avez laissées ne sont pas celles que vous avez reçues du marquis. J'espère, comme Trivulzi vous l'a dit, que son argent vous portera bonheur cette nuit.

— Je n'irai pas à l'Opéra, lui dis-je, mais bien au bal, où je ferai de mon mieux pour n'être connu de personne. »

Je le priai en conséquence de m'acheter un domino tout neuf et de ne point m'approcher, car j'espérais n'être reconnu que de lui seul. Dès qu'il fut sorti, je me mis à écrire ; j'avais une foule de lettres en retard.

Le comte m'apporta mon domino à midi, et l'ayant caché avec soin, nous dînâmes avec la comtesse, dont la mine et le ton m'étonnèrent. Un air serein, des manières douces, de la politesse et une affabilité qui singeaient parfaitement la nature, me la firent paraître belle, au point que je me sentis des remords de l'avoir si outrageusement traitée. Son insensibilité de la veille me semblait inconcevable, et je doutais si les signes que j'avais eu du contraire n'étaient dus qu'aux facultés animales qui agissent souvent à notre insu, surtout pendant le sommeil. Aurait-elle vraiment dormi, me demandais-je, pendant que je lui ai prodigué les outrages? Et j'éprouvais un certain plaisir à penser que cela pouvait être vrai. Son mari nous ayant laissés seuls, je lui dis d'un air tendre et repentant que je me reconnaissais un monstre et qu'elle devait me détester.

« Vous un monstre! répondit-elle. Je me sens remplie de devoirs envers vous, et je ne saurais en quoi vous

avez pu me manquer, pour pouvoir vous faire des reproches. »

Je lui demandai la main, d'un air tendre et confus; mais au moment où je la portais à mes lèvres, elle la retira doucement et me donna un baiser. Le repentir me fit monter le rouge au visage.

Rentré chez moi, après avoir cacheté mes lettres, je me masquai et j'allai au bal, n'ayant rien sur moi qui pût me faire reconnaître. J'avais eu soin de prendre des montres et des tabatières que personne ne me connaissait, je changeai même les bourses, dans la crainte qu'elles ne me trahissent.

Ainsi costumé afin de dépayser les curieux, j'allai m'asseoir à la banque de Canano et je me mis à jouer d'une façon tout à fait différente de celle des jours précédents. J'avais dans une bourse cent quadruples d'Espagne qui faisaient sept cents sequins de Venise. C'était l'or que j'avais reçu de Greppi, car je n'avais pas voulu me servir de celui de Triulzi, afin que ce seigneur ne pût point me reconnaître.

Ayant d'abord vidé devant moi la bourse aux quadruples, en moins d'une heure je n'en eus plus une seule devant moi. Je me levai alors, et tout le monde s'écarta, croyant que j'allais battre en retraite comme une armée en déroute; mais, tirant ma seconde bourse, je la vidai devant moi, et ne voulant plus m'asseoir, je mis cent sequins sur une carte que je trouvai *seconde* avec le *paroli*, le *sept* et le *va*. Le banquier, d'un air content, me remit mes cent quadruples. Satisfait et plein d'espérance, je me replaçai auprès du comte Canano, et je recommençai à jouer. Canano m'étudiait. J'avais pris la tabatière que j'avais reçue de l'électeur de Cologne et qui portait sur le couvercle le portrait de ce prince. Ayant pris une prise, le banquier me fit signe qu'il en désirait

aussi, et lui ayant remis la boîte, on l'examina. Une voix de femme que je ne connus pas dit que c'était le portrait de l'électeur de Cologne vêtu en costume de grand maître de l'ordre Teutonique. On me rendit le bijou, et je m'aperçus que cela me valait de la considération, tant il faut peu de chose pour en imposer à la foule ! Ayant alors joué d'une autre manière, je mis cinquante sequins sur une carte, faisant *paroli* et *paix de paroli*, et au point du jour j'avais fait sauter la banque. Canano me dit poliment que si je voulais m'épargner la peine d'emporter tout cet or, il le ferait peser et qu'il me remettrait un billet à vue pour son caissier. On apporta une balance et il se trouva que j'avais trente-quatre livres d'or, faisant deux mille huit cent cinquante-six sequins. Canano me fit un billet signé de sa main, je m'éloignai à pas lents et j'entrai au bal.

Barbaro, ayant le talent de tous les Vénitiens, m'avait reconnu. Il m'accosta et me félicita ; mais, voyant que je ne lui répondais pas, il devina que je ne voulais pas être connu, et il s'éloigna.

Une femme déguisée en Grecque et coiffée d'un bonnet à l'orientale couvert de superbes brillants, avec une riche ceinture de semblables pierreries disposées de manière à dessiner une gorge digne d'une Circassienne, vint me dire en voix de fausset qu'elle désirait danser une contre-danse avec moi. Je lui fis signe que j'agréais sa requête. Otant alors un gant, je vis une main d'albâtre, potelée et garnie d'un superbe solitaire. Ce n'était pas là, selon toute apparence, une rencontre ordinaire. J'étais vivement intrigué, mais je cherchais en vain à deviner qui ce pouvait être.

Elle dansa à merveille, mais en femme du beau monde, et pour me mettre à l'unisson, je m'évertuai. Aussi, quand la contre-danse fut finie, je me trouvai tout en nage.

« Vous avez chaud, beau danseur, me dit ma partenaire en contrefaisant sa douce voix; vous pouvez venir vous reposer dans ma loge. »

Le cœur me bondit de joie, et je la suivis avec grand plaisir: mais, ayant trouvé Greppi dans la loge où elle me conduisit, je ne doutai pas que l'enchanteresse ne fût ma Thérèse, ce qui me désenchanta un peu. En effet, Thérèse se démasqua et me fit compliment sur ma victoire.

« Mais, ma chère, comment m'avez-vous reconnu?

— A votre tabatière. C'est elle qui a commis l'indiscrétion de vous dévoiler à mes yeux; car sans elle je n'aurais jamais pensé à vous chercher sous ce costume.

— Vous croyez donc que personne ne m'a deviné?

— Personne, si ce n'est par la même voie que moi.

— Personne ici n'a vu ma tabatière. »

Profitant de la circonstance, je remis à Greppi le billet à vue de Canano, et j'en retirai quittance. Thérèse nous invita à souper pour le lendemain, en me disant : « *Nous serons quatre.* » Greppi se montra curieux de savoir qui serait ce quatrième, mais moi je devinai que c'était mon cher fils Cesarino, et je ne me trompais pas.

Étant redescendu au bal, deux jolis dominos femelles vinrent m'attaquer à droite et à gauche en me disant que *messer grande* m'attendait à la porte. Puis, m'ayant demandé du tabac, je leur en présentai d'une tabatière dans laquelle il y avait une peinture lubrique. J'eus l'impudence d'ouvrir le ressort et de la leur faire voir. Elles l'examinèrent, puis elles me dirent : « Fi! pour punition de votre impertinence; vous ne saurez jamais qui nous sommes. »

Très fâché d'avoir déplu à ces beaux masques qui me semblaient mériter la peine d'être connues, je les suivis, et voyant Barbaro, qui connaissait tout le monde, je les

lui us remarquer et j'appris avec grand plaisir que c'étaient les deux belles marquises Q. et F. J^e promis à Barbaro d'aller les voir le surlendemain. Il me dit que tout le bal me connaissait, et que notre banque allait bien, quoique je dusse mépriser cette bagatelle.

Vers la fin du bal, il était déjà grand jour, un masque habillé en barcarol vénitien fut abordé par un autre masque femelle joliment costumé en *baüte* et manteau noir, parfaitement à la vénitienne. Ce dernier défia le barcarol de le convaincre qu'il était Vénitien en dansant la *furlana* avec elle. Le barcarol accepte, on ordonne la musique, mais le masque, qui apparemment était Milanais, fut hué, tandis que la jolie *baüte* dansa à ravir. Cette danse était au nombre de mes passions, j'invitai l'inconnue à la répéter avec moi. Elle accepta; on nous fit cercle, et, tout le monde nous ayant applaudis, nous la dansâmes une seconde fois, et ç'aurait été assez, si une jeune fille en habit de bergère et sans masque, jolie comme un cœur, ne fût venue m'engager à danser la troisième avec elle. Je n'eus pas le courage de lui refuser, et elle dansa à ravir. Elle fit et défit trois fois le grand cercle à double reprise, et elle semblait planer. Elle me mit hors d'haleine. A la fin, s'approchant de mon oreille, elle me dit mon nom. Surpris et presque charmé, je lui demandai le sien. Elle me répondit en vénitien que je le saurais si je voulais l'aller voir aux Trois-Rois.

« Êtes-vous seule?

— Je suis avec mon père et ma mère, qui sont vos anciens amis.

— Vous me verrez lundi. »

Combien d'aventures dans une nuit! Las à n'en pouvoir plus, je rentrai chez moi; mais on ne me laissa dormir qu'une couple d'heures. On vint me réveiller et

on me talonna pour m'habiller. La comtesse, le marquis, le comte, tous prêts pour la noce de Zénobie, me harcelaient en disant qu'il n'était pas honnête de faire attendre de nouveaux mariés. Puis vinrent de tous les trois les compliments les plus empressés sur la bravoure que j'avais déployée pour dompter la fortune. Je dis au marquis que c'était son argent qui m'avait porté bonheur, mais il me répondit qu'il savait en quelles mains son argent était passé.

Cette indiscrétion du comte ou de sa femme me surprit, car elle me parut contraire à tous les principes des intrigues de cette nature.

« Canano, ajouta le marquis, vous a connu à la manière d'ouvrir votre tabatière, et il nous attend à dîner. Il désire que vous lui gagniez cent livres d'or, car il a un faible pour vous.

— Canano, dis-je, est un fin observateur, et un joueur distingué. Je ne désire point lui gagner son argent. »

Nous nous rendîmes au Casino des Pommes, où nous trouvâmes une vingtaine de bonnes gens qui nous attendaient, et les époux qui s'évertuèrent en compliments. Nous ne fûmes pas embarrassés à mettre la compagnie à son aise ; nous l'avions décontenancée à notre première apparition ; mais un peu de familiarité lui rendit bientôt l'allure facile. Nous nous mîmes à table, et au nombre des convives, il y avait de fort jolies filles ; mais j'étais trop occupé de Zénobie pour penser à elles. Le dîner dura trois heures ; il fut si abondant et les vins étrangers si exquis, qu'il ne me fut pas difficile de juger que mes vingt-quatre sequins n'avaient pas suffi. La gaieté n'en fut pas exclue, car après les premières rasades, chacun porta des santés, et, tous voulant se surpasser ou dire autrement que son voisin, les non-sens les plus dodus furent débités avec emphase. Puis chacun se crut en

devoir de chanter, et tous n'étaient pas des virtuosi Nous rîmes beaucoup, mais nous fîmes rire à notre tour par nos impromptus et nos chansons, où nous réussîmes parfaitement à dire des balourdises qui ne le cédaient en rien aux grosses plaisanteries de ces bonnes gens.

Quand nous nous levâmes de table, les embrassades furent générales, et la comtesse ne pût s'empêcher d'éclater de rire quand elle dut prêter ses joues aux lèvres du tailleur, à qui le rire de la comtesse sembla une faveur toute particulière.

Une bonne musique s'étant fait entendre, la danse commença, et, en vertu de l'étiquette, le bal fut ouvert par un menuet de la belle mariée avec le nouvel époux. Zénobie dansa sinon bien, au moins avec grâce et en mesure ; mais le tailleur, qui n'avait jamais exercé ses jambes qu'à demeurer croisées, dansa d'une manière si ridicule que la comtesse faillit se trouver mal à force de rire. Malgré cela, m'étant emparé de Zénobie après le menuet, force fut à la fière Espagnole de danser avec le magot.

Quand les menuets cessèrent, on commença les contredanses, qui durèrent jusqu'à la fin du bal, pendant lequel on servit force boissons et rafraîchissements. Les *confetti*, dragées de couleur que l'on fait à Milan, meilleures encore qu'à Verdun, y circulèrent avec profusion.

Quand nous fûmes sur le point de partir, je fis mes compliments à l'époux, et je lui offris de reconduire en voiture sa femme à la maison ; ce qu'il trouva très honorable. Je présentai donc ma main à Zénobie pour l'accompagner à la voiture, et après avoir ordonné au cocher de mener les chevaux au pas, je plaçai l'épousée en éteignoir et je la tins dans cette posture jusqu'à la porte de la maison. Zénobie descendit la première, et je la suivis ; mais, m'apercevant que ma culotte de velours gris de

lin était gâtée, je priai Zénobie de monter, en lui disant que je serais auprès d'elle dans un instant. En deux minutes je passai une culotte de satin noir et je retournai chez la belle avant que le mari fût arrivé. Elle s'informa du motif de mon absence, et lui ayant dit que des marques trop visibles de nos exploits avaient rendu nécessaire une prompte mutation, elle m'embrassa en me remerciant.

Le mari ne tarda pas à paraître avec sa sœur. Il me remercia en me donnant le nom de compère, et, s'apercevant du changement survenu si promptement dans ma toilette, il me demanda comment j'avais pu opérer si vite cette métamorphose.

« En me rendant chez moi, laissant votre chère femme rentrer seule chez vous; ce dont je vous demande pardon.

— N'as-tu donc pas remarqué, dit promptement Zénobie, que monsieur avait répandu une tasse de café sur sa belle culotte?

— Oh! ma chère femme, dit le fin tailleur, je ne remarque pas tout, et cela n'est pas nécessaire; mais tu aurais dû accompagner monsieur chez lui. »

Puis riant de sa saillie :

« Avez-vous, me dit-il, été content de la noce?

— Très content ainsi que mes amis; mais je dois vous rembourser, cher compère, car vous avez dépensé plus de vingt-quatre sequins. Vous me direz ce que c'est.

— Pas beaucoup, une bagatelle. Je vous enverrai la carte par Zénobie. »

Je rentrai chez moi, fâché de n'avoir pas prévu que le drôle s'apercevrait que j'avais changé de culotte, et qu'il en devinerait la raison. Cependant je me consolais en songeant que le tailleur était un homme d'esprit, et qu'il montrait que son parti était pris. Moins ambitieux

que César, il savait se contenter d'être le second auprès d'une belle femme. Après avoir souhaité la bonne nuit au comte, au marquis et à la comtesse, qui me remercièrent du plaisir que je leur avais procuré, j'allai me coucher.

FIN DU TOME CINQUIÈME

TABLE DES MATIÈRES

DU CINQUIÈME VOLUME

CHAPITRE PREMIER.

Pages

Fin de mon aventure avec la religieuse de Chambéry. — Ma fuite d'Aix 1

CHAPITRE II.

Les filles du concierge. — Les horoscopes. — Mlle Roman.. 12

CHAPITRE III.

Mon départ de Grenoble. — Avignon. — La fontaine de Vaucluse. — La fausse Astrodi et la bossue. — Gaëtan Costa. — Mon arrivée à Marseille. 49

CHAPITRE IV.

Rosalie. — Toulon. — Nice. — Mon arrivée à Gênes. — M. Grimaldi. — Véronique et sa sœur.. 84

CHAPITRE V.

La Comédie. — Le Russe. — Petri. — Rosalie au couvent.. 111

CHAPITRE VI.

Je suis amoureux de Véronique. — Sa sœur. — Ruse contre ruse. — Ma victoire. — Désappointement réciproque. 136

Pages

CHAPITRE VII.

Filouterie adroite. — Passano à Livourne. — Pise et Corilla. — Mon opinion sur les yeux louches. — Florence. — Je retrouve Thérèse. — Mon fils. — La Corticelli. 165

CHAPITRE VIII.

La Corticelli. — L'entrepreneur juif rossé. — Le faux Charles Iwanoff et mauvais tour qu'il me joue. — Ordre arbitraire de sortir de la Toscane. — J'arrive à Rome. — Mon frère Jean 186

CHAPITRE IX.

Le cardinal Passionei. — Le pape. — Mariuccia. — J'arrive à Naples. 220

CHAPITRE X.

Mon court mais heureux séjour à Naples. — Le duc de Matalone ma fille donna Lucrezia. — Mon départ. 244

CHAPITRE XI.

Ma voiture cassée. — Mariage de Mariuccia. — Fuite de lord Limore. — Mon retour à Florence, et mon départ avec la Corticelli. . . 278

CHAPITRE XII.

J'arrive à Bologne. — Je suis chassé de Modène. — Je vais à Parme, à Turin. — La belle juive Lia. — La R...., marchande de modes. . 306

CHAPITRE XIII.

Ma victoire contre le vicaire directeur de la police. — Mon départ. — Chambéry. — La fille de Désarmoises. — Mme Morin, M.M d'Aix. — La pensionnaire. — Lyon. — Paris. 332

CHAPITRE XIV.

Mon séjour à Paris et mon départ pour Strasbourg, où je trouve la Renaud. — Mes malheurs à Munich et mon triste séjour à Augsbourg. 361

CHAPITRE XV.

Les comédiens et la comédie. — Bassi. — La Strasbourgeoise. — La comte femelle. — Mon retour à Paris. — Mon arrivée à Metz. — La jolie Raton et la fausse comtesse de Lascaris. 390

Pages

CHAPITRE XVI.

Je retourne à Paris avec la Corticelli, improvisée comtesse de Lascaris. — L'hypotase manquée. — Aix-la-Chapelle. — Duel. — Mimi d'Aché. — Trahison de la Corticelli, qui ne retombe que sur elle-même. — Voyage à Sulzbach. 408

CHAPITRE XVII.

J'envoie la Corticelli à Turin. — Réception d'Hélène aux mystères d l'amour. — Je fais un tour à Lyon. — Mon arrivée à Turin. . . . 434

CHAPITRE XVIII.

Mes vieilles connaissances. — La dame Pacienza. — Agathe. — Le comte Borromée. — Un bal. — Lord Percy 484

CHAPITRE XIX.

Je cède Agathe à lord Percy. — Je pars pour Milan — La pèlerine à Pavie. — La comtesse A. B. — Désappointement. — Le marquis Triulzi. — Zénobie. — Barbaro le Vénitien. — Les deux belles marquises Q. et F. — La comtesse humiliée. — La noce de Zénobie au Casino des Pommes. 516

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

PARIS. — IMP. HEMMERLÉ ET C^ie.

80057
A.R.
C.XI
Sh.3
Author Casanova de Seingalt, Giovanni Jacopo
Title Memoires. Vol.5.
DATE.
NAME OF BORROWER.
UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU